F
3721
V53
S0A

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

France. Armée. Service Géographique.

MISSION DU SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE

POUR LA MESURE D'UN

ARC DE MÉRIDIEN ÉQUATORIAL

EN AMÉRIQUE DU SUD

SOUS LE CONTRÔLE SCIENTIFIQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

1899-1906

TOME 6

ETHNOGRAPHIE ANCIENNE DE L'ÉQUATEUR

René Verneau

PARIS,
GAUTHIER-VILLARS, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
DU BUREAU DES LONGITUDES, DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE,
Quai des Grands-Augustins, 55.

1912

Premier fascicule

224983

La publication des travaux de la Mission du Service géographique de l'Armée qui, de 1899 à 1906, a mesuré un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud et rassemblé à cette occasion de nombreuses observations de toute nature, se poursuit depuis 1910, par les soins du Service géographique de l'Armée et du Muséum d'Histoire naturelle, sous le haut contrôle scientifique de l'Académie des Sciences, conformément au plan d'ensemble suivant :

A. — HISTORIQUE.

TOME I. *Historique de la Mission.*

B. — GÉODÉSIE ET ASTRONOMIE.

TOME II, FASCICULE 1 : *Notices sur les stations.*
» » 2 : *Bases.*

*TOME III, FASCICULE 1 : *Angles azimutaux*, par le capitaine PERRIER.
* » » 2 : *Compensation des angles, calcul des triangles*, par le capitaine PERRIER.
» » 3 : *Latitudes, longitudes et azimuts géodésiques.*
» » 4 : *Nivellement de précision.*
» » 5 : *Nivellement trigonométrique* (sous presse).
» » 6 : *Latitudes astronomiques observées aux cercles méridiens* (sous presse).
» » 7 : *Latitudes astronomiques observées aux théodolites à microscopes.*
} 1re partie (sous presse).
} *2e et 3e parties (Tableaux numériques des observations et conclusions), par le capitaine PERRIER.
» » 8 : *Latitudes astronomiques observées aux astrolabes à prisme.*

TOME IV, FASCICULE 1 : *Différences de longitudes et azimuts astronomiques.*
» » 2 : *Déviations de la verticale.*
» » 3 : *Pesanteur.*
» » 4 : *Discussion générale des résultats, conclusions.*

TOME V, FASCICULE 1 : *Géodésie, topographie et pétrographie de la région interandine septentrionale de la République de l'Équateur.*
» » 2 : *Géodésie de la région interandine centrale de la République de l'Équateur.*
» » 3 : *Géodésie de la région interandine méridionale de la République de l'Équateur.*
» » 4 : *Météorologie.*
» » 5 : *Magnétisme.*

C. — HISTOIRE NATURELLE.

*TOME VI : *Ethnographie ancienne* (1re partie), par MM. VERNEAU et RIVET.

TOME VII : *Anthropologie ancienne.*

TOME VIII : *Ethnographie actuelle, anthropologie actuelle, linguistique.*

*TOME IX, FASCICULE 1 : *Mammifères, oiseaux, trochilidæ*, par MM. TROUESSART, MÉNÉGAUX, SIMON.
* » » 2 : *Reptiles, poissons*, par MM. DESPAX, PELLEGRIN, VAILLANT.
* » » 3 : *Mollusques, annélides, oligochètes*, par MM. GERMAIN, LAMY, GRAVIER, MICHAELSEN.
* » » 4 : *Actinies*, par M. PAX.

TOME X : *Insectes, botanique, fossiles.*

Les fascicules qui sont marqués d'un astérique sont parus.

A LA MÉMOIRE

DE

E.-T. HAMY,

MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE,
PROFESSEUR AU MUSÉUM NATIONAL D'HISTOIRE NATURELLE,
FONDATEUR DU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO.

PRÉFACE.

Les premiers *conquistadores* qui, en 1531, pénétrèrent dans les contrées situées au nord du Pérou, les trouvèrent occupées par des populations sur lesquelles les chroniqueurs du temps ne nous ont laissé que des renseignements assez vagues. Il est facile, toutefois, en parcourant les vieux écrits, de se convaincre que les tribus indiennes de l'Équateur étaient loin de présenter une homogénéité parfaite; elles différaient les unes des autres par certains traits de mœurs, par le costume, le tatouage et surtout par la langue. Un bon nombre de ces tribus avaient atteint un degré assez avancé de civilisation, notamment celles des hauts plateaux de la région interandine, qui avaient élevé de remarquables édifices dont les ruines subsistent encore, et celles qui vivaient le long de la côte.

Depuis la conquête, des milliers d'objets anciens ont été recueillis dans la République équatorienne, surtout dans les vallées situées à une grande altitude, entre les deux cordillères qui courent du Nord au Sud. Décrits par maints auteurs, dont les travaux sont cités dans le présent ouvrage, ces objets permettent de se faire une idée assez exacte de l'industrie, des mœurs, du genre de vie des populations qui habitaient le pays avant l'arrivée de Pizarre. Le sujet n'est cependant pas épuisé et chaque jour amène des découvertes nouvelles. Durant les cinq années qu'il a passées dans la région interandine, comme membre de la Mission géodésique française, l'un de nous a pu réunir une collection ethnographique considérable, qui renferme un bon nombre de pièces inédites. Malgré l'importance de cette collection, nous aurions hésité à consacrer un volume entier à l'ethnographie ancienne de l'Équateur, si nous n'avions pensé qu'en raison de la somme de matériaux dont nous disposions, nous pouvions espérer aboutir à des conclusions nouvelles. Mais, pour cela, il nous fallait traiter la question dans son ensemble et tenir compte de tous les documents connus.

Les auteurs qui se sont occupés de l'ethnographie précolombienne de l'Équateur se sont bornés, pour la plupart, à décrire les objets sortis des mains des vieux habitants du pays. Les uns en ont donné des descriptions méticuleuses, les autres, au contraire, ont été très sobres de détails et parfois même ont remplacé les descriptions par des figures, souvent défectueuses, accompagnées de quelques lignes explicatives. Très rares sont ceux qui ont établi systématiquement des rap-

rapprochements entre certains types d'instruments équatoriens et des objets recueillis dans les régions circonvoisines. Ces comparaisons avaient cependant un intérêt indéniable puisqu'elles ont fourni la preuve que des relations ont existé entre le Pérou et l'Équateur longtemps avant l'invasion de ce dernier pays par les Incas.

A l'heure actuelle, cette conclusion ne saurait nous suffire. Dans le volume que nous consacrerons à l'étude des caractères physiques des Indiens précolombiens, nous montrerons que les hauts plateaux renfermaient une population très mêlée, au milieu de laquelle il est possible de distinguer des éléments ethniques multiples. Or, ces éléments vivaient côte à côte, dans des conditions à peu près identiques. Il est donc impossible d'attribuer à l'action du milieu les différences qu'ils présentent. Si l'on admet que l'une des races se soit constituée sur place, il faut également admettre que les autres ont acquis ailleurs leurs caractères distinctifs et qu'elles ont accompli des migrations pour gagner la région où les ont rencontrées les conquérants. D'où sont venus les immigrants ? Il y a là, certes, un problème difficile à résoudre, mais qui n'est peut-être pas insoluble si l'on fait appel aux renseignements que fournissent les diverses branches de l'anthropologie, en les contrôlant les uns par les autres. L'ethnographie va nous permettre d'établir une première base, que nous consoliderons plus tard au moyen des données empruntées à l'anatomie et à la linguistique.

Avant d'entrer en matière, nous ne pouvions nous dispenser d'esquisser à grands traits la géographie physique de l'Équateur. Souvent, en effet, la topographie d'une région explique la distribution des races qu'on y trouve, la localisation de certains types, de certaines industries. Si les montagnes, les ravins, les déserts et les cours d'eau ne constituent pas, pour l'Homme, des obstacles insurmontables, il n'en est pas moins vrai que, dans ses migrations, il cherche toujours les voies les plus praticables. L'Équateur, pays extraordinairement tourmenté, ne fait pas exception à la règle. Au premier abord, on serait tenté de croire qu'il n'en est pas ainsi, car beaucoup s'imaginent que les hauts plateaux de l'intercordillère, sur lesquels se sont donné rendez-vous tant de races diverses, ne peuvent être une route favorable aux déplacements des tribus. Il importait donc de montrer que, loin de former une barrière isolant le pays équatorien du reste du Nouveau Monde, la région comprise entre les deux chaînes des Andes constitue, au contraire, une voie naturelle et relativement facile pour des envahisseurs marchant dans le sens du méridien. Des hauts plateaux, il leur était aisé de gagner peu à peu les régions basses et, dans la direction de l'Ouest, d'arriver jusqu'à la mer.

L'étude des Indiens actuels et de leur répartition géographique est assurément susceptible de fournir quelques indices sur les relations qui ont existé autrefois entre les tribus de la région côtière et celles de la vallée interandine; mais nous ne pouvions nous en tenir là. Certaines peuplades ont disparu depuis la conquête, et l'on est en droit de se demander si l'occupation européenne n'a pas modifié, d'une

façon sensible, l'état de choses ancien. Aussi avons-nous cherché, en mettant à contribution les vieux chroniqueurs, à reconstituer la situation des tribus au moment de la découverte. La tâche n'était pas facile, car les auteurs ne sont pas toujours d'accord; il nous a fallu soumettre leurs récits au contrôle d'une critique sévère et faire entrer en ligne de compte les trouvailles et les observations récentes. En nous appuyant sur les chroniques contemporaines de la conquête, sur les travaux des historiens, sur la linguistique et la toponymie, sur l'ethnographie, nous sommes arrivés à dresser la liste des tribus qui vivaient dans la région des hauts plateaux, dans la région côtière et dans la région amazonienne. Nous avons pu également délimiter d'une manière très approximative les territoires qu'elles occupaient et montrer les différences ou les affinités qu'elles présentaient.

Si certaines peuplades étaient relativement arriérées, on se tromperait grandement, nous le répétons, en regardant comme des sauvages les anciens habitants de l'Équateur. Les routes dont il a persisté des vestiges, les monuments de la région interandine dont les ruines dénotent l'antique importance, et qui ne sont pas tous l'œuvre des Incas, beaucoup d'objets sortis des mains des Indiens d'autrefois prouvent que la plupart des tribus avaient depuis longtemps franchi les premières étapes de la civilisation. Pour donner une idée du degré de culture des plus avancées d'entre elles, nous n'avons pas hésité à entrer dans des détails circonstanciés au sujet des voies de communication et des édifices auxquels nous faisons allusion.

En raison de leur diversité, les sépultures n'offraient pas moins d'intérêt pour nous. Elles pouvaient, en effet, nous fournir de précieux renseignements, non seulement sur les coutumes funéraires des différentes tribus précolombiennes, mais aussi sur leur aire de dispersion.

L'abondance des objets ethnographiques réunis par l'un de nous devait naturellement nous inciter à reprendre l'étude, déjà abordée par maints auteurs, des manifestations industrielles et artistiques des anciens Équatoriens. Nous ne nous en sommes pas tenus, d'ailleurs, à l'examen de nos propres collections; nous avons mis à contribution les travaux de nos devanciers. Nous avons successivement passé en revue les multiples armes, instruments, ustensiles domestiques, objets de parure ou de cérémonie que les ouvriers d'autrefois tiraient de la pierre, du bois, de la corne, de l'os, de la coquille, du métal ou de l'argile. Nous croyons avoir démontré qu'il existait jadis des zones industrielles assez nettement caractérisées, dont nous avons essayé de tracer les limites.

Malgré l'étendue que nous avons donnée à cette partie de notre travail, nous avons évité d'entrer dans de fastidieux détails au sujet de pièces suffisamment connues. Souvent, même, il nous a semblé superflu de nous étendre longuement sur les particularités que présentent certains objets inédits, nos figures et nos planches — qui ont toutes été exécutées au moyen de photographies — en donnant une meilleure idée qu'une description aride.

En revanche, il nous a paru d'un très haut intérêt de comparer nos objets équatoriens aux objets similaires découverts dans d'autres contrées. Nous pouvions ainsi être mis sur la trace d'anciennes migrations qu'on n'avait pas soupçonnées et qui permettent de comprendre la diversité des types ethniques vivant dans le pays antérieurement à l'arrivée des Européens. Nous avons dit que quelques auteurs nous avaient précédés dans cette voie, mais qu'ils s'en étaient tenus aux régions circonvoisines. Nous sommes allés beaucoup plus loin et nous n'avons pas craint de pousser nos investigations dans tout le Nouveau Monde. L'heure n'est pas venue, à notre sens, d'aller chercher des termes de comparaison en dehors de l'Amérique, et nous avons jugé inutile d'entreprendre un tel travail, qui ne pouvait qu'embrouiller la question au lieu de l'éclairer. En effet, s'il est admissible que quelques éléments ethniques soient arrivés autrefois de l'ancien continent dans le nouveau, ils n'ont sûrement joué, dans le pays que nous intéresse, qu'un rôle très effacé, sinon nul. Tout au plus peut-on accepter que certains éléments asiatiques aient été entraînés par les courants, d'abord vers la côte occidentale de l'Amérique du Nord, puis dans la direction du Sud.

Pour mener à bonne fin la tâche que nous nous sommes imposée, il fallait disposer de riches collections et de riches bibliothèques. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro nous a fourni de précieuses pièces de comparaison, et, au Musée de Saint-Germain-en-Laye nous avons aussi rencontré quelques objets intéressants ([1]). Le savant américaniste de Berlin, M. Seler, nous est venu en aide en nous envoyant des moulages, des photographies et des renseignements qui nous ont été d'une réelle utilité. M. Alfred de Loë, conservateur des Musées du Cinquantenaire, à Bruxelles, nous a offert également le moulage d'un objet fort rare, dont on a trouvé les similaires à plus de 20° vers le Sud. A ces deux savants, nous adressons l'expression de notre gratitude.

Les nombreuses citations dont notre texte est parsemé et l'index bibliographique qui figure à la fin de l'ouvrage prouveront au lecteur que nous avons tenu grand compte des observations faites par les auteurs anciens et modernes. Nous nous sommes imposé comme règle de ne pas faire de citations de seconde main et de nous reporter sans cesse aux sources. Nos bibliothèques publiques et quelques biblio-

---

([1]) De même que nous avons eu soin, pour permettre au lecteur de se reporter sans hésitation aux sources, d'indiquer d'une façon très précise les ouvrages que nous avons consultés, de même avons-nous jugé utile de spécifier les établissements auxquels nous avons emprunté des documents.

Pour les références bibliographiques, nous nous sommes conformés à l'usage adopté aujourd'hui par beaucoup d'auteurs en renvoyant à la fin du volume la liste des ouvrages cités. Les chiffres arabes qui, dans le texte courant et dans les notes, sont imprimés entre parenthèses, en caractères gras, indiquent le numéro que porte, sur notre liste, chacun des ouvrages auxquels nous nous référons; les chiffres romains, qui viennent parfois à la suite, indiquent le tome, et les petits chiffres arabes, la pagination.

Quant aux établissements auxquels appartiennent certains des objets étudiés, ils sont désignés par des abréviations, placées également entre parenthèses : Tr. signifie Musée d'Ethnographie du Trocadéro, et St-G., Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye.

thèques privées nous ont permis de nous livrer à ces recherches fastidieuses, mais que nous jugions indispensables.

De nos longues recherches, nous nous croyons en droit de tirer des conclusions qui, assez souvent, sont en contradiction avec les idées généralement admises. Nous sommes convaincus, par exemple, que le Pérou a fait à l'Équateur peut-être plus d'emprunts que l'Équateur n'en a fait au Pérou. Nous estimons que les anciens Équatoriens ont subi l'influence plus ou moins accusée de populations habitant parfois à des distances considérables. Pour nous, il ne fait pas de doute que nos Indiens ont eu jadis des relations avec des tribus de l'Amazone, de l'Amérique centrale et même de l'Amérique du Nord. Le lecteur appréciera la valeur de nos arguments. Il reconnaîtra, nous en avons la confiance, que nous n'avons jamais raisonné sur des *a priori* et que toutes nos déductions reposent sur des faits bien avérés. Peut-être en avons-nous exagéré l'importance ou les avons-nous mal interprétés; c'est ce que l'avenir apprendra. Mais les faits resteront, et nous nous considérerons comme récompensés de nos peines si les spécialistes jugent qu'en les groupant, en les commentant, nous n'avons pas fait un travail inutile.

Il nous reste un devoir à remplir en terminant cette préface : c'est d'exprimer notre reconnaissance toute particulière à M. Jules Hébert, inspecteur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro. Attaché à ce Musée depuis sa fondation, il en a été, on peut le dire, la cheville ouvrière. Sa connaissance approfondie des collections ethnographiques du Trocadéro le mettait en mesure de nous faciliter la recherche des pièces de comparaison, et les conseils que sa longue expérience lui suggérait devaient nous être des plus profitables. Dès le début, il nous a prêté le concours le plus dévoué, et nous aurions été heureux d'associer son nom aux nôtres si la maladie ne nous avait privés de sa précieuse collaboration ([1]).

R. Verneau. P. Rivet.

Je considère comme un devoir d'ajouter, en mon nom personnel, quelques mots aux lignes qui précèdent.

J'ai accepté bien volontiers de collaborer au présent ouvrage, parce que l'ethnographie précolombienne de l'Amérique du Sud m'intéresse spécialement et que j'ai déjà consacré un volume aux anciens Patagons et à leur industrie. L'occasion s'offrait à moi de vérifier si certaines idées que j'ai exposées à diverses reprises dans mes cours ou mes conférences sur les grands mouvements de populations dans le Nouveau Monde, se trouvaient confirmées par les découvertes faites en Équateur.

D'un autre côté, il ne pouvait que m'être agréable de collaborer avec le Dr Paul

---

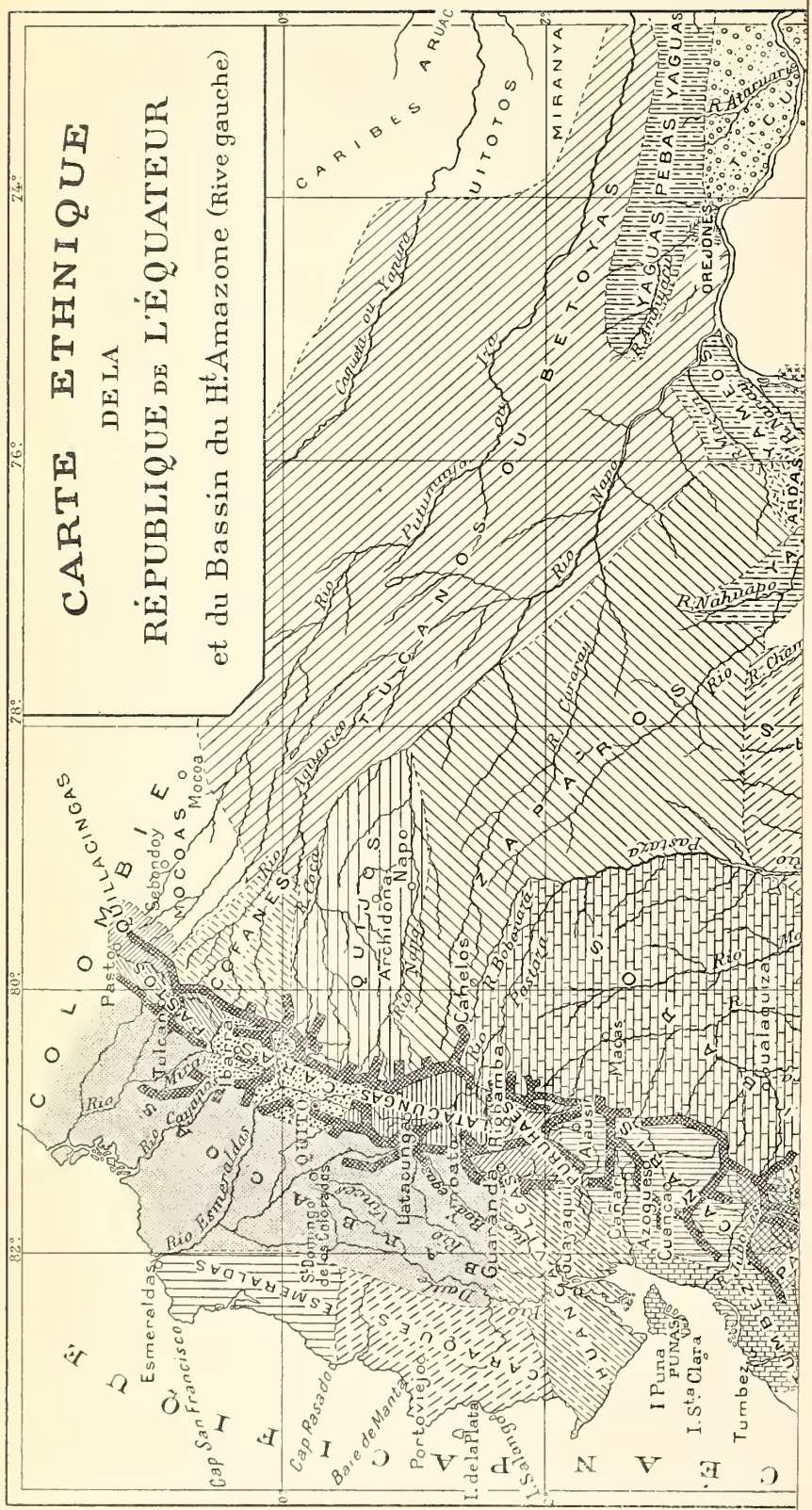
([1]) Au moment où nous allions donner le bon à tirer des premières feuilles de notre travail, Jules Hébert a succombé à la maladie dont il était atteint depuis longtemps. Sa mort sera vivement ressentie par tous les ethnographes, français et étrangers, qui avaient pu apprécier son savoir, sa modestie et sa grande complaisance.

Rivet, qui a si bien étudié la région équatorienne et dont j'ai pu apprécier, au cours des cinq dernières années, l'activité, la conscience et l'esprit méthodique. J'étais assuré, à l'avance, qu'il ne surgirait entre nous aucune divergence de vues, et, en effet, l'accord a été complet sur tous les points, de sorte que les conclusions reflètent exactement les idées de chacun des auteurs.

Toutefois, si, dans une certaine mesure, l'œuvre nous est commune, je dois à la vérité de déclarer que la part qui, dans le travail, revient au Dr Rivet est infiniment plus considérable que la mienne. Le lecteur verra que toute la première partie est rédigée uniquement à l'aide des observations qu'il a faites sur place. C'est lui seul, également, qui a effectué les patientes recherches bibliographiques que nécessitait notre sujet. Si notre ouvrage est jugé avec quelque faveur par les ethnographes, ils ne devront pas oublier que c'est surtout au Dr Rivet qu'il faut en attribuer le mérite.

R. V.

CARTE ETHNIQUE
DE LA
RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR
et du Bassin du Ht Amazone (Rive gauche)
COLOMBIE
PACIFIQUE
OCÉAN
PÉROU
Esmeralda
Cap San Francisco
Cap Pasado
Baie de Manta
Portoviejo
I. de la Plata
I. Salango
Guaranda
Riobamba
Guayaquil
Alausi
Cañar
Azogues
Cuenca
I Puna
PUNAS
I. Ste Clara
Tumbez
Loja
Payta
Chachapoyas
Moyobamba
Tulcan
Ibarra
Sebondoy
Moco
QUILLACINGAS
COCOAS
QUITO
Latacunga
Archidona
Napo
Canelos
Macas
Cualaquiza
Zamora
Santiago
Pastaza
Rio Marañon
Rio Amazone
Rio Yavari
Rio Putumayo
Rio Caquetá ou Yapura
Rio Napo
Rio Tigre
Rio Pastaza
Rio Corrientes
Rio Chambira
Rio Huallaga
Rio Ucayali
Rio Pachitea
Rio Huallaga
Rio Mayo
Rio Huallaga
Rio Huallaga
Rio Huallaga


CARTE ETHNIQUE
DE LA
RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR
et du Bassin du Ht Amazone (Rive gauche)
CARIBES ARUAC
UITOTOS
MIRANYA
YAGUAS
PEBAS
OREJONES
BETOYAS
TUCANOS
PAPALLOS
ZAPAROS
QUIJOS
COFANES
MOCOAS
COLOMBIE
PERÉE
PACIFIQUE
OCÉAN
Esmeraldas
Quito
Latacunga
Ambato
Riobamba
Cuenca
Macas
Puna
Tumbez
Rio Esmeraldas
Rio Napo
Rio Pastaza
Rio Marañon
Rio Ucayali
Rio Putumayo
Rio Caquetá ou Yaguá
Rio Aguarico
Rio Coca
Rio Nanay
Rio Curaray
Rio Bobonaza
Rio Pastaza
Rio Nahuapo
Rio Chiriaco
Rio Cayapas
Rio Mira
Rio Santiago
Rio Pastaza
Rio Tungurahua
Rio Chambo
Rio Paute
Rio Bomboiza
Rio Zamora
Rio Chinchipe
Rio Tumbez
Rio Bualaquiza
Rio Atacuari
Cap San Francisco
Cap Pasado
Baie de Manta
Port Viejo
I. de la Plata
I. Santa Clara
I. Sta Clara
Pasto
Sebondoy
Tulcanaz
Ibarra
Sangay
Cotopaxi
Chimborazo
Cañar
Azogues
Alausi
Guaranda
Cayambe
Antisana
Sumaco
Cotacachi
Archidona
Canelos
Macas
Mocoa

ETHNOGRAPHIE ANCIENNE DE L'ÉQUATEUR,

PAR

R. VERNEAU,

Professeur d'Anthropologie au Muséum,
Conservateur du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

ET

P. RIVET,

Assistant d'Anthropologie au Muséum.

INTRODUCTION.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE L'ÉQUATEUR [1].

La configuration physique du territoire équatorien a certainement eu une influence considérable sur le peuplement primitif de la région, sur le groupement des tribus et le sens de leurs migrations. Aussi croyons-nous indispensable d'en rappeler ici les grandes lignes.

Courant du Nord au Sud, deux énormes chaînes de montagnes parallèles, les Andes, enserrent entre elles un plateau d'une altitude moyenne de 2500^{m} et d'une largeur de 30^{km} à 40^{km}, qui, sous le nom de *vallée interandine*, s'étend presque sans interruption du sud de la Colombie jusqu'au Pérou.

Grâce à son élévation, ce plateau offre le spectacle, singulier sous l'équateur, d'une contrée où la température oscille toute l'année, avec une remarquable régularité, autour de 14° à 15°, où le climat est sain et permet la culture de toutes les plantes des zones tempérées. La Cordillère dédoublée, avec ses pics neigeux et ses volcans de 5000^{m} à 6000^{m}, le sépare des régions adjacentes, mettant entre elles et lui la barrière redoutable, même de nos jours, de ses *páramos*, vastes étendues mornes, froides et humides, où ne pousse qu'une herbe dure et peu nutritive.

---

[1] Il existe deux bonnes cartes modernes de l'Équateur dues à Wolf (**448**) et à Vacas Galindo (**415**). La première est la plus complète et la plus exacte que nous possédions du haut plateau et de la région côtière; la seconde est particulièrement utile pour toute la zone amazonienne.

A l'Est et à l'Ouest, ce rempart s'abaisse rapidement, par des pentes abruptes, vers d'immenses régions couvertes de forêts vierges, chaudes et humides, souvent malsaines, où la nature tropicale s'épanouit dans toute sa splendeur et son exubérance. On conçoit aisément quelle diversité de climats, de faunes et de flores résulte, dans un pays relativement limité, d'une telle configuration physique.

Nous empruntons au savant géographe de l'Équateur, Wolf (**447**, p. 441), une coupe schématique Est-Ouest de ce pays où se trouvent indiquées les diverses zones de végétation et leurs limites en altitude (*fig.* 1). En allant du Pacifique

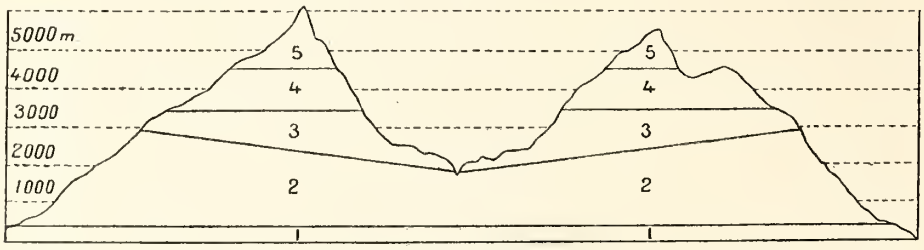


Fig. 1. — Coupe schématique Est-Ouest de l'Équateur, d'après Wolf (**447**, p. 441).
1. Région des plaines. — 2. Forêt tropicale et subtropicale. — 3. Région subandine.
4. Région andine. — 5. Région de la neige éternelle.

ou de l'Amazone vers le plateau interandin, le voyageur traverse des contrées sensiblement comparables. C'est d'abord une région de plaines basses et marécageuses qui s'étendent jusqu'à une altitude de 400^{m}; puis, de 400^{m} à 3000^{m}, la forêt vierge tropicale et subtropicale; de 3000^{m} à 3400^{m}, la région subandine ou des céréales; de 3400^{m} à 4600^{m}, la région andine ou *páramo*; enfin, à 4600^{m}, apparaît la neige éternelle. Comme le montre le schéma, la région subandine prend une extension en hauteur plus considérable dans l'intérieur du plateau interandin, où Wolf fixe ses limites entre 2000^{m} et 3400^{m}, que sur les flancs extérieurs de la Cordillère.

Au point de vue ethnologique, cette division peut être simplifiée. La région andine de Wolf, par exemple, n'a jamais guère été peuplée; on peut, en effet, fixer la limite de la zone d'habitabilité normale, aussi bien dans le passé que dans le présent, à 3400^{m} ou 3500^{m}, altitude au-dessus de laquelle aucune céréale ne peut plus être cultivée. Aussi distinguerons-nous seulement trois régions principales :

1° La vallée interandine;
2° La région basse subtropicale et tropicale du versant amazonien;
3° La région basse subtropicale et tropicale du versant du Pacifique.

Malgré la dissemblance absolue au point de vue climatologique et physique qui existe entre la première de ces régions et les deux dernières, malgré l'obstacle évident que la double chaîne des Andes oppose aux communications faciles et continues entre la vallée interandine et les contrées basses des deux versants, il ne serait pas juste de les considérer comme absolument indépendantes. Il ne serait

pas absolument exact non plus de regarder le haut couloir interandin comme une sorte de chaussée surélevée offrant toutes les facilités d'une route ouverte et sans embûches aux migrations du Nord vers le Sud ou inversement.

En effet, la vallée interandine est coupée de temps à autre par de hautes chaînes transversales, véritables nœuds entre les deux Cordillères principales, où les cols se trouvent parfois à une altitude de 4000^{m}, et qui la morcèlent en une série de vallées secondaires, suffisamment isolées les unes des autres pour permettre la formation et expliquer l'existence de foyers de civilisation relativement indépendants.

D'autre part, les rivières nées dans le plateau interandin y ont creusé des vallées profondes, sablonneuses et brûlées par un soleil ardent, puis ont ouvert, soit dans la Cordillère occidentale, soit dans la Cordillère orientale, de vastes brèches, par où le climat tropical des régions adjacentes fait irruption et qui ont fort bien pu servir de passage à des invasions se dirigeant de la Sierra vers le Pacifique ou l'Amazone, ou bien suivant une direction inverse.

Ce sont là deux points fort importants sur lesquels nous devons insister quelque peu, en signalant les principales corrections qu'il convient d'apporter au schéma un peu trop simplifié de la configuration physique de l'Équateur que nous avons établi tout d'abord pour fixer les idées.

On peut distinguer avec Wolf neuf chaînes transversales entre les deux Cordillères ([1]), qui, en se ramifiant, morcèlent la vallée interandine en 13 petites vallées que nous désignerons soit par le nom des villes principales qu'on y rencontre, soit par le nom de la rivière la plus importante qui en draine les eaux; ce sont en allant du Nord au Sud (*Carte II*):

1° La vallée de Pasto (en grande partie colombienne, mais qui comprend l'extrémité septentrionale du plateau interandin équatorien, où se trouve la ville de Tulcán);

2° La vallée d'Ibarra et d'Otavalo;

3° La vallée de Quito;

4° La vallée de Latacunga et d'Ambato;

5° La vallée de Riobamba;

([1]) Ce sont, en allant du Nord au Sud :

1° La chaîne des Altos de Boliche;

2° La chaîne du Mojanda et de Cájas;

3° La chaîne de Tiupullo;

4° La chaîne de Sanancajas et d'Igualata;

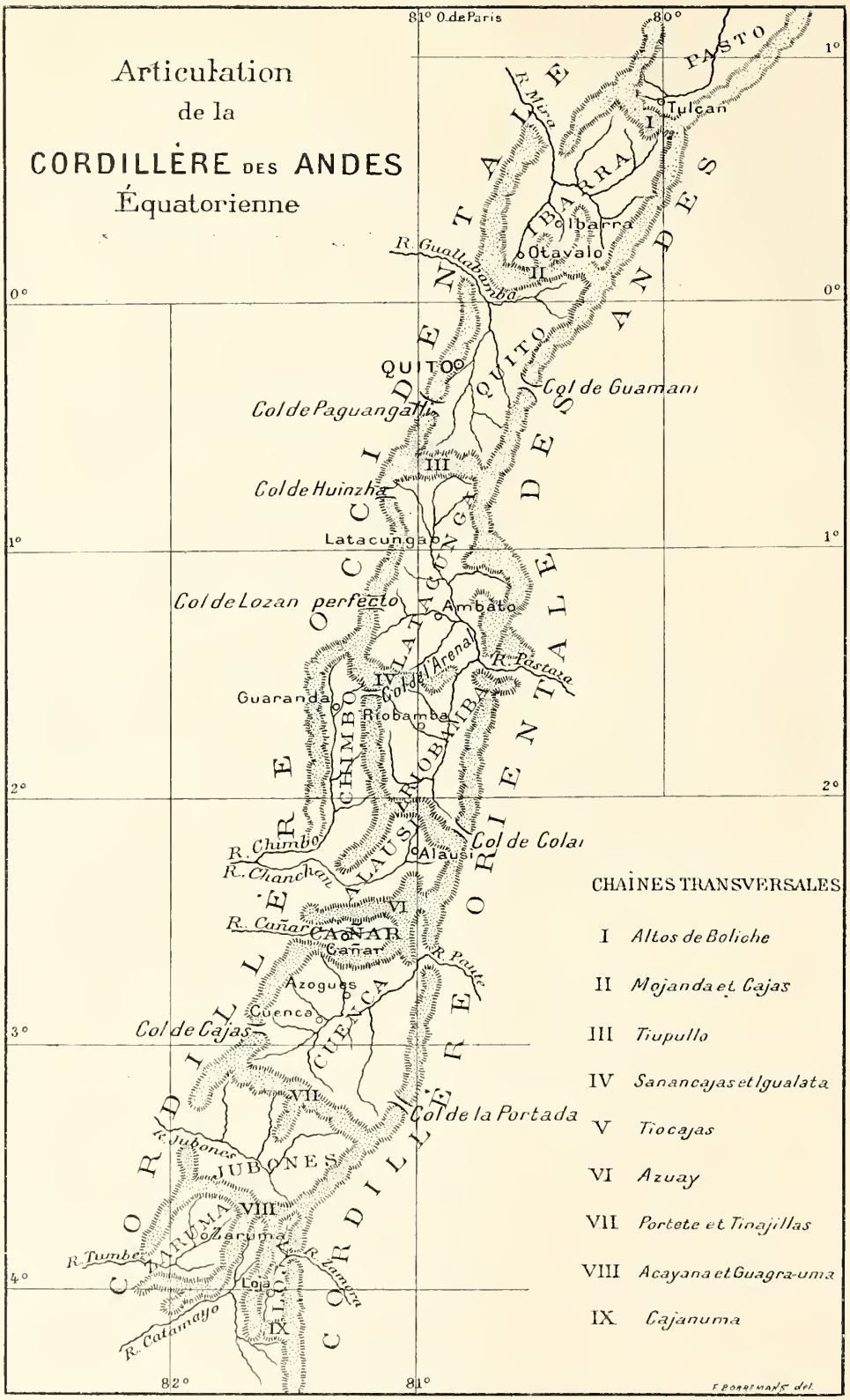
5° La chaîne de Tiocajas;

6° La chaîne de l'Azuay;

7° La chaîne de Portete et de Tinajillas;

8° La chaîne d'Acayana et de Guagra-uma;

9° La chaîne de Cajanuma.



Carte II — Articulation de la Cordillère des Andes, en Équateur, d'après Wolf (**447**, p. 582).

6° La vallée de Guaranda;
7° La vallée d'Alausí;
8° La vallée de Cañar;
9° La vallée de Cuenca et d'Azógues,
10° La vallée du Jubones;
11° La vallée de Zaruma;
12° La vallée de Loja;
13° La vallée du Catamayo.

Les eaux de chacune de ces vallées secondaires s'écoulent soit vers le Pacifique, soit vers l'Amazone. Pour le passage des eaux, la Cordillère occidentale présente neuf brèches, dont les deux méridionales seules sont peu marquées par suite de l'abaissement général de la chaîne à ce niveau (1), et la Cordillère orientale trois seulement, mais très profondes (2).

Ces brèches fluviales ne sont pas les seuls points faibles des Cordillères. Comme dans tous les pays de montagnes, il existe des cols (3), qui ont fort bien pu être utilisés par les populations précolombiennes, comme elles le sont encore par les populations actuelles, et qui constituaient peut-être des voies de communication naturelles plus commodes et plus sûres pour des montagnards que les berges abruptes, torrides et malsaines de torrents non navigables.

---

(1) Ce sont, en allant du Nord au Sud :

1° La brèche du rio Patía, correspondant à la vallée de Pasto;
2° La brèche du rio Mira, correspondant à la vallée d'Ibarra et d'Otavalo;
3° La brèche du rio Guallabamba, correspondant à la vallée de Quito;
4° La brèche du rio Chimbo, correspondant à la vallée de Guaranda;
5° La brèche du rio Chanchan, correspondant à la vallée d'Alausí;
6° La brèche du rio Cañar, correspondant à la vallée de Cañar;
7° La brèche du rio Jubones, correspondant à la vallée du Jubones;
8° La brèche du rio Túmbez (peu profonde), correspondant à la vallée de Zaruma;
9° La brèche du rio Catamayo (peu profonde), correspondant à la vallée du Catamayo.

(2) Ce sont, également en allant du Nord au Sud :

1° La brèche du rio Pastaza, commune à la vallée de Latacunga et d'Ambato, et à la vallée de Riobamba;
2° La brèche du rio Paute, correspondant à la vallée de Cuenca et d'Azógues;
3° La brèche du rio Zamora, correspondant à la vallée de Loja.

(3) Les principaux cols sont les suivants :

Le col de Guamaní (4713^{m}), qui fait communiquer la vallée de Quito et le haut Napo (Amazone);

Le col de Paguangalli (3469^{m}), qui fait communiquer la même vallée avec les sources de l'Esmeraldas (Pacifique);

Les cols de Huinzha (3621^{m}) et de Lozan perfecto (4381^{m}), qui font communiquer la vallée de Latacunga et d'Ambato avec les sources de l'Esmeraldas et du rio Vinces (Pacifique);

Le col de Colai (3548^{m}), qui fait communiquer la vallée de Riobamba avec le haut Upano (Amazone);

Le col de l'Arenal (4281^{m}), qui fait communiquer la même vallée avec celle de Guaranda et, par celle-ci avec la côte du Pacifique;

Le col de Cájas (4135^{m}), qui fait communiquer la vallée de Cuenca avec le littoral du Pacifique;

Le col de la Portada, qui fait communiquer la même vallée avec le haut Santiago.

De toutes ces données, on peut tirer les conclusions suivantes : les deux vallées septentrionales du plateau interandin, largement ouvertes du côté de l'Occident, sont beaucoup moins accessibles du côté de l'Orient ([1]); la vallée de Quito, plus largement ouverte vers le Pacifique, a pu cependant subir, grâce au col de Guamaní, des influences amazoniennes; au contraire, les provinces de Latacunga, d'Ambato, de Riobamba, de Cuenca et de Loja sont manifestement bien plus accessibles du côté oriental que du côté occidental.

Quant aux petites vallées secondaires de Guaranda, d'Alausí, de Cañar, du Jubones, de Zaruma et du Catamayo, elles se rattachent nettement à la région côtière par leur oro-hydrographie. Toutefois, pour la vallée de Cañar en particulier, la faible altitude relative de la chaîne qui la sépare de la vallée de Cuenca permet des relations beaucoup plus faciles et plus rapides avec celle-ci qu'avec la côte du Pacifique.

Ainsi, du fait même de sa configuration physique, la vallée interandine équatorienne a pu servir de route de migration ou de conquête à des populations se dirigeant soit du Sud vers le Nord, soit du Nord vers le Sud; mais, par suite des solutions de continuité que présentent les Cordillères, des migrations ont pu également se produire dans un sens opposé, et il est probable que des courants de populations ont suivi ces voies multiples. Toutefois, on aurait tort, croyons-nous, d'attribuer à toutes une égale importance, car en dehors des raisons d'ordre purement topographique qui rendent certainement plus commode la route Nord-Sud par le haut plateau, le comportement des populations actuelles permet de supposer que les anciens peuples ont dû l'utiliser de préférence.

En effet, en raison même de la différence radicale qui existe entre le climat de la vallée interandine et le climat des régions basses orientales et occidentales, une profonde différenciation s'est produite entre les habitants de ces diverses contrées, par suite de leur adaptation à des milieux très dissemblables. A l'heure actuelle, le *serrano*, c'est-à-dire l'habitant du haut plateau, qu'il soit Espagnol ou Indien, redoute avec juste raison le climat de la côte; et, de fait, lorsqu'il se rend à Guayaquil, il est aussi sensible aux maladies qui y sévissent (à la malaria et surtout à la fièvre jaune) que l'Européen qui y débarque pour la première fois. De même, les Indiens des plaines du littoral ou de l'Amazone ne font que de brèves apparitions sur le haut plateau, où ils supportent mal la rigueur relative du climat. Il est évident que les mêmes dangers, les mêmes difficultés d'acclimation ont

---

([1]) Il existe cependant, à l'orient de Pasto, un col faisant communiquer la vallée interandine avec le haut Putumayo et le haut Yapurá. Assez souvent des Indiens de Sebondoy et de Mocóa empruntent cette voie, et l'un de nous en a vus qui étaient descendus jusqu'à Tulcán. De même, il existait autrefois une route de pénétration qui permettait de gagner le haut Aguarico depuis la vallée d'Ibarra, en passant par Pimampiro. Nous savons, en effet, que les Indiens de Pimampiro étaient en relations commerciales avec les Cófanes, qui habitaient de l'autre côté de la Cordillère (**337**, III, p. 129), et que Huayna-Cápac suivit cette route dans son expédition contre cette tribu (**252**, p. 143; **298** *bis*, p. 419-420).

existé de tout temps et qu'ils ont dû limiter, dans une certaine mesure, l'expansion des peuples andins vers les régions tropicales adjacentes et, inversement, les invasions des tribus de la côte et de l'Amazone dans la Cordillère. D'ailleurs, ainsi que nous le verrons plus loin, cette hypothèse est confirmée par des faits historiques et, en particulier, par l'échec des Incas, peuple essentiellement montagnard, lorsqu'ils voulurent conquérir les plaines du haut Amazone ou du Pacifique.

La configuration physique de l'Équateur n'a pas dû seulement déterminer dans ce pays la formation de deux groupes ethniques très dissemblables par leurs aptitudes à vivre dans deux milieux différents; on peut supposer qu'elle a eu aussi pour résultat de les conduire à des organisations sociales tout à fait distinctes l'une de l'autre. Dans la vallée interandine, où la grande forêt n'existe pas, où de vastes plaines se prêtent à la culture, où la Cordillère dessine, ainsi que nous l'avons vu, une série de petites provinces séparées, mais non isolées les unes des autres, la formation des groupements primitifs a dû être plus facile et plus rapide que dans les impénétrables forêts des versants oriental et occidental des Andes, où les nécessités de la chasse, les difficultés d'exploitation du sol, les obstacles aux communications ont dû imposer aux habitants à la fois une vie nomade et la dispersion en groupes restreints. Dans le voisinage immédiat de la côte, les mêmes facilités d'organisation sociale que dans la Cordillère ont dû exister : la proximité d'un océan, largement ouvert et d'une navigation facile et sûre, n'a pu que favoriser les rapports de tribu à tribu, les inciter à développer leurs relations commerciales, à échanger les produits de leur industrie et, par suite, hâter les progrès de leur civilisation. Cette double influence du haut plateau et de la mer se manifeste d'ailleurs encore de nos jours, où les grands centres habités se groupent, d'une part le long du littoral, d'autre part le long de la vallée interandine, tandis qu'il n'existe aucune ville de quelque importance sur les versants oriental et occidental des Andes. Si différentes que soient les conditions de peuplement à notre époque et aux temps précolombiens, il n'est pas illogique de supposer que l'influence du milieu se soit exercée d'une façon analogue, sinon identique, au cours des âges.

L'étude de l'archéologie équatorienne nous dira si ces inductions sont confirmées par les faits.

PREMIÈRE PARTIE.

ÉTAT DU PAYS ÉQUATORIEN AU MOMENT DE LA DÉCOUVERTE.

Lorsque les Espagnols pénétrèrent en Équateur, ils trouvèrent ce pays sous la domination des Incas. Les premiers chroniqueurs nous ont raconté dans quelles conditions la conquête péruvienne s'était effectuée et à quelle date elle remontait, en sorte que l'époque incasique en Équateur est, au sens strict du mot, une période historique, dont nous rappellerons, d'après le savant historien González Suárez (**140**, I), les principaux épisodes.

Ce fut Túpac-Yupanqui qui entreprit de soumettre le royaume de Quito, vers 1450. Suivant la version la plus probable, il atteignit Quito après des alternatives diverses et établit sa domination jusqu'au rio Guallabamba. Toutefois, la soumission des tribus était loin d'être assurée, car son fils Huayna-Cápac, qui lui succéda vers 1475, dut tout d'abord s'employer à rétablir par les armes son autorité sur une partie d'entre elles; ensuite, il étendit son empire sur les régions situées au nord de Quito, c'est-à-dire sur la vallée d'Ibarra et d'Otavalo et la vallée de Pasto. Il porta ainsi la limite septentrionale de son royaume au rio Angasmayo, affluent du Guáitara, un peu au nord de la frontière actuelle de l'Équateur et de la Colombie. Cette extension ne fut d'ailleurs ni rapide, ni facile, puisque le roi de Cayambe, suzerain des villages de Cochasqui, de Perucho, d'Otavalo et de Caránqui, tint en échec le conquérant Inca pendant 17 ans (**77**, p. 254; **79**, III, p. 184-187).

Huayna-Cápac mourut en 1526 ou 1527; l'un de ses fils, Huáscar, hérita du royaume du Pérou, l'autre, Atahuallpa, de celui de Quito. Le règne de ces deux princes ne fut marqué par aucune conquête, mais fut rempli par les péripéties de leurs luttes fratricides. A la fin, ce fut Atahuallpa qui l'emporta, mais son triomphe fut de courte durée, car, en août 1533, il mourait pendu à Cajamarca, sur l'ordre de Francisco Pizarro. Une année plus tard, Sebastián de Benalcázar s'emparait de Quito, après avoir parcouru toute la partie méridionale de la vallée interandine.

De cette rapide esquisse historique, il ressort que la domination incasique, dans la vallée interandine, ne dura pas un siècle et que, si elle fut effective, presque dès le début, sur les provinces situées au sud de Quito, elle ne s'exerça réellement sur les provinces septentrionales que pendant un tiers de siècle environ.

Il ne faudrait pas cependant conclure de ce peu de durée que l'action des envahisseurs ait été négligeable. S'ils s'étaient contentés d'occuper les pays conquis, il est évident que leur influence eût été très faible, mais nous savons que les Incas, pour assurer la tranquillité des provinces nouvellement acquises, avaient recours à des procédés qui pouvaient en changer complètement la physionomie ethnique. Nous voulons parler du système des *mitimaes*, qui consistait à exiler loin de leur pays d'origine les tribus les plus rebelles et à les remplacer par des populations pacifiées depuis longtemps. Ce sont là des faits dont il nous faudra évidemment tenir le plus grand compte.

Toutefois, malgré ces moyens énergiques d'assimilation, il est certain que la langue quichua n'avait pas supplanté les langues indigènes, et des documents précis, publiés par González Suárez (**139**, p. 14-15) et reproduits par l'un de nous (**36**, p. 31-32), prouvent qu'en 1583 celles-ci étaient encore en usage dans un grand nombre de provinces. Il est évident que les tribus qui avaient pu conserver leur idiome primitif avaient dû garder, dans une certaine mesure, leur originalité ethnographique (1).

En ce qui concerne la région orientale amazonienne, nous savons qu'elle ne fut jamais subjuguée par les Incas. Huayna-Cápac dut battre précipitamment en retraite lorsqu'il tenta de soumettre les Bracamoros (**77**, p. 245), qui vivaient dans la vallée du Chinchipe, et son expédition chez les Cófanes du haut Aguarico fut plutôt une reconnaissance qu'une tentative de conquête (**252**, p. 143; **298** *bis*, p. 419-420).

Du côté du littoral, les Incas eurent plus de succès. Qu'on attribue la conquête de cette région à Túpac-Yupanqui ou à son fils Huayna-Cápac, il est certain que les Péruviens occupèrent le territoire qui correspond aux provinces actuelles du Guayas et de Manabí et même qu'une expédition militaire parcourut celle d'Esmeraldas (2); cependant, dans cette zone basse et malsaine, l'action des envahisseurs montagnards ne fut jamais très effective.

---

(1) On commettrait une très grande erreur en essayant de délimiter l'extension de l'empire incasique d'après l'aire de distribution *actuelle* de la langue quichua. Il est certain que cette langue a pénétré, postérieurement à la découverte, dans un grand nombre de régions où elle était complètement inconnue à l'époque précolombienne; ce sont les missionnaires qui, par une singulière ironie des choses, furent les agents de cette propagation. Pour rendre plus facile leur tâche d'évangélistes, ils imposèrent, en effet, aux Indiens le quichua comme langue générale; c'est ainsi qu'ils l'introduisirent sur le haut Napo, sur le haut Bobonaza, dans toutes les missions du pays mayna, sur le haut Amazone (**54**) et même jusqu'en Colombie, dans le sud de l'État de Tolima (**108**, p. 13) et en pays andaqui (**419**, p. 65-66). C'est également à leur action qu'il faut attribuer la présence de nombreux mots quichuas dans la langue des populations de la côte du Pacifique (Colorados, Cayápas) et du sud de la Colombie (Moguex, Páez) (**40**).

(2) González Suárez pense que les Incas allèrent jusqu'au Chocó (**140**, I, p. 64). Nous ne croyons pas qu'ils aient poussé si loin vers le Nord. En effet, Cieza de León, qui relate avec détails la campagne du Pacifique, dit qu'après avoir traversé les régions de Guayaquil et de Puerto-Viejo, les soldats de l'Inca « *anduvieron hasta Collique, donde toparon con gentes que andaban desnudas y comian carne humana, y tenian las costumbres que hoy tienen y usan los comarcanos al rio de Sant Juan; de donde dieron la vuelta, sin querer pasar adlante* » (**77**, p. 246-247). Nous ignorons malheureusement où se trouvait le village de Collique cité par le chro-

En résumé, la suzeraineté incasique s'est exercée sur toute la vallée interandine équatorienne, mais d'une façon beaucoup plus efficace et pendant un plus grand nombre d'années sur les provinces méridionales que sur les provinces septentrionales; elle ne s'est jamais étendue sur les plaines du haut Amazone, et, dans la région côtière, elle a toujours été plus nominale que réelle, sauf peut-être dans la partie la plus méridionale, c'est-à-dire la province de Guayas.

Ces faits ont une importance capitale en archéologie équatorienne, car les populations dont il importe de connaître les coutumes et l'industrie sont précisément celles qui occupaient le pays avant l'invasion incasique, et tout nous porte à croire que, bien qu'ayant été submergées en partie sous le flot des envahisseurs, elles n'avaient cependant pas perdu toute originalité.

Quelles étaient donc ces populations?

Par les premiers chroniqueurs et historiens, nous connaissons leurs noms et quelques faits de leur vie sociale. Nous avons cru indispensable de réunir ces renseignements historiques, si incomplets qu'ils soient, avant d'étudier les objets de toute nature que des fouilles nous ont permis de réunir dans le territoire occupé par chacune d'elles. Ce travail a été fait avant nous par González Suárez avec une érudition remarquable et nous aurions pu nous contenter de reproduire simplement ici les pages qu'il a consacrées, dans ses différents ouvrages, à cette étude historique des habitants préincasiques de l'Équateur. Nous avons cependant préféré reprendre entièrement ce travail en nous reportant aux sources originales; mais, nous nous faisons un devoir de déclarer que le savant historien de Quito a été notre meilleur guide dans ces recherches ardues. Si parfois notre interprétation diffère un peu de la sienne, jamais, et c'est là le point capital, nous ne nous trouverons en désaccord avec lui sur des questions de faits.

Nous passerons en revue successivement les peuplades de la vallée interandine, puis celles de la côte du Pacifique, enfin celles de la région orientale (Cf. *Carte I*, en tête du volume). Pour celles-ci toutefois, dont nous aurons à traiter longuement plus tard en nous occupant de l'ethnographie récente de l'Équateur, nous nous contenterons simplement de déterminer leur habitat.

---

niqueur, mais il résulte de ce texte que les envoyés des Incas s'arrêtèrent lorsqu'ils rencontrèrent des tribus anthropophages, analogues à celles du rio San Juan. L'erreur de González Suárez provient de ce qu'il a cru que cette rivière était celle qui porte ce nom dans les cartes modernes et qui, en effet, se trouve bien en territoire chocó; en réalité, ce que les anciens écrivains appellent *rio de San Juan* est le rio connu aujourd'hui sous le nom de *Patía*. Une carte publiée par Herrera (162, Carte 10) le montre clairement, puisque ce fleuve y est indiqué comme prenant ses sources dans la région de Pasto. D'ailleurs, si ce témoignage ne suffisait pas, nous pourrions invoquer celui d'Oviedo qui indique comme latitude de l'embouchure du rio San Juan, 2°, ce qui correspond parfaitement à celle du Patía, mais ne convient nullement au San Juan des cartes modernes, qui est par 4° (302, IV, p. 6).

CHAPITRE PREMIER.

PEUPLADES PRÉINCASIQUES DU HAUT PLATEAU [1].

Nous étudierons ces peuplades en allant du Nord vers le Sud ; à propos de chacune d'elles, nous rechercherons si elle a reçu des colonies de *mitimaes*, en indiquant, chaque fois que nous le pourrons, l'origine exacte de ces colonies.

1. PASTOS.

Cieza de León (76, p. 385) donne la liste suivante des villages habités par les Pastos : Ascual (Yascual) [2], Mallama [3], Tucurres (Túqueres), Zapuys (Sapuyes) [4], Iles, Gualmatal (Gualmatan) [5], Fúnes, Chapal, Males, Piales (Ipiáles), Pupiales, Turca (Tulcán) et Cumba (Cúmbal). D'après le même auteur, Tusa (aujourd'hui San Gabriel) était le dernier établissement pasto dans la direction du Sud (76, p. 389). Ces indications nous permettent de délimiter à peu près exactement le territoire occupé par cette tribu : au Nord, elle s'étendait jusqu'au sud-ouest de la ville actuelle de Pasto, où résidait, au temps de la domination espagnole, un *corregidor* de la tribu (337, III, p. 34) ; elle occupait toute la vallée du haut Guáitara, et les sources du Guaiquer; au Sud, elle s'étendait dans toute la partie de la vallée interandine située au nord du Chota [6]. La contrée équatorienne habitée par les Pastos correspondait donc exactement à la province actuelle du Carchi. Bien que Cieza de León ne mentionne pas dans son énumération la vallée d'El Angel, nous la faisons rentrer dans le territoire pasto en raison des grandes similitudes qui existent, ainsi que nous le verrons, entre les pièces archéologiques

---

[1] Il est exceptionnel que les anciens auteurs, dans lesquels nous avons puisé les renseignements sur les tribus préincasiques de l'Équateur, établissent la distinction, sur laquelle nous avons insisté plus haut, entre les civilisations incasique et préincasique; ils nous ont transmis pêle-mêle les coutumes d'origine locale et les coutumes importées. Il ne nous a pas toujours été possible de faire le départ entre les unes et les autres. Il se peut donc que telle coutume, que nous attribuons à une tribu équatorienne, ait été empruntée par celle-ci à son vainqueur.

[2] Sur le haut Pascual, affluent du Patía.

[3] Sur le haut Guaiquer.

[4] Entre Túqueres et Cúmbal.

[5] Entre Iles et Ipiáles.

[6] La limite méridionale, que nous assignons aux Pastos, nous est d'ailleurs confirmée par un document des *Relaciones geográficas*, où il est dit que, entre la vallée de Pimampiro (habitée par les Caras) et la province des Pastos, il existe un pont naturel (337, III, p. 134) ; or, ce pont n'est autre que le Rumichaca du rio Apaqui, affluent du Chota.

de cette région et de la région limitrophe de Huaca ([1]). A l'Ouest, les Pastos étaient en contact avec les Barbacóas du rio Mira et du haut Patía; à l'Est, ils voisinaient avec les populations amazoniennes du haut Aguarico, connues sous le nom de Cófanes, puis avec les Quillacingas ([2]).

Le pays des Pastos était de climat très froid; il produisait peu de maïs, mais beaucoup d'orge, de pommes de terre et se prêtait à l'élevage du bétail (**76**, p. 386).

Les renseignements que nous avons pu réunir sur les Pastos sont peu nombreux. Ils formaient une peuplade numériquement très importante. D'un aspect désagréable, simples, sans malice et peu courageux, ils étaient tenus en piètre estime par leurs voisins. D'une malpropreté repoussante, ils mangeaient leur propre vermine ([3]) et se préoccupaient peu de laver leurs ustensiles de cuisine. Leur vêtement était des plus primitifs : *Los indios se cubren con una manta larga, que terná tres ó cuatro varas, con la cual se dan una vuelta por la cintura y otra por la garganta, y echan el ramal que sobra por encima de la cabeza, y en las partes deshonestas traen maures pequeños .....; andan las mujeres vestidas con una manta angosta á manera de costal, en que se cubren de los pechos hasta la rodilla; y otra manta pequeña encima, que viene á caer sobre la larga, y todas las mas son hechas de yerbas y de cortezas de árboles, y algunas de algodon* (**76**, p. 385).

Les anciens auteurs ne nous donnent aucun renseignement sur les habitations des Pastos; mais, d'après les fonds de cabane que nous avons rencontrés en grand nombre aux environs de Huaca, nous savons qu'elles étaient de forme circulaire, de 8^m à 10^m de diamètre, avec des murs en terre et une seule porte sans orientation déterminée; la toiture était vraisemblablement en paille du *Stipa ichu*, qui pousse en abondance dans le *páramo*.

L'alimentation devait être, comme de nos jours, à base de maïs; nous savons,

---

([1]) La toponymie nous conduit au même résultat : en effet, nous retrouvons, un peu en aval du confluent du rio Chota et du rio Ambi, la terminaison *quer*, caractéristique du pays pasto, dans le nom de lieu Huaquer.

([2]) González Suárez (**142**, p 63, 85-86) confond les Pastos et les Quillacingas. A notre avis, il y a là une erreur, car des documents publiés par cet auteur et que nous avons reproduits (**36**, p. 31-32), il résulte que les langues des deux peuples étaient dissemblables et que l'une et l'autre étaient encore en usage un demi-siècle après la conquête. D'autre part, Cieza de León insiste sur la différence de coutumes des deux tribus, dont l'une (les Quillacingas) était anthropophage et l'autre non (*las costumbres destos indios quillacingas ni pastos no conforman unos con otros, porque los pastos no comen carne humana*); les premiers étaient belliqueux, les seconds lâches (**76**, p. 385-386). D'ailleurs, le chroniqueur a soin de distinguer les villages habités par les uns et les autres. Les Quillacingas occupaient, d'après lui, la vallée d'Atris où fut fondée la ville de Pasto et les villages suivants: Mocondino, Bejendino, Buyzaco (Bucsaco dans les cartes modernes), Guajanzangua, Mocoxonduque, Guacuanquer, Macaxamata, Pastoco, ainsi que les rives de deux grandes lagunes très froides, qui se trouvent dans la partie la plus haute de la Cordillère orientale (il est évident que Cieza de León désigne ici le lac de La Cocha ou de San Pablo) (**76**, p. 385). D'après ces indications, on peut assigner comme territoire aux Quillacingas une contrée dont Pasto est le centre [nous savons qu'un *corregidor* de la tribu résidait dans cette ville dans les premiers temps de la colonie (**337**, III, p. 34)] et qui comprend le rio Juanambú, affluent du Patía, et la Cordillère orientale au sud de Pasto.

([3]) Les Incas leur faisaient payer comme tribut des tubes de poux (**77**, p. 258).

en outre, que les Indiens avaient l'habitude de mâcher la coca qu'ils se procuraient dans la vallée de Pimampiro (**337**, III, p. 134) ([1]).

Peu guerriers, les Pastos avaient de mauvaises armes : ils se servaient de pierres (sans doute des haches fort simples), de bâtons en forme de crosse (*á manera de cayados*) et, plus rarement, de lances mal faites. Ils n'étaient pas anthropophages (**76**, p. 385).

Cieza de León et les autres chroniqueurs sont muets sur les coutumes funéraires des Pastos; mais les fouilles nous fournissent à ce sujet de précieux renseignements. Le seul mode de sépulture que nous ayons rencontré dans la région est celui des sépultures en puits ([2]), le plus souvent avec galerie latérale, dont nous donnons la description plus loin (p. 115). D'après l'étude des fonds de cabane de Huaca, il apparaît que, dans cette région du moins, les tombes étaient creusées dans la maison même du mort, au centre de celle-ci, et quelquefois de chaque côté de la porte. Il est probable que les survivants abandonnaient ensuite la cabane, comme cela se pratiquait chez d'autres peuplades équatoriennes. Dans ces sépultures, on disposait, à côté du mort, des vivres, de la chicha ([3]), des ustensiles de cuisine, des armes, etc. Certaines fouilles démontrent que, comme leurs voisins, les Quillacingas, et toutes les tribus équatoriennes, les Pastos enterraient avec les chefs ou personnages principaux quelques-unes de leurs femmes et de leurs domestiques. Ils croyaient, en effet, à une autre vie comportant des besoins analogues à la vie sur terre et situaient cette existence d'outre-tombe dans des régions de séjour gai et agréable. Les croyances religieuses des Pastos semblent d'ailleurs avoir été assez rudimentaires; ils ne possédaient pas d'idoles, mais ils avaient cependant quelques sorciers (**76**, p. 385).

Nous sommes très mal renseignés sur leur organisation sociale. Le groupement des fonds de cabane à Huaca montre que les Pastos formaient des villages importants; il est probable que chacun de ces groupements avait à sa tête un chef, ainsi que cela existait dans toutes les tribus équatoriennes.

Quant à leur langue, elle nous est totalement inconnue; nous savons seulement qu'elle était différente de celle de Quito, difficile à apprendre (**337**, III, p. 91) et qu'elle

---

([1]) Il est remarquable que cet usage, répandu dans toutes les tribus équatoriennes avant la découverte, ne se retrouve plus à l'heure actuelle que dans la petite peuplade de Mayasquer (**346**, p. 147). La disparition d'une coutume si chère aux Indiens, et à laquelle étaient liées de nombreuses superstitions, est due sans doute à l'influence des prêtres catholiques. Dans une lettre adressée à Philippe II, le Père Antonio de Zuñiga signale, en effet, avec véhémence le danger, pour la religion, de laisser les Indiens conserver cette coutume. Il pensait que ceux-ci ne mâchaient la coca que par superstition, parce qu'ils adoraient cette plante, et proposait des mesures particulièrement sévères contre ces pratiques idolâtriques. Il indiquait qu'il serait plus facile d'entamer la lutte dans la région de Quito que dans celle de Cuzco, parce que les Espagnols n'y avaient pas encore entrepris, comme au Pérou, la culture de la coca pour en tirer profit en la vendant aux indigènes (**452**, p. 92-93). Ce détail explique, d'une manière plausible, pourquoi l'usage a disparu en Équateur et persisté au Pérou.

([2]) Ainsi que nous le verrons en nous occupant des sépultures précolombiennes, González Suárez a signalé l'existence, dans la vallée d'El Angel, de sépultures en urnes (p. 126).

([3]) Espèce de bière, faite surtout avec le maïs.

était encore en usage un demi-siècle après la conquête. La toponymie de la région occupée par les Pastos est caractérisée par la terminaison *quer*.

Nos connaissances sur l'histoire de ce peuple se réduisent à peu de chose. Suivant Velasco, les Caras n'auraient étendu leur empire que sur la partie méridionale du territoire pasto, sur celle qui correspond à la région actuelle de San Gabriel et de Huaca (**418**, II, p. 8). Par contre, les Incas conquirent sans difficulté la province tout entière : on sait, en effet, que la limite septentrionale de leur royaume fut le rio Angasmayo. Montesinos rapporte même que Huan-Auqui, le frère de Huayna-Cápac, pénétra jusqu'à la ville de Pasto, d'où le rappela la nouvelle de la première apparition des Espagnols sur la côte équatorienne (**252**, p. 171). Quoi qu'il en soit, il est certain que les Pastos ont peu subi l'influence incasique et il n'est mentionné nulle part que les conquérants péruviens aient installé chez eux de colonies de *mitimaes*. Leur région est donc particulièrement intéressante à étudier, et nous verrons que les objets extraits de leurs sépultures diffèrent beaucoup, comme facture, des objets péruviens. Leur étude nous montrera, en outre, que cette peuplade avait atteint un degré de civilisation bien supérieur à celui que nous dépeignent les chroniqueurs. Comme il n'y a aucune raison de suspecter la véracité de leur récit, il y a lieu de supposer que, dès l'époque où ceux-ci parcoururent la région, les Pastos étaient entrés dans cette voie de régression qui les a amenés à l'état lamentable où ils se trouvent encore aujourd'hui.

2. CARAS.

Nous désignerons sous le nom de *Caras* la tribu qui occupait la vallée interandine immédiatement au sud des Pastos. Des documents très précieux, consignés dans les *Relaciones geográficas*, nous permettent d'établir avec précision les limites de ce groupe important. Nous y trouvons, en effet, que les indigènes de Cahuasqui, de Quilca, de Pimampiro, de Caránqui, d'Otavalo et de Cayambe parlaient une seule et même langue, distincte du quichua (**337**, III, p. 125, 129). D'après ces renseignements, la limite septentrionale des Caras est facile à fixer : elle était marquée exactement par le rio Chota. A l'Est et à l'Ouest, la double chaîne de la Cordillère séparait la peuplade, des Barbacoas d'une part, des Quijos d'autre part. Du côté du Sud seulement, la délimitation présente de réelles difficultés : les habitants de la région de Quito, profondément remaniée par les Incas, avaient, au moment de la découverte, perdu leurs coutumes originelles et leur langue, pour adopter celles des Péruviens; il faut donc chercher ailleurs la solution du problème.

Nous savons par Velasco (**418**, II, p. 6) que les Caras enterraient leurs morts dans des sépultures sous tumulus ou *tolas*, et, de fait, dans toute la vallée interandine, entre le Chota au Nord et le Guallabamba au Sud, ces monuments funéraires sont d'une extrême fréquence, mais on n'en a pas signalé jusqu'ici sur la rive gauche de ce dernier fleuve.

La toponymie, heureusement, nous apporte une indication d'une grande valeur :

les terminaisons en *pi*, communes dans tout le pays cara, se retrouvent jusqu'au parallèle 0° 31′ de latitude Sud. Il est donc probable que c'est à ce niveau qu'il faut fixer la limite méridionale du territoire cara proprement dit et, par conséquent, qu'il faut y inclure Quito et ses environs immédiats. Nous savons d'ailleurs qu'au sud de la frontière que nous venons de déterminer, vivait une tribu de langue différente, car Cieza de León rapporte que les habitants du village de Panzaleo, aujourd'hui disparu, mais qui se trouvait non loin de la ville actuelle de Machachi, parlaient un idiome distinct de celui d'Otavalo et de Caránqui (**76**, p. 392). Comme cet auteur n'en dit pas autant des indigènes des villages des environs de Quito, il est légitime de supposer que s'ils avaient encore, au moment de son passage, un idiome propre, celui-ci n'était autre que le cara. En outre, Velasco donne comme capitale aux Caras la ville même de Quito (**418**, II, p. 6).

S'il faut en croire cet historien, les Caras auraient été précédés dans la région de Quito par un autre peuple, les Quitus, qui avait pour coutume d'enterrer ses morts dans des trous creusés en terre (**418**, II, p. 2, 6). Ces Quitus conservaient une tradition qui, malgré la déformation évidente que la légende biblique lui a fait subir, montre que leur arrivée dans la région interandine devait être très ancienne : les trois fils du premier homme, appelé *Pacha*, n'ayant personne à combattre, s'attaquèrent à un grand serpent qu'ils transpercèrent de flèches; celui-ci, pour se venger, vomit une telle quantité d'eau que la terre en fut submergée. Pacha et ses enfants, pour échapper au désastre, construisirent une maison sur la cime du Pichincha ([1]) et y enfermèrent un grand nombre d'animaux et de vivres. Au bout de nombreux jours, Pacha donna la liberté à un *ullaguanga* (oiseau semblable au corbeau), mais il attendit en vain son retour, car l'oiseau trouva sa nourriture dans les cadavres des animaux tués par le cataclysme. Il lâcha un second oiseau, qui revint avec un rameau vert. Pacha et ses enfants descendirent alors jusqu'à la plaine de Quito, d'où ils peuplèrent diverses provinces (**418**, I, p. 142) ([2]).

Les Caras ou Seyris étaient un peuple d'envahisseurs, de venue relativement récente. Établis primitivement sur la côte du Pacifique, où ils arrivèrent sur de grands radeaux (*balsas*), ils occupèrent d'abord toute la région comprise entre la baie de Charapotó et le cap San Francisco et fondèrent la ville de Caráques. Ils émigrèrent ensuite le long du littoral, vers le Nord, atteignirent l'embouchure du rio Esmeraldas, puis, remontant le cours de ce fleuve, gagnèrent la région de Quito, où ils s'établirent (**418**, II, p. 4-6) ([3]).

([1]) Volcan à l'ouest et près de Quito.

([2]) Les Caras adoptèrent cette tradition, mais ils en situaient les principaux détails dans leur pays d'origine (**418**, I, p. 142).

([3]) González Suárez, qui avait admis primitivement les faits tels que les rapporte Velasco (**140**, I, p. 35 et suiv.), les considère, dans ses derniers travaux, comme des légendes sans valeur (**141**, p. 19; **142**, p. 16-19). Pour lui, Quitus et Seyris ou Caras sont un seul et même peuple, et les constructeurs de *tolas* étaient une tribu inconnue antérieure à eux. Certes, nous ne nous faisons pas illusion sur l'authenticité absolue des tra-

Leur vêtement se composait d'une grande couverture qui faisait deux fois le tour du corps (**337**, III, p. 111). Les Caras étaient, en effet, très habiles à tisser le coton et la laine; ils savaient également fort bien tanner les peaux (**418**, II, p. 7).

Leurs habitations consistaient en petites cabanes rondes, couvertes de paille, dont les parois étaient faites de gros bâtons entrecroisés, recouverts d'argile en dedans et en dehors. Les maisons des caciques, bâties sur le même modèle, étaient un peu plus grandes, avec une grande poutre centrale pour soutenir la toiture (**337**, III, p. 116).

Pour leur alimentation, ils utilisaient le maïs, les haricots, la pomme de terre, le *camote* (*Convolvulus Batatas*), le lupin (*Lupinus argenteus*), la *quinua* (*Chenopodium Quinoa*) et une plante de la famille des Synanthérées, appelée *huacamullu* (**76**, p. 392; **337**, III, p. 112, 114). Les tribus installées dans les vallées chaudes de Quilca et de Pimampiro cultivaient la coca, dont elles faisaient commerce avec leurs voisins immédiats et même avec des tribus plus éloignées, comme les Pastos et les Lataeungas. Elles tiraient de cette culture de grands profits, qui leur assuraient un bien-être supérieur à celui des autres peuplades (**337**, III, p. 117, 125, 134).

Les Caras travaillaient leurs champs avec une sorte de pelle en bois très dur, de cinq à six palmes de long sur une palme de large, portant en son milieu une cuoche faisant office de poignée (**337**, III, p. 95; **163**, III, 5e Déc., Liv. 10, p. 304).

Suivant certains auteurs, les Caras élevaient le lama, mais seuls les chefs pouvaient faire usage de la viande de cet animal (**337**, III, p. 111, 112) (1).

Les armes des Caras étaient le javelot, qu'ils lançaient à l'aide d'un propulseur, la lance et la fronde. Les anciens auteurs parlent également de pierres, qualifiant sans doute de ce nom vague la hache et le casse-tête, que Velasco désigne nettement (**337**, III, p. 111; **418**, II, p. 7). L'historien de Quito nous dépeint les Caras comme fort habiles dans l'art de la guerre. Pour assurer leurs conquêtes, ils construisaient, dans les provinces nouvellement acquises, des forteresses en forme de terre-pleins quadrangulaires à un ou deux étages, où l'on accédait par des échelles mobiles, et au centre desquelles était un édifice où l'on gardait tout le matériel militaire (2). Près de ces forteresses, ils fondaient toujours un village où vivaient les officiers

---

ditions recueillies par Velasco; nous pensons qu'il faut les soumettre à une critique sévère et s'efforcer de les contrôler; mais, dans l'espèce, il nous semble difficile d'admettre que le jésuite de Quito, dont la bonne foi n'est pas douteuse, ait inventé de toutes pièces l'histoire des migrations caras. Les recherches archéologiques et linguistiques confirment d'ailleurs son récit : c'est ainsi qu'on retrouve des *tolas* dans tout le territoire que ce peuple aurait eu à parcourir pour venir du Pacifique à la vallée interandine et que toute cette vaste zone est caractérisée par la terminaison toponymique *pi*. Enfin, dans la région de Quito, on retrouve bien les deux modes de sépultures signalés par Velasco.

(1) Il est possible que cette prohibition soit d'origine péruvienne. Zárate signale, en effet, cette défense chez les Péruviens (**450**, p. 472).

(2) La forteresse d'Hatuntáqui pouvait contenir 5000 à 6000 hommes (**418**, II, p. 16). Il est probable que le monument de Cayambe, dont nous donnons plus loin la description d'après Juan et Ulloa (p. 71), n'est pas un temple, comme ces auteurs l'ont pensé, mais une forteresse cara.

et les chefs de chaque province (418, I, p. 208, II, p. 7-8). Nous devons une mention particulière aux tambours de guerre des Caras : ils étaient faits d'une seule pièce de bois très dur, de 5 palmes de diamètre et d'une longueur double, et portaient à chaque extrémité une oreille permettant de les suspendre. Creusés à l'intérieur, ils ne présentaient que deux ouvertures en forme d'ouïes de violon, si étroites qu'on ne pouvait introduire le doigt par la fente. Le son de ces tambours s'entendait à de très grandes distances [1] (418, I, p. 208). La description de Velasco doit être exacte, car il dit avoir vu deux de ces instruments dans le village de Tusa (actuellement San Gabriel); il ajoute qu'un tambour de ce genre, mais de dimensions doubles, se trouvait dans la forteresse de Hatuntáqui ou Tontaqui, mot qui signifierait *grand tambour de guerre.*

Nous sommes mal renseignés par les anciens auteurs sur le mode de sépulture employé par les Caras. Velasco est le seul qui signale la sépulture en *tolas*, insistant sur ce fait, fort important s'il est vérifié quelque jour, que les Quitus ensevelissaient, au contraire, leurs morts dans des trous profonds, creusés dans la terre. Nous avons déjà dit que González Suárez pense que les *tolas* sont des monuments de beaucoup antérieurs aux Caras (141, p. 19; 142, p. 72-73). Des fouilles systématiques dans la région de Quito et d'Ibarra pourront seules résoudre le problème par l'examen comparatif des objets extraits des tumulus et des fosses. Nos recherches ont été trop rapides dans cette contrée pour nous permettre de répondre à cette importante question. En attendant que de nouveaux documents soient publiés, nous acceptons les faits tels qu'ils sont rapportés par Velasco.

Le cadavre était étendu sur le sol, dans un lieu éloigné de toute habitation. On disposait autour de lui ses armes et ses bijoux préférés, puis on entourait le corps d'un mur peu élevé de pierres brutes; c'étaient les plus proches parents du défunt qui devaient placer les premiers matériaux. L'enceinte était recouverte par une sorte de voûte, de telle façon que l'ensemble ressemblait à un four; par-dessus le tout, on entassait ensuite terre et pierres, de manière à former un tumulus proportionné au rang social du mort. Un mois, puis un an après l'enterrement, les parents venaient accomplir quelques cérémonies sur la sépulture (418, II, p. 6-7).

[1] La description de Velasco peut s'appliquer au tambour à signaux encore en usage chez les Jibaros du haut Amazone (350, XVIII, p. 585-586). Cet instrument se rencontre aussi chez les Tukano (206, I, p. 276 et suiv., *pl. VIII*), les Uitótos (127 *bis*, II, p. 115) et les Caverres de l'Orénoque (147, II, p. 117-131). A quelques détails secondaires près, il est identique au *teponaztli* mexicain et au *tunkúl* yucatèque, dont Clavigero (78, II, p. 178-179) et Cogolludo (80, p. 186) nous ont donné de bonnes descriptions, et dont de nombreux exemplaires ont été figurés par Dupaix (105, *Atlas*, 2e *Expédition*, *pl. LXII*, *LXIII*, *fig.* 120-121), Engel (106 *bis*, p. 72-73), Peñafiel (308, *Láminas*, I, *pl. CXXII*), Batres (33, *pl. XXVIII*, *fig.* 5, 7), Starr (388, *fig.* 18) et Hamy (152, *pl. XVIII*, *fig.* 53). Le spécimen figuré par ce dernier auteur fait partie des collections du Musée d'Ethnographie du Trocadéro (n° 20517) qui en possède deux autres (nos 6280, 24516), ainsi qu'un *tunkúl*, provenant de San Pedro Carchah (Guatemala) (n° 44497). Ce rapprochement entre les grands tambours sud-américains et le *teponaztli* mexicain ou le *tunkúl* yucatèque nous paraît d'autant plus légitime, que ce dernier instrument était également autrefois en usage dans les Antilles, en particulier à Haïti, et dans le Darien (302, I, p. 127, 130, *pl. I*, *fig.* 3-6, III, p. 142).

La tombe des rois, quoique différente par certains détails, rentrait dans le même type. Elle était collective et se composait d'une chambre sépulcrale en pierres affectant la forme d'une pyramide quadrangulaire recouverte, comme les *tolas* ordinaires, de pierres et de terre. La porte de la chambre, faite d'une double paroi, était tournée vers l'Orient ; on ne l'ouvrait que pour déposer un nouveau cadavre. Les corps étaient embaumés, revêtus des insignes royaux, disposés en cercle dans le caveau et entourés de leurs trésors et de leurs bijoux. Enfin, au-dessus de chacun d'eux, dans une petite niche ménagée dans la paroi, se trouvait une statuette creuse d'argile, de pierre ou de métal, renfermant de petits cailloux de couleurs et de dimensions variées, qui indiquaient l'âge du défunt et la durée de son règne (**418**, II, p. 33).

Certaines peuplades, cependant, enterraient leurs morts dans des fosses, soit qu'elles aient conservé cette coutume des anciens Quitus, soit qu'elles l'aient empruntée aux Péruviens. Voici, en effet, les détails que nous avons trouvés dans une vieille relation : Quand mourait un chef ou quelque personnage important de la tribu, il était porté à sa dernière demeure assis sur un siège appelé *tianga* (1), suivi de tous ses parents et amis qui se lamentaient sur un rythme spécial ; le cortège avançait avec une extrême lenteur, car il faisait, après plusieurs pas en avant, quelques pas en arrière. Avec le mort, on enterrait sa femme préférée, ses bijoux, ses armes et de nombreuses provisions de toute nature. Les gens du commun étaient enterrés assis ; par un long tube de bambou placé dans la bouche et dont l'extrémité émergeait du sol, la veuve et les parents versaient de temps à autre de la chicha (**337**, III, p. 93-94).

A Chapi, le mort était veillé toute une nuit par ses parents ; c'était là une occasion de boire une grande quantité de chicha. Tout le long du chemin que suivait le cortège funèbre jusqu'à la sépulture, on allumait de grands feux de paille et d'herbe pour effrayer le mort et l'empêcher de revenir. Les assistants, après l'enterrement, regagnaient leurs demeures par une route différente ; ils ne pénétraient pas dans la maison du défunt par la porte, mais par une brèche pratiquée dans le mur, par où on sortait tout le mobilier. La case était ensuite démolie (**337**, III, p. 132).

D'après Velasco, les Caras adoraient le soleil et la lune et vénéraient deux héros civilisateurs du nom de *Pacha* et *Cacha* (**418**, I, p. 208). Le temple du soleil était sur la colline du Panecillo, au sud de Quito ; de forme quadrangulaire, il était construit en pierres taillées avec une grande perfection ; le toit était pyramidal et la porte dirigée vers l'Orient ; l'intérieur, fort simple, était seulement orné d'une image du soleil en or. Devant le temple, de chaque côté de l'entrée, deux colonnes servaient de gnomons pour l'observation des solstices et, tout autour de la place qui le précédait, douze colonnes plus petites indiquaient par leur ombre le commencement de chaque mois. Ce temple aurait été entièrement réédifié par Huayna-Cápac qui

(1) Cette coutume doit être d'origine péruvienne ; du moins, elle existait au Pérou (**79**, IV, p. 238).

n'aurait respecté que les gnomons; ceux-ci furent détruits par les Espagnols. Les offrandes que les Caras faisaient au soleil consistaient surtout en parfums, en résines, en fruits et en animaux (418, II, p. 34-35).

Le temple de la lune était construit sur la colline opposée, au nord de la ville; il était de forme circulaire, avec des fenêtres rondes sur tout son pourtour. Au centre, se trouvait une image en argent de la lune, au-dessus de laquelle une pièce de coton bleu figurait un ciel où étaient fixées des étoiles de même métal. Le premier jour de chaque mois lunaire était consacré à la divinité, à laquelle on faisait des sacrifices; la fête consistait en musique, en danse et en une grande beuverie (418, II, p. 35).

Malgré la précision des détails donnés par Velasco, nous avons peine à croire à l'existence chez les Caras d'un culte aussi développé; le culte du soleil en particulier semble bien être d'origine péruvienne, comme le déclare Cieza de León à propos des tribus de Chillo et d'Alangasi (76, p. 393). Avant la venue des Incas, les Caras adoraient le ciel, les montagnes élevées et neigeuses, où ils allaient, sous la conduite de leurs sorciers, porter des offrandes et faire des sacrifices lorsqu'ils voulaient obtenir quelque faveur divine. Les indigènes de Pimampiro et de Chapi avaient des représentations en bois et en pierre de leurs dieux, auxquels ils offraient du maïs blanc, de la chicha et de la coca (337, III, p. 126, 132).

Suivant Garcilasso de la Vega, les Caránquis adoraient le puma et les serpents de grande taille, et sacrifiaient leurs prisonniers de guerre (129, II, p. 1034). Un texte de Cobo semble prouver que l'habitude d'immoler des victimes humaines n'était pas spéciale à cette tribu. L'auteur rapporte, en effet, que, lors de l'invasion incasique, le roi de Quito fit tuer des enfants des deux sexes pour se concilier la protection divine (79, III, p. 169).

Nous connaissons quelques mythes et superstitions des Caras. Dans la vallée de Pimampiro, vivait un serpent aux yeux énormes, tonsuré comme un moine, qui avait le pouvoir de s'étirer comme un fil; il était alors si long qu'il lui fallait un jour entier pour traverser un chemin. La seule vue de cet animal mythique était habituellement mortelle; pour survivre à cette apparition, l'Indien devait s'enfuir rapidement au plus profond de la forêt et, après avoir mangé un peu de coca et de sel, jeûner une semaine entière. La famille du fugitif le ramenait au village, le plus souvent à demi-mort de privations. Une autre superstition, mal définie, empêchait les Indiens de Pimampiro de passer sur le pont naturel (*Rumichaca*) du río Apaqui; pour l'éviter, ils faisaient un détour de plus d'une lieue (337, III, p. 132, 134).

L'ensemble des tribus caras ne formait pas un royaume au sens propre du mot, comparable, par exemple, à la monarchie incasique; c'était plutôt une confédération d'États indépendants, obéissant à des chefs particuliers qui ne s'alliaient que contre les ennemis communs et, entre temps, étaient sans cesse en conflit les uns avec les autres. Ces chefs étaient choisis parmi les plus vaillants et les plus riches

de la tribu; leur pouvoir était absolu (337, III, p. 111, 132). Velasco, cependant, donne sur la monarchie des Seyris des détails qui dénoteraient l'existence d'une organisation plus parfaite et plus centralisée. Pour les raisons déjà indiquées, nous ne pensons pas devoir les négliger et, ne fût-ce qu'à titre purement documentaire, nous pensons utile de les reproduire ici avec les réserves qu'ils comportent. Suivant l'historien du royaume de Quito, le gouvernement cara était une monarchie aristocratique. Le pouvoir, aussi bien celui du roi que celui des différents chefs, se transmettait aux fils à l'exclusion des filles, et, à défaut de descendants mâles, au fils de la sœur et non du frère ([1]). Le nouveau roi ne prenait le titre de Seyri qu'après avoir été reconnu par l'assemblée des seigneurs du royaume, qui, s'ils le jugeaient inapte au commandement, désignaient un des leurs pour exercer le pouvoir. Cette assemblée décidait également, de concert avec le roi, de toutes les questions d'intérêt général et, en particulier, de l'opportunité des guerres. Chaque classe de la société avait un insigne spécial : tous ceux qui pouvaient prendre les armes portaient la couronne de plumes à un seul rang, les nobles et les chefs la couronne à deux rangs, le roi la même couronne ornée d'une grosse émeraude suspendue au milieu du front. Le droit de propriété existait et les biens mobiliers, comme les biens-fonds, se transmettaient par héritage. Le Seyri n'avait qu'une épouse légitime, mais autant de concubines qu'il le voulait; les chefs pouvaient également avoir plusieurs femmes, mais la polygamie était interdite aux gens du peuple; toutefois la répudiation était autorisée et l'époux pouvait contracter un nouveau mariage (418, II, p. 6 et suiv.).

Toujours d'après Velasco, les Caras auraient eu des connaissances astronomiques assez étendues, ainsi que nous l'avons vu en décrivant leurs temples. Ils étaient particulièrement habiles dans l'art lapidaire et savaient travailler les pierres les plus dures, notamment les émeraudes. Ils auraient même connu un système d'écriture; pour perpétuer, en effet, les événements importants, ils disposaient, dans des cadres de bois, d'argile ou de pierre, de petits cailloux de taille, de couleur et de forme variées, dont les multiples combinaisons leur permettaient de faire leurs comptes et de fixer les principaux faits de leur histoire. Ces manuscrits d'un genre spécial étaient conservés dans les temples (418, I, p. 208, 209; II, p. 7).

Au point de vue moral, les Caras furent une des tribus équatoriennes les plus énergiques. La résistance indomptable qu'opposèrent à l'Inca les peuplades de Cayambe, de Pifo, d'Otavalo, de Cochasqui et de Caránqui ne dura pas moins de 17 années (77, p. 254-259; 79, III, p. 184-187) et ne se termina que par le massacre de tous les hommes valides, massacre qui fit donner à une lagune située au nord d'Ibarra le nom lugubre de *Yaguarcocha* (lac de sang) et surnommer les vaincus *Huambracunas* (les enfants). Seules, certaines peuplades, installées dans les vallées chaudes où la vie était particulièrement facile, avaient la réputation d'être indo-

---

([1]) C'était également la règle suivie au Pérou (79, III, p. 235).

lentes et peu combattives; tels furent, par exemple, les Pimampiros (337, III, p. 133).

L'idiome des Caras est entièrement éteint et les seuls documents qui nous soient parvenus à son sujet sont les significations de dix noms de lieux; si insuffisantes que soient ces données, leur étude a cependant permis de reconnaître dans deux de ces noms une racine appartenant sans aucun doute à l'idiome des Indiens Barbacóas (354, p. 293-294), qui habitent, ainsi que nous le verrons plus loin, sur le versant occidental de la Cordillère, à l'est de Quito, et appartiennent eux-mêmes à la famille linguistique chibcha. Comme, d'autre part, le pays cara rentre nettement dans la zone toponymique barbacóa, caractérisée par la terminaison *pi*, il y a tout lieu de supposer que la langue parlée par les anciens habitants de la région de Quito n'était qu'un dialecte barbacóa ([1]).

L'histoire des Caras est des plus obscures. Nous avons déjà indiqué l'origine que leur attribue Velasco, origine que l'ethnographie et la linguistique paraissent confirmer.

D'après le même auteur, le royaume cara se serait peu à peu étendu par voie de conquête et surtout par alliances successives; c'est ainsi qu'il s'adjoignit la vallée de Riobamba par le mariage de l'héritier du trône des Puruhaes, Duchicela, avec la fille unique du roi de Quito, Toa, et, peu de temps avant la conquête incasique, la vallée des Cañaris, par suite d'un traité pacifique. Du côté du Nord, la domination cara ne s'étendit pas au delà de Huaca (418, II, p. 8). Avec la courageuse résistance, mentionnée ci-dessus, de certaines tribus contre les envahisseurs péruviens, ces événements constituent les faits principaux de l'histoire cara.

Les colonies de *mitimaes* furent très nombreuses dans le pays. Il est certain que le long séjour que fit Huayna-Cápac à Quito eut pour résultat d'amener dans cette ville de nombreux éléments étrangers, quichuas et aymaras; le service des temples qui y furent construits en nécessitait à lui seul un grand nombre. Un petit village des environs, Zámbiza, dont les habitants ont encore à l'heure actuelle des traits très particuliers, qui les distinguent à première vue des populations environnantes, fut entièrement peuplé d'Indiens amenés des régions limitrophes du Pérou et de la Bolivie (142, p. 5). Après le massacre des peuplades caras insoumises, Huayna-Cápac repeupla également la province à l'aide de *mitimaes* quichuas et aymaras (77, p. 258). La région des Caras fut donc profondément remaniée par les ordres des souverains péruviens.

3. LATACUNGAS.

Au sud des Caras, vivait une peuplade divisée en un grand nombre de tribus, que nous désignerons, à défaut d'autre nom, sous celui de *Latacungas*. Nous admet-

---

([1]) Par suite, nous pensons qu'il ne faut attribuer aucune créance à l'assertion de Velasco, suivant laquelle il y aurait eu identité entre le cara et le quichua (418, II, p. 54).

tons pour leur limite septentrionale le petit village de Panzaleo, situé à trois lieues au nord de Mulaló, où, ainsi que nous l'avons déjà noté, les Indiens parlaient une langue différente de celle des Caras, et, pour leur limite méridionale, la Cordillère d'Igualata qui sépare la vallée d'Ambato de celle de Riobamba. En effet, Cieza de León dit que les indigènes de Mulaló, de Latacunga, de Muliambato et de Mocha appartenaient à une même nation, avaient les mêmes coutumes et parlaient le même langage (76, p. 394-395). Bien que le chroniqueur ne le déclare pas d'une façon nette, nous admettons que cette langue n'était autre que celle des Panzaleos; d'ailleurs, Velasco, qui cependant multipliait sans raison les tribus équatoriennes, classe les Panzaleos parmi les Latacungas (418, III, p. 176). A l'Est, la limite des Latacungas paraît avoir été la Cordillère, tandis qu'à l'Ouest, la tribu semble avoir débordé par-dessus la Cordillère vers les sources du rio Pilaló (Pilalos) et du Toachi (Sigchos) (418, II, p. 3). Tout le vaste territoire que nous venons de délimiter est caractérisé toponymiquement par la terminaison *lo* ou *alo* (1).

La région habitée par les Latacungas a été profondément influencée par les Incas, ainsi que nous le verrons, en sorte qu'au moment de la découverte, les indigènes avaient pris à peu près complètement les coutumes péruviennes et qu'il est difficile de discerner, plus encore que pour les autres tribus étudiées jusqu'ici, ce qui appartient en propre aux aborigènes et ce qu'ils doivent à l'influence des envahisseurs.

Leur vêtement était en tout semblable à celui des Quichuas; leurs habitations étaient construites en pierres et couvertes de paille. Quant à leur alimentation, elle ne différait pas de celle des Caras (76, p. 393-394); comme ceux-ci, ils avaient l'habitude de mâcher la coca (96, p. 454; 337, III, p. 134). Leurs armes principales étaient la lance, le javelot à propulseur et la fronde (76, p. 394); mais les Latacungas, quoique très nombreux, étaient bien moins guerriers que leurs voisins du Nord, les Caras, ou du Midi, les Puruhaes (418, II, p. 8).

Les chefs avaient le droit de se marier avec plusieurs femmes, mais une seule avait le titre d'épouse légitime, et c'était au fils de celle-ci que passait le pouvoir à la mort du père. Les chefs étaient enterrés dans la campagne; le cadavre était revêtu de ses plus beaux vêtements et, à ses côtés, on disposait ses bijoux, ses armes et d'abondantes provisions; enfin, on ensevelissait avec lui plusieurs de ses femmes. Le mort était longuement pleuré par ses parents, et celles de ses épouses qui n'étaient pas sacrifiées, ainsi que ses servantes, se rasaient les cheveux en signe de deuil (2) (76, p. 394).

---

(1) González Suárez (140, I, p. 102 et suiv.) n'a pas cru devoir faire des Latacungas une tribu à part; il les rattache en partie aux Caras, en partie aux Puruhaes. Nous avons indiqué les raisons toponymiques et linguistiques qui nous ont amenés à considérer les Latacungas comme une tribu indépendante, bien qu'ils aient fait partie de très bonne heure de la confédération cara (418, II, p. 8).

(2) La même coutume existait au Pérou (79, IV, p. 237).

Suivant Cieza de León, les Lataeungas adoraient le soleil, croyaient à l'immortalité de l'âme et à un créateur de toutes choses; leurs prêtres vivaient très vertueusement et étaient entourés d'un très grand respect (76, p. 394). Comme nous savons qu'il existait, dans la capitale, un temple du soleil fondé par les Incas et de nombreuses colonies de *mitimaes*, il n'y a pas lieu de s'étonner de l'identité absolue des croyances des Indiens dont nous nous occupons et des Péruviens.

Les Lataeungas avaient des réunions fréquentes, qui étaient l'occasion de grandes beuveries, au cours desquelles les pires débauches se commettaient, même entre parents rapprochés. Pendant ces fêtes, hommes et femmes formaient des rondes en chantant des complaintes où étaient rappelés les principaux événements de l'histoire de la tribu (76, p. 394); malheureusement, aucun ancien historien n'a eu l'idée de nous conserver ces chansons, de sorte que nous manquons de tout renseignement sur les traditions de ce peuple. Le seul détail que nous ayons pu trouver à ce sujet concerne les indigènes du village de Píllaro et des centres voisins de la région d'Ambato, qui se croyaient tous issus d'un lieu situé au pied de la montagne de Llanganate, dans la Cordillère orientale (96, p. 459-460).

C'est chez les Lataeungas que nous trouvons, pour la première fois, en Équateur, la tradition de l'Homme blanc, qui a fait l'objet de tant de discussions et a été l'occasion d'invraisemblables hypothèses ([1]). Les Indiens de la plaine de Callo vénéraient et ornaient continuellement de fleurs une pierre où le mystérieux visiteur avait laissé l'empreinte de son pied nu (418, I, p. 164-165); une roche semblable, située à une demi-lieue d'Ambato, portait la trace de huit empreintes de pied humain (96, p. 457).

Ce que nous savons de l'histoire des Lataeungas se réduit également à fort peu de chose : ils furent conquis facilement par le septième Seyri et ne semblent pas avoir opposé non plus une bien grande résistance aux Incas (418, II, p. 8, 16). Nous venons de dire que ceux-ci amenèrent dans la province un grand nombre de *mitimaes;* ces colons étaient d'origine aymara et quichua, et nous savons en particulier que le village de Quero, au sud d'Ambato, fut entièrement peuplé d'Indiens de Cuzco (96, p. 464).

4. PURUHAES.

Les Puruhaes occupaient la province actuelle du Chimborazo; leur frontière septentrionale semble avoir été la chaîne d'Igualata et leur frontière orientale, la Cordillère des Andes; du côté du Sud, leur domaine n'était pas exactement limité par la chaîne de Tiocajas. Il est probable, en effet, que les Tiquizambis doivent être rattachés aux Puruhaes, avec lesquels nous les trouvons toujours alliés (418, II, p. 11), et c'est sans doute par l'intermédiaire de cette tribu que la langue cañari,

---

([1]) Jiménez de la Espada a résumé cette intéressante question dans un rapport fort documenté (197).

qui dominait dans la vallée d'Alausí, s'imprégna d'éléments empruntés à la langue puruhá (337, III, p. 189, 193). A l'Ouest, la limite est beaucoup plus difficile à déterminer. Il semble cependant qu'on puisse, sans grande chance d'erreur, rattacher aux Puruhaes les Chimbos de la vallée de Guaranda; nous savons, en effet, que les Puruhaes étaient en luttes constantes avec les Huancavilcas, qui habitaient la région côtière dans les environs de Guayaquil (418, II, p. 8); or, il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte pour constater que tout contact eût été impossible entre les deux peuplades, si la vallée de Guaranda n'avait fait partie du domaine de l'une ou de l'autre. Il nous semble plus légitime de la rattacher au territoire puruhá, parce qu'il existe, encore à l'heure actuelle, une grande similitude entre les indigènes et les climats des deux régions et que les Chimbos étaient les alliés des Puruhaes (418, II, p. 8).

Ceux-ci avaient des vêtements de laine et, plus rarement, de coton; hommes et femmes portaient les cheveux très longs, disposés en nombreuses et fines tresses. Leurs maisons étaient construites en pierres et couvertes de paille (76, p. 396).

Leur alimentation ne différait pas sensiblement de celle des autres tribus de la vallée interandine et avait pour base le maïs et la pomme de terre. Ils savaient extraire et travailler la fibre de l'agave et tiraient de cette industrie leur principale richesse, comme, d'ailleurs, encore à l'heure actuelle (337, III, p. 150-151).

Outre la lance, la *macana* [1] et le javelot, ils employaient comme armes la fronde (*huaraca*) et une petite massue de bois pesant (*huicopa*), qui était une arme de jet. Leur adresse dans l'emploi de ces deux dernières armes, auquel ils s'exerçaient dès leur plus tendre enfance, était telle qu'ils atteignaient un but avec autant de sûreté qu'avec un fusil. C'était un peuple éminemment guerrier, en luttes constantes, en particulier, avec les Huancavilcas, leurs voisins occidentaux, et avec les Cañaris, leurs voisins méridionaux (418, II, p. 8).

---

[1] Voici la définition que donne Velasco de cet instrument : « Très grand sabre de bois, capable de couper un homme en deux » (418, II, p. 52). D'autres auteurs nous donnent une description absolument semblable : la *macana* avait la forme d'une pelle ou d'un espadon (*á manera de palas o de montantes de palma*) (337, III, p. 159, 184). Cette arme était en usage chez un grand nombre de tribus de l'Équateur; nous la retrouverons chez les Cañaris, et chez toutes les tribus du littoral. Elle était également employée chez les Péruviens (79, IV, p. 196; 252, p. 61), et le Musée d'ethnographie du Trocadéro en possède de beaux exemplaires provenant d'Ancon, qui ont été figurés par Wiener (434, p. 686) et Hamy (152, *pl. LII*, *fig.* 149). Elle était aussi en usage chez les Indiens Maynas du haut Amazone (337, IV, *Apéndice*, p. LXXXI), dans la vallée du Chinchipe (163, IV, 8e Déc., Liv. 5, p. 140-141); Ameghino et Ambrosetti en ont signalé des spécimens d'Incahuasi (18, I, p. 520, *pl. IX*, *fig.* 317), de Pueblo Viejo et de Taranta (10, LIII, p. 94). On pourrait donc y voir une arme d'origine péruvienne, si nous ne la rencontrions encore chez les peuplades de la Nouvelle-Grenade, qui ne furent jamais sous la domination des Incas (163, III, 6e Déc., Liv. 5, p. 148; 314, p. 16; 357, p. 314; 302, II, p. 392, 408). La description qui nous a été conservée de la *macana* dont on se servait dans la région de Popayan ne laisse aucun doute sur l'identité de cette arme avec celle des régions de l'Équateur et du Pérou : c'était une arme en bois noir, très dur, longue d'une brasse et demie, large de quatre doigts, avec un double tranchant, qu'on maniait à deux mains comme l'espadon (417, p. 489). De Brettes l'a d'ailleurs retrouvée en usage chez les Chimilas de la Cordillère de Santa Marta (52, p. 462; Tr. n° 50007).

Les Puruhacs étaient divisés en un grand nombre de tribus; chacune avait son chef, qui seul avait le droit de s'asseoir sur un siège appelé *tianga* (1); les gens du commun s'accroupissaient sur le sol, comme ils le font encore aujourd'hui. Le pouvoir se transmettait au fils de la sœur et non du frère (2) (76, p. 396; 337, III, p. 154). D'après Velasco, ces diverses peuplades reconnaissaient un suzerain unique qui résidait à Liribamba (3). A quelques lieues de cette ville, les rois puruhaes auraient eu un domaine délicieux, entouré de petits lacs et de collines peu élevées, couvertes de beaux bois et très giboyeuses. Les lacs étaient reliés par des canaux creusés artificiellement, entre lesquels étaient construites de nombreuses maisons (448, II, p. 11).

Il est bien difficile d'avoir une opinion formelle sur l'exactitude de tous ces renseignements, qui dénoteraient une organisation sociale et une civilisation déjà très développées.

La polygamie existait, au moins pour les chefs. La demande en mariage donnait lieu à de curieuses cérémonies : le candidat devait se rendre, à la tombée de la nuit, à la maison de la jeune fille et apporter du bois, de la paille et de la chicha; il déposait ces divers objets devant la porte et appelait. Les parents sortaient et le jeune homme leur présentait sa demande, leur montrant très humblement qu'il apportait tout le nécessaire pour se coucher, se chauffer et boire, promettant d'avoir grand soin de sa future femme et de bien cultiver ses champs. Si la demande était agréée, les parents prenaient leur enfant par la main et la remettaient à son prétendant; la jeune fille devait alors leur reprocher en pleurant de la mettre à la porte. Si, au contraire, la demande était repoussée, on refusait les cadeaux du prétendant et on l'éconduisait à coups de bâton (4) (337, III, p. 152).

Quand la jeune femme perdait sa virginité ou quand elle accouchait pour la première fois, elle se coupait les cheveux. Nous ignorons les cérémonies qui pouvaient entourer la naissance, mais nous savons qu'on ne donnait un nom à l'enfant qu'au moment où il atteignait l'âge de 5 ou 6 ans. A cette occasion, les parents le conduisaient de maison en maison et, dans chacune d'elles, on coupait une mèche de sa chevelure jusqu'à ce qu'il fût entièrement tondu. Tous ceux qui avaient participé à l'opération devaient faire un cadeau (5). Cette coutume persista longtemps après l'introduction du christianisme, de sorte que l'Indien avait toujours deux

---

(1) Il s'agit là d'une coutume vraisemblablement d'origine péruvienne (79, III, p. 235).

(2) Vraisemblablement en l'absence d'héritier mâle direct, comme nous l'avons vu pour d'autres tribus.

(3) Cette ville, disparue aujourd'hui, se trouvait dans la plaine actuelle de Gatazo, le long du rio San Juan ou Chibunga (448, II, p. 119).

(4) Ici le texte auquel nous empruntons ces détails est assez obscur, mais il semble bien que l'interprétation que nous lui donnons soit la seule acceptable.

(5) Une coutume analogue existait chez les Péruviens, à qui les Puruhaes avaient dû l'emprunter (79, IV, p. 177; 429, I, p. 441 et suiv.; 21, p. 33). Elle est encore en usage dans les vallées calchaquies de la province de Salta (8, XIX, p. 49).

noms : son nom de baptême et son nom indigène, et, chose curieuse, quand on demandait à une femme mariée le nom de son mari, elle indiquait toujours le premier, persuadée que, si elle agissait autrement, toute la vaisselle de son ménage se briserait. D'ailleurs, si elle commettait cette imprudence, son mari n'hésitait pas à l'en châtier en la battant (337, III, p. 152, 154).

Aussitôt que mourait un Indien, ses femmes parcouraient tous les lieux où le défunt avait coutume d'aller, en l'appelant et lui rappelant, dans une sorte de mélopée plaintive, les souvenirs communs de leur vie. Ensuite, elles prévenaient la famille et, en signe de deuil, se tondaient et se peignaient la figure en noir. Le cadavre était veillé toute une nuit par les parents et amis qui buvaient et dansaient autour de lui. Quelquefois, on l'enterrait dans sa propre maison; le plus souvent, l'inhumation avait lieu dans la campagne. Dans ce cas, le corps n'était pas sorti par la porte, mais par une brèche pratiquée dans la paroi opposée à celle-ci; les survivants abandonnaient ensuite la maison pour toujours. La veuve suivait le cadavre, la tête couverte, un bâton à la main, soutenue par deux des parents du mort. La sépulture était une fosse profonde, de forme carrée; à côté du défunt, on disposait des vêtements, des vivres et de la chicha. Les chefs étaient enterrés assis sur leur siège spécial, la *tianga* (1), et l'on mettait avec eux dans la tombe quelques-unes de leurs femmes vivantes. Le deuil durait assez longtemps et se terminait par un lavage général à la rivière (76, p. 396; 337, III, p. 152, 153), rite de sortie du deuil, qui se pratique encore actuellement dans la région (2) (345, p. 77).

Nous sommes assez bien renseignés sur les croyances religieuses des Puruhaes. Il est probable que le culte du soleil et de la lune, que certains auteurs ont signalé chez eux, est d'importation péruvienne (76, p. 396, 399; 337, III, p. 152). Primitivement, ils avaient pour dieux le Chimborazo et le Tungurahua, les deux magnifiques montagnes de la province de Riobamba : le premier était le dieu mâle, le second le dieu femelle (3). Les Indiens étaient convaincus que, dans certaines conditions, ces deux montagnes s'accouplaient. Ils se croyaient les fils du Chimborazo et lui avaient construit, au pied même de la neige éternelle, un temple où toutes les populations des environs venaient apporter des offrandes et où l'on sacrifiait des lamas et de jeunes vierges, filles des principaux personnages de la tribu. Les Incas adoptèrent d'ailleurs ce culte indigène et, sur leur ordre, un

---

(1) Voir la note de la p. 18.

(2) Nous avons observé également des cérémonies analogues chez les Indiens du Carchi et de l'Azuay. Ambrosetti et Boman les ont retrouvées dans la puna de Jujuy (47, II, p. 518-520) et en pays diaguite (7, p. 61-62). Elles étaient également en usage chez les anciens Péruviens (21, p. 34, 50; 421 *bis*, *fol.* 46), au Mexique (75 *bis*, p. 120), chez les Zuñi et les Indiens Sia du Nouveau-Mexique (392 *bis*, p. 145). La grande diffusion de ces pratiques ne permet donc pas de tirer de leur existence chez deux populations un argument en faveur d'une origine commune, comme Ambrosetti l'a fait au sujet des Calchaquis et des Zuñi (8 *bis*, p. 10-12).

(3) Ces deux montagnes sont encore invoquées actuellement comme des divinités sexuées par les Indiens (345, p. 78; 348, p. 89-90).

grand nombre de lamas furent lâchés en liberté dans le *páramo* (1). Les Indiens respectaient ces troupeaux consacrés à leur dieu, persuadés que, s'ils y portaient une main sacrilège, celui-ci les punirait en faisant geler leurs récoltes. A la fin du XVIe siècle, il fallut un ordre de la *Real audiencia* de Quito pour les obliger à détruire ces animaux sacrés (2) (337, III, p. 150-152).

Suivant Velasco, les Puruhaes auraient eu un autre temple dans la capitale de leur province, Liribamba; il était petit, de forme rectangulaire. Bien qu'il renfermât les images du soleil et de la lune, l'objet du culte principal était une idole en terre cuite, représentant le dieu de la guerre et de la vengeance; elle avait la forme d'un vase anthropomorphe et la bouche se trouvait au sommet. On sacrifiait à ce dieu des prisonniers de guerre, dont le sang était versé dans l'orifice supérieur de la figurine et répandu sur le visage (418, II, p. 35).

Les sorciers jouissaient d'un très grand pouvoir dans la tribu. Quand la foudre tombait sur une maison, les habitants n'y rentraient plus sous aucun prétexte et, pour conjurer le sort, ils devaient se priver de sel et de piment longtemps après l'accident; les biens abandonnés ainsi par les Indiens revenaient de droit aux sorciers (337, III, p. 153).

D'ailleurs, les superstitions de toute nature abondaient chez les Puruhaes. Ils croyaient que les âmes de leurs ancêtres peinaient sur les bords du lac de Colaycocha. Velasco, qui rapporte le fait, pense que cette croyance provenait de ce qu'on avait coutume d'abandonner les grands criminels dans un îlot qui se trouvait au milieu de cette lagune glacée pour qu'ils y mourussent de faim (418, I, p. 21).

Quand l'arc-en-ciel touchait une maison, tous s'enfuyaient, car quiconque était atteint mourait (3). Au moment de la floraison des pommes de terre, les Indiens

---

(1) Le fait que les Incas aient adopté le culte des Puruhaes n'a rien d'anormal. Nous savons, en effet, que le respect des croyances locales faisait partie de l'intelligente politique des conquérants péruviens et que, dans une autre partie de leur empire, ils avaient un temple consacré à une cime neigeuse, ainsi qu'il ressort du texte suivant de Cieza de León : *Sin estos templos, se tuvo otro por tan estimado y frecuentado como ellos, y más, que habia por nombre la Coropuna, que es en la provincia de Condesuyo, en un cerro muy grande cubierto á la contina de nieve que de invierno y de verano no se quita jamás. Y los reyes del Perú con los más principales dél visitaban este templo, haciendo presentes y ofrendas como á los ya dichos; y tiénese por muy cierto, que de los dones y capacocha que á este templo se le hizo, habia muchas cargas de oro y plata y pedrería enterrado en partes que dello no se sabe..... Mucho ganado tenia este templo, y chácaras y servicio de indios y mamaconas. Siempre habia en él gente de muchas partes, y el Demonio hablaba aquí más sueltamente que en las oráculos dichos, porque á la contina daba mill respuestas, y no á tiempos, como los otros..... Algunas veces sacrificaban mucho en este oráculo, y así mataban muchos ganados y aves, y algunos hombres y mujeres* (77, p. 112-113). Il s'agit là, d'ailleurs, d'une manifestation locale d'un culte beaucoup plus répandu, puisque Arriaga nous signale, parmi les principaux objets adorés anciennement dans le Pérou, *las Sierras nevadas que llaman Razu, o por sincopa Rao, o Ritti, que todo quiere dezir nieve* (21, p. 11).

(2) Les événements donnèrent raison aux Indiens : toutes les semailles furent gelées peu après ce sacrilège (337, III, p. 150).

(3) Les Indiens de Cañar ont encore à l'heure actuelle la terreur de l'arc-en-ciel (348, p. 91). Les anciens Péruviens croyaient également à l'influence malfaisante de ce météore (129, I, p. 387 ; 79, IV, p. 149-150). Bandelier a observé des survivances analogues à celles que nous avons notées en Équateur chez les Indiens

ne pénétraient jamais dans leur champ sans s'être flagellé les pieds avec des orties, pour éviter que la récolte ne se perdît. Chaque fois que le chef se levait, un domestique retournait aussitôt son siège, pour que quelque mauvais esprit ne vînt pas s'y asseoir (337, III, p. 154).

Les Puruhaes avaient des réunions rappelant celles des Latacungas : c'étaient des beuveries collectives, avec bal, qui duraient plusieurs jours et auxquelles étaient conviées un grand nombre de jolies filles. Au cours de ces orgies, les pires abus se commettaient, même entre parents rapprochés. Le maître de la maison recevait de chacun des invités des cadeaux de toute sorte, qu'il répartissait entre les jeunes filles. Une autre fête plus caractéristique se célébrait au moment où le maïs se formait en grains. A cette occasion, un Indien en costume de guerre parcourait les collines environnantes, menaçant et défiant un ennemi imaginaire, puis venait retrouver les autres convives en les assurant qu'aucun danger ne menaçait le pays; les libations commençaient alors (337, III, p. 153-154).

Nous ignorons totalement l'origine des Puruhaes et nous ne connaissons de leur idiome que la signification de quelques noms de lieux. Dans une phrase assez obscure, Cieza de León semble indiquer que les Puruhaes avaient les mêmes coutumes que les populations établies dans la forêt, aux sources du Marañon et de l'autre côté du Tungurahua (76, p. 396); il ne pourrait s'agir ici que des Jibaros.

Le peu que nous savons de l'histoire préincasique des Puruhaes nous est conté par Velasco. La tribu résista victorieusement à la conquête cara et n'entra dans la confédération scyri qu'à la suite du mariage de la fille du onzième roi de Quito, Toa, avec l'héritier du trône de Puruhá, Duchicela. Elle lutta ensuite vaillamment contre l'invasion incasique. Après sa victoire, Túpac-Yupanqui fit construire à Riobamba une forteresse et un *tambo* royal; ces édifices furent ultérieurement réédifiés par Huayna-Cápac, qui y adjoignit un temple et d'autres bâtiments (418, II, p. 9, 11 et suiv., 119-120). Il est certain que l'influence des conquérants se fit sentir profondément dans la province; le témoignage d'Oviedo est formel à ce sujet: *Toda la gente de aquella tierra es de las provinçias de Collao* (1) *é Condesuyo* (2), *que la truxo Guaynacava, quando la conquistó porque no se le alçassen, é la gente de allí natural llevóla adonde sacó essotra* (302, IV, p. 241). Par un autre document, nous savons que, dans le village de San Andrés, il y avait des *mitimaes* de Condesuyo, en sorte que, à la fin du XVIe siècle, on y parlait trois langues : le puruhá, le quichua et l'aymara (337, III, p. 151). Velasco rapporte, en outre, que le village de

---

modernes de Tiahuanaco (30, p. 100). La question suivante qui se trouve dans le *Ritual formulario* de Pérez Bocanegra indique comment l'Indien conjurait le danger que lui faisait courir la vue de l'arc-en-ciel : *Quando ves levantarse el arco en el cielo, adorasle, echando de tus orines, y regando con ellos, y poniendote tierra en las narizes, diziendo, que lo hazes, porque no se te entre en las tripas, y barriga* ? (309 *bis*, p. 135-136).

(1) Département actuel de Puno (324, II, p. 81).

(2) Province située au nord-ouest d'Arequipa et dont la capitale est Chuquibamba (324, I, p. 235, II, p. 327).

Yaruquíes, à l'est de Riobamba, fut peuplé par une tribu du village de Yaruquí, au nord-est de Quito (418, II, p. 23). Des changements tout aussi importants eurent lieu dans la vallée de Chimbo : à San Llorente de Guamarica, les *mitimacs* étaient de Cajamarca, à Chapacoto, de Guayacondo; à Azacoto et à San Miguel, ils avaient diverses origines, parmi lesquelles on nous signale, pour le premier de ces villages, des indigènes de Guamachuco et des Guambos (province de Cajamarca) (337, III, p. 138, 139, 142). Il est probable qu'il faut attribuer à ces colonies étrangères la toponymie en *coto*, spéciale à la vallée de Chimbo. L'abondance des *mitimacs* et la multiplicité de leurs origines en pays puruhá expliquent vraisemblablement pourquoi nous n'avons pu retrouver les traces d'une toponymie prédominante, commune à toute la province, comme chez les Pastos, les Caras et les Latacungas.

5. CAÑARIS.

La tribu des Cañaris est une des mieux connues de l'Équateur, grâce surtout aux remarquables études de González Suárez, qui lui a consacré une monographie spéciale (139). Elle occupait la vallée d'Alausí, sauf son extrémité septentrionale habitée par les Tiquizambis que nous avons rattachés aux Puruhacs, les vallées de Cañar et de Cuenca et la presque totalité du bassin du Jubones. Seules, la région montagneuse où prennent naissance les affluents de gauche du rio León (habitée par une tribu des Paltas) et l'embouchure même du rio Jubones (où étaient installées des tribus côtières) n'appartenaient pas au territoire cañari. Nous savons que, dans toute cette vaste contrée, on parlait une seule et même langue (337, III, p. 158, 167, 178, 183, 189, 193). A l'Est, la limite du domaine cañari était la Cordillère orientale, qui le séparait des peuplades jíbaros du haut Amazone. A l'Ouest, au contraire, nous pouvons, grâce à la toponymie, affirmer que les Cañaris occupaient les pentes occidentales de la Cordillère et parvenaient presque, en certains points, jusqu'à la côte. En effet, nous retrouvons la terminaison caractéristique des noms de lieux cañaris *cay* jusqu'à Naranjal, le long du fleuve Cañar, dans toute la moitié supérieure du rio Balao et sur le Jubones, jusqu'un peu en amont de Pasaje. Le grand massif montagneux au centre duquel se trouve le village de Molleturo appartenait tout entier au pays cañari.

Suivant Albornoz [cité par González Suárez (141, p. 16)], ce grand peuple se divisait en deux tribus : les Hurinsuyos ou Cañaris du Nord et les Hanansuyos ou Cañaris du Sud.

Les Cañaris étaient bien proportionnés et de visage agréable. Les deux sexes portaient les cheveux longs, enroulés autour de la tête; la seule différence consistait en ce que les hommes ne leur faisaient faire qu'un tour, tandis que les femmes les enroulaient deux fois. L'extrémité de la chevelure était ramenée sur le sommet du crâne, où elle formait une sorte de toupet. Les hommes avaient un ornement

de tête constitué par une couronne ronde de bois, mince comme un rebord de tamis, et haute de trois travers de doigt environ; cette couronne était ornée d'un grand nombre de tresses de diverses couleurs. Les gens du peuple la taillaient dans une calebasse, ce qui avait fait surnommer par dérision les Cañaris *Mati-uma*, c'est-à-dire *Tête de calebasse* (**76**, p. 398; **129**, II, p. 1015; **79**, III, p. 231).

L'habillement se composait uniquement de la *camiseta*, sorte de vêtement-sac sans manches, en coton, en laine ou en fibres d'agave, qui descendait à mi-jambe et présentait seulement des ouvertures pour le passage de la tête et des bras; les riches portaient deux ou trois *camisetas* l'une par dessus l'autre. Après la conquête incasique, les Indiens adoptèrent le costume quichua, c'est-à-dire la *manta* de laine ou de coton, portée par-dessus la *camiseta*, la culotte et, comme chaussure, la semelle en cuir ou en fibres d'agave (**337**, III, p. 159, 165, 173, 190, 193).

Les maisons étaient en *bahareque*, c'est-à-dire que les murs étaient faits de bâtons enfoncés dans la terre, sur lesquels on appliquait une couche d'argile de 10^{cm} d'épaisseur environ; le toit était en paille. Elles duraient de six à huit ans. Le village tout entier collaborait à leur construction, de sorte que, pour élever une case de 20 pieds de large sur 30 de long, il ne fallait pas plus de deux jours. La forme en était assez variable, tantôt ronde, tantôt allongée. Toutes ces habitations étaient basses; toutefois, celles des chefs, de forme carrée, atteignaient de grandes dimensions (**337**, III, p. 164, 169, 176, 180, 188, 191, 195). Seul de tous les anciens auteurs, Cieza de León parle de maisons en pierres (**76**, p. 398).

L'alimentation des Cañaris variait suivant le climat; le maïs, les haricots, la pomme de terre, la *quinua* (*Chenopodium Quinoa*), la *oca* (*Oxalis tuberosa*), le *ulloco* (*Ullucus tuberosus*), la *majua* (*Tropœolum tuberosum*), la *arracacha* (*Oxalis sp.?* et *Conium sp.?*), la *yuca* (*Manihot Aipi*), le *camote* (*Batatas edulis*), la *achira* (*Canna edulis*), le *zapallo* (*Cucurbita maxima*), la *lúcuma* (*Lucuma obovata*), le *pacai* (*Inga Feuillei*), la *achoccha* (*Sicyos parviflorus*), la *granadilla* (*Passiflora tiliæflora*), et l'*aji* (*Capsicum sp.?*) étaient utilisés par les indigènes. Dans les vallées chaudes de Chunchi, d'Alausi et du Jubones, des plantations de coca permettaient d'alimenter toute la province. Les habitants des rives des grands rios se nourrissaient également de poisson. Suivant certains auteurs, les Cañaris auraient eu beaucoup de lamas, de guanacos et de vigognes. Le sel était rare et obtenu, en petite quantité, par l'évaporation de l'eau de quelques sources (**337**, III, p. 159, 164, 165, 168, 173, 180, 186, 187, 190, 191, 194; **76**, p. 397).

A Azógues, il y avait un centre important et très réputé de fabrication de poteries; on trouvait, en effet, dans les environs de cette ville, de l'argile de très bonne qualité et très rouge. Les Cañaris utilisaient également les calebasses pour fabriquer leurs ustensiles (**337**, III, p. 176, 191, 194).

Certains auteurs affirment qu'avant l'arrivée des Incas, les Cañaris ignoraient l'usage des métaux. Ils avaient uniquement comme armes la *macana*, la lance,

le javelot (*dardo*) avec propulseur (*tiradera*), la fronde et le casse-tête en pierre (*porras de piedra*) [1]. A Cañaribamba, les Indiens employaient, en outre, une arme analogue aux *boleadoras*, composée de 3 ou 4 cordes terminées par une boule semblable à un pommeau d'épée (*de tres y á cuatro ramales, y al cabo de cada ramal una pelota como de un pomo de espada*), ainsi que le javelot lancé à l'aide d'une courroie (*varas que las tiraban con amiento*). La première de ces armes est également signalée chez les Indiens de Paute, sous le nom de *libes* [2] (**337**, III, p. 159, 167, 173, 184, 185, 190, 193).

Pour combattre, les Cañaris se peignaient la face, les bras et les jambes avec une couleur rouge appelée *bandul* [3] et s'habillaient de *camisetas* ornées de plumes de perroquets et de quelques plaques d'argent (**337**, III, p. 159).

Ils étaient d'ailleurs constamment en guerre, soit de tribu à tribu, soit avec les peuplades voisines, au Nord avec les Puruhaes, à l'Est avec les Jíbaros, à qui ils enlevaient des femmes, et avec les Zamoranos, à qui ils disputaient la possession de sources salées situées aux confins des deux territoires, au Sud avec les Zaraguros et les Chaparras (tribus des Paltas), à l'Ouest avec les Huancavilcas de la région de Guayaquil (**337**, III, p. 164, 167, 171, 172, 178, 184; **418**, II, p. 8, III, p. 118).

Chaque tribu avait un chef spécial, nourri par ses sujets, qui construisaient sa maison et cultivaient ses champs. Ces chefs étaient polygames, mais ils avaient toujours une épouse légitime, dont le fils héritait du pouvoir. On les enterrait dans des fosses profondes, entourés de leurs bijoux, de leurs armes, de vivres et de pots de chicha; on mettait aussi dans la tombe quelques-unes de leurs femmes vivantes (**76**, p. 396, 398; **337**, III, p. 167, 171, 172, 189, 193).

Malgré l'absence d'un pouvoir central, les différentes peuplades savaient à l'occasion oublier leurs querelles particulières et s'unir pour faire face à un ennemi commun. C'est ainsi que, lors de l'invasion incasique, les Cañaris avaient choisi un

---

[1] Il est probable que les anciens auteurs désignent sous ce nom général de *casse-tête* tous les outils contondants de pierre, y compris les haches.

[2] Ces deux armes ne sont pas propres aux Cañaris; en effet, le propulseur à courroie était en usage chez les Péruviens (**79**, IV, p. 196) et chez les Indiens de Nouvelle-Grenade (**163**, III, 6e Déc., Liv. 5, p. 148; **302**, II, p. 385). Quant aux *boleadoras*, elles étaient employées chez un grand nombre de peuplades; au Pérou, on les désignait sous le nom de *libes* ou *lihui* ou bien de *áyllu*, le *lihui* étant simplement une arme plus légère que le *áyllu*; celui-ci, dont Cobo (**79**, IV, p. 196) a donné une excellente description, était l'arme des Collas (du Collao) (**25**, p. 151). Boman signale l'usage des *libes* dans la puna d'Atacama, chez les Indiens de Susques, dans la partie méridionale de la puna de Jujuy (quebrada del Toro), dans la région diaguite, et chez les Huarpes (**47**, I, p. 35, 131, 222, 357, II, p. 449-451). Au Chili, le *áyllu* était désigné sous le nom de *láquis*. Enfin, on connaît l'emploi courant des *boleadoras* parmi les Gauchos de la pampa argentine et les Indiens de Patagonie.

[3] Les Pimampiros, tribu des Caras, désignaient de la même façon la substance colorante qu'ils se procuraient chez leurs voisins de l'Est, les Quijos (**337**, III, p. 129). *Bandul* est évidemment une déformation du quichua *mantur* (**233**), qui désigne la *Bixa orellana*, dont la pulpe rouge servait et sert encore au tatouage dans toute l'Amérique tropicale. Chez les Jíbaros, le même mot se présente sous la forme *manduru*. Dans le *corregimiento* d'Abancay (Pérou), nous le retrouvons dans le nom d'une lagune, située près du village de Chinchaypuquio : *Mandor-cocha* « lagune rouge » (**337**, II, p. 209). A l'heure actuelle, le mot *mantur* est inusité, au moins dans le dialecte *quiteño*, où il a été remplacé par le mot *achiote* emprunté au nahuatl par les Espagnols.

chef unique, Dumma, qui s'était allié avec les chefs de Máeas, de Quizna et de Pumallaeta ([1]) (252, p. 138).

Comme chez les Puruhaes, le eulte du soleil et de la lune existait chez les Cañaris; il est possible que ce soit une importation péruvienne, sans que rien permette de l'affirmer. En outre, les indigènes adoraient une quantité d'objets naturels : le ciel, les arbres, les rochers et les pierres, en particulier les pierres jaspées, les montagnes et les volcans, les confluents de rivières et les lagunes (76, p. 396, 398; 337, III, p. 167, 172, 179, 184, 189, 193; 129, II, p. 1018). C'est ainsi que la montagne d'Abgna ([2]) était vénérée par les habitants d'Azógues, et la lagune de Leoquina par les habitants de Pacaybamba ([3]), qui croyaient à l'existence d'un serpent mythique caché dans ses eaux (337, III, p. 173, 177, 179). D'après González Suárez (141, p. 15; 142, p. 34), ce serpent

---

([1]) Les noms de lieux cités par les anciens auteurs sont souvent tellement défigurés qu'il est parfois impossible de les identifier. Nous ne devinons pas à quoi peut correspondre le mot *Quizna*. Peut-être faudrait-il lire *Quimiac?* Les Cañaris se seraient alliés ainsi à deux tribus puruhaes : les Pomallacta et les Quimiac. Quant à Máeas, ce nom est actuellement celui d'une peuplade jíbaro du haut Upano, à l'est de Riobamba et de la Cordillère. González Suárez admet la possibilité d'une alliance entre les Cañaris et cette tribu éloignée (140, I, p. 47), et l'un de nous l'a acceptée également (350, XVIII, p. 339). A un nouvel examen, cette explication du texte de Montesinos nous semble inadmissible et nous croyons plutôt que cet auteur a voulu désigner une tribu cañari qui devait vivre à l'est de Paute: il y avait en effet, dans cette région, une montagne appelée par les indigènes *Maras* (337, III, p. 168).

([2]) Il s'agit évidemment du cerro d'Abuga situé au nord de cette ville.

D'après Albornoz [cité par González Suárez (140, *Atlas*, p. 192)], il y avait trois montagnes sacrées dans le pays cañari : l'une était le cerro de Huacayñan, la seconde était dans la province des Cañaris du Nord et la troisième s'appelait *Molloturo*. Voici le texte d'Albornoz: *Guacoyñan, huaca principal de todos los indios hurin y amansayas. Es un cerro alto, de donde dicen proceden todos los Cañares, y donde dicen huyeron del diluvio, y otras supersticiones que tienen en el dicho cerro..... Una huaca principal de los indios Cañares hurinseyas es un cerro alto de piedra, que asimismo dicen creció en tiempo del diluvio..... Molloturo, huaca muy principal de los dichos Cañares. Es un cerro muy grande, donde puso Topa-Inga-Yupanqui mucha suma de huacas de muchos nombres.* A notre avis, il ne saurait y avoir d'hésitation pour l'identification de la dernière de ces montagnes. En effet, ainsi que nous l'avons montré plus haut, le grand massif montagneux au centre duquel se trouve le village de Molleturo rentre certainement dans le territoire occupé autrefois par les Cañaris, et nous ne trouvons ce nom nulle part ailleurs dans la province, bien que González Suárez dise qu'il était commun à un grand nombre de lieux.

L'identification des deux autres montagnes est bien plus difficile. González Suárez pense que la seconde ne saurait être que le massif de l'Azuay, hypothèse fort admissible. Quant au mot Huacayñan, le même auteur croit qu'il a subsisté jusqu'à nos jours sous la forme très corrompue de Huarinag ou Huaraynae, nom d'un petit village de la Cordillère orientale (139, p. 10; 140, I, p. 130). Ailleurs, il émet l'hypothèse que le cerro de Huacayñan n'est autre que la colline de Chordeleg (140, *Atlas*, p. 192). Ni l'une ni l'autre de ces explications ne sont satisfaisantes, car l'une repose sur une similitude très discutable, l'autre uniquement sur l'existence à Chordeleg de tombes particulièrement riches, pouvant faire supposer que ce point devait être considéré autrefois comme sacré.

([3]) González Suárez pense que les Cañaris du Nord ou Hurinsuyos adoraient la lagune de Culebrillas, située dans le haut *páramo* de l'Azuay, dont nous aurons à reparler en étudiant les monuments précolombiens de l'Équateur. L'hypothèse est vraisemblable. Mais le savant historien localise certainement mal la lagune de Leoquina, lorsqu'il l'identifie à celle d'Ayllón, qui se trouve dans la Cordillère orientale, au-dessus du village du Sigsig (141, p. 15; 142, p. 35). En effet, nous savons que ce lac sacré était près du village de Pacaybamba ou Leoquina; or, les anciennes relations nous disent que celui-ci se trouvait à proximité du Jubones, dans une région riche en lagunes, à 6 lieues de Cuenca, à 7 ou 8 lieues de Zaraguro, à 6 lieues à l'ouest de San Bartolomé

aurait été l'ancêtre des Cañaris, et ses descendants avaient coutume de se rendre en procession sur les bords de cette lagune et d'y jeter en offrande de petites figurines d'or.

Sur le sommet de la montagne de Curitaqui, à l'entrée d'une caverne, les Indiens sacrifiaient cent jeunes enfants, chaque année, avant les moissons. Ce culte persista longtemps après la conquête, car deux siècles après l'arrivée des Espagnols, des chasseurs découvrirent, près de la grotte, une grande pierre servant d'autel toute baignée de sang, un couteau de silex et, non loin de là, un grand nombre de cadavres d'enfants à demi enterrés dans le sol, dont plusieurs étaient tout frais. En 1755, les sacrifices se faisaient encore tous les ans, et nous en avons retrouvé des survivances même à l'heure actuelle ([1]). La montagne de Curitaqui était désignée sous le nom significatif de *Supay-urcu*, c'est-à-dire *montagne du diable* (**418**, I, p. 12-13; **422**, p. 432).

Suivant une ancienne relation, les Incas auraient adopté le culte des Cañaris pour les montagnes et adoré la montagne de Cojitambo (**337**, III, p. 174).

Le culte du serpent à Pacaybamba semble bien être d'origine totémique. Les Indiens de Tomebamba adoraient, sans doute pour la même raison, un ours (**65**, p. 373). En tout cas, l'origine totémique du culte du *guacamayo* ou *ara* (*Macrocercus sp.?*), répandu dans tout le pays cañari, ne saurait faire de doute ([2]); voici, en effet, la très curieuse légende qui nous a été conservée à son sujet : Dans des temps fort reculés, le pays fut envahi par les eaux; tous les habitants périrent à l'exception de deux jeunes hommes qui purent échapper au fléau, en se réfugiant sur le sommet d'une montagne, appelée *Huacayñan* ([3]). Lorsque les eaux baissèrent, ils s'en furent chercher des aliments aux alentours de la petite cabane qu'ils avaient construite pour s'abriter des intempéries. Pendant quelque temps, ils vécurent ainsi péniblement d'herbes et de racines; mais, un jour, ils eurent l'agréable surprise, en rentrant au logis, d'y trouver d'abondantes provisions de vivres et de chicha. Durant 10 ou 12 jours, il en fut de même. Pour découvrir la clef de

---

et à 5 lieues à l'est de Cañaribamba (**337**, III, p. 178-180) Ces renseignements nous permettent de placer la lagune de Lecquina, non dans la Cordillère orientale, mais dans la Cordillère occidentale, à l'est du village de Jiron, où la carte de Wolf (**448**) indique trois lagunes : la lagune de Busa, une autre où le rio Ríreay prend sa source, et une troisième un peu au nord des sources du Masucay (*Carte VI*, p. 128). Nous connaissons également le nom ancien d'une autre lagune des environs de Pacaybamba, *Xamenxuma*, dans laquelle l'Inca aimait à se baigner parce que ses eaux avaient la réputation de rendre gai (**337**, III, p. 180); malheureusement, ce nom s'est perdu comme ceux de Pacaybamba et de Lecquina.

([1]) Les Indiens modernes croient que cette caverne est habitée par un génie appelé *Mamahuaca*, qui porte comme attribut un épi de maïs en or et qui, en échange de l'offrande du premier-né d'une famille, assure à celle-ci la richesse et l'abondance. En raison de cette superstition, on trouve encore, de temps à autre, un enfant abandonné à l'entrée de la grotte (**348**, p. 92).

([2]) Le perroquet et le *guacamayo* étaient également considérés comme des oiseaux sacrés par les Chibchas (**339**, p. 56).

([3]) Voir p. 32, note 2.

ce mystère, ils creusèrent dans la partie la plus obscure de la hutte un trou, où l'un d'eux se cacha; grâce à ce stratagème, celui-ci vit entrer bientôt deux *guacamayos*, qui, aussitôt, se transformèrent en deux jolies femmes, richement vêtues du costume même des femmes cañaris; elles avaient les cheveux longs et, autour de la tête, un joli ruban. Les visiteuses se mirent sur-le-champ en devoir de préparer le repas habituel; à ce moment, le jeune homme, sortant de sa cachette, les salua courtoisement et voulut engager conversation avec elles, mais, effrayées, elles s'enfuirent sans répondre après avoir repris leur forme d'oiseau. Quand le second frère revint à la case, il se moqua de son compagnon pour n'avoir pas su profiter des circonstances favorables; il fut alors décidé que tous deux resteraient cachés pour surprendre à nouveau leurs étranges bienfaitrices; celles-ci revinrent au bout de trois jours. Aussitôt, les deux hommes fermèrent la porte et, avant que les jeunes filles aient eu le temps de revenir de leur émoi, commencèrent à les embrasser; puis, peu à peu, ils les calmèrent par de bonnes paroles. Elles racontèrent alors qu'elles avaient été envoyées par Tiociviracocha pour les secourir et les empêcher de mourir de faim. En fin de compte, elles consentirent à devenir les épouses des deux hommes, et c'est de ce double couple que descendent tous les Cañaris; pour cette raison, ceux-ci tenaient le cerro de Huacayñan pour sacré et considéraient les *guacamayos* comme leur principale divinité. Ils s'ornaient de leurs plumes aux jours de fêtes et adoraient des idoles représentant ces oiseaux [1] (**79**, III, p. 312-314).

Il est probable que des cultes analogues, d'origine totémique, existaient parmi toutes les anciennes populations de l'Équateur et, si nous n'en avons pas retrouvé plus de traces jusqu'ici, il faut vraisemblablement l'attribuer à l'insuffisance de notre documentation.

---

[1] Cobo n'est pas le seul auteur, qui nous ait conservé cette curieuse tradition. On la retrouve, avec quelques variantes de détail, dans Molina (**251**, p. 8-9). González Suárez, qui l'a rapportée d'après cet auteur (**139**, p. 10), l'attribua d'abord, comme nous le faisons nous-mêmes, aux Cañaris, mais, dans ses travaux ultérieurs, l'historien équatorien pense que Molina a commis une erreur et que le mythe doit être attribué aux Jíbaros (**141**, p. 17; **142**, p. 34); s'appuyant sur son autorité, l'un de nous a fait de même (**350**, XIX, p. 236). Ce qui semble avoir amené González Suárez à cette rectification, c'est l'existence, chez les Indiens Maynas du haut Amazone, d'une légende analogue et la possibilité d'une confusion commise par Molina entre ceux-ci et les Cañaris. On sait, en effet, que cet auteur recueillit ses renseignements, non pas parmi les populations mêmes qu'il décrit, mais parmi les colonies de *mitimaes* amenées à Cuzco par les Incas. Bien que Cobo ait eu recours au même procédé d'information, il nous paraît invraisemblable qu'il ait précisément commis la même erreur que Molina, à moins d'admettre qu'il se soit contenté de copier, sans la vérifier, la relation de celui-ci; or, un tel plagiat n'apparaît pas évident, car, entre la narration des deux auteurs, il y a des différences de détail assez notables. De toute façon, ce n'est pas auprès des Jíbaros, qui n'avaient pas de représentants à Cuzco, puisqu'ils ne furent jamais conquis par les Incas, mais auprès des Maynas, que Cobo et Molina auraient pu recueillir une légende analogue, sans être identique. Pour qu'on puisse juger des similitudes qui existent entre le mythe cañari et le mythe mayna, nous reproduisons celui-ci, tel que Jiménez de la Espada l'a relaté d'après un manuscrit du P. Carlos Brentano, conservé à la *Real Academia de la Historia* à Madrid (**337**, IV, *Apéndice*, p. LXXII). Autrefois, il y eut un grand débordement de la lagune de Rimachuma (située sur la rive droite du bas Pas-

Il y avait encore chez les Cañaris d'autres superstitions locales : c'est ainsi que ceux de Paute avaient un dieu qui apparaissait parfois aux chefs sous les espèces d'un jeune garçon aux cheveux rouges [1] (337, III, p. 167).

Comme tous les peuples que nous avons passés en revue jusqu'ici, les Cañaris avaient des sorciers très respectés et redoutés, qui servaient d'intermédiaires entre eux et leurs multiples divinités (76, p. 398; 337, III, p. 189, 193).

Les Cañaris célébraient des fêtes accompagnées de danses et d'orgies, analogues à celles que nous avons décrites chez les Lataeungas et les Puruhaes (p. 23, 28). A cette occasion, les Indiens revêtaient des *camisetas* rouges, ornées de plumes de *guacamayo* (337, III, p. 184).

La médecine devait surtout consister en pratiques magiques; cependant, on employait aussi certains remèdes : c'était d'abord une diète rigoureuse, puis des infusions de *chilca* (*Eupatorium Chilca*), de *payco* (*Chenopodium ambrosioides*), de *marco* (*Ambrosia artemisiæfolia*) et de tabac pour la fièvre; d'autres fois, on se servait de chicha en excès comme vomitif (337, III, p. 160, 169, 179, 185, 187).

Le caractère dominant du Cañari était la bravoure; mais il était peu intelligent, peu honnête et enclin à l'ivrognerie. Il laissait à sa femme la charge des travaux des champs, tandis qu'il restait lui-même à la maison, occupé à tisser, à filer, à préparer ses armes, ses vêtements ou ses ornements (76, p. 398; 337, III, p. 157, 162, 166, 178). Les seuls Indiens qui aient fait exception à la règle étaient ceux de Cañaribamba, qu'on nous dépeint, au contraire, comme actifs et intelligents (337, III, p. 183).

L'histoire des Cañaris est assez bien connue : ils furent soumis par Túpac-Yupanqui sans lui avoir opposé, semble-t-il, une très grande résistance; mais ils se révoltèrent postérieurement et, à la suite de ce soulèvement, l'Inca fit tuer les 8000 prisonniers qu'il avait capturés au cours d'une bataille, massacrer les vieillards des deux sexes et envoya à Cuzco tout ce qui restait de la nation en qualité de *mitimaes* (252, p. 138-139, 153-154). Bien que ne rapportant pas les faits exactement

---

taza), qui fit périr tous les Indiens Maynas; un seul échappa à la mort. Il construisit une cabane et vécut de chasse et de pêche. Un jour, il trouva, en rentrant, son repas préparé; intrigué, il se cacha près de sa hutte et ne tarda pas à voir arriver deux perroquets qui, aussitôt entrés dans la cabane, se transformèrent en deux charmantes jeunes filles. L'un de ces oiseaux était une *Catalina* (*Psittacus*) et l'autre un *Na-abarú*. *Catalina*, bien qu'étant la maîtresse, faisait office de servante de *Na-abarú*. Aussi, lorsqu'il sortit de sa cachette, le Mayna, trompé par les apparences, s'empara-t-il de celle-ci dont il fit sa femme, tandis que *Catalina*, indignée d'avoir été ainsi dédaignée, s'envolait pour toujours. De cette union, descendent tous les Maynas et, lorsque ceux-ci voient travailler leurs femmes sans courage, ils l'attribuent au choix malheureux de leur premier ancêtre.

[1] La superstition suivante, que nous avons notée chez les Indiens actuels de Paute, est peut-être une survivance de cet ancien mythe : La nuit, rôde dans la campagne, la tête couverte d'un large chapeau de feutre, un être à apparence d'enfant, très beau, de très petite taille, mais muni d'un pénis énorme. Ce *chuzalungu* (de *chuza* « mince » et *lungu* « jeune Indien » en quichua) s'approche des femmes qui voyagent seules après la tombée du jour, les endort par ses caresses et les tue en les violant pendant leur sommeil. Pour ne pas être reconnu, il enroule son pénis autour de sa ceinture.

de la même façon, Cieza de León confirme l'envoi de nombreux Cañaris à Cuzco (1) (77, p. 212). Il est probable que, suivant la méthode incasique, les indigènes furent remplacés par des colons amenés des régions mêmes où ils furent exilés. Nous savons, en particulier, que le village de Cojitambo était peuplé d'Indiens de Cuzco (337, III, p. 171). La province fut donc, à n'en pas douter, profondément transformée par l'occupation péruvienne, mais, néanmoins, l'autochtone n'avait certainement pas disparu, car la langue primitive avait persisté dans la plus grande partie du territoire.

Le fils de Túpac-Yupanqui, Huayna-Cápac, résida longtemps dans la ville de Tomebamba, où il était né et qu'il contribua à embellir. Après sa mort, les Cañaris se déclarèrent pour Huáscar contre Atahuallpa, dans la guerre civile qui éclata entre les deux frères à propos du partage de l'empire. Pour les punir de cette défection, Atahuallpa en fit massacrer un très grand nombre et détruisit complètement leur capitale (302, IV, p. 180; 450, p. 473; 25, p. 266; 77, p. 277).

En terminant, nous dirons qu'il ne nous reste de l'idiome des Cañaris que la signification d'un assez grand nombre de noms de lieux. Quant à la toponymie de la province, nous avons déjà indiqué qu'elle est nettement caractérisée par la terminaison *cay*.

6. PALTAS.

Au sud des Cañaris, vivaient les Paltas, qui, d'après Garcilasso de la Vega, se différenciaient des autres peuplades par leur habitude de se déformer le crâne artificiellement (129, II, p. 1017) (2). Leurs tribus les plus septentrionales occupaient, ainsi que nous l'avons déjà dit, la région montagneuse où prennent naissance les affluents de gauche du rio León. Dans la région interandine, ils habitaient, en outre, le cours supérieur du Zamora, jusqu'au point où celui-ci franchit la Cordillère orientale, le haut Catamayo, où l'on parlait un simple dialecte du palta, le *malacatos* (337, III, p. 213), et enfin les sources du rio Túmbez (3). Du côté de l'Est, la

(1) Les Indiens Cañaris envoyés à Cuzco furent, en raison sans doute de leurs qualités militaires, chargés de la garde de la forteresse et, de ce chef, exemptés de tribut. Sous la domination espagnole, ils conservèrent ces fonctions et privilèges; c'étaient eux également qui fournissaient des messagers pour tout le royaume. La *Audiencia real* leur donna comme armes *una cruz con un escudo de plata que traen tocado y puesto en la cabeza; y por ser valientes y animosos, se les añadieron por insignias dos leones á los lados de la cruz levantados y mandando* (337, II, *Apéndices*, p. x-xi).

(2) Quand on voulait injurier quelque Indien dont le front était plus large qu'à l'ordinaire et l'occiput très aplati, on l'appelait par dérision *Palta-uma*, c'est-à-dire *tête de Palta* (129, II, p. 1017).

(3) Cieza de León écrit, en effet (76, p. 412): « les sources du rio Túmbez sont dans la province des Paltas ». Un autre texte du même auteur pourrait faire croire que le domaine des Paltas s'étendait beaucoup plus loin vers le Sud. Il dit, en parlant d'une rencontre entre l'armée de Huáscar et celle d'Atahuallpa, lorsque celui-ci marcha de Quito sur Cuzco : *en la provincia de los Paltas, cerca de Caxabamba, se encontraron unos con otros* (77, p. 278); mais il y a là une erreur de transcription certaine et il faut lire Coxibamba ou Cusibamba, nom ancien de la ville de Loja, près de laquelle il y eut, en effet, bataille entre les troupes des deux frères ennemis (163, III, 5e Déc., Liv. 3, p. 102).

limite du territoire palta est très difficile à déterminer. Il débordait certainement la Cordillère orientale, car nous savons qu'à l'est de celle-ci, une tribu palta, les *Gonzavales*, était cantonnée dans une partie froide, humide, élevée et peu fertile de la vallée du Zamora (337, IV, p. 23, 25). En l'absence d'une carte un peu détaillée de cette partie encore très peu connue du territoire équatorien, il est impossible malheureusement de déterminer avec certitude l'emplacement exact des Gonzavales; pourtant, d'après les renseignements qui nous sont donnés sur le climat de leur pays, nous pensons qu'ils devaient occuper, soit la Cordillère de Zamora, soit celle de Condor. Dans la vallée du Chinchipe, il y avait également des tribus paltas, sur le territoire desquelles Juan de Salinas fonda successivement les villes de Valladolid et de Cumbinamá (337, IV, *Apéndice*, p. LXVI-LXVII). D'après ces données, on peut les localiser sur le haut Chinchipe et le long de ses affluents supérieurs, en particulier le rio Vergel. Cette province, autrefois appelée *Xoroca*, confinait du côté du Nord avec les Paltas du Zamora. Nous rencontrons donc ici le premier exemple certain de l'extension, dans la région amazonienne, d'une tribu andine. Devons-nous étendre encore plus loin de ce côté le domaine palta? Un document, publié dans les *Relaciones geográficas*, autorise au moins à poser la question. Dans le rapport sur son expédition dans la région jíbaro de Mácas, le capitaine Hernando de Benavente note, en effet, que les Indiens Paltas qu'il avait emmenés avec lui pouvaient comprendre la langue des Jíbaros (337, IV, *Apéndice*, p. XXX) ([1]). Nous n'avons malheureusement que quatre mots de la langue palta (337, IV, p. 29), ce qui est plus qu'insuffisant pour permettre une vérification de l'identité signalée par le capitaine espagnol; il n'est cependant pas sans intérêt de constater que, sur ces quatre mots, celui qui signifie *eau* est exactement le même qu'en jíbaro. D'autre part, Juan de Salinas nous dépeint les Paltas du haut Chinchipe comme des Indiens en pleine barbarie, sans cesse en lutte de village à village, uniquement préoccupés de couper des têtes et de voler (337, IV, *Apéndice*, p. LXVI). Bien qu'il ne nous dise pas s'ils faisaient avec ces têtes des trophées analogues aux *tsantsas*, cette description des Paltas n'est pas sans rappeler les coutumes des Jíbaros. Pour toutes ces raisons, nous serions donc tentés de considérer les Paltas, comme une tribu jíbaro, ayant adouci ses coutumes primitives par l'abandon de la vie sylvicole et le contact des Péruviens.

Les Paltas de l'intersierra avaient subi, en effet, plus que tout autre tribu, l'influence incasique. Ils avaient adopté le vêtement quichua (*camisetas* de coton et de laine, *mantas*, semelles en fibres d'agave ou en cuir); leurs habitations étaient

---

([1]) Le capitaine Hernando de Benavente pénétra dans la région orientale équatorienne par le haut Upano; il passa successivement à Zuñac, à Paira, à Sanagalli; il traversa ainsi successivement les provinces de Chapico, de Guallapa et de Xíbaro, rencontra le rio de Tomebamba (rio Paute), puis celui des mines de Santa Bárbola (peut-être le rio Santiago). C'est à cette partie de son itinéraire que se rapporte le texte que nous signalons, et que nous reproduisons ici : *Despues de pasado el rio* [des mines de Santa Bárbola], *torné á marchar, é dos leguas de allí hallé un bohio de indios, en el cual se tomaron ciertas indias que la lengua y habla dellas era como la de los Malacatos, que estan cabe los Paltas, porque unos indios que iban consigo las entendian. Dijéronme que se decia aquella tierra Xíbaro.*

des cases de torchis couvertes de paille; ils avaient de nombreux pots d'argile de toutes tailles pour la cuisine et la fabrication de la chicha. Comme aliments, ils utilisaient le maïs, la pomme de terre, le haricot, le *zapallo* (*Cucurbita maxima*), la *guacamullu* (herbe de la famille des Synanthérées) crue ou cuite et les nombreux fruits que produisait leur pays : *paltas* (*Persea gratissima*), *lúcumas* (*Lucuma obovata*), *guabas* (*Inga Feuillei*), *guayabas* (*Psidium piriferum*), *zapotes* (*Matisia cordata*), *granadillas* (*Passiflora tiliæflora*), *tunebos* (*Passiflora quadrangularis*). Ils mangeaient également beaucoup de poissons et une sorte de crabe, appelé *apancoras* (*Æglea sp.?*); ils mâchaient la coca. Le sel leur venait du port de Payta. Comme animaux domestiques, ils avaient le lama, élevé comme bête de somme et surtout pour sa laine, et le cochon d'Inde (337, III, p. 202-205, 209, 215-216).

Leurs armes étaient la fronde, le javelot avec propulseur, la hache de cuivre, le bouclier et la lance (337, III, p. 217).

Ils adoraient le soleil et la lune, en l'honneur desquels ils faisaient des sacrifices de lamas et de cobayes; une autre offrande consistait à brûler du maïs ou d'autres aliments (337, III, p. 215).

Comme chez les Latacungas, une légende relative à un mystérieux visiteur existait chez les Paltas, et, près du village de Gonzanamá, une roche portait l'empreinte de son pied (65, p. 329).

Les anciens auteurs nous représentent le Palta comme moins intelligent que le Cañari, très attaché à son pays, menteur et paresseux, estimant par-dessus tout le courage guerrier. L'affront qu'il considérait comme le plus grave était d'avoir la tête rasée (337, III, p. 213-214, 218-219).

En vain, nous avons cherché, dans ces renseignements sur les Paltas, quelques traits qui leur soient propres. Il est évident que cette tribu équatorienne avait perdu, au moment de la découverte, toute son originalité primitive. Quant à son organisation politique, c'était celle d'une province péruvienne; aussi n'y insisterons-nous pas. Il est probable que, primitivement, les peuplades paltas du haut plateau avaient l'organisation sociale très rudimentaire des peuplades établies de l'autre côté de la Cordillère et que chaque village obéissait à un chef indépendant (337, IV, *Apéndice*, p. LXVI).

Il ne faut pas s'étonner que l'action des Péruviens se soit exercée dans cette région avec une pareille intensité. Nous savons, en effet, que, de toutes les tribus équatoriennes, les Paltas furent les premiers asservis par les Incas (77, p. 211), et que, pour assurer la tranquillité du pays, les conquérants y appliquèrent largement le système des *mitimaes*. Voici, en effet, ce que Montesinos écrit à ce sujet : *Envió* [Huira-Cocha [1]] *parte dellos al Cuzco y parte al Collao, y otros á Chachapoyas,*

---

[1] Montesinos attribue la conquête du royaume de Quito à cet Inca, qui fut, selon lui, le père de Túpac-Yupanqui. Joan de Santacruz Pachacuti Yamqui attribue aussi la conquête des Cañaris et des Huancavilcas au même Inca, mais l'appelle Inca Yupanqui (304, p. 274); par contre, tous les autres historiens et chroniqueurs ne font remonter l'invasion péruvienne qu'à Túpac-Yupanqui.

Xauxa, Andaguáilas y Cotabamba;.....y de los pueblos dichos tambien trasplantó en aquellas provincias otras familias (252, p. 138). Il en fut de même dans la vallée de Zaruma, où les Indiens étaient d'un caractère particulièrement belliqueux (337, III, p. 247). Ces profonds remaniements n'avaient pas cependant fait disparaître complètement la langue palta de la vallée interandine, ainsi que nous l'avons vu, mais ils ont eu pour résultat de substituer à la toponymie primitive une toponymie nettement quichua.

CHAPITRE II.

PEUPLADES DE LA RÉGION COTIÈRE.

Nous suivrons, pour l'étude des diverses peuplades de la région côtière équatorienne, le même ordre géographique que pour celle des tribus du haut plateau, c'est-à-dire que nous commencerons par les plus septentrionales.

1. BARBACÓAS.

Tous les anciens auteurs sont d'accord pour décrire la partie la plus septentrionale de la côte équatorienne, jusque vers l'embouchure de l'Esmeraldas au Sud, comme une région basse, marécageuse, pluvieuse, couverte de palétuviers et particulièrement inhospitalière. Ce territoire était habité, au moment de la découverte, par une peuplade qui vivait dans des maisons de forme spéciale, auxquelles on donna le nom de *barbacóas*, nom qui servit ensuite à désigner la tribu elle-même.

Ces Indiens nous sont représentés comme de véritables barbares ([1]) : ils étaient nus, seuls les organes génitaux étant recouverts d'un petit pagne en coquillages chez les hommes, en feuilles chez les femmes (339, p. 134); ils se peignaient le corps en jaune et en rouge. Les Barbacóas constituaient une tribu numériquement peu importante; ils habitaient dans de grandes maisons construites sur de très hauts poteaux, dont chacune pouvait abriter un grand nombre d'individus et où l'on accédait à l'aide d'escaliers mobiles. Ils possédaient beaucoup de bijoux d'or : ornements d'oreille, de nez et de lèvre, anneaux de bras, etc. et des fils de même métal. Ils se procuraient, disaient-ils, ces objets chez des Indiens établis de l'autre côté de la Cordillère, en échange de poissons et de sel, qu'ils obtenaient

---

([1]) C'est sans doute de ces Indiens que parle Cieza de León quand il écrit : « Au delà du village de Colima, vers le Nord, les Indiens étaient nus; ils étaient en relations commerciales avec les Indiens de la côte qui s'étend jusqu'au rio de San Juan » (76, p. 404). Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu retrouver l'emplacement de ce village de Colima, aujourd'hui disparu; quant au rio de San Juan, nous avons montré que c'est le rio Patía des cartes modernes (p. 9, note 2).

en faisant évaporer par ébullition de l'eau de mer mélangée de cendres de racines de palétuviers. Comme armes, ils employaient des pierres, des dards, qu'ils lançaient à l'aide d'un propulseur, et des *macanas* (**317**, p. 204; **19**, p. 120; **76**, p. 357; **450**, p. 463; **138**, p. 224; **34**, p. 673-674; **302**, IV, p. 220; **163**, II, 3e Déc., Liv. 8, p. 317-318).

Il est probable que c'est contre ces Indiens que se heurtèrent, ainsi que nous l'avons déjà dit (p. 9), les troupes péruviennes envoyées pour conquérir la province d'Esmeraldas. Du texte de Cieza de León, que nous avons cité à cette occasion, il résulte que ces peuplades étaient anthropophages (**77**, p. 246-247).

Tels sont les rares renseignements ethnographiques que nous avons pu glaner dans les anciennes relations sur les Barbacóas ([1]). Heureusement, l'ethnographie moderne ([2]) et la linguistique nous fournissent quelques données plus précises. En effet, les Barbacóas ne se sont pas éteints et trois de leurs tribus, les Cuaiqueres, les Cayápas et les Colorados, vivent encore dans la région qu'occupaient leurs ancêtres, où l'un de nous a pu les étudier (**347**). On possède, en outre, de bons vocabulaires de leurs idiomes, dont les affinités avec les langues de la famille linguistique chibcha ont pu être établies ([3]) (**40**). A l'aide de ces données et de la toponymie, on peut délimiter, avec une grande précision, la région autrefois occupée par les Barbacóas. Ceux-ci occupaient tout le bassin du rio Patía et la côte équatorienne, depuis un point situé entre l'embouchure du rio Esmeraldas et celle du rio Santiago, au Sud, jusqu'au pays des Chocos, au Nord. A l'Est, leur limite était marquée par la Cordillère, où ils confinaient avec les Pastos, les Caras, les Latacungas et les

---

([1]) Les renseignements, qui se trouvent dans Garcilasso de la Vega sur les peuplades de la côte équatorienne, sont très confus et souvent en contradiction avec les relations des écrivains de la même époque. C'est ainsi qu'il appelle *Pasaos* les Indiens les plus septentrionaux, avec lesquels les troupes incasiques entrèrent en contact. Or, nous savons que la tribu de ce nom habitait, non pas la province d'Esmeraldas, mais celle de Manabí. D'ailleurs, les quelques détails que nous donne l'écrivain indien sur cette peuplade des Pasaos conviennent beaucoup mieux aux Barbacóas qu'aux populations bien plus civilisées qui vivaient plus au Sud; c'est pourquoi nous les consignons ici : Ces Indiens vivaient en pleine barbarie, habitant dans des cavernes ou dans des troncs d'arbres; pour tout vêtement, ils portaient un petit tablier d'écorce ou de feuilles, dont ils se couvraient les organes génitaux; ils se perçaient les lèvres et se peignaient le visage de diverses couleurs; ils avaient les cheveux longs, embroussaillés et ne les peignaient jamais; ils naviguaient dans des barques de roseaux et étaient d'une grande adresse pour capturer au harpon les grands poissons de la côte; ils ne savaient pas cultiver la terre, ignoraient le mariage, n'avaient ni lois, ni dieux, ni organisation sociale; ils se livraient tous à la sodomie (**129**, II, p. 1171-1173).

([2]) Nous n'avons pas à parler ici des mœurs et coutumes des peuplades barbacóas actuelles, dont l'exposé trouvera sa place dans le volume consacré à l'ethnographie moderne. Cependant, nous signalerons l'habitude de la déformation artificielle du crâne chez les Colorados, en raison de l'existence d'une coutume analogue chez une autre peuplade du littoral équatorien, dont nous allons avoir à nous occuper (**347**, p. 189).

([3]) Les affinités des langues barbacóas sont surtout très nettes avec les dialectes chibchas du Centre-Amérique. Il en est de même des idiomes paniquitá et coconuco, parlés dans le sud de la Colombie par les Páez, les Paniquitá, les Totorós, les Coconucos, les Moguex, les Guanacos, les Pijaos, etc. Certaines de ces peuplades avaient d'ailleurs conservé le souvenir de leur origine. En effet, parlant de migrations venues de l'Amérique centrale, Montesinos écrit : *Y destos que vinieron* [*de Panamá*] *por el puerto de Buena-Ventura procedieron los Pijaos y Paeces* (**252**, p. 89).

Chimbos (tribu des Puruhaes); à l'Ouest, par une ligne qui, de la côte, irait couper le rio Esmeraldas un peu en aval du confluent du Guallabamba et du rio Blanco, puis rejoindrait le bas Daule vers Balzar; au Midi, par le parallèle 2°30 de latitude Sud. Dans toute cette vaste région encore si mal connue, l'influence des Barbacóas se manifeste par la très grande fréquence des noms de rivières terminés en *pi*, ce mot signifiant, aussi bien dans la langue des Colorados que dans celle des Cayápas et des Cuaiqueres, *eau, rivière*. Nous avons déjà insisté sur ce fait que la toponymie barbacóa se retrouve, en dehors de la zone que nous venons de circonscrire, dans la partie de la vallée interandine occupée par les Caras, et signalé qu'un des rares mots caras qui nous ont été conservés est nettement barbacóa. Nous avons tiré de ces faits un argument en faveur du récit de Velasco, qui fait précisément venir ce peuple de la côte du Pacifique. Nous avons signalé également à ce propos que, dans toute la région caractérisée par la toponymie en *pi*, on retrouve les monuments funéraires si curieux que Velasco attribue aux Caras, les *tolas* ([1]).

2. ESMERALDAS.

C'est encore à la linguistique et à la toponymie qu'il faut avoir recours pour localiser, avec quelque précision, la tribu qui occupait le littoral équatorien immédiatement au sud des Barbacóas. Ces Indiens, que nous désignons sous le nom d'Esmeraldas, ont disparu au cours du XIXe siècle, mais un vocabulaire de leur langue a pu être recueilli en 1877 ([2]) (373, I, p. 49-64). A cette époque, les derniers représentants de la tribu étaient cantonnés sur le moyen Esmeraldas; mais, d'après les recherches du savant géographe Wolf, qui connaissait mieux que personne les régions littorales de l'Équateur, l'idiome esmeraldas devait être parlé autrefois jusqu'au cap Pasado et vraisemblablement plus au Sud encore ([3]) (447, p. 504, 529). Pour déterminer exactement cette limite méridionale, nous avons eu recours à l'artifice suivant. Cieza de León (76, p. 400, 403) distingue le long de la côte équatorienne, au sud des Barbacóas, deux groupes ethniques : au Nord, les Caráques qui pratiquaient la déformation artificielle du crâne; au Sud, une population qui se tatouait le visage et que nous désignerons dorénavant, à l'exemple de Velasco, sous le nom de

---

([1]) Von Buchwald pense qu'on peut étendre sensiblement plus au Sud la région de la toponymie en *pi* et des *tolas*, c'est-à-dire jusqu'à Guayaquil et peut-être encore plus bas. Cet auteur rapporte, en outre, un fait intéressant, qui vient à l'appui de nos idées sur la grande extension ancienne du territoire barbacóa : un vieil Indien de Babahoyo lui a raconté que, dans sa jeunesse, les Colorados venaient souvent jusqu'à cette ville (61).

([2]) Jusqu'ici, cette langue n'a pu être rapportée à aucun groupe linguistique connu; elle forme provisoirement une famille indépendante.

([3]) La toponymie de cette zone est caractérisée par la terminaison *uvi* des noms de fleuves, mot qui signifie *eau* dans la langue des Esmeraldas.

Mantas (1). Ce dernier auteur admet la même division (418, II, p. 4) avec cette seule différence qu'il appelle Caras les tribus que Cieza de León dénomme Caráques (2). Ces Caras ou Caráques ne sont autres que nos Esmeraldas, ainsi que Seler l'a admis, il y a déjà longtemps (373, I, p. 52). Comme Cieza de León (76, p. 401) et Velasco (418, III, p. 176) nous ont donné une liste des principales tribus mantas permettant de fixer avec précision les limites du territoire occupé par cette peuplade, rien n'est plus facile que de déterminer la frontière méridionale de leurs voisins immédiats, les Esmeraldas.

Voici la liste des tribus mantas d'après les deux auteurs cités (3) :

D'après Cieza de León :	*D'après Velasco :*
Pechonse (4),	Pichuneis (4),
Apechigue (5),	Apichiquíes (5),
Zapil (6),	Yzapiles (6),
Manavi (7),	Manabíes (7),
Xaraguaza,	Jarahuazas,
Manta (8),	Caneebís (8),

(1) Le texte de Cieza de León est malheureusement peu clair, non en ce qui concerne la distinction elle-même, mais relativement aux limites qu'il assigne aux deux groupes : *En esta costa y tierra subjeta á la ciudad de Puerto-Viejo y á la de Guayaquil hay dos maneras de gente, porque desde el cabo de Pasaos y rio de Santiago hasta el pueblo de Zalango son los hombres labrados en el rostro.....* (76, p. 400). *Los caraques y sus comarcanos es otro linaje de gente, y no son labrados.....; en naciendo la criatura le ahajaban la cabeza, y después la ponian entre dos tablas, liada de tal manera, que cuando era de cuatro ó cinco años le quedaba ancha ó larga y sin colodrillo* (76, p. 403-404). Une traduction littérale aboutit à une absurdité géographique, car le cap Pasado et le rio Santiago sont à une grande distance l'un de l'autre: nous pensons donc qu'il faut interpréter ce texte de la façon suivante : « Du rio Santiago au cap Pasado, et de celui-ci au village de Zalango, on rencontre deux populations différentes, etc. »

(2) Quant au groupe esmeraldas de Velasco, il correspond, en partie du moins, à notre groupe barbacóa (418, III, p. 176).

(3) La seule différence entre ces deux listes consiste en ce que Cieza de León classe parmi les Mantas trois tribus (Caniloas, Pasaos et Silos), que Velasco range dans son groupe cara. Ce sont là de petites divergences qui ne gênent nullement pour déterminer l'extension de la famille manta. Nous n'avons pas tenu compte de la liste de Garcilasso, qui est en complète contradiction avec les deux précédentes. D'ailleurs, lorsqu'on l'étudie de près, on s'aperçoit vite que l'auteur indien n'avait que des idées très vagues sur la situation relative des tribus qu'il énumère; c'est ainsi qu'il place les Apichiqui, les Pichunsi, les Saua (sans doute les Jaguas), les Pechlansimiqui, les Pampahuaci, les Saramissu (Jaramijos) et les Passau (Pasaos) au nord des Caráques, alors qu'il résulte des localisations de ces tribus, telles que nous les indiquons dans les notes qui suivent, qu'elles habitaient au sud de ceux-ci (129, II, p. 1171).

(4) Peonce, village du district de Puerto-Viejo (370, p. 284).

(5) Apechingue, village relevant de Jipijapa (370, p. 289).

(6) Capil, village relevant de Manta (370, p. 288).

(7) Manabí, nom actuel de la province.

(8) Manta, ville actuelle de la côte équatorienne, à peu près par 1° de latitude sud; appelée autrefois *Cancebi* (418, III, p. 116).

Pasaos (1),
Pimpanguace (3),
Peclansemeque (5),
Valle de Xagua (7),
Xaramixo (9),
Monte-Cristo (10),
Canilloha (11),
Silos.
Charapotóes (2),
Pichotas (4),
Jipijapas (6),
Picoasacs (8).

En tenant compte de l'habitat de ces diverses tribus, on peut délimiter le territoire de la peuplade des Mantas de la façon suivante : le long de la côte, elle s'étendait depuis l'île de Salango au Sud, jusqu'à l'embouchure du rio de Chone au Nord; il en résulte que nous pouvons fixer à ce niveau la limite méridionale des Esmeraldas. Elle correspond d'ailleurs très sensiblement à celle que Wolf avait cru pouvoir indiquer d'après la toponymie et à celle que Seler (373, I, p. 52) a admise ensuite.

Ce point fixé, il nous sera assez facile de grouper les renseignements qui se trouvent sur les Esmeraldas dans les récits, parfois un peu confus, des anciens auteurs.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, ces Indiens pratiquaient la déformation artificielle du crâne; dans ce but, ils appliquaient deux tablettes sur le front et sur la nuque des nouveau-nés (12) (76, p. 404; 129, II, p. 1170-1171; 418, II, p. 5). Ils s'incisaient la

---

(1) Pasao, village du district de Charapotó (370, p. 288), qu'on doit distinguer, selon nous, du village de même nom situé beaucoup plus au Nord, près du cap Pasado, et qui était habité par des Caráques ou Esmeraldas.

(2) Charapotó, autrefois appelé *Japoto* (370, p. 301), village près de l'embouchure du rio de Portoviejo.

(3) Pinpaguasi, petit affluent du rio de Portoviejo, à 2 lieues de la ville de ce nom (370, p. 277); sans doute le rio Chico des cartes modernes.

(4) Pichota est l'ancien nom du village actuel de Rocafuerte, situé au nord de Portoviejo, entre cette ville et Charapotó (447, p. 156).

(5) Picalanseme, village relevant de Jipijapa (370, p. 289).

(6) Jipijapa, petite ville au sud-ouest de Portoviejo.

(7) Jagua, ancien nom du village de Catarama, situé à moins d'un quart de lieue de Portoviejo; s'appelait primitivement El Valle (370, p. 300).

(8) Picuaza, village à 8 lieues de Portoviejo et à 2 lieues de la mer, appelé primitivement *Giguivi* (370, p. 304). Actuellement, il existe un village de ce nom un peu à l'ouest de Portoviejo.

(9) Jaramijó, petit village à 1 ou 2 lieues de Manta (370, p. 303); un cap de la côte, au nord de cette ville, porte encore ce nom.

(10) Montecristi, ville équatorienne entre Manta et Portoviejo.

(11) Camilloa, village à 1 ou 2 lieues de Manta (370, p. 303).

(12) Le but de cette opération était de rendre leurs enfants plus sains et plus travailleurs (76, p. 404). Nous avons déjà signalé la même coutume chez les Colorados et, dans le haut plateau, chez les Paltas; nous en soupçonnons aussi la persistance chez les Indiens du haut Napo, qui la pratiquaient autrefois (140, VI, p. 59). Enfin, nous avons recueilli des crânes déformés dans des sépultures du pays pasto et dans des abris sous roche de la vallée du Jubones.

En Colombie, un grand nombre de tribus, les Natagaimas, les Coyaimas, les Pijaos, les Panches, les Laches, les Motilones, les Quimbayas, les Chancos, se déformaient également la tête (339, p. 91-92). On sait enfin combien cet usage était répandu parmi les populations de la côte péruvienne et chez les Aymaras.

face avec des pointes de silex et laissaient pousser leur cheveux en broussaille sur les côtés, tandis qu'ils se rasaient le sommet de la tête (**450**, p. 465; **129**, II, p. 1170-1171; **302**, IV, p. 221).

Comme vêtement, les hommes portaient une courte *camiseta* qui ne descendait que jusqu'à l'ombilic; les femmes, un pagne enroulé autour de la taille (**450**, p. 465; **302**, IV, p. 221)

Ils se pratiquaient, dans le visage, de nombreux orifices où ils introduisaient des clous d'or et même des turquoises et des émeraudes ([1]) (**138**, p. 225; **450**, p. 465). Ils portaient également aux bras et aux jambes des bracelets faits de multiples rangées de grains d'or, d'argent, de turquoises, de petites perles en coquille blanches et rouges et de coquillages ; ces ornements étaient spéciaux aux hommes (**450**, p. 465). Ils avaient aussi des armures d'or et d'argent, et certains, sans doute les chefs, des couronnes d'or en forme de couronnes impériales (**364**, p. 196; **302**, IV, p. 122; **317**, p. 211). Les premiers chroniqueurs espagnols nous entretiennent tous avec complaisance des richesses de toute nature (or, argent, turquoises et émeraudes), que les *conquistadores* trouvèrent dans les villages d'Atacámes et de Coaque ([2]) (**196**, p. 322; **138**, p. 226; **317**, p. 210; **337**, III, *Apéndices*, p. cxxxix; **302**, IV, p. 221; **163**, II, 4e Déc, Liv. 7, p. 181).

Les Esmeraldas semblent avoir eu une organisation sociale beaucoup plus avancée que les Barbacóas. Le long de la côte, ils formaient des villages importants, parmi lesquels les anciens écrivains nous signalent surtout ceux de la baie de San Mateo, d'Atacámes et de Coaque, dont les rues et les places étaient bien tracées et dont certains comptaient plus de 3000 âmes. A Atacámes, il n'y avait pas moins de 1500 maisons, dont les parois étaient faites de gros roseaux (**196**, p. 321; **450**, p. 465; **364**, p. 196, 199).

Nous avons vu que ces Indiens étaient d'habiles orfèvres; ils savaient également tisser le coton et employaient la bourre du *Bombax Ceiba* pour fabriquer d'excellents matelas (**317**, p. 212; **196**, p. 322). Ils avaient de grands champs de maïs et leurs villages étaient abondamment pourvus de vivres et de fruits de toute sorte, en particulier, de haricots et de fèves; le poisson entrait pour une large part dans leur alimentation (**138**, p. 225; **302**, IV, p. 123).

Ils parcouraient toute la côte dans de grands canots creusés dans des troncs d'arbres, fortement relevés à l'avant et à l'arrière en forme de faux, qui se manœuvraient à la voile ou à la rame, ou bien dans des *balsas* ([3]). Sur la poupe, se

---

([1]) Le capitaine Contero qui, en 1568, alla fonder, dans la vallée de Vili, c'est-à-dire dans la province actuelle d'Esmeraldas, la ville de Castro, nous parle également d'Indiens ornés de bijoux d'or, fixés dans le nez, les oreilles et la lèvre inférieure. Il est probable qu'il s'agit des Esmeraldas (**337**, III, *Apéndices*, p. cxxxv; **162**, p. 49).

([2]) Le chef du village du cap Pasado offrit à Pizarre une émeraude grosse comme un œuf de pigeon (**163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 182).

([3]) S'il faut en croire Estete, ils allaient, par mer, en pèlerinage jusqu'au sanctuaire de Pachacamac (**110**, p. 339). Au sujet des *balsas*, voir la note 2 de la page 47.

trouvait une espèce d'armature en bois, de la hauteur d'un homme, décorée de nombreux ornements d'or. L'embarcation du chef était signalée par une sorte d'étendard, surmonté d'une figure en or (**450**, p. 465; **302**, IV, p. 122; **364**, p. 198). Ils étaient très habiles pêcheurs et, pour capturer les poissons, ils employaient des filets (**302**, IV, p. 123; **129**, II, p. 1171).

Les édifices religieux des Esmeraldas avaient leurs portes tournées du côté de l'Est et fermées par des rideaux de coton. Dans chacun d'eux, se trouvaient deux idoles, semblables à des bouc noirs, placées sur des autels bas, devant lesquels brûlaient constamment des essences de bois odorantes (**302**, IV, p. 221; **450**, p. 465). Dans d'autres temples, on vénérait des représentations de grands serpents. A Caráques, sur les portes des sanctuaires, étaient figurés des personnages humains avec un vêtement analogue à une dalmatique de diacre (**450**, p. 465). A leurs diverses divinités, les Indiens immolaient des petits garçons et des femmes; ils écorchaient les victimes, remplissaient les peaux de paille et les exposaient, les bras en croix, dans leurs temples (**302**, IV, p. 221). Outre ces dieux communs, chaque tribu, ou mieux chaque catégorie d'individus, possédait les siens propres; c'est ainsi que les pêcheurs vénéraient les requins, et les chasseurs, les divers animaux qu'ils poursuivaient (**450**, p. 465).

Chaque village semble avoir obéi à un chef particulier. L'état de guerre était constant de tribu à tribu, car tous ces Indiens étaient très belliqueux (**76**, p. 403-404; **196**, p. 321). Aucun ancien auteur ne nous décrit les armes des Esmeraldas; il est fort probable qu'elles devaient être les mêmes que celles des Mantas et des autres tribus de la côte, dont nous allons nous occuper.

3. MANTAS.

Au sud des Esmeraldas, vivaient les Mantas, dont l'habitat commençait, au Nord, ainsi que nous l'avons établi plus haut (p. 43), à l'embouchure du rio de Chone et finissait, au Sud, vers l'île Salango. Ils se distinguaient par un tatouage de la face qui, sous forme d'une bande plus ou moins large, allait du sommet des oreilles au menton (**76**, p. 400). Hommes et femmes étaient vêtus de *camisetas* et de *mantas* de coton ou, plus rarement, de laine, à peu près à la manière des Esmeraldas (**76**, p. 400; **34**, p. 683). Comme ceux-ci, ils portaient des bijoux fixés dans le nez, les oreilles et les joues; certaines tribus se peignaient le corps tout en noir. Ils avaient, comme ornement de tête, une sorte de couronne, que les anciens auteurs appellent *cedacillo* ([1]).

([1]) Ce mot ne nous éclaire guère sur la forme exacte de cet ornement; heureusement nous savons que cette coiffure était commune aux Mantas et aux habitants de la Puná et de la région de Túmbez (**317**, p. 214). De là, nous pouvons conclure que le *cedacillo* était une couronne faite d'un écheveau de coton de couleur (*ellos traen por caperuzas unas madejas de color*) (**138**, p. 226, 227). Une coiffure analogue est encore en usage chez les Colorados (**347**, p. 187). Il est probable que, ainsi que nous le verrons signalé chez les Huancavilcas, les Indiens enfilaient dans les différents brins de cet écheveau des perles de coquille, d'or ou d'argent.

Les chefs et les personnages portaient autour de la taille, sous les vêtements, une ceinture faite de grains d'or et d'argent, de quatre doigts ou plus de large. Quelques femmes faisaient aussi usage de cet ornement spécial, ainsi que de bracelets analogues qu'elles portaient aux poignets et aux chevilles (317, p. 214).

Les Mantas savaient fort bien tisser le coton et la laine, teindre les vêtements et travailler l'or et l'argent. Ils appréciaient plus que ces métaux précieux les petits grains de coquille blancs et rouges, appelés *chaquira* (76, p. 400). Rien ne peut donner mieux une idée de la grande variété des objets fabriqués par ces Indiens et du développement remarquable de leur industrie que la nomenclature du chargement du bateau que le pilote Bartolomé Ruiz captura, lors de sa première reconnaissance le long de la côte équatorienne (1). En voici la liste telle qu'elle nous a été conservée par Sámanos (364, p. 197) : couronnes, diadèmes, ceintures, bracelets, armures de jambes, devants de cuirasses, pinces, grelots, grains de colliers, rubans de perles, miroirs à surface réfléchissante en argent, tasses et récipients divers, couvertures de laine et de coton, chemises et vêtements de toute nature décorés de dessins de couleurs vives, écarlates, cramoisies, bleues et jaunes, représentant des oiseaux, des animaux, des poissons, des arbres, colliers faits de petites émeraudes, de calcédoines, d'autres pierres et de morceaux de cristal de roche (2). Tous ces détails sont confirmés par Oviedo, qui les recueillit de la bouche même d'Almagro (302, IV, p. 122). Alvarado trouva également, dans un village de la province de Jipijapa, un grand nombre de bijoux d'or et d'argent, de grandes et belles émeraudes, des armures d'or clouées avec des chevilles de même métal et des espèces de morions

---

(1) Bartolomé Ruiz avait été envoyé en reconnaissance par Pizarre et Almagro depuis l'embouchure du rio San Juan ou Patía; il descendit ainsi tout le long de la côte équatorienne qu'il reconnut jusqu'à Cancebi, c'est-à-dire Manta, suivant Jerez (296, p. 321), jusqu'à Salango, suivant Herrera (163, II, 3e Déc., Liv. 8, p. 319). Au cours de ce voyage, à la hauteur du cap de la Galera, un peu au nord du cap de San Francisco, il captura une *balsa* et emmena prisonniers trois des Indiens qui la montaient (364, p. 196; 302, IV, p. 121). Herrera dit que cette embarcation était de Túmbez, mais il y a là une erreur, car Sámanos nous apprend que les Indiens capturés déclarèrent être de Calangone, village qui formait, avec ceux de Tusco, Seracapez et Calango, une petite confédération obéissant au même chef (364, p. 200). Bien que la plupart des noms de lieux cités par cet auteur soient très défigurés, il est impossible d'hésiter en ce qui concerne Calango, qui n'est autre que le Salango des cartes modernes. En effet, il ne peut être question du village de même nom, situé au sud de la vallée de Cañete, sur la côte du Pérou (324, I, p. 160). D'ailleurs, Oviedo écrit également Calango au lieu de Salango (302, IV, p. 5). Nous croyons donc que la *balsa* capturée par Ruiz était montée par des Mantas.

(2) Voici le texte espagnol de cette intéressante relation : « *Traian muchas piezas de plata y de oro por el avio* [*avio*] *de sus personas para hacer rescate con aquellas con quien iban á contratar, en que intervenion coronas y diademas y cintos y ponietes y armaduras como de piernas, y petos y tenazuelas y cascabeles y sartas y mazos de cuentas y rosecleres y espejos guarnecidos de la dicha plata, y tazas y otra vasijas para beber; traian muchas mantas de lana y de algodon, y camisas y aljulas* [*aljubas*] *y alcaceres y alaremes y otras muchas ropas, todo lo mas de ello muy labrado de labores muy ricos de colores de grana y carmisí, y azul y amarillo, y de todas otras colores de diversas maneras de labores y figuras de aves y animales y pescados y arboledas;... en algunas sartas de cuentas venian algunas piedras pequeñas de esmeraldas y cacadonias* [*calcedonias*], *y otras piedras y pedazos de cristal y ánime* ».

ornés d'émeraudes (163, III, 5e Déc., Liv. 6, p. 161). Benzoni signale aussi la richesse en or, en argent et en émeraudes de la province de Puerto-viejo (34, p. 677-678).

Les Mantas habitaient des maisons à parois de bois et à toiture de paille (163, III, 5e Déc, Liv. 6, p. 162). Ils cultivaient la terre avec des outils de cuivre et récoltaient beaucoup de maïs, des haricots et un grand nombre d'autres légumes; ils avaient comme animaux domestiques des porcs, des lamas (1), des chats, des chiens et divers oiseaux (364, p. 200; 317, p. 214). Ils savaient conserver le poisson par la salaison. Ils se procuraient l'eau dans des puits profonds ou dans des mares stagnantes, appelées *jagueyes* (302, IV, p. 122, 221; 450, p. 465).

Les riverains du Pacifique étaient surtout des pêcheurs et des commerçants. Ils parcouraient tout le littoral sur leurs *balsas* (2) et allaient au Nord jusqu'à la région d'Atacámes et au rio Esmeraldas, où ils échangeaient les multiples produits de leur industrie contre les coquillages qui leur servaient à faire les grains de colliers, si estimés parmi eux. Pour tous ces échanges, ils employaient une pierre de touche, des poids en or et une balance semblable à notre romaine (3) (364, p. 197; 302, IV, p. 122).

Les armes des Mantas étaient la lance, le javelot à propulseur et la *macana* (302, IV, p. 122).

A en croire les Indiens capturés par Ruiz, les Mantas auraient exercé une suprématie véritable sur toutes les tribus de la côte jusqu'à Atacámes (364, p. 199-200) (4).

Comme les Esmeraldas, les Mantas avaient, le long de la côte, des villages

---

(1) Il est probable que les Indiens, qui rapportèrent ces détails à Ruiz, exagérèrent, par amour-propre, lorsqu'ils signalèrent la fréquence du lama dans leur pays. En effet, une autre relation de la même époque déclare que les premiers lamas rencontrés par Pizarre furent ceux de l'île de Puná; encore n'étaient-ils qu'au nombre de cinq (317, p. 213-214)

(2) Ces *balsas* étaient des radeaux faits de poutres d'un bois très léger (*Ochroma piscatoria*); le nombre de ces poutres était toujours impair : il y en avait communément 5 et quelquefois 7, 9, et plus. Elles étaient fixées sur deux autres poutres transversales, et leur longueur allait en décroissant du centre vers les bords du bateau, de façon à dessiner une proue; du côté de la poupe, au contraire, elles venaient finir sur un même plan, en sorte que l'ensemble avait la forme d'une main ouverte, suivant la comparaison expressive des anciens auteurs. Sur ce premier plancher, on en construisait un second, un peu surélevé, où les passagers et les marchandises se trouvaient à l'abri de l'eau de mer. Tous les assemblages étaient faits à l'aide de lianes flexibles ou de cordes d'agave. Les mâts et les antennes étaient en bois fin, les voiles en coton, les cordages en fibres d'agave; une grosse pierre en forme de meule de barbier (*á manera de muela de barbero*) servait d'ancre. Celui qui dirigeait l'embarcation était assis sur l'extrémité de la poutre centrale; les rameurs se trouvaient en abord, car ces bateaux se manœuvraient à la voile et à la rame. Certains pouvaient transporter facilement 50 passagers; ils tenaient parfaitement la mer. La *balsa*, telle que nous venons de la décrire était en usage jusqu'à Payta (364, p. 196-197; 19, p. 109; 450, p. 466; 138, p. 226; 302, IV, p. 121, 222; 129, I, p. 361; 79, IV, p. 221; 34, p. 683). Au sud de Payta, les *balsas* étaient faites en joncs (302, IV, p. 230). Il suffisait de couper les cordes qui unissaient les diverses parties de l'embarcation pour la disloquer. Ce procédé fut souvent employé par les Indiens pour se débarrasser des Incas ou des Espagnols.

(3) Des balances semblables étaient en usage le long de la côte péruvienne, où l'on en a découvert des spécimens à Barranca, à Marquez à Chequitanta (22, IV, *fig.* 433-436), à Pachacamac (34 *bis*, *pl. XI*), à Arcon (Tr. nos 8634, 11592-11595; 434, p. 656), à Villa, près Lima (Tr. no 20935) et dans diverses localités des environs de cette ville (34 *bis*, *pl. XI*). Les exemplaires du Musée du Trocadéro ont été figurés par Hamy (152, *pl. LV*, *fig.* 169).

(4) Malheureusement Sámanos (ou son transcripteur) a estropié d'une telle façon les noms des tribus

importants, aux rues bien tracées; celui de Manta ne comptait pas moins de 2000 âmes au moment de la découverte (34, p. 681; 364, p. 200). Chaque agglomération devait avoir son chef particulier et il ne devait pas exister de groupements très étendus, car les anciens auteurs insistent tous sur la multiplicité des langues (1) parlées dans la province de Puerto-viejo; il y avait toutefois un idiome maritime commun aux riverains du Pacifique (370, p. 286, 301, 303, 309). Le pouvoir du chef se transmettait au fils aîné, sinon au fils cadet ou, à son défaut, au fils de la sœur (76, p. 402).

La polygamie existait, au moins pour les chefs. La virginité n'était pas appréciée; bien au contraire, la jeune femme devait être déflorée par les parents et amis du marié (129, II, p. 1169).

Les Mantas étaient extrêmement religieux. Des prêtres ou sorciers très redoutés servaient d'intermédiaires entre eux et leurs multiples divinités (76, p. 402). A Manta, le chef du village possédait une émeraude presque aussi grosse qu'un œuf d'autruche, qui lui venait de ses ancêtres et était très vénérée. A certaines dates, cette pierre précieuse était exposée en public et les Indiens, en particulier les malades désireux de recouvrer la santé, venaient de fort loin en pèlerinage à cette occasion. Les offrandes consistaient en objets d'or, d'argent, et surtout en petites émeraudes qui étaient considérées comme les filles de la déesse. Toutes ces offrandes devenaient la propriété du cacique et des prêtres. Pour guérir les pélerins, le prêtre, après s'être prosterné devant l'idole, la prenait avec respect à l'aide d'un linge blanc et

---

soi-disant tributaires des Mantas de Salango, qu'ils sont pour la plupart méconnaissables. En voici cependant la liste avec nos essais d'interprétation, que nous donnons naturellement sous toutes réserves :

Indiens de Tacamez (Atacámes);

Indiens de la baie de San Mateo (baie comprise entre l'embouchure de l'Esmeraldas au Sud et le cap Verde au Nord) (237);

Indiens de Nancabez (Cancebis?);

Indiens de Tovirisimi (?);

Indiens de Conilope (Caniloas?);

Indiens Papagayos (Babahoyos);

Indiens Tolona (Chonona ou Chonana, village sur le rio Daule) (448);

Indiens Quisimos (rio Cojimies au sud du cap San Francisco) (448) [Benzoni écrit Quisimié (34, p. 675), Gómara Quegemis (138, p. 164)];

Indiens Coaque (rio Cuaque) (448);

Indiens Tonconjes (Chongon, village à l'ouest de Guayaquil) (448);

Indiens Arampajaos (rio Ayampe en face de l'île de Salango) (448);

Indiens Pintagua (Pantagua, village relevant de Catarama) (370, p 287);

Indiens Caraslobez (Caráques?);

Indiens Amarejos (Jaramijó);

Indiens Cames (Cama, petit village à 1 ou 2 lieues de Manta) (370, p. 303); le cap Cama correspond à la pointe de Jaramijó des cartes modernes (237);

Indiens Amotopse (Amotape, village sur le rio de la Chira et Cordillère au nord de ce rio) (448);

Indiens Docoa (Puca, rio et montagne à l'est de Jipijapa) (448).

Nous avons dit que les Indiens de Calangone disaient être commandés par le même chef que ceux de Tusco, Seracapez et Calango. Tusco correspond peut-être à Tosagua, petit village du district de Charapotó (370, p. 288), et Seracapez à Jaraguaza.

(1) Il est probable qu'il ne s'agissait que de différences dialectales prononcées.

l'appliquait sur la partie malade. Celui qui était trop gravement atteint pour venir à Manta, pouvait se faire représenter par un délégué, sur lequel se faisait l'apposition (**129**, II, p. 1168; **76**, p. 403; **418**, II, p. 35).

Outre ce culte, les Indiens de la province de Puerto-viejo adoraient la mer ([1]), les poissons, les grands félins, les grands serpents, les insectes (**129**, II, p. 1168). Il est probable que, comme chez les Esmeraldas, chaque catégorie d'individus avait sa divinité spéciale. Chez les Indiens de Charapotó, l'idole était un jaguar sculpté dans une roche semblable à de la craie (**34**, p. 679); ailleurs, les idoles étaient taillées dans le bois (**317**, p. 214); certaines étaient nettement phalliques (**163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 183).

Les offrandes que les Mantas faisaient à leurs dieux étaient de diverses natures: tantôt c'était, comme nous l'avons signalé à Manta, des objets d'or, d'argent, ou des émeraudes, tantôt des sacrifices d'animaux ou d'êtres humains; c'est ainsi que les prisonniers de guerre, après avoir été enivrés de chicha, avaient la tête tranchée par le grand-prêtre à l'aide d'un couteau de silex (**76**, p. 402). Les sacrifices se faisaient au son du tambour, au milieu des chants des assistants (**34**, p. 679). A Pasao ([2]), on conservait, suspendues, les bras en croix, aux piliers et aux portes des temples, des dépouilles d'hommes, de femmes et d'enfants, remplies de paille ou de cendre ([3]) (**76**, p. 403; **450**, p. 465). A Manta, on traitait de la même façon les prisonniers de guerre et l'on gardait ces restes comme trophées (**129**, II, p. 1169). Zárate ajoute qu'à Pasao, il y avait dans les temples de nombreuses têtes momifiées réduites, à la suite d'une cuisson spéciale, au volume du poing ([4]) (**450**, p. 465).

En plus de leurs sanctuaires situés sur le continent, les Indiens en avaient un autre dans l'île de la Plata, qui se trouve non loin de la côte, par le travers de Jipi-

---

([1]) Quand les Mantas étaient surpris au large par le calme, ils jetaient à la mer des aliments ou quelque autre offrande, en la priant de leur donner un vent favorable pour rentrer au port (**34**, p. 683).

([2]) Voir la note 1 de la page 43 où nous établissons une distinction entre le Pasao des Mantas et le village de même nom des Esmeraldas.

([3]) Jiménez de la Espada (**197**, p. 581) cite le passage suivant d'un manuscrit inédit de Miguel Estete (*Relación del descubrimiento y conquista del Perú*) : *En este pueblo* [*de Pasao*] *se vieron grandes novedades de ritos que serian muy prolijas; pero la mas notable es, que en las mezquitas, donde sepultan los muertos, usan de desollar el cuerpo y quemar la carne, y el cuero aderezado como badana, le envisten la carnaza á fuerza de paja, y así, aspados los brazos en cruz, le cuelgan del techo de la mezquita; y así ponen gran multitud dellos, que en entrando por la plaza, como vimos aquellos cuerpos eran colgados en cruz, pensamos esta gente tener alguna noticia de Ntro. Sr. Jesucristo y tener su imagen, hasta que vimos y entendimos lo que era.*

([4]) Cette brève description de Zárate rappelle la préparation des *tsantsas*, fabriquées par les Indiens Jíbaros. Saffray dit avoir rencontré une coutume semblable chez les Cunas et Caïmanes de l'Atrato (**363**, p. 102-103, 111). Les anciens Mexicains préparaient les têtes de leurs prisonniers de guerre par un procédé analogue, comme le prouve le texte suivant de Motolinia : *Las cabezas de los que sacrificaban, en especial de los tomados en guerra, desollaban, y si eran señores ó principales los ansí tomados, desollábanlas con sus cabellos, y secábanlas para las guardar. De estas habia muchas al principio, y si no fuera porque tenian algunas barbas, nadie creyera sino que eran rostros de niños, y causábalo esto estar como estaban secas* (**277** *bis*, p. 72). D'autre part, Uhle a observé sur des vases très anciens de Nazca des représentations de têtes de morts dont les lèvres sont unies par une double couture parallèle, comme sur les *tsansas* des Jíbaros (**409**, p. 124, note 1). Ainsi, depuis le Mexique jusqu'à la région côtière péruvienne, en passant par la Colombie et l'Équateur, nous rencontrons une

japa (1). Chaque année, au solstice d'hiver, ils s'y rendaient pour y célébrer une fête qui durait plusieurs jours (2). L'idole qui y était vénérée était en pierre; on lui offrait des bijoux d'or et d'argent, des pierres précieuses et des vêtements de laine de toute nature, richement décorés; tous ces objets étaient conservés en dépôt autour du temple. On sacrifiait aussi, en l'honneur de la divinité, de nombreux lamas et quelques enfants (3) (**76**, p. 357, 408; **163**, II, 4e Déc., Liv. 2, p. 47; **418**, I, p. 24, II, p. 36).

Certaines tribus de la côte enfermaient leurs morts dans des urnes (**140**, I, p. 119); la plupart se contentaient d'inhumer les cadavres dans des trous profonds qui ressemblaient plus à des puits qu'à des sépultures. Pour cette cérémonie, les Indiens se réunissaient en grand nombre; ils dansaient, chantaient, pleuraient et buvaient au son de tambours et d'autres instruments de musique. Le cadavre était déposé au fond de la fosse et, s'il s'agissait d'un chef, on enterrait avec lui deux ou trois de ses femmes, les plus belles et les plus aimées, ses bijoux préférés, de la

---

série de tribus qui pratiquaient cette curieuse conservation des têtes par réduction, que nous ne retrouvons plus à l'heure actuelle que chez une peuplade de la région orientale.

(1) C'est cette île qui a été si soigneusement explorée au point de vue archéologique par Dorsey (**103**).

(2) Velasco dit que ce temple était dédié au soleil (**418**, II, p. 36). L'hypothèse ne serait vraisemblable que pour la période de l'occupation incasique; mais, même pour cette période, elle est en contradiction avec le témoignage de Montesinos, qui écrit : *En una isla cercana á esta provincia* [*de Puerto-viejo*] *edificó un gobernador* [*peruano*] *un suntuoso templo, reconociendo al Mar del Sur por una gran deidad* (**252**, p. 152). Bien que le chroniqueur désigne cette île sous le nom d'*île de la Plata* ou de *Santa Clara*, comme si ces deux dénominations étaient synonymes l'une de l'autre, il est évident qu'il ne peut s'agir que de l'île de La Plata, qui est en effet, comme il l'indique, voisine de la côte de la province de Puerto-viejo, tandis que l'île de Santa Clara est située au sud de l'île de Puná. Il est à supposer que les Péruviens ne firent, suivant leur système politique habituel, que *reconnaître* (le mot est de Montesinos) un culte préétabli et qu'en réalité, comme le croit González Suárez (**140**, I, p. 117), le temple de l'île de la Plata était consacré à la mer, qui était antérieurement l'objet d'un culte de la part des Mantas, ainsi que nous l'avons déjà dit.

(3) Au dire des Indiens de Salango faits prisonniers par le pilote Ruiz, les Mantas auraient eu, dans une île voisine du continent, un temple, où ils adoraient l'image d'une femme tenant un enfant dans ses bras, appelée *María Meseia*. Les malades venaient en pèlerinage à ce temple et, pour obtenir la guérison, offraient une reproduction en or ou en argent de la partie du corps dont ils souffraient. Ces détails sont très suspects : le nom de l'idole, le rapprochement évident entre ce culte et celui que les chrétiens rendent à la Vierge, tout porte à croire que le récit des Indiens de Salango est inspiré, en partie du moins, des idées religieuses que les Espagnols n'avaient certainement pas omis de leur inculquer pendant leur séjour à Panamá. Prudemment, Herrera (**163**, II, 3e Déc., Liv. 10, p. 361) a rejeté une partie de cette tradition et ne parle que des curieuses offrandes votives que les Indiens faisaient à leur divinité. Celle-ci était, d'après lui, une idole de pierre à tête humaine se terminant en pointe aiguë; mais, à notre sens, l'historien commet une erreur en situant le temple dans l'île de Santa Clara, dont nous parlerons plus loin à propos des Punas. Cette erreur provient de ce que Herrera croyait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, que les Indiens capturés par Ruiz étaient de Túmbez. Comme nous avons montré qu'ils étaient en réalité de Salango, le texte de Sámanos, que nous reproduisons, ne peut s'appliquer qu'à l'île de la Plata, qui est bien, en effet, à très peu de distance de ce point : *Hay una isla en la mar junto á los pueblos donde tienen una casa de oracion hecha á manera de tienda de campo, toldada de muy ricas mantas labradas, adonde tienen una imágen de una muger con un niño en los brazos que tiene por nombre María Meseia : cuando alguno tiene alguna enfermedad en alguno miembro, hácele un miembro de plata ó de oro, y ofrécesela, y le sacrifican delante de la imágen ciertas ovejas en ciertos tiempos* (**364**, p. 200).

nourriture et des pots de chicha. Un tube en roseau était placé dans la bouche du mort et, par son extrémité qui émergeait de terre, les parents avaient soin de verser de temps en temps de la chicha pour étancher la soif du trépassé (**76**, p. 404-405).

Les Mantas étaient réputés pour leur vaillance, mais plus encore pour leur vices : ils étaient, en effet, adonnés à la sodomie et affichaient publiquement leurs habitudes contre nature. Les enfants qui leur servaient à assouvir leur passion étaient ornés de nombreux colliers et bijoux d'or, tandis que les femmes étaient maltraitées (**76**, p. 403; **302**, IV, p. 221; **129**, II, p. 1169; **163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 183; **34**, p. 681).

Nous sommes peu renseignés sur les connaissances des Mantas. En leur qualité de navigateurs, ils devaient posséder des données astronomiques assez avancées, mais nous en sommes réduits aux hypothèses. Tout ce que nous savons, c'est qu'ils divisaient le temps en semaines, dont chaque jour portait un nom particulier et dont le plus solennel s'appelait *tepipichinche*. Les enfants portaient le nom du jour où ils étaient nés (**370**, p. 286).

Une tradition curieuse existait chez les Mantas : nous voulons parler de la légende relative aux géants. Les indigènes racontaient qu'un jour ces personnages mythiques étaient débarqués à la pointe de Santa Elena; ils étaient venus dans des barques de joncs ([1]), chacun dans la sienne. Ils étaient si grands que les Indiens ne leur arrivaient qu'au genou et que leurs yeux avaient la dimension d'une assiette. Ils n'avaient pas de barbe et portaient les cheveux flottants sur les épaules. Les uns étaient nus, les autres vêtus de peaux d'animaux; aucune femme ne les accompagnait. Ils s'alimentaient surtout de poissons qu'ils capturaient au filet ou avec d'autres engins; ils recherchaient principalement les grands poissons et les requins, car leur appétit était formidable et chacun d'eux mangeait plus que 30 ou 50 Indiens. Ils construisirent un village au lieu même de leur débarquement et, pour se procurer de l'eau, creusèrent des puits très profonds à parois de pierres. Bien vite, ils furent très redoutés des populations voisines, qu'ils massacraient sans raison et dont ils volaient puis tuaient les femmes en voulant les violer. Ne pouvant satisfaire leurs besoins sexuels, ils ne tardèrent pas à s'adonner publiquement à la sodomie. Ces désordres durèrent jusqu'au jour où, au milieu d'une de leurs fêtes contre nature, apparut un génie exterminateur (les chroniqueurs disent un ange), qui les tua tous d'un grand coup d'épée ([2]) (**76**, p. 405; **450**, p. 465; **163**, II, 4e Déc., Liv. 2, p. 44-45). Cette légende fut évidemment entretenue par la découverte fréquente d'ossements

---

([1]) Velasco insiste particulièrement sur ce fait que les barques des géants étaient très différentes des *balsas* des Caras, venus eux aussi par mer (**418**, I, p. 156). Ce détail peut avoir, en effet, son intérêt au point de vue ethnographique.

([2]) Une légende absolument identique existait parmi les indigènes de la côte du Pérou. L'invasion remontait au règne de Ayar Tacco Capac. Les géants auraient même pénétré dans plusieurs points de la sierra, jusqu'à Cajamarca, Huáitara et Quinoa. Ils connaissaient le fer, et c'est à eux qu'il faudrait attribuer la construction du temple de Pachacamac (**252**, p. 52-56). Les Indiens du Darien conservaient également la tradition de géants sodomites (**373** *bis*, III, p. 366).

fossiles de mastodontes dans toute la région côtière de l'Équateur ; il se peut même qu'elle n'ait pas d'autre origine. Pourtant, il est possible que cette tradition, ultérieurement très amplifiée par l'imagination populaire, se rapporte vraiment à une immigration très ancienne d'un peuple redoutable, de grande taille, venu par mer. C'est pourquoi les détails ethnographiques que la légende a conservés sont à retenir.

Il nous faut dire aussi quelques mots de la maladie appelée *verrugas*, qui était endémique sur toute la côte équatorienne, depuis le village de Coaque au nord, et qui était également très commune sur la plus grande partie du littoral péruvien. Ce mal consistait en l'apparition de « verrues » vermeilles sur le front, les narines et les membres. Tantôt elles étaient petites, très confluentes et s'accompagnaient d'une enflure généralisée ; les chroniqueurs les comparent, dans ce cas, à l'éruption de la rougeole ; tantôt, elles étaient plus grosses et plus disséminées, certaines atteignant la grosseur d'un œuf. Au bout d'un certain temps, ces verrues s'ulcéraient et donnaient issue à du pus sanguinolent. L'étiologie de la maladie était diversement interprétée par les anciens auteurs : les uns l'attribuaient au fait d'avoir dormi sur les matelas en bourre de *Bombax* trouvés à Coaque, d'autres à l'ingestion de certains poissons ou même à un empoisonnement de l'eau par les Indiens. Ceux-ci étaient d'ailleurs aussi atteints que les Espagnols ; ils se soignaient par la sudation, en s'enfermant dans des sortes de fours fortement chauffés (**317**, p. 212; **76**, p. 400; **450**, p. 465; **370**, p. 302; **163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 183; **34**, p. 682-683; **302**, IV, p. 221; **138**, p. 226).

Nous avons déjà dit que l'influence péruvienne fut peu considérable et de courte durée chez les Mantas. Au moment de la découverte, il y avait toutefois un représentant de l'Inca à Portoviejo (**317**, p. 213), mais aucun auteur ne signale que des colonies de *mitimaes* aient été installées dans le pays.

4. HUANCAVILCAS.

Au sud des Mantas, vivaient les Huancavilcas, dont le village le plus septentrional était Colonche (**34**, p. 684). Voici la liste de leurs tribus, telle que nous l'ont transmise Cieza de León (**76**, p. 409) et Velasco (**418**, III, p. 176).

D'après Velasco :	*D'après Cieza de León :*
Yaguaches (1)	Yacual (2)
Colonches (3)	Colonche (3)
Chanduyes (4)	Chinduy (4)

(1) Yaguachi, village à l'ouest de Guayaquil.
(2) Raqual, petit village dépendant de Chongon (**95**, p. 258).
(3) Colonche, petit village un peu au nord de la pointe de Santa Elena.
(4) Chanduy, petit village un peu au sud de la pointe de Santa Elena.

Chongones (1)
Daulis (2)
Chunanas (3)
Alónches (4)
Babas (5)
Babahoyos (6)
Guáfas (7)
Mangaches (8)
Ñauzas (9)
Ojibas (10)
Palenques (11)
Pimochas (12)
Quilcanes (13)

Chongon (1)
Daule (2)
Chonana (3)
etc., etc.

D'après l'habitat de ces tribus, on peut déterminer l'extension du territoire occupé par les Huancavilcas de la façon suivante : au Nord, leur limite était marquée par une ligne qui, partant de la côte, entre l'île de Salango et la pointe de Santa Elena, allait couper le rio Daule vers Balzar, le rio Vinces un peu en amont de Palenque, et de là gagnait directement vers l'Est la Cordillère. Au Sud, on peut fixer la frontière vers le cours inférieur du rio Naranjal; enfin, à l'Est, les Huancavilcas s'étendaient jusqu'aux pays puruhá et cañari.

Ces Indiens se distinguaient de leurs voisins par une mutilation dentaire, qui consistait dans l'avulsion des deux incisives médianes de chaque mâchoire (**129**, II, p. 1144-1145; **418**, II, p. 4) (14).

Leur vêtement ne différait pas sensiblement de celui des Mantas; les hommes

---

(1) Chongon, village à l'ouest de Guayaquil.

(2) Daule, sur le rio de même nom, au nord de Guayaquil.

(3) Sur le rio Daule, à côté des Daules, aux environs du village de Santa Lucía (**418**, III, p. 121); il existe encore, sur la rive droite du fleuve et près de Santa Lucía, une *hacienda* de ce nom (**448**).

(4) Alónchi, village du district de Yaguachi (**418**, III, p. 119).

(5) Baba, chef-lieu de canton, à l'ouest et près de Babahoyo.

(6) Babahoyo, ville sur le rio de même nom, au nord-est de Guayaquil.

(7) Guáfa, village du district de Yaguachi (**418**, III, p. 119).

(8) A l'est de Balzar, sur la rive droite du rio Daule (**237**).

(9) Village et rio affluent du Bodegas, au nord de Yaguachi (**237**).

(10) Village sur le rio Caracol, affluent du Bodegas, au nord-est de Babahoyo (**237**).

(11) Palenque, village sur la rive droite du rio Vinces.

(12) Village et rio affluent du Bodegas, au sud-ouest de Babahoyo (**237**).

(13) Le rio Quilca se jette dans le Bodegas près de Babahoyo (**237**).

(14) Les anciens auteurs rapportent tous que cette mutilation fut imposée aux Huancavilcas par Huayna-Cápac, en punition d'une révolte, au cours de laquelle les Indiens avaient massacré les représentants que son père leur avait envoyés pour les instruire. Velasco dit toutefois qu'ils s'arrachaient les incisives supérieures déjà avant la venue de l'Inca, et que celui-ci ne fit que doubler le nombre des dents sur lesquelles devait

portaient la *camiseta* et une large ceinture de coton qui couvrait les organes génitaux et dont les extrémités pendaient en arrière comme une queue de cheval; les femmes faisaient usage de la *manta*, enroulée à la ceinture et descendant jusqu'à mi-jambe, et d'une espèce de châle sur les épaules (**76**, p. 409; **34**, p. 686). Elles avaient les cheveux longs. L'ornement de tête était constitué par une couronne faite de très petits grains (*chaquira*); ces couronnes étaient parfois en argent, parfois aussi en peau de jaguar ou de puma (**76**, p. 409). Hommes et femmes portaient, suspendu à la cloison nasale, un ornement d'or et d'argent; dans quelques villages, les chefs se perforaient les dents pour y introduire de petits clous d'or (**76**, p. 409; **129**, II, p. 1145). Comme les Mantas, les Huancavilcas estimaient plus que tout les petits grains de collier en coquille (**163**, II, 4e Déc., Liv. 2, p. 44).

Ainsi que toutes les autres populations côtières, ils étaient des marins aguerris et faisaient de longs voyages sur leurs *balsas* (**95**, p. 260-261). Ils nous sont représentés comme une tribu guerrière, sans cesse en hostilité avec leurs voisins du haut plateau, les Puruhaes et les Cañaris; leurs armes étaient le javelot et la *macana* (**418**, III, p. 118; **76**, p. 409).

Les Huancavilcas adoraient des idoles fort diverses, en particulier des jaguars et des pumas. Ils avaient des sorciers et faisaient à leurs dieux des sacrifices humains, spécialement au moment des semailles ou lorsque quelque chef était malade. Les cérémonies religieuses se célébraient au son de tambours et de clochettes (**76**, p. 409).

Quand les chefs de tribus mouraient, on les déposait dans une sépulture ronde avec un caveau, dont l'entrée était tournée du côté du levant; on enterrait vivantes avec eux quelques-unes de leurs femmes et l'on disposait à leur côté leurs armes et les objets qui leur étaient chers (**76**, p. 409).

Chaque tribu ou chaque village reconnaissait un chef particulier ([1]); il ne devait pas y avoir de groupements très étendus car, suivant les anciens auteurs, on parlait dans chaque village une langue (vraisemblablement un dialecte) différente (**95**, p. 260).

---

porter la mutilation. Suivant Garcilasso, Huayna-Cápac n'aurait imposé le châtiment qu'aux chefs de tribu, mais le peuple tout entier aurait de son plein gré accepté la coutume. Il s'en faut d'ailleurs que tous les écrivains soient d'accord sur le nombre de dents arrachées. Herrera et Cieza de León parlent de trois dents à chaque mâchoire (**76**, p. 401; **163**, III, 5e Déc., Liv. 6, p. 162); suivant Zárate, Oviedo et Benzoni, l'avulsion portait exclusivement sur l'arcade supérieure, mais tandis que le dernier de ces auteurs parle de cinq à six dents enlevées, les deux autres déclarent que la mutilation portait sur toutes (**450**, p. 466; **302**, IV, p. 222; **34**, p. 685). Rien ne montre mieux que ces petits faits combien il est difficile, et parfois impossible, de tirer des renseignements un peu précis des anciens textes.

([1]) A l'arrivée des Espagnols, il y avait chez les Huancavilcas un chef très aimé et respecté du nom de Baltacho. Benzoni, qui rapporte ce détail, décrit ainsi le chef du village de Colonche : « Il alloit vestu d'une camisolle rouge sans manches, et portoit une chaîne de fin or entortillée en six doubles alentour de son col, en mode de gros coraux, avec un bel aneau dans les doigts, les oreilles percées, et toutes chargées de pendants d'or et de joyaux, et sur le carpe du bras gauche, il portoit une certaine pierre luisante comme un miroir, pour conserver sa veüe » (**34**, p. 684-685).

Chez les Huaneavileas, l'influenee ineasique ne fut eertainement pas négligeable. Sur leur demande, Túpae-Yupanqui leur envoya des représentants eharges de les eiviliser, et nous avons déjà dit qu'au eours d'une révolte eeux-ei furent mis à mort. Huayna-Cápae soumit définitivement la tribu; il avait même entrepris d'établir une ehaussée pour la traversée du rio Guayas, mais, à peine avait-on empiété de vingt pas sur le fleuve que, par suite de la violenee du eourant, tous les matériaux furent emportés (1). Cette œuvre inaehevée était eonnue autrefois sous le nom de *paso de Huayna-Cápac* (**77**, p. 250; **76**, p. 407; **34**, p. 688).

Aueun aneien auteur ne mentionne l'existenee de eolonies de *mitimaes* dans eette région.

5. PUNAS.

A l'embouehure du Guayas, se trouve l'île de Puná, qui était très peuplée (2) à l'époque précolombienne.

Les Punas étaient de taille moyenne et bruns de peau. Leur vêtement était en tout semblable à eelui des Mantas; ils portaient les mêmes ornements de tête en forme d'éeheveaux de eoton de eouleur, les mêmes eolliers, les mêmes eeintures et braeelets en perles. Ils faisaient également usage de nombreux bijoux d'or (pendants d'oreilles, anneaux) et de pierres préeieuses (**317**, p. 214; **76**, p. 408; **138**, p. 227; **450**, p. 466; **163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 187). Les hommes avaient les eheveux coupés un peu au-dessous de l'oreille (**317**, p. 214).

Ils vivaient surtout de pêehe, mais aussi de ehasse, ear leur île était très riehe en ehevreuils. En outre, ils eultivaient le maïs, les harieots; ils utilisaient un grand nombre d'autres fruits et légumes, et avaient de grandes plantations de eoton; ils savaient élaborer le sel. L'eau potable leur était fournie par des puits. Pour les travaux des ehamps, ils employaient les prisonniers qu'ils faisaient sur le continent. Ils ne se servaient pas du lama, ear Pizarre trouva seulement einq de ces animaux dans toute l'île (3) (**138**, p. 226; **317**, p. 213, 214; **302**, IV, p. 222; **163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 185).

Les Indiens de la Puná étaient les hommes de la mer par exeellenee : fort bons nageurs, pêeheurs émérites, navigateurs hardis. Ils possédaient une véritable flotte de *balsas*, qu'ils manœuvraient avee une grande habileté (**450**, p. 466).

Leur île était fortifiée presque sur tout son pourtour par une épaisse muraille,

---

(1) Nous rapportons ees détails d'après la version de la plupart des anciens auteurs; néanmoins, la relation de Montesinos nous semble plus vraisemblable; suivant ce ehroniqueur, le projet de l'Inca aurait été moins hardi et aurait consisté à construire par-dessus le Guayas un pont de cordes analogue à eeux que les Péruviens jetaient sur les rivières du haut plateau (**252**, p. 147).

(2) Velasco évalue le nombre des insulaires à 14 000 ou 15 000 (**418**, III, p. 118), Herrera à plus de 12 000 (**163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 186). Oviedo parle d'abord de 6000 à 7000 Indiens, puis de 20 000 (**302**, IV, p. 222, 232).

(3) Ces animaux, les premiers que rencontrèrent les Espagnols, étaient vraisemblablement des animaux consaerés au eulte, car ils étaient si gras, dit Pizarre, qu'ils ne se reproduisaient pas et qu'en les dépeçant, on ne trouva pas deux *arreldes* (huit livres) de viande (**317**, p. 213).

et les points faibles étaient protégés par des ouvrages en pierre, en bois ou en terre. Leurs armes étaient le javelot, en bois de palmier très dur et très effilé, qu'ils lançaient à l'aide d'un propulseur, la fronde, le casse-tête, la hache en cuivre ou en argent, la lance à pointe d'or de titre inférieur et la *macana* (**317**, p. 214; **450**, p. 466; **138**, p. 226; **163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 185-186).

Les Punas étaient très redoutés de leurs voisins du continent, car, profitant de leur situation privilégiée, ils étaient les pirates de la région. Ils remontaient les grands fleuves, pillant les villages et ravissant les femmes; ils étaient surtout constamment en guerre avec les Indiens de Túmbez (**450**, p. 466; **138**, p. 226; **76**, p. 407; **163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 186).

Toutefois, ils ne vivaient pas seulement de rapines; ils faisaient, en effet, un grand commerce de sel et de coton. Grâce aux marées, ils transportaient ces produits en *balsas* ou en canots par les fleuves de la côte et les vendaient aux populations de l'intérieur qui en étaient dépourvues (**163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 186, III, 5e Déc., Liv. 7, p. 226).

Commerce et pillage avaient accumulé dans l'île des richesses considérables; les premiers Espagnols qui y arrivèrent furent étonnés de la grande quantité d'ustensiles d'or et d'argent qui y étaient couramment employés (**450**, p. 466; **138**, p. 227; **302**, IV, p. 222; **163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 186).

L'île renfermait de nombreux villages commandés par sept caciques, qui reconnaissaient un chef suprême ([1]) (**196**, p. 322).

Ce chef était très redouté de ses sujets; il pratiquait la polygamie, et ses serviteurs, de même que les gardes de ses femmes, avaient le nez, les lèvres et les organes génitaux coupés ([2]). Il vivait dans un très grand luxe et ne sortait de sa maison qu'accompagné de trompettes et de tambours (*atabales*) (**450**, p. 466; **138**, p. 227; **302**, IV, p. 222-223). Lorsqu'il mourait, tout le peuple le pleurait; on l'enterrait avec une grande vénération, enfermant avec lui dans la sépulture ses richesses, ses armes et quelques femmes vivantes, choisies parmi les plus belles de son harem; les autres et les parents les plus proches se tondaient les cheveux en signe de deuil (**76**, p. 408).

Comme tous les Indiens de cette côte, les Punas étaient très religieux et avaient des prêtres ou sorciers qui servaient d'intermédiaires entre eux et leurs dieux (**76**, p. 408; **163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 187). Leurs divinités principales étaient la mer et les poissons, mais ils adoraient en outre les grands félins (**129**, II, p. 1148). Leurs temples,

---

([1]) Au moment de la conquête, ce chef s'appelait Tumalá ou Tumbalá (**317**, p. 213; **418**, II, p. 85; **163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 184; **79**, III, p. 187), d'où vient le nom sous lequel les anciens écrivains désignent parfois l'île de Puná (**302**, IV, p. 232).

([2]) Oviedo décrit ainsi l'opération de la castration : *La manera que tienen para cortarles los miembros es que tendidos les ponen una viga sobre los pechos é otra sobre los muslos, é despues de le aver cortado aquello, los vuelven de boca en tierra hasta que se desangran : que diçen que aquella sangre se avia de convertir en materia, é luego con dieta é çiertos polvos de hierba que le echan sana* (**302**, IV, p. 222-223).

placés dans des lieux retirés et sombres, abritaient des idoles de pierre sculptée d'un aspect horrible, auxquelles ils offraient un grand nombre d'objets d'or et d'argent et le sang de mammifères et d'oiseaux; en l'honneur de leurs dieux ils immolaient également des prisonniers de guerre (**76**, p. 408; **163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 185, 187). Comme les Mantas et les Esmeraldas, ils suspendaient aux portes des temples les restes des victimes (**129**, II, p. 1156). Suivant Velasco, un des temples de l'île était consacré au dieu de la guerre, Túmbal. Il était obscur, sans fenêtres; ses parois étaient couvertes de peintures et de sculptures épouvantables. Au pied de l'idole, qui avait une apparence terrible, se trouvaient des armes toutes baignées du sang des sacrifices. Les prisonniers de guerre étaient ouverts vivants sur un grand autel placé au centre de l'édifice (**418**, II, p. 36).

L'île inhabitée de Santa Clara, située non loin de la Puná, où étaient enterrés les ancêtres de la tribu, était considérée comme un lieu sacré. Autour des autels occupant la partie la plus élevée de l'île, les Espagnols trouvèrent de multiples offrandes, consistant surtout en une grande quantité d'objets d'or et d'argent et de vêtements précieux (**76**, p. 358; **163**, II, 4e Déc., Liv. 2, p. 47). Suivant Gómara et Zárate, on aurait découvert aussi, dans une maison de cette île, un jardin en miniature, où les arbres, les plantes et les fleurs étaient en or et en argent (**450**, p. 466; **138**, p. 232).

De même que les Mantas et les Esmeraldas, les Punas nous sont dépeints comme vaillants, mais adonnés à la sodomie. Herrera est le seul auteur qui parle de leur anthropophagie (**76**, p. 408; **138**, p. 226; **129**, II, p. 1148; **163**, II, 4e Déc., Liv. 7, p. 187).

L'influence incasique fut chez eux de même ordre que chez les Huancavilcas : les Punas furent soumis par Huayna-Cápac et, au moment de la découverte, il y avait dans l'île un représentant de l'Inca qui dépendait de celui de Portoviejo (**317**, p. 213). Aucun auteur ancien ne signale toutefois l'établissement dans leur pays de colonies de *mitimacs*.

6. TÚMBEZ.

Nous désignons sous le nom de *Túmbez* les peuplades indiennes qui occupaient la côte équatorienne depuis les Huancavilcas, au Nord, jusqu'à la frontière actuelle du Pérou. A l'Est, leur limite était celle des pays cañari et palta, telle que nous l'avons déjà indiquée.

Les hommes portaient des *camisetas*, des pagnes, des *mantas* de coton, ainsi que les ornements de tête et les ceintures que nous avons décrits chez les Punas et les Mantas, agrémentés, selon les ressources de chacun, de grains d'or, d'argent ou de coquille (*chaquira*), ces derniers étant les plus estimés. Les cheveux étaient coupés un peu au-dessous de l'oreille. Les femmes étaient vêtues de grandes *camisetas* qui tombaient jusqu'aux pieds et étaient serrées à la taille à la façon d'une soutane, suivant la comparaison des anciens auteurs (**317**, p. 214; **302**, IV, p, 223-224; **450**, p. 466-467; **163**, II, 4e Déc., Liv. 9, p. 226, III, 5e Déc., Liv. 1, p. 3). En raison de la grande séche-

resse de leur pays, les Túmbez ne vivaient pas dans des maisons, mais sous des abris en branchages (450, p. 466). Ils étaient très belliqueux et employaient comme armes le javelot à propulseur et la *macana* (347, p. 214); mais ils étaient avant tout cultivateurs, savaient très bien irriguer leurs champs, qui produisaient du maïs, des fèves, des haricots, etc., et tiraient d'importants profits de la vente de ces diverses denrées aux peuplades de l'intérieur. Comme les Punas, ils avaient aussi de nombreuses *balsas* et étaient des pêcheurs et des navigateurs habiles (347, p. 214; 163, II, 4e Déc., Liv. 9, p. 226).

Leurs chefs, très redoutés, avaient toujours près d'eux des bouffons et des musiciens (163, III, 5e Déc., Liv. 1, p. 3; 129, II, p. 1141).

Comme tous les peuples maritimes que nous avons étudiés, les Túmbez étaient très religieux et adoraient en particulier les grands félins, auxquels ils faisaient des sacrifices humains; ils étaient également adonnés à la sodomie (163, II, 4e Déc., Liv. 9, p. 226; 129, II, p. 1141).

De toutes les provinces côtières de l'Équateur, la région des Túmbez fut celle où l'influence incasique se fit sentir avec le plus d'intensité. Huayna-Cápac, qui la conquit, fit construire, à Túmbez même, un temple du soleil, dont les parois étaient couvertes de plaques d'or et d'argent et auquel était adjoint un monastère de plus de 200 vierges. Il y avait, en outre, une forteresse (1) protégée par six ou sept murailles, et de vastes magasins (76, p. 406; 163, II, 3e Déc., Liv. 10, p. 363-364). Les Péruviens avaient également introduit dans la région de nombreux lamas (302, IV, p. 223). Les Espagnols trouvèrent à Túmbez un représentant de l'Inca qui, comme celui de la Puná, dépendait du gouverneur de Portoviejo (347, p. 213-214).

Nous avons morcelé les peuplades équatoriennes côtières en six groupes, uniquement pour nous conformer aux divisions établies par les premiers auteurs espagnols et pour pouvoir utiliser les renseignements qu'ils ont consignés dans leurs écrits sur chacun d'eux. Il ne faut pas en conclure que la nécessité de ces divisions multiples nous soit apparue; au contraire, en dehors de considérations d'ordre purement géographique, nous n'arrivons pas à découvrir les raisons de ces divers groupements, sauf en ce qui concerne les Esmeraldas, les Mantas et les Huancavilcas. Pour ces trois peuplades, en effet, la distinction repose sur des caractères extérieurs très apparents (déformation cranienne, tatouage spécial de la face ou mutilation dentaire). Mais, si l'on comprend que ces caractères aient frappé les premiers chroniqueurs, les ethnographes modernes, qui connaissent la contingence de ces modes locales, ne sauraient leur attribuer une importance suffisante pour en faire la base d'une classification ethnique (2). Or, en dehors de

(1) Suivant certains Indiens, cette forteresse aurait été antérieure à l'invasion incasique (76, p. 406).

(2) D'ailleurs, ces caractères ne sont peut-être pas absolument spéciaux aux tribus qu'ils servent à différencier; c'est ainsi que la déformation cranienne était en usage sans doute aussi chez les Barbacóas, puisqu'une tribu de ceux-ci, les Colorados, la pratique encore à l'heure actuelle (347, p. 189).

ces différences superficielles, les données ethnographiques que nous avons pu réunir dans les pages qui précèdent, si incomplètes qu'elles soient, mettent en évidence des ressemblances frappantes entre toutes les tribus côtières de l'Équateur, en particulier entre les Mantas, les Huancavilcas, les Punas et les Túmbez. Chez toutes, en effet, à de faibles variantes près, attribuables en partie au moins à l'imprécision de nos informations, le costume, les ornements, les armes sont identiques ; chez toutes, nous retrouvons la même forme d'embarcation, la *balsa*, et la même habileté dans le travail des métaux précieux. Nous n'insisterons pas sur les caractères moraux communs, toujours sujets à interprétation; cependant, nous ne pouvons omettre de rappeler l'esprit guerrier et les aptitudes commerciales si développés chez les populations maritimes de la côte équatorienne. C'est surtout dans les manifestations de leur vie sociale et religieuse que se notent, d'une façon vraiment saisissante, les affinités intimes de ces tribus : partout, c'est la même organisation par groupements restreints, mais fortement constitués sous l'autorité d'un chef redouté; partout, c'est le même esprit de religiosité; mieux encore, ce sont les mêmes divinités (la mer pour les peuples maritimes, les félins et les grands animaux pour les peuples chasseurs) et la même identité de cérémonies cultuelles (sacrifices humains et conservation des dépouilles des victimes). Il n'est pas jusqu'au vice de la sodomie qui ne crée un lien entre toutes ces populations.

Cet ensemble de faits nous semble indiquer une origine commune des diverses tribus classées dans des groupes certainement artificiels par les premiers historiens. Nous devons signaler, toutefois, que les fouilles entreprises par Saville dans la province d'Esmeraldas ne semblent pas avoir apporté la preuve archéologique qu'on pouvait en attendre en faveur de cette hypothèse et ont révélé une industrie assez différente de celle de la province de Manabí (366). Le rapport détaillé du savant américain ne nous étant pas encore parvenu, il nous est impossible de nous rendre un compte exact de ces dissemblances. Il est certain que l'archéologie de la province de Manabí présente des traits très particuliers, qui ont frappé depuis longtemps les ethnologues, mais les curieuses sculptures qu'on y rencontre et qui en font en quelque sorte la caractéristique, sont-elles l'œuvre des tribus qui occupaient la région au moment de la conquête? Nous avons peine à le croire, car il serait vraiment extraordinaire qu'aucun ancien auteur n'y ait fait allusion. De plus, bien que ces sculptures aient certainement correspondu à des centres habités, ainsi que l'on montré les recherches de Saville, il est certain que ceux-ci avaient été abandonnés depuis longtemps au moment de la découverte et que les peuplades qui occupaient à cette époque le littoral habitaient des villages situés dans des emplacements tout à fait différents. Tout porte donc à supposer que ces sculptures sont l'œuvre d'une population plus ancienne, dont l'origine et les affinités nous échappent jusqu'à présent, qui aurait été submergée par de nouveaux arrivants et absorbée si complètement, que le souvenir même

de son art particulier se serait perdu. Il y aurait donc, selon nous, à faire, dans les collections recueillies dans la province de Manabí, un départ entre ce qui relève de cette civilisation primitive et ce qui appartient aux tribus dont les chroniqueurs nous ont transmis les coutumes et le folk-lore. Peut-être alors, des ressemblances apparaîtraient-elles entre cette industrie relativement récente et celle de la province d'Esmeraldas et l'archéologie confirmerait-elle un rapprochement qui s'impose, au point de vue ethnographique et sociologique, entre toutes les populations côtières équatoriennes.

Si notre hypothèse est exacte, où faut-il chercher l'origine de ces populations? Comme nous n'aurons pas à revenir sur cette question au cours de ce travail, étant donné le petit nombre d'objets archéologiques que nous possédons de la région côtière, nous exposerons ici nos vues à ce sujet.

En ce qui concerne les Barbacóas, la question a été résolue linguistiquement : leur langue est nettement une langue chibcha et présente les affinités les plus étroites avec les dialectes talamanques de l'isthme de Panama. Doit-on chercher également du côté du Nord l'origine des Esmeraldas, des Mantas, des Huancavilcas, des Punas et des Túmbez? Ici, malheureusement, l'argument linguistique fait défaut; ainsi que nous l'avons dit plus haut, toutes les langues équatoriennes de la côte du Pacifique, au sud des Barbacóas, nous sont inconnues, à l'exception de celle des Esmeraldas, et le matériel linguistique qui s'y rapporte, un peu défectueux à vrai dire, n'a permis jusqu'ici aucun rapprochement avec d'autres idiomes américains, en particulier avec les dialectes chibchas. C'est donc uniquement l'ethnographie et l'archéologie qui pourront donner la solution du problème, et nous pensons que les nouvelles explorations de Saville dans la Colombie méridionale en apporteront les éléments. Nous sommes, en effet, convaincus que c'est dans ce pays qu'il faut chercher les origines de la civilisation côtière équatorienne. Si mal connues que soient les anciennes peuplades colombiennes, on y retrouve, en particulier chez les Indiens de la région de Popayan, des coutumes qui rappellent d'une façon frappante celles des tribus équatoriennes. Les indigènes de cette contrée conservaient les corps de leurs ennemis par le même procédé que les Esmeraldas et les Mantas [1]; ils avaient le même goût pour les ornements d'or et les tatouages variés,

---

[1] *Los que se captivan entre ellos, cómense unos á otros, y por trofeos y armas ponen las calaveras á las puertas de sus casas, hincadas en palos altos, y los cueros de los cuerpos, que han comido, desollados, henchidos de ceniza, tienen arrimados á las paredes de sus casas como personajes, y de algunos destos cueros hacen atambores, con que tañen* (417, p. 489). *Hallose en las casas principales del señor desta provincia de Lili en alto tanto como tres ó cuatro estados dentro de la casa á la redonda de la principal sala puestos en cantidad de cuatrocientos hombres, ó los que cabian en aquella sala desollados y llenos de ceniza, y sin que les faltase figura ninguna y sentados en una silla juntos unos con otros con las armas con que los prendian puestas en las manos como si estuviesen vivos : y á estos que ansí prendian y mataban los comian la gente de guerra por victoria* (19, p. 120). Pourtant, il semble que des coutumes analogues existaient également au Pérou. Dans une des informations faites sur l'ordre du vice-roi, Don Francisco de Toledo, Alonso de Mesa rapporte, en effet (195, p. 221),

les mêmes armes (*macana*, javelot, fronde et lance) et les mêmes coutumes funéraires (**417**, p. 489-490). C'est de Colombie également, le pays par excellence du travail de l'or, qu'est venue, à notre avis, l'industrie des métaux précieux si développée sur la côte équatorienne. On pourrait, il est vrai, en rechercher l'origine au Pérou; nous ne le croyons pas, cependant, parce que chez les orfèvres équatoriens nous retrouvons l'émeraude qui, jusqu'ici du moins, semble être d'origine colombienne ([1]) et qui était en particulier très appréciée des Chibchas (**341**, p. 49, 76).

Tous ces faits ethnographiques, dont l'importance est réelle, orientent les recherches vers le Nord, de même que les résultats linguistiques acquis en ce qui concerne les Barbacóas. Nous ne serions même pas surpris qu'on fût amené plus tard à étendre l'aire colombienne, déjà si considérable, plus encore vers le Sud, le long de la côte péruvienne.

CHAPITRE III.

PEUPLADES DE LA RÉGION ORIENTALE.

Nous ne ferons qu'indiquer la situation de ces diverses peuplades, dont l'étude détaillée trouvera sa place dans la partie de cette publication consacrée à l'ethnographie et à la linguistique.

1. CÓFANES.

Les Cófanes vivent aux sources de l'Aguarico, entre ce fleuve et le rio Azuela, à l'est et près de la montagne Cayambe (**422**, p. 176). Leur langue nous est totalement inconnue; si, comme le pense Brinton (**53**, p. 276), elle n'est qu'un dialecte churoya, les Cófanes devraient être rattachés à la grande famille linguistique guahibo (**355**, p. 128-131), dont les représentants septentrionaux habitent entre le bas Meta et l'Orénoque. Si, au contraire, ils parlent la même langue que leurs voisins du Nord, les Indiens

---

que les Incas gardaient, suivant un procédé semblable, les crânes et dépouilles des chefs ennemis qu'ils avaient vaincus, et faisaient des tambours avec la peau du ventre de leurs victimes. D'autre part, Montesinos, décrivant l'entrée triomphale de l'Inca Sinchi Roca à Cuzco, après sa victoire sur le roi d'Andaguáilas, écrit : *Llevaban en medio, á trechos, seis atambores en la forma de hombre, hechos de los pellejos de los caciques y capitanes que se habian señalado en la batalla; quitáronles vivos los pellejos, y llenos de aire, venian representando muy al vivo á sus dueños y tañendo con los palillos en las barrigas par vilipendio* (**252**, p. 126). Des faits semblables sont également rapportés par Oviedo (**302**, I, p. 217, IV, p. 228).

([1]) Rien n'est venu confirmer jusqu'ici la tradition locale suivant laquelle une mine d'émeraude existerait dans la province même d'Esmeraldas; à l'heure actuelle, le seul gisement connu est celui de Tunja dans l'État de Boyacá (**167**, p. 1289). Rappelons à ce sujet que l'aire de distribution de l'émeraude comprend la partie de la vallée interandine occupée par les Caras qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, se rattachent selon nous au groupe barbacóa et, par conséquent, chibcha. De même, chez les Caránquis, Garcilasso de la Vega signale le culte des félins et des grands reptiles, que nous retrouvons chez toutes les populations côtières (**129**, II, p. 1034).

Mocóas, qui vivent entre le premier et le deuxième degré de latitude, le long des rios de los Engaños ou Yarí et autres tributaires du haut Caquetá, ils devraient plutôt être classés avec les Chibchas (355, p. 126-128). Peut-être, enfin, serait-il plus exact de les considérer comme une tribu des Quijos, comme l'indique Montesinos (252, p. 143) [1].

2. QUIJOS.

Les Indiens Quijos ou de la Canela, connus plus généralement sous l'appellation vague d'Indiens du Napo, habitent, au sud des précédents, le haut Napo jusqu'à son confluent avec le Coca, ainsi que les rives de cette dernière rivière. Actuellement, ils parlent le quichua, qui fut implanté chez eux par les missionnaires; leur langue primitive est totalement inconnue. Cieza de León dit que cette peuplade a la même nature et les mêmes mœurs que les Yumbos de l'ouest de Quito (76, p. 393), c'est-à-dire que les Barbacóas. Une confirmation de cette observation du chroniqueur espagnol nous est fournie par la présence chez les Quijos de la coutume de se déformer le crâne (140, VI, p. 59) et par le fait que la zone toponymique barbacóa, caractérisée, ainsi que nous l'avons vu, par la terminaison *pi*, semble se prolonger vers les sources du Maspa et du Napo (36, p. 69). Une exploration systématique de cette région, encore si mal connue au point de vue ethnographique, pourra seule conduire à une solution certaine.

3. ZÁPAROS.

Les Záparos, qui ne comptent pas moins de 39 tribus (37), occupent un vaste territoire limité au Nord et au Nord-Est par le Napo, à l'Ouest par le Bobonaza, puis par le Pastaza. Au Sud et à l'Est, la frontière est sensiblement indiquée par une ligne qui suit le parallèle sud 3°50 environ, entre le Pastaza et le Tigre, de là passe aux sources du Nahuapo, du Nanay et du Mazan, puis, de ce point, remonte au Nord-Ouest pour rejoindre le Napo un peu en amont de son confluent avec l'Aguarico.

La langue záparo forme, jusqu'à présent, un groupe linguistique indépendant, bien qu'on y relève de nombreuses racines guaranies, empruntées surtout au dialecte miránya (352, p. 147-152).

4. JIBAROS.

Les Indiens Jíbaros vivent dans un immense territoire limité à l'Ouest par la Cordillère orientale des Andes; au Nord, par le Bobonaza; à l'Est, par le Pastaza, jusqu'à environ le quatrième degré de latitude sud, puis, à partir de ce point, par une ligne qui rejoindrait l'Amazone au niveau de l'embouchure du rio Potro; au Sud,

---

[1] *Los Cofanes, que hoy llamamos los Quijos, ó lo de la Canela....*

par cette rivière, puis par le rio Chuchunga et, enfin, par la Cordillère de Condor qui sépare les vallées du Chinchipe et du Santiago (350).

Les Jíbaros parlent une langue spéciale, qui paraît présenter quelques affinités avec les dialectes arawaks (39), et qui, ainsi que nous l'avons dit, était vraisemblablement apparentée avec l'idiome des anciens Paltas.

5. CAHUAPANAS.

Sous le nom de *Cahuapanas*, nous désignons un ensemble de 30 tribus parlant une même langue (dialectes cahuapana, mayna et jébero), dont le territoire peut être ainsi délimité : à l'Ouest, par une ligne qui du haut Mayo rejoint le Potro, suit ce fleuve jusqu'à son embouchure dans l'Amazone, gagne de là le Pastaza un peu au nord de la lagune de Rimachuma, et remonte ce fleuve jusqu'au parallèle 3° 50 environ; au Nord, par ce parallèle, entre le Pastaza et le Tigre; à l'Est, par une ligne qui du Tigre gagne l'Amazone en amont de l'embouchure du Chambira, remonte le fleuve jusqu'au confluent du Huallaga, puis emprunte le cours de celui-ci jusqu'au point où il reçoit le rio Mayo; au Sud, enfin, par le rio Mayo (38).

6. TUKÁNOS OU BETÓYAS.

Dans la région qui nous occupe, se trouve un des groupes les plus importants de la famille linguistique betóya ou mieux tukáno (groupe occidental). Les innombrables peuplades qui le composent habitent la plus grande partie du cours de l'Aguarico et du Napo, tout le bassin de l'Iza ou Putumayo, sauf près de son confluent avec l'Amazone, et les rives du Caquetá ou Yapurá, à peu près jusqu'au soixante-quatorzième degré de longitude occidentale, point où elles se trouvent séparées du groupe tukáno oriental par des tribus caribes (Carijonas, Hianákoto, Umáua), les Uitótos et les Miránya (41).

7. YAMEOS, PEBAS, YAGUAS.

Ces trois tribus, échelonnées le long de la rive gauche de l'Amazone, parlent toutes des dialectes d'une même langue, dans laquelle on peut discerner une forte influence carib. Les Yameos habitent la rive orientale du Tigre, depuis et y compris le rio Nahuapo jusqu'à son confluent avec l'Amazone, le bas Mazan et le rio Nanay; les Yaguas, le haut Ambiyacu et le rio Yaguas, affluent de droite du Putumayo; les Pebas, les sources du Chichita (353).

8. ARDAS.

Enserrés entre les Yameos et les Záparos, les Ardas se trouvent situés entre le haut Nanay et le haut Mazan. Leur idiome, vraisemblablement éteint à l'heure actuelle, n'est connu que par un court texte religieux; on le considère comme formant une famille indépendante.

9. TIKUNAS.

Au sud des Yaguas et des Pebas, vivent les Tikunas, établis sur les deux rives de l'Amazone; au sud du fleuve, ils occupent l'espace compris entre celui-ci et le bas Yavarí, dans les environs de Caballococha, et, sur la rive gauche, tout le territoire qui s'étend entre le rio Ambiyacu et le rio Atacuari, ainsi que les affluents de ce dernier, le Yacanga et le Yanayaquina. Leur langue est un dialecte arawak très corrompu (355 *bis*).

10. GUARANIS.

Les Guaranis sont représentés dans la région qui nous occupe par une série de peuplades riveraines du Marañon et de ses grands affluents. Ce sont : les Omaguas, qui, primitivement installés dans les grandes îles du Marañon, en aval des Tikunas, émigrèrent, à la suite des attaques des Portugais, un peu en aval de l'embouchure de l'Ucayali, les Cocamas, qui vivent sur le cours inférieur de ce dernier fleuve et autour du petit village de Nauta, les Cocamillas du bas Huallaga, et les Yurimaguas établis un peu en amont des précédents (351).

11. UITÓTOS.

Une petite tribu uitóto, les Orejones, se trouve à l'embouchure du rio Ambiyacu (205, p. 160).

12. PANOS.

En terminant, signalons les tribus panos (Mayorunas, Chamicuros), qui vivent au sud de l'Amazone entre l'Ucayali, d'une part, le Yavarí et le Huallaga, d'autre part. A ce groupe, nous rattachons, mais avec réserves, les Urarinas ou Itucales, qui occupent, au nord du Marañon, le bassin du rio Chambira.

Avec cette rapide esquisse de la région située à l'est de la Cordillère des Andes, prend fin la revue des nombreuses tribus qui occupaient, au moment de la découverte, le territoire actuel de la République de l'Équateur. Bien que, dans les pages qui vont suivre, nous nous occupions presque exclusivement de l'étude archéolo-

gique de celles qui habitaient le haut plateau, nous n'avons pas cru devoir omettre de donner quelques renseignements succincts sur les peuplades qui se trouvaient en contact avec elles, tant du côté de l'Est que du côté de l'Ouest. En effet, ainsi que nous avons cherché à le montrer en retraçant à grandes lignes la configuration physique de l'Équateur, la Cordillère, grâce à de multiples brèches et cols, ne constituait certainement pas un obstacle insurmontable aux migrations et, par suite, la civilisation andine ne saurait être restée absolument indépendante des civilisations amazonienne et côtière.

DEUXIÈME PARTIE.

VESTIGES PRÉCOLOMBIENS EN TERRITOIRE ÉQUATORIEN.

Les diverses populations qui ont habité la République de l'Équateur avant l'arrivée des Espagnols ont laissé des vestiges qu'on peut classer en trois groupes, que nous étudierons successivement :

A, les routes;
B, les monuments;
C, les sépultures.

CHAPITRE IV.

ROUTES ET MONUMENTS.

A. — ROUTES.

Nous serons très brefs sur les routes que les Incas firent construire en territoire équatorien, car il n'en reste plus, à l'heure actuelle, que des vestiges insignifiants.

Nous savons que, dans l'empire péruvien, il existait deux chemins principaux se dirigeant du Nord au Sud, l'un qui suivait la côte, l'autre l'intersierra, et un grand nombre de voies transversales orientées de l'Est à l'Ouest (79, III, p. 260). Ce plan d'ensemble ne fut qu'en partie poursuivi en Équateur, où seule la route du haut plateau fut tracée de la frontière péruvienne à Tulcán (140, I, p. 198). La plupart des voyageurs et des chroniqueurs ont parlé de cette œuvre en termes très admiratifs, et Humboldt n'hésite pas à la comparer aux plus belles voies romaines (185, p. 108). Il semble pourtant qu'il y ait là quelque exagération. En effet, si l'on se reporte à la minutieuse description que Cobo nous a laissée de ces chemins, il apparaît que, si remarquable qu'ait été le travail accompli par les Indiens, il ne saurait être mis en parallèle avec celui des anciens Romains. D'ailleurs, comme les transports ne se faisaient, à l'époque précolombienne, qu'à dos d'hommes ou de lamas, les routes

ne répondaient nullement à l'idée que nous nous faisons d'une voie carrossable. Dans les plaines stériles et désertes, le chemin n'avait pas de largeur fixe et était simplement jalonné, de distance en distance, par de grands poteaux; dans les vallées, il avait 12 à 15 pieds de large et, pour éviter que les soldats ne volassent les récoltes, il était bordé d'épaisses parois de terre de 3^m à 4^m de haut. Quand il se trouvait sur une pente abrupte, le chemin se réduisait à un sentier étroit taillé dans la roche, où ne pouvaient passer de front qu'une personne et un lama. Lorsque la pente était très forte, il était pavé de pierres de taille formant escalier; dans certaines parties à flanc de montagne, il était parfois soutenu par un mur en pierres sèches de $1^m,50$ à $4^m,50$ de haut et protégé contre les éboulements provenant de la hauteur par une paroi analogue. Pour traverser les vallées étroites, deux murailles semblables, mesurant parfois 5^m ou 6^m de haut, étaient construites de façon à surélever la chaussée. Dans les régions marécageuses, celle-ci était également surélevée de 2 à 4 coudées, le remblai étant fait à l'aide de mottes de gazon prises sur les bas côtés. Pour l'écoulement des eaux, on ménageait sous le chemin des canaux ou de petits ponts. Ailleurs, la route était pavée de grandes dalles (79, III, p. 260-265). Ainsi que nous l'avons dit, de toute cette œuvre, il ne reste que des tronçons insignifiants, en particulier dans la province de l'Azuay. Aussi est-il beaucoup plus facile d'en suivre l'ancien tracé d'après les vestiges des monuments de toute nature dont nous allons faire l'étude et que les Indiens avaient construits à proximité des voies de communication.

B. — MONUMENTS PRÉCOLOMBIENS.

Des monuments précolombiens de l'Équateur il ne reste plus à l'heure actuelle que des ruines, trop souvent méconnaissables. L'étude historique qui précède a démontré que ces monuments peuvent appartenir soit à la civilisation incasique, soit à la civilisation préincasique. Toutefois, ceux de la première catégorie sont certainement de beaucoup les plus nombreux, car s'il est prouvé que les Caras, les Puruhaes, les Cañaris, les Paltas construisaient des édifices religieux ou autres, nous savons que les souverains de Cuzco substituèrent le plus souvent, ou adjoignirent aux bâtiments existants, des constructions plus solides et plus aptes à résister à l'épreuve du temps.

Ces constructions incasiques avaient des destinations très diverses : en premier lieu, nous devons mentionner les temples destinés au culte officiel du soleil, auxquels étaient annexés ces curieux monastères de vierges qui ont tant frappé les premiers chroniqueurs, en raison de leur analogie avec des institutions chrétiennes similaires. Près de ces temples, s'élevaient le plus souvent des palais des Incas.

Dans tous les chefs-lieux de province, où résidaient des gouverneurs ou leurs délégués, il y avait aussi des casernes et de grands magasins destinés à loger et à

ravitailler l'armée. De plus, le long des routes, existaient des magasins de moindre importance ([1]) et, à la fin de chaque journée d'étape, des *tambos* ([2]) ou auberges pour les voyageurs et pour les troupes de passage. Enfin, de nombreuses forteresses ou *pucará* avaient pour but d'assurer la tranquillité des provinces.

Il n'est pas inutile de rappeler ces faits connus, car les voyageurs et les chroniqueurs ont eu tendance à attribuer un objet religieux à presque toutes les ruines rencontrées. Pour éviter ces erreurs d'interprétation en ce qui concerne l'Équateur, il suffit de s'en rapporter au récit du consciencieux historien Cieza de León, qui ne signale comme temples importants dans le royaume de Quito que ceux de Caránqui, de Quito, de Latacunga et de Tomebamba et désigne tous les autres édifices du nom général d'*aposentos*, c'est-à-dire, *chambre*, *logement*, qualificatif qui convient parfaitement aux magasins et aux *tambos*.

A l'heure actuelle, et depuis longtemps déjà, tous les édifices somptueux ont disparu; seuls ont persisté jusqu'à nous les humbles bâtiments d'ordre utilitaire, et, à la vérité, rien n'est plus aisé à expliquer. Les palais et les temples, qui renfermaient de grandes richesses, furent saccagés dès la première heure par les *conquistadores*. En outre, comme ils se trouvaient toujours dans des centres habités, où les Espagnols fondèrent leurs principales villes (Quito, Latacunga, Cuenca), les matériaux eux-mêmes en furent dispersés pour servir à la construction des maisons et des églises. Au contraire, les édifices plus modestes furent en partie préservés, tant par leur pauvreté que par leur éloignement des grandes agglomérations.

En nous aidant des écrits des chroniqueurs et en nous guidant sur les ruines existantes, nous allons essayer d'établir une liste aussi complète que possible des divers édifices précolombiens de la vallée interandine équatorienne. Quant à ceux qui se trouvaient chez les peuplades de la côte du Pacifique, nous les avons déjà décrits à propos de chacune de ces tribus.

([1]) *Edificaban de ordinario estos depósitos ó almacenes fuera de poblado, en lugares altos, frescos y airosos, cerca del camino real;... eran muchas casas cuadradas y pequeñas como aposentos ordinarios, á manera de torrecillas, desviadas unas de otras dos ó tres pasos y puestas en hilera con mucho orden y proporción; en partes eran más, y en partes menos, según la necesidad lo pedía; y donde había más destas torrecillas ó buhios juntos, llamamos mayores y más largos depósitos, y donde menos, menores. Á veces eran las hileras de veinte, treinta, cincuenta y más casas... El asentar en lugares altos estos depósitos, lo hacían los indios para que lo que en ellos se guardaba estuviese defendido de las aguas y humedad y seguro de toda corrupción; y en dividir los buhios por el orden dicho, tiraban á prevenir el daño de los incendios* (79, III, p. 254-255).

([2]) Voici la description que Cobo donne de ces *tambos* : *Eran unas grandes casas ó galpones de sola una pieza, larga de ciento hasta trescientos piés, y ancha treinta á lo menos y á lo más cincuenta, toda descombrada y escueta, sin división de aposentos, ni apartamientos, y con dos ó tres puertas, todas en la una acera á iguales trechos* (79, III, p. 267).

1. RÉGION DES PASTOS.

Les ruines précolombiennes sont à peu près absentes dans cette région. Cieza de León (76, p. 389) et Balboa (25, p. 153) signalent une forteresse incasique située près du Rumichaca (pont naturel) d'Ipiáles (Colombie); nous ignorons s'il en reste quelque vestige.

Au sommet de la colline de Tulcanquer (3032^{m}) [1], qui se trouve sur la rive droite du rio Carchi, tout près de la frontière actuelle de Colombie, nous avons trouvé une dépression circulaire en forme de cuvette de 18^{m} de diamètre, bordée par un talus peu élevé, à peine accusé à certains endroits, qui paraît le reste d'une muraille en terre battue. Par analogie avec des vestiges qui se rencontrent fréquemment un peu plus au Sud, dans la région de Huaca, nous avions pensé tout d'abord qu'il s'agissait d'un fond de cabane, mais, outre que ses dimensions eussent été beaucoup moindres, nous n'avons pas rencontré dans l'intérieur de la dépression de Tulcanquer les sépultures si caractéristiques des fonds de cabanes de Huaca. Aussi, croyons-nous qu'il s'agit plutôt des ruines d'une ancienne forteresse. C'est en effet une bonne position stratégique, car la colline surplombe au Nord le rio Carchi par une pente abrupte et domine, vers le Sud, toute la vallée de Tuleán.

Aux environs et sur l'emplacement même du petit village de Huaca, on observe des fonds de cabanes fort nombreux, qui prouvent que la région était autrefois très peuplée. Ce sont des dépressions circulaires de 8^{m} à 10^{m} de diamètre, limitées par un léger rebord correspondant aux parois de la case. Les cabanes devaient être en terre battue, car on ne retrouve aucune trace de pierre ou de tout autre matériel de construction. En un point quelconque de l'enceinte, le rebord présente une solution de continuité, qui marque sans doute l'emplacement de la porte. Exactement au centre de l'aire, il existe souvent un enfoncement d'un mètre de diamètre environ, correspondant à une sépulture en puits, dont nous donnerons plus loin la description [2]; enfin, assez fréquemment, de chaque côté de la porte, une dépression analogue indique également des fosses [3].

Une forteresse, qui existait sur une colline au sud de Tusa ou San Gabriel [4], a complètement disparu (76, p. 389).

---

[1] Cette expression de colline peut surprendre, appliquée à une région dont l'altitude est de 3032^{m}; mais, il faut l'entendre relativement au plateau interandin, dont l'altitude moyenne est de 2500^{m} et au-dessus duquel elle forme un faible relief.

[2] Les habitants du pays, grands fouilleurs de tombes, connaissent si bien cette particularité qu'ils mesurent le diamètre de l'aire avec une corde, en prennent la moitié, déterminent ainsi le centre et creusent à coup sûr en cet endroit, même lorsque le tassement de la terre n'y a pas produit l'enfoncement habituel.

[3] Il est probable que le village de Huaca doit son nom à l'abondance des sépultures qu'on trouve dans ses environs; *huaca* signifie, en effet, en quichua, *sépulture de païens*.

[4] C'est sans doute celle que Huayna-Cápac avait fait construire, d'après Balboa, à Pesilia pour maintenir en respect les Miras et les Tusas (25, p. 157).

2. RÉGION DES CARAS.

A Caránqui, petit village situé à 4km au sud-ouest d'Ibarra, se trouvaient des bâtiments dont Cieza de León donne la description suivante (76, p. 389) : « Ces grands et somptueux bâtiments de Caránqui sont bâtis sur une petite place; à l'intérieur, se trouve un grand bassin en pierre très bien travaillée (1); les palais des Incas sont faits également de grandes et belles pierres très adroitement disposées sans ciment. Il y avait autrefois un temple du soleil et pour son service plus de deux cents vierges... Ce temple était très vénéré... Il renfermait de grands vases d'or et d'argent et d'autres richesses; les parois en étaient recouvertes de plaques d'or et d'argent. Les Incas avaient à Caránqui leurs garnisons ordinaires et leurs capitaines. » Oviedo (302, IV, p. 239) parle également du recouvrement d'or et d'argent des murs du temple, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, mais il déclare que l'édifice était de petites dimensions.

Il y avait donc à Caránqui un temple du soleil, un monastère de vierges, des palais pour les rois de Cuzco, des casernes et des magasins. Tous ces bâtiments sont l'œuvre de Huayna-Cápac, qui employa un an à les construire (252, p. 167).

Benalcázar, au cours de son expédition dans le nord de l'Équateur, en 1534, les saccagea complètement : *á honor de Sanct Bartolomé fué desollada presto*, nous dit Oviedo sous une forme qu'on pourrait croire ironique (302, IV, p. 239). En 1542, Cieza de León ne décrivait déjà plus que des ruines. Coréal, en 1692 (86, II, p. 55), parle encore de fort belles citernes et de vestiges d'un palais et d'un temple du soleil. A l'heure actuelle, il ne reste qu'un pan de mur du temple, qui sert de séparation entre deux champs, et sur lequel on retrouve quelques traces de l'enduit d'argile jaune mélangée de paille hachée, dont les Incas avaient l'habitude de recouvrir leurs murs (2). Quant à la grande citerne, elle a été volontairement comblée, mais une tradition locale conserve encore le souvenir de son emplacement (142, p. 79-80).

---

(1) Dans un grand nombre d'édifices incasiques de l'Équateur, des bassins ou baignoires de pierre sont mentionnés. Ce fait est à rapprocher des détails de même nature que Jerez nous donne au sujet du palais d'Atahuallpa à Cajamarca (196, p. 334) : *En él [patio] un estanque, al cual viene agua por un caño, tan caliente, que no se puede sofrir la mano en ella. Esta agua nasce hirviendo en una sierra que está cerca de allí. Otra tanta agua fria viene por otro caño, y en el camino se juntan y vienen mezcladas por un solo caño al estanque; y cuando quieren que venga la una sola, tienen el caño de la otra. El estanque es grande, hecho de piedra; fuera de la casa, á una parte del corral, está otro estanque, no tan bien hecho como este; tiene sus escaleras de piedra, por do bajan á lavarse.*

(2) Jerez, dans sa description du palais d'Atahuallpa à Cajamarca, dit en effet (196, p. 334) : *Las paredes están enjalbegadas de un betúmen bermejo, mejor que almagre, que luce mucho, y la madera que cae sobre la cobija de la casa está teñida de la mesma color.* Betánzos, énumérant les ordres que Inca-Yupanqui donna pour la réédification de la ville de Cuzco, est encore plus explicite (35, p. 110) : *Para [que] la mezcla que ansí habian de llevar en el lucimiento de las casas, ansí por de dentro como por de fuera, pegase y no se resquebrajase, mandó que trujesen para aquel tiempo mucha cantidad de unos cardones que ellos llaman agua-*

González Suárez pense qu'il existait à Caránqui, avant la venue des Incas, un temple plus modeste bâti par les Caras. Ce temple avait une forme hexagonale parfaite, avec une porte vers l'Occident; il fait actuellement partie intégrante de l'église du village; ses dimensions étaient fort réduites, car la chapelle du maître-autel y tient à peine. Les murs, jusqu'à la hauteur de deux mètres environ, sont faits de très grandes pierres non taillées, unies, semble-t-il, par un mortier d'argile et de sable. Plusieurs côtés de l'hexagone ont été détruits soit par les Incas, soit par les Espagnols, pour l'adapter à sa nouvelle destination (142, p. 79).

Près du village de Cayambe, il y avait un édifice fort différent des constructions incasiques habituelles. Nous en donnons la description d'après Juan et Ulloa, qui en ont publié également le dessin (201, II, p. 625, *pl. XVI*). La construction se trouvait sur le sommet d'une colline; de forme parfaitement circulaire, elle mesurait $15^{m},60$ environ de diamètre et $50^{m},50$ de circonférence. Les parois en briques crues, cimentées avec de l'argile, étaient conservées sur une hauteur de $3^{m},90$ à $4^{m},90$; leur épaisseur était de $1^{m},30$ à $1^{m},60$. Une seule porte, de petites dimensions, permettait de pénétrer dans l'édifice, qui ne présentait aucune division intérieure.

Ces ruines ont complètement disparu à l'heure actuelle et leur destruction était déjà un fait accompli en 1834. Leur emplacement s'appelle aujourd'hui Puntachil (140, I, p. 98). Ce point ayant été occupé par un détachement de la Mission géodésique de l'Équateur, le capitaine Maurain a bien voulu nous fournir les indications suivantes : « L'endroit, où se trouve la station astronomique de Puntachil, situé près et à l'est de Cayambe, marque, pour les gens du pays, l'emplacement de l'ancien temple du soleil. C'est un rectangle parfaitement régulier de 80^{m} sur 150^{m} environ, avec profil très net de retranchement sur le pourtour; au centre, il existe un léger renflement; du côté du village, une levée de terre donnait accès à la redoute en un rentrant flanqué. » Dans cet ancien édifice, Juan et Ulloa voyaient les restes d'un temple, dont, rapportent-ils, la tradition locale conservait le souvenir. Velasco (418, II, p. 38) croit lui aussi à une destination cultuelle; il ajoute même que le bâtiment renfermait une image du soleil en or et que les parois étaient recouvertes de plaques d'argent. Malgré ce double témoignage, et en nous guidant sur les détails que nous a donnés le capitaine Maurain sur la disposition des lieux, nous croyons plutôt qu'il s'agit d'une de ces forteresses caras dont nous avons donné plus haut la description (p. 16). Nous retrouvons, en effet, le terre-plein et le bâtiment central, qui en faisaient les caractéristiques. De toute façon, temple ou forteresse, cet édifice ne peut être attribué aux Incas, car rien

---

colla quizca (a), *con el zumo de los cuales fuesen untadas las tales paredes; é siendo la mezcla muy bien amasada é mezclada con mucha cantidad de lana, fuese puesta en las tales paredes sobre la mojadura que ya habeis oido de los tales cardones, y que en la tal mezcla, si no quisiesen echar lana, echasen paja, la qual fuese muy mucho molida, é ansí se diese lustre á las tales paredes y edificios.*

(a) *Cereus peruvianus* (Note de Jiménez de la Espada).

dans le mode de construction ne rappelle la façon péruvienne, et, avec González Suárez (**140**, I, p. 98; **142**, p. 80), nous estimons qu'il s'agit d'une œuvre des anciens Caras, ce qui expliquerait la faible notoriété qu'elle avait dans le pays et le silence de Cieza de León à son sujet.

Par contre, il semble que les ouvrages fortifiés signalés par Juan et Ulloa dans la cordillère orientale, à Pambamarca et sur plusieurs sommets des environs, soient d'origine incasique ; la description, qu'en donnent les géodésiens espagnols, correspond, en effet, exactement à celle du *pucará* péruvien (**201**, II, p. 633).

González Suárez (**140**, I, p. 97; **142**, p. 81) pense qu'il existait un édifice analogue à celui de Cayambe, un peu au-dessus de l'endroit où se trouve actuellement l'église du village de Quinche; il n'en donne pas la description et n'indique pas la source où il a puisé ce renseignement ([1]).

A Quito même, il y eut de grands monuments, un temple du soleil, un monastère de vierges, des palais et des magasins considérables construits par Huayna-Cápac. Le temple occupait l'emplacement d'un ancien temple cara. Ces bâtiments multiples couvraient un immense espace et renfermaient de grands trésors; suivant une tradition, les pierres en avaient été apportées de Cuzco (**77**, p. 247) ([2]). Leur réputation fit que les conquérants, pour découvrir ces richesses, les démolirent jusqu'aux fondations (**418**, II, p. 35, 57), de sorte que, de tous ces édifices, il n'est plus resté qu'une grande quantité de pierres de taille ou de cylindres de granit, qui ont été employés dans la construction des églises et des maisons de la ville (**142**, p. 81). A plus forte raison, n'existe-t-il plus rien des monuments caras que nous avons décrits, d'après Velasco, en traitant de ce peuple (p. 18-19).

3. RÉGION DES LATACUNGAS.

L'édifice de Pachuzala ou de Callo est beaucoup mieux connu que tous ceux dont nous avons parlé jusqu'ici. En effet, si Cieza de León, qui le désigne sous le nom de *aposentos de Mulahalo*, ne fait que le mentionner (**76**, p. 393), Juan et Ulloa (**201**, II, p. 626-628, *pl. XVII*), Humboldt (**185**, p. 195-200, *pl. XXIV*), Osculati (**299**, *pl. III, fig.* 2), Jiménez de la Espada (**198**) et enfin Reiss (**333**) l'ont visité, figuré ou décrit. De toutes ces descriptions, il n'y a guère à retenir que celles de Humboldt et de Jiménez de la Espada. En effet, les géodésiens espagnols semblent, dans leurs études archéologiques, avoir fait œuvre d'imagination plus que de science. Le plan qu'ils ont

---

([1]) Le texte de Herrera, auquel l'historien de Quito renvoie le lecteur, ne parle pas, en effet, d'un temple, mais d'une trouvaille de quelques objets précieux faite par Benalcázar à Quinche (Herrera écrit Quioché); cette trouvaille comprenait : *diez cantaros de fina plata, dos de oro de subida ley, cinco de barro esmaltados, y entremetido en ellos algun metal con gran perfecion* (**163**, III, 5e Déc., Liv. 6, p. 170).

([2]) Une tradition analogue existait au sujet des matériaux employés pour la construction des édifices de Tomebamba (*cf.* la note 3 de la page 101, où nous citons en entier le texte de Cieza de León).

donné du monument de Callo est, de l'avis unanime de Humboldt et de Jiménez de la Espada, absolument fantaisiste, et nous aurons à faire la même remarque à propos de l'Inga-pirca. La description de Reiss est trop courte pour ajouter beaucoup à ce que nous savions. Quant à la vue de l'édifice donnée par Osculati et reproduite servilement par Villavicencio (422, p. 48), elle renferme des erreurs qui lui retirent toute valeur ; c'est ainsi que les linteaux des portes y sont représentés sous une forme angulaire, qu'on ne retrouve pas plus à Callo que dans aucun autre monument incasique.

Voici, d'après Humboldt et Jiménez de la Espada, ce qu'était cet édifice de Pachuzala, aujourd'hui à peu près complètement détruit. Il était situé un peu au sud-ouest d'une petite colline de forme arrondie très régulière, appelée le *Panecillo de Callo*, à trois lieues environ du cratère du Cotopaxi, à 3160^{m} d'altitude. Dans son intégrité, il devait être composé de quatre chambres se faisant face deux à deux, ainsi que le montre le plan ci-dessous emprunté à Humboldt (*fig.* 2), mais,

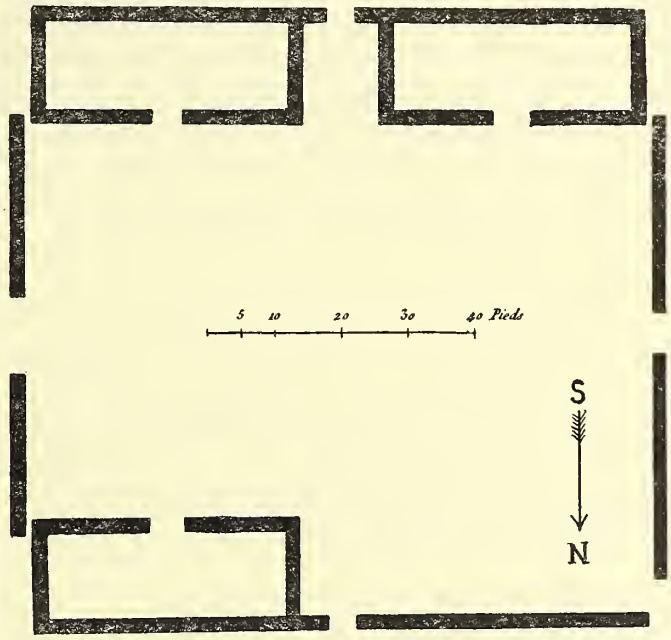


Fig. 2. — Plan de l'édifice de Callo, d'après Humboldt (185, *pl. XXIV*).

déjà à l'époque où le célèbre voyageur allemand visitait l'Équateur, celle du Nord-Ouest n'existait plus. Ces chambres mesuraient environ 13^{m} de longueur sur 5^{m},50 de largeur; leurs murs avaient une épaisseur de 1^{m} et une hauteur de 5^{m}. Deux parois parallèles, orientées nord-sud, délimitaient, avec ces quatre bâtiments une vaste cour carrée de 30^{m} de côté environ, où l'on accédait par quatre portes placées au milieu de chaque face.

La pierre qui a servi à construire l'édifice est, suivant Humboldt, un porphyre à base basaltique brûlé et spongieux, d'après Jiménez de la Espada, une variété de trachyte appelée *dolérite*, noirâtre, présentant parfois des taches rougeâtres, âpre au toucher et très légère. Ces pierres, qui se rencontrent en très grand nombre dans la plaine de Mulaló et de Callo, sont des produits volcaniques provenant des éruptions du Cotopaxi et servent encore à l'heure actuelle à la construction, en raison de la facilité de leur taille et de leur légèreté.

Les pierres du monument ont en général la forme de parallélipipèdes à base carrée, de 25cm de côté, ou rectangulaire, de 25cm sur 50cm. Elles sont placées en files d'égale hauteur, mais si les lignes de séparation des assises sont parfaitement parallèles entre elles, il n'en est pas de même des lignes de séparation verticales, qui sont tantôt normales, tantôt obliques, parfois courbes. Comme dans le monument de l'Inga-pirca que nous décrivons plus loin, la face extérieure des pierres est convexe et polie avec soin; toutefois, Jiménez de la Espada a remarqué qu'à l'intérieur des chambres, cette face était simplement dégrossie comme pour permettre l'adhérence d'un enduit qui y aurait été appliqué, mais dont il n'a cependant retrouvé aucune trace. Nous avons dit qu'on a pu en découvrir quelques restes à Caránqui et nous verrons qu'il en est de même à Inga-pirca. Les murs comprennent deux rangées de moellons, l'une en dehors, l'autre en dedans ; la face des pierres qui correspond au centre de la muraille est brute. Humboldt rapporte, d'après Juan Larrea, que l'intervalle compris entre les deux rangées était comblé par de l'argile mélangée de petits cailloux; c'est encore là une particularité que nous avons notée à Inga-pirca.

Les portes sont hautes et étroites, en forme de trapèze, le seuil étant plus large que le linteau, qui est fait d'une seule pierre plate et allongée, non dégrossie.

A l'intérieur des chambres, il existe, au niveau de la huitième assise, des niches en forme de trapèze comme les portes, dont la hauteur correspond exactement à celle de deux files et dont la profondeur est égale à la moitié de l'épaisseur du mur. Humboldt en a compté 18 dans chaque chambre, et Jiménez de la Espada a noté qu'elles manquent dans les deux bâtiments orientaux, le long des parois qui se font face.

Alternant avec ces niches et le long de la rangée de pierres qui leur est immédiatement supérieure, il existe des saillies de pierre cylindriques ou légèrement coniques, perpendiculaires à la paroi et formant bloc avec le moellon placé entre les linteaux des deux niches adjacentes (*fig.* 3). Des niches et des saillies semblables existent dans le bâtiment d'Inga-pirca.

Tel est ce monument de Callo, en somme d'une grande simplicité et de dimensions assez restreintes, auquel convient parfaitement la destination que lui assigne Cieza de León : « les *aposentos de Mulahalo* servaient, dit cet auteur, de logement à l'Inca et à ses capitaines, au cours de leurs voyages, et de magasins de provisions

de toute nature pour la troupe » (76, p. 393). Toutefois, cette interprétation n'a pas été admise par Jiménez de la Espada et par González Suárez. Le fait, qui semble avoir induit ces auteurs à supposer à ce monument une distinction religieuse, est le voisinage de la petite colline de Callo et du volcan Cotopaxi. On a, en effet, longtemps pensé, — et González Suárez admet cette opinion (140, I, p. 95), — que le cerro de Callo était artificiel, et l'on sait, d'autre part, que les Incas vouaient un culte aux montagnes neigeuses et aux volcans. Mais, les recherches de Reiss (333) et de Wolf (447, p. 80) ont montré que le cerro de Callo n'était nullement un tumulus et, en outre, les ruines qui se trouvent à ses pieds ne correspondent ni en grandeur ni en splendeur à un temple que les Incas auraient fait construire

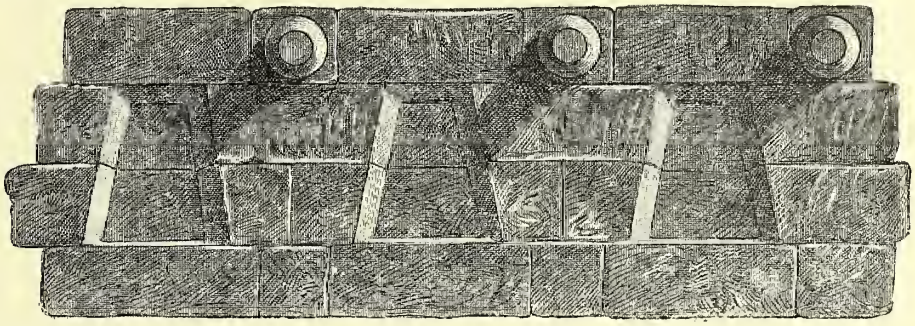


Fig. 3. — Disposition des niches et des saillies des parois dans l'édifice de Callo, d'après Jiménez de la Espada (198).

au plus imposant et au plus redoutable des volcans équatoriens. D'ailleurs, le seul auteur ancien qui nous parle d'un temple construit en cet endroit, est Velasco (418, II, p. 10); il aurait été l'œuvre des Caras, puis aurait été ultérieurement réédifié par les Péruviens. Le témoignage de l'historien de Quito ne nous semble pas suffisant pour infirmer celui de Cieza de León, toujours très précis dans ses informations. A notre avis, l'explication donnée par cet auteur, si naturelle et si conforme à la simplicité de la construction, est la seule acceptable, et l'hypothèse ingénieuse de Jiménez de la Espada, qui voudrait voir dans les ruines de Callo un édifice en rapport avec la tradition de l'Homme blanc, nous paraît tout à fait invraisemblable. Toute interprétation religieuse nous semble d'autant plus inadmissible que, non loin de là, les Incas avaient un temple célèbre, au point même où est construite aujourd'hui la ville de Latacunga.

Ces *aposentos* de Latacunga étaient, d'après Cieza de León (76, p. 393), aussi considérables que ceux de Quito et, vers le Sud, on n'en rencontrait pas de semblables avant Tomebamba. Ils comprenaient, en dehors des magasins, des palais pour les Incas, un temple du soleil et un monastère de vierges; « quoique ruinés, dit le chroniqueur, ces édifices laissent deviner leur ancienne splendeur, car, dans certains murs, on voit clairement les endroits où étaient encastrés les lamas d'or et autres

objets magnifiques que les Indiens sculptaient dans les parois. Le palais de l'Inca et le temple du soleil étaient particulièrement riches. » De ces monuments il ne reste plus rien aujourd'hui. Ils ont subi le sort de ceux de Caránqui, de Quito et de Tomebamba; leurs pierres ont été dispersées pour la construction des maisons et des églises modernes.

Cieza de León signale encore des *aposentos* ordinaires, actuellement disparus, à Muliambato et au point où la route de Quito à Cuzco traverse le rio Ambato (**76**, p. 394, 395).

Sur l'emplacement du village moderne de Mocha, il existait des bâtiments somptueux, très grands et nombreux, mais déjà tout à fait détruits au moment du passage de Cieza de León, qui ne put voir que quelques ruines, « dont certaines parties construites en bonne pierre bien travaillée, dit-il, résisteront encore longtemps » (**76**, p. 395). L'œuvre du temps a été hâtée par l'homme et les pierres taillées des édifices incasiques se retrouvent maintenant encastrées dans les murs des maisons du village espagnol (**140**, I, p. 201). Il est fort probable qu'il y avait à Mocha de grands magasins et une forteresse.

4. RÉGION DES PURUHAES.

Des bâtiments de Riobamba, qui, suivant Cieza de León (**76**, p. 395), n'étaient pas inférieurs à ceux de Mocha, il ne reste plus rien aujourd'hui, pas plus que des différents édifices construits à Liribamba et au pied du Chimborazo par les anciens Puruhaes, édifices que nous avons décrits en parlant de cette dernière tribu (p. 26-27).

Plus au Sud, à l'entrée même de la vallée d'Alausí, Cieza de León cite au passage le *tambo* de Tiocajas et les *aposentos principales* de Tiquizambi (**76**, p. 396), que Caldás retrouva plus tard, à une demi-lieue du village actuel de Tixan (**66**, p. 469). Ce monument était en pierres taillées, qui ont été employées à la construction de l'église et des habitations du village espagnol (**334**, p. 19).

5. RÉGION DES CAÑARIS.

Cieza de León mentionne les *aposentos* du rio Chanchan (**76**, p. 396), maintenant disparus.

A Achupallas, il existait un édifice plus important, de 40 pieds de long sur 15 de large, bâti en pierres taillées, qui a été transformé en église et dont les parois présentaient des niches analogues à celles du bâtiment de Callo. Derrière l'édifice, se trouvaient deux baignoires carrées en marbre, où l'eau s'écoulait par des gargouilles, de marbre également, représentant un jaguar et un lézard (**418**, I, p. 10, II, p. 38). A Pomallaeta, il y avait un autre bâtiment dont González Suárez vit encore les

décembres en 1865 (**140**, *Atlas*, p. 169). Ces deux édifices furent construits par Túpac-Yupanqui, lors de la conquête du royaume de Quito; le premier semble avoir été un magasin-tambo, analogue à celui de Callo; le second, une forteresse (**25**, p. 78).

Dans la Cordillère transversale qui sépare la vallée d'Alausí de celle de Cañar, sur les bords de la lagune de Culebrillas, à 4051^{m} d'altitude, se voient les ruines connues sous le nom de *Paredones*. Ces restes ont frappé l'imagination de certains voyageurs et historiens qui y ont vu des tours et des labyrinthes, et ont même considéré comme artificiels la lagune et le petit rio tortueux qui s'y déverse (**418**, I, p. 10; **422**, p. 437). Une tradition indigène rapporte, en effet, que, lorsque les Indiens qui apportaient la rançon d'Atahuallpa apprirent la mort tragique de ce prince, ils creusèrent aussitôt cette lagune, dont le fond serait taillé en gradins, pour y enfouir leur trésor et notamment une grosse chaîne d'or ([1]).

En réalité, l'édifice de Paredones était un simple *tambo* ([2]), aujourd'hui à peu près complètement détruit, sur le chemin d'Alausí à Cañar. A l'est de ce chemin, on ne retrouve que des rangées de pierres non travaillées qui jonchent le sol, sans qu'il soit possible de reconstituer le plan de l'édifice. A l'Ouest, ces pierres dessinent assez exactement un grand rectangle de 55^{m} de long sur 7^{m} de large environ, dont le grand axe est parallèle au chemin. En outre, au sud-ouest de la lagune, dans l'angle formé par celle-ci et le rio Culebrillas et sur la rive gauche de celui-ci, on observe un tertre de forme rectangulaire de 6^{m} sur $11^{m},60$, à grand axe orienté N.O-S.E, surélevé sur la plaine environnante de 50^{cm} environ et dont le mur de soutènement est formé de pierres travaillées. Des pierres analogues existent dans l'abri moderne que la municipalité de Cañar a fait construire dans ces lieux inhospitaliers avec les matériaux de l'édifice incasique.

Le *tambo* de Paredones se composait d'un assez grand nombre de bâtiments, les uns en pierres brutes, les autres en pierres taillées. La carrière d'où celles-ci ont été extraites est d'ailleurs toute proche. En effet, sur la rive droite du rio Culebrillas, à 400^{m} en aval de la lagune, on rencontre une petite plaine surplombée par une haute montagne appelée *Yana-urcu*, dont la cime est hérissée de gros rochers. Sur ce terrain, on trouve, à moitié enterrés, une quantité considérable de blocs travaillés, de dimensions diverses, et dont quelques-uns atteignent 2^{m} à 3^{m}. Il y a eu en cet endroit un grand atelier de taille de pierres,

---

([1]) Cette tradition est encore si vivace, qu'il y a quelques années, une société se forma à Cuenca dans le but d'assécher cette lagune pour retrouver ces richesses. Une légende identique a cours dans nombre de régions de l'Équateur, de la Colombie et du Pérou.

([2]) González Suárez, qui avait primitivement admis cette destination de l'édifice de Paredones (**139**, p. 51; **140**, I, p. 201, *Atlas*, p. 169), écrit dans un travail plus récent (**141**, p. 28-29) que ce monument n'est pas incasique et représente un temple élevé par les Cañaris à la lagune de Culebrillas, qu'ils considéraient comme sacrée. Nous ferons simplement remarquer que cette nouvelle interprétation, à l'appui de laquelle l'historien équatorien n'apporte d'ailleurs aucun argument précis, repose elle-même sur une simple hypothèse. Le culte des Cañaris pour la lagune de Culebrillas ne nous est en effet attesté par aucun auteur ancien.

tirées sans doute de blocs écroulés de la cime de la montagne. Cette carrière, connue actuellement sous le nom de *Labrashcarumi* «pierre travaillée», avait déjà été signalée par Humboldt (**185**, p. 115). Il est fort probable, comme cet auteur le suppose, que les matériaux de l'Inga-pirca en proviennent.

YANA-CAURI.

La colline de Yana-cauri est située à 8^{km} ou 10^{km} au nord du village de Cañar, sur le territoire d'une *hacienda* appartenant à la famille Carrazco. Elle a la forme générale d'une ellipse (*pl. I, fig.* 1), dont le grand axe est orienté dans la direction Nord-Sud; elle est peu élevée et formée d'une roche assez friable qu'on appelle dans le pays *cangagua*, et qui, d'après l'examen qu'a bien voulu en faire M. le professeur Lacroix, est un tuf volcanique remanié, formé par de petits graviers d'andésite et surtout de labradorite, très variés de structure et associés à de la calcite secondaire. Sur le sommet de la colline, terminé en plate-forme, se trouve une maison de construction récente, bâtie à l'aide de pierres travaillées à la façon incasique. Toute cette colline a été taillée intentionnellement et les vestiges de ce travail sont fort visibles encore à l'heure actuelle, surtout sur les pentes Nord-Ouest, où l'on note de grandes et larges marches rangées en demi-cercle, au nombre de 4 ou 5, sculptées dans la roche même (*pl. I, fig.* 2). Ce grand escalier est interrompu en deux endroits par un escalier à degrés beaucoup plus petits et plus nombreux (on en compte 12 à 15 du côté droit, où il est particulièrement bien conservé). Au bas des gradins, sont creusées deux cuves accolées, profondes de $1^{m},20$ à $1^{m},30$ et larges de 2 mètres, séparées par une paroi de 50^{cm} d'épaisseur environ. Sur leur face postérieure, ces cuves présentent deux excavations rectangulaires; en outre, leur paroi antérieure est percée, en son point le plus déclive, d'un orifice destiné sans doute à l'écoulement de l'eau. Celle-ci était amenée d'en haut par des canaux creusés en pleine roche et qui suivent le gradin immédiatement supérieur.

Plus bas que ces cuves, et se prolongeant sur la pente Ouest, on aperçoit encore de larges marches, analogues à celles que nous venons de décrire.

Sur la pente Nord-Est, la même disposition se continue et l'on y retrouve nettement trois larges gradins qui forment le soubassement de la maison moderne. Ceux-ci sont interrompus en leur milieu par un escalier à degrés plus rapprochés et moins élevés, au nombre de 6 à 7. Le gradin supérieur présente, creusés à même dans la roche, des espèces de sièges peu profonds, étroits et bas, séparés par des saillies rectangulaires de pierre, dont la face antérieure porte une excavation rectangulaire (*pl. I, fig.* 3).

Parmi les matériaux qui ont servi à construire le mur du *patio* de la ferme, nous avons observé plusieurs pierres portant une rigole; elles proviennent, sans aucun doute, de la canalisation qui servait à amener l'eau jusqu'au canal creusé dans la roche de l'avant-dernier gradin de la face Nord-Ouest.

La présence des bâtiments modernes n'a pas permis une étude plus complète des lieux. Nous ajouterons toutefois qu'au pied Nord-Ouest de la colline se trouve l'entrée, obstruée en partie, d'un souterrain. Des Indiens, qui ont essayé d'y pénétrer, racontent que le sol en est taillé en degrés.

A 400m environ au nord de Yana-cauri, une seconde colline présente quelques vestiges de sculptures semblables, en très mauvais état.

Ces curieux restes n'ont jamais été décrits en détail. Habel semble néanmoins en avoir eu connaissance, car il parle de bains artificiels qui se trouvent aux environs de l'Inga-pirca (**148**, p. 53). Le P. Piolet en a publié, sans aucun commentaire, une reproduction photographique (**316**, p. 383). González Suárez (**140**, I, p. 278) en donne la description rapide suivante : « Dans le district de Cañar, dans une vallée qui se trouve du côté occidental de la Cordillère, il y a des ruines notables connues sous le nom de Hana-cauri; elles sont composées d'une grande roche, qui s'élève sur une plate-forme semi-circulaire; la roche est travaillée en forme de table quadrangulaire avec des sièges de chaque côté et des récipients qui communiquent au moyen de canaux étroits avec la table supérieure ». Il est évident que cette table quadrangulaire correspond actuellement à l'espace occupé par la maison moderne.

Quelle est la signification de ce monument?

Pour le savant historien de l'Équateur, Hana-cauri est une corruption de Hának-Huari, mot par lequel on désignait les lieux sacrés où, suivant la légende, étaient nés les ancêtres de la tribu. On lit en effet dans Arriaga (**21**, p. 11, 12) : « *Adoran ..... a las casas de los Huaris que son los primeros pobladores de aquella tierra, que ellos dizen fueron Gigantes... Invocan a Huari, que dizen es el Dios de las fuerças, quando an de hazer sus Chacaras, o casas, paraque se las preste* ».

Il ne nous semble pas cependant que la rectification d'orthographe proposée par González Suárez soit justifiée, car Arriaga est le seul auteur ancien qui écrive Huari; tous les autres ont adopté l'orthographe Cauri. Ce nom s'appliquait à des idoles qui existaient dans un grand nombre de régions du Pérou ([1]), la plus célèbre de toutes étant celle des environs de Cuzco, connue sous le nom de *Huanacauri* ([2]), qui est à peu près celui du monument équatorien que nous venons de décrire. Sa réputation provenait de ce qu'elle était intimement liée à la légende relative à l'origine des héros civilisateurs Incas ([3]). Elle représentait, en effet, pour les

---

([1]) Les premiers missionnaires augustins en détruisirent une qui se trouvait dans la province de Guamachuco, sur le sommet d'une haute montagne battue par les vents (**336**, p. 28).

([2]) On trouve d'ailleurs ce nom écrit de façons très diverses dans les anciennes relations : Guanacaure (**317**, p. 260), Aynanacauri, Alguanacaure, Guanacenti, Aguanacauri, Guanacauri (**194**, p. 154, 168, 184, 198, 209), Guanacaori (**304**, p. 305).

([3]) Il existe deux légendes principales relatives à l'origine des héros civilisateurs incasiques, où la montagne de Huanacauri joue un rôle important. La première est rapportée par Garcilasso de la Vega de la façon suivante : Autrefois, la région de Cuzco était en pleine barbarie; touché de cet état de choses, le soleil envoya sur terre, pour instruire et civiliser les hommes, deux enfants qu'il avait eus avec la lune : Manco-Cápac et

Indiens, l'ancêtre même de leurs rois. Elle était en pierre, de taille moyenne, sans figure humaine, et en forme de fuseau. Au moment de la grande fête du Raymi,

---

sa femme Coya Mama Ocllo Huaco. Dans ce but, il leur remit une verge d'or de deux doigts d'épaisseur et d'une demi-aune de longueur; là où cette verge s'enfoncerait d'un seul coup dans la terre, les pèlerins devaient s'arrêter et commencer leur tâche. Partis des bords du lac de Titicaca, ils cheminèrent jusqu'à la montagne de Huanacauri, où le signe attendu se réalisa. En souvenir de ce prodige, les Incas, descendants de Manco-Cápac et de sa sœur et épouse, firent construire un temple sur le sommet de la colline (**129**, I, p. 72-76). La deuxième légende est également rapportée par Garcilasso (**129**, I, p. 86-87), mais d'une façon incomplète; aussi la reproduisons-nous d'après Betánzos, qui semble l'avoir notée dans toute son intégrité :« Dans les temps anciens, Cuzco n'était qu'un misérable village dont le chef s'appelait *Alcaviza*. Un jour, il se forma à 7 lieues du village, au point appelé *Pacaritambo*, une grotte d'où sortirent quatre couples; les hommes s'appelaient *Ayar Cache*, *Ayar Oche*, *Ayar Auca* et *Ayar Mango*; les femmes : *Mama Guaco*, *Cura*, *Ragua Ocllo* et *Mama Occlo*. Ils étaient richement vêtus de tissus de laine brochés d'or; les hommes portaient des haches d'or en forme de hallebardes et, suspendu au cou, un petit sac où se trouvaient des frondes de *niervios;* les femmes avaient tous les ustensiles nécessaires à la cuisine, en or également. Tous s'en furent à une montagne appelée *Guanacaure*, au bas de laquelle ils semèrent des pommes de terre. Un jour, du haut de la montagne, Ayar Cache lança quatre pierres avec sa fronde et ouvrit de la sorte quatre grandes vallées dans les montagnes environnantes. Après cet exploit, ses frères, redoutant qu'il ne voulût abuser de sa force pour s'imposer à eux comme chef, l'enfermèrent par surprise dans la caverne d'où ils étaient sortis; puis, un an après, ils abandonnèrent la montagne de Guanacaure et passèrent à la quebrada de Matagua, d'où ils voyaient le village de Cuzco. Le site où il était construit leur plut et ils résolurent de s'y installer; mais, auparavant, ils décidèrent que l'un d'entre eux resterait sur la montagne de Guanacaure, où, transformé en idole, il serait adoré comme fils du soleil et obtiendrait la protection de son père pour les survivants. Ce fut Ayar Oche qui accepta ce rôle; aussitôt, il s'envola vers les nues comme un grand oiseau, puis revint se poser sur la montagne, où il se transforma en pierre, après avoir donné à Ayar Mango, sur l'ordre du soleil, le nom de *Mango Cápac* (**35**, p. 9-16). On sait que Mango Cápac fut le fondateur de la dynastie incasique. Ces légendes sont rapportées avec quelques variantes par Cieza de León (**77**, p. 13-26), Balboa (**25**, p. 4-9), Montesinos (**252**, p. 4-9), et Cobo (**79**, III, p. 121-125) [*Cf.* le résumé que Jiménez de la Espada a donné de ces divers récits dans une note très documentée à la *Segunda parte de la crónica del Perú* (**77**, p. 14)].

Cieza de León (**77**, p. 109-110) ajoute des détails fort intéressants au sujet des cérémonies que les Incas célébraient sur cette colline sacrée : *Era la segunda guaca de los Incas el cerro de Guanacaure, que está á vista de la ciudad, y era por ellos muy frecuentado y honrado por lo que algunos dicen quel hermano del primer Inca se convertió en aquel lugar en piedra, al tiempo que salian de Pacaritambo* [*Paearec Tampu*], *como al principio se contó. Y habia en este cerro antiguamente oráculo por donde el maldito Demonio hablaba; y estaba enterrado á la redonda suma de grande tesoro, y en algunos dias se sacrificaban hombres y mujeres, á los cuales, antes que fuesen sacrificados, los sacerdotes les hacian entender que habian de ir á servir* [*á*] *aquel Dios que allí adoraban, allá en la gloria que ellos fingian con sus desvaríos que tenian; y así, teniéndolo por cierto los que habian de ser sacrificados, los hombres se ponian muy galanos y ataviados con sus ropas de lana fina, y llautos de oro, y patenas, y brazaletes, y sus oxotas con sus correas de oro; y despues de haber oido el parlamento que los mentirosos de los sacerdotes les hacian, les daban á beber mucho de su chicha con grandes vasos de oro, y solenizaban* [*con*] *cantares el sacrificio, publicando en ellos, que, por servir á sus dioses, ofrecian sus vidas de tal suerte, teniendo por alegre recebir en su lugar la muerte. Y habiendo bien endechado estas cosas, eran ahogados por los ministros, y puestos en los hombros sus quipes* (a) *de oro y un jarrillo de lo mesmo en la mano, los enterraban á la redonda del oráculo, en sus sepulturas. Y á estos tales tenian por santos canonizados entre ellos, creyendo sin duda ninguna que estaban en el cielo sirviendo á su Guanacaure. Las mujeres que sacrificaban iban vestidas asimismo ricamente con sus ropas finas de colores y de pluma, y sus topos de oro, y sus cucharas, y escudillas y platos, todo do oro; y así aderezadas, despues que han bien bebido, las ahogaban y enterraban, creyendo, ellas y los que las mataban, que iban á servir á su diablo ó Guanacaure. Y hacíanse grandes bailes y*

(a) *Kquepi, significa hatillo ó maletilla de camino* (Note de Jiménez de la Espada).

on l'ornait de riches vêtements décorés de plumes ([1]) (79, IV, p. 36). Les Incas professaient une telle vénération pour ce dieu qu'ils emportaient son image dans les expéditions guerrières qu'ils commandaient en personne (79, IV, p. 36; 304, p. 305). Nous savons, d'autre part, que Huayna-Cápac avait donné le nom de Huanacauri à l'une des quatre collines qui entouraient la ville de Quito ([2]) (252, p. 143). D'autres collines du royaume furent baptisées de même, soit par les Incas, soit par les colonies de *mitimaes*. C'est ainsi que, outre celle de la région de Cañar, il y en avait une autre de même nom, à l'est de Cuenca, au-dessus du petit village de Paccha (201, I, p. 335).

Il est bien difficile de dire si tous les lieux ainsi dénommés étaient l'objet d'un culte analogue à celui que Cieza de León décrit pour le Huanacauri de Cuzco. La supposition paraît toutefois vraisemblable et l'on serait tenté de croire que le texte suivant, emprunté à ce chroniqueur, s'applique au Huanacauri de Cañar, bien qu'il soit impossible de déterminer l'emplacement exact de la *huaca* de Ancoeagua dont il est question ([3]) (77, p. 111) :

« *El cuarto templo estimado y frecuentado por los Incas y naturales de las provincias, fué la guaca de Ancocagua, donde tambien habia oráculo muy antiguo y tenido en gran veneracion. Estaba pegado con la provincia de Hátun Cana, y á tiempos iban de muchas partes con grand veneracion á este demonio á oir sus vanas respuestas; y habia en él grand suma de tesoros, porque los Incas y todos los demás los ponian allí. Y dícese tambien, que sin los muchos animales que sacrificaban á este diablo, que ellos tenian por dios, hacian lo mesmo de algunos indios é indias, así y como conté que se usaba en el cerro de Guanacaure. Y que hobiese en este templo la riqueza que se dice, tiénese por verdad, porque despues de haber los españoles ganado al Cuzco con más de tres años, y haber los sacerdotes y caciques alzado los grandes tesoros que todos estos templos tenian, oi decir que un español llamado Diego Rodríguez Elemosin sacó desta guaca más de treinta mill pesos de oro; y sin esto se ha hallado más, y todavía hay noticia de haber enterrado grandísima cantidad de plata y oro en partes*

---

cantares, cuando se hacian semejantes sacrificios questos. Tenian este ídolo, donde estaba el oráculo, con sus chácaras, yanaconas, y ganados, y mamaconas, y sacerdotes que se aprovechaban de lo más dello.

Nous savons, en outre, que c'était sur cette même montagne de Guanacauri qu'on perforait les oreilles des fils des Orejones, après une série d'épreuves comprenant un jeûne prolongé et des courses à pied, dont un des termes était précisément la colline sacrée (317, p. 276-277; 129, II, p. 760-761; 77, p. 22-26; 79, IV, p. 119).

([1]) Il est probable que ces ornements étaient un souvenir de la dernière incarnation de l'ancêtre des Incas.

([2]) C'était la colline de l'Ouest; celle du Sud s'appelait *Yahuirac* (c'est le Pancillo des cartes modernes), celle de l'Est, *Anachuarqui*, et celle du Nord, *Carmenga* (252, p. 143). Il y avait de même, aux environs de Cuzco, outre la colline de Huanacauri, trois autres hauteurs qui portaient des noms semblables : *Yahuira*, *Anaguar* (77, p. 23) ou *Anaguarque* (79, IV, p. 40) et *Carmenga* (76, p. 437).

([3]) Il existe bien une Cordillère de Angochagua en Équateur, située à l'extrême nord de la République, à l'est de la ville d'Ibarra; mais il ne peut s'agir de cette montagne, car Cieza de León, qui connaissait parfaitement le pays, pour l'avoir parcouru, n'aurait pas commis l'erreur grossière de la donner comme voisine de la province de Hatun-Cañar (*pegado con la provincia de Hátun Cana*).

que no hay quien lo sepa, si Dios no, y nunca se sacarán si no fuera acaso ó de ventura. »

Nous ignorons si la colline de Huanacauri des environs de Cuzco présentait des sculptures analogues à celle de Cañar. Nous ne connaissons, comme monuments ayant quelques similitudes avec celui que nous venons de décrire, qu'une grande pierre sculptée trouvée à Concacha, à trois lieues au sud d'Abancay, sur la route de Lima à Cuzco; Desjardins y voit un autel à sacrifices (**98**, p. 132), et Squier, un autel à offrandes (**387**, p. 555-556). La colline de Samaypata figurée par d'Orbigny, qui croit y voir un atelier de lavage de l'or (**298**, III, 1re Partie, p. 259, *Atlas de la partie historique, Antiquités, pl. I*), et dont Nordenskiöld (**290**, p. 276-277) a donné récemment deux excellentes photographies, présente également des analogies avec celle de Huanacauri.

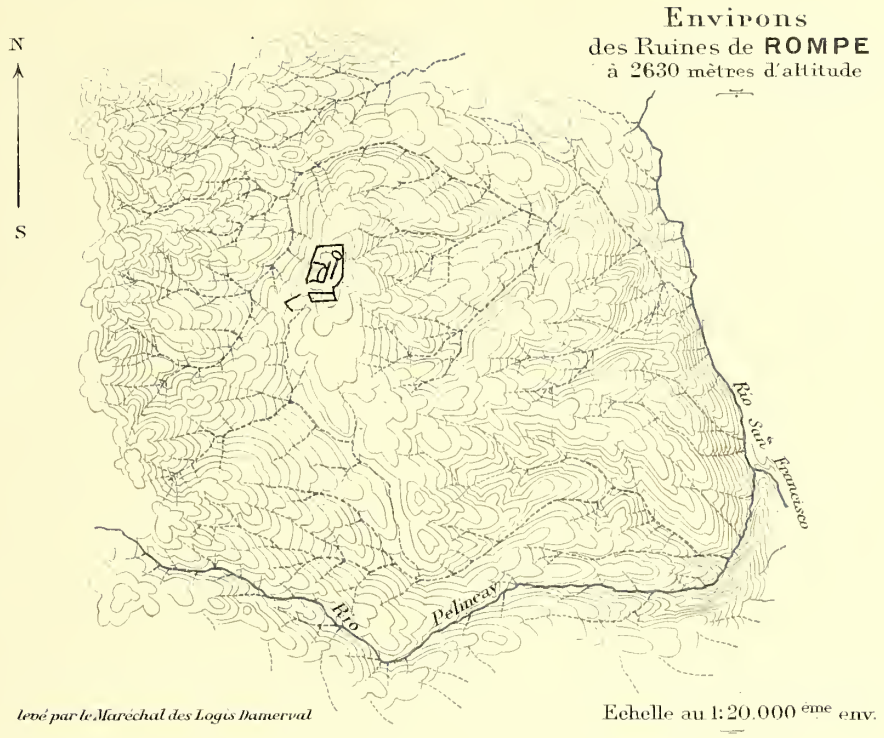
INGA-PIRCA.

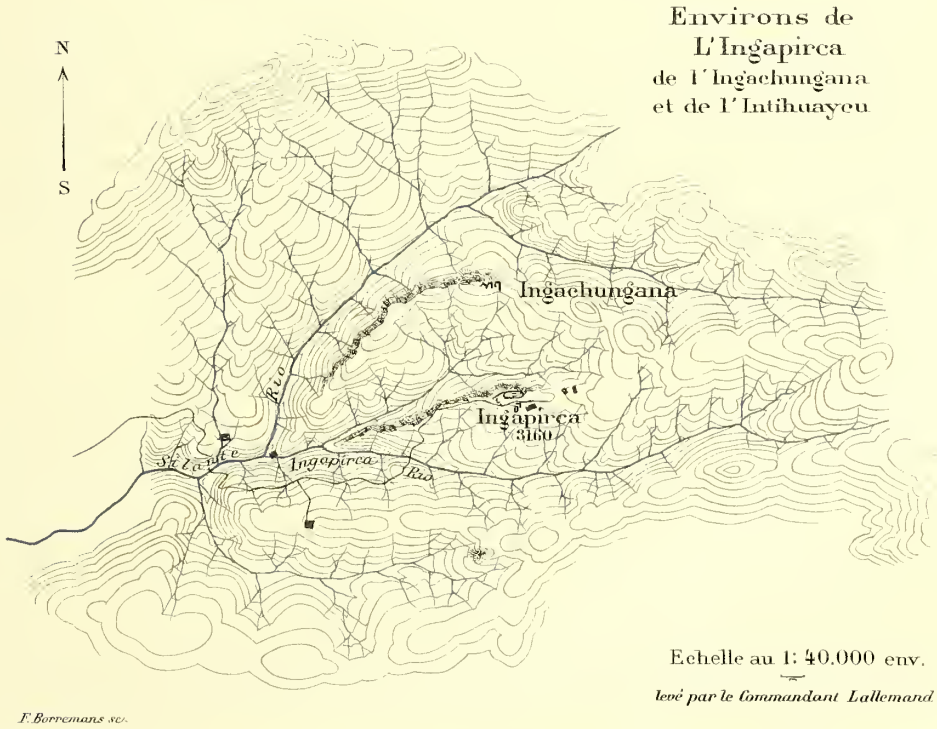
Les ruines, qui portent à l'heure actuelle le nom d'Inga-pirca (*paroi de l'Inca*), s'appelaient, dans les premiers temps de l'occupation espagnole, Hatun-Cañar « le grand Cañar » (1); elles sont situées à 10^{km} ou 11^{km} à l'est du bourg de Cañar, par 2°32 de latitude Sud (La Condamine) et 81°14 de longitude occidentale de Paris. Elles se trouvent à 3163^{m} d'altitude, à 1^{km} environ du confluent du rio Inga-pirca et du rio del Hato de la Virgen, qui, 400^{m} plus bas, reçoivent celui de Gulan et prennent désormais le nom de Silante (*Carte IV*). La colline, sur laquelle est bâti l'édifice, est un contrefort de la Cordillère de Huairapungo, qui fait partie de la chaîne de séparation des vallées de Cañar et de Cuenca.

L'Inga-pirca a été maintes fois visité et décrit. Cieza de León (**76**, p. 396) le signale simplement parmi les *aposentos* principaux de la route qui, de Tixan, mène aux somptueux *aposentos* de Tomebamba, sur lesquels nous reviendrons plus loin. Velasco n'est pas plus explicite (**418**, II, p. 56-57). Heureusement, La Condamine, en 1739, Juan et Ulloa, vers la même époque, examinèrent le monument encore dans sa quasi-intégrité, car, 60 ans plus tard, quand Humboldt (1803) et Caldás (1804) parcoururent la région, l'œuvre de destruction était déjà très avancée, en sorte que Villavicencio, Habel, Wolf, Reiss, González Suárez n'ont pu observer que des restes insignifiants de l'édifice total.

Si l'examen, que nous en avons fait à notre tour, ne nous a pas permis d'ajouter grand'chose aux descriptions antérieures, il nous a mis du moins en mesure de nous rendre compte de la valeur de celles-ci, de l'exactitude des plans ou des dessins qui y sont joints et de constater que peu de voyageurs ont essayé de travailler sur des observations personnelles. Pour les plans, on peut dire que ce sont ceux de La Condamine (**84**, *pl. VII*), de Juan et Ulloa (**201**, II, *pl. XVIII, XIX*) et de Humboldt (**185**, *pl. XVII, XX, LXII*) qui ont fait toute la base de la docu-

(1) C'est évidemment par erreur que Van Volxem écrit que la forteresse d'Inga Pilca (*sic*) est à une lieue et demie des ruines du grand palais d'Hatun Cañar (**426**, p. 43).





Cartes III et IV. _ PLANS DES ENVIRONS DES RUINES DE ROMPE ET D'INGA-PIRCA.

mentation jusqu'à nos jours. Humboldt lui-même avait d'ailleurs déjà reproduit le levé d'ensemble de La Condamine (**185**, *pl. LXII*) sans rien y corriger, bien qu'il prétende (p. 292) l'avoir rectifié; mais il y avait adjoint une vue générale de l'édifice (*pl. XVII*), d'une valeur documentaire très médiocre il est vrai, une vue en perspective et un bon plan (*pl. XX*) du bâtiment qui couronne la forteresse. Parmi les auteurs plus récents, Villavicencio (**422**, p. 437) se contente de reproduire la planche XVII de Humboldt, González Suárez (**140**, *Atlas, pl. XLI, XLII*) la planche XX du même auteur et le plan de Juan et Ulloa. Comme document absolument nouveau sur l'Inga-pirca, nous ne connaissons que la reproduction photographique publiée en 1904 par l'historien équatorien (**141**, *pl. II*) ([1]).

Quant aux descriptions proprement dites, celles de Villavicencio (**422**, p. 435), de Habel (**148**, p. 53) et de Reiss (**334**, p. 17) sont trop sommaires pour être retenues; seules, celles de La Condamine (**84**), de Juan et Ulloa (**201**, II, p. 629-632), de Humboldt (**185**, p. 107-110, 114-118, 292-294) et de Caldás (**66**, p. 477-478) sont suffisamment détaillées, mais elles sont loin de présenter une valeur égale. Nous considérons comme de pure fantaisie les plans de Juan et Ulloa, et comme erronée, sur un grand nombre de points, la description qui les accompagne. Il suffira, pour s'en convaincre, de comparer leur levé à celui de La Condamine (*fig.* 4) et au nôtre (*fig.* 5). Caldás, qui, ainsi que nous l'avons dit, visita le monument précolombien de Cañar au début du dix-neuvième siècle, avait formulé le même jugement, et il est étonnant qu'un observateur aussi avisé que González Suárez, bien qu'il ait été frappé lui-même des inexactitudes fondamentales qu'il renferme, ait donné la préférence au plan des deux auteurs espagnols plutôt qu'à celui de La Condamine (**140**, *Atlas*, p. 184). A notre avis, le plan et la description de ce dernier savant peuvent être considérés comme un modèle d'exactitude et de clarté, et c'est à eux qu'il faut se reporter pour bien comprendre l'état primitif de l'édifice. Quant aux observations ultérieures de Humboldt et de Caldás et à celles beaucoup plus récentes de González Suárez, elles nous serviront à compléter, sur quelques points de détails seulement, les faits que le grand géodésien français, s'improvisant archéologue, a su exposer avec tant de précision. Voici cette description que nous reproduisons à peu près intégralement ([2]) :

« La forteresse est composée dans l'état présent d'un Terreplein (AB) fait à la main, élevé de niveau à la hauteur de 14 ($4^m,55$), 15 ($4^m,87$) et 18 pieds ($5^m,85$) au dessus d'un Sol inégal, et au milieu de ce Terreplein, d'un logement quarré (CD), qui servoit vraisemblablement de Corps de garde. Le Terreplein, ainsi que la Platte-forme qui le termine, a huit toises ($15^m,60$) de large sur vingt toises (39^m) de long; les deux extrémités (AB) sont arrondies, ensorte que sa figure est celle d'un

---

([1]) Une réduction en bois de l'édifice fut envoyée par l'Équateur à l'Exposition historique de Madrid de 1892, mais nous ignorons l'exactitude qu'elle pouvait avoir et la destination qu'elle a reçue.

([2]) Tous les renvois de cette description se rapportent à la figure 4.

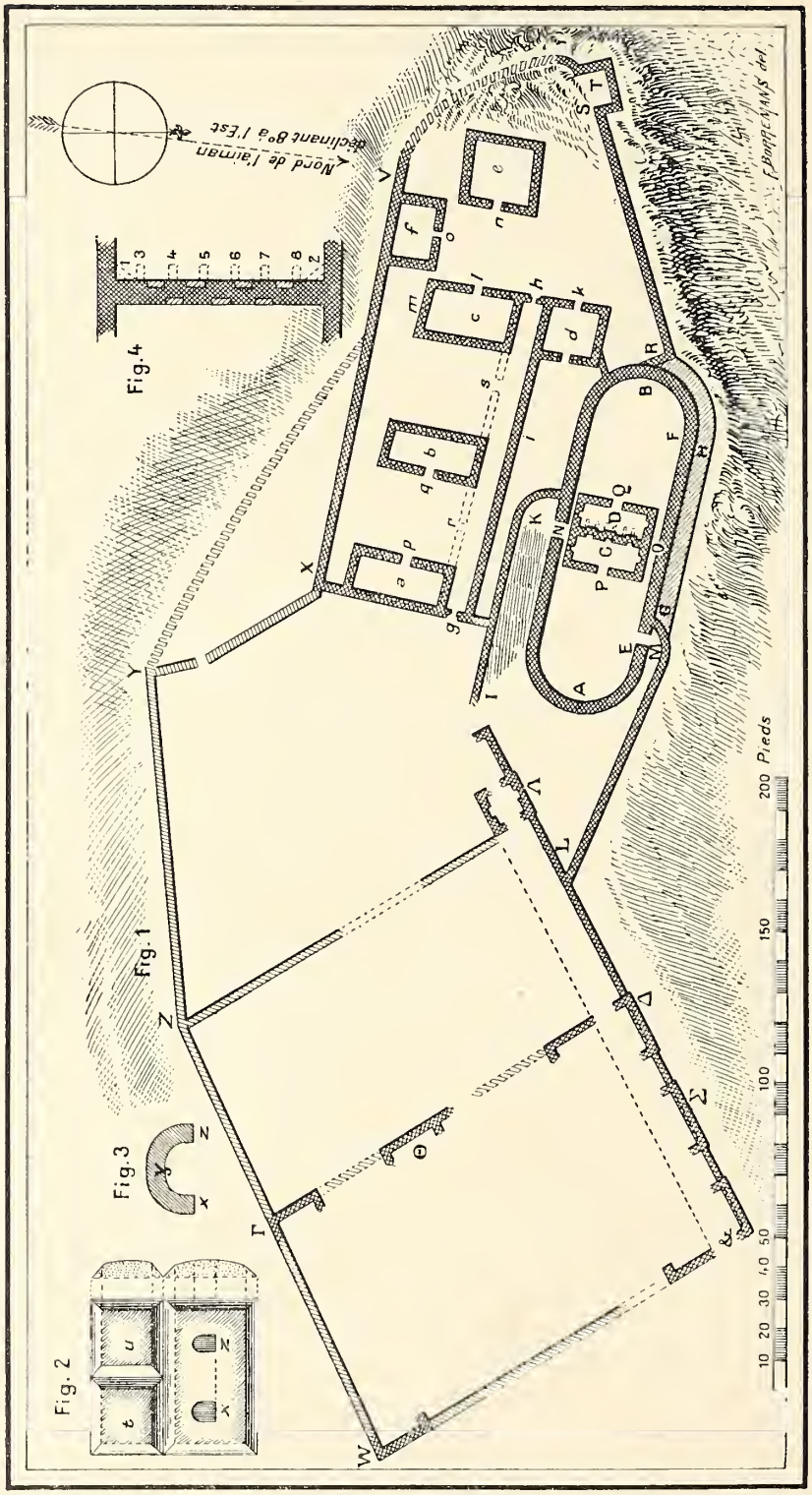


Fig. 4. — Plan des ruines de l'Inga-pirca en 1739, d'après La Condamine (**84**, *pl. VII*).

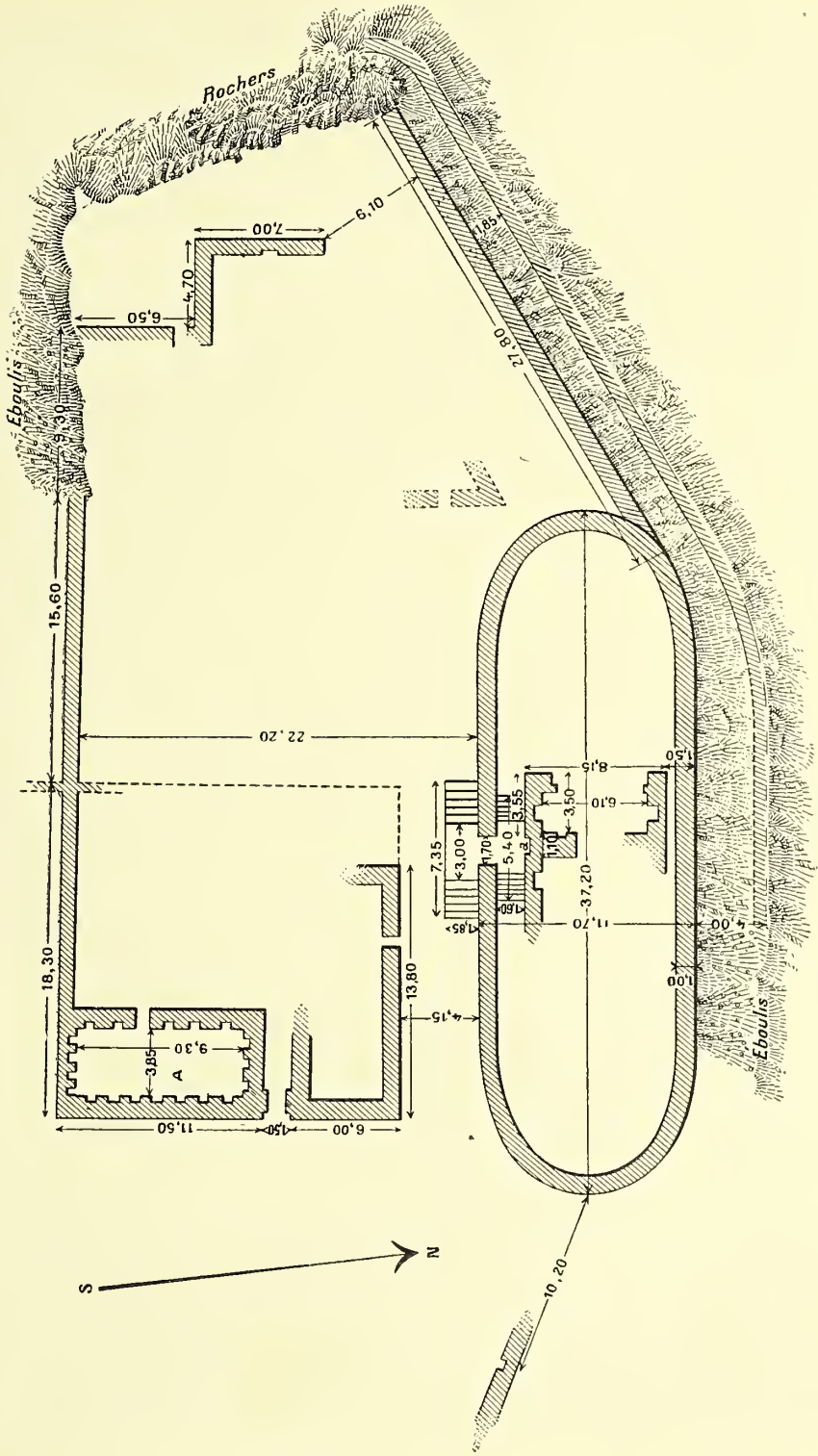


Fig. 5. — Plan des ruines de l'Inga-pirca, en juillet 1904.
(Levé par le Capitaine Peyronel et le Maréchal des Logis Damerval, dessiné par le Capitaine Lallemand.)

ovale fort allongé, et très peu ou point renflé dans son milieu. La direction de son grand Axe étoit alors de l'Est 6 degrès Sud, à l'Ouest 6 degrès Nord, de la Boussole, qui déclinoit d'environ 8 degrès au Nord Est.

» Du côté du Nord, où la forteresse est escarpée, la terrasse (EF), qui soutient le Terreplein, a pour base une seconde terrasse (GH) de six pieds de large ($1^m,95$), et de 15 à 16 pieds de haut ($4^m,85$ à $5^m,20$), au dessus de la prairie. Toute cette enceinte est revêtue d'une muraille de trois pieds ($0^m,95$) au moins d'épaisseur par le haut, de pierres d'une espèce de Granit, bien équarries, parfaitement bien jointes, sans aucune apparence de ciment, et dont aucune ne s'est démentie jusqu'à présent. Toutes les assises des Pierres sont exactement parallèles et de même hauteur; circonstance particulière à ces ruines, et contraire à ce que j'avois remarqué dans celles de *Callo*. Les joints des Pierres seroient imperceptibles, si leur surface extérieure étoit plane, mais elle est taillée en bossage, la face antérieure de chaque pierre (*t*, *u*) étant légèrement convexe, ou bombée dans son milieu, et coupée en biseau vers les bords, ensorte que leurs joints forment de petits canaux, ou canelures, qui servent d'ornement, à peu près comme les séparations des pierres dans les Pilastres d'un ordre Rustique. Pour donner cette convexité régulière, et uniforme, à toutes ces pierres, et même pour polir si parfaitement les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, et quelle industrie ont dû supléer à nos instruments, chez des Peuples qui n'avoient aucun outil de fer, et qui ne pouvoient tailler des Pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de Caillou, ni les applanir qu'en les usant mutuellement par le frotement?

» On monte à l'Esplanade, au Sud et au Nord de la forteresse, par deux rampes parallèles à la longueur du Terreplein, la première (IK) aboutit au milieu, la seconde (LM) se termine environ au quart de la longueur de la platteforme; à l'endroit (M) où finit la rampe, commence la terrasse inférieure (GH) dont j'ai déjà parlé; celle cy forme une fausse braye d'une toise ($1^m,95$) de large, et couvre tout le reste de la face septentrionale de la Forteresse.

» Le Bâtiment (CD) presque quarré, que j'ai suposé destiné à un Corps de garde, et auquel je donnerai ce nom, est isolé et situé au milieu de l'Esplanade; il a 24 pieds ($7^m,80$) de long sur 22 ($7^m,15$) de large, il est partagé selon sa longueur, par un mur (NO) tiré d'un pignon à l'autre, en deux pièces égales, longues et étroites, qui n'ont aucune communication. On y entre par deux portes oposées (P, Q) percées au milieu des deux plus grandes faces de ce corps de logis, elles regardent les deux extrémités demi-circulaires (A, B), qui terminent la platteforme.

» Les murs de ce Corps de garde ont deux piés et demi ($0^m,81$) d'épaisseur; ils sont bien moins conservés que le revêtement du Terreplein; la pointe, ou la partie supérieure des deux pignons, est peut-être de fabrique moderne, du moins elle n'est pas de pierre comme le reste, mais d'une espèce de brique séchée à l'air, et que les Espagnols nomment *Adobe*... Je n'y ai pas fait assez d'attention, pour

m'assurer de son antiquité par d'autres marques; je remarquerai seulement, que toutes les autres murailles de ce monument sont de pierre, qu'elles sont toutes terminées quarrément, et qu'aucune n'a de fenêtre, comme il y en a une dans le haut du pignon du Corps de garde. Cette seule circonstance me paroit suffire, pour prononcer que cette partie de bâtiment n'est pas du tems des *Incas*....

» Dans l'encognure des murs du Corps de garde, les pierres ne sont pas alternativement saillantes, et rentrantes, pour faire la liaison des deux murs comme dans nos bâtimens; pour y supléer, il y a dans celui ci des pierres longues (1, 2, *fig.* 4) qui traversent en biais d'une muraille à l'autre. La partie engagée dans les deux murs est massive de toute sa grosseur, et taillée comme les autres pierres; mais la traverse qui communique d'un mur à l'autre, est émincée, et arrondie, en forme de cylindre de la grosseur du bras, et un peu plus.

» Il y a encore hors des encoignures, d'espace en espace, dans la pièce Occidentale des deux qui forment le Corps de garde, six autres pierres cylindriques (3, 4, 5, 6, 7, 8, *fig.* 4) qui saillent d'un pied et demi ($0^m,49$) hors du mur, à angle droit. Elles paroissent avoir été destinées à suspendre des Armes. Toutes ces pierres sont fort dures, ainsi que celles du revêtement; c'est une espèce de Granit, dont il n'y a point de carrière voisine...

» Il n'y a dans toutes les Ruines, dont il est ici question, aucune pierre plus longue que celles qui forment les Linteaux des portes, et elles n'ont guères que six pieds ($1^m,95$) de long. Ces Linteaux devoient nécessairement être d'une seule pièce, pour pouvoir porter sur les jambages, les Indiens n'ayant pas connu l'art de faire des voûtes. Les deux portes (P, Q) du Corps de garde, ont trois pieds ($0^m,97$) de large vers le bas, et environ une toise ($1^m,95$) de hauteur; les jambages n'en sont pas parallèles, mais se raprochent un peu par le haut. Il y a dans les deux chambres, où elles donnent entrée, dans l'épaisseur des murailles, et à hauteur d'appui, des enfoncemens, ou niches, de forme quarrée, mais un peu plus hautes que larges, profondes de 15 à 16 pouces ($0^m,40$ à $0^m,43$); elles leur tenoient lieu d'Armoires. Je n'y remarquai rien autre chose digne d'attention.

» Au delà du Terreplein, du côté de l'Ouest, le terrein continue à être escarpé, quoiqu'il aille en baissant insensiblement; il est soutenu dans toute cette longueur par une terrasse (RS) revêtüe de pierres, comme le grand Terreplein, mais plus basse de 12 pieds ($3^m,90$) que la platteforme ovale. Cette terrasse prend naissance à l'extrémité Occidentale du Terreplein; elle avance d'abord en saillie (R) de quelques pieds au Nord, comme pour barrer et terminer la fausse braye (GH). De là elle tourne à angle droit vers l'Ouest, et se prolonge sur une longueur (RS) de 84 pieds ($27^m,30$), formant une courtine, dont l'extrémité Occidentale s'appuye à une espèce de bastion quarré (ST) composé de deux flancs, et d'une face. Au delà de ce bastion, il n'y a plus que les vestiges d'une muraille simple, sans aucune apparence de fortification. Cette muraille suivoit toujours la partie la plus élevée du

terrein, qui s'aplanit peu à peu, retournoit à l'Est par le Sud en faisant un demi cercle (TV) et redevenoit ensuite parallèle à la longueur du Terreplein. Cette dernière partie de la muraille (VX) subsiste encore en son entier; le reste de l'enceinte est fort irrégulier; le plan seul peut donner une idée de son circuit (XYZW & L).

» Dans l'état présent l'enceinte totale est divisée en quatre cours. Les vestiges de la première du côté de l'Orient sont encore assés évidens, sa forme (W & Δ Γ) est d'un quarré long de 80 pieds (26^m) sur 110 ($35^m,70$); elle étoit, à ce qu'il paroit, entourée de petits corps de logis isolés, plus longs que larges, dont on distingue encore les fondemens (W & Σ Δ Θ Γ).

» La seconde Cour (ΓΔΛZ) est un peu plus petite, et sans vestige d'aucun bâtiment.

» Dans la troisième qui est plus grande, et de forme irrégulière (XYZΛIg), je n'ai remarqué d'autres Ruines que celles d'une chambre quarrée, située dans l'Angle (Λ), par où on entre actuellement dans cette Cour. Mais comme les murs qui ferment ces trois Cours sont de construction moderne, et que je n'y ai reconnu évidemment d'anciens fondemens, que ceux des corps de logis isolés (Γ W & Σ Δ Θ Λ), il est très possible, et assés vraisemblable, que ces bâtimens fussent hors de la véritable enceinte de la Forteresse, et du lieu habité par l'Inca. C'étoient vraisemblablement les logemens de ses bas Officiers, ou de ceux qui approchoient le moins de sa personne. On ne peut donner sur cela que des conjectures vagues; mais il n'y a aucune équivoque sur l'antiquité des murs de clôture de la quatrième Cour (RTVX) qui occupe le terrein voisin du Terreplein, au Sud et au Couchant. Ces murs sont évidemment aussi anciens que les bâtimens renfermés dans leur contour; ainsi il y a tout lieu de croire, que ce sont là les vraies ruines de l'habitation proprement dite de l'Inca.....

» Les six Salles, ou Chambres (*a*, *b*, *c*, *d*, *e*, *f*), de la quatrième Cour sont plus entières et mieux conservées que toutes les précédentes, et renfermées dans l'enceinte irrégulière (RSTVX) que j'ai d'abord décrite, au Sud, et à l'Ouëst de la Forteresse. Celle-ci et la courtine (RS) appuyée au Terreplein (AB) et au bastion (ST) couvrent ces six pièces intérieures, dont il me reste à rendre compte.

» On y parvient par une allée, ou galerie étroite (*gh*) de 17 à 18 toises (33^m à 35^m) de long, sur une toise ($1^m,95$) de large. Cette galerie est parallèle à la longueur du Terreplein, et fort voisine de la rampe intérieure (IK), par laquelle on monte à la platteforme de la Forteresse, du côté du Sud. La muraille Septentrionale (*gih*) de cette galerie est bien conservée, l'opposée est entièrement démolie; on voit seulement par l'interruption des fondemens dans les intervalles des pignons des trois Salles (*a*, *b*, *c*) appuyées à ce mur, qu'il y avoit deux portes (*r*, *s*), et qu'elles donnoient entrées dans les deux petites Cours, qui séparoient ces trois Salles, ou Corps de logis (*a*, *b*, *c*). Les jambages, et les linteaux des deux portes (*g*, *h*) de

la galerie sont d'un travail plus recherché, et plus fini, que celui des autres portes; les joints des pierres y sont imperceptibles. Ces portes sont aussi plus exhaussées, et au lieu de six pieds ($1^m,95$), qui est la hauteur ordinaire des autres, celles-cy ont sept pieds, neuf pouces ($2^m,50$), de haut; ce qui donne lieu de juger qu'elles étoient destinées pour le passage de l'*Inca*, qui, suivant le raport des Historiens, étoit porté sur un brancard sur les épaules de ses sujets.

» Ces deux portes ont encore une singularité remarquable, qui les distingue. Au bas de chaque jambage, tout près du rais de chaussée, en dedans, il y a deux trous de deux pouces en quarré (15^{cm^2}), un peu arrondis par le haut, distans l'un de l'autre de quelques pouces. Ces deux trous pénètrent environ un demi pied ($0^m,16$) dans l'épaisseur de la pierre, et se communiquent dans son intérieur à un demi-pied ($0^m,16$) de la surface extérieure de la muraille. Leur plan horizontal a la figure, à peu près, d'un fer à cheval (x, y, z). Quoiqu'on assure que ce Canal de communication est creusé au dedans de la pierre, il est beaucoup plus simple et plus aisé de croire, qu'il est ménagé entre deux pierres dans l'épaisseur du mur...

» Quant à l'usage de ces trous percés, comme je viens de dire, au bas des jambages des portes de la galerie, il est vraisemblable qu'ils servoient à fermer la porte, et suppléoient aux gonds, dont on ne voit nulle part aucun vestige. Sans doute que ces portes se levoient et se baissoient, en forme de pont levis, et qu'elles étoient attachées par des courroies, ou peut-être des chaînes de métal. Ces chaînes ou courroies, passées dans le Canal pratiqué au dedans de la pierre, pouvoient saisir le bas de la porte, et faire l'effet d'une charnière. La porte intérieure (h) de la galerie donnoit entrée dans la dernière enceinte (RSTVXg), que j'ai appelée la quatrième Cour.

» Des six chambres, ou Salles, qui sont renfermées dans son circuit, deux (d, c) sont appuyées à droite et à gauche aux murs de la galerie, et ont leurs portes (k, l) comme celle (h) de la galerie, tournées vers l'Occident. Deux autres pièces (e, f) en retour d'équerre, et qui ne laissent que d'étroits passages entre leurs angles, ont leurs portes (n, o), l'une tournée à l'Orient, l'autre au Nord. Tous ces différens corps de logis ne sont, non seulement pas exactement parallèles, ou à angle droit, les uns par rapport aux autres, mais chacun en particulier, du moins le plus grand nombre, a des biais, qui prouvent qu'ils ont été faits à vuë, et sans le secours de l'équerre, ou des pratiques vulgaires, qui servent à diriger nos moindres ouvriers.

» Il est probable par la situation de ces quatre pièces, que les deux premières (d, c) étoient destinées pour le logement des Officiers domestiques, et de la garde du Prince; les deux autres ont peut-être servi à la cuisine de sa bouche, et à son échansonnerie, du moins elles pouvoient y suffire.....

» Quant aux deux corps de logis (a, b) qui sont en face l'un de l'autre dans la partie la plus intérieure de la Cour, et la plus à couvert de la Forteresse, c'étoit sans doute le logement même de l'*Inca* et de ses femmes. Ce qui ne permet pas d'en douter,

ce sont les portes (*p*, *q*) de ces deux pièces, elles sont ainsi que celles de la galerie (*g*, *h*) d'une hauteur proportionnée pour le passage d'un homme assis, porté dans un brancard, sur les épaules d'autres hommes. Elles sont opposées, et en face l'une de l'autre, elles ont en dedans des trous, pareils à ceux des portes de la galerie d'entrée, et se fermoient par conséquent de même, au lieu que toutes les autres portes n'ont aucun vestige de fermeture. Ces deux Salles ont trente pieds ($9^m,75$) de long dans œuvre, sur quatorze ($4^m,55$) de large, et sont plus étroites d'un pied ($0^m,32$) que la pièce (*c*) que je suppose avoir été la Salle des Gardes. Il y a dans l'épaisseur des murailles, à hauteur d'appui, dix neuf niches, profondes de seize pouces ($0^m,43$), ainsi que dans les autres pièces; elles sont semblables à celles du Corps de garde de la Forteresse; on n'y remarque rien autre chose de particulier. On nous dit seulement, qu'on y avoit trouvé des Cuvettes de pierre, avec leur pied de même matière, qu'on soupçonne avoir servi de brazier.

» Je cherchai vainement l'issuë d'un prétendu Souterrain, dont on nous avoit parlé vaguement dans le païs, et qu'on disoit qui étoit pratiqué sous le Château; mais je ne trouvai que quelques éboulemens de terres et de rochers, causés par la chute des eaux dans une cavée, à l'Ouëst de la Forteresse; et l'œconome de la ferme, bâtie des ruines du Château, m'assura qu'il n'y avoit aucun souterrain [1]. »

Ainsi qu'il est facile de le voir en confrontant le plan de la Condamine et le nôtre, levé en 1904 (*fig.* 5), il ne reste plus aujourd'hui de l'édifice primitif que la forteresse elliptique AB (*pl. II*, *fig.* 1, 2), avec son corps de garde CD complètement en ruines (*pl. II*, *fig.* 3, 4), la fausse braie GH, la terrasse RS, des tronçons du mur d'enceinte XV, la salle *a* dans son intégrité, quelques restes des salles *f*, *e*, *d*, et le début de la galerie *gh*. Il est probable que les vestiges de construction qui, sur notre plan, se trouvent entre cette galerie et l'ellipse, sont ceux, plus ou moins remaniés, de la muraille IK, qui servait de soutien au terre-plein méridional.

On notera entre notre plan et celui de La Condamine une seule divergence essentielle : elle se rapporte aux voies d'accès qui mènent à la partie supérieure de l'ellipse. La Condamine parle de deux rampes, l'une septentrionale, l'autre méridionale; nous n'avons retrouvé ni l'une ni l'autre. Pour celle qui aboutissait sur le côté nord de l'ellipse, l'état de délabrement du monument explique fort bien sa disparition, de même que celle de la porte M, taillée dans le revêtement extérieur de l'ellipse, à laquelle elle aboutissait (*pl. II*, *fig.* 1).

Quant à l'ouverture méridionale N, elle existe bien encore, exactement au point

---

[1] C'est ici l'occasion de rectifier une petite erreur qui s'est glissée sous la plume de González Suárez. Cet auteur rapporte, en effet, que La Condamine trouva à Inga-pirca des têtes d'animaux portant, suspendus à la gueule, des anneaux mobiles, le tout taillé dans une seule pierre (**139**, p. 18). Or, le texte de La Condamine, auquel fait allusion l'historien équatorien, ne se rapporte nullement à l'Inga-pirca et c'est au cours d'une digression, à propos de l'art remarquable des tailleurs de pierre indiens, que le savant académicien écrit : « Nous avons vû en quelques autres ruïnes des ornemens du même granit, qui représentoient des mufles d'animaux, dont les narines percées portoient des anneaux mobiles de la même pierre » (**84**, p. 452).

où la figure La Condamine, c'est-à-dire au milieu de l'ellipse ; toutefois on n'y aboutit plus par une rampe, mais par un double escalier extérieur composé de 5 marches correspondant aux quatre rangées inférieures de pierres de l'ellipse. A ce niveau, se trouve l'ouverture, dont la forme primitive était trapézoïdale. Elle conduit à un palier intérieur compris entre le mur de revêtement et les soubassements du bâtiment que La Condamine appelle le corps de garde, d'où un double escalier de 6 marches mène respectivement à la partie occidentale et à la partie orientale de la plateforme de l'ellipse.

Cette disposition est certainement fort ancienne, car elle existait déjà du temps de Humboldt et de Caldás, ainsi qu'on peut en juger d'après l'extrait suivant de la description de ce dernier auteur, suffisamment explicite malgré l'absence des plans qui y étaient joints et ont été malheureusement perdus (66, p. 478) : « Depuis la première file de pierres jusqu'à la quatrième incluse, on voit une ouverture de la forme de leurs portes [des Incas], c'est-à-dire plus large en bas qu'en haut. Depuis le niveau de la quatrième rangée vers le haut, il y a deux degrés jusqu'à un palier, qui correspond justement à la moitié de l'édifice supérieur. Là, il se divise en deux parties, une qui communique avec la moitié est de l'ellipse, et l'autre avec la moitié ouest, et qui vont se terminer à la partie la plus haute de ce beau soubassement. Depuis la quatrième rangée jusqu'au sol, continue un escalier semblable aux précédents et qui est extérieur au mur. »

A notre sens, l'escalier intérieur devait exister du temps de La Condamine, bien que cet auteur ait omis d'en parler. Quant à l'escalier extérieur, il est certain qu'il a été ajouté, après destruction de la rampe d'accès dont nous parle le voyageur.

Un autre détail a échappé aux visiteurs dont nous avons déjà cité les noms, sauf à Juan et Ulloa (201, II, p. 631-632). Sur le palier auquel aboutit l'escalier extérieur, le soubassement de l'édifice qui couronne l'ellipse, présente une porte de forme trapézoïdale comme toutes les portes incasiques, qui est murée par des pierres disposées avec autant de soin que celles de l'ellipse ([1]). Il nous a été impossible, faute de temps, de rechercher le but exact de cette fausse porte. Il est peu probable qu'elle constitue un simple ornement architectural. Sans admettre qu'elle soit l'entrée d'un souterrain faisant communiquer le monument de l'Inga-pirca avec celui de Pomallacta, ainsi que la légende s'en conservait parmi les indigènes (201, II, p. 631), il nous semble que des fouilles entreprises à ce niveau pourraient donner des résultats intéressants.

Un autre point mérite de nous arrêter un instant. La Condamine, ainsi que nous l'avons vu, signale que la partie supérieure du corps de garde correspondant aux pignons n'était pas bâtie en pierres mais en *adobes*, et présentait une fenêtre

---

([1]) C'est par erreur que Juan et Ulloa disent qu'elle est simplement obstruée par de la terre.

de chaque côté. Humboldt (**185**, p. 110) fait quelques réserves sur l'exactitude de cette assertion. Ainsi qu'on pourra s'en rendre compte par la photographie que nous reproduisons de cette partie du bâtiment (*pl. II, fig. 4*), le moindre doute n'est pas permis : la partie supérieure des murs où sont encastrées les fenêtres est bien construite en briques crues et appartient certainement à une époque beaucoup plus récente que le reste de l'édifice. Ces remaniements s'expliquent par ce fait qu'à une époque ce bâtiment servit de chapelle (**140**, *Atlas*, p. 182), puis ultérieurement de bergerie (**334**, p. 17) avant d'être complètement abandonné, comme il l'est aujourd'hui. Les ruines ont été d'ailleurs fortement endommagées par les habitants des environs, qui y sont venus chercher des matériaux pour la construction de leurs maisons ([1]).

La Condamine dit que les pierres de l'ellipse ne sont jointes par aucun ciment. Il ne faudrait pas en conclure que les Incas ignoraient l'usage du mortier; en effet, González Suárez (**140**, *Atlas*, p. 177) a remarqué que la matière formant le centre des murs est une argile bien triturée et que les pierres sont unies à l'aide d'un mortier assez fin, employé en petite quantité. L'observation est fort juste et nous avons pu constater que le mur d'enceinte RS est en effet formé d'un revêtement extérieur et intérieur de pierres bien ajustées entre lesquelles on a tassé de l'argile ([2]). Humboldt (**185**, p. 115-116) dit d'ailleurs que, bien que la plupart des pierres semblent simplement juxtaposées, il a pu, dans quelques-uns des bâtiments qui entourent le terre-plein, enlever avec un couteau, entre les interstices des assises, de grands morceaux d'un ciment formé d'un mélange de petites pierres et d'argile faisant effervescence avec les acides.

Comme le fait remarquer González Suárez (**140**, *Atlas*, p. 175), seule, la face extérieure des pierres est taillée avec soin, suivant le procédé décrit par La Condamine, tandis que les faces des moellons qui se trouvent incluses dans la muraille sont simplement équarries. C'est là un détail que nous avons signalé déjà pour le monument de Callo.

Humboldt (**185**, p. 110) a noté que les murs étaient enduits d'une espèce de stuc jaunâtre facile à détacher et mélangé de paille hachée (*Ichu*), et González Suárez (**139**, p. 50; **140**, *Atlas*, p. 177) a pu retrouver encore, en 1872, un fragment de paroi d'une

---

([1]) En 1904, une famille indienne habitait une case faite de cette façon à côté de la salle *a* qui lui servait d'annexe.

([2]) Une remarque analogue a été faite sur les ruines de Callo, ainsi que nous l'avons signalé (p. 74). Le procédé de construction incasique est d'ailleurs parfaitement décrit par Cobo (**79**, IV, p. 210) : *Decimos que los indios no usaban de mezcla en estos edificios, sino que todos eran de piedra seca, lo uno porque no los hacian con cal y arena (que no conocieron este género de mezcla), y lo otro, porque por la haz exterior ajustaban las piedras sin poner cosa entre ellas; mas no porque dejasen de estar por enmedio unidas con alguna mezcla, que sí lo estaban, para henchir los huecos y afijar las piedras; y lo que echaban, era cierta greda colorada y muy pegajosa, que ellos llaman Llanca, de que hay abundancia en la comarca del Cuzco; lo cual observé yo viendo derribar un pedazo de aquella pared del dicho monasterio de Santa Catalina, para edificar la iglesia que ahora tiene.*

des chambres qui, à l'intérieur, était recouvert d'une pâte fine formée d'une couche mince d'argile mêlée de paille hachée, sur laquelle persistaient des traces d'une peinture rouge pâle. Ainsi que nous l'avons déjà mentionné (p. 8), la plupart des monuments incasiques présentaient ce revêtement.

Nous dirons en terminant que nous avons retrouvé sur la porte d'entrée *a* les canaux en forme de fer à cheval, creusés dans la pierre, que La Condamine a si soigneusement décrits, et que, parmi les pierres employées pour la construction moderne du voisinage, nous en avons noté plusieurs qui présentaient sur une de leurs faces une rigole et faisaient, sans aucun doute, partie de tout un système de canalisation destiné à l'apport de l'eau.

On a discuté souvent sur la nature et l'origine des pierres de l'Inga-pirca. La Condamine dit que c'est du granit, Humboldt du porphyre trapéen enchâssant du feldspath vitreux et de l'amphibole (**185**, p. 115). Le professeur Lacroix, à qui nous avons soumis un échantillon prélevé sur le monument même, a constaté qu'il était constitué d'un tuf andésitique de projection non remanié, formé de débris d'andésite à rhomblende et de très peu de matériaux étrangers. González Suárez (**140**, I, p. 204) rapporte que les pierres de l'Inga-pirca furent apportées de Cuzco; il emprunte ce détail à Cieza de León (**77**, p. 247), mais nous verrons plus loin que, contrairement à l'opinion de l'historien équatorien, le texte du chroniqueur se rapporte à des édifices construits par les Incas à Tomebamba et non à l'Inga-pirca de Cañar. Il est beaucoup plus probable que les matériaux utilisés pour la construction de ce monument viennent de la carrière de *Labrashcarumi*, que nous avons signalée près de la lagune de Culebrillas.

La destination de ce monument ne peut guère prêter à discussion. Sa situation sur un éperon qui domine une vaste plaine, la forme même du terre-plein, la disposition des bâtiments au pied de celui-ci, tout montre à l'évidence que l'Inga-pirca était un *tambo* fortifié important, où l'Inca devait s'arrêter fréquemment au cours de ses déplacements et où devait résider en permanence une assez forte garnison ([1]).

([1]) Nous devons signaler toutefois que González Suárez, qui avait admis tout d'abord cette destination (**139**, p. 49), a changé d'opinion dans ses derniers travaux. S'appuyant sur la présence à côté de l'Inga-pirca du siège sculpté appelé Inga-chungana et de la pictographie connue sous le nom d'Inti-huaycu, dont nous parlons plus bas, il pense que le monument était à la fois un temple et un palais; l'édifice religieux correspondait, selon lui, à la partie du bâtiment que nous considérons comme un ouvrage fortifié; il suppose que, dans chacune des deux pièces construites sur le sommet de l'ellipse, devait se trouver une image du soleil, où, par suite de l'orientation, venaient se refléter, matin et soir, les rayons de l'astre du jour, que des colonnes servant de gnomons pour le calcul des équinoxes et des solstices devaient exister sur le terre-plein, etc... (**141**, p. 28-29). Toutes ces hypothèses ont leur origine dans la confusion que González Suárez a faite, ainsi que nous le montrerons plus loin, entre l'Inga-pirca et les édifices de Tomebamba, parmi lesquels se trouvait effectivement un temple dédié au soleil. Appliquant dès lors à la forteresse les descriptions qui se rapportent à ce temple, l'historien équatorien a été amené à interpréter dans un sens religieux tous les détails d'un édifice dont le caractère stratégique et utilitaire ne peut faire de doute.

INGA-CHUNGANA.

A 600^{m} environ au nord de l'Inga-pirca, séparé de lui par un petit vallon où court le rio del Hato de la Virgen, l'Inga-chungana se trouve sur le sommet d'une petite colline qui descend en pente douce vers la forteresse, mais surplombe par un à-pic le rio de Gulan. C'est une sorte de siège (*fig.* 7) creusé dans la roche même de la colline (¹) et sur sa crête, de forme triangulaire, large de 0^{m},80, profond de 0^{m},53 et haut de 0^{m},28, entouré d'un rebord ayant à peu près la forme d'un fer à cheval. Ce rebord, d'une hauteur de 53^{cm}, d'une largeur variant de 60^{cm} à 80^{cm}, présente une seule solution de continuité de 30^{cm} de large du côté du Sud, tandis que du côté de l'Est, il devient brusquement beaucoup plus étroit (15^{cm}) et plus bas (27^{cm}) sur une longueur de 80^{cm}. Sauf à ce niveau, sa face supérieure présente des sculptures constituées par une série de loges losangiques en creux, disposées en chapelet et entourées de deux cannelures en relief, séparées l'une de l'autre par une rigole. Les figures et les coupes ci-après feront mieux comprendre cette disposition que toute description (*fig.* 8, 9).

En déblayant le terrain autour de cet ouvrage, nous avons mis à nu une série d'autres travaux taillés dans le rocher, dont l'ensemble est représenté dans la figure 6.

Sur les pentes de la colline qui mène à l'Inga-chungana, on retrouve, encore à l'heure actuelle, la trace de petits chemins intentionnellement creusés dans la roche.

Ce monument paraît avoir échappé à La Condamine et à Juan et Ulloa; Humboldt (**185**, p. 112-114, *pl. XIX*) en a donné une description et une vue en perspective plus artistique qu'exacte; il a, en particulier, notablement exagéré la hauteur du rebord qu'il dit égale à un mètre. Caldás (**66**, p. 479) en fit une étude soignée en 1804 (²). Quant au géographe équatorien, Villavicencio, il s'est contenté de reproduire le dessin de Humboldt en en changeant simplement le paysage (**422**, p. 437). Plus récemment, ce curieux monument a été mentionné ou décrit à nouveau par Reiss (**334**, p. 18) et Van Volxem (**426**). Il est très difficile de deviner quelle a pu être sa destination. Le mot sous lequel on le désigne actuellement signifie, en quichua, *le jeu de l'Inca*. Mais il est évident qu'il s'agit là d'une appellation de date relativement récente, reposant sur une interprétation indigène difficilement acceptable. Les Indiens croient, en effet, que l'Inca venait s'asseoir sur ce siège de pierre et s'amusait à faire rouler des billes dans les cannelures du rebord qui lui sert de dossier. Humboldt, qui a recueilli cette tradition, a insisté lui-même sur son invraisemblance. Pour le célèbre voyageur allemand, l'Inga-chungana n'est « qu'un siège à dossier placé

(¹) C'est une roche sablonneuse et assez tendre, d'après Reiss (**334**, p. 18), un grès quartzeux, d'après Humboldt (**185**, p. 113)

(²) Malheureusement, le dessin exécuté par cet auteur a été perdu.

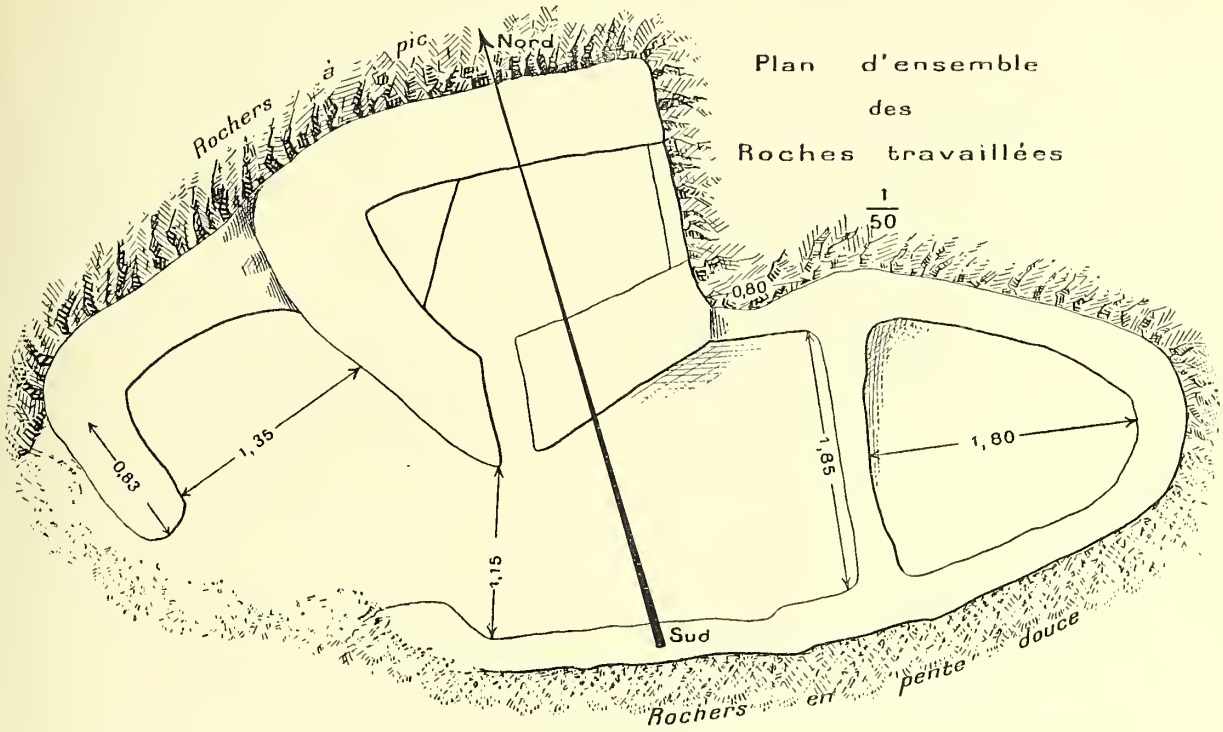


Fig. 6. — Plan d'ensemble des roches travaillées d'Inga-chungana (levé par le Capitaine Lallemand).

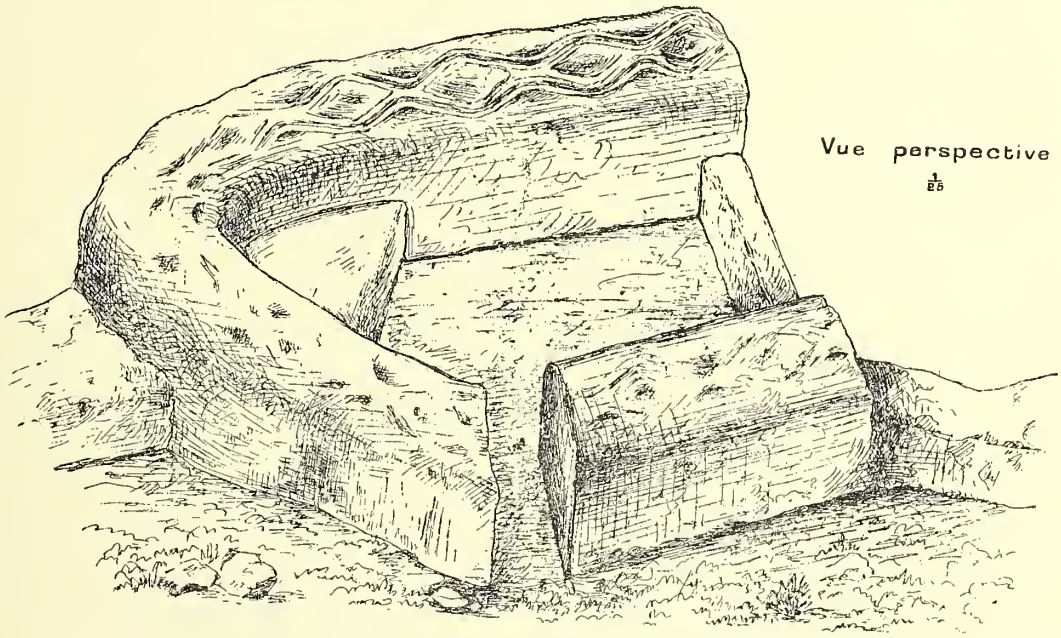


Fig. 7. — Vue perspective au $\frac{1}{25}$ de l'Inga-chungana (dessinée par le Capitaine Lallemand).

dans un lieu charmant » (185, p. 114). Toutefois, d'autres auteurs pensent que ce monument a dû avoir un but religieux [1] : Van Volxem, ayant remarqué qu'une personne assise dans l'Inga-chungana a la face tournée vers l'Orient, pense qu'il s'agit là d'un oratoire où l'Inca adorait l'astre du jour (426, p. 45). González Suárez

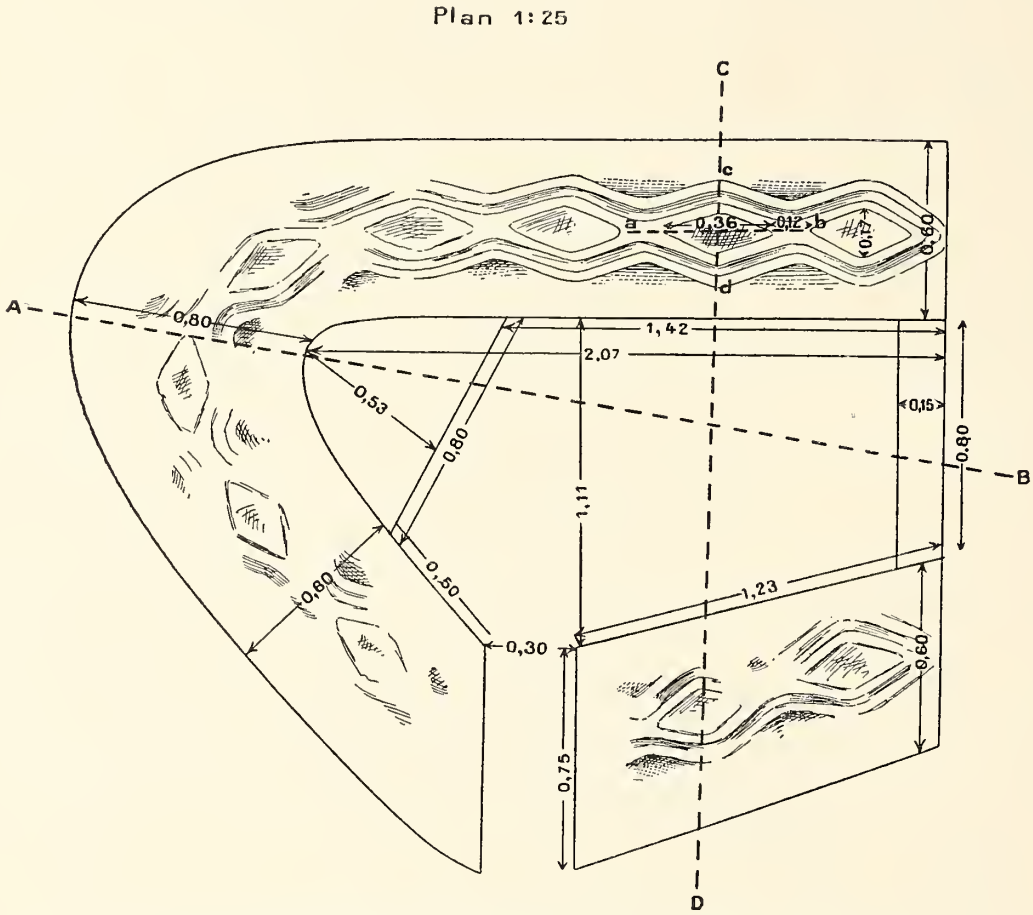


Fig. 8. — Plan au $\frac{1}{25}$ de l'Inga-chungana (levé par le Capitaine Lallemand).

suppose que les Péruviens sculptaient ces sièges dans les endroits où le soleil se plaisait à se reposer; dans cette hypothèse, la chaîne sculptée sur le dossier signifierait que le soleil était en quelque sorte retenu prisonnier dans ces lieux sacrés. Selon l'historien équatorien, l'appellation primitive de l'Inga-chungana devait être *Intihuatana* (140, *Atlas*, p. 179; 141, p. 27-28). Il est certain qu'un rapprochement s'impose entre ce monument et les multiples sièges qui ont été rencontrés au Pérou

[1] Nous ne ferons que mentionner l'hypothèse de Reiss, suivant laquelle l'Inga-chungana aurait pu servir de bain. Comme le fait remarquer lui-même le voyageur allemand, qui serait capable de prendre un bain froid, au sommet d'une montagne, à près de 3 200^{m} d'altitude ? (334, p. 18).

et en Bolivie (387; 434; 413; 30, *pl. LXXXIII*) où ils sont désignés sous le nom général d'*Intihuatana*. Malheureusement, on ne trouve aucun renseignement précis dans les anciens auteurs sur leur destination exacte, en sorte que seule une étude comparative peut mettre sur la voie d'une explication. Desjardins, qui en avait examiné un grand nombre, remarque simplement qu'ils sont toujours placés dans des endroits d'où la vue embrasse un beau panorama (98, p. 149). C'est le cas également de l'Inga-chungana, mais on ne peut guère admettre que l'amour de beaux sites suffise à

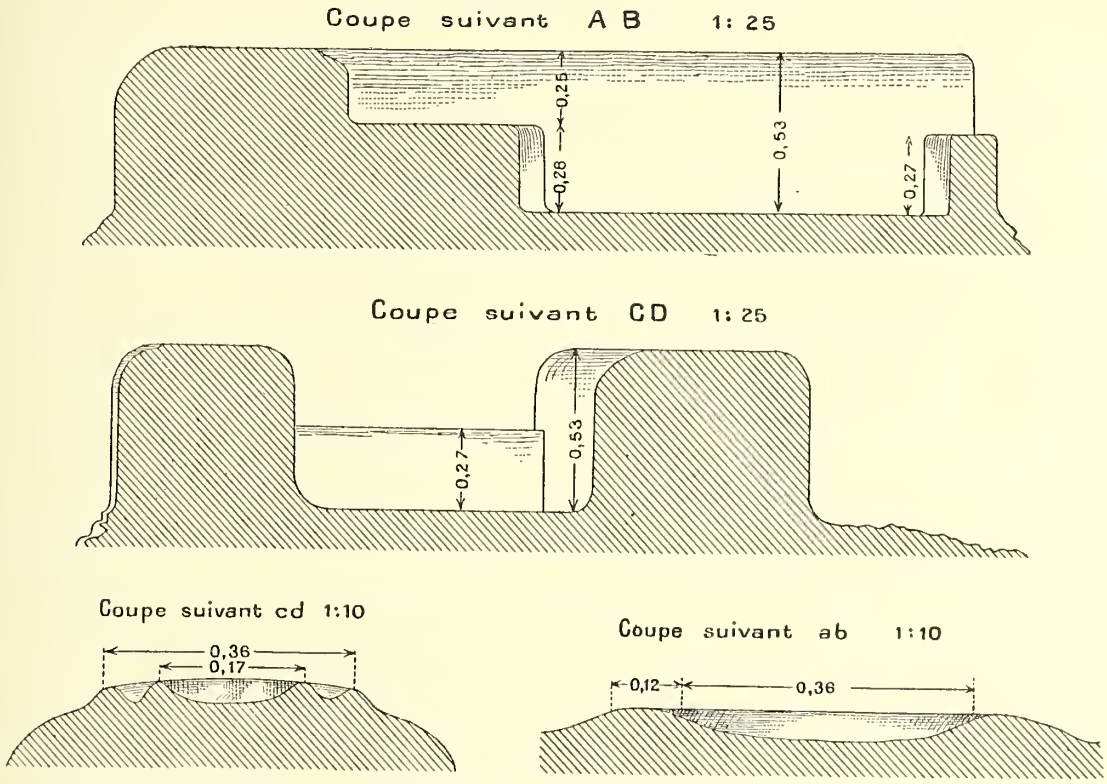


Fig 9. — Coupes de l'Inga-chungana (dessinées par le Capitaine Lallemand).

expliquer la multiplicité de ces sièges au Pérou; et, en effet, de l'étude approfondie qu'en a entreprise Uhle, il semble résulter que les *Intihuatana* étaient des lieux destinés au culte mixte des ancêtres et du soleil (413). Il est fort possible que tel ait été également le but de l'Inga-chungana. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher d'établir un rapprochement entre ce monument et ces observatoires dont parle Garcilasso de la Vega, d'où l'Inca regardait si le soleil se levait et se couchait exactement entre deux tours servant de repères, placées à l'Orient et à l'Occident, et vérifiait ainsi l'époque des solstices (129, I, p. 240). Cette explication conviendrait fort bien à l'emplacement et à l'orientation de l'Inga-chungana. Nous ne don-

nons toutefois cette hypothèse que sous toutes réserves, car ce n'est pas d'après l'examen d'un seul de ces sièges qu'on peut émettre une opinion autorisée à leur sujet; l'explication de Uhle repose au contraire sur l'examen d'un grand nombre de ces monuments.

INTI-HUAYCU.

La roche d'Inti-huaycu a été décrite par Humboldt, qui est le seul à notre connaissance à l'avoir examinée et figurée (**185**, p. 111-112, *pl. XVIII*). Nous n'avons aucun document nouveau à apporter à son sujet, les indigènes ne nous ayant pas signalé son existence lors de notre passage. En voici donc la description d'après le voyageur allemand : « En descendant de la colline dont le sommet est couronné par la forteresse du Cañar, dans une vallée creusée par la rivière de Gulan, on trouve de petits sentiers taillés dans le roc : ces sentiers conduisent à une crevasse qui, dans la langue quichua, est appelée *Inti-Guaicu* ou le *ravin du soleil*. Dans ce lieu solitaire, ombragé par une belle et vigoureuse végétation, s'élève une masse isolée de grès, qui n'a que quatre à cinq mètres de hauteur. Une des faces de ce petit rocher est remarquable par sa blancheur : il est taillé à pic, comme s'il eût été travaillé par la main de l'homme. C'est sur ce fond uni et blanc que l'on distingue des cercles concentriques qui représentent l'image du soleil...; les cercles sont d'un blanc noirâtre : dans l'espace qu'ils renferment, on reconnoît des traits à demi effacés qui indiquent deux yeux et une bouche. Le pied du rocher est taillé en gradins qui conduisent à un siège pratiqué dans la même pierre, et placé de sorte que, du fond d'un creux, on peut contempler l'image du soleil... En examinant de près le rocher d'Inti-Guaicu, on découvre que les cercles concentriques sont de petits filons de mine de fer brune, très-communs dans toutes les formations de grès. Les traits qui indiquent les yeux et la bouche sont évidemment tracés au moyen d'un outil métallique... A l'arrivée des Espagnols, les missionnaires ont eu un grand intérêt de soustraire aux yeux des indigènes tout ce qui étoit l'objet d'une antique vénération : aussi reconnoît-on encore les traces du ciseau employé pour effacer l'image du soleil. »

La présence de cette pétrographie à proximité de l'Inga-pirca a conduit Humboldt (**185**, p. 111) et, après lui, González Suárez (**140**, *Atlas*, p. 178-179) à admettre, conformément à une tradition indienne, que Huayna-Cápac, en faisant construire la forteresse, aurait obéi à quelque motif religieux, les prêtres de l'Inca ayant vu, dans la découverte de l'image du soleil grossièrement figurée sur la roche, un signe divin. L'hypothèse n'est évidemment pas invraisemblable, étant donné le caractère superstitieux de l'Indien; mais, il nous semble que des raisons d'ordre beaucoup plus pratique suffisent à expliquer le choix de l'emplacement où fut construit l'Inga-pirca, et il serait peut-être plus logique de supposer que la gravure de l'Inti-huaycu est postérieure à l'édification de la forteresse et qu'elle a été

exécutée par quelque soldat de la garnison, frappé par une disposition naturelle de la roche, ainsi qu'il ressort de la description même de Humboldt.

Sur le chemin, qui de Deleg conduit à Cuenca, à une heure de chemin du village, avant d'arriver à Sideay, on rencontre les ruines d'un *tambo* encore en assez bon état de conservation. Il se composait de quatre bâtiments rectangulaires, isolés les uns des autres, entourant une cour centrale de 65^{m} sur 45^{m}, dont le grand axe est sensiblement orienté dans la direction Nord-Sud. Les murs étaient faits en pierre brute. Le plan ci-dessous (*fig.* 10) donnera une idée exacte de la disposition et des

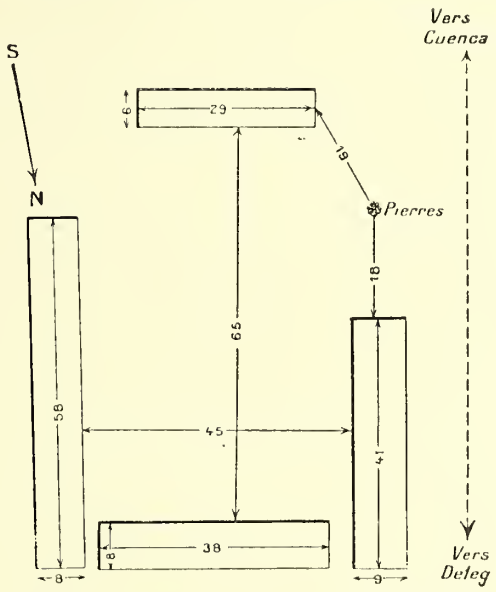


Fig. 10. — Plan d'un *tambo* incasique situé entre Cuenca et Deleg.

dimensions de cet édifice, qui avait été déjà signalé par González Suárez (**140**, *Atlas*, p. 170).

D'après d'anciennes relations (**337**, III, p. 174), il y aurait eu une forteresse, un camp et de nombreux édifices incasiques sur le cerro de Cojitambo et, au pied de celui-ci, une carrière de pierres. Nous n'avons rien retrouvé de ces restes, mais il est certain que ce lieu était parsemé de nombreuses sépultures, dont plusieurs étaient particulièrement riches en or.

TOMEBAMBA.

Sur l'emplacement actuel de la ville de Cuenca où dans son voisinage immédiat, existait la fameuse ville de Tomebamba, capitale des Cañaris. Voici la description que donne Cieza de León des édifices qui s'y trouvaient : « Ces édifices fameux de Tumebamba étaient parmi les plus superbes et les plus riches de tout le Pérou...

Ils sont situés au confluent de deux petites rivières, dans une plaine qui a plus de 12 lieues de circonférence, de climat froid, riche en chasse de chevreuils, lapins, perdrix, tourterelles et autres oiseaux. Le temple du soleil était fait de pierres très habilement taillées, dont certaines étaient fort grandes; les unes étaient noires et grossières, les autres semblables au jaspe. Les frontispices de nombreux bâtiments étaient ornés de peintures, de pierres précieuses et d'émeraudes; à l'intérieur, les parois du temple et des palais des Incas étaient couvertes de plaques d'or très fin et de nombreuses figures ciselées dans le même métal. La toiture était en chaume... A l'intérieur des chambres, il y avait des poignées de paille d'or (1), et sur les parois, des lamas, des oiseaux, etc., sculptés dans le même métal. On raconte, en outre, que ces édifices renfermaient un grand trésor composé de vases et ustensiles, de couvertures très riches brodées d'or et d'argent et de grains de collier. Des orfèvres s'occupaient constamment d'augmenter ce trésor. Les vierges destinées au service du temple étaient au nombre de plus de deux cents, toutes très belles et natives de la province des Cañaris, que gouvernait le représentant de l'Inca installé à Tomebamba; les prêtres étaient servis par un grand nombre de domestiques; il y avait, en outre, des portiers dont, dit-on, quelques-uns étaient châtrés et chargés de la surveillance des vierges. A côté du temple et des palais, se trouvaient de grands magasins et un grand nombre de bâtiments servant à loger les soldats (2) (76, p. 397).

A cette description, le récit de Balboa apporte quelques précisions : « Ce prince [Huayna-Cápac] y fit donc construire [à Tomebamba] de somptueux édifices et y jeta les fondements d'un palais nommé Mullucancha. Il y fit placer une statue de l'or le plus fin, qui représentait sa mère Mama-Ragua-Ocllo. Il ordonna qu'on plaçât dans le ventre de cette statue l'arrière-faix qu'elle avait rendu en le mettant au monde, car c'était l'usage de le conserver quand une princesse mettait au monde un enfant mâle. Il y fit déposer une quantité d'or et d'argent. Les parois intérieures de ce palais étaient ornées d'une quantité d'ouvrages en marqueterie de mullu, espèce de coquillage de mer dont on fait des colliers, et dont la couleur ressemble au plus beau corail... Les murailles furent enrichies d'une quantité de plaques d'or et d'argent travaillées au marteau. Les murs extérieurs

---

(1) Parmi les multiples cérémonies que devaient accomplir les candidats à la dignité d'*orejones* et l'Inca lui-même avant d'être couronné, il en est une qui explique peut-être la présence de ces poignées de paille d'or dans le temple de Tomebamba. Voici le texte de Cieza de León qui s'y rapporte : *Iban al mesmo cerro de Guanacaure á cojer paja muy derecha, y el que habia de ser rey, tenia un manojo grande della, de oro, muy delgada y pareja, y con ella iba á otro cerro llamado Yahuira* (77, p. 23). Peut-être est-ce en souvenir de ce rite, dont le sens exact nous échappe, qu'on conservait dans les différents temples de l'empire de petites poignées de paille d'or.

(2) La plupart de ces détails sont confirmés par Garcilasso, qui signale les nombreux objets d'or et d'argent représentant des plantes, des fleurs et des animaux ornant les parois des palais et des temples, et les pierres précieuses, en particulier les turquoises et les émeraudes, qui en décoraient les portes. Le temple du soleil était surtout d'une grande magnificence; il était couvert de lames d'or et d'argent (129, II, p. 1020).

étaient garnis de pointes de cristal. La petite salle où l'on avait placé la statue de Mama-Ocllo était entièrement couverte de plaques d'or. Ce palais fut nommé Tumi-Bamba-Pachamanca (1). Il établit aux environs de la ville toutes les nations qui l'avaient accompagné; les Cañarès furent chargés spécialement du service du palais. A côté de cet édifice, l'Inga éleva des temples au Soleil, à Tiici-Viracocha-Pachacamac et au Tonnerre, sur le modèle de ceux qui existaient à Cuzco. Il leur donna pour leur entretien des champs, des troupeaux et des Yanaconas. Il fit élever sur la place un édifice nommé Usno ou Chinquin-Pillaca où l'on offrait des sacrifices au Soleil (2) et à ses diverses phases en versant de la chicha en son honneur (25, p. 147-148). »

Il semble résulter de ce texte un peu obscur que les principaux édifices de Tomebamba comprenaient deux palais, celui de Mullucancha et celui de Tumibamba-Pachacamac, et trois temples, l'un dédié au soleil, l'autre à la lune, le troisième à Tiici-Viracocha (3).

Au moment où Cieza de León visita ces restes, tout n'était déjà que ruines (76, p. 398); toutefois, il serait injuste d'attribuer cette destruction seulement aux conquérants espagnols. Nous avons déjà dit (p. 36), en effet, qu'Atahuallpa, le dernier roi Inca, pour punir les habitants de Tomebamba d'avoir pris parti contre lui en faveur de son frère Huáscar, en avait fait massacrer un très grand nombre et avait détruit complètement la ville.

A l'heure actuelle, les matériaux des immenses édifices de Tomebamba se retrouvent épars dans les murs de la cathédrale, des églises de San Blas et de San Francisco et de nombreuses maisons particulières de la ville de Cuenca (139, p. 39; 140, *Atlas*, p. 188). Les monuments de Tomebamba ont subi le sort de ceux de Quito et de Latacunga.

Notre opinion sur l'emplacement de Tomebamba diffère de celle admise par certains auteurs. Matovelle (245), puis González Suárez ont soutenu que l'ancienne

---

(1) Joan de Santacruz Pachacuti (304, p. 283) signale également ce palais de Tomebamba Pachamama, mais il en attribue la construction à Túpac-Yupanqui, qui l'aurait fait bâtir, à l'occasion de la naissance de son fils Huayna-Cápac, dans la capitale des Cañaris.

(2) Il y a là une erreur évidente; c'est de la lune qu'il s'agit.

(3) Cieza de León rapporte une tradition d'après laquelle les pierres qui servirent à la construction de tous ces édifices furent apportées de Cuzco; le fait peut être vrai, encore qu'invraisemblable, mais, en donnant cet ordre, l'Inca ne voulut nullement honorer la province des Cañaris, comme le dit Garcilasso (129, II, p. 1021-1022), et après lui González Suárez (139, p. 49); il eut uniquement pour but de punir les habitants de Cuzco qui s'étaient révoltés contre lui; voici, en effet, le texte du chroniqueur : *Tengo entendido que, por cierto alboroto que intentaron ciertos pueblos de la comarca del Cuzco, lo sintió tanto, que, despues de haber quitado las cabezas á los principales, mandó expresamente que los indios de aquellos lugares trajiesen de las piedras del Cuzco la cantidad que señaló, para hacer en Tomebamba unos aposentos de mucho primor, y que con maromas las trujiesen; y se cumplió su mandamiento. Y decia muchas veces Guayna Capac, que las gentes destos reinos, para tenellos bien sojuzgados, convenia, cuando no tuviesen que hacer ni que entender, hacerles pasar un monte de un lugar á otro; y áun del Cuzco mandó llevar piedras y losas para edificios del Quito, que hoy dia tienen en los edificios que las pusieron* (77, p. 247).

ville se trouvait beaucoup plus au Sud, sur les bords du rio Jubones, et cette opinion, exposée de nouveau par Bamps en 1887 (28), a été également admise par Wolf (447, p. 41). Il est certain que le long du rio Jubones existent des ruines importantes, dont nous donnons plus loin une description détaillée, mais nous verrons qu'elles ne peuvent en aucune façon se rapporter aux splendides monuments de Tomebamba. D'ailleurs, González Suárez semble s'en être rendu compte lui-même, car sa thèse, qui a été combattue à l'origine avec d'excellents arguments par Luis Cordero (85), s'est sensiblement modifiée au cours de ses diverses publications. Dans son premier travail archéologique (139, p. 39, 40), il déclare en effet que, bien qu'il ait existé quelques palais des Incas à Cuenca même, la ville de Tomebamba se trouvait sur les rives du Jubones, et ce fut là l'opinion admise par Bamps; puis, dans ses travaux ultérieurs (140, I, p. 56, *Atlas*, p. 187; 141, p. 31), il établit une distinction entre la Tomebamba des Cañaris et celle des Incas, la première correspondant seule aux ruines du Jubones; quant à la seconde, elle aurait été moins une ville à proprement parler qu'une série d'édifices répandus dans toute la province de Tomebamba, c'est-à-dire dans tout le pays cañari (140, I, p. 205) (1).

Dans son intégrité ou avec la rectification qu'il a cru devoir y apporter dans la suite, la thèse de González Suárez ne tient pas devant les faits. La ville de Tomebamba, que ce soit celle des Cañaris ou celle des Incas, était bien située au point où est actuellement établie la ville de Cuenca, ainsi que nous allons essayer de le prouver.

---

(1) Pour soutenir cette seconde partie de sa thèse, l'historien équatorien insiste sur ce fait que les anciens écrivains emploient le nom de *Tomebamba*, tantôt pour désigner la ville, tantôt pour désigner la province. Le fait est possible pour certains, mais, en ce qui concerne Cieza de León, auquel cette remarque s'applique spécialement, González Suárez a certainement commis une erreur d'interprétation lorsqu'il dit que le chroniqueur désigne l'Inga-pirca sous le nom de *aposentos* de Tomebamba (139, p. 41, 47; 140, I, p. 205, *Atlas*, p. 182, 186-187; 141, p. 30). Nous n'avons retrouvé, en effet, aucune trace d'une telle confusion dans les écrits du vieil auteur. Nous y lisons (76, p. 396) : « De ces *aposentos* [de Chanchan] jusqu'aux somptueux palais royaux de Tomebamba, il y a presque vingt lieues; tout ce trajet est semé d'*aposentos* et de dépôts établis toutes les trois, quatre et cinq lieues; parmi ceux-ci, il y en a deux principaux, l'un appelé *Cañaribamba*, l'autre *Hatún-cañari*. » Cieza de León désigne donc bien par son nom exact de Hatun-Cañar le monument d'Inga-pirca. Quant à l'erreur de localisation qu'il commet ici relativement à l'*aposento* de Cañaribamba et qui pourrait faire supposer que celui-ci se trouvait au nord de Tomebamba, il la rectifie lui-même plus loin (76, p. 409) lorsqu'il écrit : « En partant de Tomebamba, par le grand chemin de Cuzco, on parcourt toute la province des Cañaris jusqu'à Cañaribamba et d'autres *aposentos*, qui sont au delà. » A aucun moment, il n'est nécessaire d'avoir recours à l'interprétation proposée par González Suárez pour comprendre le texte du chroniqueur. D'ailleurs, la distance de vingt lieues qu'il indique entre les *aposentos* de Chanchan et ceux de Tomebamba ne correspond nullement à celle qui sépare ceux-là de l'Inga-pirca, qui n'est que de dix lieues environ, tandis qu'elle correspond fort bien à la distance entre Chanchan et Cuenca.

Velasco distingue lui aussi très clairement Tomebamba de l'Inga-pirca, lorsqu'il dit : « Huayna-Cápac entra dans la province de Cañar et arrivé à Tomebamba, où son père avait édifié un palais, il s'y arrêta et entreprit l'œuvre magnifique d'en construire un autre beaucoup plus somptueux avec un temple du soleil et un monastère de six cents vierges;..... ensuite, il parcourut le reste de la province, non seulement sans opposition, mais en triomphe et au milieu de fêtes, acclamé par toutes les populations, jusqu'à celles du Gran Cañar, où il fit élever ce palais magnifique [Inga-pirca ou Hatun-Cañar] qui subsiste encore presque en entier (418, II, p. 14).

Montesinos (252, p. 138-140) rapporte qu'au moment où l'Inca Huira-Cocha ([1]) était en train de pacifier la province des Paltas, le chef des Cañaris, Dumma, après avoir voulu lui résister, se soumit et, en peu de jours, fit construire près d'une rivière un palais pour loger le roi et d'autres maisons pour ses troupes; puis il ajoute, après avoir raconté ce que fit Huira-Cocha dans cet endroit : « L'Inca partit de Cuenca, qui fut l'endroit où les Cañaris fabriquèrent le palais et les maisons sur le bord du fleuve, avec la même solennité qu'il y était entré » (252, p. 140). Et quand les Cañaris, oublieux de leurs promesses, se révoltèrent contre leur nouveau maître, alors occupé à la conquête des provinces de Guayaquil, de Portoviejo et de l'île de Puná, il écrit encore, après avoir raconté le châtiment infligé par celui-ci aux insurgés : « Ce site de Cuenca s'appelait anciennement Tumipampa, mot qui signifie *plaine du couteau* » (252, p. 153).

Si le témoignage de Montesinos était suspect, nous pourrions invoquer celui de Balboa, qui n'est pas moins formel : « Les Cañarès, écrit-il, se soumirent d'abord volontairement [à Topa-Inga-Yupangui], et lui ouvrirent leurs villes de Cañaribamba et de Tumi-bamba » (25, p. 77).

Il existait donc bien, avant l'invasion péruvienne, une ville cañari ([2]) que les souverains de Cuzco embellirent et qui prit le nom de Tomebamba.

Que l'emplacement de cette ville ait été choisi par les Espagnols pour y fonder la ville du Cuenca, la preuve nous en est fournie par des documents multiples. Dans les rapports du Licenciado Salazar de Villasante, nous relevons, en effet, les phrases suivantes : « A 50 lieues de Quito, dans une ville qui s'appelle Tomebamba et sous un autre nom Cuenca... » (337, I, p. 22); « Depuis cette ville [Riobamba] à la ville de Tomebamba, qui sous un autre nom s'appelle la ville de Cuenca, il y a vingt-cinq lieues » (337, I, p. 36); « Ce fut le vice-roi marquis de Cañete qui donna l'ordre de fonder cette ville et Gil Ramírez Dávalos qui fut chargé de l'exécuter; on lui donna le nom de Cuenca; auparavant, elle s'appelait Tomebamba » (337, I, p. 39).

Dans une autre relation, nous lisons encore : « Le chemin [de Quito à Cuzco], par voie de terre, va de Quito à Cuenca, village que fit peupler le bon marquis de Cañete et qui, de son nom indien, s'appelait Tomebamba » (337, I, p. 47); et ailleurs : « Les anciens Indiens disent que la ville de Cuenca s'appelait autrefois Tomebamba » (337, III, p. 183). Terminons par une citation du fondateur même de la ville de Cuenca, Gil Ramírez de Ávalos ou Dávalos : « Depuis le peu de temps que je suis dans cette terre, j'ai donné l'ordre de commencer à peupler des villages

---

([1]) Voir la note de la page 38.

([2]) Suivant une ancienne relation, le nom *cañari* de la vallée de Tomebamba était *Guapdondelic* ou *Gaupdondelic*, mot qui signifiait *plaine grande comme le ciel*, et Tomebamba aurait la même signification en quichua (337, III, p. 155). Nous avons vu que Montesinos donne à ce nom une signification toute différente et très satisfaisante : *plaine du couteau*, de *tumi* « couteau » et *pampa* « plaine », en quichua (233).

dans cinq endroits éloignés les uns des autres : l'un de ces villages est à Tomebamba; je lui ai donné le nom de ville de Cuenca » (337, III, *Apéndices*, p. CLXVII ([1]).

De tous ces faits, il ressort que, contrairement à l'opinion de Matovelle, de González Suárez et de Bamps, la Tomebamba des Incas, de même que celle des Cañaris, se trouvait à l'endroit même où fut fondée la ville espagnole de Cuenca ([2]). D'ailleurs, il n'y a pas un texte ancien qui ne soit d'une interprétation facile en acceptant les faits comme nous venons de les exposer ([3]).

Le lecteur nous excusera d'avoir insisté aussi longuement sur ce sujet, mais

---

([1]) Nous aurions pu multiplier ces citations : *Donde residía más de ordinario* [Huayna-Cápac] *era en Tumibamba, que es donde está ahora la ciudad de Cuenca* (79, III, p. 187). *Pacificada y puesta en orden toda la tierra, vino* [Huayna-Cápac] *á residir á este valle de Tomebamba, que agora se llama Cuenca* (337, III, p. 158).

([2]) Les arguments que nous venons d'énumérer en faveur de notre manière de voir nous paraissent suffisants pour en démontrer la légitimité; néanmoins, il ne sera pas peut-être inutile d'en signaler quelques autres, empruntés en partie au travail de Luis Cordero (85) :

Le climat de Cuenca correspond parfaitement à ce que Cieza de León (76, p. 397) nous dit de celui de Tomebamba et ne saurait convenir en aucune façon à la région désertique et chaude du Jubones. Les trois rivières, au bord desquelles était bâtie la ville d'après Zárate (450, p. 473), Gómara (138, p. 230), et Oviedo (302, IV, p. 228) sont le Yanuncay, le Matadero et le Machángara (*a*).

Nous savons qu'il existait un pont sur la rivière qui limitait Tomebamba au Sud (418, II, p. 70); or, ce pont était encore fort visible sur les rives du rio Matadero au temps où Velasco écrivait (418, III, p. 123), et, à l'heure actuelle, il en subsiste un pilier, connu sous le nom de *Ingachaca* ou *pont de l'Inca*.

Le nom d'un des édifices signalé par Balboa, Uzno, sert encore à désigner un point situé à l'est de Cuenca, et bien que González Suárez (140, I, p. 141) déclare qu'il s'agit d'un nom banal fort répandu, qui désigne les bornes limitant les propriétés et les provinces, consacrées au soleil, il y a là une coïncidence remarquable.

Dans l'acte de fondation de Cuenca (4, p. 107), on assigne comme limites à la ville : d'une part, les *tambos reales*, et, d'autre part, les magasins appelés *Culca*. Ce sont évidemment là les derniers vestiges des constructions incasiques de Tomebamba.

([3]) Nous ne donnerons comme exemples que ceux que González Suárez a cru pouvoir citer à l'appui de son hypothèse.

Balboa (25, p. 264-266) dit au sujet des guerres de Huáscar et d'Atahuallpa que le général Guanca-Auqui se fortifia à Tumi-Bamba pour y attendre l'attaque de l'armée de Quito. Celle-ci fut d'abord repoussée et se retira sur les hauteurs de Mulloturo, où Guanca-Auqui la rejoignit et lui livra une seconde bataille, qui, cette fois, lui fut défavorable. A son tour, il fut poursuivi par les soldats d'Atahuallpa jusqu'à Poma-Pongo et, dans cette déroute, un grand nombre des siens se noya dans la rivière. Or, à l'est de Cuenca, il existe, en effet, un village appelé Molleturo et, d'après Luis Cordero (85), le nom de Pomapongo désigne encore à l'heure actuelle une maison de campagne située au sud de Cuenca et près du rio Matadero. Le récit de Balboa s'explique donc parfaitement et très simplement, sans qu'il soit nécessaire d'admettre, avec González Suárez, que le nom de *Molleturo*, fort commun en Équateur et au Pérou d'après cet auteur, pouvait désigner une colline située non loin du Jubones (140, *Atlas*, p. 191-192).

Balboa (25, p. 150) dit encore qu'après avoir construit les édifices de Tomebamba, Huayna-Cápac prit le chemin du Nord et arriva bientôt « dans un pays froid, couvert de montagnes escarpées ». Pour González Suárez, cette région n'est autre que la région de Cuenca même (139, p. 43). Or, la température moyenne de Cuenca, qui est de 14°,6, ne peut vraiment être considérée comme une température rigoureuse, même par opposition au climat très chaud du Jubones. Dans notre interprétation, au contraire, la contrée désignée par Balboa correspond au *páramo* de l'Azuay, encore redouté de nos jours par les voyageurs.

(*a*) Seul Cieza de León ne parle que de deux rivières (76, p. 397).

nous avons cru indispensable de détruire une erreur reproduite dans la carte la plus connue et la plus complète de l'Équateur (448) et susceptible d'entraîner des interprétations erronées ou confuses des relations des anciens auteurs.

Reprenons maintenant l'inventaire des monuments précolombiens de la région des Cañaris.

A l'ouest de Cuenca, près du village de Chordeleg, se trouvent deux collines voisines, appelées *Llaver* et *Zhaurinzhi*, auxquelles on a donné la forme de deux pyramides quadrangulaires tronquées, à deux étages au moins. González Suárez, qui les a décrites, dit qu'en 1878, on voyait encore les restes d'un mur de pierres non travaillées, de petite taille mais admirablement ajustées les unes contre les autres, qui appartenait à une des parties de la pyramide. Suivant l'historien équatorien, ces collines devaient être des lieux sacrés, où les Cañaris faisaient des sacrifices humains. D'après lui, une colline située au-dessus du village de Cumbe devait avoir le même usage (140, I, p. 276-278). Cette colline, appelée *Caushin*, paraît avoir été élargie artificiellement au moyen d'assises de pierres qui forment un escalier en spirale large de 6 à 8 *varas*, faisant le tour du cône et s'étendant de la base au sommet. Selon Villavicencio, à qui nous empruntons ces détails, il s'agirait d'une ancienne forteresse; à son pied, on retrouve des traces de l'ancienne route des Incas, et la montagne elle-même aurait été particulièrement riche en sépultures précolombiennes (422, p. 432).

Au sud et près du chemin qui va de Cuenca au petit village de Pucará, par Chanchan, sur la rive droite et à dix minutes du rio Sigsigyacu et à quatre heures de route du signal géodésique de Minas, nous avons découvert, au milieu d'un immense *páramo* désert, les restes d'un *tambo* incasique, dont nous donnons le plan (*fig.* 11). Les parois étaient faites de pierres brutes recueillies sans doute dans

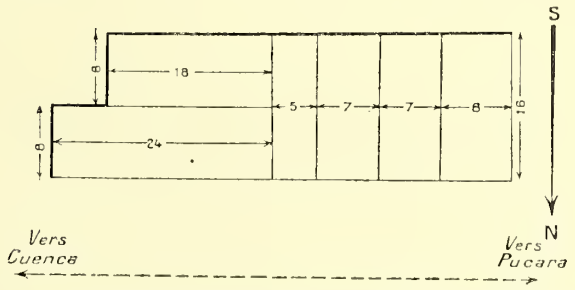


Fig. 11. — Ruines d'un *tambo* incasique entre Cuenca et Pucará.

le lit du torrent voisin et cimentées par de l'argile. Un ravin, qui limite, du côté du Sud, la colline où se trouvait cet ouvrage, porte le nom significatif d'*Inga-pirca*.

Au nord et près du village de Pucará, il y avait une de ces collines en forme de pyramide quadrangulaire tronquée que nous avons déjà signalées à Chordeleg; elle était composée de trois étages et l'on y accédait par un plan incliné, qui corres-

pondait exactement à un des côtés (140, I, p. 277). Wolf la décrit comme un ouvrage militaire (445, II, p. 17).

A trois quarts d'heure de route du village de Pucará, sur le chemin qui le relie à Chahuarurcu par Ñugro, on rencontre encore d'autres ruines. Elles sont situées sur un petit plateau dominé du côté de l'Ouest par une crête assez élevée, mais commandant vers l'Est les vallées des rios San Francisco et Pelincay (*Carte III*). Le ravin de Cabras, où se trouvent les abris sous roche dont nous parlerons plus loin (p. 129), s'ouvre au pied même de ce plateau. Les ruines sont formées de murs complètement éboulés en pierres brutes, dont la disposition primitive est à peu près impossible à déterminer. Nous avons cependant tenté d'en faire le plan (*fig.* 12),

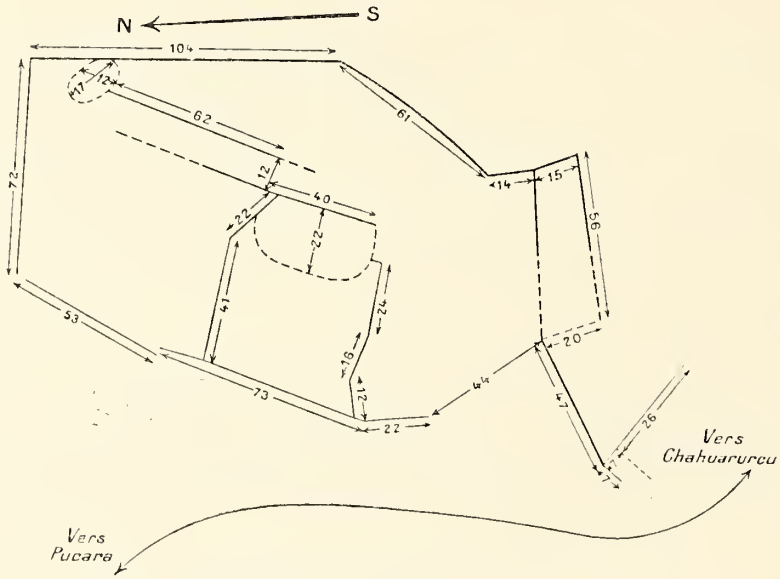


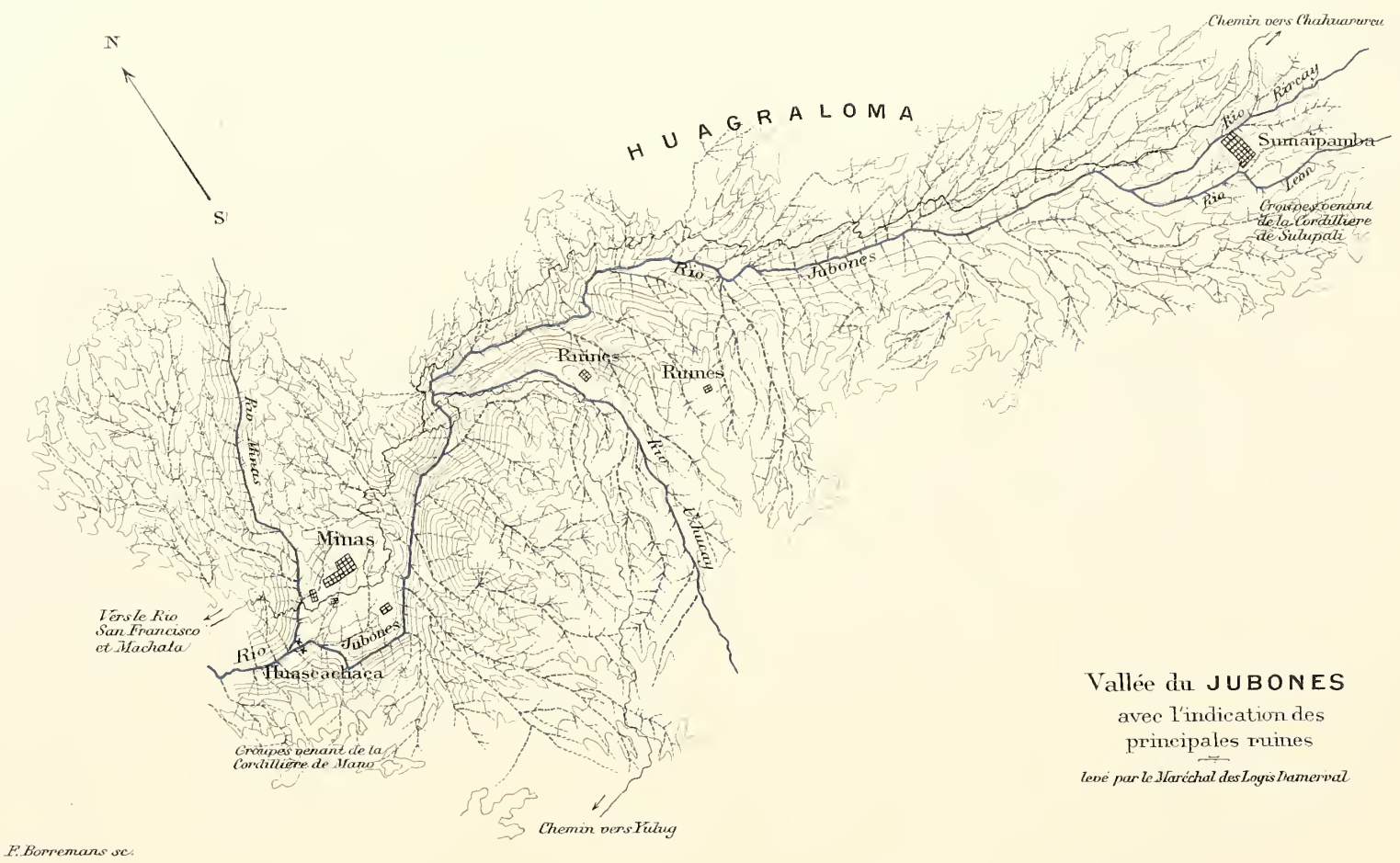
Fig. 12. — Ruines de Rompe, entre Pucará et Chahuarurcu.

mais nous ne le donnons qu'avec réserves, car, sur bien des points, les vestiges sur lesquels nous nous sommes guidés étaient tellement bouleversés que nous avons fort bien pu nous tromper sur la direction exacte des parois. Il semble, d'après la position occupée par le bâtiment, qu'il s'agisse d'un *tambo* fortifié.

L'ancienne ville de Cañaribamba se trouvait à une demi-lieue au nord-ouest et à 630^{m} au-dessus du village actuel de Chahuarurcu, sur un plateau situé au pied du mont Shirie (447, p. 41). A l'heure actuelle, il n'en reste plus trace (139, p. 41).

RUINES DU JUBONES.

Ces ruines ont été signalées pour la première fois par le chanoine Julio Matovelle en 1896 (245); González Suárez (140, *Atlas*, *pl. XLIII*, *XLIV*) en a figuré les deux



Vallée du **JUBONES**
avec l'indication des principales ruines

levé par le Maréchal des Logis Damerval

Carte V. _ VALLÉE DU JUBONES AVEC L'INDICATION DES RUINES.

principales. Comme cet auteur a cru y voir, ainsi que nous l'avons déjà exposé, les restes de la ville de Tomebamba, nous avons cru utile d'en faire une étude aussi complète que possible.

Le rio Jubones (*Carte VI*) prend naissance, par deux torrents principaux, dans la Cordillère transversale qui limite au Sud la vallée de Cuenca et porte le nom de chaîne de Tinajillas et de Portete; le torrent occidental est le rio Rircay qui passe à Jirón et arrose la vallée du Yunguilla; celui de l'Est est le rio León, dans le bassin duquel sont situés les villages de Nabón et d'Oña. La réunion prend le nom de rio Jubones. Ce fleuve suit alors une direction franchement Est-Ouest, pour aller se jeter dans le Pacifique, un peu au nord de la ville de Machala. Le village de Chahuarurcu se trouve à 1598^{m} d'altitude, sur la rive droite du rio Rircay; il est bâti sur un contrefort bordé au Nord par le rio Naranjo qui, grossi du rio Chantaco, se jette dans le Rircay, et au Sud par la quebrada de Llipchi qui, sous le nom de rio Pilchis, se rend à la même rivière. Si, de Chahuarurcu, on suit la croupe qui mène au Naranjo, puis qu'on côtoie la rive droite du Rircay, on rencontre les premières ruines, à quelques centaines de mètres du gué du Pilchis (980^{m}). Plus loin, au confluent du Rircay et du León, un gué permet de passer sur la presqu'île qu'enserrent les deux rivières avant de se réunir et où se trouvent les ruines de Sumaybamba (925^{m}) (*Carte V*). Si l'on continue à suivre la rive droite du Jubones, en côtoyant les pentes inférieures de la Cordillère de Huagraloma, on passe, après deux heures de marche, en face du confluent de l'Uzhucay, près duquel se voient les restes d'un des monuments dont González Suárez a donné le plan. Non loin de là, sur la croupe qui sépare l'Uzhucay du Jubones, on aperçoit encore d'autres vestiges d'édifices, mais très mal conservés. Enfin, plus en aval, un peu avant d'arriver au rio Minas, le chemin traverse une vaste plaine couverte aussi de ruines, celles-là mêmes que González Suárez considère comme étant les ruines de Tomebamba. A ce niveau, les deux rives du Jubones se rapprochent considérablement l'une de l'autre, formant un défilé appelé *Huascachaca* ou « pont de corde » (*pl. I, fig.* 4). La tradition rapporte, en effet, que les Incas profitèrent de la disposition du terrain pour construire un pont en ce point, la traversée de Jubones à gué présentant un danger véritable par suite des crues fréquentes et rapides du fleuve.

La vallée du Jubones est loin de présenter le même aspect sur tout son parcours; la partie inférieure du rio Rircay, connue sous le nom de *vallée du Yunguilla*, est réputée pour la fertilité et la richesse de son sol; c'est une région sub-tropicale où poussent facilement la canne à sucre, le bananier et l'oranger. Son climat est malsain; le paludisme et les affections du foie frappent rapidement les habitants de la Sierra qui viennent s'y établir. A partir du confluent des rios Rircay et León, et même un peu en amont de celui-ci, l'aspect du pays change complètement; les rives du Jubones sont d'une sécheresse et d'une aridité absolues et, sauf au voisi-

nage immédiat du fleuve, où quelques champs de canne à sucre mettent une note gaie, le paysage qu'offrent les pentes sablonneuses et brûlées de la Cordillère est d'une monotonie désespérante. L'absence complète d'humidité rend toute culture, voire toute végétation, impossible. C'est dans cette zone véritablement désertique que se trouvent la plupart des ruines dont nous allons donner la description.

a. Ruines du rio Pilchis. — Les ruines du rio Pilchis sont, ainsi que Matovelle l'a indiqué (245, p. 65), les restes d'une maison indienne. Au moment de notre passage, les vestiges en avaient presque complètement disparu, mais voici la description qu'en a donnée cet auteur : les parois ont une épaisseur de trois pieds et s'élèvent en quelques endroits à une hauteur de six à sept pieds. L'aire est divisée en deux par un mur. Le matériel de construction se compose de pierres calcaires qui se divisent naturellement en petites briques irrégulières; elles sont unies par une argile jaune, de consistance analogue à celle du mortier, qui se rencontre en abondance dans tous ces terrains; les pierres sont plus régulièrement disposées vers l'extérieur que vers l'intérieur de l'édifice. Cette maison fut découverte au cours d'une fouille, et les chercheurs de trésors du pays pensent qu'on en trouverait de semblables sous les éminences de terre qui sont répandues sur la rive du fleuve.

b. Ruines de Sumaybamba (*fig.* 13). — Ces ruines sont situées, ainsi que nous l'avons dit, sur la presqu'île aride comprise entre les rios Rircay et León. Elles couvrent une surface totale de 13 à 14 hectares et sont constituées par des débris de murs complètement rasés, dont on peut suivre avec assez de difficulté l'arrangement, grâce aux traînées de pierres disjointes qui en marquent les fondations. Ces pierres de forme irrégulière, très souvent arrondies, sont probablement des cailloux ramassés dans le lit des torrents voisins, qui étaient unis au moyen d'argile pétrie. Les ruines ont la forme générale d'un quadrilatère irrégulier dont les parois méridionale et septentrionale seules sont absolument rectilignes et parallèles. Le mur occidental, rectiligne sur la plus grande partie de sa longueur, présente, avant de se relier au mur sud, un changement de direction à angle droit; en outre, il semble qu'il ne limitait pas exactement l'édifice de ce côté, car on retrouve des débris de deux autres murailles se détachant perpendiculairement de lui, dont l'une prolonge de 44^m la muraille nord et l'autre de 27^m une des murailles de séparation qui, ainsi que nous allons le voir, divisent l'édifice en loges successives. La muraille orientale a une forme assez irrégulière, dont on se rendra compte sur notre plan.

L'intérieur de l'édifice est divisé en 14 loges par des murs équidistants, parallèles aux façades septentrionale et méridionale; toutefois, ces murs sont, en certains points, si peu indiqués que nous ne saurions affirmer qu'ils étaient continus d'une extrémité à l'autre de l'aire (nous avons marqué ces parties douteuses sur notre plan par une ligne pointillée).

Ces longs couloirs ne sont interrompus qu'en quatre points; le deuxième couloir, en partant du Nord, est coupé à 89^{m} de son extrémité orientale par un mur transversal, et les trois derniers couloirs présentent une disposition analogue,

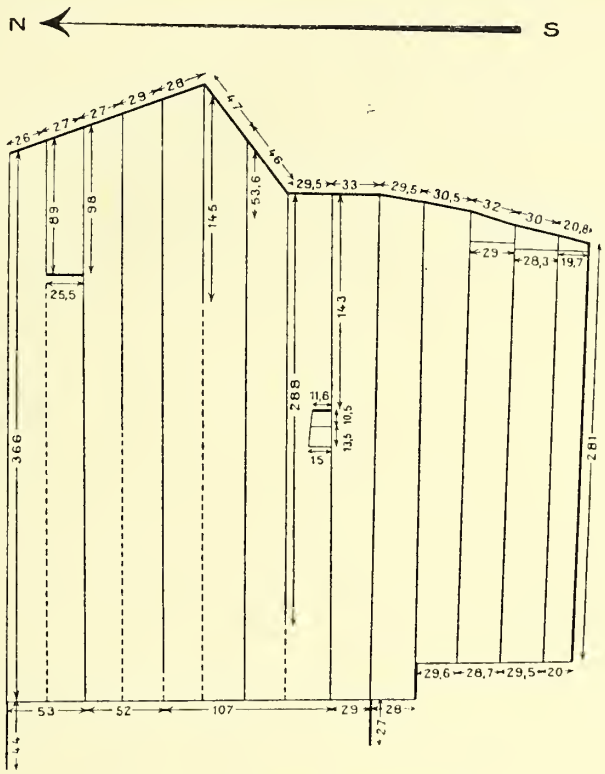


Fig. 13. — Ruines de Sumaybamba.

qui isole à leur extrémité orientale trois chambres. Enfin, presque au centre de l'édifice et au milieu du huitième couloir existent deux pièces accolées, mesurant respectivement 10^{m},50 sur 11^{m},60 et 13^{m},50 sur 15^{m}. Nulle part, les fondations ne laissent deviner l'existence de portes servant à faire communiquer les diverses parties de cet édifice.

c. Ruines de Minas (*fig.* 14). — Ainsi que nous l'avons dit, ces ruines se trouvent situées sur un promontoire très plat dominant la rive droite du Jubones, un peu en amont du confluent du rio Minas. Le chemin de Chahuarureu ou de Jiron à Machala les traverse. L'emplacement et les environs participent de l'aridité générale de la région; la chaleur y est insupportable et la réverbération du soleil sur le sable y rend le séjour extrêmement pénible. Les ruines sont disséminées sur une superficie de 12 hectares environ, avec de larges solutions de continuité; on voit nettement qu'il y avait là des bâtiments isolés les uns des autres et

d'importance très inégale. Tous sont construits suivant le procédé et avec les matériaux très frustes que nous avons déjà signalés à propos des ruines de Sumaybamba. Les murs, un peu moins endommagés que ceux de ce dernier édifice,

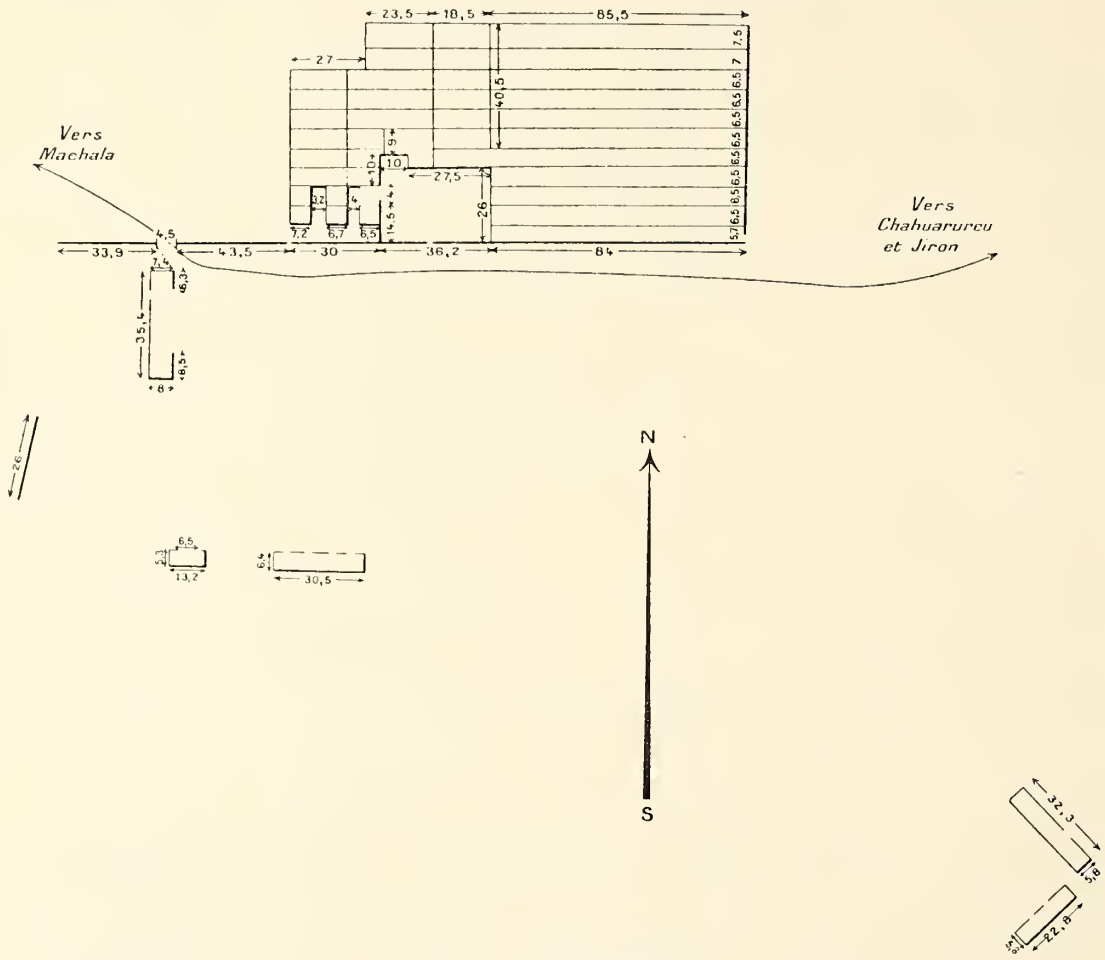


Fig. 14. — Ruines de Minas.

ont encore, en moyenne, une hauteur de 75cm, ce qui nous a permis d'en faire un plan exact.

Le bâtiment principal, qui est le mieux conservé, a la forme d'un quadrilatère allongé dans le sens Ouest-Est; sa régularité n'est altérée qu'au niveau de l'angle Nord-Ouest. Il mesure 154m,50 le long de sa face Nord, 150m,20 le long de sa face Sud, et 73m de large; il est divisé, parallèlement à son grand axe, en onze chambres par des travées transversales à peu près équidistantes, coupées à leur tour par des cloisons perpendiculaires, interrompues par endroit, ainsi que le montre notre plan. La régularité de l'ensemble est troublée par la présence d'une grande

chambre de forme à peu près exactement rectangulaire, qui s'ouvre par une porte sur la façade méridionale. Il semble avoir existé également des ouvertures au niveau des angles Sud-Ouest et Sud-Est. En différents endroits, on observe des solutions de continuité dans les murs; notre plan reproduit ces détails.

Au sud de cet édifice, se trouvent les ruines de cinq bâtiments disposés d'une façon assez irrégulière, de dimensions variables, mais ayant tous la forme d'un rectangle avec une ou plusieurs ouvertures sur une de leurs faces.

d. Ruines du rio Uzhucay (*fig.* 15). — Faute de temps, nous n'avons pu faire le levé de ces ruines; nous en donnons le dessin d'après González Suárez (**140**, *Atlas, pl. XLIV*).

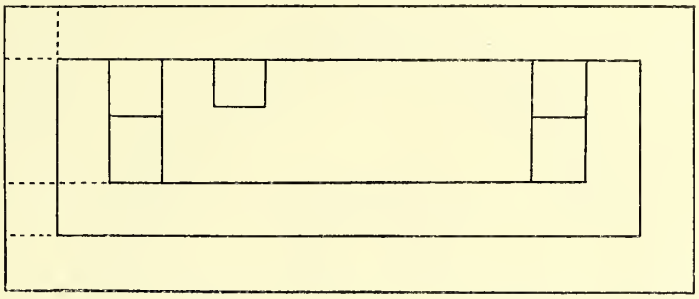


Fig. 15. — Ruines du rio Uzhucay, d'après González Suárez (**140**, *Atlas, pl. XLIV*).

Cet auteur dit que le mode et le matériel de construction sont en tout semblables à ceux des édifices précédents.

Pour en finir avec la vallée du Jubones, nous signalerons, tout à fait sur le cours inférieur de ce fleuve, entre les embouchures des rios Quero et Casacay, affluents de la rive gauche, les ruines de Pitaviña (205^{m}). Wolf, qui les a signalées, les considère comme les restes de la forteresse la plus avancée construite par les Cañaris contre les populations côtières de la région de Machala (**447**, p. 42).

Tels sont les principaux vestiges précolombiens du bassin du Jubones. Nous avons déjà longuement discuté, à propos de l'emplacement de Tomebamba, l'hypothèse que Matovelle et González Suárez ont émise à leur sujet; nous n'y reviendrons pas ici. Pour qui connaît l'aridité, le climat insupportable de cette région, il paraît invraisemblable que les Cañaris aient choisi cette zone quasi désertique pour y construire une ville, alors qu'ils avaient dans leur territoire la délicieuse vallée de Cuenca, fertile et tempérée. Il est évident que les travaux d'adduction d'eau, dont González Suárez a retrouvé les traces le long du Jubones (**139**, p. 42), n'auraient pas suffi à rendre ces rives inhospitalières agréables à habiter.

A quoi répondaient alors les bâtiments que nous venons de décrire? Cieza de León dit que la route de Tomebamba à Cuzco, après avoir traversé la province

des Cañaris, conduisait à Cañaribamba, puis à d'autres *aposentos* situés au delà de cette ville (76, p. 409). A notre avis, ce texte ne peut s'appliquer qu'aux édifices du Jubones. Ceux-ci n'auraient donc été que des casernes, *tambos* et magasins analogues à ceux des autres régions de l'Équateur. Leur grandeur s'expliquerait aisément par la nécessité de créer de vastes abris et des centres de ravitaillement importants dans une région particulièrement dépourvue de ressources. Les mêmes raisons avaient sans doute poussé les Incas à bâtir les grandes constructions que nous avons signalées dans le haut *páramo* de l'Azuay.

En dehors des ruines que nous venons de décrire, échelonnées le long des rives du

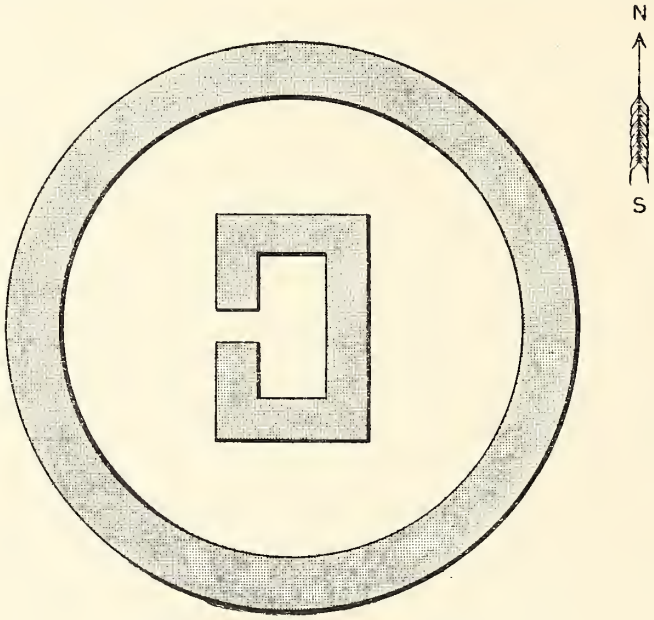


Fig. 16. — Ruines près de Chillacocha ($\frac{1}{100}$).

Jubones, nous en avons trouvé d'autres beaucoup moins importantes dans la Cordillère qui limite cette vallée du côté du Sud, la Cordillère de Chilla.

A Chillacocha, le point occupé par le signal géodésique même forme une espèce de terre-plein à peu près circulaire, de 8^m à 10^m de diamètre, en terre rapportée, soutenu par un mur de pierres sèches (fragments de roches locales), cimentées par de la terre. Ce mur rudimentaire est remplacé à certains endroits par la roche même de la montagne. La plate-forme semble avoir présenté, du côté de l'Est, un escalier d'accès grossièrement construit avec des pierres rapportées. Nul doute que ce point dominant n'ait été un excellent observatoire.

En suivant la même crête vers le Nord, à 1^{km} environ, on arrive à une cime extrêmement abrupte, surtout du côté de l'Est où elle se termine par un à-pic rocheux

de 30^m de hauteur environ, sur laquelle se trouve un ouvrage analogue au précédent, mais en meilleur état de conservation (*fig.* 16) ; il mesure 7^m à 8^m de diamètre. A l'Est et à l'Ouest, il surplombe exactement les à-pics qui limitent cette étroite arête. Au centre de la plate-forme, on voit un édifice rectangulaire bien conservé, dont le grand axe, orienté Nord-Sud, mesure 3^m, et le petit axe 2^m. Les murs, hauts de $1^m,50$ environ et épais de 55^{cm}, sont faits de fragments de roches réunis par de la terre et une espèce d'argile, mais avec plus de soin et de régularité que les murs de soutien de la plate-forme elle-même. Une ouverture existe sur le grand côté qui fait face à l'Ouest. Ce premier sommet est dominé par une autre cime de 25^m de hauteur, orientée comme lui et d'accès aussi difficile, mais ne présentant aucune construction à son faîte.

Il existe des traces manifestes d'un chemin très ancien entre les deux ouvrages ci-dessus décrits.

Au pied occidental du sommet que couronne le second de ces ouvrages se trouvent les abris sous roche de Chillacocha, dont nous parlerons plus loin (p. 129). A 30^m environ de ceux-ci, on remarque une dizaine de cercles de $1^m,10$ à $1^m,50$ de diamètre, faits de petites pierres plates fichées verticalement en terre. Des fouilles n'ayant donné aucun résultat, il est difficile de dire ce que signifient ces curieuses enceintes.

Près des abris sous roche de Paltacalo, sur lesquels nous donnerons plus loin des détails (p. 129), on observe également quelques débris de murs en détritus de roches. dont la forme primitive est impossible à déterminer. En certains endroits, cependant, il semble qu'ils aient formé une enceinte circulaire de 7^m à 8^m de circonférence. Au nord et à 150^m environ du chemin de Guanasang à Yulug, sur une crête qui descend de la pointe de Paltacalo à ce chemin, on trouve aussi un espace plan de 150^{m^2} environ, où l'on voit encore des restes de constructions en très mauvais état.

Il est possible que tous ces monuments, particulièrement frustes, ne soient pas l'œuvre des Incas, mais des tribus qui habitaient cette région avant la venue de ceux-ci, Cañaris ou Paltas, et c'est peut-être à ces peuplades qu'il faut attribuer aussi la pratique d'enterrer les morts dans les abris sous roche si fréquents dans la région.

6. RÉGION DES PALTAS.

Les restes qui se trouvent dans cette province sont très nombreux, mais se rapportent plutôt à des *tambos*, à des forteresses ou à des magasins, qu'à des temples ou à des palais.

Entre Cumbe et Nabón, il existe quelques ruines (142, p. 82), que Caldás qualifie de *pucará* (66, p. 502). Un peu avant Nabón, le même auteur signale une seconde forteresse (66, p. 502). D'après González Suárez, ces ruines de Chunazana, qui occupent un grand espace de terrain, ont la forme d'un rectangle parfait avec une seule porte

d'entrée. A l'intérieur du bâtiment et à une de ses extrémités, se trouve une petite chambre carrée. Les murs sont construits en pierres brutes, unies par un mortier fort dur de couleur rouge sombre; ils sont encore en bon état et ont environ 2^m de hauteur. La chambre intérieure seule semble avoir eu une toiture (**140**, *Atlas*, p. 198).

D'autres ruines, en pierres brutes également, se rencontrent à Charcay, entre Nabón et Cochapata (**66**, p. 503; **139**, p. 51), à Uduzhapa, entre Cochapata et Oña (**66**, p. 503), au sud et près d'Oña (**66**, p. 503; **140**, *Atlas*, p. 170, I, p. 201). Nous n'avons guère de renseignements sur ces édifices, toutefois Caldás nous dit que le dernier ressemblait comme forme à celui de Callo. Nous signalerons encore une forteresse au nord de Zaraguro, sur l'éminence de Paquizhapa (**140**, *Atlas*, p. 169), et, au sud du même village, sur le chemin qui mène à Loja, au sommet de la côte de Las Escalerillas, les ruines de Villamarca, dont il ne restait, en 1804, qu'un nombre prodigieux de pierres taillées en parallélipidèdes parfaits et un grand nombre de petites chambres un peu distantes du centre du palais (**66**, p. 503). Il est fort probable qu'il s'agit de ces *tambos* que Cieza de León décrit sous le nom de *aposentos de las piedras*, qui, faits de pierres taillées avec art, se trouvaient aux sources du rio Túmbez, et près desquelles existaient de nombreux magasins ordinaires (**76**, p. 409).

A une heure à l'est du village de San Lúcas, on rencontre les ruines de Tamboblanco (**76**, p. 410; **422**, p. 445). En 1876, d'après les renseignements qu'a bien voulu nous communiquer M. Witt, on y voyait encore des murs de 20^m et plus de longueur et de $1^m,50$ de hauteur, faits de blocs de granit bien polis, unis sans mortier, des conduites en pierres qui couraient à fleur de terre et venaient aboutir à des fosses tapissées de pierres également. La plus grande partie de ces matériaux a été employée à la construction des maisons de San Lúcas. Près des édifices, on a découvert un grand nombre de tombes qui n'auraient renfermé que des poteries, à l'exclusion de tout objet de métal (**422**, p. 446). Plus au Sud, au point dit *Las Juntas*, existaient d'autres ruines en pierres brutes (**66**, p. 504; **140**, *Atlas*, p. 170).

M. Witt, qui connaît mieux que personne la région de Loja, nous a appris que, sur toutes les collines de la province, on rencontre des terre-pleins pour les habitations et les champs de culture, qui atteignent parfois une très grande extension, comme à Borma, près du village de Santiago. Les forteresses sont également très nombreuses, surtout dans la vallée du Piscobamba. Placées sur les hauteurs qui dominent les divers ravins de cette région, elles sont constituées par des parois concentriques en pierre, ordinairement au nombre de trois, le mur extérieur étant flanqué d'un fossé; le diamètre de ces ouvrages varie de 20^m à 70^m. M. Witt nous a signalé des restes de cette nature, notamment à Chalalapa, à Chumberos sur le cerro Yambala (rive gauche du Piscobamba), sur le cerro Nanaro entre le rio Yangana et le rio Masanamaca, à Ishcay-luma près de Vilcabamba (rive droite du Piscobamba). Il considère ces ouvrages comme antérieurs à la venue des Incas; toutefois, un ancien document signale que les souverains de Cuzco avaient construit,

sur les montagnes de la province de Loja, six ou huit *pucarás* composés de trois ou quatre enceintes de pierres, et cette description rappelle si exactement celle de M. Witt que nous pensons qu'il s'agit des mêmes édifices (337, III, p. 210).

Suivant Villavicencio (422, p. 446), il existait, à l'est du village de Cariamanga, un grand nombre de pierres travaillées, dont quelques-unes atteignaient 7 *varas* de long. Il est probable qu'il y avait là une carrière analogue à celle que nous avons signalée à Labrashearumi. Enfin, nous savons qu'à Cálvas (sur le rio Macará, qui forme la frontière entre le Pérou et l'Équateur) se trouvaient de grands bâtiments incasiques et des magasins (76, p. 411; 196, p. 326).

Ici se termine la longue énumération des ruines précolombiennes disséminées dans toute la vallée interandine de l'Équateur. L'immense majorité de ces monuments sont d'origine incasique et leur répartition montre nettement que l'influence péruvienne alla en s'atténuant du Sud vers le Nord. En effet, nous n'en avons rencontré, pour ainsi dire, aucune trace dans le pays des Pastos, alors que le territoire des Cañaris et des Paltas en est littéralement couvert.

L'interprétation de la plupart de ces ruines n'est pas douteuse, et il ressort de l'examen que nous en avons fait, qu'on a donné à tort à un grand nombre d'entre elles une destination religieuse. La plupart étaient des monuments essentiellement utilitaires; les seuls temples étaient ceux de Caránqui, de Quito, de Latacunga et de Tomebamba.

Comme restes des civilisations préincasiques, nous ne retenons que l'édifice de Cayambe et, avec réserves, les fortifications très frustes de la Cordillère de Chillacocha.

CHAPITRE V.

SÉPULTURES PRÉCOLOMBIENNES.

Il existe en Équateur une grande variété de sépultures précolombiennes, qu'on peut ramener à cinq types différents :

1. Les sépultures en puits;
2. Les sépultures en tumulus ou *tolas;*
3. Les sépultures en urnes;
4. Les sépultures en abris sous roche;
5. Les sépultures en caissons formés de grandes dalles.

1. SÉPULTURES EN PUITS.

Les sépultures en puits, de beaucoup les plus fréquentes, sont, en général, faciles à découvrir, parce qu'elles sont souvent marquées par un enfoncement

circulaire du sol dû au tassement de la terre qui a servi à les combler. Même en l'absence de cet indice, les fouilleurs de tombes indigènes, ou *huaqueros* (1), savent fort bien les trouver, car, à leur niveau, l'eau pénètre plus facilement dans le sol. Ils se servent, pour explorer le terrain, d'une baguette de fusil ou d'une tige de fer fixée en T sur un manche en bois, et, à la facilité plus ou moins grande avec laquelle la tige pénètre dans le sol, devinent les points où celui-ci a été remanié. D'autres indices, dont la valeur est au moins douteuse, méritent cependant d'être signalés, ne serait-ce qu'en raison de l'importance qu'on y attache dans le pays. Au moment de la nouvelle lune, les indigènes croient que des flammes sortent de terre au point où se trouve une sépulture ; si le fait est réel, il est évident qu'il s'agit de l'inflammation d'un gaz analogue au gaz des marais, surtout visible par les nuits obscures. Une flamme blanche indiquerait que la sépulture renferme de l'argent; une flamme jaunâtre dénoterait que la tombe contient de l'or; si elle se divise en de nombreuses langues de feu et s'élève à une grande hauteur, on en conclut que de grandes richesses sont ensevelies. A propos des sépultures en puits, nous signalerons encore une croyance très répandue chez les Indiens et les Métis et qui fait que parfois l'archéologue a du mal à s'assurer leur concours pour les fouilles (2); ils sont convaincus que les objets qu'on rencontre dans les anciennes sépultures émettent une sorte de gaz ou de vapeur, qu'ils appellent *antimonio*, qui brûle et irrite la peau. Aussi, lorsqu'ils font une fouille, ont-ils toujours soin d'emporter un pot plein d'eau dont ils arrosent les objets en place, au fur et à mesure de leur mise à jour. Toutefois, ils prennent garde de ne pas inonder la fosse, car si les pièces non encore découvertes étaient atteintes par le liquide, elles disparaîtraient aussitôt. A défaut d'eau, les fouilleurs urinent sur les objets qu'ils trouvent, mais, dans ce cas, ils croient que le pénis est brûlé par l'*antimonio* et se font des applications d'huile et de graisse de porc (plus particulièrement de graisse périrénale) (3).

La sépulture en puits, dans sa forme la plus simple et la plus fréquente, est constituée par une fosse circulaire de $1^{m},50$ environ de diamètre et d'une profondeur variant de 2^{m} à 5^{m} et même davantage; au fond, s'ouvre une galerie latérale hori-

---

(1) Uribe Angel a consacré un chapitre très intéressant aux *huaqueros* colombiens, et décrit avec détails leurs divers procédés de recherches, qui ne diffèrent guère de ceux que nous avons observés en Équateur (**414**, p. 495-504).

(2) Cette croyance est d'ailleurs le seul obstacle que le voyageur rencontre pour trouver des auxiliaires indigènes. Les Indiens du haut plateau n'ont, en effet, aucune répugnance à violer les tombes de leurs ancêtres précolombiens qui, à leurs yeux, étaient des infidèles (*infieles*).

(3) Des superstitions analogues se retrouvent dans diverses régions sud-américaines. En Colombie, les gens du peuple sont convaincus que l'or brûle dans les tombes et l'apparition de lueurs pendant la nuit est considérée comme un signe certain de l'existence d'une *huaca* (**414**, p. 497). En pays calchaquí, on croit aussi que les sépultures riches émettent des lueurs, auxquelles on donne le nom de *farol* et qui sont surtout visibles le jour de San Bartolomé. Au Paraguay, les Indiens sont persuadés que le gaz qui se dégage des tombes est mortel; aussi, avant de déterrer les objets, attendent-ils que la sépulture se soit aérée. Une superstition sem-

zontale, appelée *bolsón*, où se trouvent le cadavre et les objets divers qui l'accompagnent. L'entrée du *bolsón* s'appelle la *ventana*. Le *bolsón* est souvent dirigé vers l'Est (fouilles de Cuases, de Quinjeo et de Gualaceo), mais il y a, à cette règle, de nombreuses exceptions. Il a, en général, 50^{cm} de hauteur sur 60^{cm} de largeur et une profondeur qui peut varier de 60^{cm} à 2^{m}. Dans le *bolsón*, le cadavre est parfois couché sur le côté, en chien de fusil, le ventre tourné vers la fosse; les vases, poteries et autres objets sont rangés soit près de la tête, soit près des pieds (fouilles de Huaca) (*fig.* 17). Parfois, le squelette est étendu de son long; la tête, cor-

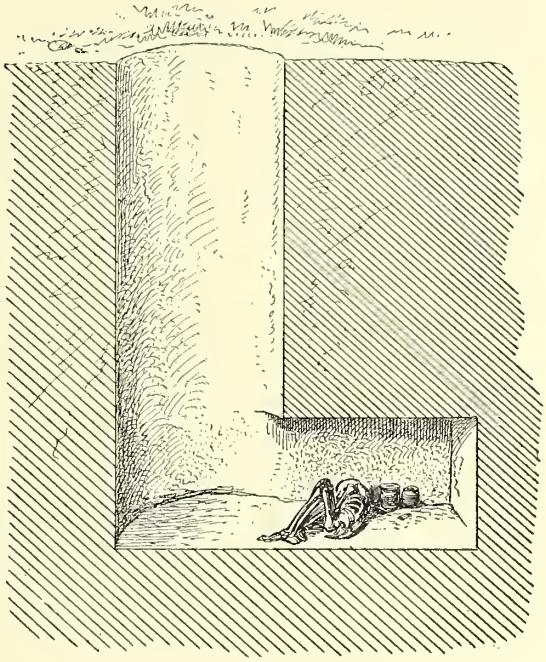


Fig. 17. — Sépulture en puits de Huaca.

respondant au centre du puits, est entourée d'un cercle de poteries; le corps et les membres inférieurs sont engagés dans le *bolsón* (fouilles de Quimiac). La disposition inverse peut être observée, c'est-à-dire que la tête occupe la partie la plus profonde du *bolsón*, tandis que les pieds sont au centre du puits (fouilles du Sigsig). Parfois, enfin, le cadavre est en position accroupie (fouilles de Chordeleg et d'El Angel).

La terre qui a servi à remplir la fosse et le *bolsón* n'est pas toujours de la terre mélangée. A Huaca, par exemple, nous avons rencontré, en allant de la surface vers la

blable existe chez les Guaranis, qui pensent que des vapeurs délétères sont émises par les vases renfermant du métal. Ambrosetti, à qui nous empruntons ces intéressants renseignements, suppose que ces croyances auraient eu pour but d'empêcher la violation des tombes (7, p. 78-79). D'après ce que nous avons observé en Équateur, il ne semble pas que cette explication soit très fondée, car les indigènes, comme nous l'avons dit plus haut, n'ont aucun respect pour les tombes des Précolombiens.

profondeur, une couche de terre végétale, une couche de sable et enfin une couche d'argile battue. Quand les ossements se trouvaient dans la couche d'argile battue, ils étaient en général bien conservés, tandis que le sable était plus favorable à la conservation des poteries.

Quelquefois, la *ventana* est fermée par un mur en pierres brutes non cimentées (fouilles de Tugur, près Quinjeo, de Bulgon Chico et de Bulgon Grande, près Gualaceo).

Exceptionnellement, dans une fouille faite à Tres Tolas, près d'El Angel, nous

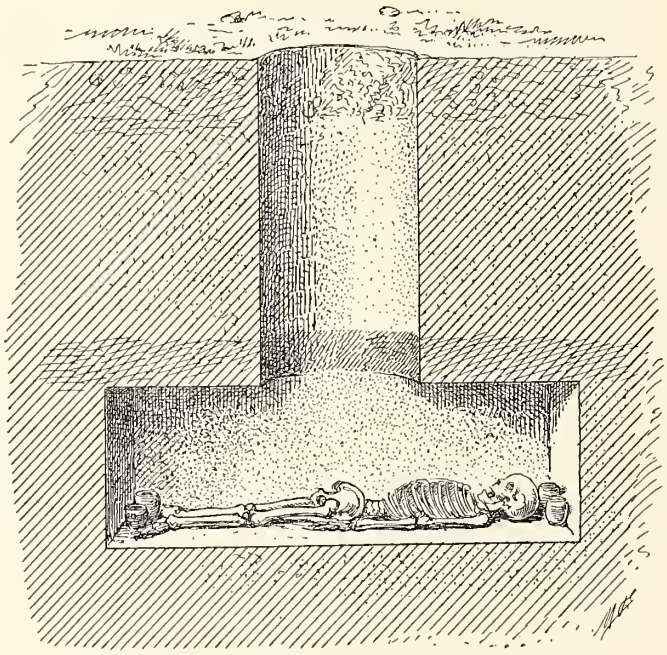


Fig. 18. — Sépulture en puits de Huaca.

avons trouvé dans le puits un cadavre étendu à 85^{cm} de la surface, la tête reposant sur une pierre ronde, tandis qu'à 1^{m} plus bas, le *bolsón*, de forme carrée, était vide.

Dans sa disposition même, la sépulture en puits présente de nombreuses variétés : parfois, il y a deux *bolsones* se faisant face, et le cadavre est étendu de telle sorte que la tête et le haut du corps soient engagés dans l'un et les jambes dans le second (fouille de Huaca) (*fig.* 18).

Les sépultures peuvent être collectives; on observe alors diverses dispositions : tantôt, il y a autant de *bolsones* que de cadavres (fouilles de Huaca et d'El Angel), tantôt il n'y a qu'un *bolsón* occupé par un seul squelette, les autres corps étant disposés dans le puits central (fouilles de Chordeleg). Dans le premier cas, les *bolsones*, dont le nombre peut atteindre six, sont disposés en rayons autour du puits central, chaque cadavre ayant la tête à la périphérie et les pieds vers le centre

(fouilles de Huaca) (*fig.* 19), ou bien le *bolsón* est divisé dans le sens de la hauteur en deux loges superposées par une couche de terre dure de deux doigts d'épaisseur (fouille d'El Angel), ou bien encore les *bolsones* se trouvent à des profondeurs

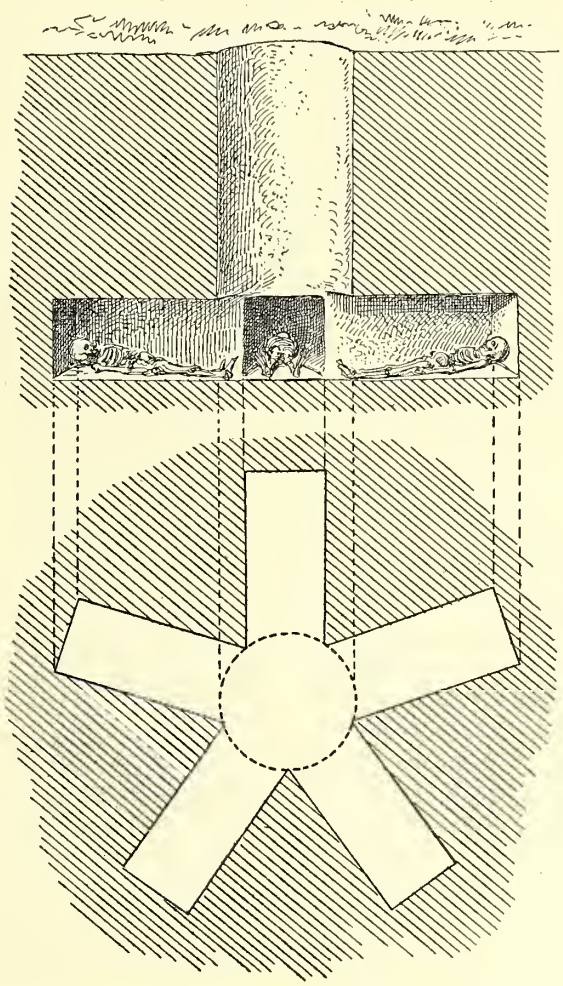


Fig. 19. — Sépulture en puits de Huaca.

variables le long du puits et sur des axes de révolution différents, comme dans une fouille à Tres Tolas, près d'El Angel, où le premier se trouvait à $1^{m},70$ de la surface et le second à $3^{m},40$ (*fig.* 20). Dans la seconde forme de sépulture collective, où, ainsi que nous l'avons dit, il n'y a qu'un *bolsón* situé au fond du puits, on n'y trouve qu'un seul squelette étendu sur le dos ou accroupi, au milieu de ses objets personnels; mais, dans le puits même, à différentes hauteurs, on rencontre des couches successives de corps séparées les unes des autres par un lit de pierres et de terre; ces cadavres sont rangés sur le dos en ordre rayonnant, les pieds vers le centre, la

tête appuyée contre la paroi du puits et, autour du crâne, sont disposées les poteries et les armes ayant sans doute appartenu à chaque mort. Cette curieuse disposition a été observée à Chordeleg, dans la province de l'Azuay (**139**, p. 12-13; **140**, I, p. 151-152) ([1]).

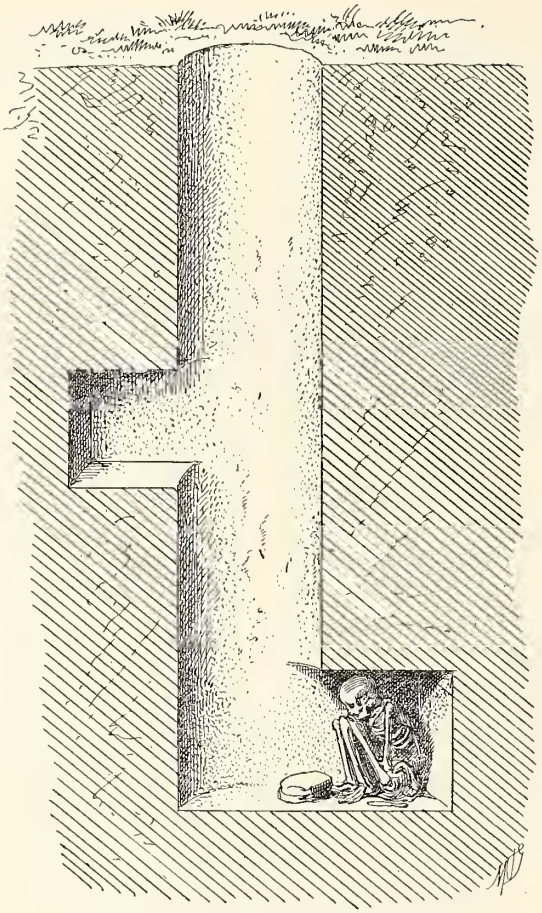


Fig. 20. — Sépulture en puits de Tres Tolas, près d'El Angel.

Il est probable, comme le croit González Suárez, que le cadavre placé dans le *bolsón* est celui d'un chef et que les autres squelettes sont ceux des femmes et des serviteurs que l'on sacrifiait, ainsi que nous l'avons vu, au cours des funérailles. C'est là la meilleure explication de toutes ces sépultures collectives.

Quelquefois, dans la forme à *bolsones* rayonnants, on rencontre dans le puits central un squelette debout (fouilles de Huaca), que les *huaqueros* désignent sous

([1]) Il a été découvert à Huapan, près d'Azógues, une sépulture de cette forme restée célèbre par ses grandes dimensions, le nombre considérable de squelettes et de haches de cuivre (de la forme de celle figurée *pl. XVIII, fig.* 7) qu'elle renfermait. Le poids de toutes ces haches atteignait 30 quintaux (**139**, p. 13; **140**, I, p. 130).

le nom expressif de *centinela*. González Suárez a observé dans la province de l'Imbabura une *centinela* placée la tête en bas (**142**, p. 73).

Exceptionnellement, la sépulture à *bolsones* rayonnants peut se compliquer

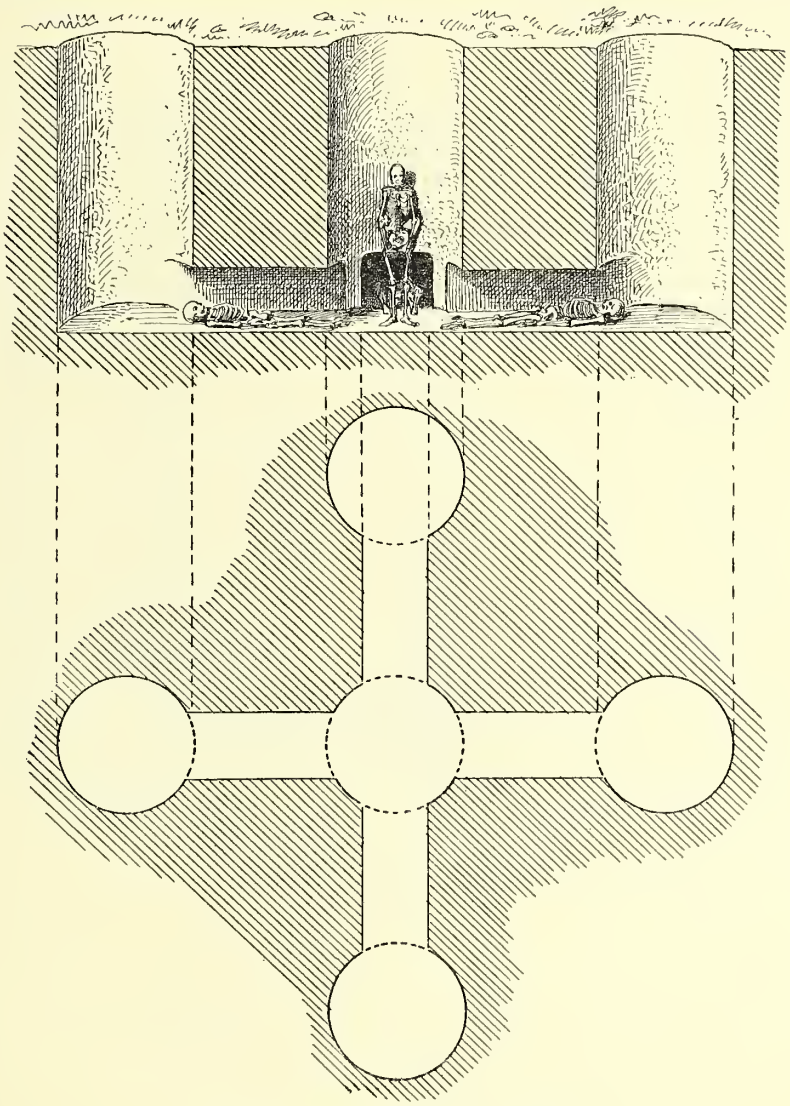


Fig. 21. — Sépulture en puits de Huaca.

d'une disposition nouvelle : l'extrémité de chaque *bolsón*, au lieu de se terminer en cul-de-sac, s'ouvre dans un puits vertical analogue au puits central : une tombe de cette nature fut découverte dans la cour même du presbytère de Huaca ; le puits central renfermait la *centinela* et chaque *bolsón* un cadavre couché, tandis que les puits périphériques étaient vides (*fig.* 21). Les *huaqueros* du pays prétendent que,

dans ce cas, il y a lieu de continuer la fouille du puits central au delà du point de convergence des *bolsones* et qu'on rencontre, tout au fond de la fosse, un dernier squelette qui serait celui du chef ou cacique. Cette supposition semble légitime, car, outre que ces formes de sépultures sont très rares, on y trouve de plus beaux

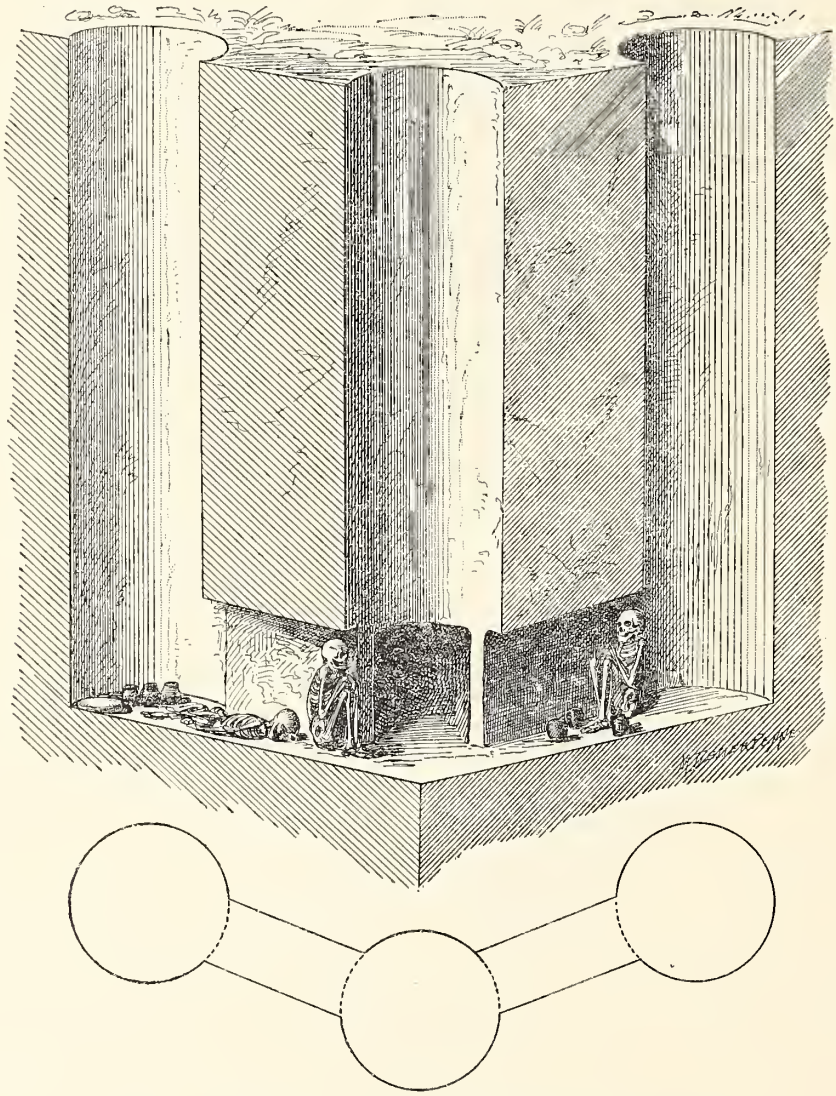


Fig. 22. — Sépulture en puits de Tres Tolas, près d'El Angel.

objets que dans les autres. Une fouille à Tres Tolas, près d'El Angel, rappelait assez la disposition que nous venons de décrire : elle présentait trois puits, de $1^{m},20$ environ de diamètre et d'une profondeur de $4^{m},10$, communiquant entre eux par deux galeries d'un mètre de haut, 50^{cm} de large et 1^{m} de long. Dans chacune de ces

galeries, se trouvait un squelette assis, la face tournée vers la fosse centrale. L'un avait un vase à sa droite, un autre à sa gauche, un troisième à ses pieds. Derrière l'autre cadavre, un troisième squelette, qui, d'après certains objets de parure recueillis à ses côtés, paraît avoir été celui d'une femme, était étendu la face contre terre. Enfin, dans une des fosses latérales, on rencontra deux pierres à moudre et quatre poteries (*fig.* 22).

Nous pouvons rapprocher des sépultures à *bolsones* rayonnants une disposition que nous avons rencontrée à Tulcanquer, à proximité de l'ouvrage dont nous avons donné la description à propos des monuments précolombiens de la région des Pastos (p. 69). Là, existait un puits circulaire de $2^{m},50$ environ de large et de $3^{m},50$ de profondeur, s'élargissant à la base de façon à atteindre un diamètre de 7^{m} à 8^{m}. La partie élargie était divisée, semble-t-il, en quatre loges par des cloisons perpendiculaires et divergentes de terre moins meuble, et au fond de chacune de ces loges, on trouva six foyers composés de trois pierres rondes avec des débris de charbon. La terre de remplissage de la salle souterraine était pleine d'ossements d'animaux et de débris de poteries. La crainte d'un éboulement obligea malheureusement à interrompre cette fouille intéressante.

Dans certaines régions, le *bolsón* disparaît complètement; c'est ainsi qu'à Tasma, point situé au pied de la colline de Camur, près du village colombien de Cúmbal, un Indien nous rapporta avoir trouvé au fond d'un puits de 3^{m} de profondeur un cadavre étendu. Nous possédons ce squelette, dont le crâne offre un des plus beaux exemples de déformation de notre collection. A Isa Vieja, près de Cañar, et à Colaipala, près d'El Angel, on rencontra, au fond de la fosse, à une profondeur qui variait de $1^{m},50$ à $3^{m},80$, une sorte de loge cubique formée de pierres brutes et non cimentées, où le cadavre était assis, autant au moins qu'on pouvait en juger, car les pierres de la paroi supérieure s'étaient déplacées et avaient écrasé le squelette et les poteries qui étaient à ses côtés. Le fond de la fosse, sur lequel reposait le mort, semblait ne pas être garni de pierres. Les sépultures d'Isa Vieja étaient très rapprochées les unes des autres; elles n'étaient pas séparées par plus de 60^{cm} de terre ferme.

Dans la vallée du Yunguilla, les parois des puits sont formées de pierres brutes cimentées avec de l'argile; leur profondeur est variable, mais peut atteindre 4^{m}; leur largeur est de $1^{m},50$ environ. Le cadavre est au fond du puits en position accroupie, le menton touchant les genoux et les mains croisées sur la nuque; les poteries et autres objets sont rangés avec ordre autour de lui (139, p. 13). Il est fort possible que cette modification du type habituel de sépulture ait été imposé aux habitants par la friabilité du sol sablonneux de la région.

Pour terminer ce qui a trait aux sépultures en puits, nous décrirons une tombe découverte aux environs du Sigsig (région des Cañaris), remarquable par la grande quantité d'objets intéressants, la plupart en or, qu'elle renfermait. Bien que nous

n'ayons pas assisté à cette fouille, nous avons pu, grâce aux renseignements qui nous ont été fournis, en reconstituer le plan à peu près exact. Le puits avait une profondeur de $1^{m},70$ seulement, avec un *bolsón* peu profond dirigé vers l'Est; un squelette unique était couché au fond du trou, la tête à l'entrée du *bolsón*. Sur lui, on trouva une grande quantité de plaques d'or et d'argent (*pl. XXIV, fig.* 17) alternant entre elles, comme si elles avaient été fixées à un manteau jeté sur le corps. Ce manteau aurait eu également des franges formées de petits tubes d'or. Les bras étaient ornés de bracelets et la tête d'une couronne de même métal (*pl. XXV, fig.* 7, 15); à l'entrée du *bolsón*, on rencontra un faisceau de grands bâtons de *chonta* ciselés et recouverts de lamelles d'or et d'argent, à l'intérieur duquel se trouvaient deux bâtons de plus petites dimensions, recouverts de lamelles d'or (*fig.* 48-49). Plus avant dans le *bolsón*, quatre plaques circulaires d'or et d'argent alternées (deux d'or et deux d'argent), de 40^{cm} à 50^{cm} de diamètre, étaient placées verticalement, de façon à en oblitérer complètement l'ouverture. Enfin, derrière elles, se trouvait un véritable trésor: des aiguilles (*pl. XXIV, fig.* 13), des hachettes, des flûtes de Pan, des figurines en or (*pl. XXV, fig.* 11, 12, 17) et une plume dont la tige était en or et les barbes en argent. C'est dans une fouille analogue et dans la même région qu'ont été découverts les objets décrits par Heuzey sous le nom de *trésor de Cuenca* (164).

Les sépultures en puits se rencontrent dans toute la vallée interandine, depuis le Nord jusqu'à la province des Paltas. Nous savons, en effet, par M. Ernesto Witt, qu'on en trouve dans cette dernière région, bien que nous n'ayons pu en fouiller nous-mêmes. Quoique nous soyons mal renseignés sur les tribus côtières, il semble que la même forme de sépulture était en usage chez les Mantas et les Huancavilcas ([1]).

On la retrouve aussi en Colombie, chez les Quimbayas du rio Cauca. Toutefois, à en juger par les figures et les descriptions minutieuses que Restrepo a données des tombes de cette région, elles présentaient une bien plus grande variété de formes qu'en Équateur; de plus, on construisait un véritable tumulus au-dessus de la fosse ([2])

([1]) Saville figure l'ouverture d'un puits, situé derrière la ville de Manta, qui était recouvert d'un bloc de pierre. Entièrement creusé dans le roc, ce puits, comme plusieurs autres dont les parois étaient soigneusement maçonnées, contenait de l'eau et ne peut, suivant l'auteur, avoir servi de sépulture. Il ne nie pas cependant que certaines excavations, ressemblant à des puits, aient pu remplir l'office de tombes (365, II, p. 81-82, *fig.* 3).

([2]) « Si le mort était un grand personnage, on brûlait son corps, et les cendres recueillies dans des urnes d'or ou d'argile étaient enterrées profondément dans de grands caveaux. A côté d'elles, on mettait les armes du défunt, ses bijoux, des ustensiles d'argile, de grands pots pleins de chicha, du maïs calciné dans des marmites fermées, etc. Des pierres plates, pesantes et grosses, bien travaillées, couvraient la chambre mortuaire; par-dessus, on jetait de la terre d'une couleur différente apportée d'une colline voisine. Dans des caveaux placés sur un côté des parois du trou ou dans de longues galeries qui partaient de l'ouverture principale, on précipitait, après les avoir enivrés, les esclaves et les femmes préférées du défunt, puis on continuait à amonceler de la terre de façon à former une colline artificielle, dont la hauteur était en relation avec la fortune du mort » (340, p. 43).

(340, p. 42-49). Des tombes semblables existaient encore chez les Chibchas ([1]) (341, p. 116) et chez les tribus du Sinú ([2]) (451, p. 12; 339, p. 143).

Des sépultures analogues se rencontrent également au Pérou, pendant la première période de la civilisation de Nazca, et la dernière période de la civilisation côtière dans la vallée de Chincha; enfin, certaines fosses d'Ancon et de la vallée de Lima rappellent par leur complication les sépultures quimbayas ([3]).

2. TOLAS.

Après les sépultures en puits, ce sont les *tolas* ou sépultures sous tumulus qui sont les plus fréquentes en Équateur. A propos des Caras, nous avons reproduit les renseignements que donne Velasco sur la construction de ces curieux monuments funéraires et indiqué les raisons qui, contrairement à l'opinion de González Suárez, nous font accepter les détails et les traditions que l'ancien historien du royaume de Quito nous a transmis à leur sujet. Nous n'avons donc pas à y revenir ici.

Les dimensions des *tolas* sont très variables : ordinairement, elles mesurent 15^m à 20^m de haut, 39^m à 49^m de long, sur une largeur un peu moindre (201, II, p. 617).

Leur forme est également variable; le plus souvent, elles sont parfaitement circulaires, mais il en est d'elliptiques, de circulaires avec un prolongement ou

---

([1]) « Aussitôt que mourait le cacique, on lui enlevait les intestins et les organes internes et on l'embaumait avec une résine appelée *mocoba*.... On enveloppait le corps de riches *mantas*, on l'ornait de bijoux d'or, on lui mettait en outre quelques émeraudes et plaquettes d'or dans les yeux, les narines, les oreilles, la bouche et l'ombilic. On le descendait alors au fond du puits et l'on disposait près de lui ses armes et ses bijoux : brassards, plastrons et couronnes d'or. On suspendait, en outre, à ses épaules la *mochila* de coca, et autour de lui, on rangeait des pots de chicha et des pains de maïs. On couvrait le tout d'une couche de terre, ensuite on enterrait vivantes trois ou quatre des femmes préférées du défunt, puis on jetait une nouvelle couche de terre, au-dessus de laquelle on mettait ses meilleurs esclaves, et enfin on comblait la fosse. Les femmes et les esclaves étaient au préalable enivrés avec de la chicha mêlée de narcotiques » (341, p. 116-117).

([2]) « Le mode le plus commun d'enterrer les morts était de les placer à une grande profondeur dans un caveau, la tête vers l'Est; leurs armes et leurs bijoux étaient placés à leur gauche; à leur côté, on disposait également des pots de chicha, du maïs en grains et des pierres à moudre. Ce caveau recouvert, on plaçait dans d'autres caveaux taillés dans les parois du puits quelques femmes et quelques esclaves, après les avoir enivrés; puis on finissait de combler la fosse, et tant que durait la provision de chicha, on continuait à accumuler de la terre de façon à former une pyramide plus ou moins haute » (339, p. 143).

([3]) Nous tenons ces renseignements de l'ancien directeur du Musée d'histoire nationale de Lima, le Dr Uhle, qui a bien voulu nous fournir les détails suivants : *Los entierros de la región de Nazca tienen en gran parte (tiempo del primer periodo) una forma parecida a la de los entierros ecuatorianos. Siguiendo un pozo vertical para abajo se encuentran siempre los restos en el fondo en un bolsón, como una camara al lado. En el periodo último de la costa, en el valle de Chincha, se hicieron por millares estos entierros : un cuarto cúbico vacio á la luz del dia, mas ó menos dos metros ancho y largo y algo mas hondo, á cuyo fondo, al lado, se encuentra algo como una cueva excavada y cerrada despues de ocuparla, donde se encuentran los restos enterrados. Muchos entierros muy antiguos en Ancon y otros mas nuevos en el valle de Lima tienen la forma de un pozo que desciende en gradas, cambiando varias veces su dirección hasta encontrar el lugar donde se ha metido la momia.*

appendice quadrangulaire; d'autres, enfin, sont en forme de croix (**142**, p. 73). Dans la région côtière, la forme circulaire est la plus fréquente, mais on trouve aussi des *tolas* quadrangulaires ou en forme de T (**61**).

Tantôt les *tolas* de la vallée interandine ne renferment qu'un seul cadavre, tantôt le nombre peut s'en élever jusqu'à 5 ou 6. La position du squelette n'est pas partout la même ; le plus souvent étendu sur le dos, il est parfois accroupi (**142**, p. 73); lorsqu'il y a plusieurs corps, ils sont étendus sur le dos, en cercle (**140**, I, p. 275). Sur la côte, d'après von Buchwald, les *tolas* sont généralement des sépultures collectives (**61**). Ce fait est confirmé par Saville (**365**, II, p. 33-56), qui donne des détails circonstanciés sur trois mounds du cerro de Jaboncillo (province de Manabí), dont l'un contenait 25 squelettes.

Grâce aux travaux de González Suárez et de von Buchwald, on peut délimiter à peu près exactement l'aire équatorienne des *tolas*. Dans la vallée interandine, on les rencontre dans toute la région comprise entre le rio Guallabamba au Sud et le rio Chota au Nord, c'est-à-dire à peu près dans tout le territoire cara (**142**, p. 12). Entre la Cordillère occidentale et la côte du Pacifique, l'extension des *tolas* est bien plus considérable. Leur limite septentrionale semble être le rio Mira ; vers le Sud, on les retrouve jusqu'à l'embouchure du rio Guayas et vraisemblablement plus bas encore (**61**). Il est à remarquer que ce territoire correspond très sensiblement au domaine que la linguistique conduit à fixer au groupe barbacóa.

En dehors de l'Équateur, les *tolas* se rencontrent en Colombie avec une grande fréquence; nous avons vu qu'elles sont associées aux sépultures en puits chez les Quimbayas et les riverains du Sinú (p. 124-125). Douay (**104**, p. 755) signale également l'existence de nombreux tumulus dans tout le Cauca, mais sans donner aucun détail.

3. SÉPULTURES EN URNES.

González Suárez mentionne, dans plusieurs régions de l'Équateur, des sépultures en urnes. Comme nous n'en avons pas découvert au cours de nos fouilles, c'est exclusivement d'après l'historien équatorien que nous en parlerons.

Les sépultures en urnes ont été rencontrées dans le district actuel d'El Angel, dans les environs des villages de Pimampiro et de Puembo et, enfin, chez certaines peuplades des provinces d'Esmeraldas, de Manabí et même du Guayas (**140**, I, p. 119, *Atlas*, p. 26; **142**, p. 77).

« Dans le district même d'El Angel, écrit González Suárez, on trouve des cadavres d'indigènes placés dans de grands vases d'argile; ils sont repliés sur eux-mêmes de façon à pouvoir y entrer assis, les genoux contre la poitrine, la tête appuyée sur les mains; ces vases sont enterrés profondément dans la terre. Un tel mode de sépulture était également employé par les tribus de Pimampiro et de Puembo; dans ces deux localités, le vase funéraire était très grand et recouvert par un

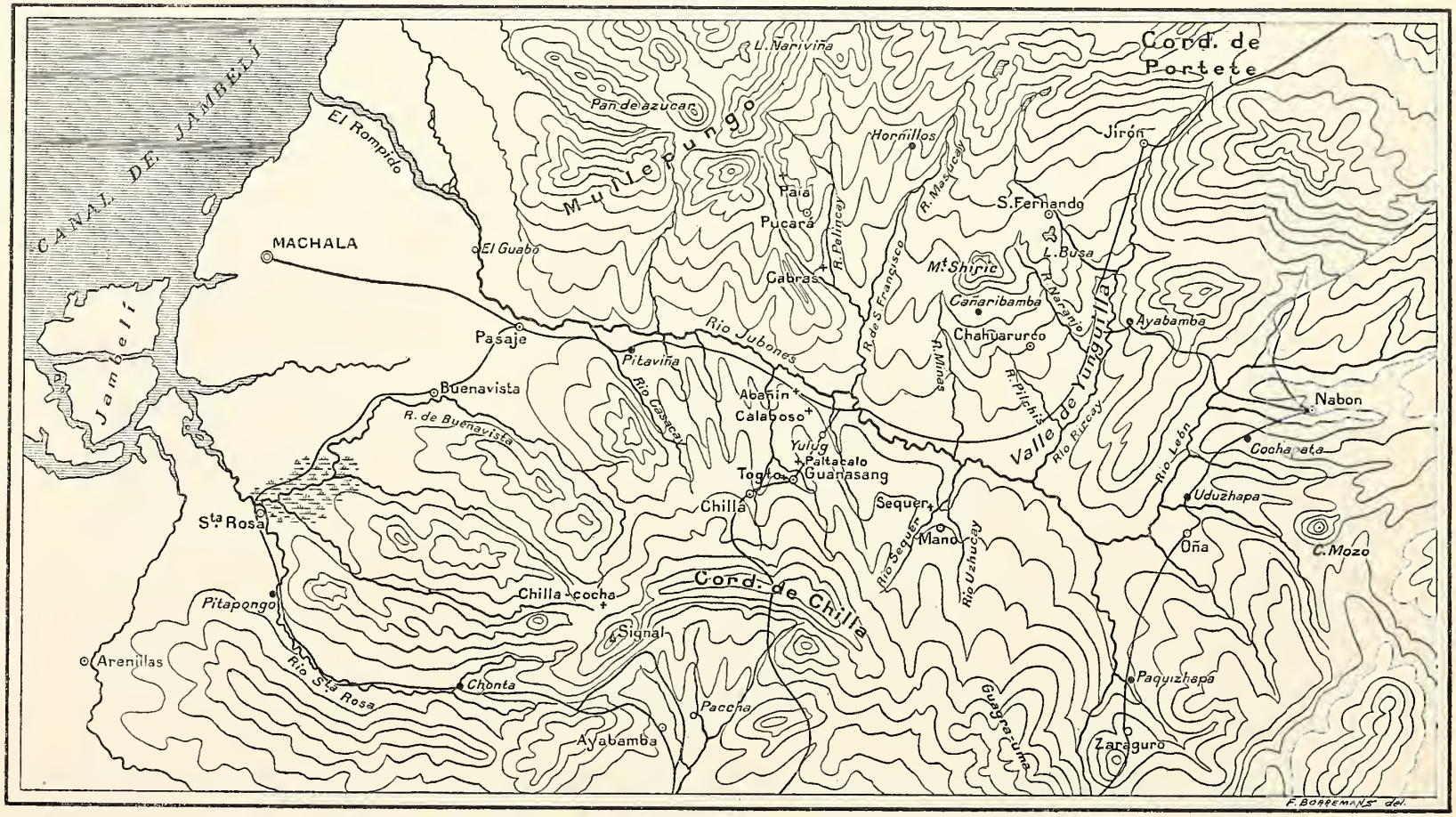
couverele d'argile presque de même taille et de forme identique. Dans eertaines sépultures de Pimampiro, ces vases se reneontrent réunis dans des cavernes ou dans des trous et rangés en ordre les uns à eôté des autres suivant un cerele. Les squelettes des enfants sont dans des vases plus petits » (**142**, p. 77).

La description des urnes funéraires de la côte est à peu près identique : « Plusieurs tribus qui habitaient les provinces d'Esmeraldas, de Manabí et même de Guayaquil, repliaient et comprimaient le cadavre de façon à le réduire à un très faible volume et l'enfermaient en position aeeroupie, les jambes serrées eontre la poitrine et les bras ramenés sous le menton, dans des vases d'argile faits spéeialement dans ee but et fermés; puis, elles les enterraient dans des trous profonds creusés dans le sol; à eôté de l'urne funéraire, elles mettaient des vêtements, des armes, des ornements, en un mot tout ee dont le mort pouvait avoir besoin dans l'autre vie » (**140**, I, p. 119).

L'existence de ces sépultures en urnes en Équateur est très intéressante, mais nous ne pensons pas qu'on puisse en tirer les conclusions que González Suárez a exposées. Cet auteur considère, en effet, ce mode de sépulture eomme d'origine earibe et en infère que des peuplades de eette origine ont habité eertaines régions équatoriennes (**142**, p. 77). Or, eomme l'a montré Boman (**47**, I, p. 262-276), la sépulture en urnes est caraetéristique, non des peuplades earibes mais de toutes les tribus de la famille tupi-guaranie; de plus, eet auteur a rappelé que Hutehinson (**186**, I, p. 115-116) mentionne une urne d'environ deux pieds de hauteur, eontenant tous les os d'un être humain, qui fut exhumée à Ica, et que Bastian (**32** *bis*, II, p. 916) a signalé la trouvaille d'urnes semblables à Cañete, au sud de Lima. L'existenee de sépultures analogues sur le littoral équatorien n'est done pas un fait isolé et, avant d'en tirer une théorie sur l'origine des peuplades de eette région, il est prudent d'attendre de nouveaux faits. Quant aux trouvailles similaires faites dans la vallée interandine, elles pourraient s'expliquer par l'immigration de peuplades eôtières, dont nous avons déjà signalé un exemple à propos des Caras, ou par l'existenee de colonies de *mitimaes* péruviens.

4. SÉPULTURES EN ABRIS SOUS ROCHE.

Jusqu'iei, les sépultures en abris sous roehe n'avaient été que brièvement mentionnées par González Suárez : « Certaines tribus, éerit-il, plaçaient les eadavres de leurs morts dans les fentes des roehers, ehoisissant à eet effet les points les plus élevés et les plus inaeeessibles. Enveloppées dans leurs *mantas* de laine, on trouve ees momies aeeroupies, comme si elles se eaehaient pour dormir » (**140**, I, p. 153). Nous sommes en mesure de compléter eette description, ayant eu la bonne chance de trouver et de fouiller un assez grand nombre de ees abris sous roehe. Auparavant, nous avions eu eonnaissanee de sépultures de ee genre dans la Colombie méridionale; malheureusement, les eonditions politiques dans lesquelles se trouvait alors



Carte VI. — Vallée du rio Jubones avec indication des abris sous roche.

cette région nous empêchèrent, à notre grand regret, d'aller en personne examiner les lieux de la trouvaille, de sorte que nous devons nous contenter ici des détails rapportés par un habitant de Tulcán, que nous avions chargé de faire des fouilles en cet endroit. Le dépôt d'ossements se trouvait dans une des nombreuses cavernes creusées dans les rives rocheuses et escarpées du rio Tescual ([1]), au point appelé Tesquis. Cette caverne, dont l'ouverture se trouvait à 10^m environ au-dessus du niveau des eaux de la rivière, mesurait 6^m de hauteur et 6^m de profondeur; un grand nombre d'ossements étaient disséminés sur le sol. Ils avaient été mélangés et brisés par les Indiens, qui s'amusaient à jeter les crânes dant le fond de la *quebrada*. Suivant une tradition locale, les cavernes du rio Tescual auraient servi de refuges aux anciens habitants pour échapper aux Espagnols et l'une d'elles aurait été utilisée pour y déposer leurs morts ([2]).

En Équateur, nous n'avons trouvé la véritable sépulture en abris sous roche que dans une région bien délimitée. D'après les indications des *huaqueros*, la population chez qui elle était en usage occupait tout le bassin du rio Jubones, sauf le cours tout à fait supérieur de ce fleuve et le voisinage de son embouchure. Il existerait également quelques abris sur les pentes méridionales de la Cordillère de Chilla, aux environs du petit village de Pacha, c'est-à-dire dans la partie septentrionale du bassin du rio Túmbez. Nos observations personnelles ont porté sur un territoire plus restreint; les abris que nous avons fouillés se rencontrent, en effet, dans une région correspondant au cours moyen du Jubones, limitée au Nord par la Cordillère de Mullepungo et au Sud par celle de Chillacocha, région où se trouvent les petits hameaux de Pucará, de Mano, de Yulug, de Guanasang et de Chilla.

Les abris ne sont pas le long des rives arides du Jubones, mais le plus souvent le long de ses petits affluents et sur les éperons montagneux qui les séparent. Voici la liste de ceux que nous avons explorés (*Carte VI*): au nord du Jubones (rive droite), les abris de Païa et de Cabras, à 2 heures environ du village de Pucará (le dernier de ces abris est à 30^m environ du torrent de même nom); au sud du Jubones (rive gauche), l'abri d'Abañin, un peu en aval du rio San Francisco, à 800^m environ du Jubones; l'abri de Calaboso, entre Abañin et Yulug; l'abri de Sequer entre Guanasang et Mano, à 3 heures 15 minutes du premier, à 1 heure du deuxième, à 500^m environ de la rive gauche du rio Sequer qui, plus bas, forme l'Uzhucay; l'abri de Paltacalo, à 2 heures au nord-est de Guanasang, au nord du chemin qui conduit à Yulug; l'abri de Togto, à 15 minutes à l'ouest de Guanasang; l'abri de Chillacocha, à 1^{km} au nord du signal géodésique de même nom, au pied occidental de la crête abrupte et étroite où nous avons relevé des restes d'un ouvrage fortifié (p. 112-113).

Ces différents abris sont situés tantôt sous des rochers en place, tantôt sous des

---

([1]) Le rio Tescual est un petit affluent du rio Guáitara, au nord du petit village de Males; son cours est sensiblement Est-Ouest.

([2]) Douay signale dans le Cauca des sépultures en grottes semblables à celles du rio Tescual (**104**, p. 755).

blocs éboulés du sommet des montagnes voisines. Dans l'un et l'autre cas, les Indiens ont profité des anfractuosités qui se trouvent sous ces rochers, soit qu'ils surplombent, soit qu'ils reposent inégalement sur le sol, pour y déposer des cadavres; puis, l'ouverture a été fermée par des pierres et des fragments de rochers non taillés. Cette fermeture est parfois hermétique; quelquefois, elle a pu permettre l'entrée ultérieure d'animaux carnassiers, soit que la paroi ait été moins bien construite dès le début, soit que des *huaqueros* en aient déplacé les pierres postérieurement. Les rochers à abris sont de dimensions très variables, parfois énormes; ils se trouvent le plus souvent au milieu des fourrés qui constituent la végétation subandine. Une fois l'entrée de l'abri déblayée, les ossements apparaissent mélangés à des débris de roche tombés du plafond. Les crânes sont en général à fleur de sol, les ossements légèrement enfouis dans la terre. Il est rare qu'on puisse déterminer la position exacte des squelettes; pourtant, une momie de l'abri de Cabras, que nous possédons, était accroupie, les genoux sous le menton, les jambes en flexion complète; il en était de même dans un des abris de Paltacalo et, d'après des renseignements indigènes, dans un abri qui se trouvait près de Mano. Le nombre des squelettes qu'on trouve sous chaque roche peut varier de 1 à 10; en général, il est de 4 ou 5. L'état de conservation des ossements diffère beaucoup; dans certains abris où l'humidité a pénétré, les os se sont complètement désagrégés, tandis que dans d'autres, plus secs, on trouve de véritables momies dont la peau s'est parcheminée et qui présentent encore quelques cheveux, tous les ligaments articulaires et des débris de vêtements. La teinte des os varie du blanc crayeux au gris terreux pour les mêmes raisons et aussi suivant qu'ils ont été recouverts plus ou moins par la terre. Certains crânes renfermaient des racines qui atteignaient parfois la grosseur du pouce.

5. SÉPULTURES DANS DES CAISSONS FORMÉS DE GRANDES DALLES.

Nous n'avons observé qu'une seule sépulture de ce genre, dans la province du Chimborazo, mais M. Ernesto Witt nous a dit en avoir trouvé de semblables dans la région de Loja.

Au nord et presque à la sortie de Guano, petit village situé au nord de Riobamba, coule un ruisseau, dont une des rives est formée, sur une longueur de 60^{m}, par un talus abrupt de 7^{m} environ de hauteur. A un endroit de ce talus, affleuraient deux sortes de parois formées de pierres unies grossièrement avec de la terre, d'une épaisseur approximative de 15^{cm} et distantes l'une de l'autre d'à peu près 3^{m} (*fig.* 23). Elles commençaient à 50^{cm} environ du sommet du talus, descendaient presque jusqu'à sa base et pénétraient normalement dans son épaisseur. Entre les deux parois, la terre fut enlevée sur une hauteur de 4^{m} et sur une profondeur de $2^{m},50$. On trouva tout d'abord de la terre ordinaire mélangée de grosses pierres rondes, puis, à 60^{cm} approximativement de l'à-pic du talus, une dalle horizontale de 10^{cm} d'épaisseur

et de $1^{m},20$ à $1^{m},30$ dans ses autres dimensions. Cette pierre constituait la paroi supérieure d'une sorte de caisson, dont les parois latérales et inférieure étaient formées par des dalles analogues et de même grandeur; le coffre n'avait ni paroi antérieure, ni paroi postérieure. Il renfermait de la terre noire, des débris d'os et des fragments de poterie. Après qu'on l'eut enlevé, on constata que les parois

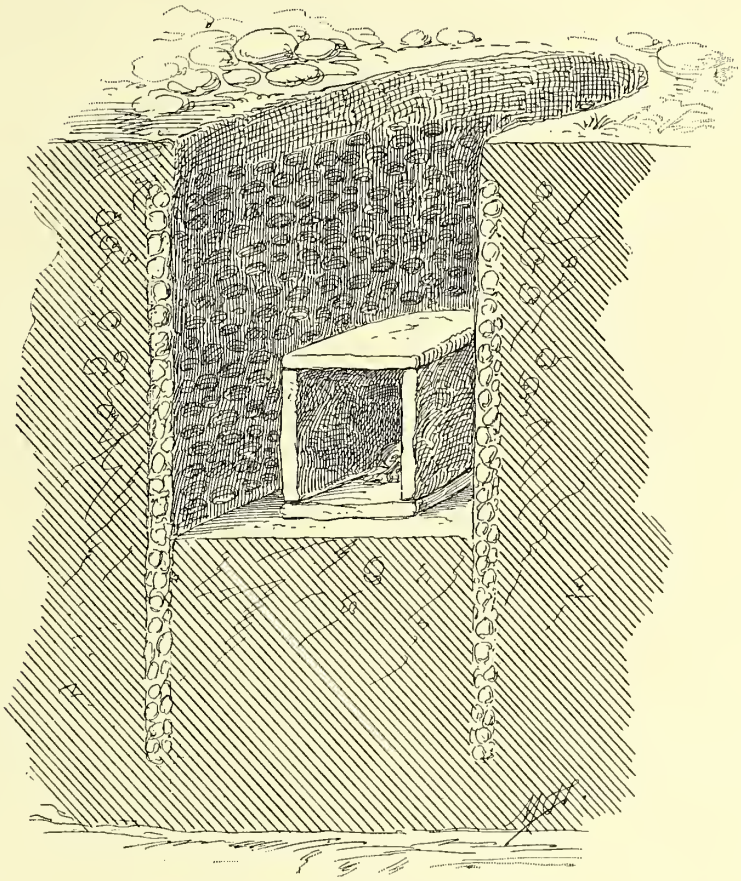


Fig. 23. — Sépulture en caisson de Guano.

verticales entre lesquelles il était placé se continuaient vers la profondeur et l'on sentit nettement d'autres dalles, placées de la même façon que les premières et dans leur prolongement. Des circonstances indépendantes de notre volonté nous obligèrent malheureusement à arrêter là les fouilles. Un examen attentif du talus permit toutefois de constater l'affleurement de deux autres parois semblables aux premières et, à un autre endroit, l'existence d'une grande dalle, mesurant environ $1^{m},80$ de hauteur, 60^{cm} de largeur et 15^{cm} d'épaisseur, encastrée verticalement dans l'à-pic du talus. La position de cette pierre nous fait supposer que le

caisson que nous venons de décrire devait primitivement avoir une paroi antérieure formée par une dalle; l'absence de celle-ci dans la seule fouille que nous ayons pu faire peut être expliquée par un éboulement.

Au sujet des sépultures similaires de la région de Loja, voici les renseignements que M. Ernesto Witt a bien voulu nous communiquer : « J'ai remarqué, nous écrit-il, qu'il y a eu dans cette région une tribu dont les tombes se rencontrent en grand nombre dans les territoires de Chuquiribamba, de Santiago et de San Lúcas et, beaucoup plus rarement, au sud de ces points. La sépulture est formée de dalles minces de pierre d'au moins 50^{cm} de côté, disposées en forme de caisse, dont le couvercle se trouve presque à fleur de terre. Le mort était placé sans doute dans ces caisses sans terre, bien qu'à l'heure actuelle elles en soient remplies. Ces sépultures sont juxtaposées à des sépultures en puits, mais elles doivent être antérieures à celles-ci, car fréquemment elles ont été démolies par ceux qui creusèrent les fosses; elles doivent être très anciennes, puisqu'elles ne contiennent généralement qu'un peu de terre jaune, quelques dents et rarement des poteries très grossières, tandis que les sépultures en puits renferment des os et des crânes en bon état et des objets de céramique et de métal bien travaillés ».

Il est certain qu'il y a une grande ressemblance entre la sépulture de Guano et celles de la région de Loja, et l'hypothèse de M. Witt paraît légitime. A Guano, également, le caisson ne renfermait que des ossements désagrégés.

Telles sont les cinq variétés de sépultures précolombiennes qu'on rencontre dans la région équatorienne. Il est possible que certaines d'entre elles aient été importées par les colonies de *mitimaes* que nous avons signalées, mais, en l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas permis d'être affirmatif à ce sujet.

Grâce au mobilier funéraire qu'elles renferment, ces sépultures fournissent des documents d'une importance capitale pour la connaissance des populations primitives de l'Équateur. C'est l'étude de ces objets que nous allons faire dans les chapitres qui suivent.

TROISIÈME PARTIE.

OBJETS EXTRAITS DES TOMBES PRÉCOLOMBIENNES DE L'ÉQUATEUR.

Peu de travaux ont été consacrés jusqu'ici à l'étude archéologique de l'Équateur. Comme nous aurons maintes occasions de les citer au cours de cette monographie, nous ne croyons pas utile d'en faire ici l'énumération complète; et nous nous contenterons de mentionner les noms de Dalton, de Bamps, de Uhle, de González Suárez et de Saville, dont les remarquables recherches ont largement contribué à faire connaître l'industrie des peuplades qui habitaient, à l'époque précolombienne, le haut plateau interandin et le littoral du Pacifique.

Outre ces sources bibliographiques et notre collection personnelle, nous avons utilisé, pour notre étude, les collections du Musée d'Ethnographie du Trocadéro et du Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain [1]; de plus, nous avons pu examiner deux petites séries d'objets réunis, au cours de leur séjour en Équateur, par M. Frandin, ancien consul général de France à Quito, et par M. le Dr Reinburg. Enfin, nous avons reçu de M. Francisco Cousin les clichés photographiques, accompagnés de renseignements précis, des nombreuses pièces que son père avait récoltées et dont les originaux se sont malheureusement perdus après avoir figuré au pavillon de la République de l'Équateur à l'Exposition universelle de 1900.

A l'aide de tous ces éléments, nous essaierons de déterminer pour chaque objet l'aire de sa répartition en Équateur, puis dans l'Amérique en général. Nous ne donnons toutefois le résultat de notre travail, à ce point de vue, que comme un essai. En effet, malgré les multiples recherches bibliographiques auxquelles nous nous sommes livrés, nous n'avons nullement la prétention d'avoir parcouru toutes les publications qui ont été consacrées à l'archéologie américaine; tout au plus, pouvons-nous espérer n'avoir laissé échapper aucun des travaux fondamentaux qui s'y rapportent. Une œuvre de synthèse, comme celle que nous avons entreprise,

[1] Comme nous l'avons déja dit, nous désignerons par l'abréviation : Tr. les pièces provenant du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, par l'abréviation : St-G. celles provenant du Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye.

reste fatalement incomplète; mais, bien que nous en sentions vivement nous-mêmes l'imperfection, nous n'hésitons pas à la présenter au public, persuadés que, malgré ses défauts, elle pourra être de quelque utilité.

Nous nous sommes systématiquement abstenus d'établir des rapprochements entre telle ou telle forme américaine et des formes similaires des autres continents; nous croyons en effet que ce travail de comparaison ne pourra être entrepris avec fruit que lorsque les liens qui unissent entre elles les diverses civilisations américaines ou les différences qui les séparent auront été mis en évidence. Or, ce travail est à peine ébauché; pour l'Amérique du Sud, en particulier, l'inventaire archéologique d'un grand nombre de régions est à peine commencé.

Dans la description des objets précolombiens de l'Équateur, nous suivrons l'ordre généralement admis : objets en pierre, objets en coquille, objets en os, objets en bois, objets en métal, objets en terre cuite. Toutefois, il nous arrivera parfois de rompre avec cet ordre, car, dans bien des cas, c'est la forme de l'outil, plus que la matière dans laquelle il a été exécuté, qui le caractérise.

CHAPITRE VI.

OBJETS EN PIERRE.

A. — PIERRE TAILLÉE.

Les instruments en pierre simplement taillés, sans trace de polissage, n'ont été rencontrés qu'en petit nombre en Équateur. Au Pérou, ils semblent tout aussi rares, si l'on en juge par le silence que gardent à leur sujet la plupart des auteurs. Il se pourrait fort bien que cette pénurie fût plus apparente que réelle, car les explorateurs, lorsqu'ils ne sont pas spécialistes, omettent souvent de récolter les objets en pierre qui n'ont été travaillés que d'une façon rudimentaire.

En présence de cette rareté de documents, on est porté à se demander s'il a existé en Équateur un véritable âge de la pierre taillée. Les archéologues, qui n'hésitent pas à assigner une date à un objet en se basant uniquement sur sa forme et sa facture, répondraient incontestablement à cette question par l'affirmative. En effet, dès 1863, Markham signalait à la Société anthropologique de Londres (240) la découverte faite par Spruce, à Chanduy, près Guayaquil, de trois éclats de quartz sur lesquels nous ne possédons d'ailleurs que des renseignements fort vagues. Il mentionnait aussi des pointes de lance et des couteaux, également en quartz, qui avaient été trouvés à la pointe de Santa Elena, mais qui ne sont pas décrits avec plus de détails que les éclats précédents. L'auteur fait remarquer qu'au mo-

ment de l'arrivée des premiers Espagnols, la population du pays faisait usage d'instruments en cuivre; la découverte d'instruments en quartz démontre donc, à son sens, que l'âge du bronze a été précédé en Équateur par un âge de pierre. C'est en effet la seule conclusion qu'on puisse tirer des trouvailles de Chanduy et de Santa Elena. Rien n'autorise à y voir la preuve que le littoral équatorien ait eu son âge paléolithique. Il ne serait même pas téméraire d'affirmer que les éclats de Chanduy ne sauraient remonter au delà de l'époque néolithique, car ils ont été rencontrés dans des kjökkenmöddings *semblables à ceux du Danemark.*

C'est également dans le voisinage de la côte que Saville a récolté des objets en silex, en calcédoine et en obsidienne qui sont simplement travaillés à grands éclats et dont il a représenté 12 spécimens (365, II, *pl. LXIV*). D'après l'auteur, la première pièce figurée est un grossier couteau en silex, analogue à ceux qu'employaient les anciens Indiens des États-Unis. Les quatre suivantes sont des espèces de larges tranchets irréguliers pouvant être facilement tenus à la main; un des bords en a été taillé sur les deux faces de façon à le rendre tranchant. Quatre autres instruments sont des lames ordinaires d'obsidienne, dont les bords ont été ébréchés à l'usage et dont la longueur moyenne est de 63^{mm}. Saville a rencontré dans ses fouilles un nombre considérable de ces couteaux. Enfin les trois dernières pièces figurées sont de simples nodules d'obsidienne de 51^{mm} à 76^{mm} de diamètre, qui ont été recueillis dans une cachette.

Quoique les figures ne soient pas d'une netteté parfaite et que les objets soient plutôt mentionnés que décrits dans l'ouvrage, il est incontestable qu'ils n'offrent que des traces d'un travail rudimentaire et rappellent, par leur facture, nos instruments paléolithiques. Toutefois, on ne saurait leur assigner une haute antiquité, car ils gisaient dans des mounds et des *corrales* (emplacements d'habitations) du Cerro Jaboncillo, qui ont livré de la poterie et des instruments en métal.

L'obsidienne utilisée par les Indiens du littoral provenait du haut plateau, suivant le célèbre géologue Wolf, qui avait pu examiner de nombreuses pointes de flèches rencontrées dans les provinces côtières, notamment à Balzar, sur les rives du Daule, et un petit miroir fait dans la même roche trouvé à Colonche. Il a même reconnu dans la pierre d'autel de l'église de Chongon, qui avait été tirée d'un bloc découvert dans la montagne voisine, l'obsidienne du Guamaní (au nord de l'Antisana) (447, p. 358). C'est sans doute parce que le gisement de cette roche se trouvait à une grande distance que les indigènes du littoral lui attribuaient une valeur réelle et conservaient dans des cachettes les fragments qu'ils avaient pu se procurer. Peut-être parfois l'obsidienne arrivait-elle entre leurs mains à l'état d'instruments déjà façonnés, les pointes de flèches de Balzar étant, d'après Wolf, identiques à celles qui sont récoltées dans les environs de Quito.

Dans le pays interandin, l'obsidienne était journellement employée à la fabrication des pointes de flèches et des couteaux. Les Indiens modernes désignent sous

le nom d'*ayacollqui*, c'est-à-dire *argent des morts*, les armes, les outils de cette nature. Rien n'indique, d'ailleurs, que les instruments des hauts plateaux, pas plus que ceux du littoral, soient paléolithiques.

Max Uhle a figuré, il est vrai, 18 objets en obsidienne de la collection de Reiss et Stübel qui proviennent tous de la région interandine (pays cara), et dont 16 sont grossièrement travaillés [1]. Les uns sont donnés comme de simples éclats, les autres comme des couteaux, des grattoirs ou des pointes (407, I, *pl. XX, fig.* 1-18). A en juger par les figures, du reste assez défectueuses, aucun de ces 16 objets ne présente de retouches et leurs faces rappelle beaucoup celui de certains de nos instruments quaternaires. Mais il ne faut pas oublier que des types archaïques se rencontrent assez fréquemment dans des gisements néolithiques des mieux caractérisés et que la morphologie d'un outil en pierre n'est pas suffisante pour en indiquer l'âge. Or, comme les objets de la collection Reiss et Stübel ont été recueillis à la surface du sol (407, I, p. 50), il serait tout à fait téméraire de leur assigner une antiquité très reculée. Il est d'autant plus nécessaire de se tenir sur la réserve que deux des pièces figurées (celles qui portent les n°s 16 et 18) montrent de nombreuses retouches et que l'auteur ne nous dit pas qu'elles aient été recueillies dans des conditions différentes des autres objets.

En réalité, tous les instruments en pierre taillée récoltés jusqu'ici en Équateur ont été ramassés à la surface du sol ou bien dans des stations ou des sépultures qui ne remontent pas à une époque fort ancienne, car, dans la plupart des cas, elles ont livré en même temps soit des instruments en pierre d'aspect néolithique, soit des poteries, soit même des objets en métal. Wilson a cependant recueilli quelques débris d'industrie humaine dans des couches en place, à Chaneama. Au-dessous d'une couche de terre végétale, il a observé une assise d'argile et de sable, puis une couche de graviers fluviaux et d'argile, recouvrant une autre assise analogue à la précédente, et, dans chacune des couches sous-jacentes à la terre végétale, gisaient des fragments industriels qui démontrent que l'homme existait au moment de leur formation. Mais ces restes d'industrie humaine consistent uniquement en tessons de poteries, en figurines de terre et en fragments d'ornements en or (439); et, à moins d'admettre que la céramique et l'industrie des métaux sont infiniment plus anciennes dans le Nouveau Monde que dans nos régions, on ne saurait conclure de cette découverte à une très haute antiquité des objets recueillis à Chaneama.

De ce qui précède il résulte que la question de l'homme paléolithique en Équateur reste entière et que de nouvelles recherches pourront seules l'élucider. Nos documents personnels ne permettent en aucune façon de résoudre le problème. Nous ne possédons, en effet, qu'un seul instrument en pierre qui n'ait pas subi de

---

[1] Trois de ces pièces ont été reproduites par Hans Meyer (249, *pl. I, fig. a, b, d*).

polissage, et cet instrument est une fort belle pointe de lance en obsidienne, retouchée avec un soin méticuleux (*pl. VI, fig.* 11).

Cette pointe a été trouvée à Chiltazón, dans la région interandine (pays pasto). La roche dont elle se compose est d'une remarquable transparence, ce qui tient en partie à sa coloration peu foncée. Sans les traînées fuligineuses qu'on aperçoit dans la masse de l'obsidienne, sa couleur serait aussi claire que celle du verre de bouteille.

Notre instrument est brisé du côté du talon; il mesure encore 107^{mm} de longueur sur 37^{mm} de largeur maxima, et 9^{mm} d'épaisseur à l'endroit fracturé. De forme très régulière, il se termine par une pointe fort aiguë. Les deux faces en sont travaillées sur toute leur étendue et légèrement renflées; l'une d'elles est un peu plus convexe que l'autre. Les bords ont été minutieusement retouchés par pression et les minces éclats parallèles qui en ont été détachés dénotent, chez l'ouvrier qui a fabriqué la pièce, une habileté merveilleuse. Sous le rapport du travail, la pointe de Chiltazón peut se comparer aux plus beaux instruments néolithiques en silex de l'Europe.

Pour trouver des pointes de lance en obsidienne aussi soignées dans le Nouveau Monde, il faut aller au Mexique ou en Californie. Le Musée d'Ethnographie du Trocadéro en possède plusieurs, comparables par le travail, quoique parfois un peu plus grandes, qui ont été rencontrées dans diverses localités de l'État de México (nos 6400-6405, 25150, 25154), dans le district de Sultepec (no 45311), à Zamora, dans le Michoacán, (no 25967) et à Ixtlan, dans le territoire de Tepic (no 50312).

Les pointes de lance du Mexique se rétrécissent progressivement du côté du talon, mais ne présentent pas de pédoncule. Celles de Californie offrent deux types distincts, l'un tout à fait identique à celui du Mexique, l'autre avec un pédoncule assez court, mais nettement détaché. Dans ce second type, les bords de l'arme vont en divergeant peu à peu depuis le sommet jusqu'à la base, tandis que, dans le premier, les bords, après avoir divergé jusque vers le milieu de la pièce, convergent à partir de ce point jusqu'au talon. C'est cette dernière disposition qu'on observe sur la pointe de Chiltazón, et nous croyons pouvoir en conclure, bien qu'elle ne soit pas entière, que le pédoncule faisait complètement défaut.

A notre connaissance, on n'a pas signalé de pointes similaires en obsidienne dans les régions intermédiaires entre l'Équateur et le Mexique, de sorte qu'il ne nous est pas possible, à l'heure actuelle, de relier géographiquement notre arme de Chiltazón aux pointes mexicaines. Mais, au point de vue de la forme et de la facture, la ressemblance va jusqu'à l'identité, et nous n'avons pas cru pouvoir passer le fait sous silence.

Nous avons dit qu'au Pérou les instruments en pierre n'ayant subi aucun polissage paraissent aussi rares qu'en Équateur; nous n'en connaissons même pas qui aient un facies nettement paléolithique. Max Uhle a cependant figuré une grande

pointe en jaspe, découverte au Tambo de Mora (Lima) et qui, au premier abord, semble taillée à grands éclats (407, I, *pl. XX, fig.* 19); mais le dessin publié par l'auteur ne permet nullement d'être affirmatif sur ce point. D'ailleurs, si, le contour de l'objet est fidèlement reproduit, on peut dire qu'on se trouve en présence d'une arme rentrant dans le type néolithique. En effet, les deux bords de la pointe offrent une série de dents régulières, arrondies, qu'il est impossible d'obtenir sans de fines retouches et qu'on ne rencontre jamais sur les instruments paléolithiques.

Strobel a également figuré deux pointes du Pérou qui paraissent assez grossièrement travaillées (394 *bis, pl. III, fig.* 14, 15), mais elles portent l'une et l'autre un pédoncule et des ailerons, ce qui suffit à les faire rentrer dans le type des pointes néolithiques ; en outre, la seconde montre, sur chaque bord, une encoche, qui n'a pu être exécutée que par un ouvrier habitué à retoucher ses instruments. Les deux encoches sont situées sensiblement en face l'une de l'autre, environ au tiers de la distance qui sépare les ailerons de la pointe.

Blake a aussi reproduit une pointe à pédoncule et à ailerons qui est fixée sur un petit manche à l'aide d'un lien passant obliquement au-dessus d'un des ailerons (43, p. 290, *fig.* 15). Elle a été trouvée, avec deux autres, dans l'ancien cimetière de la baie de Chacota. A leur propos, l'auteur se contente de dire que ce sont « trois couteaux, ou, peut-être, des pointes de flèche, faits de pierre et fixés sur un court manche de bois ou tige apointie à l'extrémité comme si elle avait dû être insérée dans un roseau » (43, p. 289). Une pointe toute semblable, avec le même manche court et apointi à l'extrémité, a été figurée par Uhle (407, I, *pl. XX, fig.* 32); elle provient d'Arica. La seule différence qu'elle présente avec celle de Blake consiste en ce que la ligature n'est pas ramenée au-dessus d'un des ailerons.

Le Musée d'Ethnographie possède une pointe, fixée dans un court manche, tout à fait analogue aux précédentes. Toutefois, le manche, qui n'est pas brisé, ne se termine pas par l'espèce de tenon pointu qu'on voit sur les deux autres (Tr. n° 20755). Cette variante dans l'emmanchure s'observe sur un instrument dont Uhle a donné le dessin (407, I, *pl. XX, fig.* 31) et qui provient d'Arica, comme celui du Trocadéro. Ces deux dernières pointes n'ont pas de véritables ailerons, mais leur facies et leur travail suffisent à les faire rentrer dans la catégorie des instruments néolithiques.

Nous mentionnerons encore une autre pointe du Pérou, qui se trouve au Musée d'Ethnographie et qui ne porte pas d'indication de provenance. Brisée à l'extrémité, elle possède un pédoncule et deux ailerons bien développés. Une ligature en coton, qui passe obliquement au-dessus d'un des ailerons, montre qu'elle devait être emmanchée à la façon de celle figurée par Blake.

Les découvertes faites dans les cités lacustres de la Suisse et aux États-Unis prouvent que des instruments identiques ont parfois été utilisés comme couteaux. Il est non moins certain que le petit manche était souvent inséré dans une hampe

creuse et constituait alors l'armature d'une flèche. La question n'a d'ailleurs que peu d'intérêt au point de vue où nous sommes placés. Ce que nous devons retenir, c'est que toutes les pointes que nous venons de mentionner rentrent incontestablement dans le type néolithique et qu'on ne saurait se baser sur l'absence de polissage pour les faire remonter à une époque très reculée.

B. — PIERRE POLIE.

1. HACHES.

a. Haches simples néolithiques.

On rencontre en Équateur diverses formes de haches néolithiques simples qu'on peut ramener à deux types principaux, entre lesquels on observe toute une série de termes de passage. Dans le premier type, se classent les haches dont le talon, nettement plus étroit que le tranchant, se termine tantôt par une pointe plus ou moins mousse, tantôt par un plan; la section de ces instruments est toujours sensiblement ovalaire (*pl. III*, *fig.* 1, 5, 6, 8, 10). Dans le second groupe, au contraire, le talon est presque aussi large que le tranchant et la coupe des objets a la forme d'un rectangle allongé aux angles plus ou moins arrondis (*pl. III*, *fig.* 3, 7, 9, 12). Certains de ces outils ressemblent à de véritables coins, et parfois le tranchant, au lieu d'être obtenu par un double biseau, est formé aux dépens d'une seule face (*pl. III*, *fig.* 3), comme sur les ciseaux de nos menuisiers. Malgré ces différences, nous étudierons la répartition de ces formes en Équateur et dans l'ensemble du continent américain sans les séparer, car elles sont évidemment dérivées les unes des autres.

La hache néolithique n'est pas rare en Équateur. Notre collection en renferme douze exemplaires, la collection Cousin quatre, la collection Frandin un, la collection Reinburg deux. En outre, de nombreux spécimens ont été figurés par Dalton (**92**, p. 148, *fig. I*, *a*, *b*), Bamps (**27**, *pl. XXX*, *fig.* 5, *pl. XXXI*, *fig.* 5, *pl. XXXII*, *fig.* 4, 6), Uhle (**407**, I, *pl. XV*, *fig.* 1, 3-5, 7), González Suárez (**140**, *Atlas*, *pl. XXXII*, *fig.* 2; **142**, *pl. XXXVI*, *fig.* 1), Whymper (**432**, p. 271, *fig. F-I*), Schœtensack (**368**, p. 144, *fig.* 46), Festa (**113**), Saville (**365**, II, *pl. LXII*, *fig.* 6-10), et Hans Meyer (**249**, *pl. I*, *fig. g*, *i*, *k*).

Sur les 47 exemplaires que nous connaissons, 37 ont une origine certaine et se répartissent ainsi :

Région des Pastos	11
Région des Caras	16
Région des Purahaes	1
Région des Cañaris	1
Région côtière	8

Les huit haches de la région côtière proviennent de la province de Manabí, du rio Chanchan, de Piñal (en amont de Daule) et de Balzar; la hache rencontrée dans cette dernière localité est en néphrite.

De cette répartition, il ressort clairement qu'on trouve la hache néolithique surtout dans les provinces septentrionales du haut plateau, qu'elle est exceptionnelle dans les provinces méridionales et peu commune dans les provinces du littoral.

Si banal que soit cet outil, il s'en faut qu'il soit répandu dans toute l'Amérique d'une façon uniforme.

Au Pérou, il est excessivement rare (1); du moins, nous n'en connaissons que trois échantillons : l'un, en basalte, provient de Quonneacha (**434**, p. 578); le second a été rencontré à Oruro (Tr. n° 20914) et le troisième (une petite hachette en jadéite) a été trouvé par Wiener chez les Indiens Campas du versant amazonien, qui s'en servaient pour « casser » leurs cheveux (**434**, p. 358, 366).

En Bolivie, un seul exemplaire très fruste a été recueilli par Bandelier dans l'île Titicaca (**30**, *pl. XXIII*).

Par contre, on retrouve cette hache en abondance au Chili, ainsi que l'ont montré Strobel (**394** *bis*, *pl. VII*, *fig.* 48), Girard de Rialle (**136**, p. 645) et surtout Medina. Cet auteur insiste sur ce que ces objets sont beaucoup plus fréquents dans la partie méridionale du Chili que dans la partie septentrionale (**247**, p. 75). Ils ne font pas cependant complètement défaut au Nord, puisque Heger (**159**) en a figuré un spécimen trouvé à Atacama. La remarque de Medina est néanmoins très intéressante, car elle correspond exactement à celle que nous avons faite en Équateur, où la hache simple néolithique est beaucoup plus rare dans les provinces méridionales que dans les provinces septentrionales. Ce double fait, constaté dans les régions équatoriennes et chiliennes adjacentes au Pérou, est le corollaire de l'extrême rareté de l'outil dans tout le territoire péruvien proprement dit.

Vers le nord et le nord-ouest de l'Amérique du Sud, la hache néolithique a eu une aire de dispersion très étendue.

On l'a retrouvée en Colombie, dans les départements d'Antioquia, du Cauca, du Cundinamarca et de Santander, dans le Darien méridional, dans la Sierra Nevada, chez les Indiens Arrouagues (2) (Tr. n°s 24870, 25235-25237, 32246-32273, 32741-32742, 36030-36033, 36035-36038, 36040, 36042, 36304, 36305, 36308, 36322; **407**, I, *pl. XIII*, *fig.* 1-3, 6-13), au Vénézuela, à Tucacas (**368**, p. 142, *fig.* 42), à Maracay sur les bords du lac Valencia (**425**), aux environs de Tocuyo, à l'ouest de Valencia (**107**), à Aragua et à Caracas (**109**, *fig.* 2, 3; **239**, *pl. II*, *fig.* 9-11),

---

(1) Le fait nous a été pleinement confirmé par le Dr Max Uhle, que nous avons consulté à ce sujet : « Jusqu'à présent, nous écrit-il, je n'ai pas la preuve que cette forme de hache ait été rencontrée dans une partie quelconque du Pérou. »

(2) Dans la collection particulière de M. de Brettes que nous avons pu examiner, et qui a été formée exclusivement dans les régions du nord-est de la Colombie, la forme de beaucoup la plus fréquente rappelle le type II équatorien, à talon presque aussi large que le tranchant et à section rectangulaire allongée.

sur l'Orénoque (Tr. n° 5096). Le Musée du Trocadéro en possède en outre trois autres exemplaires du même pays, mais sans provenance précise (Tr. n°s 5099, 5286, 5287).

Giglioli a signalé l'emploi de la hache néolithique également chez les Macusi et les Pianacoto (**131**, *pl. III, fig.* 2-4). Im Thurn et surtout ten Kate en ont figuré une belle série des Guyanes (**202**, *pl. V-VI*; **192**, *pl. X, fig.* 1-2); on l'a aussi rencontrée sur le Maroni (Tr. n° 1199). Netto en a publié un grand nombre du Brésil (**281**), où elle paraît très fréquente, surtout dans les provinces méridionales. En effet, si quelques spécimens en ont été recueillis dans les États septentrionaux, dans la sierra de Piquiatuba, sur le Tapajós, sur le Mauhes, sur le Uatumá, sur le Piracaná, près de la ville d'Obidos (**30** *bis, fig.* 4, 8, 9, 19, 48, 54, 61), sur le Caiarý-Uaupés (**206**, II, p. 91, *fig.* 52), sur l'Amazone et le rio Negro (Tr. n°s 12985, 33439), les récoltes ont été surtout abondantes dans les sambaquis du Sud (**433**, *pl. I, fig.* 1; **234**, *pl. XI*), dans les États de Bahia (**191**, *pl. XXIII, fig.* 34), de Minas Geraes (**153**), de São Paulo (**191**, p. 547; Tr. n°s 14492, 14493, 37588), du Paraná (où elle est encore en usage chez les Indiens Coroados), de Santa Catharina (**281**, p. 487; **207**, *fig.* 22-24), de Rio Grande do Sul (**207**, *fig.* 15-17; **210**; **191**, *pl. XX, fig.* 4, 6) et à Ihla do Mar (**207**, *fig.* 25). Elle est encore employée par les Bakairi et les Arára du Xingú, les Kaingang et le Guayaquiles du Paraná (**281**, p. 487; **131**, *pl. III, fig.* 5-7).

En Argentine, la hache néolithique ne se rencontre que dans les provinces septentrionales, à Misiones (où elle est encore en usage chez les Guayaquís) (**6**, *fig.* 1-2).

A en juger par cette rapide esquisse, la hache néolithique n'apparaît pas comme un instrument amazonien. Il est à noter qu'elle n'existe pas non plus dans la pampa argentine, ni dans la région diaguite, du moins nous ne l'avons trouvée signalée dans aucun des travaux consacrés à l'archéologie de ces contrées (1).

Dans le Centre-Amérique, au contraire, elle existe partout. Le Musée d'Ethnographie en possède deux exemplaires de Dolega (État de Panama) (n°s 3782, 3784) et une importante série du Costa-Rica. D'ailleurs, Bransford (**51**, *pl. II, fig.* 5) et surtout Hartman (**155**; **156**) en ont figuré de nombreux spécimens provenant de ce pays; Holmes (**173**, p. 30-31, *fig.* 14, 15, 17) et Grant MacCurdy (**236** *ter, pl. II*) en ont publié plusieurs du Chiriquí. On en connaît également des échantillons du Guatémala (Tr. n°s 6293, 44382, 44383; **441**, *pl. XXXV*), du Nicaragua (**48**, *pl. XXXV, fig.* 27; **386**, II, p. 338, *fig.* 8) et du Honduras (**143**, p. 110, *fig.* 9). Enfin, l'on sait avec quelle fréquence se rencontre la hache néolithique au Mexique (**441**, *pl. XXXV*), d'où MM. Charnay, Génin et Diguet en ont rapporté une magnifique série au Musée du Trocadéro (2).

Il en est de même aux Antilles (**242**; **243**), où elle a été signalée à Curaçao, à Bonaire (**224**, *pl. II-IV*; **225**, p. 12), à Porto-Rico (Tr. n°s 1790, 1789, 1793, 5547; **441**, *pl. XXXV*; **116**, *pl. XI, XII, XIII, fig. a-d*), à Cuba (**425** *bis*; **116**, *pl. XXII*; **118**, *pl. XIX, fig.* 1, *pl. XX, fig.* 1), à Santo Domingo (**116**, *pl. XIII, fig.* g),

---

(1) En ce qui concerne la pampa argentine, le fait nous a été confirmé par M. Félix F. Outes.

(2) Batres en figure un exemplaire emmanché (**33**, *pl. XXIV, fig.* 3). Le manche est courbe, de section rectangulaire, sauf dans la partie servant de poignée, long de 80^{cm}, large de 10^{cm}, épais de 5^{cm} à son extrémité la plus grosse, c'est-à-dire au point où la hache y est fixée, dans un trou le traversant de part en part.

à Haïti (Tr. nos 5537-5539), aux Bahamas (274, I, *fig.* 226-227), à Saint-Vincent (116, *pl. XX, fig. a*; 384, *pl. XVIII, fig.* 8-9; 193, I, *pl. II, fig.* 1-2, 4-6, III, *pl. IX, fig.* 13), à Sainte-Lucie (Tr. n° 44478; 384, *pl. XVIII, fig.* 10-11; 193, III, *pl. IX, fig.* 9-11), à Saint-Kitts et Nevis (49, *pl. XXI, XXIII*; 193, III, *pl. IX, fig.* 8), à la Guadeloupe et à la Martinique (Collection du Muséum d'Histoire naturelle, don Schœlcher), à Antigua (193, III, *pl. IX, fig.* 7).

Aux États-Unis, on a rencontré la hache néolithique dans toute la partie orientale, depuis le littoral de l'Atlantique jusqu'au 100e degré de longitude occidentale de Paris environ, dans les États du Maine (437) de Vermont, (438; 310), de New-Hampshire, du Massachusetts (438), du Connecticut (384 *bis*, p. 218, *fig.* 112), de New-York (375; 441), de New-Jersey (1; 2; 374), de Pensylvanie (430), de Maryland (181; 174; 180), de l'Ohio (331; 127; 20), de Michigan (313; 441), du Wisconsin (127), de Nebraska (135), de Iowa (127), de l'Illinois (127; 126; 331), d'Indiana (331; 126; 127), du Kentucky (127; 381), du Missouri, du Kansas (274, II, *fig.* 691), de la Virginie, de la Caroline (127), du Tennessee (200; 331; 127), de l'Arkansas (127; 269 *bis*, p. 450, *fig.* 60), du Mississippi (127; 306), de l'Alabama (50; 127), de la Géorgie (127) et de la Floride (254; 255).

En dehors de cette zone orientale, on ne retrouve la hache néolithique que dans l'État de Washington (380, p. 62, *fig.* 45), dans la Colombie britannique (368; 377; 378; 379), — où elle est en usage chez les Indiens Haïda (282, *pl. XX*) —, chez les Esquimaux du bas Yukon et dans l'Alaska (279, *pl. XXXIX, fig.* 8-9; 441, *pl. XXXV, XXXVII, XXXVIII*).

Nous devons toutefois noter que l'exploration des régions centrales de l'Amérique du Nord est à peine commencée; par conséquent, il se peut qu'on y rencontre plus tard l'outil qui est si répandu sur le versant atlantique. Cependant, il est remarquable qu'en Californie et dans la région des Pueblos et des Zuñi, qui ont fait l'objet d'études archéologiques systématiques, sa présence n'ait été signalée par aucun auteur. C'est là un fait analogue à celui que nous avons mentionné pour la région argentino-péruvienne de l'Amérique méridionale.

b. Haches à gorge.

On rencontre en Équateur deux types de haches à gorge : dans l'un, la gorge n'entoure le talon que sur trois côtés; dans l'autre, elle en fait tout le tour.

α. Haches a gorge incomplète. — Cette forme, dont nous reproduisons un spécimen (*pl. IV, fig.* 7), n'est pas très rare en Équateur; nous en connaissons un exemplaire de Quito (pays cara) (407, I, *pl. XV, fig.* 19), trois du pays puruhá (Penipe et Riobamba) (Tr. n° 9672; 407, I, *pl. XV, fig.* 18; 92, *fig. I, r*) et un du pays cañari (Alausí) (Coll. Cousin).

Elle ne se rencontre pas au Pérou, et, de Bolivie, nous ne connaissons qu'un échantillon de Tarija rapporté par la Mission de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange (n° 3651); par contre, en pays diaguite, elle est fréquente, ainsi que l'a montré Boman qui en a figuré huit exemplaires des provinces de Catamarca et de Salta, et de La Paya (47, I, *fig.* 5, 19). D'autres spécimens, de localités diverses de la même région, ont été

reproduits par Virchow (**424**, *pl. VII, fig.* 10), Ambrosetti (**14**, p. 157, *fig.* 152), Ameghino (**18**, I, *pl. IX, fig.* 319, *pl. X, fig.* 344), Moreno (**276**, p. 215) et Quiroga (**323**, p. 115). Enfin, Outes en a signalé un de la province de Córdoba (**301**, p. 331, *fig.* 51).

Au Mexique, on retrouve assez fréquemment la hache à gorge incomplète; le Musée d'Ethnographie du Trocadéro en possède onze exemplaires provenant de Chapala, d'Ixtlahuacan, d'Ixtlan, de Tlaxicoltzinco, de Tlaximaltepuztle, de la Sierra du Nayarit, — d'où Seler en a publié également deux spécimens (**373**, III, p. 553, *fig.* 5-6) —, et du village de Loreto (Basse-Californie). Guillemin-Tarayre en a rencontré également un échantillon à la Cañada de Santa-Ana (**146**, p. 413, *fig.* 32) et Batres quelques autres à La Quemada (Zacatecas) (**33** *bis*, *pl. XIX*).

En Amérique du Nord, enfin, cet outil existe, d'une part dans toute la région nord-orientale, comprenant les États de l'Ontario (**48** *bis*, p. 23, *fig.* 12), de New-York (**1**), de New-Jersey (**1**; **2**; **374**), de Maryland (**174**; **180**), de Pensylvanie (**2**), de l'Ohio (**127**; **384** *bis*, p. 216, *fig.* 108), d'Indiana, de l'Illinois, du Wisconsin, du Missouri, du Kentucky (**274**, I, *fig.* 254-255, 257, 277), d'Iowa, du Tennessee, de l'Arkansas (**127**), de Géorgie (**199**), et de Virginie (**127**; **174**), et, d'autre part, à l'Est, en Californie (**100**, p. 135, *fig.* 5), dans le Colorado (**293**, p. 108, *fig.* 91), l'Arizona (**331**; **114**; **182**; **273**; **373**, III, p. 553, *fig.* 7, 8) et le Nouveau-Mexique (**391**).

β. Haches a gorge complète. — La hache équatorienne à gorge complète présente plusieurs variétés : tantôt le talon a une forme quasi sphérique (*pl. IV, fig.* 1); tantôt il est très allongé transversalement (*pl. IV, fig.* 2); parfois enfin, la gorge, au lieu d'être profonde, est à peine indiquée (*pl. IV, fig.* 5).

Ces haches ne sont pas une rareté en Équateur : deux de nos échantillons proviennent du pays cara (La Tola, près Yaruquí), où cinq autres ont été recueillis, à Quito, par Reiss et Stübel (**407**, I, *pl. XV, fig.* 16-17, 23) et Hanz Meyer (**249**, *pl. I, fig. e*), à Pifo, par le Dr Reinburg. Des deux spécimens de la collection Cousin, l'un n'a pas de provenance exacte, l'autre est étiqueté Tixan (sud du pays puruhá). Deux exemplaires figurés par Uhle (**407**, I, p. 43) et par Hanz Meyer (**249**, *pl. I, fig. o*) proviennent de la même région (Riobamba); enfin, une de nos pièces et une autre publiée par Bamps (**27**, *pl. XXVIII, fig.* 2) ont été trouvées en pays cañari (Lagune de Minas, Azógues). Bamps a en outre décrit, comme fétiche, une toute petite hache à gorge présentant deux rainures parallèles sur le talon, rencontrée dans la même région, à Chordeleg (**27**, *pl. XXI, fig.* 4).

Nous ne connaissons aucun spécimen de cet outil provenant du Pérou, et un seul, très fruste, de l'île Titicaca (**30**, *pl. XXIII*). Assez rare dans la puna de Jujuy [1] (**283**; **47**, II, p. 562, *fig.* 156) et dans la région diaguite (**18**, I, *pl. IX, fig.* 318; **276**, p. 215; **14**, p. 157, *fig.* 152; **47**, I, *fig.* 5), il devient commun dans la vallée du rio San Francisco et dans la Sierra de Santa Bárbara (**10**, LIII, p. 94, *fig.* 39; **284**, *pl. V, fig.* 2, 6, 9; **47**, II, p. 837, 847). Boman en a vu également des spécimens provenant du département d'Anta, à l'est de la Sierra de

---

[1] Les grandes haches à sel décrites par Nordenskiöld (**283**) et Boman (**47**, II, p. 559, *pl. XLII-XLIII*), si fréquentes dans la puna de Jujuy, diffèrent de notre type par leurs énormes dimensions et par leur faible épaisseur.

la Lumbrera (**47**, II, p. 847). M. Emile Wagner en a envoyé au Musée d'Ethnographie du Troeadéro quelques-uns des environs de Santiago del Estero. Enfin, Giglioli et Outes en ont signalé plusieurs autres de la Sierra et de la province de Córdoba (**132**, p. 244; **301**, p. 327-330, *fig.* 46-50, p. 332, *fig.* 52).

La hache à gorge ne semble pas avoir été en usage au Chili ni dans la pampa argentine, mais elle se retrouve au Brésil (**281**, p. 490), dans les États du Grão Pará (**30** *bis*, *fig.* 24, 27, 35, 53; **137** *bis*, *pl. III*, *fig.* 21; **203** *bis*, p. 39, *fig.* 5), de Rio Grande do Sul (**305**, p. 340; **211**, p. (697), *fig.* 20, 21), de São Paulo (**190**, p. 68-69, *fig.* 6; **191**, *pl. XX*, *fig.* 2-3), sur le rio Caiarý-Uaupés (**206**, II, p. 91, *fig.* 52), sur le rio Teffe (lac Maeupy) (Tr. n° 59233), sur l'Orénoque (Tr. n° 5098), en Guyane anglaise [1] (**192**, *pl. X*, *fig.* 5) et chez les Chibchas de Colombie (**341**, *pl. XXXVIII*, *fig.* 108). Sa fréquence dans les Antilles est connue depuis longtemps (**243**; **49**, *pl. XXI*, n° 17; **193**, II, *pl. VI*, *fig.* 4-7, III, *pl. VII*, *VIII*, *fig.* 4; **158**, *pl. I*, *fig.* 1-4). Nous en reproduisons un échantillon de la Guadeloupe absolument comparable à notre type équatorien (*pl. IV*, *fig.* 3).

Du Mexique, M. Diguet en a rapporté au Musée du Troeadéro neuf exemplaires provenant de San Martin de Tonala, de Ancora, de Jaliseo, de Chapala, de la Sierra du Nayarit et de Basse-Californie. On a signalé également cet instrument à la Quemada, près de Zacatecas (**146**, p. 388, *fig.* 24; **373**, III, p. 553, *fig.* 3, 4; **33** *bis*, *pl. XIX*).

En Amérique du Nord, la hache à gorge est très répandue; parfois, elle atteint des dimensions énormes; souvent aussi, le talon, au lieu d'être arrondi, a la forme d'un cône tronqué; toutefois, le type que nous avons rencontré en Équateur s'y retrouve avec fréquence et, à titre de comparaison, nous en figurons un bon spécimen provenant des environs de Newport, dans le Kentucky (*pl. IV*, *fig.* 6).

Si l'on ne tient pas compte de ces variantes, on constate que la hache à gorge se rencontre dans deux zones bien distinctes.

Une zone orientale comprend le Canada oriental (**274**, I, p. 289), les États de Vermont (**311**, *pl. XII*), du Massachusetts (**331**), du Connecticut (**274**, I, p. 289, *fig.* 249), de New-Jersey (**1**; **2**; **374**), de Pensylvanie (**430**), de Maryland (**174**), de l'Ohio (**127**), du Wisconsin (**219**), du Minnesota (**296**), de l'Iowa, de l'Illinois, du Kentucky, de la Virginie, de la Caroline, du Tennessee, de l'Arkansas (**127**), du Missouri (**274**, II, *fig.* 691, 694), de l'Alabama (**50**) et de la Géorgie (**127**; **199**). Cette zone avait déjà été déterminée par Foster (**126**, p. 210) qui déclarait que la hache à gorge est commune dans tout le territoire qui s'étend du Mississippi à l'Atlantique, y compris New-England. La seconde zone correspond à la Californie continentale et insulaire (**2**, p. 31, *fig.* 16; **319**), au Colorado (**293**, p. 106, *fig.* 87-89; **121**, *pl. XXI*, *fig. a-g*; **123**, *pl. XX-XXI*), à l'Arizona (**182**; **119**, *pl. XXXIX*, *fig. c*) et au Nouveau-Mexique (**391**; **319**; **166**, *pl. XVI*, *fig. l*; **165**, *pl. XII*, *fig. a-b*).

De cette étude, il ressort que partout où l'on rencontre la hache à gorge incomplète, on rencontre la hache à gorge complète; bien que la réciproque ne soit pas toujours vraie, nous pensons qu'il s'agit là de deux types voisins, entre lesquels il est peut-être superflu de faire une distinction rigoureuse.

---

[1] Cet exemplaire très fruste se rapproche beaucoup comme forme générale d'un de nos spécimens de La Tola (*pl. VII*, *fig.* 2).

c. Haches simples perforées.

Ces haches affectent des formes très variées que nous réunissons pour ne pas multiplier les divisions. Certaines ont une forme carrée, aux angles un peu arrondis, avec un orifice central, et rappellent à première vue les disques perforés dont nous nous occuperons plus loin; mais tandis que trois côtés sont épais, le quatrième présente nettement un tranchant plus ou moins émoussé (*pl. III, fig.* 11, 13). On décrit le plus souvent ces objets sous le nom de *haches-marteaux*. Sur d'autres outils, la partie comprise entre l'orifice et le tranchant est beaucoup plus longue que celle comprise entre l'orifice et le talon (*pl. III, fig.* 14); parfois, cet allongement est très considérable, comme sur certains échantillons figurés par Uhle (**407**, I, *pl. XVII, fig.* 1). Quelques pièces, au lieu d'avoir les côtés latéraux rectilignes, présentent un très léger rétrécissement au niveau de l'orifice, cette disposition étant destinée évidemment à mieux maintenir la corde qui devait fixer l'outil à son manche. Sur tous les échantillons de notre collection, l'orifice a une forme biconique des plus nettes; l'observation s'applique d'ailleurs, d'une manière générale, à tous les orifices pratiqués dans des matières dures par les Précolombiens équatoriens. Toutefois, il semble que, sur certaines des pièces figurées par Uhle, l'orifice soit régulièrement cylindrique.

Des 38 échantillons de ce type, qui ont été décrits, 4 seulement n'ont pas d'origine précise (Coll. Cousin; **27**, *pl. XXIX, fig.* 4); les autres se répartissent ainsi :

Région des Caras.

Caránqui (**92**, p. 151)	1
Ibarra (**132**, p. 222)	1
Imbabura (**249**, *pl. I, fig. m*)	1
Otavalo (**92**, p. 151, *fig. II, a, c, f*)	4
Guallabamba (**132**, p. 222)	1
Cayambe (**132**, p. 222; **92**, p. 151, *fig. II, b, d, e*; Coll. Cousin) (1)	6
Tumbaco (Coll. Cousin)	3
San Golqui (**132**, p. 222)	3
Chillogallo (**27**, *pl. XXVIII, fig.* 6)	1
Quito (**407**, I, *pl. XVI, fig.* 25, *pl. XVII, fig.* 1-4)	5
Pifo (Coll. Reinburg)	2
Vallée de Chillo (Tr. n° 9671)	1
Région des Caras (**140**, *Atlas, pl. XXXVII, fig.* 1)	1
Total	30

Région des Latacungas.

Baños (**249**, *pl. I, fig. n*)	1

Région des Puruhaes.

Riobamba (**132**, p. 222)	1

Région des Cañaris.

Rio de Shiu, près Chordeleg	1
Sigsig	1
Total	2

(1) Sur une de ces pièces, le trou est seulement ébauché.

Un fort beau spécimen rapporté de Papallacta au Musée du Trocadéro par Wiener (n° 5676) peut être rattaché au pays cara, bien que la localité où il fut recueilli se trouve déjà sur le versant amazonien.

Certains des objets de la province de Manabí, décrits par Saville comme des poids, pourraient bien n'être aussi qu'une forme un peu spéciale de l'outil que nous étudions (365, II, *pl. LXIII, fig.* 3-8).

Cette forme de hache paraît être assez spéciale à l'Équateur, et en particulier

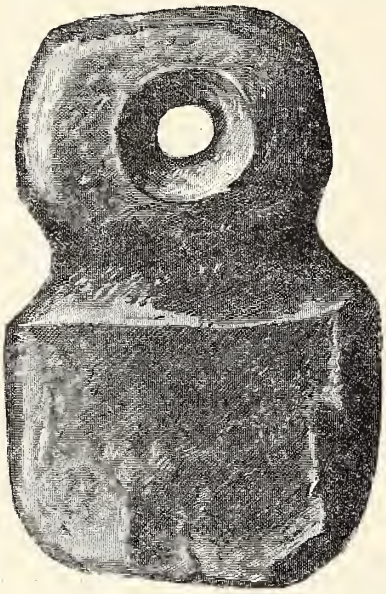


Fig. 24. — Hache perforée, Quito ($\frac{1}{2}$), d'après Uhle (407, I, *pl. XVII, fig.* 6).

au pays cara. Nous n'avons, en effet, trouvé que de très rares pièces de comparaison dans les autres pays américains; ce sont : une pièce recueillie dans les environs de Lima par le Capitaine Berthon, une de Moyobamba, figurée par Hutchinson (186, II, p. 54), une de Colombie figurée par Ratzel (325, II, p. 587), une hache emmanchée du Brésil publiée par Barbosa Rodrigues (30 *bis, fig.* 1) et enfin plusieurs objets rencontrés par Moore à Keno place, dans la vallée de Ouachita (Louisiane) (268, p. 124, *fig.* 120), à Pecan point et dans le bassin de la rivière St-Francis (Arkansas) (269 *bis*, p. 456, *fig.* 64).

A côté du type que nous venons de décrire, nous rangeons un instrument provenant de la région de Loja, qui n'en diffère que par la présence de deux encoches très marquées situées le long des bords, un peu au-dessous du trou (*pl. VI, fig.* 4), et un objet de Quito, d'une forme tout à fait exceptionnelle, figuré par Uhle (407, I, *pl. XVII, fig.* 6); ce dernier outil est une hache à gorge, dont le talon est perforé (*fig.* 24).

d. Haches à encoches.

Nous désignons sous le nom de *haches à encoches* des haches qui portent le long de leurs bords deux entailles se faisant face et qui isolent de chaque côté du talon deux oreilles. Toutefois, nous ne les classons pas dans les haches à oreilles, la distinction entre les deux groupes nous paraissant suffisamment établie par ce fait que, dans la hache à encoches, la largeur du talon n'excède pas sensiblement celle du corps même de l'outil, tandis que le caractère inverse est de règle pour les haches à oreilles. Les haches à encoches présentent deux types assez nets : dans le premier, l'encoche est large, demi-circulaire ou quadrangulaire (*fig.* 25), dans

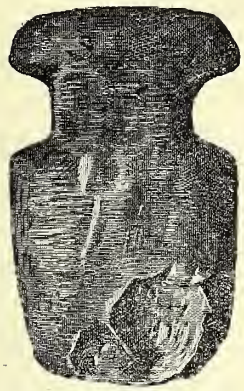


Fig. 25. — Hache à encoches, Quito ($\frac{1}{2}$), d'après Uhle (**407**, I, *pl. XV, fig.* 22).

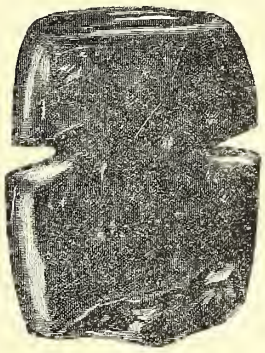


Fig. 26. — Hache à encoches, Mácas ($\frac{1}{2}$), d'après Uhle (**407**, I, *pl. XVI, fig.* 17).

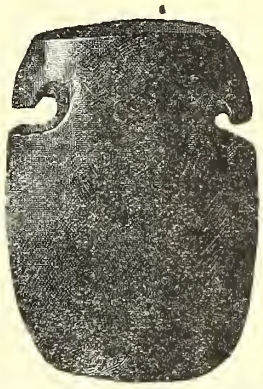


Fig. 27. — Hache à encoches, Vallée de Chillo ($\frac{1}{2}$). *Quartzite* (Tr. n° 9678).

le second, elle est plus étroite, à arêtes vives, parfois triangulaire, parfois réduite à une simple fente à bords parallèles, rectiligne (*fig.* 26) ou recourbée en forme de virgule dans la direction du talon (*fig.* 27).

Nous ne possédons que trois échantillons [1] de ces diverses variétés dans notre collection personnelle (*pl. VI, fig.* 2, 5); cependant, il ne s'agit pas là d'une forme rare, car la collection Cousin n'en renferme pas moins de dix exemplaires, dont trois seulement ont une indication d'origine précise.

D'après les spécimens connus jusqu'ici, il est possible d'établir le tableau de répartition suivant :

---

[1] Encore ces échantillons, par suite de l'usure de la lame, ne sont-ils pas très typiques; nous aurions pu les classer parmi les haches à tranchant semi-circulaire, si nous n'avions été éclairés sur leur forme primitive par des comparaisons avec des pièces mieux conservées.

Région des Caras.

Quito (**407**, I, *pl. XV*, *fig.* 20–22, *pl. XVI*, *fig.* 18)	4
Vallée de Chillo (Tr. n° 9678)	1
Chillogallo (Coll. Cousin)	2
Cotocollao (**249**, *pl. I*, *fig. l*)	1
Total	8

Région des Puruhaes.

Riobamba (Tr. n° 9675; **92**, p. 148, *fig. I. p*)	2
Penipe (**92**, p. 148, *fig. I*, *q*)	1
Achupallas (**27**, *pl. XXIX*, *fig.* 1)	1
Tixan (Coll. Cousin)	1
Total	5

Région des Cañaris.

San Bartolomé (*pl. IV*, *fig.* 2)	1
Région de Cuenca (*pl. IV*, *fig.* 5)	1
Sigsig	1
Total	3

Région orientale.

Zuñag (**407**, I, *pl. XVI*, *fig.* 20)	1
Mácas (**407**, I, *pl. XVI*, *fig.* 16, 17, 19)	3
Muratos, tribu des Jibaros (**315**, *pl. I*, *fig.* 2; **132**, p. 219)	2
Total	6

La fréquence relative de ces objets dans la région orientale équatorienne, cependant encore si peu explorée, conduit à supposer que la hache à encoches est un outil essentiellement amazonien ayant pénétré secondairement sur le haut plateau.

La répartition de ces outils au Pérou et en Bolivie corrobore entièrement cette hypothèse. En effet, alors qu'on ne rencontre la hache à encoches, ni sur la côte, ni sur le haut plateau, elle devient extrêmement fréquente sitôt qu'on pénètre dans les vallées des affluents supérieurs de l'Amazone; nous avons pu réunir 21 échantillons de ces haches provenant du Pérou et de Bolivie, dont deux seulement n'ont pas d'indication d'origine précise (**112**, p. 136, *fig. J*; **161** *bis*, p. 70, *fig.* 30); or, tous ont été découverts sur le versant oriental, à savoir : 7 à Chasuta, 5 à Tarapoto, 1 à Moyobamba (**407**, I, *pl. XVIII*, *fig.* 5, 7-18), 2 à Piedra grande (Tr. n°s 4069, 4072), 3 à Buturo (rio Tambopata) (**287**, *pl. V*, *fig.* 7, *pl. VII*, *fig.* 9-10), 1 chez les Indiens Guarayos (**390**, p. 36).

Nous trouvons encore une confirmation de l'origine amazonienne de la hache à encoches dans ce double fait, qu'elle est exceptionnelle dans les vallées diaguites, où l'on n'en a signalé jusqu'ici que trois spécimens de Cuenca de Londres, de Poman et de la Rioja (**8**, XX, p. 162-163, *fig.* 151), et qu'elle manque dans les pays chiliens et dans la pampa argentine, tandis qu'elle est, au contraire, très fréquente au Brésil, en particulier dans le bassin du Marañon. En effet, si on l'a rencontrée

dans les sambaquis du sud du Brésil (**433**, *pl. I, fig.* 2) et dans l'État de Rio Grande do Sul (**305**, p. 341, *pl. VI, fig.* 6, *c*), Netto fait remarquer avec raison qu'il s'agit là d'une forme particulièrement commune sur les deux rives de l'Ucayali, et probablement dans tout l'Amazone en amont de Tabatinga (**281**, p. 493-494). Cette limite orientale, fixée par le savant archéologue brésilien, est toutefois encore trop étroite, car Koch-Grünberg a rencontré la hache à encoches sur le rio Caiarý-Uaupés (**206**, I, p. 150, II, p. 91, *fig.* 52), Katzer chez les Mundurukú du Tapajós (**203** *bis*, p. 39, *fig.* 2-4, 6, 7), Barbosa Rodrigues dans un grand nombre de localités des départements d'Amazonas et du Grão Pará (1) (**30** *bis*), et le Musée du Trocadéro en possède huit spécimens des mêmes régions (nos 5921-5925, 33434-33436).

Le même type se retrouve également en Guyane, dans le Surinam (Tr. nos 1198, 36577, 36578; **224**, *pl. I, fig.* 2-6; **223**; **384**, *pl. XVIII, fig.* 1-3; **202**, *pl. I-V*; **192**, *pl. X, fig.* 3-4), au Vénézuela (**106** *ter*, p. 379, *fig.* 4), dans les Antilles (**151**, p. 158, *fig.* 77; **193**, III, *pl. VIII, fig.* 6; **384**, *pl. XVIII, fig.* 7), et Ratzel (**325**, II, p. 586) en a représenté trois exemplaires typiques des Caraïbes des Indes occidentales. Nous citerons enfin un objet similaire du pays chibcha figuré par Restrepo (**341**, *pl. XXXVIII, fig.* 107).

Aux États-Unis, nous n'avons pu, malgré toutes nos recherches, trouver de pièces de comparaison. Seules, quelques haches de New-Jersey publiées par Abbott (**2**, p. 28, *fig.* 14, p. 223, *fig.* 214) pourraient être rapprochées du type fruste de la hache à encoches larges (2).

En somme, la hache à encoches est certainement un type amazonien.

e. Haches à oreilles.

On peut classer les haches à oreilles équatoriennes en trois groupes principaux, que nous désignerons sous les noms suivants :

α. *Haches à oreilles, à talon concave;*

β. *Haches à oreilles, à talon droit ou convexe;*

γ. *Haches à oreilles faisant saillie sur le plat.*

α. Haches a oreilles, a talon concave. — Ces haches sont fort rares; les oreilles, au lieu de se détacher à angle droit de la hache, se relèvent de chaque côté du talon, en sorte que celui-ci est concave et que l'outil dans son ensemble a la forme d'un Y dont l'angle supérieur serait très ouvert (*pl. IV, fig.* 8).

---

(1) Un des spécimens figurés par le savant brésilien présente la particularité d'être perforé en son centre, au milieu de la ligne qui joint les deux encoches. Cette pièce remarquable provient du bassin du Parú (**30** *bis*, *fig.* 43).

(2) Des outils en pierre taillée figurés par Rau (**326**, p. 379, *fig.* 2; **328**, p. 401, *fig.* 2) et Moorehead (**274**, I, *fig.* 163, 166, 167, 169, 171), trouvés dans le Missouri, l'Illinois et l'Arkansas, rappellent également par leur forme la hache à encoches. Ce sont des instruments agricoles.

Nous en connaissons seulement cinq spécimens, dont l'un provient du pays pasto (Huaca), et trois du pays cara (Cayambe, Quito) (Coll. Cousin; **92**, p. 148, *fig. I, d*; **249**, *pl. I, fig. p*); le cinquième, appartenant à la collection Cousin, n'a pas d'origine précise. Comme pièce de comparaison, nous n'avons trouvé qu'un objet rapporté par Crevaux du moyen Iça (*fig.* 28); Dalton (**92**, p. 149) signale toutefois

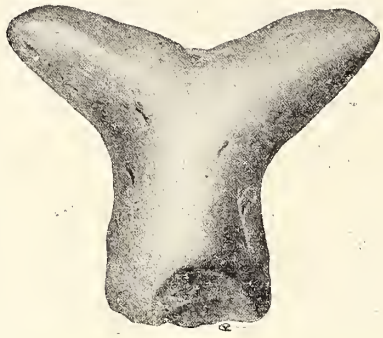


Fig. 28. — Hache à oreilles, moyen Iça ($\frac{1}{3}$). *Andésite compacte* (Tr. n° 5293).

une hache identique des Indes occidentales, qui appartient au British Museum.

β. Haches a oreilles, a talon droit ou convexe. — Les haches de ce type présentent un grand nombre de variétés, qui se trouvent représentées dans nos planches (*pl. IV*, *fig.* 9-11, *pl. V*, *fig.* 1, 2, 5, 7-12). Tantôt, les oreilles se trouvent exactement sur le même plan que le talon, qui est, par conséquent, droit, tantôt celui-ci est nettement convexe (**407**, I, *pl. XV*, *fig.* 15; **92**, p. 148, *fig. I, j*). Dans les dimensions des oreilles, on note également des différences assez notables, ces appendices étant parfois très développés, tandis que, dans certains cas, ils ne forment qu'une très faible saillie. Plus notables sont les modifications qu'ils subissent dans leur forme. L'angle sous lequel ils s'unissent aux bords de la hache, parfois aussi obtus que dans la hache à oreilles relevées (*pl. IV*, *fig.* 9, 10), se rapproche de l'angle droit sur certains échantillons (*pl. IV*, *fig.* 4) et devient aigu sur un très grand nombre de pièces. Dans ce cas, les oreilles forment le plus souvent un véritable crochet, accentué encore par la présence d'une gouttière destinée au passage du lien servant à fixer l'outil à son manche. Ces gouttières, qui ne font que très exceptionnellement le tour de la hache, formant dans ce cas une gorge peu profonde, sont presque toujours obliques en arrière et en dedans, beaucoup plus rarement transversales, cette dernière disposition se retrouvant précisément sur les échantillons où le crochet est le moins accusé. Dans cette variété, la base de la hache a une forme trapézoïdale assez caractéristique, la largeur du talon étant nettement plus faible que la distance qui sépare les extrémités libres des oreilles; de plus, on observe avec une grande fréquence une gouttière, parfois très profonde, creusée à la face postérieure du

talon, destinée évidemment à loger le manche de l'outil. Cette particularité se retrouve également sur un certain nombre de haches à encoches.

La forme de la lame varie également beaucoup; elle peut être arrondie ou ovalaire (*pl. V, fig.* 1, 8, 9), mais le plus souvent, les bords de la hache sont rectilignes, quelquefois presque parallèles (*pl. IV, fig.* 10, *pl. V, fig.* 12), mais presque constamment, divergents du talon vers le tranchant. Sur quelques pièces enfin, les bords s'incurvent nettement en dehors, près du tranchant, qui prend alors une forme semi-circulaire ou triangulaire. Cette variété, qui est assez rare, est représentée dans la collection du Musée de Bruxelles par deux beaux spécimens (**27**, *pl. XXIX, fig.* 3, *pl. XXXII, fig.* 7), dont nous reproduisons le plus caractéristique (*fig.* 29), trouvé à

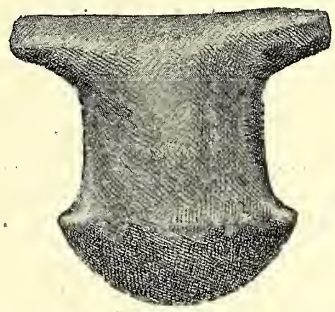


Fig. 29. — Hache à oreilles, Cotocollao ($\frac{1}{2}$), d'après Bamps (**27**, *pl. XXXII, fig.* 7).

Cotocollao. Deux autres exemplaires, moins typiques, proviennent de Chillogallo et de Quito (Coll. Cousin; **92**, p. 148, *fig. I, k*). Cette forme est intéressante, car elle est celle de la plupart des haches à oreilles (3 sur 4) connues jusqu'ici provenant de la région côtière; de ces trois pièces, l'une a été trouvée par Dorsey dans l'île de la Plata (1) (**103**, *pl. XLIII*) et les deux autres par Saville aux environs de Caráques et de Manta (**365**, II, *pl. LXII, fig.* 3-5). Ce dernier auteur ajoute (p. 165) qu'il a rencontré des haches tout à fait semblables dans la province d'Esmeraldas. Netto (**281**, p. 492) en a figuré un bel exemplaire du Brésil, et le Musée du Trocadéro en possède un autre de l'Amazone (Tr. n° 5926).

Si l'on ne tient pas compte de ces variétés d'un même type, on peut établir la liste de répartition suivante (2) :

Région des Pastos.

Province du Carchi (**142**, *pl. XXX*)	3
El Angel (*pl. IV, fig.* 9)	1
Huaca (*pl. IV, fig.* 10)	1
San Isidro (Coll. Cousin)	1
Total	6

(1) Cette magnifique pièce ne mesure pas moins de 487^{mm} de long sur 312^{mm} de large.

(2) Nous avons pu réunir en tout 104 haches à oreilles provenant de l'Équateur, dont 17 seulement n'ont pas d'indication d'origine précise (Coll. Reinburg et Cousin; **27**, *pl. XXIX, fig.* 2-3, *pl. XXX, fig.* 6, *pl. XXXI, fig.* 4, 6, *pl. XXXII, fig.* 1, 3, 8).

Région des Caras.

Province de l'Imbabura (**142**, *pl. XXXVI, fig.* 2)	1
Hatuntáqui (**132**, p. 221)	1
Cusubamba (**407**, I, *pl. XVI, fig.* 10)	1
Caránqui (**92**, p. 149)	1
Otavalo (**92**, p. 148, *fig. I, c, e*)	2
Machachi (**27**, *pl. XXXII, fig.* 5)	1
Cayambe (Coll. Cousin; **92**, p. 149-150; **132**, p. 221)	4
Chillogallo (**27**, *pl. XXX, fig.* 1; Coll. Cousin et Frandin)	5
Vallée de Chillo (Tr. n°s 9673, 9677)	2
Quito (**407**, I, *pl. XV, fig.* 8-15, *pl. XVI, fig.* 6, 11; **92**, p. 148, *fig. I, j, k*)	12
Olalla, près Quito (**92**, p. 148, *fig. I, g*)	1
Tumbaco (Coll. Cousin)	2
Intag (**27**, *pl. XXVIII, fig.* 3)	1
Cotocollao (**27**, *pl. XXXII, fig.* 7)	1
Total	35

Région des Latacungas.

Píllaro (Coll. Cousin)	1
Mulaló, près Latacunga (**407**, I, *pl. XVI, fig.* 2)	1
Baños (**407**, I, *pl. XVI, fig.* 13)	1
Total	3

Région des Puruhaes.

Riobamba (Tr. n°s 9674, 9679; **407**, I, *pl. XVI, fig.* 5)	3
Tixan (Coll. Cousin; **27**, *pl. XXX, fig.* 2; **132**, p. 221)	3
Quero (**92**, p. 148, *fig. I, h*)	1
Penipe (**92**, p. 150)	1
Total	8

Région des Cañaris.

Inga-pirca	1
Cojitambo	3
Jordan	3
Paute (Coll. Rivet; Tr. n° 9676)	2
Azógues (**27**, *pl. XXVIII, fig.* 4)	1
Huahualzhuma	1
Sígsig	5
Chordeleg	1
Cuenca (**407**, I, *pl. XVI, fig.* 7-9)	3
Cumbe	1
Nabón	1
Total	22

Région des Paltas.

Chuquiribamba (**74**)	1

Région côtière.

Manabí (**101**, p. 290)	1
Ile de la Plata (**103**, *pl. XLIII*)	1
Environs de Caráques (**365**, II, *pl. LXII, fig.* 3)	1
Environs de Manta (**365**, II, *pl. LXII, fig.* 5)	1
Total	4

Région orientale.

Papallacta (Tr. n° 5679)	1
Santa-Ines (**407**, I, *pl. XVI, fig.* 12)	1
Mácas (**407**, I, *pl. XVI, fig.* 4, 14, 15)	3
Abijiras (**101**, p. 203, *fig.* 4)	1
Cotos (**101**, p. 285-286, *fig.* 1, 2)	2
Total	8

En résumé, la hache à oreilles est fréquente dans toute la vallée interandine; elle est rare dans la région côtière. Par contre, elle doit être commune dans le bassin du haut Amazone, où on l'a rencontrée avec une fréquence relative, quoique cette contrée soit encore bien imparfaitement explorée.

L'étude de la répartition de ces haches d'après leur forme conduit à des constatations intéressantes. C'est ainsi que les variétés les plus primitives, c'est-à-dire celles où les oreilles sont moins bien disposées pour la fixation au manche, se rencontrent exclusivement dans la région côtière et dans les provinces septentrionales (pays des Pastos, des Caras et des Latacungas). Dans le pays pasto, on ne trouve même que ces variétés ; la hache à oreilles en forme de crochet ne commence, en effet, à apparaître que dans le territoire cara, puis elle devient de plus en plus fréquente à mesure qu'on descend vers le Sud, pour devenir dominante en pays cañari. Ces faits montrent de la façon la plus nette que l'industrie des habitants primitifs de l'Équateur suit une évolution progressive, continue, des provinces septentrionales aux provinces méridionales. Nous rappellerons à ce sujet que la hache simple néolithique se rencontre pour ainsi dire exclusivement dans la région des Pastos, et que plus on se rapproche du Pérou, plus elle devient rare, jusqu'à disparaître presque complètement de l'outillage des Puruhaes et des Cañaris.

Au Pérou et en Bolivie, on constate une répartition analogue à celle de l'Équateur. Sur la côte, la hache à oreilles se rencontre rarement : le capitaine Berthon en a rapporté un bel exemplaire des environs de Lima et Giglioli l'a signalée à Virú, Moche, Ancon et Pachacamac (**132**, p. 226). Elle est un peu plus fréquente sur le haut plateau, où elle a été trouvée [1] à Sacsaïhuaman (Tr. n°s 4070, 4071), à Tiahuanaco (*pl. IV, fig.* 4; *pl. V, fig.* 6; Tr. n° 4068; **152**, p. 68; **407**, I, *pl. XIX, fig.* 14; **132**, p. 226), à Llata (département de Junin) (**362**, p. 59), à Chusecani (**287**, *pl. V, fig.* 10), à Puno (**132**, p. 226) et à Tarija (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange : n°s 3650, 3655) ; enfin, elle devient tout à fait commune sur le revers oriental des Andes, où on l'a rencontrée à Chasuta (Guallaga), à Juan Guerra (Tarapoto), chez les Indiens Maperi (**407**, I, *pl. XVIII, fig.* 1-4, 21), et Lorenzos (Tr. n° 16384), à Llinquipata, à Chia, à Sina, à Quiaca, chez les Huachi-

[1] Un échantillon a été également figuré par Rivero et Tschudi, mais sans indication d'origine (**344**, *pl. XXXIV, fig.* 2).

pairis (**285**, p. 282, *fig.* 4; **286**, p. 92, *fig.* 5, *a*, *b*; **287**, *pl. V*, *fig.* 4, 6, 8, 9), sur le Perené et le Cachiyacu (**132**, p. 218, 226), chez les Mosetenes du haut Beni (**101**, p. 290) et chez les Guarayos (**132**, p. 235; **390**, p. 36). Avec juste raison, Nordenskiöld considère donc cette forme comme courante dans toutes les vallées des contreforts orientaux des Andes, dans le territoire compris entre le Pérou et la Bolivie (**286**, p. 92); il est très probable que c'est de cette région du haut Amazone qu'elle a pénétré dans le haut plateau.

Au sud du Pérou, on ne retrouve la hache à oreilles en pierre que d'une façon aberrante. C'est ainsi qu'on en a découvert des exemplaires isolés à Saladillo dans la puna de Jujuy (**283**, p. (339), *fig.* 5), à Pucará (département de Rinconada) (**228**, *pl. V*, *D*), dans la vallée du rio San Francisco (province de Jujuy) (**284**, *pl. V*, *fig.* 3), à Molinos en pays diaguite (**13**, p. 212, *fig.* 25), dans la quebrada du rio Seco (province de Córdoba) (**301**, p. 334, *fig.* 53), dans la pampa centrale, à 8^{km} du village de Victorica (**230**, *pl. VI*, n° 20) et sur le rio Curru-Leufú en Patagonie (**300**, p. 455, *fig.* 164). Nous verrons que, dans presque toutes ces régions, elle a été remplacée par l'outil de cuivre de même forme, qui en est dérivé.

Vers le Nord et l'Est, l'aire de distribution de la hache à oreilles est plus étendue. On en a rencontré, en effet, des spécimens en Colombie [1] (**325**, II, p. 587; **407**, I, *pl. XIII*, *fig.* 14, 19), dans les Guyanes (**202**, *pl. VII-VIII*; **224**, *pl. I*, *fig.* 1, *pl. II*, *fig.* 8), au Brésil (**281**, p. 489, 493; **305**, *pl. IV*, *fig.* 6, *a*, *b*; **30** *bis*, *fig.* 28-30, 42), dans l'Amazone (Tr. n°s 4977, 33437, 33438) et enfin dans les Antilles, à la Jamaïque, à la Guadeloupe, à Sainte-Lucie et à Saint-Vincent (**193**, II, *pl. VI*, *fig.* 3, III, *pl. VIII*, *fig.* 5; **92**, p. 149; **243**, p. 751, *fig.* 23; **116**, *pl. XXI*, *fig. c*).

Dolby-Tyler et Giglioli, après avoir signalé la fréquence de cette forme de hache chez toutes les tribus caribes des Antilles et de la Guyane, ajoutent qu'elle n'est pas moins commune chez les peuplades de même origine du Costa-Rica (**101**, p. 290); toutefois, le seul spécimen que nous connaissions du Centre-Amérique est une pièce, assez peu typique, provenant du Chiriquí, qui a été figurée par Holmes (**173**, p. 31, *fig.* 18).

Ce type de hache ne semble pas avoir pénétré en Amérique du Nord; cependant, Fewkes a trouvé dans les mounds de Casa Grande (Arizona) un outil de forme très semblable, qu'il décrit sous le nom de *houe* ou de *bêche* [2] (**119**, *pl. XXXIX*, *fig. d*).

γ. Haches a oreilles faisant saillie sur le plat. — Ce type de hache, caractérisé par ce fait que les oreilles font, de chaque côté du talon, une saillie notable sur les deux faces de l'objet (*pl. V*, *fig.* 3, 4), est évidemment dérivé du type précédent, dont il n'est qu'un perfectionnement; il est le résultat d'une industrie locale limitée non seulement à l'Équateur, mais au pays cara. En effet, bien que,

---

[1] M. de Brettes a également rapporté au Musée du Trocadéro un objet (n° 36041), recueilli à Quinitana, qui représente exactement une moitié de hache coupée suivant son axe longitudinal. Ambrosetti (**13**, p. 211, *fig.* 24) a figuré un objet en bronze de forme absolument identique provenant de Santa-María, dans le pays diaguite.

[2] Moore (**260**, p. 375, *fig.* 17) a trouvé également, dans un mound de la côte occidentale de Floride, un objet *en coquille* de forme absolument comparable.

sur les 17 exemplaires que nous connaissons, six n'aient pas d'origine précise (Coll. Cousin), la répartition des onze autres est des plus nette [1] :

Otavalo (Tr. nos 9680-9681; **92**, p. 150)	3
Cayambe (Coll. Cousin; **92**, p. 148, *fig. I, f*)	2
La Florida, près Tumbaco (Coll. Cousin; **27**, *pl. XXXI, fig.* 1)	2
Vallée de Chillo (Tr. n° 9682)	1
Quito (**92**, p. 150; **407**, I, *pl. XVI, fig.* 1, 3)	3

A notre avis, les trois variétés de haches à oreilles que nous venons de décrire sont toutes dérivées les unes des autres par suite d'une évolution progressive, marquée par l'amélioration constante des procédés de fixation de l'outil au manche, le terme le plus élevé de cette évolution étant certainement la belle hache à oreilles saillantes et récurrentes en usage chez les anciens Caras.

La hache à oreilles semble être un type essentiellement sud-américain, dont l'origine doit être cherchée, croyons-nous, chez les peuplades de l'est et du nord-est de ce continent, son introduction sur les hauts plateaux n'étant que secondaire. Dans cette région, aux mains de populations plus civilisées, l'outil évolua rapidement vers des formes plus pratiques et plus maniables, et nous verrons que c'est là enfin que l'instrument de pierre fut remplacé par l'instrument de cuivre.

f. Haches à tranchant semi-circulaire.

Nous distinguerons dans les haches à tranchant semi-circulaire :

α. *Les haches à talon droit, court et non perforé;*
β. *Les haches à talon droit, court et percé d'un orifice;*
γ. *Les haches à tranchant relativement étroit, à talon allongé, avec ou sans orifice;*
δ. *Les haches à talon muni d'oreilles.*

α. Haches a tranchant semi-circulaire, a talon droit, court et non perforé. — A ce type se rattache un outil très fruste de notre collection, que nous décrirons à part, en raison des conditions particulières dans lesquelles il a été trouvé. Cet objet (*pl. III, fig.* 15) est en partie brisé : il manque une des extrémités du tranchant, mais il est facile de voir que celui-ci devait avoir une forme semi-circulaire. Le talon est intact. L'épaisseur de l'outil est faible, le maximum ne dépassant pas 14^{mm}; au niveau du talon, elle est de 12^{mm}. Le fil de la hache est très ébréché par des écaillures d'usage. Le polissage est très imparfait et a laissé subsister sur une des faces une forte arête, qui du talon rejoint le tranchant et correspond à un grand éclat enlevé au cours du dégrossissement. Le long du talon, on note également de

[1] Le Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain possède une hache de ce type portant l'indication suivante : Région des Caras, Cuenca (n° 23806). D'après ce que nous avons dit de la répartition des tribus équatoriennes, il est évident que l'une ou l'autre de ces indications est inexacte. Nous croirions volontiers que l'erreur porte sur le nom de lieu.

multiples écaillures. Dans son ensemble, l'outil donne une impression de primitif ou d'inachevé que nous n'avons retrouvée sur aucun autre objet de notre collection. La roche, dans laquelle il a été taillé, est une roche andésitique.

D'après Augusto N. Martinez, de qui nous tenons cette pièce, elle a été découverte par son frère, Nicolas G. Martinez, le 23 juillet 1901, pendant le forage d'un puits dans le jardin de l'École nationale d'Ambato, à 45^{m} de profondeur. Comme, d'après le géologue équatorien, le sol d'Ambato est formé de *cangagua*, c'est-à-dire par un terrain provenant de la décomposition des andésites, dans lequel on a rencontré, en divers points de l'Équateur, des ossements de mastodonte, il en conclut que la hache qui y a été trouvée est quaternaire (**241**).

Nous ne discuterons pas la question de l'antiquité de cet objet, n'ayant pas assisté à la fouille et les détails donnés par Martinez n'étant évidemment pas suffisants pour permettre de se faire une opinion sur ce point. Tel quel, l'objet est intéressant par sa facture et méritait d'être signalé; il n'est pas sans analogie avec les pelles en schiste si fréquentes dans tout le territoire des anciens Atacamas (**47**, II, p. 648). On pourrait également le rapprocher de certains instruments en pierre taillée trouvés dans l'Illinois (**329**, p. 407, *fig.* 7) ou d'autres, grossièrement polis, recueillis sur les bords du lac Michigan (**313**, *pl. VI, fig. a, b*); mais il ressemble davantage encore aux haches équatoriennes dont nous allons faire l'étude.

Ces haches, caractérisées par un large tranchant semi-circulaire et un talon relativement court, à bords parallèles ou faiblement divergents en arrière, non perforé, ne sont pas fréquentes, puisque nous n'avons pu en réunir que deux spécimens (Coll. Cousin; **92**, p. 148, *fig. I, s*), dont un seul a une indication d'origine exacte : il provient de Santa Lucía, près Quito. Notre collection personnelle et la collection Cousin renferment deux haches de ce type, mais un peu modifié (*fig.* 59, n° 18; *pl. VI, fig.* 10), en ce sens que, le long du talon, se trouvent deux encoches se faisant face, évidemment destinées à fortifier l'emmanchure; notre exemplaire provient de Chordeleg (pays cañari). Uhle enfin a figuré un petit objet qui, par sa forme, rappelle absolument la hache typique, mais ne mesure que 55^{mm}, de longueur (**407**, I, *pl. XVII, fig.* 22). Cette pièce est étiquetée comme venant de Quito.

Au nord comme au sud de l'Équateur, la hache à tranchant semi-circulaire ne se retrouve plus à l'état d'outil en pierre. En Colombie, on ne la rencontre que sous forme de pendeloque de petites dimensions en pierre (Tunja) (Tr. n° 5281) ou en or (Antioquia) (**441**, *pl. LXV*). Au Pérou, on retrouve la même forme d'instrument, mais le cuivre s'est substitué à la pierre. Baessler a figuré quatre de ces haches provenant de Pacasmayo, de Chielayo et des environs de Lima (**23**, *fig.* 80, 82-84). C'est le même phénomène que nous avons déjà noté pour les haches à oreilles.

La présence en Équateur de la hache en pierre à tranchant semi-circulaire et à talon non perforé a une très grande signification. En effet, c'est la hache brési-

lienne typique [1], dont Netto (281), Barbosa Rodrigues (30 *bis*), Giglioli (131), Schmeltz (367), Colini (83), Ratzel (325, II, p. 582), Hartt (157), von Ihering (188; 190; 191), Paldaof (305), Meyer et Uhle (248), Hochstetter (168) ont publié de nombreux spécimens. D'après von Ihering (190, p. 67), elle est particulièrement répandue dans les provinces septentrionales, d'où proviennent deux des exemplaires figurés par Netto (281, *pl. VI*, *fig.* 25, 26); toutefois, on la retrouve un peu partout : dans les départements d'Amazonas [sur les rios Uatumá, Yatapú (30 *bis*, *fig.* 4, 5) et Machado (168, *pl. V*, *fig.* 6), dans le pays des Maués et sur l'Amazone (157, *pl. VII*, *fig.* 4, 7)], du Pará (281, *pl. VI*, *fig.* 30) [chez les Poracrameerams (168, *pl. V*, *fig.* 3), Carahó (131, *pl. III*, *fig.* 1) et Gaviões (325, II, p. 582) du Tocantins et les Yurunas du Xingú (281, p. 490, note 1)], de Maranhão (281, *pl. VI*, *fig.* 28), de Piauhy (157, *pl. VII*, *fig.* 5), de Pernambuco (Tr. n° 5034), de Goyaz [sur le haut Tocantins (157, *pl. VII*, *fig.* 2) et chez les Indiens Carajás (191, p. 559)], de Minas Geraes (157, *pl. VII*, *fig.* 1, 3), de São Paulo (190, p. 68, *fig.* 5; 191, *pl. XXII*, *fig.* 22, 24), du Paraná, de Santa Catharina (157, *pl. VII*, *fig.* 6, 11) et de Rio Grande do Sul (188, p. (218)-(219); 305, p. 341).

Une des haches figurées par Hochstetter (168, *pl. V*, *fig.* 6), provenant du rio Machado, présente, comme deux de nos échantillons équatoriens, deux encoches se faisant face de chaque côté du talon.

Du Brésil, la hache à tranchant semi-circulaire a pénétré dans la Guyane anglaise (264, p. 502, *fig.* 29) et dans les Antilles (49, *pl. XXI-XXIII*; 243, p. 794, *fig.* 122). Par contre, elle paraît très rare aux États-Unis; nous ne connaissons du moins que deux spécimens recueillis par Moore dans l'Alabama (259, p. 341), un échantillon rencontré dans un mound du Pulasky county (Arkansas) par Thomas (397, p. 245, *fig.* 150) et l'exemplaire un peu fruste trouvé par Phillips sur les bords du lac Michigan (313, *pl. VIII*, *fig. c''*).

En résumé, comme la hache à encoches et la hache à oreilles, et plus sûrement encore que pour celles-ci, la hache à tranchant semi-circulaire et à talon non perforé nous paraît un type originaire des régions orientales, n'ayant pénétré que secondairement sur le haut plateau interandin.

β. Haches a tranchant semi-circulaire, a talon court et perforé. — Ces haches appartiennent à plusieurs types : le type 1, qui semble le plus fréquent, est caractérisé par un talon à côtés parallèles ou faiblement convergents vers la partie postérieure, et par un tranchant qui excède peu en largeur la largeur maxima du talon (*fig.* 30, *fig.* 59, n° 9). Il a été rencontré à Cayambe [2] (92, p. 151, *fig. II*, *f*), à

[1] La fameuse hache de Montezuma de la collection Ambras de Vienne (111, p. 142, *fig.* 96) appartient à ce type, et celui-ci est considéré comme si caractéristique de la région brésilienne que Hochstetter (168), Hamy (149), et à leur suite tous les ethnographes, n'ont pas hésité, contrairement à la tradition, à considérer cette pièce comme provenant du Brésil et non du Mexique. Andrée a fait de même pour un autre exemplaire non identifié (19 *ter*).

[2] Cet objet rappelle d'une façon frappante les haches à soie d'Extrême-Orient. La collection Cousin renferme un échantillon plus typique encore, car le talon n'est pas perforé; malheureusement, il ne porte pas d'indication d'origine (*fig.* 31). Deux outils absolument semblables, trouvés dans la vallée du Mississippi et l'Arkansas, ont été figurés par Squier et Davis (384 *bis*, p. 218, *fig.* 112, n° 2) et par Rau (331, p. 25, *fig.* 97).

Tumbaco (Coll. Cousin), à Quito, à Baños (¹) (407, I, *pl. XVI, fig.* 21, 22, 24), à Guano (92, p. 151, *fig. II, k*) et à Inga-pirea (27, *pl. XXX, fig.* 3). Dans le type 2, au contraire, le tranchant prend un

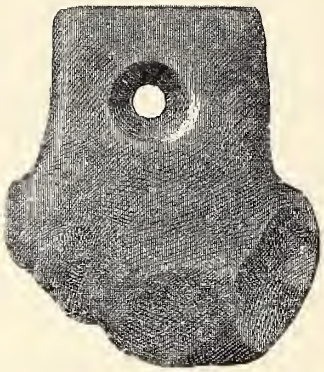


Fig. 30. — Hache de Tumbaco (Coll Cousin) ($\frac{4}{5}$).

très grand développement par rapport au talon dont les côtés sont parallèles (*pl. VI, fig.* 3). Cette forme est représentée par trois échantillons dont deux, appartenant à

Fig. 31. — Hache de l'Équateur (Coll. Cousin).

notre collection personnelle, proviennent de Pucará (région des Cañaris) et le troisième de Guano, près Riobamba (92, p. 151, *fig. II, l*). Les types 3 (*pl. VI, fig.* 9) et 4 (*pl. VI, fig.* 8) sont exceptionnels; le premier est représenté par un exemplaire unique trouvé à Chordeleg, le second par deux pièces seulement recueillies dans la région des Pastos (142, *pl. XXIX*) et à La Tola, près Yaruquí. Le type 5, enfin, ne nous est connu que par un échantillon du Musée d'Ethnographie du Trocadéro (*fig.* 32), qui provient de Guano (²) et a été déjà décrit et figuré par Hamy (150).

(¹) Dans un de ces échantillons de Baños, le talon est à peine un peu moins large que le tranchant, dont les extrémités ne forment qu'une très légère saillie de chaque côté (*fig.* 59, n° 9).

(²) Cette hache était enfilée sur un anneau de cuivre et portée au cou en pendeloque (*fig.* 50).

Malgré les différences morphologiques qui séparent ces diverses formes, nous pensons qu'on peut y voir des dérivés d'un seul et même type fondamental; aussi, donnons-nous leur répartition sans tenir compte des variétés qu'ils présentent :

Région des Pastos	1
Région des Caras	4
Région des Latacungas	2
Région des Puruhaes	3
Région des Cañaris	4

Cette forme de hache paraît très rare en Amérique du Sud; du moins, n'avons-

Fig. 32. — Hache de Los Tres Molinos, Guano (près Riobamba) (Tr. n° 9709).

nous trouvé comme objet comparable qu'un spécimen brésilien publié par Barbosa Rodrigues (**30** *bis*, *fig.* 40) et une pièce provenant d'Amaicha (région diaguite) figurée par Ambrosetti (**8**, XIX, p. 228, *fig.* 146). Boman (**47**, I, p. 372, *fig.* 67, *f*) a recueilli à Tastil, dans la même contrée, une petite pendeloque en argent qui est exactement la reproduction de notre type 2. Par contre, cette forme de hache se rencontre avec une assez grande fréquence dans l'Amérique du Nord, le type de beaucoup le plus répandu étant notre type 1. On l'a signalée en effet dans les États d'Indiana (**307**, *pl. XIII*, *fig.* 2), du Kentucky (**331**, p. 25, *fig.* 96; **439** *bis*, p. 657, *fig.* 29, n° 96; **274**, I, p. 371), de la Caroline (**127**, p. 110), du Tennessee (**127**, p. 110; **397**, p. 383, *fig.* 263), de l'Arkansas (**127**, p. 110; **169**, p. 478, *fig.* 152) ([1]), du Mississippi (**384** *bis*, p. 218, *fig.* 114, n° 6), de la Louisiane (**204**, p. 242, *fig.* 51, *b*), de l'Alabama ([2]) (**266**, p. 393, *fig.* 90; **50**, p. 193, *fig.* 42; **265**, p. 142, *fig.* 11; **259**, p. 326, *fig.* 47), de la Géorgie

([1]) La pièce de l'Arkansas publiée par Holmes présente la particularité d'avoir une double perforation : l'une, très large, est centrale; l'autre, beaucoup plus petite, a été pratiquée tout près du bord postérieur du talon.

([2]) A Moundville, dans l'Alabama, Moore a trouvé un objet en coquille fort curieux représentant une de ces haches emmanchées (**266**, p. 398, *fig.* 99).

(**199**, *pl. XIV*, *fig.* 14; **274**, I, *fig.* 373; **258**, p. 176) et de la Floride (**254**, p. 40, *fig.* 20; **261**, Part I, p. 473), c'est-à-dire dans la région du sud-est des États-Unis.

Cette répartition serait très mystérieuse, si nous n'avions, pour la comprendre et l'expliquer, les renseignements sur l'aire de distribution du type précédemment étudié. Il est évident que la hache à talon perforé n'est qu'un dérivé de la hache à talon plein. Du Brésil et du nord-est de l'Amérique du Sud, celle-ci a pénétré peu à peu, d'une part sur les hauts plateaux des Andes, d'autre part dans les régions du sud-est de l'Amérique du Nord. Ici comme là, aux mains de populations plus indus-

Fig. 33. — Hache de l'Équateur (Coll. Cousin).

trieuses ou plus avancées, l'outil s'est perfectionné et le premier stade de cette évolution progressive est marqué par l'apparition d'un orifice dans le talon, destiné à renforcer l'emmanchure, et de formes plus artistiques qui montrent que l'ouvrier s'affranchissait peu à peu du modèle primitif. Le second stade, encore plus important que le premier, est marqué par la substitution du cuivre à la pierre, substitution qui se fit en Équateur même, mais qui semble avoir surtout été l'œuvre des populations péruviennes, ainsi que nous l'avons déjà signalé et que nous le montrerons en étudiant les objets en cuivre.

Nous avons dit, il y a un instant, que, dans la vallée interandine, la hache à talon perforé apparaît sous une série de formes où se révèle la fantaisie et en même temps la maîtrise de l'artisan; notre planche VI en représente les plus typiques. Pourtant, il en est une qui n'y figure pas, bien qu'elle soit assez répandue : dans cette forme, une des extrémités du tranchant manque, celui-ci s'arrêtant brusquement d'un côté, dans l'alignement d'un des bords du talon (*fig.* 33). Whymper (**432**, p. 271, *fig. K-O*) a figuré cinq de ces instruments, et la collection Cousin en renferme trois, tous

malheureusement sans indication d'origine. Cinq autres proviennent d'Otavalo, de Cayambe (92, p. 151, *fig. II, n-p*), de Tumbaco (27, *pl. XXIX, fig.* 5) et de Quito (407, I, *pl. XVII, fig.* 5), c'est-à-dire du pays cara. Nous n'avons pas trouvé d'exemples de ces formes asymétriques en dehors de l'Équateur; mais Dalton (92, p. 152) signale une hache semblable, quoique beaucoup plus fruste, des Indes occidentales, conservée au British Museum.

γ. Haches a tranchant semi-circulaire relativement étroit et a talon allongé, avec ou sans orifice. — Ce type, dont la figure 7 de la planche VI représente une des formes, est assez fréquent en Équateur. Sauf sur un seul exemplaire appartenant à la collection Cousin, malheureusement sans indication d'origine, il présente toujours un orifice dans le talon et, très fréquemment, le long de celui-ci, des ornements en relief constitués par une ou deux bagues, divisées par plusieurs rainures parallèles. Les variantes portent sur la forme et la direction du tranchant; celui-ci est tantôt semi-circulaire, tantôt semi-elliptique; parfois, ses extrémités rejoignent les bords du talon par une courbe régulière, mais, le plus souvent, cette liaison se fait par une ligne perpendiculaire à ceux-ci; plus rarement enfin, le tranchant, comme sur notre échantillon, a une direction oblique; il se peut d'ailleurs que cette disposition provienne d'une usure irrégulière de la lame à l'usage.

Sur 16 haches de cette forme que nous connaissons, quatre n'ont pas de provenance certaine (Coll. Cousin; 345, *pl. I, fig.* 6); les autres se répartissent ainsi :

Région des Pastos.	
Carchi (142, *pl. XXIX*)	1
Région des Caras.	
Caránqui (142, *pl. XXXVI, fig.* 3)	1
Cayambe (92, p. 152)	1
Pifo (407, I, *pl. XVI, fig.* 23	1
Tumbaco (27, *pl. XXXIII, fig.* 2, 10; 92, p. 152; Coll. Cousin)	4
Olalla, près Quito (92, p. 151, *fig. II, h*)	1
Total	8
Région des Puruhaes.	
Riobamba (92, p. 152)	1
Région des Cañaris.	
Sigsig (92, p. 151, *fig. II, g*)	1
Yunguilla	1
Total	2

En dehors de l'Équateur, cet instrument se rencontre le plus souvent sans orifice dans le talon, et la coupe de celui-ci est presque toujours de forme arrondie

au lieu d'être aplatie, comme sur nos échantillons [1] : tel est le cas des spécimens découverts en pays chiriquí (236 *ter*, p. 25, *fig.* 11), dans les Antilles (49, p. 321, *fig.* 21; 193, III, *pl. XI*, *fig.* 20; 243, p. 751, *fig.* 24) et aux États-Unis, dans le Wisconsin (219, p. 86, *fig.* 55-56), le Kentucky (274, I, *fig.* 429), le Tennessee (399 *bis*, p. 295, *fig.* 208, *pl. XV*; 199, *pl. XVII*, *fig.* 2), l'Arkansas (127, p. 111, *fig.* 111), l'Alabama (265, p. 151, *fig.* 26), la Caroline du Sud (439 *bis*, p. 657, *fig.* 29, n° 99) et la Floride (254, p. 23, *fig.* 11, p. 138, *fig.* 1; 255, p. 461, *fig.* 12). Toutefois, Peabody et Moorehead ont décrit des *gorgets* de l'Ohio et d'Indiana absolument semblables, comme forme, au type équatorien, et, comme lui, avec le talon perforé (307, *pl. X*, *fig.* 1, 2, *pl. XIII*, *fig.* 2). Un autre, avec double perforation incomplète, provient de l'Alabama (259, p. 340, *fig.* 60).

Cette répartition prêterait aux mêmes considérations que celle de l'outil précédent et confirme les conclusions que nous avons cru devoir en tirer, car les deux formes sont évidemment très voisines et l'on trouve entre elles de nombreux termes de passage.

δ. Haches a tranchant semi-circulaire et a talon a oreilles. — Déjà, sur un échantillon que nous avons classé dans la catégorie des haches à talon perforé, il existe des oreilles très nettes (*fig.* 32). Dans les pièces que nous étudions ici, il n'existe jamais d'orifice; le talon a tantôt une forme arrondie (*pl. VI*, *fig.* 1), tantôt il est rectiligne, et, dans ce cas, certains outils ressemblent beaucoup à quelques-uns de ceux que nous avons rangés parmi les haches à encoches larges (*pl. VI*, *fig.* 5). De même, quelques haches à encoches étroites dont le tranchant prend une forme semi-circulaire (*pl. VI*, *fig.* 2) auraient très bien pu figurer ici, car le caractère sur lequel nous nous sommes basés pour les classer dans la première catégorie, à savoir que la largeur du tranchant n'excède pas celle du talon, paraît être d'ordre secondaire, et l'on trouve entre l'outil à tranchant très large et l'outil à tranchant étroit toute une série de transitions.

La hache à tranchant semi-circulaire et à oreilles n'est pas une forme très commune en Équateur. De la variété à talon arrondi, nous ne connaissons que deux exemplaires provenant de Riobamba (92, p. 148, *fig. I, i*) et de la région de Cuenca (*pl. VI*, *fig.* 1). La seconde variété est représentée par deux échantillons publiés par Bamps (27, *pl. XXX*, *fig.* 4, *pl. XXXI*, *fig.* 2) sans provenance exacte, et par deux autres pièces, trouvées en pays cara, à Chillogallo (Coll. Cousin) (*fig.* 59, n° 23) et à Quito (407, I, *pl. XV*, *fig.* 24).

Pour rencontrer des termes de comparaison, c'est encore au Brésil qu'il nous faut chercher : Netto a, en effet, décrit des objets en tous points comparables

---

[1] Jusqu'ici, cette forme de hache n'a pas été signalée au Pérou, mais suivant une évolution dont nous retrouverons à chaque instant des exemples au cours de ce travail, on rencontre dans cette région la réplique exacte en cuivre de l'outil en pierre équatorien. On en a recueilli de nombreux échantillons à Pacasmayo, à Chielayo, dans les environs de Lima (23, *fig.* 80-86), à Ancon (320, p. 143, *fig.* 41), au Chimu et généralement dans toute la zone côtière (387, p. 175-176).

(281, *pl. VI, fig.* 29) ; mais le grand centre de ce type est certainement aux Antilles : Ameghino (18, II, *pl. XVII, fig.* 520) a figuré un outil absolument semblable à notre hache à talon arrondi provenant de la Guadeloupe, et Branch nous a fait connaître des objets similaires de Saint-Kitts et Nevis (49, *pl. XXI, fig.* 11, 12, 14). Toutefois, la forme qui paraît prédominer dans ces îles est celle dont nous avons donné une figure (*pl. VI, fig.* 6) et dont de nombreux échantillons ont été déjà publiés ([1]) (243, p. 774-775, *fig.* 72-74; 49, *pl. XXI, fig.* 19). La parenté de ces divers types est d'ailleurs évidente.

Nous verrons que, comme pour toutes les variétés de haches à tranchant semi-circulaire, la forme a persisté en Équateur et surtout au Pérou, lorsque le cuivre a remplacé la pierre pour la fabrication des outils et des armes.

2. HACHES DE CÉRÉMONIE OU HACHES-PENDELOQUES.

Une série de pièces de notre collection comprend des objets qui ont pour caractère commun de représenter des haches, mais qui, soit par leurs dimensions restreintes, soit du fait de la faible résistance de la roche employée à leur fabrication, n'ont pu évidemment recevoir une utilisation pratique. Nous supposons qu'ils ont pu constituer soit des armes de parade, soit des pendeloques ([2]).

Une première pièce représente une hache néolithique simple (*pl. VII, fig.* 1), sans tranchant; une seconde, une hache à encoches (*pl. VII, fig.* 2); une autre a la forme d'une mince hache néolithique avec un tranchant bien indiqué le long de son bord arrondi, mais elle porte deux orifices juxtaposés très étroits qui prouvent qu'elle devait être suspendue (*pl. VII, fig.* 3). Une quatrième pièce est de dimensions normales; munie d'un large trou près de son talon, elle rentre dans le type des haches perforées ordinaires, mais elle est taillée dans une roche calcaire très tendre, en sorte qu'elle n'a certainement pas pu être utilisée comme outil (*pl. VII, fig.* 4). La hache à gorge cérémonielle ou votive n'est pas représentée dans notre série personnelle, mais Bamps en a figuré une de Chordeleg, dont le talon porte deux petites encoches (27, *pl. XXI, fig.* 4).

Ces objets ont leurs similaires dans un grand nombre de régions d'Amérique, particulièrement dans les parties centrale et septentrionale.

Au Sud, elles paraissent plus rares : nous en figurons un exemplaire du bas

---

([1]) Une hache de cette forme a été trouvée en Guyane anglaise par Im Thurn ; contrairement à l'opinion de cet auteur, il ne semble pas qu'il s'agisse là d'un objet copié sur des outils européens (192, *pl. X, fig.* 7, *p.* 426).

([2]) Pour devenir un ornement, il n'est pas d'ailleurs indispensable qu'une hache ait perdu son caractère primitif. La hache à tranchant semi-circulaire et à talon perforé de Guano, que nous avons figurée (*fig.* 32) aurait pu fort bien servir comme outil. Elle a été trouvée cependant suspendue au cou d'un Indien par un anneau de cuivre.

Pérou (*pl. VII, fig.* 6). Un curieux objet, présentant deux orifices en son centre, trouvé dans la main d'un Indien chilien, paraît devoir être rangé dans le même groupe (**247**, p. 80, *fig.* 98), ainsi qu'une hache néolithique en néphrite de petites dimensions, provenant du bas Amazone, décrite comme fétiche par Netto (**281**, *pl. VII, fig.* 12).

De nombreux objets du Costa-Rica sont constitués par des haches néolithiques coupées en deux suivant leur épaisseur (*pl. VII, fig.* 14); Hartman en a publié un grand nombre, qui portent, en outre, sur leur face convexe, des gravures variées (**156**, *pl. I, XXXIII-XXXVII*); mais il a représenté également des haches ordinaires complètes, servant d'amulettes et rappelant beaucoup nos formes équatoriennes (**156**, *pl. I, fig.* 9, *pl. XXXVII, fig.* 23-24, *pl. XLIII, fig.* 10, *pl. XLV, fig.* 3, 16).

Nous ne savons si l'on peut faire rentrer également dans ce groupe des haches cérémonielles certains objets des Caraïbes des Antilles publiés par Mason (**243**, p. 816-817); mais le doute n'est pas permis pour certaines haches du Yucatan (*pl. VII, fig.* 5) ou du Mexique (*pl. VII, fig.* 12). Des pièces d'un caractère aussi nettement cérémoniel ont été encore retrouvées dans un grand nombre de régions des États-Unis : nous en figurons une de l'Ohio (*pl. VII, fig.* 9), Virchow en a signalé un exemplaire provenant de Cerrillos, près de Santa Fé, dans le Nouveau-Mexique (**423**, *pl. VI, fig.* 5) ([1]), Moore en a représenté de la Floride (**254**, p. 16, *fig.* 4) et de la Louisiane (vallée Ouachita) (**268**, p. 123, *fig.* 119), Abbott, de New-Jersey (**2**, p. 389, *fig.* 366), Holmes, du moyen Potomac (**174**, *pl. LXX, fig. c*), Rau, du Connecticut (**331**, p. 52, *fig.* 205) et Moorehead, de l'Illinois (**274**, I, p. 311, *fig.* 273) ([2]).

Par leur forme, la plupart de ces haches cérémonielles rentrent en partie dans le groupe des *gorgets*, si bien étudiés par Peabody et Moorehead, et correspondent aux deux catégories de ces objets qu'ils désignent sous les noms de *celt-shaped* et de *shield-shaped*. Dans les séries formées par ces auteurs, la variété *celt-shaped*, qu'on peut définir une hache avec perforation, est représentée par 23 exemplaires de l'Ohio, 1 de l'Alabama, 1 de l'Arkansas, 6 du Massachusetts, 2 de Pensylvanie, 2 du Tennessee, 1 de l'État de New-York, 3 de New-Jersey, 8 de l'Indiana, 1 de l'Arizona, 1 de l'Illinois, 3 du Kentucky, 1 de la Virginie, 3 de la Virginie occidentale (**307**, p. 22, 38, *pl. III, fig.* 3); la variété *shield-shaped*, qui rappelle une hache à oreilles à peine indiquées, comprend 17 spécimens de l'Ohio, 7 d'Indiana, 7 du Kentucky, 1 de l'État de New-York (**307**, p. 21, 37, *pl. III, fig.* 2).

En dehors des formes que nous venons de décrire, on rencontre dans la vallée interandine équatorienne des objets très curieux, dont les figures 10, 13, 15 de notre planche VII reproduisent les divers aspects. Notre collection en comprend quatre; Bamps en a publié deux autres (**27**, *pl. XXVIII, fig.* 1, 5); tous proviennent de la région

---

([1]) Cet objet a la forme d'une très petite hache néolithique.

([2]) Cet objet a la forme d'une hache à gorge complète et ne mesure pas plus de 2^{cm} de haut.

des Cañaris (2 de Chordeleg, 2 de Quinjeo, 1 de Llacau, près Cuenca, 1 de Cojitambo); ils mesurent respectivement en hauteur : 197mm, 155mm, 153mm, 136mm, 132mm et 75mm. Leur épaisseur ne dépasse pas 11mm à 12mm.

Les deux pièces de Bamps, de même que notre pièce de Chordeleg non figurée, ont la forme ovoïde du spécimen de la figure 10 de notre planche VII. La nature de la roche est très variable : dans un cas il s'agit de serpentine, dans un autre d'une roche andésitique de la série ancienne ; deux fois, l'objet a été taillé dans un schiste micacé. L'orifice est toujours biconique, les deux faces sont parfaitement polies. Bien que du fait même de leur minceur et de leur fragilité ces pièces ne semblent pas avoir pu être utilisées, le tranchant en a été fait avec soin et porte même des écaillures que, sur de véritables outils, on attribuerait à l'usage.

Nous pensons qu'il ne peut s'agir que d'armes de parade ou de cérémonie, ou bien de plaques pectorales en pierre analogues à celles que, dans la même région, les Indiens fabriquaient en divers métaux.

Peut-être faut-il en rapprocher, bien qu'il soit d'un travail beaucoup plus fruste, un objet rencontré par Saville au Cerro Jaboncillo (province de Manabí) et décrit comme poids de filet par cet auteur (**365**, II, p. 167, *pl. LXIII*, *fig.* 6).

Nous n'avons trouvé comme pièce comparable dans d'autres régions américaines, qu'un grand *pendant* de Californie orné sur une de ses faces de traits gravés, qui a été figuré par Abbott (**319**, p. 208, *fig.* 80).

3. CISEAUX.

Nous appelons *ciseaux* les outils qui, tout en rappelant par leur forme générale la hache néolithique, s'en distinguent par leur grande longueur comparativement à leur faible largeur; la coupe en est le plus souvent ovalaire, voire presque circulaire, plus rarement quadrangulaire.

Nous ne connaissons que deux spécimens de cette forme provenant de l'Équateur : l'un appartient à la collection Cousin et ne porte pas d'indication d'origine précise; le second, que nous figurons ici (*pl. III*, *fig.* 4), a été trouvé à El Angel.

Au Pérou, en Bolivie et dans la République Argentine, ces objets semblent ne pas avoir été en usage, mais Medina en a figuré un spécimen assez typique de Puchoco (Chili) (**247**, p. 82, *fig.* 78).

C'est surtout du côté du Nord et du Nord-Est qu'il faut chercher des pièces de comparaison. En effet, on a rencontré le ciseau en Colombie, dans les départements d'Antioquia, du Cauca et du Cundinamarca (Tr. nos 36306, 36307, 36310; **407**, I, *pl. XIII*, *fig.* 5, 16-18; **341**, *pl. XXXVIII*, *fig.* 109, 110; **414**, *pl. IX*, *fig.* 3); nous en reproduisons un bel exemplaire trouvé à Rio de Oro (Cauca) par Chaffanjon (*pl. III*, *fig.* 2).

Quelques-uns des objets du Brésil figurés par Netto (**281**) pourraient, semble-t-il, être classés parmi les ciseaux.

On a décrit des outils analogues provenant du Vénézuéla (vallée d'Aragua) (109, p. 37), *fig.* 1), du Costa-Rica (155, *pl. XXVII, fig.* 7, *pl. LXVIII, fig.* 5), de Porto-Rico (116, *pl. XI*), de Bonaire (225, p. 12, *fig. c*) et des Caraïbes des Antilles (243).

Aux États-Unis, la hache-ciseau n'est pas rare; elle atteint parfois des dimensions considérables. On ne la rencontre toutefois que dans la région orientale. On l'a signalée, en effet, dans les États du Maine, du Massachusetts (438), de New-York, du Connecticut (331), de Pensylvanie (64), de l'Ohio (127; 331), de l'Illinois (127), d'Indiana (331), de la Virginie (331; 127; 64), du Kentueky (274, I, *fig.* 229), de la Caroline, du Tennessee, du Mississipi (127), de l'Arkansas (127; 269, *pl. XXVIII*), de l'Alabama (127; 50), de la Géorgie (127; 257; 199), et de la Floride (254). Cette zone correspond sensiblement à celle où se rencontre la hache néolithique.

4. DISQUES DE PIERRE.

a. Disques de pierre perforés.

Les figures 1-4 et 8 de notre planche VIII donnent une idée de la variété de forme des pierres perforées qu'on rencontre en Équateur. Il faudrait toutefois y ajouter une forme très fruste, dont Uhle a représenté deux spécimens provenant de Quito (407, I, *pl. XVII, fig.* 9, 10), où le contour est presque quadrangulaire et qui ne donnent pas l'impression de fini des pièces similaires rencontrées dans la même région. Un exemplaire de la collection Reinburg, également très fruste, a une forme franchement ovalaire; il a été trouvé à Pifo.

Ces objets sont d'une extrême fréquence dans toute la partie méridionale de la vallée interandine, tandis qu'on ne les rencontre pas dans le pays des Pastos, et qu'ils paraissent rares dans celui des Caras, des Latacungas et des Puruhaes et dans toute la région côtière, ainsi qu'il résulte du tableau suivant :

Région des Caras.

Cayambe (27, *pl. XXXIV, fig.* 2)	1
Quito (407, I, *pl. XVII, fig.* 9-10; 92, p. 152)	3
Pifo (Coll. Reinburg)	1
Total	5

Région des Latacungas.

San Miguel (Tr. n° 9684)	1

Région des Puruhaes.

Riobamba (Tr. n° 9683)	1

Région des Cañaris.

La Capilla, près Cañar	2
Azógues	1
Cojitambo-Pillcumarca	1
Surampalte (Deleg)	1
Cuenca (Coll. Rivet; **407**, I, *pl. XVII, fig.* 16)	2
Quinjeo (**27**, *pl. XXXIV, fig.* 9)	1
Jordan	2
Sigsig	1
Gualaceo	1
Paute	1
Total	13

Région côtière.

Ile de la Plata (**103**, *pl. LV*)	2

C'est également dans le pays cañari que nous trouvons les formes les plus évoluées (*pl. VIII, fig.* 3).

Il s'agit là, comme l'on sait, d'un instrument extrêmement banal en Amérique. Au Pérou, on le rencontre sur la côte, où il a été signalé à Chiclayo [1], à Intza, à Chincero (**132**, p. 230), dans les environs de Lima (Coll. Berthon), à Ancon (S'-G. n° 23102), à Chimbote (**319**, *pl. X, fig.* 20) et à Arequipa (**312** *bis*; **132**, p. 230), aussi bien que sur le haut plateau. De cette région, le Musée du Trocadéro possède 5 échantillons [2], sans indication d'origine (n°s 4000-4002, 4086-4087), un de Vilcashuaman (n° 20921), deux de Santiago (n°s 16476-16477). D'autre part, Uhle (**407**, I, *pl. XVIII, fig.* 19, 23) et Nordenskiöld (**287**, *pl. IV, fig.* 7) en ont figuré de Cajamarca [3] et d'Ollachea.

En Bolivie, le disque perforé est d'une extrême fréquence; on en connaît de très nombreux spécimens de Tiahuanaco, de Cotaña (La Paz), des environs de La Paz, et de Tarija (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange; **312** *bis*; **407**, I, *pl. XIX, fig.* 1-6; **47**, II, p. 684-685; **318** *bis*, p. 101, *fig.* 30, *b*), et Posnansky a noté qu'on le rencontre très souvent sur les rives du Titicaca (**318**, p. 5).

Mais le domaine par excellence du disque perforé est certainement le Chili. En général, il atteint dans ce pays des dimensions considérables : sur les 157 exemplaires étudiés par Outes, 48 pèsent entre 1000^g et 2000^g (**300**, p. 440). Girard de Rialle (**136**, p. 646) en a signalé un spécimen de Lolol (province de Curicó) dont le poids est de 4560^g, et deux autres d'Antuco (vallée du rio de La Laja) et de Tagua-tagua (province de Colchagua), qui pèsent respectivement 1570^g et 935^g. Le Musée

---

[1] Sur cet exemplaire, le canal central se prolonge en une véritable douille, disposition qui existe à l'état d'ébauche sur une de nos pièces équatoriennes (*pl. VIII, fig.* 3).

[2] Un de ces échantillons (n° 4001) semble une ébauche de disque étoilé à 4 branches; il constitue un excellent intermédiaire morphologique entre le disque simple et le disque étoilé.

[3] Un de ces échantillons est d'une forme très irrégulière et semble n'être qu'un galet perforé n'ayant subi aucune taille.

du Trocadéro en possède un exemplaire analogue d'Arauco (n° 16479). Enfin, sur les 276 spécimens examinés par Cañas Pinochet, neuf pèsent entre 3000^{g} et 4000^{g}, et l'un d'entre eux atteint le poids de 5980^{g} (67 *bis*, p. 254-260) ([1]). Cependant, le type à dimensions réduites se retrouve également avec fréquence (407, I, *pl. XIX*, *fig.* 27; 247, p. 141, *fig.* 28-45; 132, p. 255-256; 319, *pl. X*, *fig.* 21).

Au point de vue de sa répartition au Chili, tous les auteurs sont d'accord pour reconnaître que le disque perforé est beaucoup plus fréquent dans la région centrale (247, p. 141), entre les rios Malleco et Aconcagua (67 *bis*, p. 200), en particulier dans la province de Colchagua (132, p. 255). Philippi (312 *bis*) lui assigne comme limite septentrionale le parallèle 28°,30 et comme limite méridionale le parallèle 38°. Il semble toutefois que cette limite doive être reportée plus au Sud, car Guevara [cité par Girard de Rialle (136, p. 646)] signale la grande fréquence de ces objets en Araucanie, jusqu'au rio Toltén au Sud, notamment dans les régions qui s'étendent du rivage du Pacifique jusqu'à la base des premiers contreforts des Andes. Suivant Outes (300, p. 444), le disque perforé a été rencontré depuis Tarapacá au Nord jusqu'à Llanquihue au Sud, en exceptant toutefois les provinces d'Atacama et d'Antofagasta, mais le savant archéologue argentin pense qu'en fait, il a dû être en usage dans tout le Chili, sauf dans l'Extrême-Sud, c'est-à-dire dans les provinces de Chiloé et de Magallanes.

Nous pensons qu'il vaut mieux, pour ne pas s'écarter des faits, s'en tenir aux limites fixées par Boman (47, II, p. 684), qui correspondent d'ailleurs à celles déjà indiquées par Cañas Pinochet (67 *bis*, p. 200) : Coquimbo au Nord et Valdivia au Sud. En dehors de cette zone, le disque perforé est certainement très rare; pour notre part, nous ne connaissons qu'un seul exemplaire provenant de Chiu-Chiu (province d'Antofagasta) (247, p. 141).

Du Pérou, de la Bolivie et du Chili, le disque perforé a pénétré en Argentine. On en a, en effet, signalé des exemplaires provenant du versant oriental des Andes au delà de la passe de Tinguiririca (312 *bis*), de la région andine de la Patagonie (300, p. 437 et suiv.), de San Juan (5 *bis*, p. 36, *fig.* 7), des vallées calchaquies (18, I, *pl. VIII*, *fig.* 422) et de la puna de Jujuy (47, II, *fig.* 140, *f*, *f'*, *fig.* 153, *a-c*).

Plus à l'Est, le disque perforé se retrouve au Paraguay (Villarica) (Tr. n° 16478), et fréquemment dans les provinces méridionales du Brésil, en particulier dans Rio Grande do Sul, d'où de nombreux spécimens ont été figurés par Kunert (209; 210; 211), Netto (281, p. 494), von Ihering (190, p. 64-67; 191, p. 521), Paldaof (305, *pl. IV*, *fig.* 18-20) et Kœnigswald (207, p. 344, *fig.* 11-13). Comme un grand nombre de nos pièces équatoriennes, les pièces brésiliennes présentent un pourtour presque tranchant.

Au Nord, le disque perforé a été rencontré en Colombie, dans la Sabana de Bogotá et à Fontibon (Tr. n°s 31984-31986), au Costa-Rica (319, *pl. X*, *fig.* 19; 155, *pl. XXXIV*, *fig.* 5;

([1]) Cañas Pinochet cite même une pierre trouvée à Concepción, qui mesurait 76^{cm} de diamètre et pesait 110^{kg} (67 *bis*, p. 196).

156, *pl. XXXI, fig.* 4-9; Tr. n° 40065), au Guatémala (132, p. 184) et au Yucatan (393, *pl. VII, fig.* 2, *j*). Au Mexique, l'instrument semble rare. C'est évidemment par erreur ou par suite d'une confusion qu'Ameghino (18, I, p. 443) dit avoir vu un grand nombre de pierres perforées mexicaines de cette forme au Musée du Trocadéro; nous reproduisons en effet ici le seul exemplaire que possède cet établissement (*pl. VIII, fig.* 7). On en a recueilli quelques spécimens à México même (372, p. 850, *fig.* 46), dans le Chihuahua (166, p. 85, *pl. XVI, fig. n*) et dans le département de Vera-Cruz (394, II, *pl. VIII, fig.* 49).

Dans les Antilles, le disque perforé est également rare; pourtant, on l'a rencontré à Porto-Rico (243, p. 817, *fig.* 182).

Par contre, il est très répandu dans l'Amérique du Nord. Toutefois, sa distribution ne paraît pas uniforme et permet de distinguer trois zones bien définies. La première comprend toute la région littorale occidentale, c'est-à-dire l'archipel Californien (Tr. Coll. Cessac; 439 *bis*, p. 655, *fig* 28, n°s 124-126; 332, p. 166, *fig.* 279; 319, p. 135-189, *pl. X*; 243, p. 818, *fig.* 184; 369, p. 266-267, *fig.* 6-7), la Californie tout entière (331, p. 27, *fig.* 114, p. 31, *fig.* 124-126; 161; 176, *pl. VI*; 319, *pl. X, fig.* 22-38; 179, *pl. XLIV*), l'Orégon (Tr. n° 9394), l'État de Washington (vallée Yakima) (380, p. 33, *fig.* 16) et la Colombie britannique (88, p. 490, *fig.* 639, p. 521, *fig.* 685; 379, p. 155, *fig.* 22, *a*, *b*). La seconde zone est constituée par le Nouveau-Mexique (392, *pl. XLII*; 166, p. 85) et l'Arizona (272, p. 69, 71, *fig.* 27, 29; 361, p. 181, *fig.* 99). La troisième enfin correspond à la région orientale des États-Unis, depuis les grands lacs au Nord jusqu'au golfe du Mexique au Sud, du littoral de l'Atlantique à l'Est au 100e degré de longitude environ à l'Ouest. On a, en effet, signalé le disque perforé dans le Massachusetts (332, p. 166, *fig.* 278), en Pensylvanie (2, p. 403, *fig.* 380), dans le Wisconsin (219, p. 87, *fig.* 58), l'Illinois, le Kentucky, la Virginie (127, p. 102), le Tennessee (169, p. 454, *fig.* 129; 127, p. 102; 319, *pl. X, fig.* 10), la Caroline (127, p. 102; 88, p. 510, *fig.* 675), l'Arkansas (127, p. 102), la Géorgie (127, p. 102; 332, p. 166, *fig.* 277), la Floride [1] (260, p. 372, *fig.* 10) et le Texas (127, p. 101; 137, p. 24, *pl. XIV, fig.* 1).

Plusieurs des exemplaires nord-américains, au lieu d'être perforés exactement en leur centre, présentent un orifice plus ou moins excentrique; dans ce cas, l'objet n'a pas la forme régulièrement circulaire de la plupart des pièces équatoriennes.

On a beaucoup écrit et discuté à propos de l'utilisation des pierres perforées. Nous ne nous arrêterons pas aux explications essentiellement hypothétiques, telle que celle de Cañas Pinochet (67 *bis*), qui voit dans ces objets une sorte de monnaie, par analogie avec le système monétaire des Polynésiens de l'île de Uap (Carolines) (128). Nous ne nous occuperons que des explications qui s'appuient sur des données précises, des relations de voyageurs ou des survivances observées encore de nos jours.

Un ancien écrivain du Chili, Núñez de Pineda y Bascuñán (294, p. 192), a décrit un

---

[1] Moore a figuré des anneaux en coquille provenant de la côte occidentale de Floride, tout à fait comparables à nos disques de pierre perforés (260, p. 371, *fig.* 9, p. 374, *fig.* 15-16).

instrument en bois, en forme de trident, dont les Indiens se servaient pour creuser le sol et qui portait à l'extrémité supérieure du manche une pierre perforée destinée à augmenter la force de pénétration de l'outil (1). Les femmes californiennes usaient du même procédé pour alourdir le bâton pointu (*digging stick*), qui leur servait à extraire des racines du sol (**161**, p. 10, *fig.* 6-7), et c'est de cette façon que Schumacher (**369**) interprète les anneaux de pierre de l'archipel Californien.

Dans cette même région, le disque perforé, également fixé sur un bâton, servait soit comme massue, soit comme outil agricole; en effet, Stephen Bowers en a trouvé dans une caverne du district de Los Angeles trois exemplaires encore munis de leur manche (**161**, p. 28-30, *fig.* 14-16). Il en était de même dans d'autres contrées américaines, car des trouvailles analogues ont été faites dans le cimetière péruvien d'Ancon (**152**, *pl. LII*, *fig.* 149) et à la Serena (Coquimbo, Chili) (**132**, p. 254). D'ailleurs, des représentations de ces armes ont été rencontrées assez fréquemment sur des poteries précolombiennes. Sur un vase péruvien publié par Voss (**427**, *pl. IV*), où est peinte une lutte entre guerriers, plusieurs de ceux-ci sont armés du casse-tête circulaire et d'autres du casse-tête étoilé dont nous aurons à nous occuper plus loin (2); une scène semblable, figurée sur un vase de Trujillo, a été reproduite par Reiss et Stübel (**335**, III, *pl. CI*); un vase de la collection du Trocadéro représente également un individu portant une arme de cette nature (**152**, *pl. LII*, *fig.* 148).

L'utilisation agricole de cet instrument nous est attestée par Rivero et Tschudi, qui rapportent qu'à l'époque où ils voyageaient au Pérou, les Indiens s'en servaient pour briser les mottes de terre de leurs champs (**344**, p. 322). Il est vrai que les célèbres archéologues signalent ce fait à propos du disque en pierre étoilé, mais Darwin dit avoir vu employer le disque simple dans un but identique (**45**, p. 178).

Il est assez plausible, comme le pense Henshaw (**161**, p. 22-27), que cet outil ou cette arme ait pu, dans certains cas, devenir un insigne de commandement.

Chez certaines populations, les disques de pierre ont servi et servent encore comme poids de filet; il en est ainsi, par exemple, chez les Indiens Hupa (**137**, p. 24, *pl. XIV*, *fig.* 1). De cette façon s'expliqueraient l'abondance et le caractère très fruste des objets recueillis chez des peuplades établies au bord de la mer ou de grands lacs.

Ailleurs, le disque perforé a reçu une utilisation toute différente. Le capitaine José Leite da Costa Sobrinho a vu, pendant la guerre du Paraguay, dans la province de Rio Grande do Sul, les Indiens Charrúas user comme arme d'une courroie de 3^m à 4^m de long, à l'extrémité de laquelle était fixée une de ces pierres perforées dont nous avons signalé la grande fréquence dans la région (**191**, p. 521-522).

---

(1) *Los tridentes son a modo de tenedor, de una madera pesada y fuerte, y en el cabo arriba le ponen una piedra agujereada al propósito, para que tenga mas peso, y con este van levantando la tierra para arriba, hineando fuertemente aquellas puntas en el suelo, y cargando a una parte las manos y el cuerpo, arrancan pedazos de tierra mui grandes, con raices y yerbas.*

(2) Cette belle pièce a été publiée à nouveau par Baessler (**22**, I, *fig.* 196).

L'anneau de pierre est aussi employé dans la construction de drilles, par exemple chez les Zuñi (392, *pl. XLII*) et les Iroquois (¹) (327, p. 394, *fig.* 4); c'était un accessoire de jeu chez les Mandans (73, I, *fig.* 59), les Bellacoola et Kwakiutl de la Colombie britannique et les Eno (?) du sud de la Caroline (88, p. 490, *fig.* 639, p. 510, *fig.* 675, p. 521, *fig.* 685). Enfin, le Dr Capitan nous a rapporté que, dans certaines régions des États-Unis, les Indiens s'en servent pour égrainer le maïs.

En résumé, le disque a pu servir à des usages multiples. D'ailleurs, il diffère trop de forme et de volume pour qu'une explication unique puisse convenir à tous les spécimens; tout ce que peut faire l'ethnographe, c'est, en tenant compte de la facture des objets trouvés dans une région déterminée et des conditions de vie spéciales à cette contrée, de discuter la plus ou moins grande probabilité de telle ou telle utilisation. En Équateur, l'absence de tout cours d'eau important et poissonneux sur le haut plateau, de même que le soin avec lequel les disques ont été en général travaillés, ne permettent pas de les considérer comme des poids de filets; leur grande abondance autorise à penser qu'ils ne devaient pas servir uniquement à des jeux ou à la fabrication de drilles. Aussi, croyons-nous que, dans la vallée interandine, ils devaient être surtout employés emmanchés et, suivant les circonstances, utilisés soit comme armes, soit comme instruments agricoles; il est probable, en effet, qu'à ces époques reculées la spécialisation de l'outil n'était pas aussi avancée qu'elle l'est de nos jours.

b. Disques pleins.

Nous désignons sous ce nom un objet, unique jusqu'ici, rapporté de la vallée de Chillo par de Günzbourg (*pl. X, fig.* 5, 6) : c'est un disque parfaitement circulaire de 114^{mm} de diamètre, taillé dans une roche andésitique ancienne, dont les deux faces sont fortement concaves, mais présentent exactement en leur centre une saillie, dont le sommet se trouve dans le plan du rebord externe.

Des pièces analogues (²) ont été rencontrées dans les Antilles (243, p. 814, *fig.* 170), et fréquemment aux États-Unis, notamment dans le Vermont (311, *pl. XIII*), l'Ohio (31, p. (99), *fig. a, b*; 339 *bis*, p. 654), le Kentucky, le Missouri, l'Illinois, la Pensylvanie, la Virginie occidentale, le Tennessee, l'Arkansas, la Caroline, la Géorgie, l'Alabama, (127, p. 100-102, *fig.* 95, 98; 439 *bis*, p. 654, *fig.* 27, nos 116-118, 121, 122; 318 *ter*, p. 22, no 7838; 319 *bis*, p. 344, *fig.* 33; 441, p. 454, *fig.* 110; 88, p. 510, *fig.* 675, *a*; 199, *pl. XX*; 31, p. (100); (274, I, *fig.* 388-389, 391, 392), mais la concavité des faces en est toujours régulière et jamais l'on n'observe la partie centrale en saillie qui se voit sur notre échantillon; sur une des pièces figurées par Fowke (127, p. 102, *fig.* 98), cette partie centrale est marquée au contraire par une dépression secondaire.

(¹) Chez les premiers, ce drille sert à percer les pierres dures; chez les seconds, à faire le feu.

(²) Uhle a figuré un disque de pierre de Tarapacá (407, I, *pl. XVIII, fig.* 24), qui n'est pas non plus sans analogie avec notre pièce équatorienne.

A propos d'un disque biconcave trouvé à Ely mound en Virginie, Carr établit un rapprochement entre cet objet et les *chungkee stones* qui servent, chez certaines tribus indiennes, à un jeu semblable à celui qui a été décrit par Catlin chez les Mandans, ainsi que nous l'avons signalé plus haut (p. 171) en traitant des pierres perforées. Ce jeu était également en faveur chez les Cherokees, les Natchez et autres tribus du groupe indien méridional, les Mohaves et les peuplades de l'Ohio (**68**, p. 91-93, *fig.* 6).

Il se peut fort bien que notre objet équatorien ait répondu à un but identique, sa forme circulaire lui permettant parfaitement de rouler sur un sol uni.

c. Disques étoilés.

Le disque étoilé, instrument déjà beaucoup plus spécialisé que le disque simple, se rencontre dans une aire beaucoup moins vaste que celui-ci.

En Équateur, il est très fréquent et se présente sous les diverses formes représentées sur notre planche VIII. Certains échantillons montrent à chaque extrémité du canal central un léger rebord (*pl. VIII*, *fig.* 12, 15), et, sur un spécimen trouvé à Gualaceo (*pl. VIII*, *fig.* 16, 17), ce rebord s'accentue au point de constituer une véritable douille. Cette pièce présente d'ailleurs une autre particularité, qui consiste en ce que les rayons, au lieu d'être pointus ou mousses, se terminent carrément par une surface plane. Whymper (**432**, p. 269) a figuré un disque étoilé dont les branches, au nombre de six, ne forment pas les unes avec les autres des angles égaux et sont d'inégale longueur.

La répartition de ces objets en Équateur est la suivante :

Région des Pastos.

Province du Carchi (**142**, *pl. XXIX*)	1
El Angel	1
Total	2

Région des Caras.

Caránqui (**132**, p. 222)	1
Cayambe (Coll. Cousin; **27**, *pl. XXXIV*, *fig.* 1)	3
Cusubamba, près Cayambe (**132**, p. 222)	1
Tumbaco (**27**, *pl. XXXIV*, *fig.* 8)	1
Environs de Quito (**27**, *pl. XXXV*, *fig.* 5)	1
Vallée de Chillo (Tr. n° 9686)	1
Quito (**407**, I, *pl. XVII*, *fig.* 11-13)	3
Pifo (Coll. Reinburg)	2
Total	13

Région des Latacungas.

San Miguel (Tr. n° 9685)	1
Píllaro (**27**, *pl. XXXV*, *fig.* 4)	1
Total	2

Région des Puruhaes.

Riobamba (**407**, I, *pl. XVII, fig.* 14)	1

Région des Cañaris.

Huintul	1
Inga-pirca (**27**, *pl. XXXIV, fig.* 5)	1
La Capilla, près Cañar	1
Cojitambo	3
Deleg (Tr. n°s 9687-9688)	2
Surampalte, près Deleg	1
Azógues	2
Paute	3
Jordan	2
Sigsig	2
Gualaceo	3
Chordeleg	1
Région de Cuenca	1
Cuenca (Coll. Rivet; **407**, I, *pl. XVII, fig.* 15)	2
Monay	1
Jirón	1
Pucará, cerro de Hornillos	1
Total	28

Région des Paltas.

Région de Loja	1

Région orientale.

Papallacta (Tr. n° 5675)	1

Le disque étoilé ne semble donc pas avoir été en usage dans la région côtière; par contre, il était répandu dans toute la vallée interandine, sauf chez les Pastos, où il est certainement très rare. Whymper avait déjà remarqué qu'il était particulièrement fréquent dans la région comprise entre Riobamba au Sud et Ibarra au Nord (**432**, p. 268). Nos recherches montrent qu'il l'est également dans le pays des anciens Cañaris, que l'explorateur anglais n'avait pas visité. La rareté relative de cet outil chez les Latacungas, les Puruhaes et les Paltas provient vraisemblablement de ce que ces provinces n'ont pas encore été systématiquement explorées, comme l'ont été les pays cara et cañari. Lorsque cette exploration aura été faite, nous croyons que l'augmentation de fréquence du disque étoilé, au fur et à mesure qu'on descend du Nord vers le Sud, apparaîtra beaucoup plus clairement que sur notre tableau de répartition.

Au point de vue du nombre de leurs rayons, les exemplaires que nous avons pu réunir se répartissent ainsi :

Disques à 6 rayons	41
» à 7 rayons	9
» à 5 rayons	5
» à 8 rayons	2
» à 4 rayons	1

La forme à 6 rayons est donc de beaucoup la plus fréquente; le pourcentage des formes exceptionnelles, c'est-à-dire de celles où le nombre de rayons est supérieur ou inférieur à 6, est de 25 pour 100 dans les provinces septentrionales (Pastos, Caras, Latacungas, Puruhaes) et de 38 pour 100 dans les provinces méridionales. C'est également dans ces dernières provinces qu'on rencontre les formes anormales que nous avons signalées au début de ce chapitre.

L'instrument était donc non seulement plus fréquent dans le Sud, mais déjà beaucoup plus évolué; nous verrons qu'on peut suivre cette évolution plus au Sud encore et qu'au Pérou, elle est marquée, ainsi que nous l'avons déjà montré pour un grand nombre d'autres objets, par la substitution du cuivre à la pierre.

Dans ce pays, le disque étoilé en pierre est cependant encore très commun, moins toutefois qu'en Équateur, ce qui tient précisément à l'apparition des objets en métal. Nous n'en connaissons, en effet, que 31 exemplaires, dont 6 seulement n'ont pas d'indication de provenance exacte (Tr. nos 4085, 21106-21107, 21303-21304; **18**, II, *pl. XVII, fig.* 513). Les 25 autres se répartissent à peu près également entre le haut et le bas Pérou.

Dans la région côtière, le disque étoilé a été signalé à Túmbez, à Chicama (nord de Trujillo), à Chancay, à Pachacamac (**132**, p. 230), à Ancon (Tr. n° 4775; St-G. n° 23101; **335**, III, *pl. LXXXIV, fig.* 5; **132**, p. 230), dans les environs de Lima (Coll. Verthon : nos 1825, 5021, 5025) et à Ica (Tr. n° 20916).

La collection du Trocadéro possède 7 échantillons étiquetés Haut Pérou, et deux autres provenant de San Sebastián et de Tunumarca (nos 4008, 4088-4090, 4102, 4104-4106, 20917). Uhle en a figuré, en outre, deux de Cajamarca et de Chachapoyas (**407**, I, *pl. XVIII, fig.* 20, 22), et Nordenskiöld un de Quiaca (**287**, p. 46, *fig.* 38).

Trois pièces du Pérou méritent une mention spéciale : sur deux d'entre elles (Tr. n° 4085; **344**, *pl. XXXIV, fig.* 3), l'orifice central est incomplètement percé, et la troisième (Tr. n° 21304) en est totalement dépourvue.

A côté de ces formes, nous devons signaler l'existence, au Pérou, de disques dont les rayons sont disposés sur plusieurs rangs (Tr. n° 38810), comme on en rencontre souvent au Mexique, et de disques munis d'une longue douille (Tr. n° 38809).

Au point de vue du nombre des rayons, les disques étoilés péruviens se répartissent ainsi :

Disques à 6 rayons	22
» à 7 rayons	3
» à 5 rayons	3
» à 4 rayons	2
» à 9 rayons	1

Comme en Équateur, c'est le disque à 6 rayons qui prédomine. La proportion des formes exceptionnelles est de 29 pour 100, c'est-à-dire sensiblement inférieure à celle que nous avons trouvée dans le sud de l'Équateur. Nous verrons au con-

traire que l'instrument de cuivre est beaucoup plus polymorphe au Pérou que dans la République équatorienne, et en même temps bien plus fréquent. Ceci semble prouver que le disque étoilé, contrairement à l'opinion courante, n'a pénétré que secondairement de l'Équateur, où le travail de la pierre semble avoir atteint son maximum de perfection, au Pérou, où le travail du cuivre semble incomparablement plus développé.

En Bolivie, le disque étoilé ne paraît pas très abondant; du moins, le Musée du Trocadéro n'en possède qu'un exemplaire à 6 pointes provenant de Tiahuanaco (*pl. VIII, fig.* 14), la Mission de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange n'en a rapporté qu'un spécimen à 9 branches de la même localité, et Bandelier un autre à 6 branches de l'île Titicaca (**30**, *pl. XXX, fig.* 3). Il en est de même au Chili, d'où nous ne connaissons que les deux spécimens publiés par Medina : l'un (**247**, p. 372, *fig.* 73), trouvé à Freirina, a 6 branches et est entièrement comparable au type commun équatoriano-péruvien; le second (**247**, p. 363, *fig.* 74) a 7 rayons; en outre, il ne présente qu'une ébauche de perforation, visible seulement d'un côté, et à l'extrémité de chaque rayon, se trouve un orifice qui, sur l'un d'eux, se prolonge par un petit canal, pénétrant presque jusqu'au centre de l'objet (1).

Par contre, le disque étoilé serait assez fréquent en pays calchaquí, d'après Ambrosetti (**13**, p. 235); nous ne connaissons toutefois de cette région que l'exemplaire à 5 branches figuré par Ameghino (**18**, I, *pl. VIII, fig.* 423). Boman a trouvé à Tastil une petite pendeloque en pierre qui reproduit un disque étoilé à 5 rayons en miniature (**47**, I, p. 372, *fig.* 67, *g*) (2).

C'est le pays diaguite qui marque la limite de l'aire du disque étoilé du côté de l'Est. Vers le Nord, nous le retrouvons en Amérique centrale. Des quatre exemplaires connus du Costa-Rica (**319**, *pl. X, fig.* 16; **156**, *pl. XXXI, fig.* 1-3), trois sont très comparables au type andin et ont respectivement 4, 9 et 10 rayons, tandis que le quatrième en diffère notablement en ce sens que les pointes sont disposées suivant quatre rangées superposées; c'est là une forme qu'on rencontre exceptionnellement au Pérou, et qui semble propre au Mexique, où elle est fréquente, en particulier dans les environs de La Playa (Jalisco) (**236**, II, p. 327-328). Le Musée du Trocadéro en possède un spécimen de la vallée de México (n° 19445). A côté de cette forme, on trouve aussi au Mexique, suivant Ameghino, le disque ordinaire à 5, 6, 7 et 8 branches (3) (**18**, I, p. 443, II, *pl. XVII, fig.* 524); Lumholtz en a recueilli à Tuxpan (Jalisco) un exemplaire à 6 rayons (**236**, II, p. 328).

---

(1) Cette curieuse pièce, qui n'est peut-être pas un casse-tête, a été figurée également par Gay (**129** *bis*, *Atlas*, *Antigued. pl. IV*).

(2) Nous verrons que, entre les mains des ouvriers péruviens, le disque de cuivre est aussi devenu un objet de parure.

(3) C'est évidemment par erreur que le savant argentin dit avoir vu plusieurs de ces objets au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, car cet établissement n'en possède aucun de cette forme.

Dans l'Amérique du Nord, le disque étoilé n'a pas été signalé. Toutefois, Holmes a figuré des objets du sud de la Californie (Pasadena) (**179**, *pl. XLIV*), qui ressemblent beaucoup morphologiquement aux disques non perforés qui ont été parfois rencontrés au Pérou.

Au sujet des diverses hypothèses émises sur l'emploi de ces outils, nous pourrions répéter ce que nous avons dit à propos des disques simples, en éliminant toutefois l'usage comme poids de filets, pierres de drilles ou accessoires de jeux, qui ne saurait convenir à la forme stellaire.

Il est possible que, dans certains cas, comme le pense Medina (**247**, p. 373), le disque étoilé ait été attaché à une corde, et manié comme l'arme des Charrúas, dont nous avons déjà parlé (p. 170), mais il est certain que, le plus souvent, il était fixé à l'extrémité d'un bâton, car on en a retrouvé des exemplaires encore emmanchés (Tr. n° 4775; **132**, p. 230; **335**, III, *pl. LXXXIV, fig.* 5). Ainsi disposés, ces instruments servaient d'outils agricoles, comme Rivero et Tschudi l'ont observé (**344**, p. 322), mais surtout de casse-tête : la scène peinte sur le vase figuré par Voss (**427**, *pl. IV*) ne laisse aucun doute à ce sujet. Boman (**47**, II, p. 689-690) a en outre décrit un ancien tableau, exécuté probablement au XVIe siècle, où des guerriers indiens sont représentés portant cette arme.

Que celle-ci soit devenue, dans certains cas, un simple insigne de commandement, comme le pense Henshaw (**161**, p. 22-27), rien de plus naturel, puisque, même de nos jours, nous assistons à des symbolisations de cette nature. Nous inclinons à croire que c'est cette interprétation qui convient le mieux pour certains casse-tête, dont les rayons sont remplacés par des ornements variés, tel que celui que nous reproduisons (*pl. XIII, fig.* 1). Cet objet, qui appartient au Musée archéologique de Quito et a déjà été figuré par González Suárez (**140**, *Atlas, pl. XVI, fig.* 1), est taillé dans une pierre dure et luisante; il porte, en haut relief, sur son pourtour six têtes d'animaux, dont les quatre plus grosses sont évidemment des têtes de félins et les deux plus petites, placées aux extrémités d'un même diamètre, probablement des têtes d'oiseaux. D'après l'historien équatorien, cet objet provient de la région côtière. Il en a figuré d'ailleurs un autre de même origine, en tout semblable au premier (**140**, *Atlas, pl. XVI, fig.* 2), dans lequel les attributs sculptés sont au nombre de cinq, l'un d'eux représentant une tête d'oiseau et les quatre autres n'étant que de simples boutons ornés de lignes en zigzag.

Ces têtes de massue, si artistiquement décorées, se retrouvent au Pérou, mais, suivant la règle, elles sont en cuivre ou en bronze. Elles rappellent beaucoup les *club-head* du Costa-Rica, dont Hartman a publié un si grand nombre dans son magnifique ouvrage sur l'archéologie de ce pays (**156**, *pl. XXV-XXX*).

5. PIERRES DE JET.

a. Pierres à rainure.

Les pierres, ovoïdes ou plus ou moins sphériques, à rainure ne sont pas très fréquentes en Équateur. Le type ordinaire est celui que représente la figure 15 de notre planche X. Sur dix exemplaires connus, trois n'ont pas de provenance exacte (Coll. Cousin; **432**, p. 273, *fig. I*); les autres ont été trouvés dans toutes les régions de la vallée interandine, à San Isidro de Mira (pays pasto) (**27**, *pl. XXXIII*, *fig.* 8), à Canamballa, près Ibarra (**407**, I, *pl. XVII*, *fig.* 29) et à Pifo (pays cara) (Coll. Reinburg), à Riobamba (Tr. n° 9689) et à Achupallas (pays puruhá) (**27**, *pl. XXXIII*, *fig.* 9), à Burgay (pays cañari) (**27**, *pl. XXXIII*, *fig.* 6) et à Chuquiribamba, près Loja (pays palta) (**74**). Jusqu'ici, on n'en a pas rencontré dans la région côtière.

La pierre à rainure est rare au Pérou. Ewbank, Herndon et Gibbon, Ameghino en ont figuré chacun un spécimen sans indication d'origine (**112**, p. 136, *fig. H*; **161** *bis*, p. 73, *fig.* 37; **18**, II, *pl. XVII*, *fig.* 515); le Musée du Trocadéro en possède six exemplaires de Cotahuacho, près Abancay, et de Sacsaïhuaman (n°s 4186-4191); enfin, Giglioli l'a signalée à Intza (**132**, p. 232) et Nordenskiöld à Quiaca (**287**, *pl. IV*, *fig.* 6).

En Bolivie, on en a découvert dans l'île Titicaca (**30**, *pl. XXX*, *fig.* 1-2), à Tiahuanaco (**407**, I, *pl. XIX*, *fig.* 18-20), à Calacota (**125** *bis*, p. 158, *pl. XX*, *fig.* 5), à Acora (**132**, p. 232) et à Puina (**287**, *pl. IV*, *fig.* 5). Elle est peu fréquente en pays calchaquí, d'où nous ne connaissons que les spécimens trouvés par Ambrosetti à La Paya (province de Salta) (**15**, p. 204, *fig.* 99, p. 272, *fig.* 121). Au Chili, elle semble plus rare encore, car l'exemplaire du pays araucan figuré par Medina est jusqu'à présent unique (**247**, p. 139, *fig.* 93). Par contre, elle est assez commune dans la province de Córdoba (**301**, p. 338) et devient d'une extrême fréquence en Patagonie. Outes n'en a pas réuni moins de 26 échantillons de cette dernière région (**300**, p. 419-420, *fig.* 135-137, p. 424, p. 499, *fig.* 192-193) et M. de La Vaulx en a rapporté, des paraderos de Colhué Huapi, des environs de Choiquenilahué et de la vallée du Chubut, une importante série qui a été décrite par l'un de nous (**420**, *pl. XIII*). Quelques pièces semblables ont été figurées encore par Strobel (**394** *bis*, *pl. VII*, *fig.* 56), del Lupo (**236** *bis*) et Skottsberg (**376**). Plus au Sud, la pierre à rainure est exceptionnelle; nous ne connaissons du moins que celle rapportée de la baie Orange (Terre de feu) par la Mission du cap Horn (Tr. n° 8754; **187**, *pl. XXXII*, *fig.* 5).

Vers le Nord, son aire de diffusion a été plus étendue. On la retrouve, en effet, dans la province de Buenos-Aires (**394** *bis*, *pl. VII*, *fig.* 55), dans la Banda oriental (**17**, *pl. III*, *fig.* 16-17, 19-21; **18**, I, *pl. VIII*, *fig.* 296-297), sur le rio Santa Cruz (Tr. n° 16189), dans l'Uruguay (**407**, I, *pl. XIX*, *fig.* 26; **189**, p. (656), *fig.* 3) et au Brésil, où elle est très répandue dans les provinces méridionales, en particulier dans Rio Grande do Sul (**281**, p. 507, *pl. VI*, *fig.* 16; **209**; **305**, p. 342; **190**, p. 74, *fig.* 9); toutefois, Barbosa Rodrigues en a recueilli également des

spécimens typiques dans le bassin de l'Amazone, sur le rio Yatapú et dans la sierra de Piquiatuba, sur le Tapajós (**30** *bis*, *pl. II*, *fig.* 6, 7). Von Ihering remarque qu'elle est exceptionnelle dans les sambaquis (**190**, p. 75), pourtant, Kœnigswald en a figuré trois beaux échantillons provenant de ceux de la province de Rio Grande do Sul (**207**, p. 344, *fig.* 8-10).

Elle a été également rencontrée dans les Antilles (**158**, *pl. I*, *fig.* 5; **325**, III, p. 698; Tr. n° 12332), dans le Costa-Rica (Tr. n° 15166), dans l'île Ometepec, au Nicaragua (**332**, p. 319, *fig.* 373) et au Mexique (**33**, *pl. XXIV*, *fig.* 6; **373**, II, p. 366, *fig.* 114).

Aux États-Unis, enfin, elle a été trouvée dans des régions très variées, qu'on peut cependant grouper en quatre zones : une zone occidentale, qui comprend la Californie continentale et insulaire (**319**, p. 204, *fig.* 76-77; **410**, p. 51, *fig.* 20; **331**, p. 27; **332**, p. 161, *fig.* 263, p. 164, *fig.* 272; **449**, *pl. III*, *fig.* 22), l'Orégon (Tr. n°s 9407, 9428; **332**, p. 156-157, p. 164, *fig.* 270), l'État de Washington (vallée Yakima) (**380**, p. 31, *fig.* 14, p. 33, *fig.* 15) et les îles Aléoutiennes (**332**, p. 156-157); une zone centrale, qui comprend le Colorado (**331**, p. 20), le Nouveau-Mexique (**319**, *pl. XIX*; **165**, *pl. XII*, *fig. c*), l'Arizona (**182**, *pl. LXXXI*; **122**, *pl. XVII*, *fig. c*) et l'Utah (**332**, p. 156-157); une zone septentrionale, qui comprend les États du Dakota méridional et de Montana (**274**, I, *fig.* 207, 211), le pays des Indiens Mandans (**436**, *pl. XXXII*, *fig. a*) et des Pieds-Noirs (**331**, p. 93, *fig.* 327); et enfin une zone orientale, qui comprend les États de Massachusetts (**332**, p. 162, *fig.* 264), de Rhode island (**331**, p. 27; **332**, p. 161-163, *fig.* 262, 265, 268), de New-York (**332**, p. 157, *fig.* 253), de New-Jersey (**1**, *fig.* 203; **2**, p. 311, *fig.* 311), de Pensylvanie, de l'Ohio (**332**, p. 156-157), de Michigan (**431**, p. 11, *fig.* 4; **239** *bis*, *fig.* 90), de l'Illinois (**332**, p. 194, *fig.* 342), d'Indiana (**332**, p. 156-157), du Tennessee (**127**, p. 95, *fig.* 93; **332**, p. 156-157), d'Arkansas (**274**, I, *fig.* 212), de Géorgie (**331**, p. 27; **332**, p. 163-164, *fig.* 269, 273-275; **127**, p. 95; **199**, *pl. XIX*, *fig.* 7, 8) et d'Alabama (**50**, p. 194, *fig.* 43).

Il s'en faut que la pierre à rainure soit morphologiquement identique dans toutes les régions américaines où on la rencontre. Tantôt, elle est presque circulaire, tantôt, au contraire, elle est très aplatie de pôle à pôle, le sillon étant tracé suivant le plus grand cercle (forme fréquente aux États-Unis); tantôt, les deux parties séparées par la rainure sont de forme arrondie, tantôt elles se terminent en pointes et, dans son ensemble, l'instrument a un aspect biconique. Les variations dans le volume sont tout aussi considérables, les spécimens de grande taille étant particulièrement fréquents en Patagonie et aux États-Unis.

Ces variations de volume et de forme prouvent que ces pierres ont dû servir à des usages variés.

En Équateur et au Pérou, on les a considérées généralement comme des pierres de fronde, en Patagonie et au Brésil, comme des pierres de *boleadora*. Au Mexique, à en juger par l'exemplaire figuré par Batres (**33**, *pl. XXIV*, *fig.* 6), elles étaient fixées à l'extrémité d'une courroie de $1^{m},20$ environ pour servir d'arme offensive de main, sous le nom de *macahuitl*. Dans d'autres régions, ces pierres étaient des accessoires de pêche; c'est ainsi que Rau (**332**, p. 156 et suiv.) et Yates (**449**, p. 298) considèrent comme poids de filets la plupart des pierres à rainure des États-Unis; c'est aussi

l'usage que Uhle attribue à l'échantillon de Montevideo qu'il a décrit (**407**, I, *pl. XIX*, *fig.* 26). D'ailleurs, ces pierres sont encore employées dans ce but par les pêcheurs de Dunkirk, sur le lac Erié (**332**, p. 156, *fig.* 253). Les plus petits exemplaires ont pu être parfois utilisés comme poids de ligne, ainsi que le démontre l'échantillon de la baie Orange, qui est encore fixé au fil de l'appareil (Tr. n° 8754; **187**, *pl. XXXII*, *fig.* 5). Quant aux échantillons de très grande taille et de facture particulièrement fruste, on peut admettre avec Rau qu'ils ont servi d'ancres (**332**, p. 192).

Mais il est hors de doute que, dans un grand nombre de régions nord-américaines, les pierres à rainure étaient utilisées d'une façon tout à fait différente, comme marteaux ou comme massues; c'est cet usage que Whittelesey (**431**) attribue à celles qu'il a recueillies dans d'anciennes mines des bords du lac Michigan. D'ailleurs, Rau, G. Nordenskiöld, Seler, Marcou ont figuré plusieurs de ces instruments encore emmanchés provenant de Blackfeet, de la vallée du Missouri et du Colorado, ou encore en usage chez les Assiniboines, les Sioux, les Hopi, les Kioways, les Haïda et les Eskimo de l'Alaska (**331**, p. 20, *fig.* 79, p. 93, *fig.* 327-328; **293**, p. 107, *fig.* 90; **373**, III, p. 554-555, *fig.* 9, 10, 14, 15; **239** *bis*, *fig.* 89); le Musée du Trocadéro a reçu un outil analogue de M. Kinen (n° 48111).

En Équateur, l'utilisation de la pierre à rainure, soit comme engin de pêche, soit comme ancre, ne saurait être acceptée pour les raisons que nous avons déjà données à propos des disques perforés. On pourrait, ainsi que l'ont supposé beaucoup d'auteurs, la considérer comme un projectile de fronde; toutefois, dans cette hypothèse, on s'explique mal l'utilité de la rainure et l'on ne comprend pas pourquoi les Indiens auraient perdu leur temps à façonner avec soin des pierres dans ce but, alors que le simple caillou roulé pouvait être employé. En définitive, il nous semble qu'en Équateur, les deux seules hypothèses admissibles sont celles qui ont trait à l'emploi des pierres à rainure soit comme marteaux, soit comme pierre de *boleadora*, et nous accepterions volontiers la seconde de préférence, parce que nous n'avons pas observé sur notre échantillon la moindre écaillure d'usage aux extrémités et que nous savons, d'autre part, que la *boleadora* était connue de certaines peuplades, en particulier des Cañaris (p. 31).

b. Pierres sphériques, ovoïdes et pyriformes.

En dehors des pierres à rainure, on trouve en Équateur des pierres d'un travail beaucoup moins soigné; les unes sont parfaitement sphériques; les autres sont aplaties, tout en conservant une forme circulaire dans leur plus grand diamètre; d'autres enfin sont ovoïdes ou pyriformes.

La forme sphérique n'est représentée dans notre collection que par un seul exemplaire sans origine précise (*fig.* 34). Uhle en a figuré deux spécimens provenant de Quito et de La Magdalena (**407**, I, *pl. XVII*, *fig.* 30-31). Notre pièce circulaire aplatie (*fig.* 35) vient de Piruneay (paroisse du Sigsig).

On a rencontré ces formes dans tous les pays où l'on a trouvé la pierre à rainure, à Quiaca, dans le haut Pérou (**287**, *pl. IV, fig.* 4), à Tiahuanaco (**407**, I, *pl. XIX, fig.* 21; **318** *bis* p. 101, *fig.* 30, g), au Chili (**247**, *fig.* 92; **222**, *fig.* 2, n° 10), en Patagonie (**18**, I, p. 493; **236** *bis*; **420**, p. 283), en pays diaguite (**216**, *pl. XVI, fig.* 9-10; **14**, p. 153, *fig.* 151; **15** *bis*, p. 443), dans la République Argentine (Banda oriental, provinces de Córdoba et de Buenos-Aires) (**17**, p. 51-52; **394** *bis*, *pl. VII, fig.* 53; **301**, p. 337), au Brésil (**281**, p. 507), au Costa-Rica (**155**, *pl. IV, fig.* 6, 7), au Mexique (**372**, p. 884, *fig.* 83), à Porto-Rico (**116**, *pl. XXXI, fig. e, f, g*).

Dans l'Amérique du Nord, ces pierres sont également très répandues d'après Fowke, qui en figure une de l'Ohio (**127**, p. 95, *fig.* 92). Pour cet auteur, il s'agit de

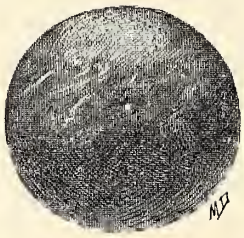


Fig. 34. — Pierre de *boleadora*, Équateur. *Andésite de la série ancienne.* (Gr. nat.)

marteaux. Par contre, Hewett considère les boules en tuf d'un pouce et demi à trois pouces de diamètre, qu'il a recueillies dans le Nouveau-Mexique, comme des accessoires du jeu de *pelota* ou jeu de paume des Aztèques et des Mayas (**166**, p. 85).

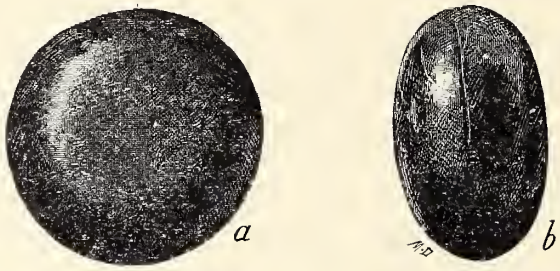


Fig. 35. — Pierre de *boleadora*, Piruncay. *Quartzite; a*, face; *b*, profil. (Gr. nat.)

Pour Hough également, les boules de pierre rencontrées dans l'Arizona (**182**, p. 322, *pl. LV, fig.* 6) servaient à un jeu, et Fewkes établit le même rapprochement entre les pièces qu'il a trouvées dans les mounds de Casa grande (Arizona) et un jeu encore en usage chez les Pimas (**119**, p. 316, *pl. XXXIX, fig. e*).

En Équateur, ces explications ne semblent pas convenir; en effet, d'une part, on ne constate sur ces objets aucune trace de percussion et, d'autre part, rien ne nous autorise à supposer que le jeu de *pelota* ait été connu des indigènes. Pour nous, il est très probable que ces pierres, recouvertes de peau, faisaient partie de *boleadoras* [*lihui* ou *áyllu* suivant la taille (p. 31, note 2)].

Nous attribuons le même emploi aux pierres ovoïdes et pyriformes. Des premières, nous ne possédons qu'un seul exemplaire en quartz provenant de Jordan (*fig.* 36), tandis que la seconde variété est représentée dans notre collection par trois spécimens trouvés tous dans une sépulture située sur une colline près de Machángara, aux environs de Cuenca (*pl. X, fig.* 14). Le plus grand de ces objets mesure 105^{mm} de haut sur 77^{mm} de large. Sa coupe, dans la partie la plus renflée, n'est pas absolument circulaire, mais ovalaire; le petit diamètre de cet ovale ne

Fig. 36. — Pierre de *boleadora*, Jordan. *Quartz*. (Gr. nat.)

mesure que 66^{mm}. Cet aplatissement ne se retrouve pas sur les deux autres pièces, dont la plus petite a 70^{mm} de haut et 57^{mm} de large. Ces trois objets sont en tuf andésitique.

Des pierres semblables ont été trouvées dans la vallée du rio Chubut inférieur (**300**, p. 421, *fig.* 138) et en Argentine, dans la Banda oriental (**17**, p. 52, *pl. III, fig.* 18).

6. PILONS ET MOLETTES.

Nous n'insisterons pas longuement sur les pilons que nous avons rencontrés en Équateur, car nous pensons que l'étude comparative des formes de mortiers est susceptible de donner des indications beaucoup plus précises et intéressantes. Nous en représentons ici les diverses variétés (*fig.* 37, 38, *pl. IX, fig.* 6, *pl. X, fig.* 11, *pl. XIII, fig.* 12). Ce sont en général des formes communes, très répandues dans toute l'Amérique; seule, celle du pilon que nous avons recueilli sur les bords du rio Shiu (*pl. IX, fig.* 6) est assez rare. Une réplique exacte en a été trouvée par Fewkes dans les mounds de Casa grande (Arizona) (**119**, *pl. XXXIX, fig. f*).

La plupart de ces objets sont en andésite récente; toutefois, notre exemplaire de l'hacienda de Zhiña (*pl. XIII, fig.* 12), qui présente des dessins gravés en forme de lignes en zigzags près d'une de ses extrémités, est en calcaire. Il est à rapprocher

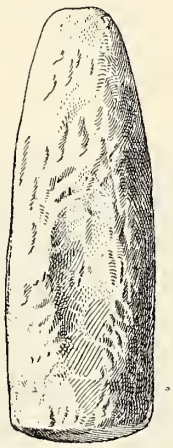


Fig. 37. — Pilon, Équateur. *Andésite récente* ($\frac{1}{2}$).

d'un objet semblable en albâtre, provenant d'Otavalo, figuré par Dalton (**92**, p. 151 *fig. II, s*). Notre petit pilon de Monay (*pl. X, fig.* 11) est en jaspe vert.

Des pilons plus ou moins identiques aux nôtres ont été rencontrés à Chillogallo

Fig. 38. — Pilon, El Angel. *Andésite récente* ($\frac{1}{2}$).

et à Quito (**407**, I, *pl. XVII, fig.* 27, 28). Bamps en a également figuré trois, dont un très petit, parfaitement cylindrique, provient de Cabuyal, sur le rio Chota, à la limite des pays pasto et cara (**27**, *pl. XXXIII, fig.* 3, 5, *pl. XXXIV, fig.* 6).

Une forme tout à fait différente et très intéressante a été aussi représentée par cet auteur, malheureusement sans indication d'origine précise (**27**, *pl. XX, fig.* 1). C'est un rouleau de pierre qui présente les plus grandes analogies avec celui du *metatl* mexicain. Ce rapprochement est d'ailleurs confirmé par la découverte, faite par Saville

dans la province de Manabí, de broyeurs absolument semblables, accompagnés de pierres plates qui rappellent beaucoup les formes de meules en usage dans l'Amérique centrale (365, I, *pl. XL, fig.* 1-5, II, *pl. LXI, fig.* 1, 3).

Outre les pilons, on rencontre fréquemment des molettes en Équateur : ce sont des pierres de volume variable, dont une des faces a été aplanie par l'usage. Il en est de rectangulaires (*fig.* 39) et d'oblongues (*fig.* 40, 41); parfois, le caillou n'a subi aucune retouche destinée à modifier sa forme primitive (*pl. IX, fig.* 3). Des quatre spécimens de notre collection, trois sont en andésite récente, le quatrième, trouvé à Riobamba (Tr. n° 9693), est en quartzite. Certains de ces objets portent, sur leur

Fig. 39. — Molette, Équateur. *Andésite récente* ($\frac{1}{2}$).

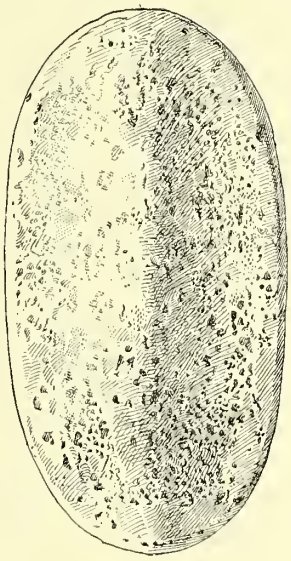


Fig. 40. — Molette, El Valle (Tablon de Yanacauri). *Andésite récente* ($\frac{1}{3}$).

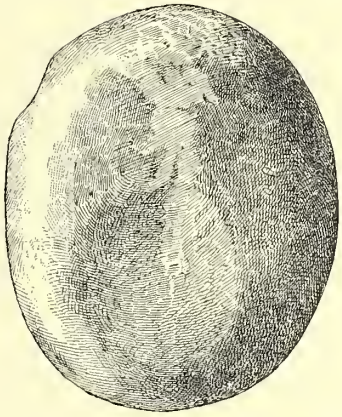


Fig. 41. — Molette, Riobamba (Tr. n° 9693). *Quartzite* ($\frac{1}{2}$).

face supérieure, des traces d'un travail; une des molettes oblongues offre, le long de son grand axe, une légère crête médiane limitant deux plans inclinés en dos d'âne (*fig.* 39). Notre échantillon de Chuquipata (*pl. IX, fig.* 3) présente une particularité plus intéressante : c'est une main très reconnaissable gravée en creux. On pourrait supposer que cette gravure a été faite pour empêcher la main de l'ouvrier de glisser sur une surface trop lisse; mais cette hypothèse ne saurait convenir, car la gravure ne mesure pas plus de 13^{cm} de long sur 6^{cm} de large, dimensions bien inférieures à celles de la main d'un Indien, même de petite taille. Il faut donc admettre qu'il s'agit là d'un simple ornement sans utilité, dont le choix a été évidemment déterminé par l'usage de la pierre sur laquelle il a été tracé.

Peut-on rapprocher cette empreinte des empreintes de pieds, dont nous avons signalé l'existence en diverses régions de l'Équateur, — où elles ont donné

naissance à la légende de l'Homme blanc, — ou de celles qu'on a découvertes au Nicaragua et aux États-Unis, dans le haut Missouri, dans le Gasconade county (Missouri) et à Carson (Nevada) (1) (**331**, p. 57, *fig.* 222-223; **441**, p. 491-494, *fig.* 148-149)? Nous ne saurions le dire, bien que certaines de ces gravures aient été exécutées, comme celle de l'Équateur, sur de gros galets. L'analogie est plus étroite avec une trouvaille de J.-B. Henderson à Naples, dans l'Illinois. Là, en effet, l'empreinte était celle d'une main humaine, sculptée dans une pierre calcaire plate et polie (**441**, p. 492).

7. MORTIERS.

On rencontre en Équateur trois formes différentes de mortiers :

a. Des mortiers globuleux;
b. Des mortiers cylindriques;
c. Des mortiers à pieds, à décor zoomorphe.

a. Mortiers globuleux.

L'unique exemplaire de mortier globuleux de notre collection provient de Cojitambo (pays cañari) (*pl. IX, fig.* 5). Uhle en a figuré un autre de la même région (Inga-pirca) (**407**, I, p. 48).

Au Pérou et en Bolivie, cette forme doit être très rare, car nous n'en avons trouvé aucun exemplaire signalé dans la littérature (2). Il semble en être de même dans la région diaguite, d'où nous n'en connaissons qu'un spécimen typique (3) (**424**, *pl. VII, fig.* 8).

Par contre, ce mortier paraît assez fréquent au Chili (**125**), dans la province de Córdoba (**301**, p. 374, *fig.* 134) et en Patagonie, où il semble correspondre à la forme circulaire décrite par Moreno (**275**, p. 83).

C'est toutefois du côté du Nord qu'on trouve les termes de comparaison les plus nombreux et les plus nets. En effet, on a signalé le mortier globuleux au Mexique (4) (**236**, I, p. 81; **75** *bis*, p. 158) et dans les Antilles, à Saint-Kitts et Nevis (**49**, *pl. XXII, fig.* 9; **193**, III, *pl. XII, fig.* 25), à Porto-Rico (**116**, *pl. XXVIII*) et àla Guadeloupe (**243**, p. 810, *fig.* 161).

Aux États-Unis, enfin, il est extrêmement commun dans la région du littoral du Pacifique, c'est-à-dire dans la Californie continentale et insulaire (**2**, p. 167, *fig.* 153; **176**, *pl. VI*; **177**, *pl. XXVIII*; **178**, *pl. IV, V, XIII*; **179**, *pl. IX, XXXI*; **319**, *pl. V*, p. 71, *fig.* 18; **331**, p. 39, *fig.* 153; **442**, p. 168, *fig.* 5; **410**, p. 44, *fig.* 5), dans l'Orégon (**274**, II, *fig.* 509; Tr. n° 9332), dans l'État de Washington

---

(1) Suivant Wilson (**441**, p. 491), des sculptures analogues, mais de date récente, se rencontrent fréquemment dans diverses régions des États-Unis.

(2) Un mortier globuleux a été figuré par Wiener (**434**, p. 571), mais il est muni de deux anses représentant des têtes de pumas.

(3) De tous les mortiers représentés par Boman, le seul qui présente quelque analogie avec notre pièce équatorienne est beaucoup moins globuleux (**47**, II, *fig.* 154).

(4) La pièce mexicaine figurée par Chavero porte gravés sur sa face extérieure quelques ornements ne X.

(vallée Yakima) (380, p. 36-37, *fig.* 18-19), chez les Nez-Percés (382, *pl. VI*, *fig.* 20, 22), en Colombie britannique (378, p. 413, *fig.* 342; 379, p. 158, *fig.* 24, *b*), dans l'archipel de la Reine-Charlotte (Tr. n° 14957) et chez les Tlinkit de l'Alaska (Tr. n° 14898). Dans l'intérieur et sur le versant de l'Atlantique, cette forme de mortier semble beaucoup plus rare; toutefois, Abbott en a figuré un exemplaire du Massachusetts (2, p. 150, *fig.* 136).

b. Mortiers cylindriques.

Le mortier cylindrique, représenté sur les figures 2 et 4 de notre planche IX, est taillé dans une belle roche verte. L'artiste a sculpté en relief, le long de son rebord supérieur, au niveau des anses, deux animaux qui paraissent être des félins, et, sur tout son pourtour, huit têtes humaines. González Suárez a figuré deux mortiers de cette forme provenant de la Vallée de Chillo (province du Pichincha), dont l'un est absolument identique à notre spécimen, tandis que le second, un peu plus globuleux, porte, au lieu d'anses, deux appendices terminés par une tête humaine et présente, sur sa face extérieure, quatre serpents sculptés (142, *pl. XL*, *fig.* 1-2). L'historien équatorien considère ces beaux objets comme l'œuvre des anciens Caras (142, p. 140). Nous croyons, au contraire, que ce sont là des produits d'importation péruvienne. En effet, c'est la forme habituelle du mortier au Pérou, dont Rivero et Tschudi (344, *pl. XXX-XXXI*), Seler (371, *pl. IV*, *fig.* 12, 15) et Wiener (434, p. 570-571) ont publié de nombreux spécimens, et dont nous reproduisons à titre de comparaison un échantillon des collections du Musée du Trocadéro, provenant du haut plateau (*pl. IX*, *fig.* 1).

Il ne semble pas que ce type se rencontre dans d'autres régions d'Amérique.

c. Mortiers à pieds, à décor zoomorphe.

Les trois mortiers de ce type, que nous avons recueillis en Équateur, proviennent tous de la région des Cañaris : deux ont été trouvés à La Capilla, près Cañar (*pl. IX*, *fig.* 8, 10), le troisième à Sigsigbamba Grande, près Deleg. Tous trois sont taillés dans une roche andésitique récente et ont la même forme rectangulaire. Leur face supérieure est limitée par un rebord assez élevé; ils portent en outre, à chaque extrémité de leur grand axe, une tête en relief, dont le seul détail bien apparent est constitué par les oreilles; sur deux d'entre eux, la bouche est figurée par une incision transversale. Les deux spécimens figurés ont quatre pieds courts et massifs, tandis que celui de Sigsigbamba Grande repose sur un rebord continu qui a la forme rectangulaire de l'instrument, mais se trouve en retrait de 2^{cm} à 3^{cm} sur le rebord supérieur.

A ce type, nous rattachons deux mortiers dont l'un a été figuré par Bamps (27, *pl. XXXV*, *fig.* 8) et l'autre, provenant de l'Inga-pirca, par Uhle (407, I, *pl. XVII*, *fig.* 26); toutefois, dans la première de ces pièces, une des têtes d'animaux en relief (repré-

sentant un lama d'après l'archéologue belge) se trouve à l'extrémité d'un long appendice formant manche et, dans la seconde, le pied est constitué par un rebord circulaire. On pourrait peut-être aussi rapprocher de nos mortiers quadrangulaires de la vallée interandine un magnifique vase recueilli dans les environs de Caráques par Saville (365, II, *pl. XCIX*). Cet échantillon se distingue par le caractère fort artistique de son ornementation : d'un côté, se trouve sculptée une tête de puma et, de l'autre, la queue de l'animal s'enroule sur elle-même en forme d'anse; l'objet repose sur deux rebords courant le long de ses petits côtés; enfin, la cavité centrale est très profonde. Par plusieurs détails, ce beau spécimen de l'industrie du littoral rappelle un mortier de la province d'Esmeraldas figuré par Bamps (27, *pl. XX, fig.* 5). Quoi qu'il en soit, il est certain que la forme du haut plateau était en usage également dans la région côtière. En effet, Dorsey a trouvé, dans ses fouilles de l'île de La Plata, un fragment de mortier qui ne peut laisser de doute à ce sujet (103, *pl. LXVIII*).

La présence de ces mortiers en Équateur est très significative, car on n'a rencontré qu'exceptionnellement des objets similaires dans les régions méridionales de l'Amérique du Sud; seuls, deux mortiers recueillis en pays calchaquí présentent des analogies, le premier (trouvé à San José) avec notre type du haut plateau, le second (provenant de Colalao del Valle) avec le type côtier (8, XVIII, p. 363, *fig.* 61, p. 365, *fig.* 63). Du côté du Nord, au contraire, au Costa-Rica en particulier (155, *pl. XXIV, fig.* 7), on rencontre des pièces tout à fait comparables, ainsi qu'on pourra en juger d'après l'échantillon du Musée du Trocadéro que nous reproduisons (*pl. IX, fig.* 7). Les objets de Porto-Rico, que Fewkes a décrits sous le nom de *duhos* ou tabourets, ne sont aussi, à notre avis, que des mortiers quadrangulaires que rien ne distingue de ceux de l'Équateur (116, p. 205, *pl. XCII, a, a', a''*). Exceptionnellement, on retrouve au Mexique des objets de cette forme : tel, par exemple, le curieux mortier trouvé par Spinden à Placeres del Oro, dans l'État de Guerrero (383, p. 39, *fig.* 12, *b*).

8. ENQ'A.

Nous désignons sous ce nom de petites figurines en pierre représentant un lama ou un animal voisin, sur le dos duquel a été creusée une profonde cavité plus ou moins cylindrique ou ovoïde tronquée. Le corps de l'animal est toujours assez sommairement rendu; le plus souvent, les jambes n'existent pas ou bien elles sont indiquées par des moignons très courts, et la queue est simplement esquissée. C'est uniquement du côté de la tête et du cou que s'est porté l'effort de l'artiste et il a su en rendre avec tant d'exactitude les principaux caractères, que von Tschudi déclare avoir pu reconnaître les quatre formes d'*Auchenia* qu'on rencontre dans la région andine : le lama, l'alpaca, le huanaco et la vigogne (401, p. 101). Pour les deux premiers de ces animaux au moins, la distinction est si nette qu'elle ne peut échapper à l'observateur le moins averti, comme on pourra s'en convaincre en

comparant aux deux esquisses de lama et d'alpaca (*fig.* 43), faites d'après nature par M. Millot, professeur de dessin au Muséum, les croquis de deux *enq'a* équatorien et péruvien (*fig.* 42). L'ouvrier précolombien a reproduit avec une remarquable fidélité le casque de poils, divisé par une raie médiane et recouvrant les yeux, qui caractérise l'alpaca, ainsi que les colliers superposés que forme sa longue fourrure autour du cou. Avec le même sens réaliste, il a rendu la tête plus glabre du lama, ses gros yeux saillants que rien ne dissimule et son long cou à fourrure plus lisse.

Ces objets sont rares en Équateur. Nous n'en connaissons, en effet, que trois spécimens : l'un, figurant un alpaca, a été publié par Bamps sans indication d'origine (**27**, *pl. XXXV*, *fig.* 7); le second, reproduisant d'une façon très fruste un lama, vient de Riobamba (Tr. n° 9700); le troisième, représentant un alpaca, a été rapporté par nous de la région de Loja (*pl. XIII*, *fig.* 14).

Ce sont là certainement des produits d'importation péruvienne, car on les rencontre avec une grande fréquence dans l'ancien empire des Incas (*pl. XIII*, *fig.* 15). Sans compter les nombreux échantillons figurés par Ewbank (**112**, p. 134) et Herndon et Gibbon (**161** *bis*, p. 60, *fig.* 2-3, p. 66, *fig.* 20), quatre autres rapportés au Musée du Trocadéro par Wiener (n°s 4107, 4109, 4416, 4417), un qui fait partie des collections de la Galerie de Minéralogie du Muséum (1842, n° 224) (1), qui ne portent pas d'indication d'origine précise, nous avons pu former une série de 32 pièces, dont 18 appartiennent au Musée d'Ethnographie, 1 au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain, 1 à M. de Villiers du Terrage et dont les autres ont été figurées par Wiener (2) (**434**, p. 277, 572) et par Seler (**371**, *pl. VIII*, *fig.* 2-4, 10-12).

Tous ces objets, sauf deux qui ont été trouvés à Ancon (Tr. n° 4357; St-G. n° 8531), proviennent de localités du haut Pérou.

En dehors de cette région, les *enq'a* sont rares; toutefois, d'Orbigny en a figuré un de Bolivie (**298**, *Atlas histor. et géogr.*, *Antiquités*, *pl. X*, *fig.* 3) et le capitaine Berthon nous a dit en posséder quelques-uns de même provenance. Du pays diaguite, nous ne connaissons que l'exemplaire publié par Quiroga (**322**, p. 330, *fig.* 11), et, parmi les collections chiliennes, la seule pièce, qui puisse être rapprochée des pièces péruviennes, est un objet en albâtre trouvé dans le nord du Chili, qui a été figuré par Medina (**247**, *fig.* 107). A en juger par la gravure, on peut croire qu'il s'agit d'un *enq'a* dont la partie correspondante au cou et à la tête aurait été brisée, ou peut-être d'une imitation incomplète tentée par des ouvriers locaux.

Rien n'est plus caractéristique que la distribution de ces objets; on les retrouve, en effet, dans toutes les régions où les Incas ont porté leurs armes, et leur fréquence dans le haut Pérou montre bien qu'ils sont originaires de cette région.

---

(1) Ce bel échantillon représentant un alpaca est en aragonite de couleur jaunâtre.

(2) Cet auteur déclare en outre en avoir trouvé 21 à Sacsaïhuaman (**434**, p. 370).

La netteté même de cette distribution géographique ne rend que plus surpre-

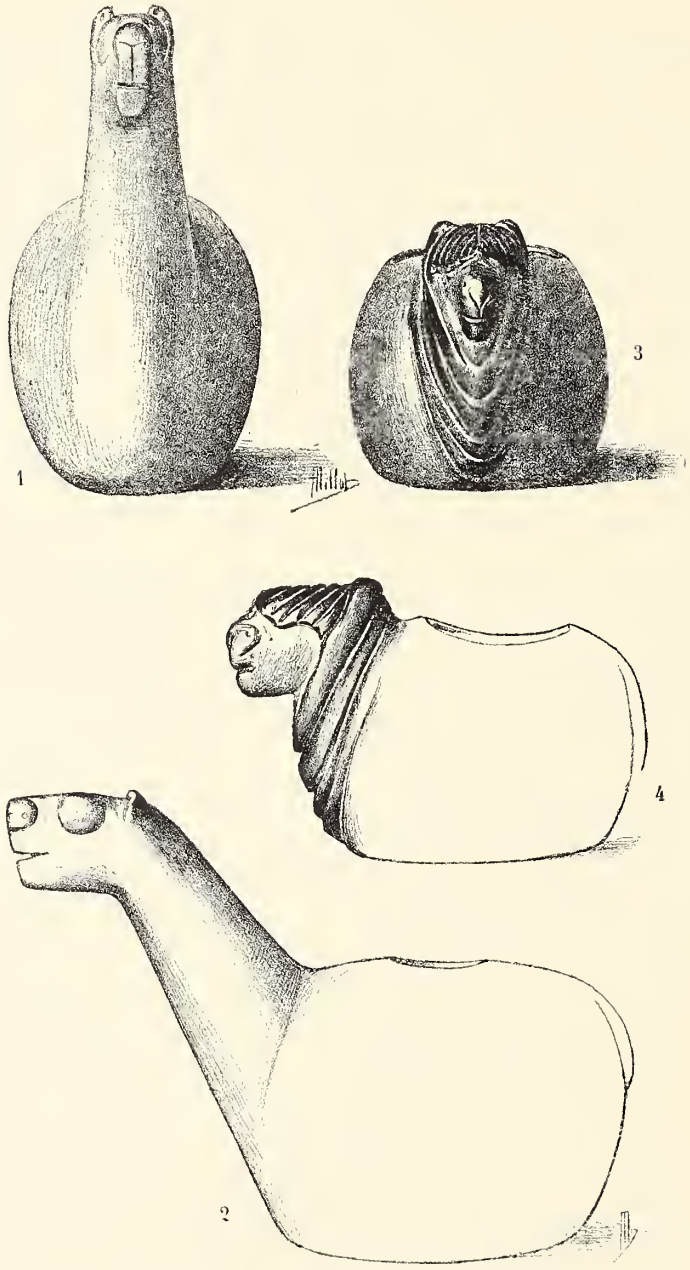


Fig. 42. — *Enq'a* représentant un lama (1-2) et un alpaca (3-4).

nante et inexplicable la découverte d'un objet identique faite dans un mound

de l'Ohio [1] (440, p. 335. *pl. IX, fig.* 2). Voici les renseignements que M. Hrdlička a bien voulu nous fournir sur cette curieuse pièce. Un moulage seul en existe dans les collections du Muséum de Washington, l'original appartenant à un particulier. Le savant anthropologiste ne sait si l'animal représenté est un lama ou quelque animal voisin. Il existe une cavité à la partie supérieure comme sur les pièces péruviennes, mais également un second orifice dans la queue, qu'on n'observe pas sur celles-ci. Le matériel employé est une pierre calcaire ou magnésienne,

Fig. 43. — Croquis de lama et d'alpaca, exécutés d'après nature par M. Millot, professeur de dessin au Muséum.

suivant des informations prises par notre correspondant. Pour M. Hrdlička, il s'agit d'une pipe, explication qui ne saurait évidemment s'appliquer aux objets similaires de l'Amérique du Sud, puisqu'ils ne présentent qu'une seule cavité.

Aussi les archéologues ont-ils émis à leur sujet diverses autres hypothèses. Bamps (27, p. 140) les décrit comme des brûle-encens, explication qu'admet également Wiener, bien que parfois cet auteur les qualifie de mortiers (434, p. 277, 572).

---

[1] La figuration d'un camélidé n'est certes pas un fait isolé en Amérique du Nord. L'expédition Hemenway a, en effet, découvert dans l'Arizona des terres cuites représentant vraisemblablement un lama ou quelque animal voisin, et Matthews a reproduit des pictographies trouvées dans la même région, pour lesquelles le même rapprochement paraît s'imposer (246, p. 156-158, *fig.* 16-20). Ce qui est vraiment surprenant dans la pièce décrite par Wilson, c'est l'identité absolue qui existe entre la façon dont les indigènes de l'Ohio et les Péruviens ont sculpté dans la pierre l'image d'un même animal. Une telle similitude ne peut guère s'expliquer par un phénomène de convergence.

Von Tschudi, s'appuyant sur un ancien texte ([1]), croit que ces petits objets étaient appelés *ullti* et servaient à conserver la *llipta*, c'est-à-dire la poudre alcaline qui était adjointe à la coca pour la mastication (401, p. 103). Les deux pièces offertes par de Sartiges au Musée d'Ethnographie du Trocadéro (nos 36365-36366) sont étiquetées comme lampes, et c'est aussi sous ce nom que d'Orbigny désigne ces objets (298, III, 1re partie, p. 460). Medina, à propos de la pièce chilienne que nous avons signalée plus haut, émet l'hypothèse que ces petits récipients servaient de pots à peinture aux femmes péruviennes (247, p. 364). Quiroga, ayant trouvé un de ces objets accompagné d'un petit pilon s'adaptant parfaitement dans la cavité dorsale, pense qu'il s'agit d'un mortier de forme spéciale (322, p. 330). Boman, enfin, croit que ces figurines devaient servir dans des cérémonies religieuses et les rapproche des *illas* ou talismans pour protéger les troupeaux contre toutes sortes de dangers et pour favoriser leur reproduction (47, I, p. 128-129, 132).

La plupart de ces hypothèses ont été récemment discutées par Uhle dans un très intéressant article (408 *bis*). Le savant ethnographe fait remarquer l'obscurité du texte de Joan de Santacruz Pachacuti, sur lequel s'est appuyé von Tschudi; il note ensuite l'absence de traces de feu sur ces objets, traces qui ne manqueraient pas d'exister s'ils avaient servi comme brûle-parfums; d'ailleurs, dans cette hypothèse, on ne comprendrait pas comment auraient pu être utilisées les pièces de même forme fabriquées en bois, qu'on rencontre parfois au Pérou. Bien que Uhle n'en fasse pas mention, il est évident que l'emploi comme lampes soulève les mêmes objections.

D'ailleurs, l'archéologue allemand a eu la bonne fortune d'observer chez les Indiens de la vallée de Vilcanota des survivances d'une coutume qui permet de substituer à toutes ces hypothèses une explication certaine. Il a, en effet, trouvé, parmi les multiples objets que ces Indiens apportent au marché de Sicuani, des représentations en pierre de lamas, de brebis et de moutons, désignées sous le nom de *enq'a*, portant, comme les pièces précolombiennes, une cavité dans le dos; une enquête auprès des vendeurs lui a appris qu'il s'agissait d'offrandes à Pachamama. Dans ce but, on remplit la cavité dorsale d'alcool, de vin ou de toute autre substance sacrée, notamment de coca, et l'on enterre la figurine dans les parages où paissent les troupeaux. On paie ainsi à Pachamama l'herbe qu'elle fournit aux animaux. Ce sacrifice doit être renouvelé chaque année, mais la nouvelle offrande doit être placée au-dessous de la précédente (plus près de Pachamama, disent les Indiens).

([1]) On lit en effet dans Joan de Santacruz Pachacuti (304, p. 279) : *En este tiempo los Capacuyos ymbia á un yndio pobre con hultis* [*ulltis*] *de guardar lliptas* .., et au bas de la page, une note du célèbre *visitador de idolatrías* du Pérou, Francisco de Avila, explique ainsi le mot *hultis : Estos son unos carnerillos de barro en que echan llipta.* Von Tschudi suppose que, suivant la richesse de l'individu, le *ullti* pouvait être en argile, en pierre, ou en métal. Balboa, qui rapporte les mêmes faits que Joan de Santacruz Pachacuti, a déformé ce mot quichua, comme la plupart de ceux qu'il a cités, et l'écrit *hoï* (25, p. 45).

Cette coutume explique qu'on ait trouvé souvent, en particulier dans des fouilles pratiquées à Cuzco, un grand nombre de ces objets enfouis dans le même endroit.

Cette explication diffère, on le voit, assez peu de l'hypothèse de Boman, mais elle la précise beaucoup. Une relation des coutumes des Indiens des environs de Guamanga, écrite en 1586, atteste d'ailleurs l'ancienneté de la coutume observée par Uhle. On y lit, en effet, que les Indiens de la région vénéraient des lamas de pierre et d'argile (*guacas y adoratorios, que eran unos como carneros de la tierra hechos de piedra, y otros carnerillos hechos de barro*); et, en note, Jiménez de la Espada ajoute que ces figurines s'appelaient *ulltis* et *llamapconopas* et que, lorsqu'elles avaient pour but d'obtenir la multiplication des troupeaux, elles étaient en pierre, représentaient des mâles ou *orccos* et prenaient le nom de *caullamas* (337, I, p. 206-207).

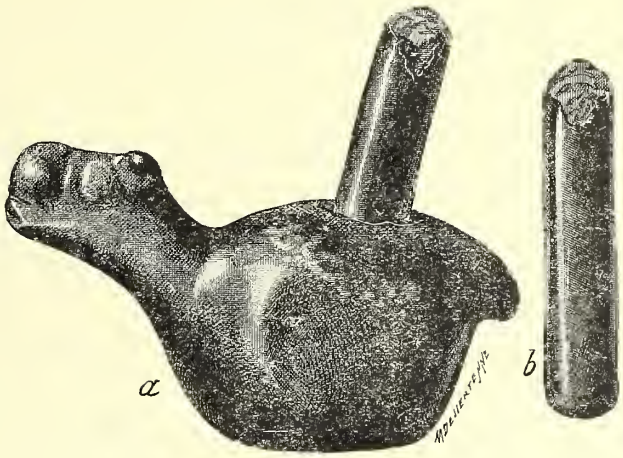


Fig. 44. — *Enq'a* ayant servi comme mortier, Cuzco (Coll. de M. de Villiers du Terrage) ($\frac{2}{3}$).
a, pièce complète; *b*, pilon.

L'observation de Uhle nous semble résoudre définitivement le problème, c'est pourquoi nous avons adopté pour désigner les objets étudiés ici le nom de *enq'a*, que leur donnent encore les indigènes de la vallée de Vilcanota. Toutefois, il semble que, dans certains cas, ces petites figurines aient pu servir de mortiers. Nous avons dit plus haut que Quiroga en a recueilli en pays calchaquí un spécimen muni d'un petit pilon; une pièce analogue nous a été communiquée par M. de Villiers du Terrage, qui l'a acquise à Cuzco dans un lot d'antiquités (*fig.* 44). La petite baguette de pierre, qui accompagne la figurine en forme de lama, a une de ses extrémités écaillée, mais l'autre est régulièrement arrondie, comme la partie triturante d'un pilon; de plus, on sent très bien dans le fond de la cavité dorsale une large rainure circulaire entourant un centre légèrement surélevé, semblable à celle qu'aurait pu produire le mouvement du pilon. On est donc en droit de supposer que cette cavité n'était pas uniquement destinée à recevoir des liquides ou

de la coca, mais aussi quelque substance précieuse nécessitant une trituration. Si obscur qu'il paraisse, le texte de Joan de Santacruz Pachacuti, que nous avons cité plus haut, permet de supposer, avec quelque vraisemblance, que cette substance était la poudre alcaline qu'on mélangeait à la coca. Dans cette hypothèse, la petite baguette de pierre pouvait servir à la fois à triturer cette poudre et, après avoir été humectée de salive, à prélever la quantité nécessaire pour être adjointe à la coca. Ces petits mortiers auraient été, dans ce cas, désignés sous le nom de *ulltis;* rien ne s'oppose d'ailleurs à ce qu'ils aient pu, comme les *enq'a* des indigènes de la vallée de Vilcanota, servir d'offrandes à la divinité Pachamama, la poudre alcaline participant peut-être au caractère sacré que les Indiens attribuaient à la coca.

9. PETITS RÉCIPIENTS EN PIERRE.

Notre collection renferme deux petits pots en serpentine. Le premier, qui a été trouvé à Pueará (région des Cañaris) (*pl. X, fig.* 9), est de forme globuleuse et ne présente qu'une seule anse. Le second, dont la provenance exacte n'est pas connue, a la même forme générale; il semble que l'anse en ait été rompue; son ouverture est entourée d'un léger rebord. Il ressemble beaucoup, par ce détail et par sa forme, à un objet du cerro Jaboncillo (province de Manabí), que Saville a décrit comme un mortier (**365**, II, p. 164, *pl. LXI, fig.* 7). Des godets analogues ont été figurés également par Bamps, qui les désigne sous le nom de *brûle-parfums* (**27**, p. 128, *pl. XX, fig.* 3, 4, 6, 7); le seul de ces échantillons dont l'origine soit connue a été recueilli à Quinjeo (région des Cañaris). Uhle en a représenté un exemplaire de Quito (**407**, I, *pl. XVII, fig.* 17). Enfin, la collection Cousin en renferme trois, dont l'un, rencontré à Cayambe, est ovoïde, avec ouverture placée à l'extrémité effilée, tandis que des deux autres, provenant de Quito, l'un est globuleux et le second cylindrique.

En résumé, à l'heure actuelle, on connaît quatre pièces de ce genre du pays cara, deux du pays cañari et une de la région côtière.

Des objets analogues ont été découverts dans la haute Bolivie. La forme qui paraît dominer dans cette région est cylindrique ou tronconique. De plus, les récipients sont souvent de plus grandes dimensions, tels ceux de Tiahuanaco figurés par Uhle (**407**, I, *pl. XIX, fig.* 8-10); toutefois, certains sont aussi petits que nos spécimens équatoriens (**407**, I, *pl. XIX, fig.* 11-13) et celui que nous reproduisons (*pl. X, fig.* 7) rappelle beaucoup un des spécimens de la collection Cousin, avec cette seule différence qu'il porte quatre petits appendices servant à le saisir.

Un petit vase en stéatite trouvé par Boman à La Paya (**47**, I, *fig.* 13, *m*) présente de grandes analogies avec ces formes boliviennes.

Les aborigènes chiliens, au contraire, donnaient plutôt à ces objets la forme

globuleuse, à en juger par l'exemplaire de Curieó publié par Medina (**247**, p. 364, *fig.* 112).

Du côté du Nord, nous trouvons des pièces de comparaison au Costa-Rica (**156**, *pl. XXXIX*, *fig.* 25, 29), dans l'Arizona (**361**, p. 181, *fig.* 98) et surtout en Californie (**319**, *pl. V-VI*, p. 85-86, *fig.* 19-21; **331**, p. 36). Parmi les très nombreux récipients en pierre de cette dernière région, les uns, tout à fait comparables par leur taille et leur forme à nos récipients équatoriens, sont pour la plupart en stéatite ou en serpentine; d'autres, qui n'en diffèrent que par des dimensions un peu plus grandes et que, pour cette raison sans doute, Abbott (**319**, p. 70-86) décrit comme des mortiers, sont en grès. Schumacher en a figuré cependant d'aussi grands en stéatite, qu'il désigne sous le nom de *cooking pot* (**369**, p. 258-259, *fig.* 1, 2). Des pièces semblables à nos spécimens équatoriens se rencontrent encore dans d'autres régions des États-Unis, d'après Fowke, qui en donne un spécimen de l'Arkansas (**127**, p. 93, *fig.* 89). Chez les Esquimaux, ces petits vases en pierre sont exceptionnels, car Thalbitzer considère comme unique l'échantillon de la collection Amdrup recueilli à Dunholm (Groenland oriental) (**396**, p. 380-381, *fig.* 15).

10. CREUSET.

Nous avons trouvé au Sigsig un creuset de forme cubique taillé dans un bloc de tuf andésitique (*pl. X*, *fig.* 13). La cavité dont il est creusé a 25^{mm} de profondeur. Sur la face opposée, se trouvent deux signes assez profondément gravés dans la pierre : l'un a la forme d'un S, l'autre est une ligne droite terminée à une de ses extrémités par une toute petite cupule : on dirait le dessin en creux d'une épingle à grosse tête. Il est possible que ces signes énigmatiques ne soient autre chose qu'une marque de propriété.

Des creusets de forme un peu différente, en argile, ont été rencontrés dans la même région (*pl. XXXIII*, *fig.* 19). Les Cañaris étaient, en effet, de remarquables orfèvres, ainsi que nous le verrons plus loin et exploitaient avant la découverte, au Sigsig même, une mine d'or, sur laquelle les Indiens actuels ont conservé tous les droits.

11. FUSAÏOLES.

Notre collection renferme trois fusaïoles en serpentine verdâtre affectant la forme de jetons percés d'un orifice en leur centre; leur épaisseur varie de 5^{mm} à 7^{mm}, suivant les échantillons (*pl. XII*, *fig.* 34, 36, 38). Les deux, dont l'origine exacte nous est connue, proviennent de la région des Cañaris (Chuquipata, San Bartolomé). Il en existe six autres dans la collection Cousin, malheureusement sans origine précise; trois sont en pierre vert clair, une en marbre blanc, une en agate, la dernière en pierre grossière. Quatre se rapprochent comme forme de nos pièces, mais deux autres rappellent davantage les disques perforés dont nous avons fait l'étude. En langue quichua, on désigne ces objets sous le nom de *piruru*.

Deux de nos échantillons sont remarquables par les dessins gravés dont ils sont ornés. Sur le premier, le décor, identique sur les deux faces, représente une croix, dont les branches formées de trois traits parallèles, divisent l'aire en quatre secteurs égaux, au centre desquels trois petits trous sont disposés en triangle (*pl. XII, fig.* 36). Sur le second, le dessin varie pour chaque face et se détache en relief au lieu d'avoir été gravé en creux. D'un côté, autour de l'orifice central, se trouve d'abord un léger rebord, puis un feston régulier et enfin, entre celui-ci et la périphérie, un décor formé de huit croix, séparées (sauf en un seul point) en groupes de deux par des ornements en fer à cheval, à convexité tournée vers l'extérieur (*pl. XII, fig.* 38). Sur l'autre face, cet ornement en fer à cheval se trouve reproduit,

Fig. 45. — Face postérieure de la fusaïole représentée *pl. XII, fig.* 38. (Gr. nat.)

mais alternant avec d'autres motifs assez difficiles à définir, dont notre figure reproduit exactement les détails (*fig.* 45). Sur sa tranche, ce *piruru* porte une profonde rainure circulaire.

En Colombie, les fusaïoles de pierre sont beaucoup plus variées de forme qu'en Équateur. Le type discoïde y est représenté, quoiqu'il paraisse assez exceptionnel. Uhle en signale un exemplaire des environs d'Arma (**407**, I p. 12); il en figure un second de Sogamoso (**407**, I, *pl. XIV, fig.* 16) et Restrepo un autre du pays chibcha (**341**, *pl. XXXIX, fig.* 117), qui présentent l'un et l'autre un décor radiaire fort analogue à celui d'un de nos échantillons (*pl. XII, fig.* 36).

Deux fusaïoles en forme de rondelles plus ou moins ouvragées du pays calchaquí, l'une en pierre de couleur chocolat foncé, la seconde en argile rouge (**8**, XX, p. 185-186, *fig.* 189, 191), deux autres sans gravures de Pampa Grande, l'une circulaire, l'autre légèrement ovale (**14**, p. 150, *fig.* 150, nos 4-5), ont été figurées par Ambrosetti. Suivant Boman (**47**, I, p. 131), elles sont fréquentes dans la région. Il en est de même en Bolivie, où von Rosen en a rencontré de nombreux spécimens à Tolomosa, près de Tarija (**360**, p. 579, *pl. X, fig.* 16).

12. CROCHETS DE PROPULSEUR.

Les petits objets de pierre, que nous désignons sous le nom de *crochets de propulseur* pour des raisons que nous indiquerons plus loin, se présentent en Équateur sous deux formes différentes.

Le type I (*pl. XI, fig.* 9, 11, 13, 17, 18, 21, 23) représente schématiquement une tête

d'oiseau implantée sur une tige droite dont la face opposée est aplanie. Les angles que forme cette tige en s'unissant à la figure zoomorphe montrent des traces d'usure qui se manifestent sur un grand nombre d'échantillons par l'existence d'une petite gorge à ce niveau. La partie caractéristique de l'oiseau est constituée par de gros yeux figurés par une saillie circulaire.

Sur les 8 échantillons de notre collection, 4 sont en quartzite à grain plus ou moins fin, 1 en calcédoine, 1 en agate, 1 en serpentine, 1 en silicate d'alumine hydraté.

Ce type a été rencontré en Équateur dans les régions suivantes :

Région des Caras.

Tumbaco (**27**, *pl. XXI, fig.* 8)	1

Région des Latacungas.

Pujilí (**407**, I, *pl. XVII, fig.* 19)	1

Région des Puruhaes.

Riobamba (**92**, p. 153, *fig. III, o, p*)	2
Calpi (**405**, p. 209, *fig.* 10)	1
Penipe (**92**, p. 153, *fig. III, q*)	1
Total	4

Région des Cañaris.

La Capilla, près Cañar	2
Azógues (**405**, p. 209, *fig.* 11)	1
Jordan	1
Paute	1
Sigsig	2
Chordeleg (**405**, p. 209, *fig.* 12)	1
Cuenca	1
Cumbe	1
Total	10

Le type II, également très commun, est beaucoup plus simple que le premier; tantôt, il a la forme d'un crochet (*fig.* 46), tantôt, et le plus souvent, celle d'une enclume (*pl. XII, fig.* 32); quelquefois, un petit trou est percé dans son épaisseur près d'un de ses bords (*fig.* 47).

Nous avons pu réunir 30 objets de ce type, dont 16 n'ont pas de provenance précise (Coll. Cousin et Reinburg; **27**, *pl. XXI, fig.* 2, 11, 12, *pl. XXIII, fig.* 3); les autres se répartissent ainsi :

Région des Pastos.

Province du Carchi (**142**, *pl. XXIX*)	2

Région des Caras.

Cayambe (Coll. Cousin; **27**, *pl. XXI, fig.* 14; **92**, p. 153, *fig. III, g*)	3
Tumbaco (**27**, *pl. XXI, fig.* 13, *pl. XXIII, fig.* 4)	2
Quinchucajas, près Quito (**407**, I, *pl. XVII, fig.* 21)	1
Quito (**407**, I, *pl. XVII, fig.* 20; **92**, p. 153, *fig. III, n*)	2
Total	8

Région des Puruhaes.

Riobamba (**92**, p. 153, *fig. III, h*) 1

Région des Cañaris.

Chordeleg (**27**, *pl. XXII, fig.* 5, *pl. XXIII, fig.* 6) 2
Gualaceo (*pl. XII, fig.* 32) 1
Total 3

Le type I se rencontre donc dans toute la vallée interandine, sauf, au Nord, dans le pays pasto, et, au Sud, dans le pays palta, son maximum de fréquence corres-

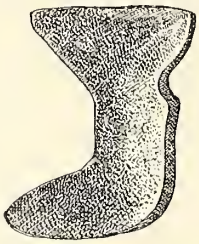


Fig. 46. — Crochet de propulseur, d'après Bamps (**27**, *pl. XXII, fig.* 5), Chordeleg. *Cornaline* ou *agate.* (Gr. nat.)

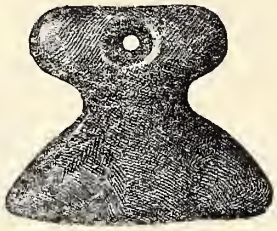


Fig. 47. — Crochet de propulseur, Équateur (Coll Cousin).

pondant à la région des Puruhaes et des Cañaris, tandis que le type II ne manque que dans le pays palta et semble surtout commun chez les Caras. Étant donnée l'insuffisance de nos documents sur la région occupée autrefois par les Paltas, nous pensons toutefois qu'on ne doit pas conclure que le crochet de propulseur ne se rencontrera pas dans cette zone, lorsqu'on en fera l'exploration méthodique.

Des objets analogues, quoique d'une forme un peu différente, sont très abondants en Colombie. L'exemplaire de Tunja, que nous reproduisons à titre de comparaison (*pl. XI, fig.* 10), fait partie d'une série de 23 pièces semblables de même provenance que possède le Musée du Trocadéro ; d'autres ont été rencontrés à Sogamoso (Boyacá) (Tr. n° 32134; **407**, I, *pl. XIV, fig.* 7) et dans le pays chibcha (**405**; **341**, *pl. XXXIX, fig.* 115, *a, b, c*) (¹).

Ces objets ont donné lieu à des interprétations diverses : Bamps a décrit comme des *pommeaux de canne* ceux que nous classons dans notre type II (**27**, p. 129) et Restrepo comme des brunissoirs ou des polissoirs les échantillons colombiens (**341**,

(¹) Morphologiquement, nos objets du type I présentent de grandes ressemblances avec les objets en forme d'oiseaux publiés par Moorehead (**270**). Certains d'entre eux, qui proviennent des États de New-York (**270**, *fig.* 15-16) et du Vermont (**311**, *pl. XIII*), et qui, d'après Fowke (**127**, p. 125-126) seraient également communs dans le nord de l'Ohio, le Wisconsin et la Virginie occidentale, présentent de gros yeux circulaires en relief comme nos pièces équatoriennes. La même remarque s'applique à un petit objet en pierre provenant de New-Jersey, figuré par Abbott (**2**, p. 374, *fig.* 355). Certaines pièces trouvées dans l'État de New-York et dans l'Ohio (**270**, *fig.* 22, 29) se rapprochent davantage du type colombien. Nous ne citons ces similitudes qu'à titre documentaire, car ces objets nord-américains avaient, vraisemblablement, une destination toute différente de celle de nos crochets de propulseur.

p. 233). Ces explications, qui ne reposent sur aucune observation précise, sont peu satisfaisantes. Il n'en est plus de même de celle proposée par Uhle, que nous exposerons en détail, puisque c'est celle que nous acceptons. Dès 1888, le savant ethnographe allemand a émis l'hypothèse que les objets que nous rangeons dans notre type I et les pièces similaires colombiennes étaient des crochets de propulseurs (405). Il basait principalement son opinion sur la concordance qui existe entre leur aire de distribution et celle du propulseur. Celui-ci était, en effet, en usage aussi bien en Équateur qu'en Colombie. Pour l'Équateur, la preuve nous en est fournie, non seulement par les réeits des anciens auteurs que nous avons cités en faisant l'étude historique des peuplades de ce pays ([1]), mais aussi par la découverte de deux de ces armes dans des sépultures précolombiennes (315, *pl. I, fig.* 1; 404, *pl. IV, fig.* 2) ([2]). De même en Colombie, les dires de Cieza de León (76, p. 364, 371, 375), de Piedrahita (314, p. 16, 297), d'Oviedo (302, II, p. 385, 408), de Robledo (356, p. 282; 357, p. 314), et d'autres chroniqueurs anonymes (97, p. 403, 411, 412), qui nous signalent l'emploi du propulseur chez les Chibchas, dans le Cauca, chez les Indiens Pantagoros et Paez, ont été confirmés par des découvertes archéologiques : des propulseurs en or ont été, en effet, trouvés à Lenguazaque (341, *pl. XIV, fig.* 34) et à Ubaté (404, *pl. IV, fig.* 5-8) ([3]), et l'on a fréquemment recueilli dans les tombes du pays chibcha des figurines en or représentant des individus portant cette arme (341, *fig.* 6, 16, 18, 35, 36; 407, I, *pl. XXI, fig.* 6). Grâce aux descriptions parfois très précises ([4]) des chroniqueurs, et surtout, grâce

---

([1]) C'est précisément dans le territoire de la seule peuplade équatorienne chez laquelle les chroniqueurs ne nous signalent pas l'emploi du propulseur, c'est-à-dire les Pastos, que les petites pierres, considérées par Uhle comme des crochets, sont de beaucoup le plus rares.

([2]) Le premier de ces objets n'a pas de provenance exacte; le second a été trouvé à Guano, près Riobamba, par Reiss et Stübel et a été reproduit dans la grande publication consacrée aux collections de ces deux voyageurs (407, I, *pl. XXV, fig.* 30).

([3]) L'exemplaire de Lenguazaque appartient au Musée de Chiclayo, les quatre exemplaires d'Ubaté, à la collection de B. Koppel, de Londres; ils ont été également reproduits par Uhle, dans son étude des collections de Reiss, Stübel et Koppel (407, I, *pl. XXII, fig.* 13, 20-22).

([4]) La description que Castellanos (70, I, p. 41-42), notamment, donne du propulseur chibcha mérite d'être citée :

Usan principalmente tiraderas,
que son unos dardillos de carrizo
con puntas de durísima madera,
que tiran con amientos, no de hilo,
sino con un palillo de dos palmos
del grueso de la flecha, prolongando
con él la tercia parte de la caña.
Este tiene dos ganchos afijados,
distantes cada cual en un extremo
del amiento que digo; con el uno
ocupan el pie raso del dardillo,
y el otro, con el índice corvado,
aprietan con la flecha juntamente
hasta que el jáculo se desembraza,
segun la fuerza del que lo despide.

aux pièces exhumées par les archéologues, on sait que ces propulseurs de la région andine équatorienne — et le plus grand nombre de ceux de la Colombie — sont composés essentiellement d'un simple bâton muni à chacune de ses extrémités d'un crochet : le crochet antérieur sert de poignée, tandis que le crochet postérieur, placé sur une génératrice formant avec celle sur laquelle se trouve le crochet antérieur un angle qui est en général de 90°, est destiné à servir de point d'appui au talon du javelot.

Il est certain que les petites pierres que nous étudions ici pouvaient parfaitement jouer le rôle de crochets postérieurs : la tige droite étant en contact par sa surface plane avec le bâton, ou encastrée dans une cavité creusée dans celui-ci, le bec de l'oiseau dans le type I, une des branches de l'enclume dans le type II pouvaient servir de point d'appui au javelot; un lien solide maintenait le tout. Ainsi s'expliqueraient les traces d'usure et l'ébauche de gorge que nous avons observées sur un grand nombre de nos pièces.

Vraisemblablement les Indiens ont donné si souvent à ces crochets la figure d'un oiseau, parce que c'était là le motif ornemental qui s'accordait le mieux avec la forme générale que ces objets devaient avoir du fait même de leur usage, ou bien parce que cette représentation avait quelque signification symbolique, par suite d'un rapprochement assez naturel entre l'oiseau et la flèche ou pour une autre raison que nous ignorons. D'ailleurs, on a trouvé, encore en usage chez les Ozonana du haut Yurua, un propulseur, d'un type un peu différent, il est vrai, du type andin, dans lequel le crochet a également la forme d'un oiseau (**82**, p. 381, *pl. II, fig.* 12, 12 *bis*) [1], et Uhle a découvert des pièces analogues dans l'ancien Pérou, au cours de ses remarquables études sur les propulseurs de cette région, études dont les résultats ont assuré définitivement la légitimité de son hypothèse. En effet, parmi les nombreux propulseurs que le savant allemand a pu examiner ou qu'il a recueillis lui-même dans ses fouilles (**409**; **412**), il en est qui sont munis de crochets [2] absolument comparables comme forme à notre type II équatorien (**409**, *pl. IV, fig.* 1, *a*), tandis que, sur un échantillon de Nievería (**409**, *pl. IV, fig.* 3, *c*), le crochet représente, comme dans notre type I, une tête d'oiseau, tenant un objet dans le bec [3].

Si décisifs que soient tous les arguments que nous venons d'exposer, une dernière objection pouvait être faite toutefois à la thèse de Uhle : à savoir que, sur les deux seuls propulseurs trouvés jusqu'ici en Équateur, les crochets sont en bois et

---

(1) Le crochet est en os : *la punta di osso è a guisa di uccello.*

(2) Baessler a figuré le décor d'un vase de Chimbote représentant un Indien armé d'un propulseur à crochets (**22**, I, *fig.* 196). Oviedo avait d'ailleurs déjà donné un dessin excellent d'une de ces *èstoricas* (**302**, IV, *pl. V*).

(3) Se basant sur ce détail, Uhle pense que l'arme, qui se trouve dans la main droite du personnage principal de la grande entrée de Tiahuanaco, n'est autre qu'un propulseur. L'oiseau, qui est posé sur l'extrémité supérieure du bâton, serait la représentation du crochet postérieur de l'arme (**409**, p. 123, note 1). Si l'assimilation de Uhle est légitime, elle conduirait à penser que la forme d'oiseau adoptée par les Indiens avait vraisemblablement à leurs yeux une signification symbolique.

n'ont pas la forme des objets en pierre que nous supposons avec lui avoir joué ce rôle.

Une découverte faite au Sigsig (région des Cañaris) permet de répondre à cette objection. Il s'agit d'un bâton, qui a été décrit par González Suárez de la façon suivante : sa longueur est d'environ 50cm; il était recouvert au moment de l'exhumation de cinq feuilles d'or disposées en bandes successives séparées l'une de l'autre par des espaces libres et portait des dessins en relief; à l'une des extrémités se trouvait une petite figurine en pierre représentant la tête et la poitrine d'un oiseau (**141**, p. 82, *pl. IV*). Si insuffisante que soit cette description et si défectueux que soit le dessin qui l'accompagne, il est certain qu'il s'agit là d'un propulseur typique [sans doute destiné à un chef en raison du luxe de son ornementation (1)], dont le crochet postérieur rentre dans notre type I, et non pas, comme le pense le savant historien équatorien, d'un sceptre (2) que chaque Indien portait à la main dans les danses et cérémonies.

Nous possédons dans notre collection particulière deux bâtons analogues, qui, quoique privés de leurs crochets, ne laissent aucun doute sur l'usage auquel ils étaient destinés. Ces deux intéressantes pièces proviennent de cette tombe du Sigsig, particulièrement riche en objets d'or et d'argent que nous avons décrite plus haut en détail (p. 124). Ils faisaient partie, ainsi que nous l'avons dit à cette occasion, d'une série considérable d'instruments similaires réunis en faisceaux; aussi ne serions-nous pas étonnés que le spécimen figuré par González Suárez n'en provînt également. Le premier de ces bâtons (*fig.* 48, *a*) mesure 305mm; il est en bois noir, dur et brillant, sans doute en *chonta* (*Astrocaryum sp.*); l'une de ses extrémités, que nous appellerons supérieure, se termine par une section nette perpendiculaire à l'axe, tandis que l'autre s'effile en une pointe qui mesure 15mm. A peu près en son milieu, et sur une longueur de 8cm environ, il porte des sculptures représentant un décor losangique et une tête humaine, qui est reproduite exactement sur la face opposée et au même niveau. Le détail le plus intéressant, au point de vue qui nous occupe ici, est une cavité rectangulaire de 25mm de longueur, de 7mm de largeur et de 5mm de profondeur, creusée à 15mm de l'extrémité supérieure. Suivant la génératrice opposée à celle sur laquelle se trouve cette excavation, il

(1) L'ornementation de ce propulseur rappelle la description qu'Oviedo nous a transmise du costume et des armes d'un chef indien des environs de Riobamba (**302**, IV, p. 237) : *Traia en los pechos una divisa de oro é otra en la cabeça, e quatro varas en la mano izquierda é la estorica en la derecha, é las varas volteadas de alto á baxo con çintas de oro batido.* Le même chroniqueur signale aussi des propulseurs recouverts d'or et d'argent chez les Indiens des environs de Tabatinga (**302**, IV, p. 556).

(2) Avant d'avoir pu étudier de près un de ces bâtons, González Suárez avait émis à leur sujet une autre hypothèse, que nous devons signaler, bien que par la suite il y ait renoncé. Se basant sur le fait que ces bâtons ont été découverts unis en faisceaux, et sur un texte de Balboa, il pensait que ces curieux objets servaient aux Incas à se transmettre certains faits historiques (**139**, p. 15). Rien ne permet d'accepter une telle manière de voir, et nous pensons que Balboa a dû établir une confusion avec les *quipos*, lorsqu'il a écrit : « Se sentant près de mourir, il [Guayna-Capac] fit son testament selon l'usage. On prit un long bâton ou espèce de crosse, et on y dessina des raies de diverses couleurs d'où l'on devait avoir connaissance de ses dernières volontés; on le confia ensuite au *Quipocamayoc* ou notaire » (**25**, p. 198).

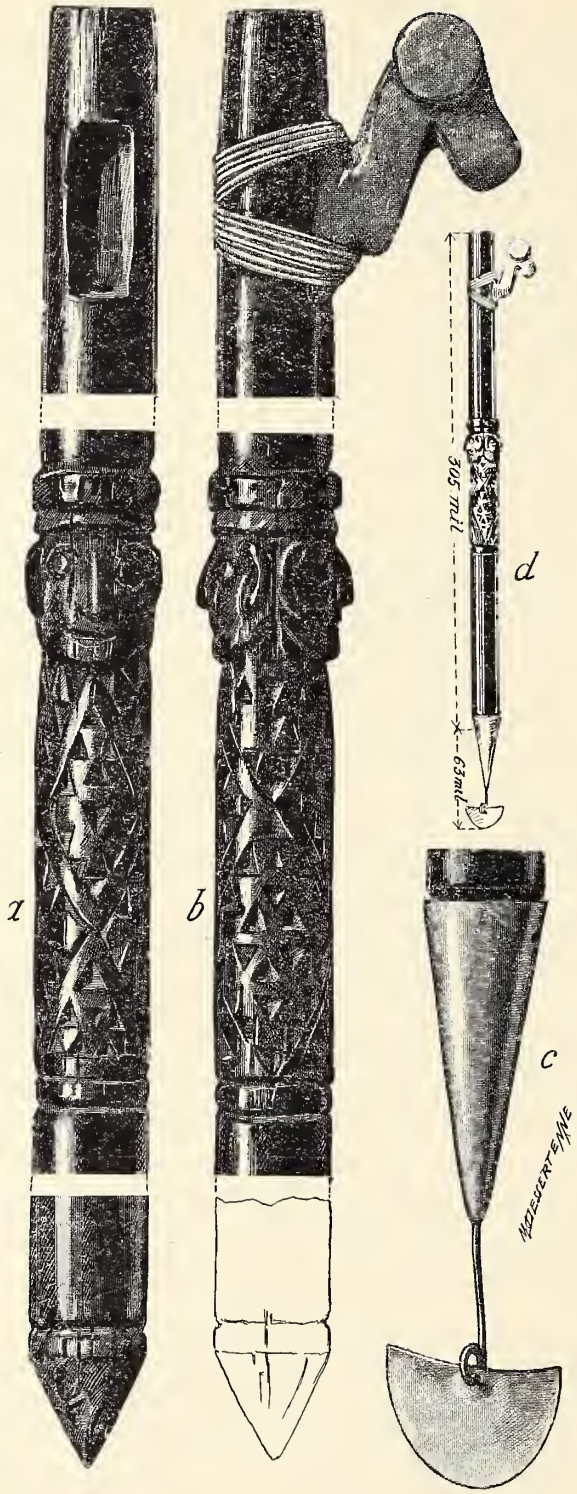


Fig. 48. — Propulseur du Sigsig. *a*. Vu de face (Gr. nat.); *b*. Vu de profil, après adaptation du crochet de pierre figuré *pl. XI, fig.* 11 (Gr. nat.); *c*. Son extrémité inférieure coiffée de l'ornement d'or figuré *pl. XXV, fig.* 16 (Gr. nat.); *d*. L'objet entier reconstitué.

existe une rangée de petits trous, semblables à ceux qu'on produirait avec un poinçon, continue sur toute la longueur du bâton, sauf au niveau de la tête sculptée qu'elle aurait dû traverser en son milieu. A cet endroit, elle a été déviée de 45° de façon à passer entre les deux têtes opposées. Comme nous savons que le bâton était recouvert au moment de sa découverte de feuilles d'or ou d'argent, il est évident que ces orifices sont en rapport avec le mode de fixation de celles-ci, soit qu'on ait employé dans ce but de petits clous d'or, soit que, plus simplement, on ait refoulé avec une pointe la mince lame métallique dans chacun des trous.

Par tous ses détails, ce bâton ne peut être considéré que comme un propulseur de parade; plusieurs des crochets de notre collection s'adaptent parfaitement dans la cavité qu'il présente, ainsi qu'on pourra en juger d'après la reconstitution que nous avons faite de l'instrument (*fig.* 48, *b*, *d*).

Le second bâton de notre collection est beaucoup plus simple, mais plus démonstratif encore que le précédent. Il est également de forme cylindrique et en *chonta;* son diamètre est de 14^{mm}, et sa longueur de 495^{mm}. Les deux extrémités se terminent en sections nettes, perpendiculaires à l'axe. A 8^{cm} de l'une et à 15^{mm} de l'autre, se trouvent deux cavités semblables comme forme à celle du bâton précédent et placées sur des génératrices différentes, à 45° l'une de l'autre. Cette pièce était certainement recouverte aussi de lames métalliques sur toute son étendue, car on y voit la rangée longitudinale de petits orifices, régulièrement espacés de 6^{mm} environ, que nous avons signalée plus haut. Il est évident que l'une des cavités présentées par ce bâton devait servir à placer le crochet postérieur, et la seconde à placer le crochet servant de poignée, ainsi que le montre notre reconstitution (*fig.* 49).

Suivant González Suárez (**139**, p. 15), des bâtons analogues, également recouverts d'or ou d'argent et toujours réunis en faisceaux par un lien d'or, ont été rencontrés en grand nombre dans les sépultures les plus riches d'une autre localité du pays cañari, à Chordeleg.

Une fois admise l'hypothèse que nous venons d'exposer, il était naturel de rechercher si, dans les collections équatoriennes, parmi les objets d'usage encore indéterminé, il n'en existait pas quelques-uns, en dehors des crochets de pierre, qui par leur forme pourraient être considérés comme des accessoires de propulseur. Nous savons qu'au Pérou, les crochets de propulseur étaient rarement en pierre; on en rencontre parfois qui ont été taillés dans une dent d'un mammifère marin; d'autres sont en coquille (*Spondylus pictorum*), en bois et en os, mais le plus souvent la matière employée est le cuivre (**409**, p. 120-121; **412**, p. 626). Il serait surprenant qu'en Équateur, l'ouvrier n'ait pas cherché également à varier ses matériaux et, effectivement, il a parfois employé, lui aussi, la coquille et les métaux. Deux petits objets trouvés à Chordeleg, le premier en coquille, le second en bronze (**27**, *pl. XXII*, *fig.* 10, *pl. XXIV*, *fig.* 1), de même qu'une petite figurine en argent de notre collection, provenant de

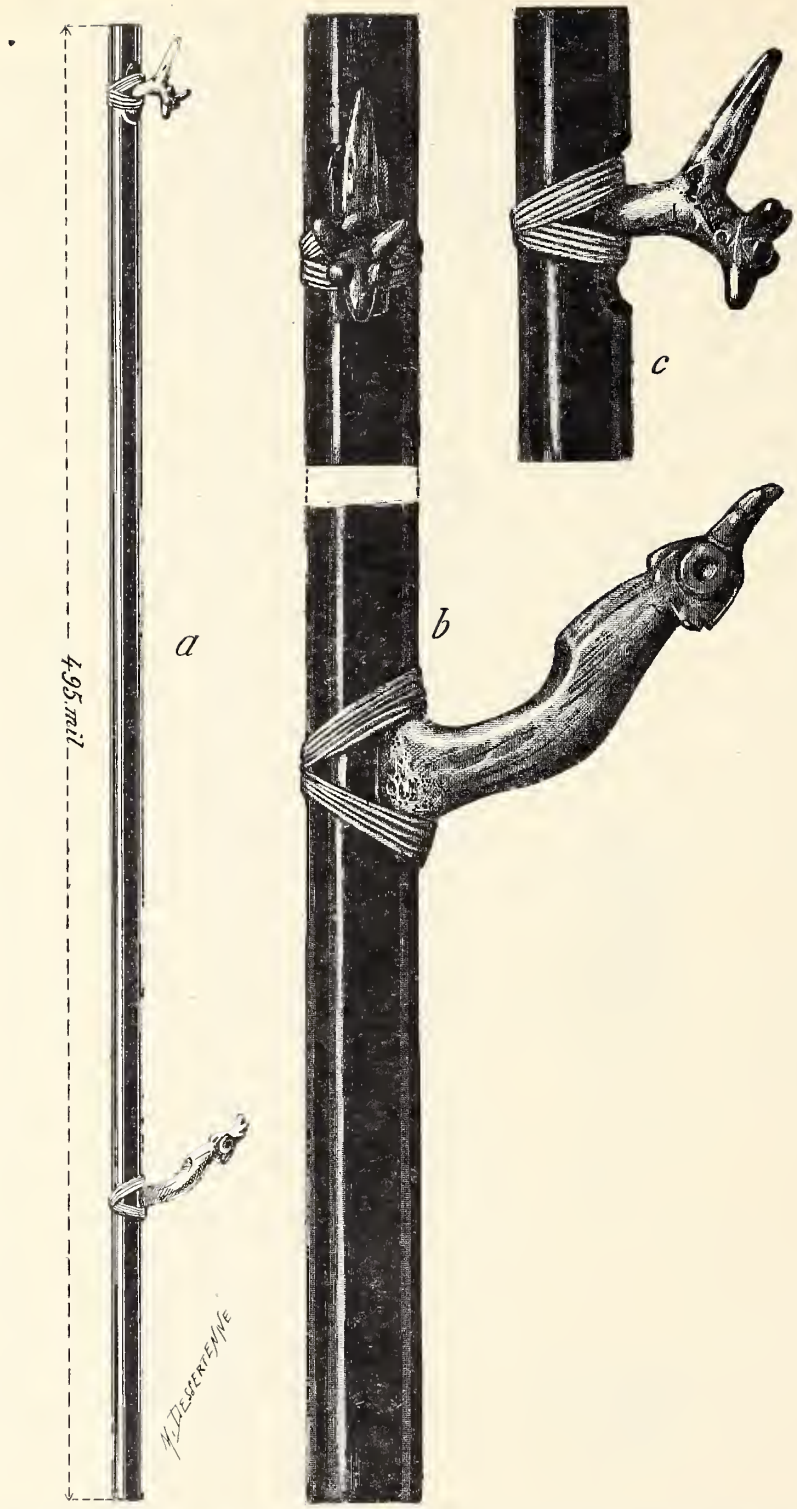


Fig. 49. — Propulseur du Sigsig. *a*. L'objet entier reconstitué; *b*, *c*. Extrémités inférieure et supérieure, après adaptation des objets figurés *pl. XXIV*, *fig.* 9 et *pl. XVI*, *fig.* 3, 5 (Gr. nat.).

Gualaceo (*pl. XXIV, fig.* 9), représentant tous un oiseau, nous en fournissent la preuve; ils ne peuvent, en effet, être interprétés d'une façon plus satisfaisante qu'en les considérant comme des crochets de propulseurs (*fig.* 49, *c*).

Nous devons également retrouver en Équateur des objets qui ont pu servir comme poignées. Il nous paraît que l'objet en corne que nous avons reproduit de face et de profil dans les figures 3 et 5 de notre planche XVI, convient parfaitement pour cet usage. Il a la forme d'un oiseau; à sa base, il porte un prolongement en T permettant de le fixer, comme les crochets, dans une cavité du bâton du propulseur. L'ensellure que forme l'un de ses bords servirait, dans notre hypothèse, à loger un des doigts du tireur (*fig.* 49, *b*). Cet objet provient d'Inga-pirca (pays cañari). Nous en possédons un autre tout semblable, mais en partie brisé, trouvé à Azógues.

Nous serions tout disposés à étendre cette interprétation à trois petites figurines décrites par González Suárez comme des idoles. Elles pourraient, en effet, très bien s'adapter, de même que nos objets en corne, à un bâton de propulseur grâce à la petite tige transversale que, comme ceux-ci, elles présentent à leur base. Elles ont également une ensellure suffisante pour loger le doigt du tireur (**140**, *Atlas, pl. V, fig.* 5, *pl. XXII, fig.* 4, *pl. XXIII, fig.* 5). Deux de ces figurines proviennent du pays cañari; l'une, en argent massif, représente un Indien assis dont la tête est surmontée d'un félin ([1]); la seconde, en os, figure un individu debout, les jambes légèrement fléchies, la tête couverte d'une coiffure plate, qui doit être la couronne spéciale aux Cañaris. A son extrémité inférieure, se trouve un orifice, qui, dans notre hypothèse, aurait servi au passage d'un lien destiné à assurer plus fortement la ligature sur le bâton du propulseur. La troisième pièce a été trouvée dans la région côtière; elle est en pierre et représente un Indien accroupi les mains ramenées sur le devant de la poitrine.

González Suárez (**141**, p. 83) pense que l'extrémité effilée du bâton qu'il a décrit était coiffée d'un ornement conique en or portant, suspendu à son sommet par un fil d'or, une petite plaque mobile de même métal. Plusieurs objets de cette forme ([2]) ont été précisément trouvés dans la tombe du Sigsig d'où proviennent nos propulseurs (*pl. XXV, fig.* 16). Bien que nous n'ayons pas la preuve formelle de la légitimité de l'hypothèse de l'historien équatorien, celle-ci nous semble fort acceptable, étant donné qu'il s'agit, à n'en pas douter, d'une arme de parade, dont l'ornementation était particulièrement soignée. D'ailleurs, le petit cône d'or s'adapte très bien à l'extrémité pointue de notre premier bâton (*fig.* 48, *c*, *d*), et, sur des représentations de propulseurs mexicains ou *atlatl*, extraites de divers codex, il n'est

---

([1]) Cet objet, que González Suárez avait déjà figuré dans son travail sur les Cañaris (**139**, *pl. III, fig.* 4), est évidemment le même que celui que Bamps décrit comme une *conopa* et qui est indiqué comme provenant de Chordeleg (**27**, *pl. XXIV, fig.* 6).

([2]) Ces objets au nombre de six pesaient de 5g à 8g. Nous avons pu nous en procurer des photographies et en faire exécuter des *fac-simile* en fer-blanc.

pas rare de voir figuré, du côté opposé au crochet, un ornement qui n'est pas sans analogie avec celui que nous croyons avoir existé sur certaines de nos pièces équatoriennes (295, *pl. III, fig.* 16-17).

Le type de propulseur, qui paraît avoir été si répandu dans la vallée interandine équatorienne, existait, ainsi que nous l'avons déjà indiqué et que les recherches de Krause (208) l'ont établi, dans la plus grande partie de la Colombie. Au Pérou, Uhle a montré qu'il est commun dans les époques qu'il considère comme les plus primitives de la civilisation de cette région (ancienne civilisation de Nazca, première civilisation de la vallée de Lima et de la région de Trujillo, période de la civilisation de Tiahuanaco), mais que son usage s'est restreint beaucoup par la suite pour devenir peut-être purement cérémoniel dans les périodes plus récentes (409, p. 123).

Toutefois, Uhle ne pense pas que ce propulseur à double crochet soit la forme la plus primitive de l'arme; à son avis, celle-ci nous serait fournie par un propulseur qui diffère du type andin en ce que le crochet formant poignée y est remplacé par un anneau ou une encoche, où le tireur engage son index. Cette arme, qui est encore en usage parmi les peuplades du haut Amazone ([1]), parmi celles du haut Purus et des rios Xingú et Araguaya (208, p. 143), n'apparaît sur le haut plateau andin ou à l'ouest de celui-ci, à l'époque précolombienne, que dans la province de Cueva (302, III, p. 127, 129, *pl. I, fig.* 2, 3) et dans le sud d'Antioquia, en Colombie (24), et dans la vallée de Lima, au Pérou, à la période la plus primitive de la civilisation de cette région (409, p. 124); dans la vallée interandine équatorienne, elle n'a pas encore été signalée jusqu'ici. L'argument sur lequel s'appuie Uhle, pour considérer ce propulseur à encoche ou à anneau comme plus ancien que le propulseur à crochets, est le suivant : « Il me semble, dit-il, que les formes qui se rencontrent parmi les tribus stationnaires des forêts orientales, bien qu'on les trouve seulement dans les temps modernes, indiquent par elles-mêmes une origine très ancienne » (409, p. 124). En vérité, cette raison ne nous paraît pas très convaincante.

Si la civilisation amazonienne est indéniablement inférieure à celle de tous les peuples andins, il ne s'ensuit pas qu'elle soit restée stationnaire. Il est inadmissible, au contraire, que des tribus de guerriers et de chasseurs n'aient pas perfectionné, au cours des âges, une arme d'un usage journalier, et le fait qu'on ne retrouve chez elles actuellement qu'une seule forme de propulseur, dont le maniement ne semble ni moins facile, ni moins sûr que celui du propulseur à crochets, loin de prouver que cette forme soit plus ancienne, pourrait, et peut-être plus logiquement, être interprété d'une façon inverse.

([1]) L'un de nous a décrit un propulseur de ce type en usage chez certaines tribus jíbaros (350, XVIII, p. 595, *fig.* 18). Toutefois, sur ce spécimen, c'est le rebord postérieur de la gouttière servant à loger le javelot qui fait office de crochet. A ce point de vue, cette arme se rapproche davantage des propulseurs des peuples polaires, en particulier de ceux des Esquimaux (208, p. 132, *pl. IX*).

A notre sens, pour établir des chronologies de cette nature, il est préférable de s'adresser à des civilisations plus voisines, non seulement dans le temps, mais aussi dans leur degré de développement, que ne le sont la civilisation péruvienne et la civilisation amazonienne, et nous croyons qu'à ce point de vue, la comparaison entre l'archéologie précolombienne de l'Équateur et du Pérou peut être plus fructueuse.

Nous avons déjà eu maintes occasions d'attirer l'attention sur ce fait que les objets de pierre de l'Équateur ont leurs similaires en cuivre au Pérou, et l'étude des crochets de propulseurs que nous venons de faire nous en fournit un nouvel exemple : alors que, dans le premier pays, la matière employée d'une façon presque exclusive pour leur fabrication était la pierre, dans le second on utilisait de préférence le métal. D'une façon générale, la civilisation équatorienne, tout en restant très voisine de la civilisation péruvienne dans ses manifestations identiques, apparaît comme plus primitive que celle-ci. Ne serait-on pas en droit d'en induire que ce caractère de primitivité, si évident dans le choix du matériel de travail, doit se retrouver également dans la forme même des objets fabriqués ? Et le fait qu'en Équateur, on ne rencontre que le propulseur à double crochet ne pourrait-il pas être donné comme une preuve que cette arme est antérieure au propulseur à encoche ou à anneau que nous voyons en usage au Pérou ? Nous n'émettons évidemment cette hypothèse que sous toutes réserves ; sans y insister, nous signalerons qu'on pourrait invoquer aussi en sa faveur un autre argument, à savoir qu'au Pérou le propulseur à crochets ne se rencontre que dans les périodes les plus anciennes.

13. PETITS OISEAUX EN PIERRE.

On rencontre fréquemment, en Équateur, de petites figurines en pierre représentant soit un oiseau entier (*pl. XI*, *fig.* 6, 16), soit la tête de celui-ci (*pl. XI*, *fig.* 2, 3), soit, enfin, simplement une sorte de crête dont les dentelures, parfois bien indiquées (*pl. XI*, *fig.* 4), se réduisent, sur certains échantillons, à de fines incisures (*pl. XI*, *fig.* 1), et qui, par stylisation, arrive à devenir méconnaissable (*pl. XI*, *fig.* 22). Tous ces objets sont munis d'un ou de deux orifices pratiqués dans la partie basale sur laquelle s'implante la figure zoomorphe.

Nous en connaissons 26 échantillons provenant de l'Équateur, dont 10 (Coll. Cousin et Frandin) n'ont pas d'origine précise. Les 16 autres se répartissent ainsi :

Région des Pastos.

Province du Carchi (142, *pl. XXVIII*)	3
Huaca (113; Coll. Rivet)	5
El Angel	1
Total	9

Région des Caras.

Caránqui (92, p. 153, *fig. III, e*)	1
Otavalo (92, p. 153, *fig. III, b, c*)	2
Cayambe (92, p. 153, *fig. III, a, d, f*)	3
Total	6

Région des Cañaris.

Vallée du Yunguilla	1

Ces figurines en forme d'oiseaux se rencontrent donc surtout dans les deux provinces les plus septentrionales de la vallée interandine. Plus au Sud, elles deviennent exceptionnelles; toutefois, nous en possédons du pays cañari un exemplaire en or (*pl. XXV, fig.* 2), très semblable à notre spécimen en pierre de la même région.

González Suárez (142, *pl. XXVIII*) a figuré un objet d'une très belle facture, provenant de la province du Carchi, qui ne peut guère être séparé de ceux que nous venons de décrire. Par sa forme générale, il se rapproche beaucoup de celui qui est reproduit dans la figure 22 de notre planche XI, bien que la partie en forme de croissant, que nous croyons être une crête d'oiseau stylisée, soit plus allongée; mais, sur le bord convexe de ce croissant, deux singes ont été représentés face à face, dans la position de ceux que porte un pendant d'oreilles en or de notre collection, trouvé dans la même région, à El Angel (*pl. XXIV, fig.* 7).

Pour Uhle (405), les figurines en forme d'oiseaux de l'Équateur, de même que les pièces similaires colombiennes qu'il a décrites du pays chibcha (405, p. 209, *fig.* 7), de l'État de Boyacá (Copér) et du Cauca (Chiles) (407, I, *pl. XIV, fig.* 3, 4), sont, comme les objets étudiés dans le chapitre précédent, des crochets de propulseur. Cette hypothèse peut paraître plausible; toutefois, quelques raisons nous conduisent à faire des réserves à son sujet; c'est tout d'abord la fréquence de ces figurines dans le pays des Pastos, où, comme nous l'avons déjà fait remarquer, les chroniqueurs ne nous signalent pas l'emploi du propulseur, mais c'est surtout la ressemblance qu'elles présentent avec des objets découverts dans d'autres régions américaines, où elles avaient certainement une destination toute différente.

En dehors de la Colombie, en effet, où elles sont assez fréquentes, des figurines de pierre plus ou moins comparables aux nôtres se retrouvent dans plusieurs pays. Du côté du Sud, elles semblent très rares : nous ne connaissons que deux pièces provenant de Poman et d'Ambato dans la vallée calchaquie (8, XX, p. 263, *fig.* 209-210), qui présentent avec elles quelques analogies. Du côté du Nord, au contraire, les termes de comparaison abondent : ce sont deux objets en os ou en matière éburnée trouvés à Aragua et à Caracas, décrits par Marcano (239, *pl. IV, fig.* 18-19); c'est la belle série d'amulettes du Costa-Rica représentant des oiseaux à des degrés divers de stylisation, publiée par Hartman (156, *pl. XL, fig.* 17-23); ce sont surtout les nombreux fétiches de la région des Zuñi et des Pueblos, figurés et commentés par Cushing (89, *pl. II, fig.* 3), par ten Kate (203, *pl. VIII, fig.* 23), par Fewkes (115, p. 135, *fig.* 85) et

par Pepper (308 *bis*, *pl. XX*, *fig. B*). On pourrait peut-être aussi rapprocher de nos petites figurines équatoriennes certaines des pièces munies de trous de suspension qui ont été représentées par Moorehead (270) et les petits oiseaux en pierre, sans trou de suspension il est vrai, provenant du Mississipi, figurés par Rau (330, p. 297, *fig.* 13-14).

Ces ressemblances, très nettes en particulier avec les fétiches zuñi et pueblos, peuvent faire supposer qu'en Équateur des superstitions analogues, sinon identiques, ont pu exister. Aussi, sans rejeter l'hypothèse de Uhle, croyons-nous prudent d'attendre, pour nous prononcer à son sujet, que de nouvelles découvertes en aient apporté la confirmation.

14. MIROIRS.

Les anciens Indiens de l'Équateur polissaient certaines roches pour en faire des miroirs, qui, en quichua, étaient appelés *ingarirpu* ou *miroir des Incas*. Suivant Juan et Ulloa, qui les ont décrits minutieusement et en ont figuré plusieurs exemplaires, les Indiens employaient soit la *pierre de l'Inga*, soit la *pierre de gallinazo* (1). La première est tendre, non transparente, de couleur de plomb et se brise facilement; on faisait avec elle des miroirs, le plus souvent circulaires, avec une surface réfléchissante parfois concave, tandis que la face non polie était plus ou moins convexe. La *pierre de gallinazo* est, au contraire, très dure et vitreuse comme le silex, de couleur noire, légèrement diaphane; avec elle, on faisait également des miroirs de forme circulaire, percés, près de leur bord, d'un trou de suspension; la plupart étaient plans, mais il y en avait aussi de concaves et de convexes (201, II, p. 619-620, *pl. XV*, *fig. E*, *F*, *G*). Nous verrons tout à l'heure qu'en effet les aborigènes de l'Équateur utilisaient soit la pyrite qui correspond à la *pierre de l'Inga*, soit l'obsidienne qui correspond à la *pierre de gallinazo*.

En faisant abstraction de la matière employée, les miroirs équatoriens se présentent sous deux formes différentes, qui nous sont précisément fournies par les deux spécimens de notre collection.

Le premier (*pl. X*, *fig.* 1, 2) provient du Sigsig (pays cañari); il est en pyrite et de forme circulaire; sa surface réfléchissante, qui est plane, n'offre d'autre particularité, en dehors d'une cassure accidentelle, qu'une petite turquoise enchâssée près du bord. La face opposée, plane également, présente par contre des détails intéressants; on y voit en effet une série d'orifices, dont quatre, situés aux extrémités de deux diamètres perpendiculaires, sont l'entrée de petits canaux qui viennent s'ouvrir sur la tranche, tandis que six autres se faisant face

(1) Pour Velasco, ces miroirs n'étaient pas faits avec une pierre naturelle, mais avec un alliage d'argent, d'or et d'autres métaux, dont le secret se serait perdu (418, I, p. 30).

deux à deux communiquent entre eux par un étroit canal en U. A l'usage, deux des canaux périphériques ont vu leur paroi s'user; pour les remplacer, on en a creusé deux autres immédiatement à côté.

Le second exemplaire (*pl. X, fig.* 4), en pyrite comme le premier, a été trouvé à Inga-pirca, également en pays cañari. Sa face réfléchissante est plane, tandis que la face opposée a une forme conique surbaissée. La suspension se faisait au moyen de deux trous pratiqués près du bord, et traversant le miroir dans toute son épaisseur.

Ces miroirs ne sont pas très fréquents en Équateur. Pigorini (**315**, p. 43) en a signalé un, et Bamps figuré deux (**27**, *pl. XXV, fig.* 2, 5), malheureusement sans indication d'origine. L'un de ceux-ci, au lieu d'être circulaire, a une forme rectangulaire. Trois exemplaires de la collection Cousin, également sans provenance précise, ont, comme notre type II, la face postérieure conique. Enfin, les deux miroirs représentés par Uhle (**407**, I, *pl. XXIV, fig.* 12, 13), recueillis à Cañar et à Inga-pirca, reproduisent exactement l'une et l'autre de nos variétés. Tous ces spécimens de la vallée interandine sont en marcassite ou en pyrite, sauf un de ceux publiés par Bamps qui est en bronze. D'après les quelques localités citées, il semble que, dans cette région, leur usage ait été limité au pays cañari.

Mais, en dehors du haut plateau, on les retrouve dans la région côtière; là, la matière employée est l'obsidienne, du moins à en juger par les six échantillons récoltés par Wolf, dans les environs de Colonche (**447**, p. 358) et par Saville au Cerro Jaboncillo, dans la province de Manabí, à La Tolita et à La Piedra, dans la province d'Esmeraldas (**365**, II, p. 168, *pl. LXV*) [1].

Malgré l'appellation *quichua* sous laquelle on désigne maintenant ces miroirs, ceux-ci semblent rares au Pérou. Nous n'en connaissons que trois exemplaires de ce pays : l'un, qui fait partie de la collection Hauy de la galerie de Minéralogie du Muséum (n° 5492), est en fer sulfuré. De forme circulaire, avec face postérieure conique surbaissée, il rappelle par tous ses détails notre type II équatorien. Un autre est mentionné par Squier; il est également en fer sulfuré, a la forme d'un œuf coupé par le milieu et provient de Pachacamac (**387**, p. 80). Le troisième, enfin, qui a été figuré par Baessler (**23**, *fig.* 300), provient de Trujillo; il est circulaire aussi, mais en bronze, et ne présente que de vagues analogies avec nos exemplaires [2].

Si l'on veut trouver des termes de comparaison nombreux et concluants, c'est

---

[1] Nous avons vu (p. 54, note 1) que le chef du village de Colonche (pays des Huancavilcas) portait, d'après Benzoni, un de ces miroirs sur le poignet dans le but de conserver sa vue.

[2] Au Pérou, les miroirs devaient être presque exclusivement fabriqués avec des métaux : « Quant à leurs miroirs, dit Garcilasso, les Dames de sang Royal en avoient d'argent poly, et les femmes du commun n'en usoient point d'autres que de leton ou de cuivre, pource que l'usage de l'argent leur estoit deffendu ». Le chroniqueur ajoute que les hommes ne s'en servaient pas, parce qu'ils « tenoient pour infamie de se regarder dans le miroir, disant que cela n'appartenoit proprement qu'aux femmes » (**129**, I, p. 277-278).

au Mexique qu'il faut les chercher. On trouve, en effet, dans ce pays, les deux types équatoriens avec tous leurs détails caractéristiques, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte d'après les deux exemplaires en pyrite que nous reproduisons (*pl. X, fig.* 3, 6) et qui font partie d'une belle série appartenant au Musée du Trocadéro. Les anciens Mexicains employaient d'ailleurs également l'obsidienne comme les peuples côtiers équatoriens (33, *pl. XV, fig.* 3, 8). C'est là un nouveau rapprochement entre la civilisation équatorienne et la civilisation de l'Amérique centrale.

15. LABRETS.

A l'exemple de Uhle (407), nous décrivons sous ce nom de *labrets* de petits objets en forme de T (*pl. VII, fig.* 7, 8). L'iconographie précolombienne de l'Équateur justifie pleinement cette explication : sur une série de figurines en bronze de notre collection, provenant d'Inga-pirca, de Cañar et d'Azógues (*pl. XXII, fig.* 16, 18, 19) et de vases trouvés à Guano (*fig.* 50, *pl. XLV, fig.* 13), à Riobamba (*pl. XLV, fig.* 9; 407, I, *pl. VII, fig.* 6, 7), à Quimiac, à Píllaro, à Quito (407, I, *pl. VII, fig.* 8-10), des personnages sont représentés porteurs de cet ornement.

Des 12 labrets de pierre équatoriens que nous connaissons, 5 n'ont pas d'origine précise (Coll. Cousin; 27, *pl. XXI, fig.* 10, *pl. XXII, fig.* 7); les autres proviennent des provinces septentrionales de la vallée interandine : 2 du pays pasto (142, *pl. XXIX*; Coll. Rivet) et 5 du pays cara (92, p. 153, *fig. III, j, k, l*; Coll. Rivet); mais les représentations humaines énumérées plus haut démontrent que l'usage du labret existait également chez les Latacungas, les Puruhacs et les Cañaris. Pour ces derniers, d'ailleurs, nous en avons une autre preuve, car un objet en or de Chordeleg (*pl. XXIV, fig.* 10), dont la forme ne peut être mieux comparée qu'à celle d'un chapeau melon, est certainement un labret [1]. Parmi les populations côtières, le labret était également en usage, comme nous l'ont signalé les anciens chroniqueurs, et comme le confirment les recherches archéologiques. Plusieurs figurines humaines trouvées par Saville dans la province de Manabí (365, II, *pl. XCII, fig.* 1, 4, *pl. CXI*) ont la lèvre inférieure orné d'un bijou en forme de bouton, qui, sur l'une d'elles, est entouré de sept petites boules en rosette, et l'archéologue américain a retrouvé par centaines des objets en or analogues au cours de ses fouilles dans la province d'Esmeraldas (365, II, p. 211; 366, p. 340-341).

La répartition de ces objets de parure en Amérique est très intéressante. Nous la résumerons ici en grande partie d'après les travaux de Dall (91, p. 77-92) et surtout de Uhle (406, p. 28-37).

---

[1] Il est remarquable qu'aucun chroniqueur ne signale l'usage du labret chez les tribus du haut plateau équatorien. Il faut en conclure vraisemblablement qu'il était tombé en désuétude au moment de la conquête.

Au Pérou, l'usage de cet ornement ne nous est attesté que par des documents iconographiques : ce sont neuf vases provenant d'Ancon (335, III, *pl. XCIX, fig.* 1), de Pumacayan, de Cajamarca, de Lambayeque et de Casma où sont figurés des individus

Fig. 50. — Tombe de Los Tres Molinos, près Guano (1) (Tr. nos 9784, 9709, 9710).

porteurs de labrets (406, p. 33). Nous ignorons en quelle matière ils étaient fabriqués.

En Bolivie, le labret de pierre, absolument semblable à nos pièces équatoriennes, était assez répandu : on en a trouvé plusieurs exemplaires à Tiahuanaco (Tr. n° 7776; 407, I, *pl. XIX, fig.* 23-24; 318 *bis*, p. 107, *fig.* 33, *e*). Il en est de même au Chili, où des ornements

(1) Cette sépulture a déjà été figurée par Hamy (150, *pl. I*).

analogues ont été rencontrés à Freirina, à San Felipe, à l'hacienda de la Compañía (247, p. 339, *fig.* 75-77) et à Copiapó (406, *pl. IV, fig.* 31).

En Colombie, l'emploi du labret a été signalé par les anciens auteurs dans le moyen Cauca ([1]) (97, p. 401) et dans le Darien (138, p. 199).

A l'est de la Cordillère, cet objet de parure était ou est encore en usage chez un grand nombre de tribus du Vénézuela (Yaruro), de la Guyane (Galibis, Émerillons, Roucouyennes, Makusí, Arecuna), des rives du Uaupés (Uaupés, Tukáno), du Yapurá, de l'Içá, du Napo ([2]) (Quijos (140, VI, p. 59), Tama, Passé, Coëruna, Correguaje, Carijona, Jupuá, Jumána, Jurí Taboca, Uainumá), de l'Ucayali, du Javarý et du Jutaý (Campa, Piro (434, p. 357-365), Chuncho, Maxoruna, Culino, Marauá), du Purus, du Madeira et du Guaporé (Purupuru, Pawumwa (157*bis*, p. 341, *fig.* 47-48), Mura), du Tapajoz (Mauhé), chez les Bororó, les Suyá du Schingú, les Karayas de l'Araguaya (106, *pl. II-III*), les peuplades gès du Tocantins, (Apinages, Carajá, Cayapó) certaines tribus du littoral atlantique (Macuní, Capochó, Patachó, Tupinamba), chez les Kaigoa, les Carió (Guarani), les Lengua, les Guaycurú, les Abipon, les Payagua, les Guató, les Guaná ou Channá, les Surukusi et Scherue (Paraná), les Karchkocki, les Chiriguano, les Tapiete (289, p. 183), les Pacahara et les Tappanbassi de l'embouchure du rio de la Plata (406, p. 31-32). Ces labrets sont de forme et de matière très variées; l'emploi de la pierre pour leur fabrication semble avoir été limité au Brésil (280). Les pièces des États de São Paulo, de Bahia (191, *pl. XXI, fig.* 18, 20, *pl. XXIII, fig.* 37-40), de Rio de Janeiro, de Rio Grande do Sul (406, *pl. IV, fig.* 36-37), de Minas Geraes et de la vallée de San Francisco (281, *pl. VIII, fig.* 3, 11) rappellent beaucoup notre type équatorien de pierre, tandis que d'autres, trouvés dans les États de Minas Geraes et de Pernambuco (281, *pl. VIII, fig.* 1, 4, 5, 9-10), reproduisent exactement la forme de notre labret en or de Chordeleg. Les Carajá du Tocantins, certaines tribus gès, les Indiens de l'Araguaya, les Pawumwa du Guaporé usent également de labrets d'albâtre et de quartz (406, p. 32; 281, *pl. VIII, fig.* 6, 8; 157 *bis*, p. 341, *fig.* 48).

En Amérique centrale, cet objet de parure était en usage à Haïti, sur la côte des Mosquito (91, p. 84), dans la presqu'île de Nicoya ([3]) (302, IV, p. 98), au Guatémala, au Yucatan ([4]) (29, I, p. 691, II, p. 731; 428, IV, p. 304) et surtout au Mexique. Un grand nombre des spécimens de ce pays, figurés par Wilson (441, *pl. XLI*, p. 464, *fig.* 117), par Uhle

---

([1]) *Traen los señores, por bajo del labio questá sobre la barba, hechos muchos agujeros que traspasen á la boca, é por allí se meten unas barretas de oro, que los cristianos llamamos barbas, porque andan colgando hasta en bajo de la barba, y son los agujeros algunos tan grandes, que la comida se les sale por ellos.*

([2]) Chez les Jíbaros, le labret n'est pas d'usage courant; mais les fiancées en portent un, fait d'un pompon de plumes brillantes (350, XVIII, p. 606, *fig.* 22).

([3]) *Estos desta provinçia de Nicoya traen oradado el labio baxo, hecho un agujero entre la boca é la barba, é allí puesto un huesso blanco é redondo tamaño como medio real : é algunos traen en lugar del huesso un boton de oro de martillo, é préndenlo por de dentro de la boca; é aquello con que lo prenden y el asidero de boton, como topan en el assiento de los dientes baxos, tanto quanto más bulto tiene, tanto más salido para afuera les haçe traer el beço ó labio baxo de la boca; é para comer é beber se los quitan essos botones, si quieren.*

([4]) Uhle signale une terre cuite de cette région, appartenant au Musée de Berlin, qui est ornée de labrets (406, p. 34).

(406, *pl. IV, fig.* 17-27) ou appartenant au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, rappellent étonnamment le type commun équatorien [1]; un exemplaire en or allié d'argent trouvé à Atotonilco el Grande est très comparable au labret en or du pays cañari (308, *Láminas*, I, *pl. CXI, fig.* 1-2).

Contrairement à ce que nous venons de voir pour l'Amérique du Sud, le labret se trouve limité, dans l'Amérique du Nord, à un territoire relativement restreint. Il semble, en effet, n'avoir été en usage que chez certaines peuplades de la Basse-Californie (Cochimis, Pericues) (29, I, p. 559) et chez les diverses tribus de la côte du Nord-Ouest, les Tschimsians et les Nass de la Colombie britannique, les Haïda de l'archipel de la Reine-Charlotte, les Tlinkit et autres tribus de l'Alaska et les Esquimaux occidentaux (91, p. 87-92, *pl. V, VI*; 406, *pl. IV, fig.* 4-15; 379, p. 178, *fig.* 44). Les labrets de ces peuplades ne sont pas toujours en pierre, certains sont en os ou en ivoire; leur forme est parfois assez différente de celle des pièces équatoriennes, mais elle s'en rapproche quelquefois d'une façon vraiment remarquable : nous citerons notamment deux labrets provenant des Aléoutes qui correspondent presque exactement à nos deux variétés (91, *pl. V, fig.* 1, *pl. VI, fig.* 3).

16. PENDELOQUES.

Plusieurs des objets que nous avons décrits comme haches votives ou cérémonielles auraient pu être déjà considérés comme des pendeloques, en sorte que la division, que nous avons établie entre eux et ceux dont nous allons nous occuper maintenant, est fatalement un peu arbitraire.

On trouve en Équateur la pendeloque de forme rectangulaire. Le type que nous avons reproduit (*pl. VII, fig.* 11) présente un trou de suspension et deux petites encoches latérales. Des pièces analogues ont été rencontrées dans la République Argentine, à Tastil (dans la quebrada del Toro) et à Pucará de Rinconada (47, I, p. 372, *fig.* 67, *h*, II, *fig.* 129, nos 21, 22), dans la vallée du rio San Francisco (284, p. 19, *fig.* 14, nos 3, 4), en Colombie, à Chiles (407, I, *pl. XX, fig.* 41), au Costa-Rica (156, *pl. XLIII, fig.* 8, *pl. XLV, fig.* 21, *pl. XLVI, fig.* 18). Elles sont comparables également aux *gorgets* rectangulaires dont Peabody et Moorehead ont décrit plusieurs spécimens de l'Ohio, du Kentucky, du Massachusetts, du New-Jersey, de l'État de New-York, de la Virginie, et de la Virginie occidentale (307, p. 23, 39, *pl. III, XVI*), bien que ceux-ci soient en général de plus grande taille. Sous ce rapport, les échantillons du Tennessee, du Nouveau-Mexique, de l'Arizona, de la vallée Yakima, du bas Arkansas, de l'île Santa Catalina, publiés par Fowke (127, p. 122, *fig.* 139), par Abbott (319, p. 209, *fig.* 82), par Pepper (308 *bis, pl. XX, fig. A*), par Hough (182, *pl. XCVI*), par Smith (380, p. 93, *fig.* 81), et par Moore (267, Part. I, p. 532, *fig.* 47) sont certainement plus typiques.

---

[1] Certains spécimens mexicains en verre ou en plomb, figurés par Uhle (406, *pl. IV, fig.* 28-29), sont, sans aucun doute, postérieurs à la découverte. Batres (33, *pl. XXVI, fig.* 2) a reproduit un labret en cuivre du même pays.

Une autre forme de pendeloque équatorienne est à peu près ovalaire ou circulaire (*pl. XII*, *fig.* 26, 30). Ce type, dont Hartman a rencontré plusieurs spécimens au Costa-Rica (**156**, p. 24, *fig.* 23-24, *pl. XLII*, *fig.* 17-18, *pl. XLV*, *fig.* 17), correspond également à une catégorie de *gorgets* nord-américains, dont Peabody et Moorehead ont signalé l'existence au Canada (1 échantillon), dans l'Indiana (3 échantillons), le New-Jersey (3 échantillons), la Virginie occidentale (1 échantillon) et l'Ohio (9 échantillons) (**307**, p. 24, 40, *pl. III*, *XVI*), Rau, à Rhode Island et en Pensylvanie (**331**, p. 52, *fig.* 206, 207), Abbott, dans l'île de San Clemente (**319**, p. 209, *fig.* 81) et dans le New-Jersey (**2**, p. 405, *fig.* 384).

Notre échantillon de forme quasi-circulaire (*pl. XII*, *fig.* 30), trouvé à Cojitambo (pays cañari), est remarquable par les gravures dont il est orné. Sur l'une de ses faces, se trouve un décor géométrique assez compliqué, dont une figure rendra mieux compte que toute description (*fig.* 51). Sur la face opposée, est représenté un être

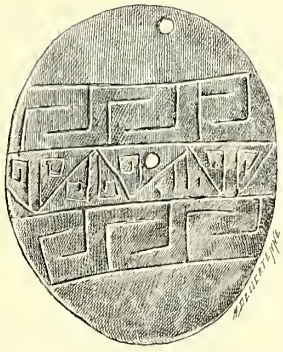


Fig. 51. — Face postérieure de la plaquette en pierre de Cojitambo, représentée *pl. XII*, *fig.* 30. (Gr. nat.)

humain (*fig.* 52, *a*), dont la bouche est indiquée par une simple entaille, les yeux par deux points, le nez par une ligne verticale. Les bras et les jambes sont figurés suivant le même procédé par deux traits transversaux parallèles qui, à chaque extrémité, se replient à angle droit, vers le haut pour le membre supérieur, vers le bas pour le membre inférieur. Les mains et les pieds sont schématisés par trois traits divergents représentant les doigts. Le corps enfin est simplement indiqué par un double trait en forme de losange, au centre duquel se trouve un orifice. Un second trou de suspension existe au sommet de la tête du personnage.

Un dessin identique se retrouve sur une poterie de notre collection, trouvée à Monay (pays cañari) (*pl. LII*, *fig.* 4). La similitude entre les deux représentations se poursuit dans les moindres détails : c'est ainsi que l'orifice central de la plaque est figuré ici par un petit carré (*fig.* 52, *c*). Il y a cependant entre les deux gravures une différence : sur la seconde, on note la présence d'une queue dessinée d'une façon très schématique. On pourrait supposer que l'artiste a voulu simplement indiquer de cette façon que l'être figuré appartient au sexe mâle. Il ne nous semble pas cependant que ce soit là la véritable explication, et une comparaison de nos

deux gravures du haut plateau avec des figurations similaires colombiennes et certaines sculptures sur pierre de la région côtière de l'Équateur nous a conduit à penser que l'existence de cet appendice marquait une des étapes de la stylisation progressive, qui peu à peu a transformé une représentation primitivement animale en une représentation humaine.

Deux plaques pectorales en or d'Antioquia publiées par Wilson (**441**, *pl. LXV*) et

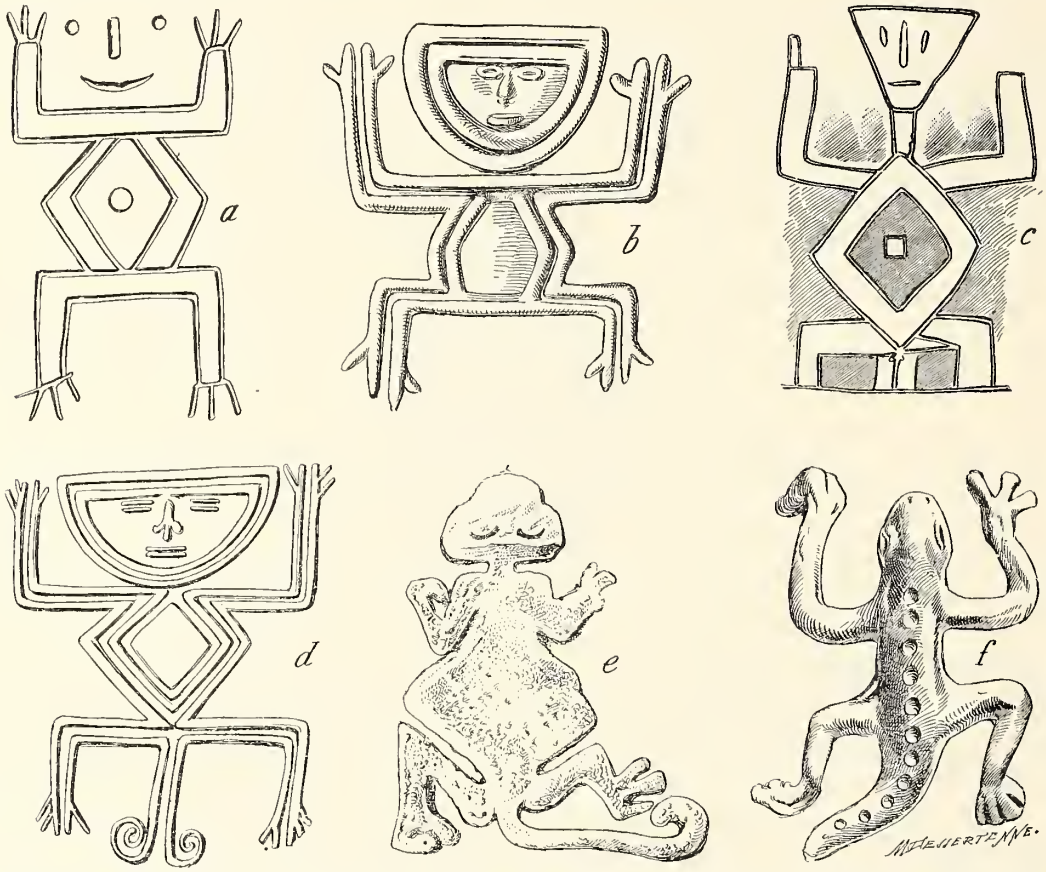


Fig. 52. — Dessins relevés : *a*, sur la plaquette de pierre figurée *pl. XII*, *fig.* 30; *b*, sur une plaque d'or d'Antioquia (**441**, *pl. LXV*); *c*, sur une poterie équatorienne (*pl. LII*, *fig.* 4); *d*, sur une plaque d'or d'Antioquia (**407**, I, *pl. XXIII*, *fig.* 11); *e*, sur une pierre sculptée de la province de Manabí (**365**, II, *pl. LIX*, *fig.* 1); *f*, sur un disque en argile du haut Cauca.

par Uhle (**407**, I, *pl. XXIII*, *fig.* 11) sont ornées d'un décor au repoussé, qui est la reproduction exacte de nos gravures équatoriennes [1], mais tandis que sur l'une d'elles (*fig.* 52, *b*), il n'y a pas trace de queue, sur l'autre, cet appendice est nettement

[1] Deux plaques d'or semblables ont été également figurées par Seler dans une planche consacrée aux antiquités des Chibchas et des tribus du Cauca et de Tolima (**371**, *pl. LXIII*).

dessiné et sa forme est évidemment animale, bien que la tête de l'être représenté soit franchement humaine (*fig.* 52, *d*).

Une étape de plus nous conduit de cette pièce à caractères mixtes à des représentations où seuls subsistent les caractères zoomorphes, en même temps que s'atténue dans une très large mesure la stylisation. Des sculptures sur pierre trouvées par Saville dans la province de Manabí nous en fournissent d'excellents exemples (365, II, *pl. LIX*). Sans que la forme générale et l'attitude de l'être figuré aient été sensiblement modifiées, il est impossible, malgré la persistance d'un certain conventionnalisme dans l'exécution, d'hésiter à l'identifier avec un lézard ou un batracien (*fig.* 52, *e*).

Cette tendance réaliste peut encore s'affirmer davantage. Sur un disque en argile cuite du haut Cauca, qu'a bien voulu nous communiquer le professeur O. Fuhrmann de l'Université de Neuchâtel, le même animal ou un animal voisin est figuré en relief, mais avec une telle exactitude de pose et de forme qu'on ne peut plus y voir qu'une copie scrupuleuse exécutée d'après nature (*fig.* 52, *f*).

A notre sens, cette pièce marque le point de départ de la série d'œuvres indigènes que nous venons de passer en revue, où dominent tantôt les caractères zoomorphes, tantôt les caractères anthropomorphes, mais qui conservent toujours par quelques-uns de leurs détails (présence de la queue, forme losangique du corps, nombre de doigts inférieur à cinq) un souvenir du modèle primitif, dont elles sont issues par stylisation progressive ([1]).

Pour mieux comprendre le mécanisme de ces transformations, on peut supposer que la représentation animale originelle avait un sens symbolique et figurait dans l'esprit des Indiens l'être humain. Ce ne serait pas par suite d'une simple analogie morphologique que l'artiste aurait été amené à passer du lézard ou de la salamandre à l'homme : en exécutant les divers dessins qui marquent des termes de passage entre deux formes essentiellement dissemblables pour nous, il aurait simplement réalisé, d'une façon plus ou moins stylisée, une seule et même conception.

Cette supposition n'est pas d'ailleurs purement hypothétique : van Panhuys a montré, en effet, que, chez les indigènes de Surinam, le batracien dressé symbolise l'être humain et plusieurs des dessins publiés par l'ethnographe hollandais présentent de grandes analogies avec les représentations que nous venons d'étudier (305 *bis*). Il n'est donc pas impossible que le lézard ou la salamandre ait eu une signification analogue chez les aborigènes de Colombie et de l'Équateur.

Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, il ressort des comparaisons que nous venons d'établir

---

([1]) Nous ne voulons pas nous aventurer trop loin sur un terrain où l'on risque fort de s'égarer. Néanmoins, nous ne pouvons nous dispenser de signaler en passant l'étrange analogie qui existe entre ces représentations animales des bas-reliefs de Manabí et certaines représentations humaines de la même région. Il semble qu'on pourrait établir là aussi une série complète qui conduirait insensiblement d'un type zoomorphe pur à une figuration humaine, par suite d'une évolution comparable à celle que nous venons d'indiquer.

que notre plaque du pays cañari porte un décor dont nous retrouvons l'équivalent exact en Colombie. Une pictographie de Saint-Kitts offre également un dessin très comparable (**116**, p. 158, *fig.* 24).

Une troisième forme de pendeloque équatorienne est représentée dans notre collection par deux petits objets coniques en serpentine, provenant de Cuenca et du Sigsig (*pl. XII*, *fig.* 31); ils étaient suspendus par un orifice pratiqué près de leur bord, qui vient s'ouvrir d'autre part sur la base du cône. Comme pièces similaires, nous ne connaissons que quelques *pendants* de Dos Pueblos (Californie) (**319**, p. 211, *fig.* 87-88), de l'archipel californien (Tr. n°s 9091, 9093, 9097) et de la Floride (**256**, p. 536, *fig.* 82; **262**, p. 406, *fig.* 52).

Nous possédons encore deux pendeloques de forme atypique, toutes deux en serpentine verte. La première (*pl. XII*, *fig.* 28) provient de San Miguel (région des Latacungas); elle a, dans son ensemble, une forme triangulaire avec deux petits prolongements latéraux et un court pédoncule qui paraît avoir été en partie brisé; son épaisseur, sensiblement uniforme, est de 5^{mm}. Elle ne porte aucun dessin sur ses faces et présente un seul trou de suspension. La seconde (*pl. XII*, *fig.* 35) a été trouvée à Chordeleg (pays cañari); primitivement, elle devait être de forme rectangulaire, mais les extrémités ont été rompues en partie. Son épaisseur est de 7^{mm}; sur une de ses faces, elle n'offre rien de particulier; sur l'autre, on note une partie centrale carrée, séparée des parties latérales par une gorge, accusée surtout d'un côté. Le centre de cette aire carrée est très légèrement déprimé en forme d'auge, et l'on y remarque une gravure au trait représentant une figure humaine, très visible dans ses détails sur notre reproduction. Quatre canaux traversent la pendeloque d'une tranche à l'autre, suivant sa largeur; deux ont été percés dans la partie carrée centrale, un dans chacun des appendices latéraux.

Signalons enfin une intéressante pièce recueillie par Hans Meyer dans la province de l'Imbabura (**249**, *pl. I*, *fig. c*) : c'est une petite plaque de pierre de forme ovalaire où se trouve gravée une tête humaine : les yeux sont représentés par deux cercles, dont le centre est marqué par une petite dépression; le nez et la bouche sont bien indiqués. Un trou de suspension existe au milieu du front. Cet objet, dont nous ne connaissons pas de similaire en Amérique du Sud, rappelle d'une façon frappante un *pendant* de New-Jersey, figuré par Abbott (**2**, p. 390, *fig.* 368), que Peabody et Moorehead ont reproduit dans leur travail sur les *gorgets* (**307**, *pl. IV*, *fig.* 2). Il n'est pas non plus sans présenter d'analogie avec les amulettes que Spinden a rencontrées au Mexique, dans l'État de Guerrero (**383**, p. 40, *fig*, 13).

A côté de ces pendeloques, dont la signification exacte nous échappe, nous rangeons une croix en serpentine de couleur verdâtre (*pl. XII*, *fig.* 19), que nous avons recueillie au cours d'une de nos fouilles à Quinjeo (pays cañari). Les gravures, qu'on aperçoit très bien sur la figure, se répètent exactement sur les deux faces; un trou de suspension traverse transversalement la branche supérieure.

Bien que nous n'ayons rencontré dans la sépulture où fut trouvée cette croix aucun autre objet dénotant une influence européenne, il est bien certain qu'il s'agit là d'un emblème chrétien. Cette découverte montre que, dans les premiers temps qui suivirent la conquête, les Indiens continuèrent à fabriquer, suivant le procédé qu'ils employaient pour leurs amulettes païennes, des insignes de la nouvelle religion.

17. PIÈCES D'ENFILAGE ET GRAINS DE COLLIER.

Il est assez difficile d'établir une distinction entre les pendeloques et les objets que nous appellerons *pièces d'enfilage*. Il est probable, en effet, que les pendeloques entraient souvent dans la composition des colliers.

Notre collection renferme trois petites figurines qui semblent représenter des lapins ou des animaux similaires à divers degrés de stylisation (*pl. XI*, *fig.* 14, 15, 19). Toutes portent en arrière de la tête un trou de suspension, et proviennent de la même localité : Paute, dans la région des Cañaris. Ce sont des pièces très intéressantes, car elles offrent une ressemblance frappante avec des amulettes trouvées en grand nombre à Las Huacas (Costa-Rica), qu'Hartman suppose représenter des fourmiliers (**156**, *pl. XL, XLV*).

Ces petites amulettes sont toutes taillées dans du silicate d'alumine hydraté, espèce d'argile se rapprochant de l'halloïsite, dont la dureté est à peu près de 3 et la densité de 2,1. Cette argile spéciale a servi, dans la région, à fabriquer toute une série de pièces d'enfilage. Un premier type est représenté par des blocs de forme irrégulière (*pl. XI*, *fig.* 5, 7, 8, 12), mais qui, presque toujours, orientés convenablement, prennent un profil quadrangulaire. Vu sous cet aspect, l'objet présente, en deux de ses angles opposés, deux encoches profondes, très visibles sur toutes nos figures, tandis que les deux autres angles offrent une double perforation destinée à la suspension ([1]). Malgré le grand nombre d'objets de cette forme que nous possédons, tous sculptés de la même façon, mais à des degrés divers de complication, il nous a été impossible de deviner ce que l'artiste a voulu représenter. Comme les figurines précédentes, ces grains de colliers proviennent d'une région très limitée du pays cañari; nous en avons 4 de Paute, 3 de Chordeleg, 2 de Gualaceo et 1 de Cojitambo.

Le second type de pièces d'enfilage, également en silicate d'alumine, parfois coloré en rouge par des sels de fer, est représenté par des pièces allongées de section carrée à angles mousses (*pl. XII*, *fig.* 20, 21), qui portent à chaque extrémité un petit canal en fer à cheval servant à l'enfilage ([2]). Jamais ce canal n'est creusé dans

---

([1]) Un de nos échantillons de Paute ne présente pas d'orifice; il s'agit vraisemblablement d'un objet inachevé (*pl. XI*, *fig.* 8).

([2]) Un échantillon de Paute n'est pas perforé; il est sans doute resté inachevé.

la longueur de l'objet comme dans les grains de colliers faits avec d'autres roches. Il est probable que la friabilité de la substance employée rendait ce forage impossible. Nos 11 échantillons proviennent tous de la même région que les précédents : 4 de Paute, 2 de Gualaceo, 2 de Chordeleg, 1 du Sigsig, 1 de la Loma del Salado, près Deleg, 1 de La Capilla, près Cañar. Les Indiens désignent ces objets sous le nom de *piedras de San Pablo.* Dorsey a retrouvé des pièces absolument identiques dans l'île de la Plata (103, *pl. LX*) (1).

Nous possédons encore un objet unique, provenant de la même région du pays des Cañaris (Llacau, près Cuenca) et fabriqué dans la même substance (*pl. X, fig.* 10). C'est un bloc polyédrique aux angles arrondis et à six faces, se correspondant sensiblement deux à deux; les canaux, qui le traversent de part en part, se réunissent en son centre; leurs larges orifices s'ouvrent au milieu de chaque face. Il est probable qu'il s'agit là d'une pièce d'enfilage de forme un peu aberrante (2).

Pour la fabrication de leurs grains de collier, les anciens Indiens de l'Équateur employaient aussi des roches plus résistantes : la serpentine et la turquoise. Lorsque la roche offrait une assez grande dureté, comme c'est le cas pour la turquoise, ils en fabriquaient le plus souvent des grains de forme irrégulière (*pl. XII, fig.* 13, 16, 17, 25), qui sont restés à peu près dans l'état où on les rencontre dans la nature. Un canal cylindrique les traverse de part en part; parfois, il est réduit à l'état de gouttière sur une partie de son trajet (*pl. XII, fig.* 25), comme si, au cours du travail de la perforation, une maladresse de l'ouvrier avait éventré une des faces de l'objet. La seule retouche extérieure que nous ayons notée sur ces grains est une profonde entaille que porte l'un d'entre eux (*pl. XII, fig.* 13).

Les aborigènes ne se contentaient pas toujours d'un travail aussi sommaire; ils fabriquaient des pièces d'enfilage plus ou moins allongées et plus ou moins grosses, tantôt de section circulaire, tantôt de section rectangulaire (*pl. XII, fig.* 5, 8-12, 14, 23, 24, 29, 33). La serpentine étant d'un travail beaucoup plus facile, c'était elle qu'on employait pour obtenir les pièces les plus longues. Là encore, la perforation a été pratiquée suivant le grand axe; mais parfois, comme pour les objets précédents, le canal, au lieu d'être complet sur tout son parcours, se trouve à découvert sur une partie de son trajet (*pl. XII, fig.* 29, 33). On donnait quelquefois aussi aux grains de collier la forme d'un cône tronqué (*pl. XII, fig.* 15) ou d'un double cône, plus ou moins irrégulier quand le matériel employé était la turquoise (*pl. XII, fig.* 27), parfaitement symétrique et parfois orné de dessins gravés (3) (*pl. XII, fig.* 18) quand la roche était serpentineuse. Enfin, le grain de collier ordinaire, tantôt de forme globuleuse, tantôt de forme quadrangulaire, le plus souvent en forme

(1) Spinden également a recueilli, dans l'État de Guerrero (Mexique), des objets en coquille identiques (383, *pl. VI, fig. h, i*).

(2) Morphologiquement, cette pièce ressemble à un sifflet en argile cuite, trouvé par Reiss et Stübel à Ancon (335, III, *pl. LXXX, fig.* 31).

(3) Cette pièce est peut-être une fusaïole.

de disque aplati, se rencontre fréquemment (*pl. XII, fig.* 1-4, 6, 7, 22); ce sont là des formes courantes sur lesquelles nous n'insisterons pas. Notons néanmoins qu'un de ces grains, en turquoise, du Sigsig (*pl. XII, fig.* 7) présente une double perforation, l'une dans le sens antéro-postérieur (visible sur la figure), l'autre dans le sens transversal.

La turquoise et la serpentine sont à peu près également représentées dans notre collection. La première de ces roches est souvent difficile à reconnaître en raison des altérations qu'elle a subies : une seule de nos pièces a la belle couleur bleue azurée habituelle de cette pierre; les autres ont une teinte allant du vert très pâle au vert très foncé; un de nos grains de collier (*pl. XII, fig.* 17) de couleur brun foncé ne renferme que très peu de turquoise et est surtout composé de silicate de fer.

Tous nos grains de colliers, sauf huit qui ont été trouvés à El Angel (région des Pastos) et qui sont en serpentine [1], proviennent du pays cañari. Voici l'indication des localités où ils ont été recueillis :

Grains en serpentine.	*Grains en turquoise.*
Cumbe.	Chaullabamba.
Quinjeo.	Sigsig.
Hacienda de Susudel, paroisse de Oña.	Hacienda de Susudel.
Chordeleg.	Chordeleg.
Jordan.	Jordan.
Cojitambo.	Cojitambo.
San Bartolomé.	San Bartolomé.
Mangán, près Biblián.	
Paute.	

La fréquence des grains de collier en pierre dans la région des Cañaris avait déjà été signalée par Bamps, qui en a figuré un certain nombre recueillis à Chordeleg (**27**, *pl. XXII, fig.* 6-9), malheureusement sans avoir pu en déterminer la roche. Dans la région côtière, les mêmes ornements étaient en usage : Dorsey en a représenté une belle série provenant de l'île de la Plata, où l'on employait comme matière première la turquoise, la pagodite, le lapis lazuli et l'agalmatolite (**103**, *pl. LIX, LX, LXIV LXVI*).

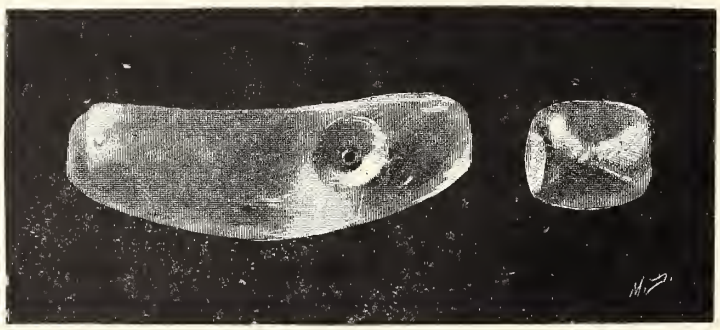
Parmi les grains de collier ou pièces d'enfilage équatoriens, nous devons une mention spéciale à deux objets en quartz, provenant tous deux d'El Angel (région des Pastos). L'un (*fig.* 53, *b*) a une forme cylindrique régulière; le canal dont il est percé dans le sens de son grand axe a une forme biconique, ce qui prouve que l'ouvrier, après avoir perforé la moitié de l'objet, reprenait le travail par l'autre extrémité. Le second (*fig.* 53, *a*) a la forme d'un croissant très peu recourbé et à pointes mousses, de section à peu près carrée. Le trou de suspension est percé près d'une extrémité et présente les mêmes particularités que sur la pièce précédente.

---

[1] La collection Cousin renferme un collier provenant de Cabuyal, ferme située près du rio Chota, dans la province de l'Imbabura, dont certains grains sont indiqués comme étant peut-être en ardoise et d'autres en calcaire rouge.

Les ornements en quartz ne sont pas fréquents chez les peuples andins. Nous ne connaissons, en effet, que deux grains de collier de Cartago (Colombie), absolument semblables à notre forme *b*, et un petit disque perforé de Tiahuanaco, figurés par Uhle (1) (**407**, I, *pl. XX, fig.* 33, 34, 49). Par contre, chez certaines peuplades du haut Amazone, ils sont communs et très appréciés. Chez les tribus qui vivent sur les rives de l'Uaupés et du rio Negro (Tariána, Kobéua, Mahués, Tukáno, Bará, Tuyúka, etc.), les Indiens portent dans les fêtes, suspendu à un collier, un petit cylindre de cristal de roche perforé, le plus souvent, transversalement comme notre type *a*, les exemplaires dont la perforation est dans le sens du grand axe étant réservés aux chefs (**429**, p. 278-279).

Un grand nombre de ces objets (2) ont été décrits ou figurés par Wallace (**429**, p. 278-279),



a *b*

Fig. 53. — Pièces d'enfilage, El Angel. *Quartz* (Gr. nat.).

Stradelli (**393**, p. 435), Riccardi (**343**), Barbosa Rodrigues (**30** *ter*), Pfaff (**312**, p. (598), *fig.* 4), Coudreau (**87**, p. 170), Netto (**281**, p. 532-533), Giglioli (**130**), Mochi (**250**, XXXII, p. 484-489), et récemment par Koch-Grünberg (**206**, I, p. 326-327, *fig.* 206).

Un grain de collier en quartz laiteux du département de l'Amazone, publié par Netto (**281**, *pl. VII, fig.* 14), absolument comparable à notre forme *b*, provient vraisemblablement de la même région que les précédents (3).

---

(1) Nous devons signaler toutefois un objet en *pierre cristalline*, de Colalao del Valle (pays calchaquí), figuré par Quiroga, qui rappelle beaucoup comme forme notre type *a*, et que les indigènes considéraient comme un *huacanquillo*, c'est-à-dire une amulette pour l'amour (**322**, p. 335, *fig.* 16).

(2) Leur nom varie suivant les tribus. Les auteurs brésiliens emploient de préférence les mots de *muirakitan*, *tuxàua-ità*, ou *cherembetá*. On a donné aussi les synonymes suivants : *ualupù* chez les populations du Uaupés en général, *pehè* chez les Tukáno, *nenasí* chez les Kobéua, *icta* ou *ità* chez les Tariána (**250**, XXXII, p. 487-488). Suivant Koch-Grünberg, ces cylindres de quartz s'appellent *eytápoa* chez les Tukáno, *diaigá* ou *yaïgá* chez les Tuyúka (**206**, I, p. 326).

(3) Strebel a recueilli à Cerro Montoso (Vera-Cruz) trois pendeloques en cristal de roche qui rappellent beaucoup par leur forme la variété *a* équatorienne et le *muirakitan* amazonien (**394**, I, *pl. XVI, fig.* 4).

18. FILIÈRES (?).

Nous désignons sous ce nom deux petits objets de notre collection, tous deux en serpentine. Le premier, qui provient de San Bartolomé (région des Cañaris) (*pl. XII*, *fig.* 39), est une lame rectangulaire d'une épaisseur de 3^{mm}, percée de 12 orifices coniques disposés en deux rangées parallèles de 6, en sorte que l'ensemble ne peut être mieux comparé qu'à un double six d'un jeu de domino. Le second, qui a été trouvé au Sigsig, est une petite tige de section rectangulaire mesurant 6^{mm} d'épaisseur, 8^{mm} de largeur et 34^{mm} de longueur (*pl. XII*, *fig.* 40); il présente lui aussi 6 perforations assez inégalement espacées, dont les unes ont une forme biconique, les autres une forme à peu près cylindrique. L'usage de ces petits objets est difficile à déterminer; le nom, sous lequel nous les désignons, provient d'une supposition que nous avons primitivement faite à leur égard. Nous nous sommes demandé, en effet, s'ils ne pouvaient pas avoir servi à calibrer les fils d'or, d'argent et de cuivre, que fabriquaient les Cañaris. Toutefois, ce n'est là qu'une simple hypothèse que nous ne pouvons étayer sur aucune preuve, et contre laquelle on pourrait peut-être invoquer la faible dureté de la roche employée. Une autre explication peut d'ailleurs être proposée. Nous possédons dans notre collection des petites lamelles de coquille percées de multiples orifices comme les pièces que nous venons de décrire (*pl. XVII*, *fig.* 27-29). A notre avis, ces objets représentent un des stades de la fabrication des grains de collier en coquille si estimés par les aborigènes : ces perforations en série une fois pratiquées, l'ouvrier n'avait plus qu'à découper la lamelle en autant de fragments qu'elle comportait d'orifices, fragments qu'il suffisait d'arrondir et de polir. Il n'est pas illogique de supposer que le même procédé pouvait être appliqué à la fabrication des grains de colliers en pierre et que nos « filières » ne soient précisément qu'un des temps de cette fabrication.

Nous n'avons trouvé aucun objet comparable dans d'autres régions américaines.

19. ÉPIS DE MAÏS EN PIERRE.

On rencontre assez fréquemment, dans les anciennes sépultures de l'Équateur, des épis de maïs en pierre [1]. Notre collection personnelle n'en renferme pas, mais il en existe deux beaux spécimens dans la collection Cousin, dont l'un, provenant de Cayambe, figure un épi double; Bamps en a également représenté un échantillon du même lieu (**27**, *pl. XXXV*, *fig.* 3) et Whymper deux autres trouvés à Caránqui (**432**, p. 275). Bien que ces diverses localités appartiennent au pays cara, il est probable que ces sculptures n'étaient pas limitées à cette région, car on a retrouvé des objets

[1] Suivant Juan et Ulloa, les Indiens imitaient de cette façon, avec une grande perfection, toutes les variétés de maïs que produisait leur pays (**201**, II, p. 622).

semblables au Pérou (Tr n° 273; **387**, p. 91; **434**, p. 569; **71**, *pl. XXX, fig.* 15), et nous savons qu'ils étaient liés à des superstitions répandues chez toutes les populations andines. Ils faisaient, en effet, partie des multiples *conopas* du maïs, connues sous le nom de *zaramamas*, qui assuraient de bonnes et abondantes récoltes de cette céréale (**21**, p. 16) (1).

20. REPRÉSENTATIONS HUMAINES.

Nous avons déjà eu l'occasion de décrire, au cours des pages précédentes, des représentations humaines gravées sur des pendeloques. Dans notre planche XIII, nous avons réuni les principaux objets sculptés de l'Équateur figurant des êtres humains.

Le premier de ces objets (*pl. XIII, fig.* 4), en serpentine noire, représente deux individus enlacés. Les bras sont indiqués grossièrement, les membres inférieurs confondus sur la plus grande partie de leur étendue; seules, les deux têtes sont nettement séparées. Cette curieuse pièce, qui provient de la collection Cousin, n'a pas d'indication de provenance exacte, mais nous avons le dessin d'un objet tout à fait pareil, appartenant à la même collection, qui a été trouvé à Cayambe.

Ambrosetti, qui a figuré une petite statuette très semblable à la nôtre, trouvée en pays calchaquí (**8**, XVII, p. 445, *fig.* 20), croit, non sans raison, qu'il s'agit là d'une amulette pour l'amour, appelée par les anciens Indiens *huacanqui* ou *cuyancarumi* (2). Il s'appuie, en effet, sur le texte suivant de Montesinos (**252**, p. 116-118), qui convient fort bien aux objets en question :

« *Entre otros* [*ídolos*] *era una guaca ó ídolo de los amores, que es una piedra blanca ó negra, y alguna parda, pequeña y muy lisa; y algunas destas piedras tienen apariencia de dos personas que se abrazan, y esta pedrezuela es así de su naturaleza. Búscanla los hechiceros* (*ó dicen que la hallan*) *cuando el relámpago se despide de las nubes con gran trueno y cae el rayo, y allí la buscan en el lugar donde cayó; y estas piedras son de más estima que otras artificiales sacadas destas; llámanse estos ídolos huacanqui ó cuyancarumi; véndense en gran precio estos ídolos, especialmente entre*

(1) Le texte d'Arriaga nous explique également les représentations d'épis doubles comme celui de la collection Cousin; dans la terminologie quichua, ils étaient désignés sous les noms de *huantayzara* ou de *ayrihuayzara* : *Otras* [*zaramamas*] *son de piedra labradas como choclos, o ma orcas de maiz, con sus granos relevados, y de estas suelen tener muchas en lugar de Conopas. Otras son algunas cañas fertiles de maiz, que con la fertilidad de la tierra dieron muchas maçorcas, y grandes, o quando salen dos maçorcas juntas, y estas son las principales aramamas, y assi las reverencian como a madres del maiz, a estas llaman tambien Huantayzara, o Ayrihuayzara. A este tercer genero no le dan la adoracion, que a Huaca, ni Conopa, sino que le tienen supersticiosamente como una cosa sagrada, y colgando estas cañas con muchos choclos de unos ramos de sauce bailan con ellas el bayle, que llaman Ayrihua, y acabado el bayle, las queman, y sacrifican a Libiac* (a), *para que les de buena cosecha* (**21**, p. 16).

(2) Virchow a publié une figurine en terre cuite de la même région, qui ressemble beaucoup aux figurines en pierre que nous décrivons ici et qui devait servir au même usage (**424**, *pl. VII, fig.* 6).

(a) *Libiac* est la foudre.

mujeres, y el uso dellos dura hasta hoy; no faltan compradores, y véndense con la instruccion que han de guardar. Usan deste ídolo las que pretenden ser dichosas y queridas, y háles hecho el Demonio creer que todas las lunas nuevas ayunen dos ó tres dias, que no coman sino solo maíz blanco, absteniéndose de la conversacion de varon, ó el varon de mujer. Ponen este ídolo en una cestilla nueva con muchas plumas azules y verdes de unos pájaros que llaman Tunqui, y otros llamados Pilco, harina de maíz y ciertas yerbas olorosas y hojas de coca. Esta cestilla guardan entre la ropa limpia, y cada mes renuevan la harina de maíz con diversas ceremonias, y se limpian el rostro con ella y ayunan algunos dias » (1).

Une amulette analogue, provenant de Santo Domingo, a été figurée par Fewkes (**116**, *pl. LVIII, fig. b*).

Un second objet, de la collection Frandin, en pierre noire et luisante et provenant d'El Angel (*pl. XIII, fig.* 7, 13), représente un Indien accroupi; les jambes, en flexion complète, sont en contact avec les cuisses, qui elles-mêmes sont fortement fléchies sur le bassin; les coudes reposent sur les genoux et les mains réunies tiennent un objet, sans doute un gobelet, que le personnage porte à la bouche. Les détails de la figure sont assez poussés; la tête est ornée d'une couronne, qui rappelle le bandeau de fils de coton encore en usage chez les Indiens Colorados (**347**, p. 187). Par l'attitude si spéciale du personnage qu'elle représente, comme par tous les détails de sa facture, cette pièce offre les plus étroites ressemblances avec des petites figurines qu'Hartman a rencontrées en grand nombre au Costa-Rica (**155**, *pl. XI, fig.* 3, *pl. XLIII, fig.* 9, *pl. LIII, fig.* 6, *pl. LVII, fig.* 2, *pl. LXVI, fig.* 7, 8). Une statuette en trachyte, absolument comparable, quoique de dimensions un peu plus grandes, a été également trouvée dans la vallée du rio de Santa María, près de Colalao (province de Tucuman) (**63**).

Le troisième objet de notre collection figurant un être humain est encore d'un travail plus soigné que le précédent; c'est une tête en diorite quartzifère (*pl. XIII, fig.* 5), présentant un aspect négroïde assez prononcé : le nez semble large et aplati, le prognathisme buccal est très accusé (*fig.* 54); un front bombé surplombe des yeux profondément enfoncés dans les orbites. La coiffure forme une sorte de cimier, qui paraît se terminer en arrière par un chignon. De chaque côté de la tête, se trouve un ornement en forme de disque en relief, percé en son centre d'un orifice. Ces ornements sont séparés du cimier sagittal par un large et profond sillon; ils sont indépendants des oreilles, qui sont figurées en avant d'eux. A en juger par la direction du cou, la tête était en flexion forcée en arrière. Elle devait faire partie d'un ensemble sur lequel elle avait été sculptée en haut relief; il y a, en effet, une brisure très nette à la base du cou. Cette pièce

(1) Nordenskiöld a acheté à La Paz (Bolivie) de petites amulettes modernes en pierre, représentant un couple en train de s'embrasser ou de s'unir (**288**, p. 172, *fig.* 4), qui ne sont probablement qu'une survivance de la vieille coutume indienne rapportée par Montesinos.

n'est pas sans analogie avec les têtes humaines en lave provenant de Bolivie, qui ont été figurées par d'Orbigny (298, *Atlas hist. et géogr.*, *Antiquités*, *pl. IX*, *fig.* 1-2); elle rappelle aussi beaucoup, comme la précédente, certains objets du Costa-Rica (*pl. XIII*, *fig.* 8), dont Hartman a publié une si importante série (155); mais la ressemblance est surtout remarquable avec une tête en pierre découverte par Strebel à Jico, dans les environs de Jalapa (Vera-Cruz). Nous y retrouvons, en effet, le cimier sagittal et les deux ornements temporaux que nous avons signalés sur notre

Fig. 54. — Profil de la tête humaine en diorite quartzifère, figurée de face *pl. XIII*, *fig.* 5, San Bartolomé (Gr. nat.)

pièce équatorienne, avec cette seule différence que ces ornements au lieu d'être circulaires sont claviformes (394, II, p. 101, *pl. XIV*, *fig.* 31).

Il s'en faut que les précolombiens équatoriens aient toujours produit des œuvres aussi artistiques; notre collection renferme une figurine humaine tellement grossière qu'on ne devine l'intention de son auteur que grâce au soin qu'il a apporté à figurer les seins (*pl. XIII*, *fig.* 10). C'est un caillou en schiste serpentineux de forme allongée et de coupe ovalaire; on s'est contenté d'y tracer à quelque distance d'une des extrémités une gorge qui isole une partie arrondie représentant la tête. L'autre extrémité a été amincie, mais sans qu'on lui ait donné une forme de biseau; du moins, si un tranchant a existé, il a été fortement émoussé, soit par l'usage, ce qui est peu probable, soit par des chocs accidentels. Aucun détail du corps n'est indiqué, sauf les seins représentés par deux petits trous entourés de traits gravés formant un carré.

Comme grossièreté d'exécution, nous ne pouvons rapprocher cet objet que d'une figurine trouvée à Salinas Grandes, entre Salta et Jujuy, et décrite comme un phallus par Ambrosetti (**10**, LII, p. 175, *fig.* 4-5).

A côté de cet objet d'une facture si imparfaite, nous en reproduisons un autre beaucoup mieux exécuté (*pl. XIII*, *fig.* 11). La roche a été soigneusement polie, puis on y a gravé un personnage humain représenté d'une façon schématique; le nez est figuré par un rectangle, les yeux par deux disques en relief; deux traits en forme d'X se croisent sur la face antérieure; enfin, à l'extrémité inférieure, on note, deux petites incisions transversales parallèles. A bien des points de vue, cet objet rappelle les pièces du Costa-Rica, décrites par Hartman sous le nom de *celt-shaped amulet* (**156**, *pl. XXXIII-XXXVI*).

Le même rapprochement s'impose pour les deux objets que nous allons décrire, bien que l'analogie n'aille pas jusqu'à l'identité. Le premier (*fig.* 55), qui appartient

Fig. 55. — Figurine de l'Équateur (Coll. Reinburg). (Gr. nat.).

à la collection Reinburg, est taillé dans une sorte d'argile non cuite; nous ignorons sa provenance exacte. Vu de face, il est rectangulaire; vu de profil, il a la forme d'un coin. La tête, séparée du corps par un étranglement au niveau duquel sont gravés deux traits parallèles, a dans son ensemble la forme d'un quadrilatère; toutefois, sa limite inférieure est marquée par un contour arrondi. Le nez est figuré par deux traits parallèles qui divisent le visage presque sur toute sa hauteur et aboutissent en bas à deux petites cupules qui représentent soit les narines, soit la bouche. Deux cupules identiques marquent l'emplacement des yeux. La tête est percée de part en part par un large canal servant évidemment à la suspension. La partie correspondant au corps est ornée simplement de lignes se croisant en X, et, près de son extrémité inférieure, d'un trait transversal.

Le second objet (*pl. XIII, fig.* 6) fait partie de notre collection personnelle, il est en serpentine verte et provient de la région de Cuenca; il a une forme à peu près rectangulaire. Les traits du visage sont tous rendus : les yeux sont formés de deux petits trous, le nez est indiqué par trois traits limitant un triangle, la bouche par une ligne horizontale. Le contour de la face est également bien marqué; le front est barré de deux traits transversaux parallèles figurant peut-être une sorte de bandeau ou de couronne, et la tête est surmontée d'une coiffure particulière, dont une brisure a malheureusement fait disparaître toute la partie droite, mais qu'il est cependant facile de reconstituer. On dirait une sorte de bonnet, s'évasant vers le haut, dont divers traits gravés représentent sans doute l'ornementation assez

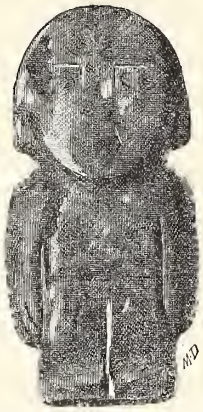


Fig. 56. — Statuette en pierre de l'Équateur. (Tr. n° 54576) ($\frac{2}{3}$).

compliquée. La partie inférieure de l'objet ne présente pas de détails intéressants; deux orifices allongés en forme de fentes y ont été pratiqués. Il semble que, pour y arriver, l'ouvrier ait fait dans la pierre une série de trois trous circulaires juxtaposés. La base se termine par une section nette.

Nous avons déjà signalé les analogies de cette figurine et de certains objets du Costa-Rica, publiés par Hartman. On rencontre également au Mexique des amulettes de ce genre, telle, par exemple, celle de la vallée de Mexico, que nous reproduisons à titre de comparaison (*pl. XIII, fig.* 9).

La collection du Trocadéro a acquis par achat une petite statuette, étiquetée *Équateur* (n° 54576), intéressante surtout par la nature de la roche dans laquelle elle a été sculptée (*fig.* 56); elle représente un personnage debout. Les proportions des diverses parties du corps ne sont pas respectées : la tête énorme occupe presque la moitié de l'ensemble; les bras, collés au corps, descendent jusqu'aux genoux, les jambes, séparées par un sillon vertical, sont beaucoup trop petites. Les divers détails de la face ne sont pas dessinés; seuls les yeux ou plutôt les sourcils sont indiqués par un simple trait en équerre; les doigts sont également esquissés par une série de traits verticaux parallèles tracés à l'extrémité des bras. La roche

employée a une belle couleur bleue, localement tachetée de blanc et de noir. A première vue, on penserait qu'il s'agit de lapis lazuli. En réalité, il n'en est rien et, de l'examen qu'a bien voulu en faire M. le professeur A. Lacroix, il résulte qu'on se trouve en présence d'une roche complexe, formée par deux minéraux incolores, le quartz et l'andalousite, et par deux minéraux bleus, la dumortiérite et la tourmaline. Cette roche a la structure et la composition d'un quartzite métamorphisé par une roche éruptive, telle que le granite, mais avec la particularité intéressante de renfermer de la dumortiérite. Elle ne peut être comparée, sans lui être cependant identique, qu'au quartzite à dumortiérite de Clip, dans l'Arizona, qui n'est pas connu en place mais seulement sous la forme de cailloux roulés. On ne connaît pas non plus en Équateur de gisement de roche comparable, de sorte qu'on peut se demander si l'objet étudié n'a pas été importé d'une autre région, ce qu'il est d'ailleurs impossible de déterminer à l'heure actuelle (214).

Suivant M. L. Diguet, des statuettes de forme analogue, attribuées aux Tarasques, se rencontrent avec fréquence dans le Michoacán.

Nous mentionnerons simplement ici une petite tête en calcite rapportée de Taday (région des Cañaris) par de Günzbourg (*pl. XI*, *fig.* 20), car elle est absolument identique à des fétiches en coquille, très fréquents dans la même région (*pl. XVI*, *fig.* 12, 13, 15, 16), dont nous ferons plus loin l'étude.

A côté de ces différents objets, tous de dimensions réduites, figurant des êtres humains plus ou moins stylisés, dont la plupart peuvent être classés dans la catégorie incertaine des fétiches ou amulettes, nous devons une mention spéciale à des pierres sculptées, beaucoup plus grandes, qu'on rencontre dans des conditions très spéciales et dans une région bien déterminée de la vallée interandine. Notre collection n'en renferme qu'un seul spécimen (*pl. XIII*, *fig.* 16), mais González Suárez en a figuré plusieurs autres (142, *pl. XXXIV-XXXV*). Notre échantillon provient de La Tola, près Yaruquí; il est en andésite récente très cristalline. Il mesure 70^{cm} de haut et représente un individu du sexe féminin. La tête est rectangulaire, les yeux sont formés par deux saillies arrondies, et le nez par une crête verticale; la bouche est réduite à une dépression transversale. Les détails du corps sont limités aux seins, à la vulve et à la région pubienne, qui sont dessinés avec soin. Des lignes divergentes, obliques en bas et en dehors, qui, de la ligne médiane ou de la base du cou, rejoignent les côtés du corps, sont d'une interprétation difficile. Les bras et les jambes ne sont pas indiqués; l'extrémité inférieure de la pierre s'effile légèrement à partir d'un point qui correspondrait au bassin.

Les 8 statues analogues publiées par González Suárez, dont 5 sont complètes et 2 réduites à la tête, proviennent toutes de *tolas* des environs de la lagune de San Pablo, où on en a découvert un grand nombre.

A quelques détails près, elles sont semblables à notre pièce et certaines atteignent une taille plus considérable encore, parfois même celle d'un Indien actuel. Voici

d'ailleurs les renseignements que le savant équatorien donne à leur sujet : « Les constructeurs de *tolas* sculptaient des statues de pierre, en général grossières et très imparfaites, et de dimensions très variées. Une seule de ces statues a la tête travaillée avec art.... Les autres sont de grandes pierres, où seuls la face et les bras sont représentés; le reste du corps est toujours de forme conique; les bras, minces et disproportionnés, sont toujours adhérents à la poitrine.... Jusqu'à présent, ces statues n'ont été trouvées que dans la province de l'Imbabura et seulement en un point de cette province, à savoir dans des *tolas* construites sur les rives de la lagune de San Pablo, du côté qui fait face à la montagne Imbabura. Elles sont plantées verticalement dans le sol, en ligne droite, à l'intérieur des *tolas*, de telle sorte qu'elles étaient entièrement recouvertes par la terre » (**142**, p. 74-75). La provenance de notre pièce permet de rectifier en partie l'assertion de González Suárez au sujet de l'origine de ces pierres, puisqu'elle a été découverte dans la province du Pichincha. Néanmoins, il est certain que, jusqu'à ce jour du moins, on n'a trouvé de ces statues que dans des *tolas*. Les Caras étaient donc des sculpteurs de pierre et, sous ce rapport, se rapprochent des populations côtières du Pacifique. Toutefois, il n'y a qu'analogie et non identité entre leurs œuvres et les statues que González Suárez et surtout Saville ont recueillies dans la province de Manabí. Celles-ci, en effet, sont exécutées avec beaucoup plus de soin et un sentiment artistique plus grand; en outre, elles présentent un véritable piédestal, au lieu de se terminer en cône tronqué comme les spécimens interandins (**140**, *Atlas, pl. XXV, fig.* 2, 3; **365**, I, *pl. XXVIII-XXX*, II, *pl. XLII-XLIV*). Une idole en pierre, du sexe masculin, trouvée à 62 pieds sous le guano, dans les îles Chinchas (**186**, I, p. 104), et des idoles rencontrées par Lumholtz aux environs de Tuxpan (État de Jalisco) (**236**, II, p. 330-332) et par Fewkes à Xico Viejo (État de Vera-Cruz) (**117**, *pl. CVI*) rappellent certainement beaucoup plus les statues caras.

Quant à l'interprétation de ces dernières, rien dans les anciens auteurs ne nous permettant de la deviner, toute explication serait à l'heure actuelle absolument hypothétique; aussi nous abstiendrons-nous d'en proposer.

21. OBJETS D'USAGE INDÉTERMINÉ.

Notre collection d'objets en pierre renferme quatre pièces dont nous ne pouvons deviner l'usage et que nous n'avons pu classer dans aucun des groupes étudiés jusqu'ici.

C'est tout d'abord un cylindre parfaitement poli, se rétrécissant brusquement à une de ses extrémités en une partie tronquée de forme légèrement conique, et percé suivant son grand axe d'un canal régulier de 4^{mm} de diamètre que nous avons indiqué sur la figure en y passant une corde (*pl. X, fig.* 12). Cet objet, en quartz vert, provient de Piñal, en amont de Daule, région où vivaient les Indiens Chunanas, tribu des Huancavilcas.

Le second objet (*pl. XIII, fig.* 2, 3) ne peut être mieux comparé qu'à un dé à coudre; c'est, en effet, un petit objet de forme tronconique, évidé à l'intérieur; il porte près de son bord libre un orifice. La face latérale est ornée de dessins en relief figurant des lignes en zigzag, tandis que la face supérieure porte comme décor une croix à branches égales. Cette petite pièce, en serpentine noire, provient de la collection Cousin et n'a pas d'indication d'origine précise.

Le troisième objet appartient à la collection Frandin; il a la forme d'une petite quille (*pl. XII, fig.* 37).

Le dernier, enfin, est une petite figurine en forme de tête de lama (?) provenant d'El Angel (*pl. XI, fig.* 24). Elle est taillée dans une belle pierre pailletée, vert pâle, avec zones rougeâtres, qui est un quartzite micacé (aventuriné). Le seul détail saillant qu'elle présente consiste en deux oreilles droites et dressées. La bouche semble avoir été indiquée par une très légère incision transversale; il n'existe aucun orifice de suspension. Nous n'avons pas trouvé d'objets similaires dans les collections américaines.

22. SIÈGES EN PIERRE.

Nous ne possédons qu'un seul de ces curieux sièges en pierre [1] de la province de Manabí, dont l'existence semble avoir été signalée pour la première fois par Villaviceneio (**422**, p. 489) et dont de nombreux spécimens ont été publiés par Bamps (**27**, *pl. I*), par Wiener (**435**), par Hamy (**152**, *pl. XXXII*), par González Suárez (**140**, *Atlas, pl. XXV, fig.* 1), par Uhle (**407**, I, *pl. XIV, fig.* 17), et surtout par Saville (**365**, I, *pl. IV-XXVII*, II, *pl. XXXII-XLI*). Ces sièges se rencontrent toujours sur le sommet de collines, à proximité de la mer; on en a découvert sur le Cerro de Hojas, le Cerro Jaboncillo, le Cerro Agua Nueva, le Cerro Jupa. De ces collines, ils ont parfois été transportés dans les villes voisines à titre de curiosités, et c'est ce qui explique que certains voyageurs en aient vu à Guayaquil (**27**, p. 113), que l'exemplaire du Musée de Dresde soit étiqueté *Manta*, et que notre spécimen (*pl. IX, fig.* 9) ait été trouvé au petit village d'Atravesado par le soldat Lavie, au cours des opérations de nivellement de la mission de l'Équateur. Dans son ensemble, il rentre dans le type général; l'animal, qui soutient le siège proprement dit, semble être un puma : c'est là un des motifs décoratifs le plus communément utilisés par les artistes indigènes. Cependant, ce siège diffère par un détail de la plupart de ceux qui ont été publiés : il ne présente pas de bras comme ceux-ci, et la partie sur laquelle on s'asseyait est plate; malgré la grande brisure qu'elle présente, il est facile de se rendre compte qu'elle avait une forme rectangulaire.

---

[1] C'est évidemment par erreur que, dans son dernier travail, González Suárez dit que ces sièges sont faits d'un sable fin qui, mélangé à une matière glutineuse, donnait une pâte aussi dure et aussi compacte que la pierre (**142**, p. 101). Tous les sièges réunis par Saville sont en pierre, à l'exception d'un seul, de très petite taille, qui est en argile (**365**, II, p. 102, *fig.* 8).

L'usage de ces étranges objets, sur lesquels tous les anciens écrivains sont muets, est resté absolument mystérieux jusqu'aux belles recherches de Saville. En général, on s'accordait à les considérer comme des sièges. Toutefois, González de la Rosa avait émis l'idée qu'il s'agissait d'autels portatifs pour les sacrifices au soleil et à la lune : « C'est pour cela, écrivait-il, qu'ils ont la forme d'un croissant qui écrase leurs ennemis ou les êtres malfaisants » (359, p. 90). En réalité, c'était là une pure hypothèse, et les travaux de Saville ont montré depuis lors que l'appellation première était absolument justifiée. En effet, l'archéologue américain a trouvé au Cerro Jaboncillo (365, II, *pl. LXXXVI-LXXXVIII*) une série de figurines en argile représentant des individus assis sur ces sièges. L'étude de ces pièces intéressantes lui a en outre permis de déterminer, dans une certaine mesure, le rôle que ces objets pouvaient avoir parmi les anciennes populations de la région. Certains des personnages tiennent dans une main un oiseau et dans l'autre un tube. Or, Cobo (79, IV, p. 135) et Molina (251, p. 13) rapportent qu'une certaine catégorie de sorciers, appelés *calparicu*, pratiquait la divination en insufflant de l'air dans les poumons d'oiseaux sacrifiés. Saville suppose avec juste raison que ces curieuses terres cuites doivent représenter une scène de sorcellerie similaire et, par suite, que les sièges auraient été des accessoires rituels de cérémonies magiques ou religieuses (365, II, p. 206). De fait, il a pu constater qu'ils étaient primitivement rangés en ordre circulaire, en connexion avec les bas-reliefs, les colonnes et les figures humaines et animales si fréquentes dans la région, dans des enclos, sans doute recouverts d'un toit soutenu par des poteaux, qui semblent avoir été des sanctuaires de famille ou des emplacements réservés au culte (365, II, p. 102). Ainsi se trouve précisé l'usage de ces singuliers objets. Deux autres figurines, trouvées dans la même région, au Cerro Jaboncillo et dans les environs de Bahia de Caráques (365, II, *pl. XC, fig.* 1, *pl. CIV, fig.* 5), démontrent d'ailleurs la signification symbolique que les figures animales des supports des sièges avaient aux yeux des Indiens : toutes deux représentent un individu debout sur le dos d'un quadrupède représenté dans la même position que dans les œuvres sculptées. Le caractère rituel d'un de ces objets en particulier ne semble pas douteux et Saville déclare qu'il s'agit certainement d'un brûle-encens (365, II, p. 230).

Des sièges absolument identiques à ceux de Manabí n'ont été rencontrés dans aucune autre région américaine ([1]), mais de l'étude comparative très documentée que Saville a faite des objets similaires en bois et en pierre fabriqués par un grand nombre de tribus du Nouveau-Monde, il ressort clairement que les spécimens de la

---

([1]) González de la Rosa (359, p. 89) dit qu'un siège identique provenant de Timaná ou de San Agustin a été figuré par Rivero et Tschudi. Il s'agit de l'objet que tient dans ses mains une des statues représentées dans la planche XXXIX (et non XXVII, comme il l'indique) de l'album publié par les célèbres américanistes (344). A vrai dire, nous ne pouvons trouver dans cet attribut la moindre analogie avec les sièges de Manabí. Selon le même auteur, on aurait rencontré plus au Nord encore, près d'Inzá, des sièges de pierre; nous n'avons pas trouvé mention de cette découverte dans la littérature.

côte équatorienne, malgré leur forme spéciale, ne sauraient en être séparés (365, II, p. 103-123, *pl. I-III*).

Nous ignorons à quelle tribu il faut attribuer la fabrication de ces sièges, aussi bien que des sculptures si fréquentes le long de la côte de Manabí. L'hypothèse de Wiener (435), suivant laquelle ils seraient l'œuvre des Cañaris, dont les Colorados actuels seraient les descendants, ne s'appuie sur aucun argument sérieux et est du reste en opposition formelle avec les renseignements précis que nous possédons sur l'habitat de ces deux tribus.

23. PIERRE A CUPULE.

Nous n'avons rencontré en Équateur qu'une seule pierre à cupule, à proximité de l'hacienda d'Isavieja, tout près du chemin qui conduit au village de Cañar. C'est un gros bloc de $1^{m},50$ de long sur $1^{m},20$ de large qui porte, sur sa face supérieure, à peu près en son centre, une dépression de 25^{cm} de diamètre, puis, à 50^{cm} de celle-ci, une profonde rainure dessinant un arc de cercle dont le centre correspond sensiblement à la cupule (*pl. XIV*, *fig.* 1). La largeur de cette rainure est en moyenne de 35^{cm}; sa profondeur est plus grande dans sa partie moyenne qu'à ses extrémités.

Des pierres à cupules ont été signalées dans diverses régions de l'Amérique du Sud, au Pérou, à Concacha et à Vilcashuaman (98, p. 132, 135), dans la Puna d'Atacama (11, p. 11), dans la région diaguite (14, p. 14, *fig.* 7; 47, I, p. 108), dans la Sierra de Santa Bárbara (47, II, p. 848) et dans celle de Córdoba (227), dans les provinces de San Luis et de Mendoza (18, I, p. 512, 514), au Brésil (238, p. 196, *fig.* 155), et enfin près du rio Quilpué, au Chili (125, p. 275), où elles seraient abondantes dans les provinces centrales, vers la région côtière (247, p. 222) et en pays araucan (145, p. 211-216). Mais, dans aucune de ces contrées, on n'a observé de cupules avec dépression en arc de cercle comme sur notre exemplaire. Pour trouver des dispositions semblables, il faut remonter dans l'Amérique centrale et septentrionale (238, p. 189-200). Dans la classification de Mallery, notre roche à cupule avec cercle incomplet correspond à une des formes du type 2 (238, p. 190, *fig.* 147).

La signification de ces cupules est très discutée. Avec un grand nombre d'auteurs (124, p. 21; 227), Boman (47, I, p. 109) penche à croire que ce sont des mortiers; Medina émet l'hypothèse qu'elles servaient à un jeu indien, consistant à lancer d'une certaine distance de petits cailloux dans les diverses cavités de la roche (247, p. 223-224) et c'est une explication du même ordre qui nous a été fournie par les indigènes équatoriens. Pour d'autres archéologues, il s'agit là de pierres sacrées auxquelles les Indiens rendaient un véritable culte. Bollaert (45, p. 182), Lenz (232, p. 423-426), Cañas Pinochet (67) et Guevara (145, p. 211-215) chez les Araucans, Vaïsse, Hoyos, Echeverría i Reyes chez les Atacameños (415 *bis*, p. 545) ont, en effet, noté la persistance de curieuses

superstitions relatives à ces pierres, en particulier l'habitude d'y déposer, parfois en prononçant des invocations spéciales, de petits morceaux de verre, un peu de nourriture, des fleurs ou quelque autre offrande, dans le but d'obtenir un heureux voyage. Effectivement, un grand nombre de ces roches à cupules se trouvent aux passages réputés dangereux, en particulier à l'entrée des cols élevés qui font communiquer le Chili et l'Argentine. Guevara suppose que ces pratiques sont des survivances d'un ancien culte de la pluie (**145**, p. 246-251).

Nous pensons avec lui que ces pierres ont pu difficilement servir comme mortiers ou comme jeux. Cette hypothèse ne saurait d'ailleurs évidemment pas convenir à celles qui ont été trouvées dans les régions inhabitées de la haute cordillère ou dont les cupules se trouvent placées sur une paroi verticale. Aussi, sommes-nous tout disposés à admettre avec le savant chilien qu'elles servaient plutôt d'autels à offrandes ou à sacrifices.

24. SCULPTURES SUR PIERRE.

Les travaux de Saville (**365**) ont montré combien les populations de la côte équatorienne étaient habiles dans la sculpture sur pierre. Déjà, avant lui, Hamy (**152**, *pl. XXXI, fig.* 100) et González Suárez (**140**, *Atlas, pl. XII-XIV*) avaient donné des spécimens de cet art du littoral. N'ayant pas fait l'exploration de cette région, nous ne possédons aucun document original à ce sujet. Toutefois, grâce à la grande amabilité d'un de nos compatriotes de Guayaquil, M. Marius Maulme, nous avons pu nous procurer des photographies d'une sculpture rencontrée dans l'île de Puná pendant notre séjour en Équateur. En 1904, un individu, en fouillant un monticule de terre à Puná vieja, en face d'El Muerto, découvrit, outre divers objets en cuivre (*pl. XVIII, fig.* 2, *pl. XIX, fig.* 11, *pl. XX, fig.* 1), une grosse pierre, qui portait sur une de ses faces des sculptures. Pour la transporter à Guayaquil, où il pensait pouvoir gagner quelque argent en l'exhibant, il en enleva la moitié environ; sur les photographies que nous en donnons (*pl. XIV, fig.* 2-4), le côté qui fut ainsi retaillé est visible sur la figure 2. Deux animaux sont représentés sur le bloc : l'un est évidemment un crocodile, l'autre est plus difficile à identifier d'après les seules photographies. Il est placé à angle droit par rapport au premier et lui tourne le dos.

Une pierre semblable a été figurée par Rivero et Tschudi (**344**, *pl. XLI*); elle provient du pays des Muiscas. Des sculptures analogues ont été trouvées par Bransford au Nicaragua (**51**, p. 63, *fig.* 120), par Fewkes, à Fuente et à Texolo, dans l'est du Mexique (**117**, *pl. CVII-CVIII*). De son côté, Nordenskiöld (**287**, *pl. VI, fig.* 1-4) en a observé plusieurs à Sina, sur le haut Inambari. Enfin, Wiener (**434**, p. 269) a relevé sur le jambage gauche de la porte du palais de Vilcashuaman une sculpture de grenouille (?) qui présente une ressemblance frappante avec un des animaux figurés sur la pierre de La Puná.

25. GRAVURES SUR ROCHERS.

A en juger par le petit nombre de pictographies équatoriennes publiées jusqu'ici, on serait tenté de croire qu'elles doivent être rares dans ce pays; il est probable que cette rareté tient à une exploration insuffisante du haut plateau. Cependant, au cours de nos multiples voyages, bien que nous n'ayons pas recherché systématique-

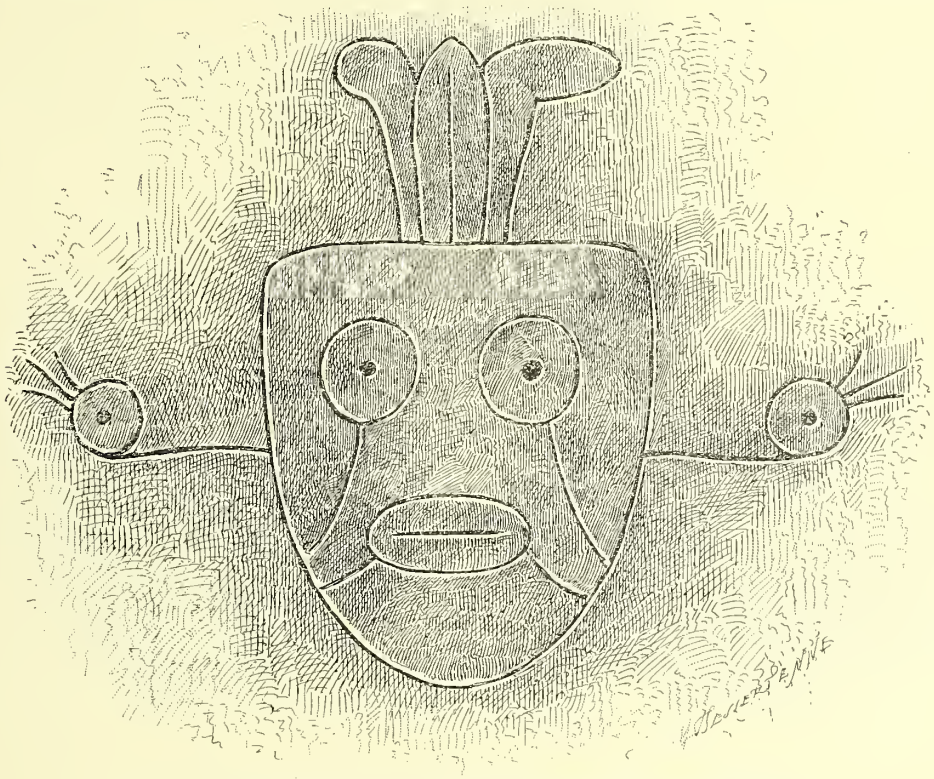


Fig. 57. — Pictographie de la colline de Trancabamba (pays cañari). ($\frac{1}{6}$).

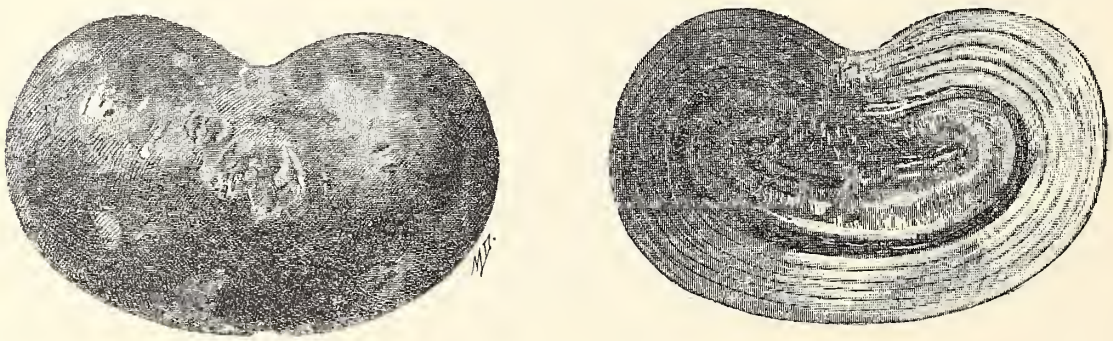
ment ces gravures sur rochers, nous n'aurions pas manqué de les noter, si elles étaient vraiment fréquentes. Or, nous n'en avons relevé qu'une seule, ce qui porte à quatre le nombre de celles qui sont connues jusqu'à ce jour. La première est l'Inti-huayeu sur laquelle nous avons déjà suffisamment insisté (p. 98). Une seconde a été publiée par Wolf (446) qui l'avait relevée sur les bords du rio Caluguru, près de Santa Rosa. La troisième a été décrite par González Suárez (140, *Atlas, pl. XXXVI*); nous l'avons étudiée, sans pouvoir malheureusement en faire ni estampage, ni photographie. Elle est connue dans la région sous le nom de *piedra pintada;* elle se trouve dans la plaine d'Ingües, non loin du village d'El Angel. La plupart des signes qui y sont gravés représentent des êtres humains ou des singes schématisés; il existe aussi

des cercles divisés en quatre ou six secteurs, etc. Il semble bien que tous ces dessins ne datent pas de la même époque et que certains soient relativement récents.

La quatrième pictographie, dont nous donnons la reproduction au $\frac{1}{6}$ (*fig.* 57), se trouve sur une roche à moitié enterrée, sur le sommet de la colline de Trancabamba, au nord du village de Chahuarurcu. Cet emplacement semble avoir été un lieu de sépulture, à en juger par les multiples traces de fouilles faites par les chercheurs de trésors du pays. En face de la colline de Trancabamba, s'en trouve une autre appelée Shaishapa [1], au sommet de laquelle, d'après les dires du guide, existe une pictographie analogue à celle-ci; faute de temps, il nous fut impossible d'aller la relever. Suivant une légende locale, ces deux figures seraient dirigées vers un point de la vallée qui sépare les deux hauteurs, où serait enfoui le fameux trésor des Incas.

26. BÉZOARD.

Dans une tombe de Cojitambo (pays cañari), nous avons trouvé une pierre réniforme d'une symétrie parfaite (*fig.* 58, *a*). Une coupe, pratiquée suivant le grand



a. *b.*

Fig. 58. — Bézoard trouvé dans une tombe à Cojitambo : *a*, l'objet entier; *b*, sa coupe. (Gr. nat.).

axe, montre une structure en couches concentriques (*fig.* 58, *b*). Il s'agit d'un bézoard, probablement de lama ou de quelque animal voisin [2]. La présence de cet objet dans une tombe, qu'aucun indice ne permet de considérer comme post-colombienne, conduit à se demander si les bézoards, qui ont joui dans l'ancienne pharmacopée d'une si grande vogue, n'étaient pas dans le Nouveau-Monde l'objet de quelque croyance superstitieuse.

---

(1) Derrière cette colline, se trouve l'emplacement de l'ancien village cañari de Cañaribamba.

(2) M. Gabriel Petit, professeur à l'École d'Alfort, qui a bien voulu examiner cet objet, nous écrit : « Il ne s'agit pas d'un égagropile, mais d'un calcul, qui ressemble à s'y méprendre à un calcul de cheval. Je pense qu'il s'agit, soit d'un calcul intestinal, soit d'un calcul salivaire, mais je pencherais plutôt pour la première hypothèse. »

Cobo (79, II, p. 323, 326), Acosta (3, I, p. 286-289), Velasco (418, I, p. 87) signalent les précieux calculs qu'on trouve dans le lama, le guanaco, l'alpaca et la vigogne, sans rien dire de l'opinion des Indiens à leur sujet ([1]). Garcilasso est plus formel : selon lui, il n'était pas question de son temps de bézoard (129, II, p. 1082). A s'en tenir à ces témoignages, on serait conduit à admettre que les indigènes n'auraient attaché aucune valeur à ces pierres. En réalité, il n'en est rien, et les bézoards jouaient certainement un rôle dans les pratiques magiques précolombiennes. Dans le dictionnaire de quichua cuzqueño d'Holguin (233), ils sont désignés sous le nom de *illa*, et le célèbre jésuite déclare qu'ils avaient pour propriété d'attirer la fortune. Arriaga de son côté les appelle *quicu* et les range, sans autre indication, dans le groupe des *conopas;* il ajoute cependant que les missionnaires en trouvèrent qui étaient tachés du sang des sacrifices ([2]) (21, p. 15). Comme ces croyances n'ont rien de commun avec celles qu'introduisirent les Européens dans le Nouveau-Monde, nous croyons qu'elles sont antérieures à la découverte.

ÉTUDE PÉTROGRAPHIQUE DES OBJETS EN PIERRE.

Nous avons déjà eu maintes fois occasion d'indiquer, à propos de certains objets, la composition de la roche dans laquelle ils ont été taillés. Néanmoins, nous croyons utile de résumer ici les principaux résultats de l'examen que M. A. Lacroix, professeur de Minéralogie au Muséum, a bien voulu faire de notre collection. Nous ne reviendrons pas toutefois sur l'étude des petits objets, qui a été faite par M. Gaubert, assistant au Muséum, et dont nous avons consigné les résultats dans les pages précédentes.

Des lames minces d'un certain nombre de nos pièces ont été examinées. Voici la détermination précise qu'il a été possible d'en faire :

I. *Hache simple* (*pl. III*, *fig.* 9). — Roche verte amphibolique; andésite très modifiée, appartenant à la série ancienne.

II. *Hache simple perforée* (*pl. III*, *fig.* 14). — Labradorite amphibolique appartenant probablement à la série ancienne.

III. *Hache à oreilles de Chordeleg* (semblable à celle de la *pl. V*, *fig.* 8). — Roche

---

([1]) Dans une relation sur la ville de Cuzco, datée de 1650, l'auteur, Don Vasco de Contreras y Valverde, parle longuement des *piedras vezares*, mais sans indiquer non plus les superstitions indiennes qui pouvaient s'y rattacher. Outre les animaux cités par Cobo et Velasco, il signale le *taruga* (*Cervus antisiensis*) et la *danta* (*Tapirus americanus*), comme pouvant fournir, eux aussi, les précieuses concrétions, celles du tapir étant de toutes les plus estimées (337, II, p. 191).

([2]) *Por Conopas suelen tener algunas piedras bezares que los Indios llaman Quicu, y en esta visita se an allado algunas manchadas con la sangre de los sacrificios.*

compacte montrant à l'œil nu, dans une pâte gris verdâtre à structure porphyrique, des phénocristaux de feldspath blanc laiteux d'environ 2^{mm} et des cristaux de pyroxène noir. L'examen microscopique fait voir que les feldspaths sont entièrement transformés en un mélange de grains de quartz et de divers autres produits secondaires: calcite, épidote, etc.; les phénocristaux de pyroxène, souvent maclés, sont très corrodés, mais non ouralitisés. La pâte est constituée par un mélange d'aiguilles filiformes et de grains d'épidote et de zoisite, avec un peu de quartz, de calcite et de chlorite. Cette roche, très transformée, a été probablement une andésite augitique faisant partie de la série ancienne de la Cordillère.

IV. *Hache à oreilles* (*pl. V*, *fig.* 11). — Schiste amphibolique; roche tachetée de noir, de verdâtre et de blanc, à structure rubanée; il s'agit, selon toute vraisemblance, d'une roche éruptive modifiée par action dynamique et recristallisée. Sa composition et sa structure sont très hétérogènes. L'élément dominant est une amphibole actinolitique presque incolore en lame mince; elle se présente en houppes, en agrégats irréguliers ou en lits schisteux; elle est mélangée soit à de l'albite, soit à des grains de quartz, soit enfin à ces deux substances associées. C'est la localisation en certains points de ces deux derniers minéraux qui détermine la production des taches blanches.

V. *Hache à oreilles* (*pl. V*, *fig.* 3). — Andésite augitique (diabase à structure microlitique), dont le pyroxène est entièrement ouralitisé et le feldspath presque entièrement transformé en produits micacés secondaires.

VI. *Hache à oreilles* (*pl. IV*, *fig.* 4). — Cette roche, ni schisteuse, ni rubanée, montre à l'œil nu des paillettes de mica noir (biotite) réparties dans une masse verte. L'examen microscopique fait voir que cette roche, qui est très altérée, possédait originellement une structure grenue. Actuellement, on ne trouve plus à l'état intact que le mica et des prismes d'apatite associés à des pseudomorphoses en talc ou en calcite d'un ou de plusieurs minéraux disparus. Il existe en outre des lames hexagonales d'hématite secondaire. Il est possible que cette roche ait été une péridotite à biotite ou une roche lamprophyrique.

VII. *Hache à tranchant semi-circulaire* (*pl. VI*, *fig.* 10). — Andésite épidotisée appartenant à la série ancienne.

VIII. *Casse-tête* (*pl. VIII*, *fig.* 2). — Diorite à grands éléments; roche formée d'un plagioclase gris rosé (prédominant), en cristaux atteignant 2^{cm} et d'une chlorite (clinochlore) avec un peu de zoisite. Le feldspath est à peu près entièrement décomposé, de sorte que sa nature est indéterminable.

IX. *Casse-tête de La Capilla, près Cañar* (semblable à celui de la *pl. VIII*, *fig.* 1). — Labradorite appartenant à la série récente.

X. *Casse-tête étoilé* (*pl. VIII*, *fig.* 12). — Quartzite feldspathique.

XI. *Casse-tête étoilé de Huintul* (semblable à celui de la *pl. VIII*, *fig.* 13). — Grès à ciment un peu micacé.

XII. *Casse-tête étoilé de Paute* (semblable à celui de la *pl. VIII*, *fig.* 13). — Andésite à hornblende et à biotite (type quartzifère), appartenant à la série récente.

XIII. *Casse-tête étoilé de Cuenca* (semblable à celui de la *pl. VIII*, *fig.* 13). — Microdiorite quartzifère, appartenant à la série ancienne.

XIV. *Casse-tête étoilé* (*pl. VIII*, *fig.* 9). — Péridotite feldspathique; cristaux de péridot (olivine) enveloppés dans de grandes plages pœcilitiques de pyroxène et de plagioclases basiques; roche très fraîche, mais appartenant peut-être à la série ancienne.

XV. *Casse-tête étoilé de La Capilla, près Cañar* (semblable à celui de la *pl. VIII*, *fig.* 6). — Tuf andésitique, vraisemblablement de la série ancienne.

XVI. *Casse-tête étoilé d'El Angel.* — Roche microlitique formée de phénocristaux de labrador, distribués dans une masse très cristalline de plagioclase un peu moins basique. Il existe en outre des pseudomorphoses en amphibole presque incolore, très macée, d'un minéral (grands cristaux et microlites), qui a été certainement un pyroxène (peut-être hypersthène). La roche renferme aussi quelques minéraux secondaires : zoisite, chlorite, quartz. Cette roche est une microdiorite à tendance microlitique faisant très probablement partie d'une série volcanique antérieure à la période moderne.

XVII. *Tête humaine* (*fig.* 54, p. 224, *pl. XIII*, *fig.* 5). — Diorite quartzifère.

XVIII. *Idole* (?) (*pl. XIII*, *fig.* 16). — Andésite récente très cristalline.

Les autres pièces de la collection n'ont été classées que macroscopiquement.

Les objets travaillés sont tous fabriqués avec des roches d'origine indigène; on y trouve des échantillons appartenant aux trois séries géologiques connues en place dans la région :

1° Quelques types schisteux, représentés surtout par des schistes micacés à très petits éléments et des schistes amphiboliques;

2° Des roches éruptives grenues ou microgrenues, de couleur verdâtre, appartenant à une série antétertiaire; elles sont actuellement amphiboliques, mais, au moins en partie, par ouralitisation (ces roches ont été dénommées diorites ou microdiorites). Il existe aussi des andésites ou labradorites plus ou moins altérées, généralement riches en produits secondaires cristallisés, et prenant une couleur verte souvent foncée, suivant la proportion d'amphibole et d'épidote;

3° Des roches volcaniques appartenant à la série la plus récente; les types basiques sont d'ordinaire noirs, compacts et se prêtent bien au polissage, alors que les autres, âpres au toucher, poreux et tendres, se taillant facilement, ont été employés surtout à la fabrication des objets qui ne devaient pas servir comme armes. On trouve dans la collection tous les types connus en place (andésites et labradorites à hypersthène, avec ou sans augite et hornblende). Il faut cependant faire une exception pour l'andésite particulièrement cristalline, d'un type un peu spécial, dans laquelle a été taillée l'idole de La Tola (*pl. XIII, fig.* 16).

Les roches de cette série sont faciles à distinguer de celles de la précédente par l'état vitreux de leur feldspath, qui ne présente aucune des altérations caractéristiques de la série ancienne.

En dehors de ces roches, il existe un certain nombre de petits objets qui n'ont pu être soumis à un examen microscopique et dont l'identification pétrographique n'est donnée que sous réserves. Leur dureté et leur densité font penser que les roches employées à leur fabrication sont de nature quartzeuse : il est assez vraisemblable que leur matière a été empruntée à des amygdales ou à des fentes des roches altérées de la deuxième série.

En terminant, rappelons qu'une petite statuette en roche bleue, appartenant à la collection du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, est constituée par un quartzite à andalousite et dumortiérite : cette roche peut provenir de la série métamorphique indigène, mais elle est inconnue en place dans la région.

CONCLUSIONS.

Bien que nous n'ayons encore passé en revue qu'une partie des collections archéologiques de l'Équateur, il nous paraît utile de résumer dès maintenant les premières conclusions qui paraissent se dégager de cette étude.

Un premier fait ressort de l'examen d'ensemble des objets qui, dans notre série lithique, peuvent être considérés comme des armes ou des outils : c'est l'étroite solidarité qui existe entre les diverses catégories dans lesquelles nous avons dû les répartir. Nous avons eu maintes fois l'occasion de signaler, dans les pages qui précèdent, le côté arbitraire de cette classification, en montrant qu'il est toujours possible de trouver des intermédiaires permettant de passer par une série de transitions insensibles d'une forme bien définie à une autre forme non moins caractérisée. Notre figure 59 n'a d'autre but que de représenter d'une façon objective cette dérivation remarquable des principaux types d'armes ou d'instruments équatoriens. Nous ne prétendons en aucune façon démontrer par là que cette dérivation a dû suivre l'ordre que nous lui assignons dans ce tableau, et que telle forme a été déterminée nécessairement par la forme qui la précède immédiatement. Il est même probable qu'on aurait pu trouver un arrangement différent de celui que nous avons adopté,

en nous basant uniquement sur des ressemblances morphologiques. Toutefois, notre tableau, tel qu'il est disposé, a l'avantage de montrer comment, par suite de transformations continues, l'outil le plus primitif, c'est-à-dire la hache simple néolithique, a pu donner naissance aux outils les plus différenciés de la série. Il montre, en outre, que ces transformations marquent toutes un progrès réalisé, qu'il se manifeste par une meilleure adaptation de l'instrument à son but (en particulier grâce au perfectionnement des procédés de fixation au manche : apparition d'un orifice dans le talon, d'une gorge, d'encoches ou d'oreilles), par des modifications d'ordre esthétique ou par la variété plus grande des formes réalisées. Il semble donc qu'au fur et à mesure que l'outil tendait à se différencier en se perfectionnant, le goût artistique de l'ouvrier se développait en même temps que son habileté technique.

Cette évolution progressive et continue s'est opérée sensiblement dans le même sens dans toutes les régions du haut plateau, mais, fait remarquable, elle semble avoir été beaucoup plus rapide dans les provinces méridionales que dans les provinces septentrionales. Par exemple, en pays pasto, la variété de hache de beaucoup la plus commune est la hache simple néolithique, qui devient presque exceptionnelle dans les provinces méridionales (p. 139), où elle est remplacée par des armes plus perfectionnées. Dans la même région également, la hache à oreilles se présente toujours sous sa forme la plus simple, c'est-à-dire avec des oreilles droites ou relevées, tandis que plus au Sud, dans les pays cañari et cara, les oreilles sont presque toujours réclinées du côté du tranchant, disposition évidemment bien plus favorable à une emmanehure solide (p. 153). La répartition des disques étoilés en pierre prête à des observations analogues (p. 172-173); de même, les crochets de propulseur se présentent sous leur forme la plus simple dans les pays cara et pasto et, sous leur forme la plus complexe, en pays cañari (p. 194-196).

En somme, l'outillage se perfectionne et se complique régulièrement du Nord vers le Sud, et quoique évidemment contemporaines et essentiellement semblables, les diverses civilisations andines se comportent comme si, chronologiquement, elles appartenaient à un âge d'autant plus reculé qu'on s'avance du Sud vers le Nord. En d'autres termes, il semble que chacune des industries locales qui s'échelonnent le long de la vallée interandine, de la Colombie au Pérou, soit restée comme un témoin des étapes successives que les mêmes formes d'outil ont dû parcourir au cours des âges dans leur différenciation progressive.

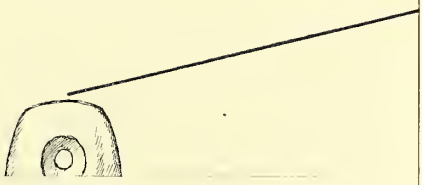
Et, si sortant des limites de l'Équateur, nous étendons notre comparaison au Pérou, nous constatons que cette évolution s'y poursuit d'une façon progressive et continue. A tous les points de vue, en effet, l'industrie équatorienne ne semble différer de l'industrie péruvienne primitive que par un caractère archaïque plus prononcé. Bien que l'étude des objets en métal doive nous apporter des arguments importants à l'appui de cette thèse, l'examen des objets en pierre nous en fournit déjà des preuves assez nettes pour que nous croyons devoir y insister dès maintenant,

Par exemple, la hache néolithique simple et la hache à gorge, dont la banalité même en Amérique démontre, selon nous, qu'il s'agit là de formes très primitives de l'outillage indigène, se rencontrent en Équateur, alors qu'elles sont exceptionnelles ou même totalement inconnues au Pérou (p. 140, 142, 143). Par contre, toutes les autres variétés de haches sont communes aux deux pays, et lorsque l'équivalent en pierre ne se retrouve pas au Pérou, comme c'est le cas pour la hache à tranchant semi-circulaire, on y rencontre, ainsi que nous l'avons montré (p. 156, p. 162, note 1), l'équivalent en cuivre. De nombreux faits du même ordre nous seront révélés par l'étude comparative de la métallurgie des deux pays. Cela prouve, à notre sens, non seulement que la civilisation péruvienne ne s'est pas développée entièrement sur place, mais qu'on doit en chercher les origines dans la civilisation demeurée beaucoup plus primitive des hauts plateaux équatoriens. C'est là un point important sur lequel nous aurons à revenir plus tard.

Un fait non moins intéressant nous a été révélé par l'examen pétrographique des objets de notre collection : tous, sans exception, sont fabriqués avec des roches indigènes; il y a donc tout lieu de croire qu'ils ont été exécutés sur place; par suite, nous sommes en droit de penser que ceux d'entre eux, dont la forme rappelle celle de pièces rencontrées dans des régions plus ou moins distantes, ne sont pas parvenus dans la vallée interandine par suite du hasard des échanges, mais qu'ils sont les produits d'une industrie locale orientée dans le même sens que l'industrie des pays qui nous ont fourni ces termes de comparaison. On pourrait, il est vrai, objecter qu'il s'agit là exclusivement de phénomènes de convergence. Mais à notre avis, cette conception qui peut être satisfaisante pour expliquer la présence dans un grand nombre de régions d'outils très simples de forme, comme la hache néolithique ordinaire ou la hache à gorge, ne saurait suffire à expliquer les similitudes d'instruments de forme plus compliquée, qu'on rencontre exclusivement dans une aire bien déterminée et continue, englobant des régions où les conditions de milieu sont absolument différentes.

Dès lors, si les ressemblances relevées ne sont dues ni à des emprunts occasionnels, ni à des phénomènes de convergence, elles ne peuvent s'interpréter que par une parenté plus ou moins lointaine des civilisations des peuples chez qui on les observe, et prennent une valeur démonstrative considérable. C'est ainsi qu'en Équateur, à côté de formes banales, dont l'étude de la répartition n'est pas cependant dénuée d'intérêt, comme nous l'avons montré plus haut, nous rencontrons des objets en pierre dont la présence permet, selon nous, de soupçonner dès maintenant les influences qui, à des époques diverses, ont fait sentir leur action dans ce pays, notamment dans le haut plateau interandin.

Une influence orientale nous est révélée par la présence en Équateur de la hache à encoches, de la hache à oreilles, de la hache à tranchant semi-circulaire, avec ses multiples variétés, du labret de pierre, des pendeloques de quartz, dont nous



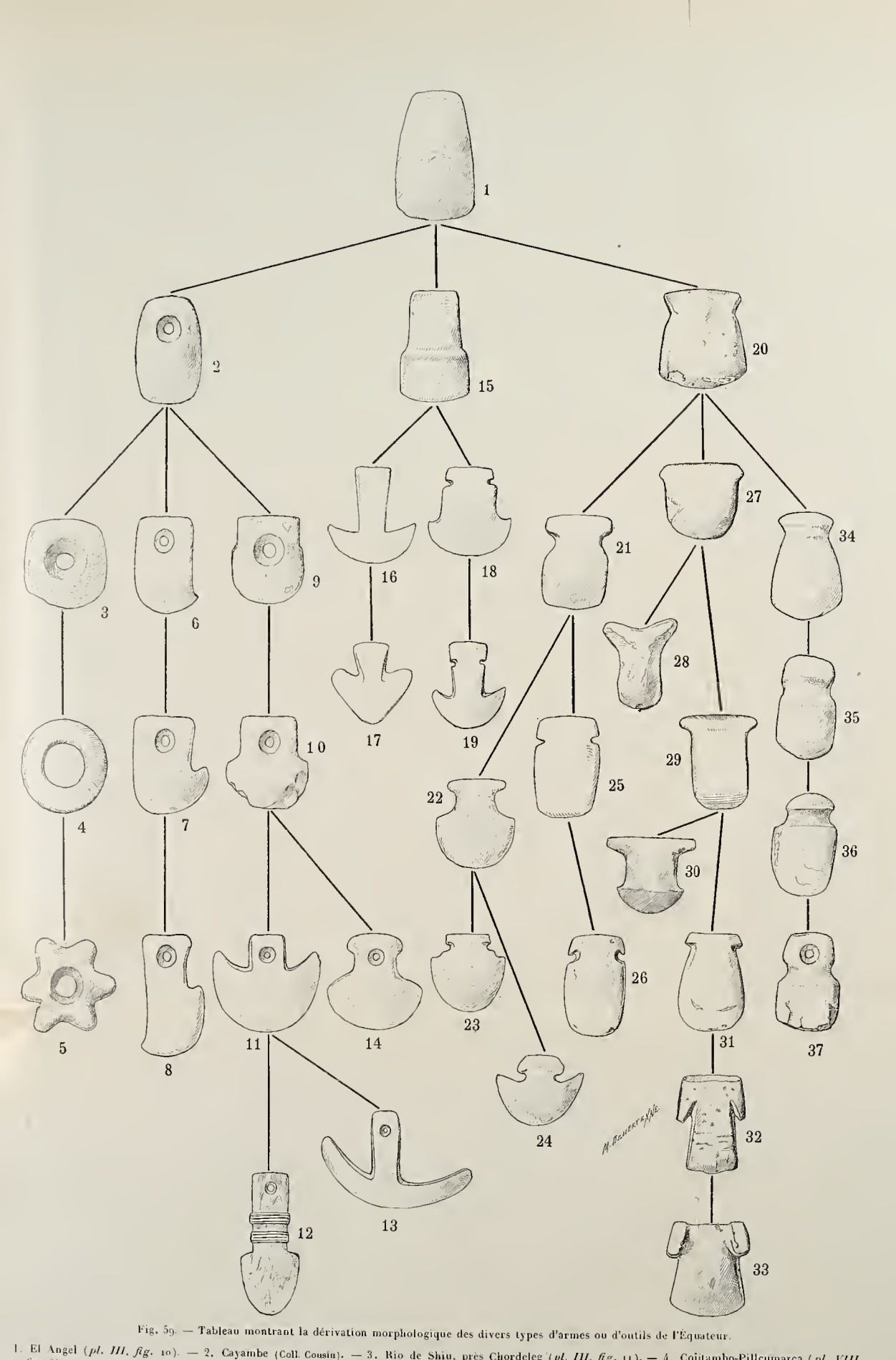


Fig. 59. — Tableau montrant la dérivation morphologique des divers types d'armes ou d'outils de l'Équateur.

1. El Angel (*pl. III, fig.* 10). — 2. Cayambe (Coll. Cousin). — 3. Rio de Shiu, près Chordeleg (*pl. III, fig.* 11). — 4. Cojitambo-Pillcumarca (*pl. VIII, fig.* 8). — 5 Cojitambo (*pl. VIII, fig.* 13). — 6. Cayambe (**92**, *fig. II, p*). — 7. Cayambe (**92**, *fig. II, o*). — 8. Otavalo (**92**, *fig. II, n*). — 9. Baños (**407**, **I**, *pl. XVI, fig.* 21). — 10. Tumbaco (Coll. Cousin). — 11. Pucará (*pl. VI, fig.* 3). — 12. Pifo (**407**, **I**, *pl. XVI, fig.* 23). — 13. La Tola, près Yaruquí (*pl. VI, fig.* 8). — 14. Guano (Tr. n° 9709). — 15. Équateur (Coll. Cousin). — 16. Santa-Lucía, près Quito (**92**, *fig. I, s*). — 17. Équateur (Coll. Cousin). — 18. Équateur (Coll. Cousin). — 19. Chordeleg (*pl. VI, fig.* 10). — 20. Quito (**407**, **I**, *pl. XV, fig.* 14). — 21. Chillogallo (Coll. Cousin). — 22. Équateur (**27**, *pl. XXX, fig.* 4). — 23. Chillogallo (Coll. Cousin). — 24. Région de Cuenca (*pl. VI, fig.* 1). — 25. Environs de Riobamba (**92**, *fig. I, p*). — 26. Vallée de Chillo (Tr. n° 9674). — 27. San Isidro (Coll. Cousin)). — 28. Cayambe (Coll. Cousin). — 29. Chillogallo (Coll. Cousin). — 30. Cotocollao (**27**, *pl. XXXII, fig.* 7). — 31. Riobamba (Tr. n° 9674). — 32. Santa Ines (**407**, **I**, *pl. XVI, fig.* 12). — 33. Vallée de Chillo (Tr. n° 9682). — 34. Minas (*pl. IV, fig.* 5). — 35. Azógues (**27**, *pl. XXVIII, fig.* 2). — 36. La Tola, près Yaruquí (*pl. IV, fig.* 1). — 37. Quito (**407**, **I**, *pl. XVII, fig.* 6).

avons montré la fréquence au Brésil et dans les régions limitrophes (p. 147-163, 211, 220). La hache à tranchant semi-circulaire, notamment, nous permet en quelque sorte de déterminer les étapes et l'extension de ces migrations, dont l'action ne s'est pas fait sentir seulement dans le pays que nous étudions ici. Au Brésil, nous ne la trouvons que sous sa forme la plus simple; puis, tout se passe comme si, de ce centre, elle avait rayonné en tous sens, par les Antilles, vers la région sud-est de l'Amérique du Nord, par l'Amazone, vers le haut plateau des Andes, et au fur et à mesure que nous nous éloignons de ce centre, nous assistons à son évolution progressive. En Amérique du Nord comme en Équateur, l'instrument se perfectionne par l'apparition d'un orifice, d'encoches ou d'oreilles ; en même temps, l'ouvrier, plus maître de sa matière, multiplie les variantes du type originel. Et, comme pour mieux attester l'étroite solidarité de toutes ces formes plus ou moins différenciées, nous retrouvons parfois en Équateur l'outil sous sa forme la plus primitive (*fig.* 59, n°s 16, 17), de même qu'exceptionnellement, nous voyons l'indigène brésilien y apporter les mêmes modifications que l'habitant des hauts plateaux (p. 157, 159, 162).

L'évolution de la hache à tranchant semi-circulaire ne s'arrête d'ailleurs pas là, et nous verrons, aux mains des populations plus civilisées du Mexique, de l'Équateur et du Pérou, l'instrument de pierre servir de modèle à des outils de cuivre absolument identiques.

Ainsi donc, du Brésil aux hauts plateaux andins, nous pouvons suivre en quelque sorte, pas à pas, les transformations successives et continues d'un outil trop particulier et trop spécial pour qu'on puisse vraiment faire intervenir ici des phénomènes de convergence.

L'influence orientale que nous venons de mettre en lumière est si manifeste, que Uhle a pu la discerner même dans la culture beaucoup plus évoluée du Pérou (**411**, p. 7-8). Comme nous espérons l'avoir montré, elle lui serait apparue plus évidente encore si, au lieu de comparer directement la période la plus primitive de la civilisation péruvienne à la civilisation des peuplades de l'Orient américain, il avait été en mesure de rechercher les termes de passage nécessaires entre l'une et l'autre dans des collections équatoriennes suffisamment importantes.

Avec le savant ethnographe allemand, nous pensons que cet élément oriental constitue le substratum de la culture andine.

Nous en voyons la preuve dans ce double fait que nous n'en retrouvons l'influence directe que dans la série lithique et, presque exclusivement, dans les objets de cette série nettement utilitaires (armes et outils), que l'usage du labret avait déjà vraisemblablement disparu dans le haut plateau au moment de l'arrivée des Espagnols (p. 209, note 1). En outre, si cette influence orientale était de date relativement récente, on s'expliquerait mal que l'usage de la pipe n'ait pas été connu des habitants de la Cordillère. En effet, on sait que beaucoup de tribus sauvages actuelles de la région orientale sud-américaine fument à l'aide de pipes

(288 *bis*) et que nombre de ces objets, datant certainement de l'époque précolombienne, ont été découverts au Brésil (281, p. 445-450; 189 *bis*; 190, p. 79-81; 191, p. 553; 214), au Vénézuela (107, p. (455), *fig.* 6; 107 *bis*, *pl. XIII*, *fig.* 13), dans la province de Buenos-Aires (18, I, *pl. VII*, *fig.* 270-272), en pays diaguite (424, p. (378), *pl. VII*, *fig.* 5; 8, XX, p. 285-289, *fig.* 244-248; 216, *pl. XVIII*), dans la vallée du rio San Francisco (284, p. 20, *pl. V*, *fig.* 1), en Patagonie (420, p. 287, *fig.* 63; 300, p. 463) et au Chili (129 *bis*, *Atlas*, *Antigüed.*, *pl. I*, *fig.* 5; 312 *ter*; 247, p. 209, *fig.* 85, 87-91; 144; 145, p. 253-282).

Or, jusqu'ici, aucun objet ayant pu servir à cet usage n'a été rencontré ni en Équateur, ni au Pérou, ni en Bolivie, à l'exception peut-être d'une pièce en pierre réoltée par Bandelier dans l'île Koati, à Iñak-Uyu (30, *pl. LXXVII*). A notre sens, ceci ne peut s'interpréter qu'en faisant remonter l'influence orientale dans ces régions à une époque très reculée, antérieure à la généralisation de l'usage du tabac dans les parties orientale et méridionale de l'Amérique du Sud.

A côté de cette première influence, l'étude de notre série lithique nous révèle une influence septentrionale non moins manifeste. Nous n'en voulons pour preuve que l'identité de certains décors relevés sur des objets de l'Équateur et de la Colombie (*fig.* 52), la similitude des fusaïoles (p. 194) et des crochets de propulseurs en pierre (p. 196) recueillis dans ces deux pays, la ressemblance entre certaines figurines anthropomorphes et zoomorphes (p. 217, 223-226) ou certaines formes de mortiers de notre collection (p. 186) et des objets similaires du Centre-Amérique ou bien encore entre les miroirs équatoriens et mexicains (p. 208-209). De nouveaux arguments en faveur de cette thèse nous seront d'ailleurs fournis par l'étude des diverses séries qu'il nous reste à examiner. Nous rappellerons que la linguistique lui apporte également son appui, puisque l'idiome des Barbacóas et probablement aussi celui des anciens Caras sont apparentés avec les dialectes chibchas de la Colombie et de l'Amérique centrale.

Il nous reste enfin à parler d'une dernière influence qui a agi sur la civilisation équatorienne et qui nous est attestée par des faits historiques : nous voulons parler de l'influence incasique. A vrai dire, si, ainsi que nous l'avons montré, elle a laissé une forte empreinte dans le folklore et les coutumes des anciennes tribus de l'Équateur, elle semble n'avoir eu qu'une action restreinte sur leur outillage lithique. S'il est, en effet, certains objets de notre collection, notamment les beaux mortiers cylindriques (p. 185), les petits lamas votifs ou *enq'a* (p. 186-192), les représentations d'épis de maïs (p. 221-222), dont l'origine péruvienne semble indiscutable, la série lithique équatorienne ne porte pas dans son ensemble la marque profonde de la civilisation des conquérants venus du Sud, et l'explication de cette apparente anomalie est très simple. Au moment où les Péruviens envahirent le royaume de Quito, le cuivre avait à peu près complètement remplacé la pierre dans leur industrie, en sorte qu'ils ne pouvaient introduire dans les pays subjugués que de rares objets pour la fabrication desquels ils continuaient à utiliser la pierre, soit par tradition, soit parce que l'emploi du métal ne leur était pas apparu nécessaire. D'autre part, de ce que nous

avons dit des relations de parenté et même de descendance qui existent entre les deux cultures équatorienne et péruvienne, il ressort que l'invasion incasique ne pouvait guère, au moins dans la catégorie des outils et instruments de pierre, apporter d'éléments absolument nouveaux, puisque les deux industries ne représentent, à notre avis, que des stades de l'évolution d'une seule et même civilisation.

En résumé, l'industrie lithique équatorienne se perfectionne nettement en allant du Nord au Sud, et cette évolution progressive, qu'on peut suivre géographiquement, semble correspondre à celle qui a dû se produire au cours des âges.

A tous égards, cette industrie, considérée dans son ensemble, présente un caractère d'archaïcité plus prononcé que l'industrie péruvienne qui en semble le dérivé immédiat.

L'examen des divers produits de cette industrie permet d'y déceler trois influences dominantes, qui semblent avoir agi dans l'ordre chronologique suivant : une influence orientale, une influence septentrionale et enfin une influence méridionale.

Tels sont les faits primordiaux, que nous nous efforcerons de préciser dans les chapitres qui vont suivre.

CHAPITRE VII.

OBJETS EN BOIS.

Les objets en bois ne se rencontrent qu'exceptionnellement dans les tombes précolombiennes de l'Équateur. Cette rareté provient évidemment de l'humidité extrême de la région, qui a eu pour effet de détruire tous les ustensiles et armes des aborigènes fabriqués dans cette substance.

Nous savons, par exemple, que la *macana* était en usage chez un grand nombre de peuplades du haut plateau et du littoral (p. 24, note 1); or, jusqu'à ce jour, on n'en a pas encore découvert un seul spécimen. Nous avons vu que le propulseur était peut-être encore plus répandu, et cependant le nombre de ces armes recueillies à l'heure actuelle dans des fouilles est insignifiant. En étudiant la question des crochets de propulseur, nous avons fait l'inventaire de ces trouvailles et décrit les deux pièces de notre collection personnelle; nous n'avons donc pas à y revenir ici.

1. GRAINS DE COLLIER.

Dans une tombe d'El Angel, nous avons recueilli un très grand nombre de grains de collier sphériques, de la forme des grains en coquille dont nous avons reproduit un spécimen dans la figure 10 de notre planche XVII, mais de dimensions encore plus réduites; ils ne mesurent, en effet, que 1^{mm} à $1^{mm},5$ de diamètre. L'examen

microscopique, qui a été pratiqué par M. Viguier, maître de conférences à la Sorbonne, a montré qu'il s'agit de graines, dont la détermination exacte n'est guère possible. C'est la seule trouvaille de cette nature que nous ayons faite en Équateur.

2. COMPTEUR.

Il ne nous reste plus qu'à signaler un très curieux objet qui a été tout d'abord sommairement décrit par Bastian (1) (**32**, p. 149, *pl. V*, *fig.* 15, 15, *a*), puis étudié en détail par González Suárez (**139**, p. 25-26, *pl. V*; **140**, *Atlas*, p. 67-75, *pl. III, IV*, *fig.* 1). Il fut découvert au point dit *Patecte*, à l'est et près du petit village de Chordeleg, en pays cañari, dans une sépulture remarquablement riche en pièces précieuses, qui ont été publiées par Heuzey (**164**) sous le nom de *trésor de Cuenca*. La tombe ne renfermait qu'un seul cadavre étendu sur le dos; à ses côtés, étaient disposés un grand nombre d'objets en or : neuf grandes coupes hémisphériques, deux coupes plates (*pl. XXV*, *fig.* 1), cinq haches à tranchant semi-circulaire, à talon perforé ou muni d'oreilles (*pl. XXIII*, *fig.* 4, 5, 9, *pl. XXV*, *fig.* 8), une hache à douille (*pl. XXIII*, *fig.* 10), des ornements d'oreilles ou de nez, plusieurs ceintures, un grossier diadème percé d'ornements à jour, deux sortes de tiares (*pl. XXIII*, *fig.* 2), un grand nombre de plaques circulaires, dont quatre portant des dessins au repoussé (*pl. XXIII*, *fig.* 1, 11, *pl. XXIV*, *fig.* 3) et enfin deux lingots d'or (2) (**164**).

L'objet en bois qui se trouvait joint à ce véritable trésor était une épaisse plaque de noyer (3) de forme rectangulaire, mesurant 33cm de long et 27cm de large. Sur sa face supérieure (*pl. XV*, *fig.* 5), douze compartiments carrés et deux rectangulaires ont été creusés, en ménageant toutefois au centre un espace libre octogonal. A chaque extrémité d'une des diagonales, se détache une saillie prismatique à base carrée de 123mm de côté, dont le sommet présente une case analogue aux précédentes, et qui est elle-même surmontée d'une saillie secondaire de 73mm de côté, présentant exactement

(1) C'est évidemment cet objet que Ratzel a reproduit (**325**, III, p. 657) en indiquant par erreur qu'il est en pierre, qu'il provient du Pérou et qu'il est extrait d'une publication de Squier.

(2) En plus de ces objets, il y aurait eu dans cette tombe, d'après González Suárez (**140**, *Atlas*, p. 87), une plaque d'or gravée et une couronne ou *llauto*, dont nous donnerons plus loin la description d'après cet auteur.

La plupart de ces objets précieux, à l'exception de quelques pièces qui ont été données au Musée d'Ethnographie du Trocadéro par M. Raffenot, ont été fondus, après avoir été étudiés par Heuzey. Un heureux hasard nous a fait retrouver les photographies de ces pièces qu'Angrand avait dû faire exécuter à l'époque et qu'il avait jointes à un tirage à part du travail d'Heuzey, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, où il figure sous la cote : P. Angrand, 360. Bien que les épreuves aient un peu pâli par suite de leur ancienneté, nous avons pensé qu'elles présentaient une valeur documentaire supérieure aux dessins d'Heuzey; aussi, avons-nous cru utile de les faire reproduire en phototypie, après une retouche convenable. D'ailleurs, un certain nombre des objets que nous publions n'avaient pas été figurés par cet auteur.

(3) González Suárez avait d'abord pensé que cet objet avait été taillé dans un morceau de *chonta* (*Bactris sp.*) (**139**, p. 25). A un nouvel examen, il a reconnu qu'il s'agissait en réalité de noyer (**140**, *Atlas*, p. 73).

la même forme. Les rebords, qui limitent les différentes cases, ont une largeur uniforme de 16^{mm} et sont creusés d'une rigole.

Les faces latérales (*pl. XV, fig.* 3) sont ornées de gravures intéressantes : c'est d'abord une série de têtes humaines de profil (3 sur les petits côtés, 4 sur les grands), toutes semblables, séparées l'une de l'autre par un dessin géométrique de forme rectangulaire. En outre, au niveau de la partie élargie, correspondant aux deux saillies de la face supérieure décrites plus haut, se trouve représenté un crocodile, autour duquel le même signe réniforme est figuré trois fois; ces gravures sont répétées quatre fois sur tout le pourtour, elles sont symétriques deux à deux par rapport à la diagonale qui réunit les angles près desquels elles se trouvent.

La face inférieure de l'objet (*pl. XV, fig.* 6) est divisée en 12 carrés égaux, dont chacun renferme le même décor en rosace.

Au moment de la découverte, l'objet était recouvert d'une mince lame d'argent, fixée sur le bois à l'aide de clous, d'argent également, aussi fins que des épingles [1] (140, *Atlas*, p. 68).

L'original de cette intéressante pièce s'est malheureusement perdu, mais deux moulages en ont été conservés; l'un se trouve au Musée de Santiago de Chile, l'autre a été envoyé par Bastian au Musée d'Ethnographie de Berlin. Les figures que nous en donnons ont été exécutées d'après des photographies d'une réplique de ce dernier moulage, qui nous a été envoyée par M. le professeur Seler.

Des objets en pierre similaires, parfois identiques, ont été rencontrés par Wiener, au Pérou, à Huandoval, près du mont Chucana, à Cabana et à Urcon (434, p. 777). Des deux moulages qu'il a rapportés au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, l'un est de forme rectangulaire et, par la disposition de ses compartiments, est tout à fait comparable à notre pièce équatorienne; l'original avait été trouvé à Chucana; c'est celui qui a été représenté par Wiener (434, p. 778). Le second est de forme plus arrondie, moins symétrique (*pl. XV, fig.* 4). Sa provenance exacte n'est pas indiquée, mais on peut supposer qu'il provient d'une des localités citées plus haut.

Le Musée d'Ethnographie de Berlin possède deux pièces analogues, quoique de dimensions beaucoup moindres [2]. La première (*pl. XV, fig.* 1) est une plaque rectangulaire de serpentine gris jaunâtre, de structure porphyrique, avec cristalloïdes de couleur noirâtre, mesurant 15^{cm} de long sur 14^{cm} de large, épaisse de 2^{cm} environ, dont la face supérieure est creusée de huit cavités à peu près carrées et égales et d'une cavité rectangulaire beaucoup plus grande. Elle provient de Laurel, dans la vallée de Chieama. La seconde pièce, trouvée à Pachacamac, a été figurée par Baessler

---

[1] C'est évidemment à ce revêtement métallique que nous devons la conservation des rares objets en bois qui ont été trouvés dans les tombes de l'Équateur. Tous ceux qui en étaient dépourvus, en particulier les *macanas*, les propulseurs usuels et tous les ustensiles d'usage courant : cuillers, aiguilles, épingles, etc., se sont rapidement décomposés sous l'influence de l'humidité.

[2] C'est à l'amabilité de M. Seler que nous devons tous les renseignements et documents relatifs à ces pièces péruviennes. Nous sommes heureux de lui en exprimer publiquement notre grande reconnaissance.

(22, *pl. CLII, fig.* 417). C'est une plaque circulaire d'un bois assez léger, dont l'épaisseur n'atteint pas 2cm et dont le diamètre est de 80mm. Comme la précédente, elle porte une série de compartiments symétriquement disposés (*fig.* 60).

Enfin, M. Seler nous a communiqué les photographies de deux objets en pierre rentrant dans le type ordinaire rectangulaire, qui font partie de la collection de M. A. Greuter à Caraz. L'un est entier et nous en donnons une reproduction (*pl. XV, fig.* 2), qui permettra de juger des grandes ressemblances qu'il présente avec

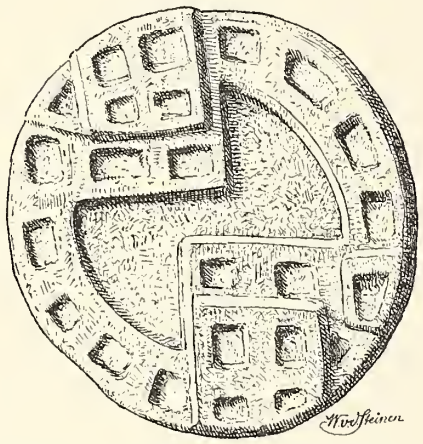


Fig. 60. — Compteur en bois de Pachacamac, d'après Baessler (22, *pl. CLII, fig.* 417). ($\frac{2}{3}$).

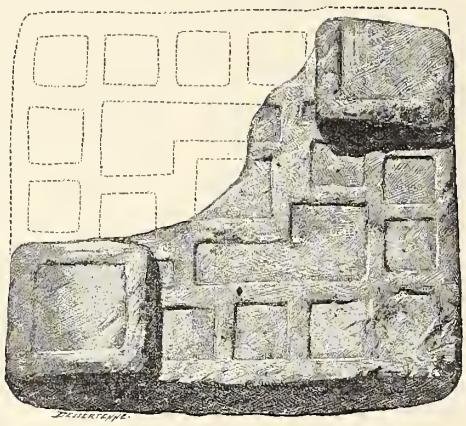


Fig. 61. — Compteur en pierre de Caraz (Pérou), d'après une photographie communiquée par M. Seler. ($\frac{1}{6}$).

notre spécimen du pays cañari; le second, en partie brisé, ne diffère du premier que par des détails secondaires, ainsi qu'on pourra s'en rendre compte par le dessin en partie reconstitué que nous en avons fait faire (*fig.* 61). Ces deux spécimens mesurent 36cm, et ont une épaisseur de 2cm.

La similitude de notre pièce équatorienne avec tous ces objets péruviens nous indique nettement quelle en est l'origine. Mais, ce rapprochement ne nous éclaire pas beaucoup sur sa destination réelle.

Pour Bastian (32, p. 149), il s'agit du plan d'une ancienne ville incasique.

Cette hypothèse a été reprise par González Suárez, qui a tenté de la préciser. Pour l'historien équatorien, en effet, l'objet découvert à Pateete est le plan du lieu sacré de Chordeleg [1], et il croit pouvoir en expliquer ainsi tous les détails avec la plus grande facilité : les deux saillies symétriques de la face supérieure représentent les collines de Llaver et de Zhaurinzhi, qui étaient autrefois taillées en forme de

[1] Il est certain que les tombes de Chordeleg sont très riches en or, mais est-ce suffisant pour en conclure que cette localité était un lieu sacré? Nous ne le pensons pas, car, dans la même région des Cañaris des sépultures aussi riches ont été découvertes en plusieurs endroits, notamment au Sigsig et à Cojitambo.

pyramides à étages superposés (1); les différentes cases sont les sépultures de rois ou de prêtres de la nation cañari, dont les figures gravées sur les côtés sont les portraits; l'espace libre réservé au milieu de ces cases indique une zone où aucune tombe n'avait été creusée, et correspond à la place du village actuel, où les recherches des *huaqueros* ont toujours été vaines; enfin, les quatre crocodiles symétriques indiquent que Chordeleg est entouré de toute part par des rivières, et leur orientation indique le sens du courant, double induction qui se trouve confirmée par l'examen des lieux (**139**, p. 26-27; **140**, *Atlas*, p. 68-71).

Cette première partie de l'interprétation de González Suárez pourrait être admise à la rigueur, malgré la très large part d'hypothèse qu'elle comporte; mais il est impossible de suivre plus avant l'historien équatorien dans ses inductions, lorsque, tout en reconnaissant les ressemblances qui existent entre son *plan* et les pièces péruviennes de Wiener, il persiste à le considérer comme une œuvre propre des Cañaris (**142**, p. 36) et tente de prouver, par l'étude des signes qui s'y trouvent gravés, l'origine quiché de cette tribu. Voici d'ailleurs ses arguments.

L'image du crocodile se retrouve dans la forteresse de Xochicalco, attribuée aux Toltèques; elle est également un des signes du calendrier des Indiens du Michoacán et représente les *eaux abondantes* et le *déluge* dans la mythologie maya. Les dessins réniformes et rectangulaires correspondent à des hiéroglyphes mayas, et les rosaces présentent une grande similitude avec le cinquième signe des jours dans le calendrier maya. Quant à la forme des collines de Llaver et de Zhaurinzhí, elle est celle des *teocallis* mexicains (**139**, p. 30; **140**, *Atlas*, p. 70, 74, 77). A ces *preuves* archéologiques, González Suárez en ajoute d'autres d'ordre linguistique, en interprétant, par la langue quiché, les anciens noms de lieux de la région (2).

---

(1) Suivant González Suárez, cette disposition n'est plus visible que sur la colline de Llaver, mais il suppose que les travaux agricoles en ont fait disparaître les traces sur celle de Zhaurinzhi (**139**, p. 26-27; **140**, *Atlas*, p. 70).

(2) Voici les étymologies proposées par González Suárez (**140**, I, p. 176-180, *Atlas*, p. 35, 71; **141**, p. 16) :

Llaver = *Tzac-er* « edificio de cal y canto levantado u acarreado ».

Zhaurinzhi = *Tzac-ri-tzi* « este es el edificio de los cautivos » (*tzac* « edificio construido de cal y canto », *ri* « este », *tzi* « cautivo, esclavo »).

Chordeleg = *Chob-or-he-zek* « ellos se ponen en camino, gimiendo » (*chob* « encaminar, ponerse en camino », *or*, particule qui, postposée au verbe actif, le transforme en verbe neutre, *he* « ellos », *zek* « sollozar, gemir »), ou bien *Choh-or-eh-zep* « agujerear hoyos como hornos y arreglarlos en el suelo » (*choh* « horno », *or* « agujerear », *eh*, particule du pluriel, *zep* « fundar, asentar un pueblo, poner plan, juntar »).

Patecte = *Pa-tec-zec* (*pa* « sobre, encima », *tec* « amontonar », *zec* « cosa escondida debajo de tierra, tesoros »).

Leoquina = *Teuh-can-i-ha* « agua, donde la culebra se enfrió á si misma » (*teuh* « enfriarse », *can* « culebra », *i* « se », *ha* « agua »), ou bien *Lae-oquizah* « ahí se introdujo » (*lae* « ahí, allí debajo », *oquizah* « meter, introducir »).

Cañari = *Can-ah-ri* « estos son los de la culebra » (*can* « culebra », *ah*, affixe de possession, *ri*, pronom démonstratif).

Peleusi = *Uleu-zih* (*uleu* « tierra, lugar », *zih* « arbol de flores blancas » ou « alegrarse »).

Tuapdondeleg = *Cah-al-bom-be-teh* « camino que se ensancha, hermoso, como el cielo » (*cah* « cielo », *bom*

Nous ignorons si la démonstration de González Suárez a entraîné la conviction de nombreux américanistes; pour notre part, elle nous paraît singulièrement fragile, et si les populations mexicaines ont eu une influence sur la civilisation précolombienne équatorienne, il faut en chercher des preuves dans des similitudes moins vagues, dans des rapprochements moins contestables, et surtout dans des étymologies moins douteuses que celles que nous venons d'exposer.

L'historien équatorien semble d'ailleurs avoir oublié que le point de départ de ses inductions est lui-même une simple hypothèse et qu'il n'est nullement certain que le curieux objet découvert à Pateete soit un plan, comme l'a suggéré Bastian.

Wiener, en effet, a proposé une tout autre interprétation de ces objets. Pour lui, il s'agit de *compteurs*, qui « reposent sur un principe d'addition et de multiplication semblable à celui des *quipos*.... La comptabilité s'y faisait avec des fèves ou avec des cailloux de toutes couleurs. Le caillou marquant une unité dans le plus petit champ doublait de valeur dans un champ plus grand, triplait dans le champ central, sextuplait dans le premier étage et avait douze fois sa valeur sur la plate-forme supérieure. La couleur des fèves ou des graines indiquait ou la tribu ou la nature du produit » (434, p. 777).

Wiener n'indique pas malheureusement la source où il a puisé ces intéressants détails. Son interprétation n'en est pas moins fort séduisante, car elle explique l'unité de type de ces *compteurs*, unité qui se concilie mal, il faut le reconnaître, avec l'hypothèse de Bastian et de González Suárez. En effet, s'il s'agit de plans, cette unité ne se conçoit qu'en admettant que la disposition des lieux représentés était partout la même, supposition au moins improbable.

Cette objection n'est d'ailleurs pas la seule que soulève l'explication proposée par les deux archéologues. En effet, si l'on se reporte aux textes sur lesquels elle s'appuie, on constate que les indications qui s'y trouvent consignées sont ou trop vagues ou trop précises pour qu'on puisse en faire l'application aux objets que nous étudions ici.

Balboa écrit que Tito-Atauchi, au cours de sa campagne dans la région de Chachapoyas, envoya à Huásear *une description du pays et de la situation du fort ou pucará* (25, p. 223). Rien dans cette phrase n'autorise à supposer, comme Bastian l'a fait, que le général péruvien ait levé le plan de la région.

Le texte de Castellanos, cité par González Suárez, est plus formel. Le chroni-

---

« hermoso », *al*, suffixe qui s'adjoint aux substantifs et les transforme en adjectifs, *be* « camino », *teh* « abrir, ensanchar »).

Tamalaycha = *Tamal-ichah* (*tamal*, « el que junta, el que recoge lo esparcido, el que aumenta », *ichah* « comida, hierba, toda cosa comestible »).

Bolo boc = *Bolobic* « redondo ».

Biblián = *Bilibak* « tortuoso, el que no va derecho ».

Sigsig = *Zihzic* « derecho, liso ».

queur rapporte, en effet, que Benalcázar reçut d'un cacique, appelé Chaparra, le dessin du royaume de Quito, mais il spécifie que ce dessin était exécuté sur toile [1] (69, p. 446); c'est donc par une interprétation toute gratuite qu'on peut appliquer cette phrase aux objets en bois ou en pierre de l'Équateur.

Reste le témoignage de Garcilasso : « Quant à la Géographie », écrit-il, « ils en eurent assez de cognoissance, pour tirer des plans, et faire des modelles, et des desseins de leurs Provinces et de leurs villes.... Je me souviens à ce propos d'avoir veu représentée à leur mode la ville de Cozco, et une partie de sa frontière, ensemble les quatre chemins principaux, le tout fait de terre, de caillous, et de petits bastons ajustez à leur compte, et à leur mesure, avecque ses places, ses Carrefours, et ses ruës; iusques là mesme qu'on y remarquoit les trois ruisseaux qui passent par cette ville, ce qui estoit une chose admirable à voir. Là se voyoit encore représenté le paysage d'alentour avec ses Montagnes, ses Colines, ses Costaux, ses Plaines, ses Rivières, et ses Ruisseaux; le tout si naïvement, que le meilleur Cosmographe du monde n'eust pas eu l'esprit de le mieux faire [2] » (129, I, p. 259).

Nous ne tirerons pas argument du fait que ce plan de Cuzco était fait avec une sorte de mortier et non en pierre ou en bois, car il est évident que, puisque les Péruviens savaient faire des plans en relief, ils pouvaient fort bien en varier la matière. Ce texte prête à une remarque beaucoup plus intéressante à notre sens; nous avons tenu à le reproduire intégralement, parce qu'il permet de se faire une idée très nette des œuvres topographiques indigènes : c'étaient des représentations aussi précises que possible des lieux, où, sans souci de leur valeur relative, tous les détails trouvaient place, des copies fidèles de la réalité, en ce sens que tous les accidents de terrain y étaient indiqués, mais d'où toute interprétation, toute stylisation était par suite absente. On aurait d'ailleurs pu le prévoir, même si le texte de Garcilasso n'était aussi clair, car c'est là le caractère de tous les essais cartographiques primitifs. Or, il est évident que les *plans* équatoriano-péruviens, avec leurs formes géométriques régulières, leur symétrie parfaite, supposeraient précisément un sentiment très net de la schématisation, voire de la proportion. Aussi, pensons-nous que le texte de Garcilasso ne saurait en aucune façon leur être appliqué et,

---

[1] *Yendo pues Benalcázar avïado*
Segun que pide militar escuela,
Procurando de ser bien informado
Del reino donde van y su tutela,
Cierto cacique, Chaparra llamado,
Lo mandó dibujar en blanca tela
Con entradas, salidas y defensa
Y de guerreros cuantidad inmensa.

[2] Betanzos (35, p. 108) signale également que l'Inca Yupanqui fit faire, avant de procéder à la réédification de Cuzco, un projet de plan en argile : *Trazó la ciudad é hizo hacer de figuras de barro, bien ansí como él la pensaba hacer y edificar.*

rejetant l'hypothèse de Bastian et de González Suárez, nous rallions-nous, en l'absence de toute autre explication plausible, à celle qui a été proposée par Wiener. Celle-ci n'a, d'ailleurs, pas pour elle que la vraisemblance. Nous avons rapporté (p. 20), d'après Velasco, que les Caras se servaient, pour conserver leurs souvenirs historiques, de casiers à compartiments où ils disposaient des pierres de couleurs et grosseurs diverses. Il est impossible de ne pas établir un rapprochement entre ces objets et les compteurs que nous venons de décrire, car leur emploi repose évidemment sur un principe à peu près identique [1].

CHAPITRE VIII.

OBJETS EN OS ET EN CORNE.

Les objets en os et en corne sont presque aussi rares dans les tombes équatoriennes que les objets en bois, sans doute pour les mêmes raisons.

A. — OBJETS EN OS.

1. GRAIN DE COLLIER.

Nous n'avons rencontré au cours de nos fouilles qu'un seul grain de collier en os; il provient d'El Angel (pays pasto). C'est un simple anneau, sans aucune ornementation (*pl. XVI*, *fig.* 11), que nous nous contenterons de mentionner.

2. POINTE.

Dans une sépulture du Sigsig, nous avons découvert une petite tige d'os effilée à une de ses extrémités, mousse à l'autre (*pl. XVI*, *fig.* 6). Il est probable que cet objet devait être fixé, à angle aigu, à l'extrémité d'une baguette, suivant le procédé employé par un grand nombre de populations primitives américaines pour fabriquer soit des hameçons, soit des flèches.

---

[1] Acosta signale, d'ailleurs, chez les anciens Péruviens un procédé mnémotechnique à l'aide de petites pierres, qui serait en quelque sorte intermédiaire entre le *quipo* et les compteurs que nous venons de décrire : *Fuera de estos quipos de hilo tienen otros de pedrezuelas, por donde puntualmente aprenden las palabras que quieren tomar de memoria* (3, II, p. 108).

3. PITINA.

On trouve avec une certaine fréquence dans les tombes de petits objets formés d'une lamelle d'os allongée, qui s'effile plus ou moins à une de ses extrémités, tandis que l'autre porte une gravure assez grossière représentant une face humaine (*pl. XVI, fig.* 1, 2, 7); quelquefois les bras sont également indiqués. Tantôt, le reste de la lamelle reste entièrement uni, tantôt, il présente un dessin, formé de lignes croisées délimitant des champs où se trouve gravée une fine punctuation, ou de lignes pointillées disposées avec symétrie. Assez souvent, au-dessous de la tête, il y a un trou servant évidemment à la suspension. Les Indiens d'El Angel employés aux fouilles appelaient cet objet *pitina* (1) et pensaient qu'il devait servir à ouvrir l'épi de maïs; ceux de la région de Cañar le désignaient sous le nom de *pikši* (2) et affirmaient que cet outil était employé pour carder les tissus de laine et de coton.

Ces instruments paraissent surtout avoir été en usage chez les Pastos : en effet, González Suárez en figure trois de cette région (**142**, *pl. XXXI, fig.* 3-5) et l'un des nôtres en provient également; toutefois, le second exemplaire de notre collection personnelle a été trouvé dans une localité cañari (Chalaván, près Cañar).

Un objet de forme tout à fait semblable a été rencontré par Hartman dans ses fouilles au Costa-Rica, et le savant ethnographe déclare avoir vu employer par les Indiens un outil identique pour ouvrir l'épi de maïs (**155**, *pl. XXV, fig.* 7, p. 100, *fig.* 185). La remarquable concordance entre cet usage et celui que nous ont signalé nos fouilleurs d'El Angel nous conduit à accepter définitivement cette explication.

4. TUPU.

Sous le nom de *tupu*, on désigne, comme l'on sait, l'épingle qui servait aux femmes à attacher la *manta* sur le devant de la poitrine. En général, dans les provinces méridionales, ces objets étaient fabriqués en cuivre, ainsi que nous le verrons; mais, dans les régions septentrionales, où le travail de ce métal était à peu près inconnu, la matière première employée était l'os; en effet, les trois spécimens connus jusqu'ici de *tupus* en os équatoriens (3) proviennent tous du pays pasto. L'un d'eux, qui a été figuré par González Suárez (**142**, *pl. XXXI, fig.* 2), se termine à son extrémité supérieure par une sorte de crochet surmonté d'une petite figurine représentant un singe. Les deux autres appartiennent à notre collection personnelle et ont été trouvés à El Angel. L'un, qui est en très mauvais état, a la tête ornée d'un décor

---

(1) *Pitina*, en quichua quiteño, signifie « couper » (**99**); *ppitini*, en quichua cuzqueño, a le sens de « rompre » (**233**)

(2) Nous n'avons trouvé ce mot dans aucun dictionnaire quichua.

(3) Bamps a figuré également un poinçon en os, fragment d'épingle ou de *tupu*, de 102^{mm} de longueur, mais sans en indiquer la provenance exacte (**27**, *pl. XXI, fig.* 9).

assez difficile à identifier, mais qui ne semble ni zoomorphe ni anthropomorphe, au-dessous duquel un orifice en forme de fente allongée a été ménagé, sans doute pour la suspension. Le second (*pl. XVI, fig. 4*), dont la pointe seule a été brisée, est orné de deux personnages dont tous les détails du corps et de la figure sont très nettement indiqués. L'un d'eux a la main gauche appliquée sur le ventre, tandis que sa main droite est appuyée sur la région lombaire gauche de son voisin. Celui-ci a le bras gauche relevé et la main posée sur la tête de son compagnon; son bras droit pendant le long du corps est légèrement ramené en avant. Au Pérou, ainsi qu'on pouvait le supposer, le *tupu* d'os est très rare, car il a été remplacé par le *tupu* métallique. Nous n'en connaissons, en effet, que cinq spécimens de cette région, dont un provient d'Ancon (Tr. n° 3095; **71**, *pl. XXX, fig.* 6, 16, *pl. XXXI, fig.* 6). Par contre, dans tous les pays qui se trouvent à la périphérie de l'empire péruvien, il redevient assez fréquent; c'est ainsi qu'on l'a rencontré à Tiahuanaco (Tr. n° 7774), en pays diaguite (**8**, XIX, p. 74, *fig.* 110; **15**, p. 12, *fig.* 5, p. 127, 245; **15** *bis*, p. 435, *fig.* 226; **47**, I, p. 235, *fig.* 13, *a*), dans la quebrada de Humahuaca (**93**, p. 233, *fig.* 177), dans la puna de Jujuy (**47**, II, p. 640, *fig.* 138, *b*), dans la puna et le désert d'Atacama (**11**, p. 28, *pl. III, fig.* 52-53, **47**, II, p. 747, 761, *fig.* 171, *b*, 172, *b*; Tr. n° 40617).

5. AIGUILLE.

Reiss et Stübel ont recueilli à Cañar une aiguille en os, de 12cm,5 de longueur, à chas rhomboïdal (**407**, I, *pl. XX, fig.* 61). C'est là un objet unique jusqu'à ce jour en Équateur, où les anciens Indiens devaient employer de préférence soit les épines, soit les métaux, ainsi que nous le verrons plus loin, pour la fabrication de leurs outils de couture. D'ailleurs, il semble qu'il en ait été ainsi dans toute l'Amérique du Sud. Les aiguilles en os y sont en effet très rares; pour notre part, nous ne connaissons que l'échantillon très fruste trouvé par de Oliveira Cezar dans les environs de Buenos-Aires (**297**, p. 270, *fig. G*) et les fragments recueillis par Ambrosetti à La Paya (**15** *bis*, p. 437-438) [1]. En Amérique du Nord, quelques pièces ont été rencontrées à Loltun (Yucatan) (**398**, p. 68, *fig.* 15), dans la vallée de Mexico (Tr. n°s 5570, 5571, 6308, 6354, 6355), dans le Chihuahua aux environs de Pacheco (**236**, I, p. 68), le Nebraska (**135**, *pl. I, fig.* 2, *g, h, j, pl. IV, fig.* 1, *a-h, o-q*), l'Ohio, le Wisconsin, le Canada oriental (**247** *ter*, p. 452, *fig.* 3; **274**, II, p. 136, *fig.* 540, p. 157, 330), la Colombie britannique (**377**, p. 149, *fig.* 76-79; **378**, p. 421, *fig.* 358; **379**, p. 172, *fig.* 36), et le Kentucky (**381**, *pl. XXXIV, fig.* 17). Chez les Esquimaux enfin, partout où n'a pas pénétré l'aiguille d'acier, on trouve l'aiguille en os ou en ivoire (**44**, p. 523, *fig.* 470; **396**, p. 399, *fig.* 18-20, p. 461, *fig.* 52, p. 492, *fig.* 69; **279**, p. 106).

---

[1] Les tribus du rio Aiarý (haut Amazone) fabriquent encore actuellement des aiguilles en os de singe (**206**, I, p. 118, *fig.* 64).

6. FLÛTE.

Nous ne connaissons qu'une flûte en os de l'Équateur. Elle fait partie de la collection Frandin et son origine exacte n'est pas connue (*pl. XVI, fig.* 14). Elle est constituée par un fragment de diaphyse percé de trois trous circulaires, irrégulièrement espacés, dont le bord est taillé en biseau aux dépens de la table externe de l'os. Par tous ses caractères, elle est identique aux objets similaires trouvés dans diverses localités péruviennes, à Ancon (Tr. nos 3084, 4662, 4751-4755, 4763-4765 ; St.-G. n° 23105; **335**, III, *pl. LXXXIII, fig.* 7), dans les environs de Lima (Tr. n° 20934; **441**, p. 661, *fig.* 322; **34** *bis, pl. XII*), dans la vallée d'Ate au nord de cette même ville (**362**, p. 60), à Pachacamac (**186**, I, p. 160) et à Cajamarca (Tr. n° 4762; **434**, p. 581), bien que certaines de ces pièces, taillées dans des os d'oiseaux, soient de dimensions beaucoup plus réduites.

D'ailleurs, dans un grand nombre de régions américaines, les Indiens ont utilisé ou utilisent encore les os longs d'hommes ou d'animaux pour en faire des instruments de musique plus ou moins perfectionnés : sifflets ou flûtes. Il en est ainsi chez les Patucas du haut Morona (Tr. nos 5842, 5843), chez certaines tribus du Napo (Tr. n° 44648), du haut Orénoque (Tr. nos 31706-31708), du rio Negro (Tr. nos 33281-33285), des rios Tiquié et Caiarý-Uaupés (**206**, I, p. 301, *fig.* 181-182), du Brésil (**441**, p. 652, *fig.* 312), de la Guyane française (Tr. nos 218, 220, 1248, 1249, 24389) et anglaise (**441**, p. 650, *fig.* 309; **192**, p. 309, *fig.* 29; **201** *bis, pl. XXI, fig.* 8), et chez les indigènes de Colombie (**325**, III, p. 681), du Costa-Rica (**441**, p. 624, *fig.* 272-273) et du Mexique (Tr. n° 24535; **297** *bis*, p. 8, *fig.* 12).

En Amérique du Nord, des sifflets ou flûtes analogues ont été signalés chez les Pueblos (**166**, *pl. XVI, fig. a, b, d*), chez les Indiens Hupa (**441**, *pl. LXXIII, fig.* 115-117), chez les Sioux (**319**, p. 236, *fig.* 118), dans le Kentucky (**381**, *pl. XLII, fig.* 2, *pl. LI, fig.* 13-14), l'Ohio (Madisonville) (**274**, II, p. 151, *fig.* 555), le Nouveau-Mexique (**165**, *pl. XIII, fig. a, b, d*), le Dakota méridional (**441**, p. 575, *fig.* 214), le Manitoba (**253**, *pl. IV, fig. b, c*), le Colorado (**293**, p. 118, *fig.* 118), chez les Nez-Percés (**382**, p. 189) et en Colombie britannique (**395**, p. 313, *fig.* 284); mais c'est surtout la Californie, tant continentale qu'insulaire (**319**, p. 235, *fig.* 115-117, p. 237, *fig.* 119-120; **331**, p. 64, *fig.* 243-244; **441**, p. 567-571, *fig.* 204-211), qui en a fourni les séries les plus abondantes. Le Musée du Trocadéro en possède un grand nombre qui lui ont été rapportés de cette région par de Cessac. Les Maidu (**100**, p. 221, *fig.* 57, *b*) usent encore d'un sifflet double en os.

7. TUBES.

Nous avons recueilli dans une tombe de Chordeleg un tube en os (*pl. XVI, fig.* 9), ouvert à ses deux extrémités et fortement coloré en vert par des sels de cuivre. Le long d'un de ses bords libres, se trouve une large échancrure produite certainement par une brisure accidentelle. Toutefois, au fond de cette échancrure, on remarque une encoche demi-circulaire, dont le bord est taillé en biseau aux dépens de la table

externe et régulièrement usé. Il est évident que cette encoche est le reste d'un orifice circulaire qui existait primitivement à ce niveau, et que l'échancrure actuelle est due à la rupture du petit pont osseux qui le séparait du bord libre.

Treize tubes analogues, quoique de dimensions en général un peu plus grandes, ont été rapportés d'Asnapujio (Bolivie) par la Mission de Créqui-Monfort et Sénéchal de la Grange; ils sont également assez fréquents à La Paya (**15** *bis*, p. 438) dans la quebrada del Toro (**47**, I, p. 362-363, 375, *fig.* 78, *c*, *d*, *e*), dans la quebrada de Humahuaca (**93**, p. 234, *fig.* 178), dans la puna de Jujuy (**228**, *pl. II*, *fig.* 30, *pl. III*, *fig.* 35-36; **47**, II, p. 656-657, *fig.* 144) et dans le désert d'Atacama (**47**, II, p. 747, *fig.* 172, *h*, *i*).

En Amérique du Nord, des trouvailles de même ordre ont été faites dans l'Ohio (**274**, II, p. 144, *fig.* 549), dans l'Arizona (**115**, p. 95, *fig.* 53), dans l'État de Washington (vallée Yakima) (**380**, p. 106, *fig.* 97-98), en Colombie britannique (**377**, p. 144, *fig.* 50, p. 154, *fig.* 102; **379**, p. 155) et surtout dans la Californie méridionale et insulaire (**319**, p. 229, *fig.* 105; **331**, p. 64, *fig.* 251; Tr. n°s 4529-4536).

De multiples hypothèses ont été émises au sujet de ces objets. Lehmann-Nitsche et Boman pensent que leurs pièces argentines devaient servir d'étuis, et, de fait, plusieurs de celles qu'a figurées le premier de ces auteurs sont encore entourées de la gaîne de cuir ([1]) qui en fermait les extrémités (**228**, p. 85, 95). Pour Debenedetti, ces objets étaient adaptés, soit à une calebasse (*mate*), soit à un tube de plus grand diamètre, à l'aide de cire ou d'une gomme végétale, et constituaient l'embouchure d'un instrument de musique rudimentaire; l'archéologue argentin a vu, en effet, des instruments semblables encore en usage à Juella, au moment de la fête de San Juan, et plusieurs des spécimens qu'il a recueillis dans la quebrada de Humahuaca, à La Isla de Tilcara, présentent à une de leurs extrémités une profonde entaille comme les embouchures de flûtes ou de sifflets (**93**, p. 235). De Cessac considérait ses pièces californiennes comme des douilles; effectivement, Moorehead et Smith ont trouvé dans l'Ohio (**274**, II, p. 144, *fig.* 549) et en Colombie britannique (**377**, p. 144, *fig.* 50; **379**, p. 164, *fig.* 29, *d*) des tubes en os ou en corne en connexion avec des couteaux de silex ou des haches de pierre. Smith classe comme pipettes certaines des pièces qu'il a recueillies à Lytton et dans le bassin de la rivière Thompson (Colombie britannique) (**377**, p. 154, *fig.* 102; **378**, p. 412), par analogie avec des objets employés dans ce but au cours de certaines cérémonies rituelles chez les Indiens Thompson de la même région (**395**, p. 313, *fig.* 283), tandis que certaines autres, récoltées dans la vallée Yakima (**380**, p. 105-106, *fig.* 97-98) et en Colombie britannique (**378**, p. 428), lui semblent avoir servi à un jeu semblable au *hand game*, très répandu dans toute la région du nord-ouest des États-Unis (Colombie britannique, Washington, Orégon, Idaho, Californie, Nevada, Arizona) (**88**, p. 273-326; **100**, p. 210, *fig.* 55; **382**, p. 254; **395**, p. 275, *fig.* 262).

([1]) Le Musée du Trocadéro possède un petit étui en bois absolument comparable par sa forme et ses dimensions aux tubes en os et qui est encore recouvert en grande partie d'une gaine de peau; il provient d'une sépulture des environs de Chiu-Chiu (Atacama) (n° 40616).

Rau, enfin, qui avait déjà envisagé, il y a de nombreuses années, la plupart de ces hypothèses, ajoute que ces tubes ne sont peut-être que des accessoires de vêtement; il suggère également l'idée qu'ils ont pu, comme les objets similaires en pierre en usage chez les Californiens, être employés par les sorciers pour pratiquer la succion (331, p. 65).

Entre toutes ces interprétations, le choix est difficile. Chacune d'elles renferme indiscutablement une part de vérité, en ce sens que les tubes d'os ont dû servir, suivant les régions, aux usages les plus variés. En ce qui concerne notre pièce équatorienne, il est peu probable, en raison de sa faible longueur, qu'elle ait pu être un manche d'outil; l'orifice latéral qu'elle présentait empêchait évidemment de l'employer pour la succion ou comme pipette, enfin ses dimensions et sa forme diffèrent de celles des accessoires de jeu signalés plus haut. On en est donc réduit par élimination à la considérer, soit comme un étui, soit comme une embouchure d'instrument musical; le fait, qu'elle est perforée latéralement et que cette perforation est identique à celles de la flûte que nous avons décrite plus haut, nous conduit à accepter de préférence cette dernière explication.

8. CUILLER.

González Suárez a figuré (142, *pl. XXXI, fig.* 8) une cuiller en os provenant du pays pasto; le cuilleron est régulièrement circulaire; le manche, qui ne porte aucun ornement, paraît effilé en poinçon. Le savant historien équatorien pense qu'il s'agit là d'un objet postérieur à la conquête, copié par les indigènes de modèles européens. En réalité, rien n'autorise une telle supposition; il est, au contraire, hors de doute que les Indiens n'ont pas appris des Blancs l'usage d'un instrument aussi usuel, et si des objets analogues n'ont pas été trouvés en plus grande abondance dans les sépultures précolombiennes de l'Équateur, cela tient à ce qu'on employait surtout pour leur fabrication le bois, substance que l'humidité a rapidement détruite. Il serait surprenant, en effet, que ces instruments n'aient pas été répandus en Équateur, alors qu'on les rencontre communément au Pérou et dans les pays adjacents. Sans parler des cuillers en métal ou en argile, on a recueilli des cuillers en os à Ancon (Tr. n°s 3092-3093), dans le pays diaguite (55, p. 21, n° 22), dans le désert d'Atacama (Tr. n° 40618) et dans un certain nombre de régions du nord de l'Amérique, suivant Moorehead, qui en figure un spécimen de Salem, dans le Massachusetts [1] (274, II, p. 141, *fig.* 545); des cuillers en bois ont été trouvées à Ancon (Tr. n°s 4786-4792; St-G. n° 17071; 335, III, *pl. LXXXIII, fig.* 1-2), à Pachacamac (408, p. 95, *pl. XVIII, fig.* 19), à Trujillo et à Cajamarca (Tr. n°s 4612, 20779), à Asnapujio en Bolivie (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange), dans la région diaguite (55, p. 21, n° 23; 8, XX, p. 290, *fig.* 249; 15 *bis*, p. 460-462, *fig.* 239), dans la que-

[1] Dans d'autres régions américaines, les Indiens employaient aussi la corne, comme le montrent les spécimens de Californie en corne d'élan figurés par Moorehead (274, II, p. 140, *fig.* 544).

brada de Humahuaca (**47**, II, p. 781), dans la puna de Jujuy (**47**, II, p. 650, 654, 657, *fig.* 138, *c*, *d*, 142, *a*; **228**, *pl. II*, *fig.* 16, *pl. III*, *fig.* 24-25, *pl. IV*, H, *fig.* 4, *pl. V*, C, *fig.* 3, *pl. V*, E, *fig.* 17; **10**, LII, p. 271, *fig.* 22), dans la puna et le désert d'Atacama (**11**, *pl. III*, *fig.* 39-41; **47**, II, p. 736, 759; Tr. nos 40611-40613).

9. FIGURINE HUMAINE.

La seule figurine humaine en os que nous connaissions est une idole (?) trouvée à Chordeleg, qui a été représentée sans description par Bamps (**27**, *pl. XXIV*, *fig.* 9).

10. CACHET.

En terminant l'énumération des rares objets en os de l'Équateur, nous signalerons une curieuse pièce rapportée de Taday (pays cañari) au Musée du Trocadéro par de Günzbourg. A première vue, on serait tenté de la considérer comme une bague. En effet, c'est un robuste anneau muni d'un chaton allongé qui représente un oiseau ou un poisson à deux têtes dans le style des figures héraldiques (*pl. XVI*, *fig.* 8); mais les faibles dimensions de l'ouverture de cet anneau (11^{mm} de diamètre) rendent absolument inacceptable cette explication. En réalité, cet objet devait avoir une destination toute différente, qui nous est fournie par l'ethnographie moderne. Actuellement, en effet, les boulangers équatoriens se servent de cachets de forme semblable, en os, en corrozo ou en fer-blanc, pour imprimer dans la pâte un dessin, qui est leur marque de fabrique et distingue leurs produits de ceux vendus par leurs concurrents. Nous ignorons si cette coutume est d'origine préhispanique ou a été introduite en Amérique par les Européens. Nous pencherions plutôt pour la deuxième hypothèse, car la facture de l'objet recueilli à Taday par de Günzbourg ne nous semble pas indienne; aussi, ne le figurons-nous dans notre série précolombienne que sous toutes réserves.

B. — OBJETS EN CORNE.

On rencontre fréquemment dans les sépultures précolombiennes, en particulier dans les pays pasto (**142**, p. 133) et cañari (**139**, p. 24), des cornes des divers cervidés andins. Il est donc probable que les Indiens savaient travailler cette substance; néanmoins, les objets fabriqués avec elle sont d'une extrême rareté; sans doute, ont-ils été détruits par l'humidité comme les objets en bois.

A part les deux pièces provenant d'Azógues et d'Inga-pirca (*pl. XVI*, *fig.* 3, 5) que nous considérons comme des crochets antérieurs de propulseur et que nous avons décrites en faisant l'étude de ces armes (p. 203), nous n'aurons, en effet, à signaler qu'un fétiche (?) figuré par Bamps (**27**, *pl. XXI*, *fig.* 5) et un petit récipient appartenant à notre collection particulière.

Cet objet (*pl. XVI, fig.* 10), qui a été recueilli à Chordeleg, a une forme régulièrement cylindrique et ne présente d'autre particularité qu'un petit orifice pratiqué le long de son bord libre. Il a pu servir, soit comme étui, soit comme gobelet. Nous n'avons trouvé ni dans la littérature, ni dans les collections du Musée du Trocadéro, aucune pièce qui lui soit strictement comparable; cependant, on pourrait peut-être le rapprocher des gobelets ou étuis en bois, parfois ornés de sculptures, que Boman et Ambrosetti ont découverts au cours de leurs fouilles à La Paya, dans la quebrada del Toro et dans la puna de Jujuy (**15** *bis*, p. 462-463, *fig.* 240; **47**, I, p. 342, *fig.* 75, *b*, II, p. 650, *fig.* 138, *e*, *f*).

CHAPITRE IX.

OBJETS EN COQUILLE.

On rencontre fréquemment dans les anciennes sépultures équatoriennes, soit des coquilles brutes, soit des coquilles plus ou moins travaillées pour les transformer en pendeloques, en grains de collier ou en figurines.

Un certain nombre de ces pièces sont assez facilement identifiables et, avant d'en faire l'étude au point de vue morphologique, nous croyons utile d'en indiquer d'abord l'origine d'après les déterminations spécifiques établies par M. Germain, préparateur au Muséum.

On trouve assez souvent, dans les tombes de la vallée interandine, des valves non travaillées de spondyle, et les *huaqueros* ont remarqué que ces *conchas de perla*, comme ils les appellent, indiquent des sépultures riches. Nous en avons rapporté deux échantilllons recueillis à Machángara, près Cuenca, en pays cañari. L'un est en assez bon état pour que M. Germain le rapporte sans hésitation à *Spondylus limbatus* Sowerby, mollusque assez commun dans la région de Panama. Le second peut appartenir, soit à la même espèce, soit à *Spondylus pictorum* Chemnitz, qui n'a été rencontré jusqu'ici que dans l'île de La Plata.

C'est dans ces valves de spondyles qu'ont été taillées la plupart des figurines cañaries dont nous faisons plus loin l'étude (*pl. XVI*, *fig.* 12, 13, 15, 16), une plaque rectangulaire du pays pasto (*pl. XVII*, *fig.* 26) et les grains de collier qui étaient répandus dans tout le haut plateau et dont nous avons représenté un grand nombre dans notre planche XVII.

L'*Oliva peruviana* Lamarck, espèce commune sur la côte du Pacifique du Pérou et du Chili, est représentée par plusieurs pendentifs provenant du pays pasto (*pl. XVII*, *fig.* 21, 25).

Les grands *Mytilus*, qui fréquentent les mêmes régions, ont servi vraisemblablement à fabriquer les plaques nacrées de formes variées, dont nous avons recueilli

des spécimens à El Angel (pays pasto) et à Jiron (pays cañari) (*pl. XVII, fig.* 12, 24, 32-36).

Une imitation de coquille en cuivre (*pl. XXII, fig.* 10), trouvée à l'hacienda d'Inga-pirca (pays cañari), représente la *Fasciolaria princeps* Sowerby, dont on a découvert un spécimen dans une tombe d'Ancon au Pérou (*pl. XXII, fig.* 14) [1]. Ce mollusque se rencontre surtout, comme *Spondylus limbatus*, entre Panama et Mazatlan, mais il a été signalé aussi récemment sur la côte septentrionale du Pérou et aux îles Galápagos.

A cette espèce doivent être rapportés les grains de collier en forme de cylindre allongé, perforés suivant leur grand axe, dont nous avons récolté plusieurs spécimens au Sigsig et à Jiron (pays cañari) (*pl. XVII, fig.* 15).

Enfin, une pendeloque trouvée dans la même région, à Sinincay (*pl. XVII, fig.* 18), est faite d'une coquille de *Conus* (*Chelyconus*) *purpurescens* Broderip, qui a exactement le même habitat que *Fasciolaria princeps*.

Dans la province de Manabí, Saville a également recueilli au cours de ses fouilles des centaines de coquilles travaillées. Parmi celles-ci, il a déterminé et figuré une *Oliva*, le *Conus* (*Figulinus*) *pyriformis* Reeve, la *Cypræa cervinetta* Kiener, la *Meleagrina margaritifera* Linné (**365**, II, p. 177-178, *pl. LXVII, fig.* 1-6). L'*Oliva* est sans doute l'*Oliva peruviana*, qui vit sur la côte même de l'Équateur; *Conus pyriformis* se rencontre sur le littoral de Colombie et de Panama, *Meleagrina margaritifera* sur le littoral ouest de l'Amérique où elle a été signalée à Acapulco, dans le golfe de Tehuantepec et à Panama. Quant à *Cypræa cervinetta*, son habitat se trouve principalement entre Panama et Mazatlan, mais elle a été signalée récemment sur la côte nord du Pérou et aux îles Galápagos.

Ainsi donc, les coquilles utilisées par les anciens Indiens proviennent soit du littoral même de l'Équateur, soit, et c'est là, à notre sens, un fait important, de régions situées beaucoup plus au Nord, de l'Amérique centrale. Il est probable, comme nous l'ont rapporté Sámanos et Oviedo (**364**, p. 197; **302**, IV, p. 122), que ces coquilles exotiques parvenaient par la voie maritime aux mains des indigènes de la côte et ensuite, par leur intermédiaire, aux populations andines. Ainsi s'explique l'observation des *huaqueros* équatoriens, que nous rapportions plus haut : étant donnée, en effet, l'origine lointaine de ces objets, ils devaient avoir une grande valeur et, par suite, devaient surtout être entre les mains des personnages les plus riches et les plus influents. Nous verrons, d'ailleurs, plus loin que ces coquilles jouaient parmi les tribus équatoriennes un rôle social et religieux que nous essaierons de préciser et qui nous fera comprendre encore mieux leur fréquence dans les tombes riches.

Le commerce de ces coquilles exotiques s'étendait beaucoup plus loin que l'Équateur vers le Sud. Nous avons déjà signalé la coquille de *Fasciolaria princeps*,

---

[1] Cet objet a déjà été figuré par Wiener (**434**, p. 49) et par de Rochebrune (**358**, I, p. 471, *fig.* 182).

découverte par Wiener à Aneon. A Trujillo, on a rencontré également des coquilles de *Conus Fergusoni* Sowerby, espèce spéciale à la région de Panama, et des coquilles de *Spondylus pictorum*, provenant, comme nous l'avons vu plus haut, de l'île de La Plata (**411**, p. 10); une belle aryballe de Cumaná, décrite et figurée par Lejeal (**231**, p. 82, *pl. II*), est décorée de valves de spondyle appartenant à la même espèce.

D'autre part, comme en Équateur, on a rencontré très loin dans l'intérieur des terres, en Bolivie et en Argentine, des coquilles provenant du littoral péruvien. Nous signalerons les spécimens d'*Oliva peruviana* recueillis à Tiahuanaco, à Sansana (quebrada de Humahuaca), à Arroyo del Medio, à Quilmes (vallée de Yocavil) (**47**, II, p. 781, 782, 842; **284**, p. 12, *fig.* 8), les nombreuses valves de *Pecten* (*Pecten purpuratus* Lamarck, d'après Boman) rencontrées à La Paya (pays diaguite) (**47**, I, p. 242, *fig.* 20; **15**, p. 140, *fig.* 74, p. 204, *fig.* 99; **15** *bis*, p. 518-519, *fig.* 285) et les mollusques du Pacifique (malheureusement non déterminés) récoltés par von Roden à Casabindo. dans la puna de Jujuy (**360**, p. 575) et par Moreno sur les rives du rio Dulce, près de Santiago del Estero, et dans la province de San Juan (**276**, p. 211).

Ainsi donc, aux temps précolombiens, un grand mouvement d'échanges existait, à n'en pas douter, entre les populations andines et les populations maritimes [1], et celles-ci allaient parfois chercher fort loin les coquilles qui, par leur entremise, pénétraient ensuite dans le haut plateau.

1. PENDELOQUES ET PIÈCES D'ENFILAGE EN COQUILLE.

Nous signalerons tout d'abord les quelques pendeloques d'*Oliva peruviana* recueillies à El Angel (pays pasto) (*pl. XVII*, *fig.* 21, 25). Pour les adapter à leur but ornemental, les indigènes se contentaient de supprimer la partie correspondant à la spire et de pratiquer du côté de l'ouverture une perforation pour le passage du fil.

Le *Conus purpurescens*, rencontré à Sinineay, près Cuenca (*pl. XVII*, *fig.* 18), a été travaillé exactement de cette façon.

A côté de ces pièces, où la coquille a été conservée presque entière, on trouve des pendeloques rectangulaires ou trapézoïdales (*pl. XVII*, *fig.* 12, 26, 32, 33, 35, 36) ou des plaques allongées percées à chaque extrémité (*pl. XVII*, *fig.* 34). Ces objets proviennent soit du pays pasto (El Angel), soit du pays cañari (Jiron). Nous avons vu qu'ils sont tous taillés dans des coquilles de *Mytilus*, à l'exception d'une plaque d'El Angel (*pl. XVII*, *fig.* 26), qui paraît provenir d'une valve de spondyle.

D'autres pièces d'enfilage affectent les formes les plus variées. Ce sont des cylindres plus ou moins longs et gros, percés dans le sens de leur grand axe, des grains affectant la forme biconique, que nous avons déjà rencontrée sur des objets similaires en pierre, des disques de taille et d'épaisseur variables, et enfin de toutes

---

[1] Boman signale d'ailleurs la continuation de cet ancien commerce de coquilles chez les Indiens modernes de la puna d'Atacama (**47**, II, p. 782).

petites perles sphériques (*pl. XVII, fig.* 1-11, 13-17, 19, 20, 22-24, 30, 31). Toutes ces pièces sont taillées dans des coquilles de spondyle, sauf les grands disques de Jiron (*pl. XVII, fig.* 24), qui sont tirés vraisemblablement d'un *Mytilus*, et plusieurs grands cylindres (*pl. XVII, fig.* 15) trouvés dans la même localité et au Sigsig, qui correspondent à un fragment du rostre de *Fasciolaria princeps*, dont le canal central a été simplement agrandi.

Ces pièces d'enfilage, en particulier celles en forme de disque, sont communes dans beaucoup de localités de la vallée interandine et du littoral : nous en avons recueilli de grandes quantités dans les sépultures de la province du Carchi et du pays cañari ; c'est de cette dernière région que proviennent également les pièces figurées par Bamps (**27**, *pl. XXII*). De Günzbourg en a rapporté un collier complet (taillé dans des coquilles de *Spondylus limbatus*) de Los Tres Molinos, près Guano (pays puruhá) (Tr. n° 9704; **358**, II, p. 315) ; enfin, Saville signale l'extrême abondance des grains en coquille dans ses fouilles du Cerro Jaboneillo (**365**, II, p. 177, *pl. LXVII, fig.* 7), et nous avons eu maintes fois l'occasion de signaler l'usage de ces *chaquiras* chez les anciennes populations de la côte.

En définitive, seuls, les pays des Caras, des Latacungas et des Paltas ne sont pas représentés dans ces séries ; ceci tient, sans aucun doute, à l'insuffisance des collections que nous possédons de ces régions.

Sur la côte du Pérou, de semblables pièces d'enfilage sont fréquentes. Ce sont le plus souvent des fragments quadrangulaires ou parallélogrammiques de coquilles de *Ranella ventricosa* Broderip, de *Ranella argus* Lamarck, et plus rarement d'un spondyle, ou des disques taillés dans des coquilles de *Ceronia donacia* Lamarck (**358**, I, p. 468, 470). Uhle a figuré un pendant et un collier, provenant des fouilles du temple du soleil à Pachacamac, faits en grande partie avec ces rondelles (**408**, p. 95, *fig.* 112, 113), et de nombreux objets de parure de même ordre ont été recueillis à Ancon (**335**, III, *pl. LXXIX, LXXX*). Des trouvailles semblables ont été faites également en Bolivie, à Tiahuanaco (Tr. n° 7780; **407**, I, *pl. XX, fig.* 57-60), dans l'île Titicaca (**30**, *pl. XLIX*), à Asnapujio (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange), à Queta dans la puna de Jujuy, dans la vallée de San Francisco, dans la sierra de Santa Bárbara (**284**, p. 19, *fig.* 14, n° 1 ([1]) ; **47**, II, p. 625, *fig.* 129, n° 17, p. 837, 841-844), dans la sierra de Córdoba ([2]) (**301**, p. 355, *fig.* 96), en Patagonie, le long du rio Negro et dans le Chubut (**420**, *pl. XIV, fig.* 1-5, 11) et en pays araucan (**247**, p. 171).

Récemment enfin, Debenedetti a découvert à Baradero (province de Buenos Aires) des disques taillés dans la coquille fossile de *Corbula* (*Azara*) *labiata* Gray. Selon lui, c'est la première découverte de ce genre dans la région du rio de La Plata ; mais, au XVIIe siècle, les Guaycurus, et, encore à l'heure actuelle, un grand nombre de tribus du Chaco, en particulier les Chorotes et les Mataeos, font des

---

([1]) La pendeloque ovalaire figurée par Nordenskiöld a été taillée dans une coquille de *Bulimus* (*Borus*) *oblongus*.

([2]) L'ornement discoïde publié par Outes rappelle beaucoup par sa forme notre disque de Jiron (*pl. XVII, fig.* 24) ; il est taillé dans une coquille de *Bulimus* (*Borus*) *oblongus* Müller.

colliers avec des disques semblables qu'ils estiment beaucoup, tandis que cet usage n'existe pas chez les Chiriguanos (**94**, p. 409-410).

L'usage de ces grains et pendants de coquille existait également en Colombie, notamment dans la région de Tunja (Tr. nos 2236-2238, 2240 (1); **358**, II, p. 316), chez les Indiens de Cali (**163**, III, 6e Déc., Liv. 3, p. 96) et de la province de Cueva (**302**, III, p. 138) et au Vénézuela (2) (Tr. n° 2133).

Spinden en a aussi découvert de nombreux échantillons dans l'État de Guerrero au Mexique (**383**, *pl. VI*) et, suivant M. L. Diguet, de semblables trouvailles ont été faites également dans les États de Durango et d'Aguas Calientes.

Aux États-Unis, enfin, ces grains en coquille sont extrêmement abondants dans tout le New-England et dans la Californie, tant continentale qu'insulaire (3). Ce sont eux qui constituent l'élément principal des *wampums* (**389**, p. 304-305; **152**, p. 1-2, *pl. I*; **168** *bis*, p. 238, *pl. XXXVIII-XLIV*).

Ce rapprochement avec les *wampums* nous permet de nous rendre compte du rôle exact que devaient jouer les coquilles soit brutes, soit travaillées, parmi les populations sud-américaines. Il semble bien, en effet, que ces *wampums* n'avaient pas un but purement décoratif et qu'ils constituaient, de même que les valves qui servaient à les fabriquer, une sorte de monnaie très appréciée, surtout en Californie (**389**). Cogolludo (4) (**80**, p. 181) et Landa (5) (**218**, p. 128) rapportent le même fait à propos des Indiens du Yucatan. Tout porte à croire qu'il devait en être ainsi chez les tribus du continent méridional. En effet, Sámanos et Oviedo, ainsi que nous l'avons rappelé plus haut (p. 258), signalent que, chez les populations côtières, les coquilles étaient l'objet d'un commerce maritime intense, et tous les anciens chroniqueurs insistent, non sans étonnement, sur le prix que les aborigènes équa-

---

(1) Les exemplaires du Trocadéro sont faits de coquilles de *Venus multicostata* Sowerby et d'*Oliva splendidula* Sowerby.

(2) La coquille employée est celle de *Venus costata* Brown.

(3) On a trouvé des grains de collier discoïdes dans l'archipel californien (Tr. n° 9400; **168** *bis*, *pl. XXXIII*, *fig.* 2), en Californie (**319**, *pl. XII*; **168** *bis*, *pl. XXXIII*, *fig.* 16-17), dans la vallée Yakima (**380**, p. 90, *fig.* 76), chez les Iroquois de la famille Tutelo (**154**, *pl. VII*), dans l'Arizona et le Nouveau-Mexique (**168** *bis*, *pl. XXXIII*, *fig.* 5, 6), dans le Kentucky (**381**, *pl. XLVIII*, *fig.* 12-16, *pl. L*, *fig.* 9-13), dans le Tennessee (**168** *bis*, *pl. XXXIII*, *fig.* 1, 4, 9, 11, 12, 14; **169**, p. 461-462, *fig.* 136-138), dans les mounds du Coahoma county (Mississippi) (**306**, *pl. XX*), en Géorgie (**397**, p. 325, *fig.* 204; **199**, *pl. XXX*), dans le Wisconsin, le Massachusetts, l'Illinois (**168** *bis*, *pl. XXXIII*, *fig.* 3, 7, 10), etc.

(4) *La moneda de que usaban, era campanillas, y cascabeles de cobre, que tenian el valor, segun la grandeza, y unas conchas coloradas, que se traian de fuera de esta tierra, de que hazian sartas al modo de rosarios. Tambien servian de moneda los granos del cacao, y de estos usaban mas en sus contrataciones , y de algunas piedras de valor, y achuelas de cobre traídas de Nueva España, que trocaban por otras cosas, como en todas partes sucede.*

(5) *El oficio en que mas inclinados estavan es mercaderia, llevando sal, ropa y esclavos a tierra de Ulua y Tavasco, trocandolo todo por cacao y cuentas de piedra que era su moneda, y con esta solian comprar esclavos o otras cuentas con razon que eran finas y buenas, las quales por joyas trayan sobre si en las fiestas los señores. Y tenian otras hechas de ciertas conchas coloradas por moneda y joyas de sus personas.*

toriens et péruviens attachaient aux *chaquiras*. Elles étaient également très appréciées en Colombie [1], en pays araucan (247, p. 171), et nous avons vu que Debenedetti a fait la même observation chez certaines tribus du Chaco. Nous croyons donc que les coquilles et les *chaquiras* constituaient à l'époque précolombienne une véritable monnaie [2].

En dehors de ce rôle commercial, et sans doute en raison même de leur valeur et de leur rareté, les coquilles marines et les divers objets fabriqués avec elles avaient, chez les anciens Péruviens et vraisemblablement aussi chez les anciens Équatoriens, un rôle religieux. Les indigènes offraient, en effet, à leurs multiples divinités, mais en particulier aux sources, qu'ils disaient filles de la mer, ces coquilles, soit entières, soit moulues ou réduites en morceaux, ou bien encore sous forme de grains de collier ou de petites figurines faites avec une pâte dans laquelle la poudre était incorporée. Parfois aussi, ils mélangeaient cette poudre à la chicha des sacrifices. Le but de ces offrandes variait suivant la couleur de la coquille. Cette coutume était si répandue que, dans les premiers temps de l'occupation, les colons espagnols firent un commerce productif de ces coquilles si recherchées [3] (79, IV, p. 85; 3, II, p. 45-46; 309 *bis*, p. 133; 21, p. 26-27). Les grains de collier étaient aussi em-

---

[1] A propos des Indiens de Cali, Herrera écrit : *Usavan mucho las cuentas blancas de chaquira que en el Pirú fueron estimadas* (163, III, 6e Déc., Liv. 3, p. 96).

[2] González Suárez a émis une hypothèse semblable au sujet de grains faits avec une pâte d'argile, de couleurs et de grosseurs variées, qu'il dit avoir rencontrés en abondance dans les sépultures de chefs de la région des Pastos (El Angel), enfilés sur une corde en fibre de palmier (142, p. 70-71, *pl. XXXII*). Il cite à l'appui de son opinion une relation datée du 1er février 1577 (*Descripción de la provincia de Quijos y de la comarca alta del Napo*, ms. inédit conservé aux Archives des Indes de Séville), dans laquelle l'auteur, Ortegón, rapporte que les Indiens Quijos possédaient une monnaie faite de grains d'argile, qu'on enfilait sur une corde, dont une longueur déterminée représentait une unité monétaire appelée *carato*. Pour notre part, au cours de nos nombreuses fouilles dans la province du Carchi, nous n'avons pas rencontré un seul de ces grains en argile dont fait mention l'historien équatorien et nous nous demandons si celui-ci n'a pas pris la coquille pour une substance argileuse : une telle confusion s'expliquerait facilement, étant donné l'état de décomposition dans lequel se trouvent, à la suite de leur séjour prolongé dans la terre humide, un grand nombre des grains de collier que nous avons recueillis.

[3] Voici les principaux textes où nous est attesté ce rôle religieux des coquilles marines ou *mullu* :

Mullu, es una concha de la mar gruessa, y todos tienen pedacillos de estas conchas, y un Indio me dió un pedacillo menor que una uña, que avía comprado en quatro reales. Y los Indios de la costa, y aun Españoles enian grangeria de estas conchas con los de la Sierra sin reparar para que efeto los compravan, otras vezes hazen unas quentecillas de este mullu, y las ponen a las Huacas (21, p. 26-27).

Usaban así mismo estos indios sacrificar conchas de la Mar, especialmente cuando ofrecían á las fuentes, diciendo que era sacrificio muy apropósito, por ser las fuentes hijas de la Mar, que es madre de las aguas; y conforme tenían el color, las ofrecian para diferentes intentos, unas veces enteras, otras muy molidas, otras solamente quebrantadas y partidas, y también, formadas de sus polvos y masa, algunas figuras.... Ofrecian también en sus sacrificios madera labrada y olorosa, chaquira, y en suma, de cuantas cosas la Tierra produce (79, IV, p. 85).

Tambien sacrificaban ú ofrecian conchas de la mar, que llamaban mollo, y ofrecianlas á las fuentes y manantiales, diciendo, que las conchas eran hijas de la mar, madre de todas las aguas. Tienen diferentes nombres segun la color, y así sirven á diferentes efectos. Usan de estas conchas quasi en todas las maneras de sacrificios; y aun el dia de hoy echan algunos el mollo molido en la chicha por supersticion (3, II, p. 45-46).

Cogiendo las papas, ó el maiz, ó la quinua, apartando las ovejas, haziendo casa nueva, as ofrecido, ó as adorado con algun cordero, agi, sebo, coca, chicha, chaquira, plumas, plata, oro, ropa, con otras cosas? (309 *bis*, p. 133).

ployés en certaines régions dans les curieuses confessions en usage chez les Indiens avant l'introduction du christianisme [1] (21, p. 29).

Plusieurs objets de notre collection peuvent nous donner des indications sur le procédé que les Indiens employaient pour fabriquer ces grains de collier. Ces objets, dont nous avons déjà eu occasion de parler (p. 221), sont de petites lamelles de coquille, percées d'orifices juxtaposés (*pl. XVII, fig.* 27-29). Presque toutes ont éclaté, sans doute au moment du forage, en sorte qu'elles réalisent une coupe faite suivant l'axe même des perforations, dont la forme biconique apparaît ainsi très bien. A notre sens, si l'accident ne s'était pas produit, l'ouvrier aurait terminé son travail en découpant la lamelle en autant de fragments qu'elle présente d'orifices, et n'aurait plus eu qu'à procéder au polissage de chacun d'eux. Nous devons signaler toutefois que, chez les Pomo de Californie, cette technique n'est pas en usage : à en juger du moins par une photographie publiée par Holmes (179, *pl. XXI, fig. B*), chaque grain est perforé séparément au drille et poli sur de grosses pierres plates.

2. FÉTICHES EN COQUILLE.

Nous désignons sous ce nom de *fétiches* de curieuses figurines, presque toujours en coquille, qui représentent, semble-t-il, un enfant emmailloté (*pl. XVI, fig.* 12, 13, 15, 16). La tête, qui est très grosse par rapport au reste du corps, montre un front bombé et des yeux formés de deux excavations circulaires, où étaient parfois enchâssées des pierres de couleur bleue, vraisemblablement des turquoises. Le nez et la bouche ne sont souvent même pas indiqués; de toute façon, le dessin en est toujours très rudimentaire; les oreilles sont presque toujours représentées par deux grosses saillies. Sur la tête, on remarque tantôt une sorte de coiffure en forme de disque aplati, tantôt deux protubérances placées de chaque côté du front; le corps n'offre comme détail saillant que deux bras collés à la poitrine, très simplement indiqués par quelques traits gravés et un léger relief; le plus souvent, il se termine en cône plus ou moins tronqué; parfois, cependant, les jambes sont figurées par deux petits moignons. Quelques lignes transversales complètent le décor de ces objets. Un grand nombre d'entre eux sont remarquables, en outre, par l'existence, soit sur le front, soit sur le ventre, d'une ou de deux têtes en relief, ayant sensiblement les mêmes caractères que celle du personnage principal et dont la signification nous échappe absolument.

---

[1] *En unas* [*partes*] *en llegando el Indio al confessor dize oydme los Cerros de al derredor, las llancdas, los Condores que boleys, los Buhos, y Lechuças, que quiero confessar mis pecados. Y todo esto dize teniendo una quentecilla del mullu metida en una espina con dos dedos de la mano derecha, levantando la espina hazia arriba, dize sus pecados, y en acabando la da al confessor, y el la toma y hincando la espina en la manta la aprieta hasta que se quiebre la quenta, y mira en quantas partes se quebró, y si se quebro en tres á sido buena la confession, y si se quiebra en dos, no á sido buena la confession, y dize que torne a confessar sus pecados* (21, p. 29).

Sur les 14 spécimens que nous connaissons, 9 sont taillés dans une coquille, que de Rochebrune a reconnu appartenir, pour les deux objets qu'il a pu examiner [1], à *Spondylus limbatus* Sowerby (358, II, p. 312), trois sont en os (140, *Atlas, pl. IV, fig.* 2, 3; 27, *pl. XXI, fig.* 1) et deux en pierre : l'un de ceux-ci est en albâtre (27, *pl. XXIV, fig.* 2), l'autre, rapporté par de Günzbourg au Musée du Trocadéro et réduit à la tête, est en calcite (*pl. XI, fig.* 20).

Treize de ces objets proviennent de la région des Cañaris : 2 des haciendas Elvira et Arcadia, près Gualaceo (27, *pl. XXI, fig.* 1, *pl. XXIV, fig.* 2), 1 de Ñaggle, à proximité du même village, 1 de Paute (Coll. Rivet), 1 de la région de Cañar, 1 de Pindilic, 1 de Chuquipata, 1 de Taday (*pl. XVI, fig.* 12, 13, 15, *pl. XI, fig.* 20), 3 de Chordeleg (*pl. XVI, fig.* 16; 140, *Atlas, pl. IV, fig.* 2, 3) et 1 d'Oña (Tr. n° 9701). Un seul exemplaire, appartenant à la collection Giglioli, est indiqué comme provenant de la province de Manabí (132, p. 223); si cette origine est exacte, il y a tout lieu de croire qu'il s'agit d'une pièce importée du haut plateau.

Nous ignorons la signification de ces objets : leur répartition très limitée, les attributs singuliers qu'ils présentent, permettent de supposer qu'ils se rapportent à quelque superstition locale. C'est sans doute pour cette raison que Bamps les désigne sous le nom de *conopas*. Aucune indication tirée des anciens auteurs ne permet de préciser davantage. Peut-être, cependant, mais c'est là une simple hypothèse, peut-on établir un rapprochement entre eux et le culte que les anciens Cañaris rendaient à la caverne de Curitaqui, dont nous avons signalé la persistance jusqu'à nos jours (p. 33). Ce rapprochement nous est suggéré par le fait que ces figurines représentent un enfant en bas âge et que les sacrifices qu'on faisait à l'entrée de la fameuse grotte étaient précisément des sacrifices d'enfants.

En dehors de l'Équateur, nous n'avons trouvé aucun objet analogue à ces figurines.

CHAPITRE X.

OBJETS EN MÉTAL.

Les anciens Équatoriens connaissaient et travaillaient le cuivre, l'argent, l'or et le platine. D'une façon générale, les outils de cuivre ne diffèrent pas sensiblement comme forme des outils lithiques, dont ils semblent n'être qu'une copie. Quant aux pièces d'or ou d'argent, ce sont surtout des bijoux, des ornements ou des objets cérémoniels; très souvent, elles ne sont que la réplique d'objets de cuivre; aussi,

---

[1] Ces deux objets ont été figurés et longuement décrits par de Rochebrune. Nous reproduisons ici l'un d'eux (*pl. XVI, fig.* 13), Le second provient d'Oña et non de Pindilic, comme il l'a indiqué (358, II, p. 312-315, *fig.* 110-111).

avons-nous renoncé à une classification qui aurait eu pour base la nature du métal, parce qu'elle eût été fatalement arbitraire et qu'elle nous aurait conduit à de fréquentes redites ([1]). Nous ne possédons qu'un objet en platine du haut plateau.

1. HACHES.

a. Haches simples.

Ces haches, qui correspondent à la hache simple néolithique, ont parfois été désignées sous le nom de ciseaux. Sur certains échantillons, en effet, le talon est écrasé comme s'il avait été soumis à des chocs répétés (*pl. XVIII, fig.* 2). Ces outils sont plutôt rares. Le premier qui ait été décrit est un exemplaire de Quito, auquel Boussingault consacra une note à l'Académie des Sciences (**47** *bis*). Bamps en a figuré un exemplaire, sans indication d'origine, qui présente la particularité d'être orné *des linéaments de la figure humaine* (**27**, *pl. XL, fig.* 3); Uhle en a reproduit un de Cañar (**407**, I, *pl. XXIV, fig.* 22); enfin, nous en possédons trois spécimens, dont un seul provient de la vallée interandine (Cuenca), tandis que les deux autres ont été trouvés dans la province du Guayas, à Puná vieja (île de Puná) et à La Maravilla, près Babahoyo (*pl. XVIII, fig.* 1, 2, 4). Tantôt les bords latéraux de la hache sont rectilignes et faiblement divergents en allant du talon au tranchant; tantôt, au contraire, la hache s'élargit rapidement du côté du tranchant, qui, dans ce cas, est le plus souvent semi-circulaire, les bords latéraux ayant une forme nettement concave.

Cette hache est plus fréquente au Pérou. Humboldt en a recueilli une à Vilcabamba, près de Cuzco (**185**, p. 117), Baessler en a figuré cinq de la région côtière (**23**, *fig.* 10-14), dont une est pourvue de son manche, Hutchinson une de Pachacamac (**186**, I, p. 160), Riccardi une de Santa Beatriz, près Lima (**342**, *pl. II, fig.* 19), Wiener en a rapporté deux des environs de Puno et de Cotahuacho, dans le haut Pérou (Tr. n°s 2083, 2093), et reproduit une de Cajamarca (**434**, p. 129), Nordenskiöld, enfin, en a trouvé une à Ollachea (**287**, *pl. II, fig.* 22).

La même forme de hache a été rencontrée également en Bolivie, à Tiahuanaco (**407**, I, *pl. XXV, fig.* 7), dans l'île Titicaca (**30**, *pl. XLI, fig.* 5), en pays calchaquí (**13**, p. 199-201, *fig.* 15-17; **364** *bis*, *pl. IV, fig.* 8-11; **15** *bis*, p. 418-420, *fig.* 221), au Chili, à San José, près de la rivière Maypu (**112**, *pl. VIII*), et à Caldera (**221**, p. 6).

Du côté du Nord, on la retrouve très fréquemment au Mexique. Dupaix (**105**, *Atlas*, 3e *Expédition*, *pl. II, fig.* 4) en a figuré un exemplaire d'Oaxaca, où un grand nombre de pièces similaires ont été découvertes. Putnam en a reproduit plusieurs de cette localité ainsi que de San Luis Potosí (**320**, p. 130, 131, 133, 134, *fig.* 34-37), Peñafiel trois de

---

([1]) Dans le Chapitre VI, nous avons été amenés à décrire un certain nombre de pièces de notre série métallique, en nous occupant de pièces similaires en pierre : labrets (p. 209), miroirs (p. 208), crochets ou accessoires de propulseur (p. 201, 203), figurines zoomorphes (p. 206); nous nous contentons de le rappeler ici.

Texcoco et d'autres localités mexicaines indéterminées (308, *Láminas*, I, *pl. CIX*, *fig.* 3-5), Lumholtz six du pays tarasque (236, II, p. 402), Strebel quinze de l'État de Vera-Cruz (394, II, p. 120, *pl. VII*, *fig.* 31, *pl. XXVI*), Batres trois des États de Guerrero et de Jalisco (33, *pl. XXVI*, *fig.* 1, 3, 7), enfin, le Musée du Trocadéro en possède deux de la vallée de México (nos 18479-18480).

Aux États-Unis, le même outil a été rencontré dans toute la région orientale, dans le Maine (320, p. 120, *fig.* 27), l'État de New-York (385, p. 78, *fig.* 20), l'Ohio (384 *bis*, p. 200; 274, II, p. 166, *fig.* 573), l'État d'Indiana (126, p. 253, *fig.* 52 *b*), l'Illinois (160, p. 695, *fig.* 10, *a*, *d*), l'Iowa (173 *ter*, *pl. VIII*), le Wisconsin (126, p. 253, *fig.* 52 *c*, *d*; 367 *bis*, *pl. V*; 274, II, p. 168-170, *fig.* 575-578, p. 181, *fig.* 586), le Kentucky (331, p. 61, *fig.* 224), le Tennessee (331, p. 61, *fig.* 226; 320, p. 121-122, *fig.* 28-29), la Géorgie (199, *pl. VI*, *fig.* 2; 257, p. 41, *fig.* 24) et l'Alabama (265, p. 152-153, *fig.* 27-28).

b. Haches perforées.

Comme le type correspondant en pierre, la hache perforée en cuivre semble limitée à l'Équateur. Cet outil s'y présente sous les deux mêmes formes que la hache non perforée, c'est-à-dire que les bords latéraux en sont soit rectilignes, soit concaves (*pl. XVIII*, *fig.* 3, 9). Il ne paraît pas rare : Uhle (407, I, *pl. XXIV*, *fig.* 23) et González Suárez (140, *Atlas*, *pl. XXXIV*, *fig.* 3) en ont figuré des spécimens; le Musée du Trocadéro en possède deux, qui lui ont été rapportés par de Günzbourg (nos 9719-9720), et notre collection en renferme cinq [1]. Ces haches se répartissent ainsi :

Région des Caras	1
Région des Cañaris	7
Région des Paltas	1

La hache en pierre perforée était beaucoup plus fréquente chez les Caras que dans toute autre région; sa réplique en cuivre semble avoir été plus répandue chez les Cañaris, population plus méridionale. C'est là un fait sur lequel nous aurons à revenir à maintes reprises : en Équateur, le cuivre n'a été employé qu'exceptionnellement; sa fréquence augmente très nettement du Nord au Sud, et si du pays des Pastos, où son usage était presque inconnu, on passe au Pérou, où les objets en cuivre abondent, on suit en quelque sorte pas à pas l'évolution des procédés de fabrication des populations précolombiennes du haut plateau.

c. Haches à oreilles.

La hache à oreilles en cuivre est rare en Équateur. Bamps en a figuré deux exemplaires de Chordeleg, dont l'un ne présente que des oreilles très rudimentaires (27, *pl. XXXIX*, *fig.* 3, *pl. XL*, *fig.* 2), et Čermák un de Chuquiribamba (pays des Paltas) (74). Nous n'en possédons qu'un seul spécimen qui provient de Monay (pays des

[1] L'une de ces haches, trouvée à Inga-pirca (*pl. XVIII*, *fig.* 9), présente la particularité d'être en cuivre argenté.

Cañaris) (*pl. XVIII, fig.* 5). C'est donc exclusivement dans les deux provinces méridionales de la vallée interandine qu'on rencontre cet outil.

Au Pérou, il est beaucoup plus fréquent. Le Trocadéro en possède trois échantillons (nos 2101, 7351, 26533), dont deux sont de la région côtière et dont le troisième, du haut Pérou, est un moulage d'un précieux instrument du Musée de Madrid, encore muni de son manche, dont nous donnons la reproduction (*fig.* 63, *b*) d'après Boman (**47**, I, *fig.* 15, *b*). Ewbank et Herndon et Gibbon en ont figuré deux exemplaires, sans provenance exacte (**112**, p. 138, *fig. L*; **161** *bis*, p. 69, *fig.* 29), Baessler deux autres de la côte (Chuquitanta) (**23**, *fig.* 6, 7), Riccardi un de Santa Beatriz, près Lima (**342**, *pl. II, fig.* 20). Nordenskiöld et Hiram Bingham en ont recueilli plusieurs dans le haut Pérou, à Quiaca et dans la vallée de l'Urubamba (**286**, p. 92, *fig.* 5, *c*; **287**, *pl. V, fig.* 5; **62** *bis*, p. 128, *fig.* 1, nos 1, 2), enfin, Wiener (**434**, p. 67) a rapporté de Pachacamac un outil, à peu près comparable aux précédents, avec cette seule différence qu'il présente un tout petit orifice près du talon (*pl. XVIII, fig.* 11). Quatre pièces semblables ont été recueillies à Tocarji et à Asnapujio (Bolivie) par la Mission de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange. Deux exemplaires de l'île Titicaca (**30**, *pl. XLI, fig.* 6) et de Carabuco figurés par Bandelier et Giglioli rentrent dans le type habituel. La pièce de Carabuco qui est emmanchée, montre que les procédés, employés par les anciens Indiens pour fixer l'outil au manche, n'étaient pas toujours identiques (**134**, *pl. F, fig. a*). En effet, alors que la fixation est assurée sur l'échantillon du Musée de Madrid par des cordes se croisant en X sur le manche et les oreilles, ici elle est obtenue par une forte gaine en cuir.

La hache à oreilles est très fréquente dans les vallées diaguites. Ameghino (**18**, I, *pl. IX, fig.* 321), Moreno (**276**, p. 213), Quiroga (**322**, p. 308, *fig.* 4), Ambrosetti (**13**, p. 208, 214, 215; **15** *bis*, p. 431, *fig.* 225), Boman (**47**, I, *fig.* 14, *e*, p. 223) et Sánchez Díaz (**364** *bis*, *fig.* 1-5, 7) en ont décrit de nombreux exemplaires. Le type à perforation, signalé plus haut, se rencontre également dans la même région (**13**, p. 238, *fig.* 54, *f*). On y trouve aussi une forme un peu plus compliquée, caractérisée par des oreilles doubles (**276**, p. 213; **13**, p. 209, *fig.* 21; **364** *bis*, *fig.* 6), qui a pénétré au Chili, où Ewbank en a découvert, dans la province d'Atacama, un beau spécimen (**112**, p. 112, *pl. VIII*), reproduit ensuite par Medina (**247**, *fig.* 126).

Au Pérou, la hache à oreilles s'est transformée en arme de parade ou en insigne de commandement; c'est, du moins, ce que permet de supposer une pièce des environs de Lima, figurée par Baessler (**23**, *fig.* 8), dont le talon est orné de deux gravures représentant des félins et de deux oiseaux en relief placés à sa partie postérieure. De même, sur deux exemplaires de Cuzco et des environs de Puno publiés par Herndon et Gibbon [1] (**161** *bis*, p. 71, *fig.* 33) et par Wiener (**434**, p. 584), d'un des bords se détache un ornement zoomorphe. En pays diaguite, dans la puna de

---

[1] L'exemplaire figuré par ces auteurs présente un petit orifice près du talon, comme les pièces péruviennes, boliviennes et diaguites signalées plus haut.

Jujuy et sur la côte chilienne, à Caldera et à Cobija, on a trouvé également des haches à oreilles munies d'un appendice en forme de crochet le long de leur bord supérieur (**13**, *fig.* 54, *b*; **228**, p. 93, *pl. III*, *fig.* 23; **221**, p. 32-33, *fig.* 5, 6, 8; **15** *bis*, p. 431, *fig.* 225). Ces *tokis planos*, comme les appelle Ambrosetti, se rencontrent conjointement avec les *tokis à douilles*, dont nous parlerons plus loin (p. 271). Sur l'exemplaire décrit par Lehmann-Nitsche, la hache est fixée au manche par une gaine de cuir, comme sur la pièce de Carabuco mentionnée plus haut.

d. Haches à tranchant semi-circulaire.

α. Haches a tranchant semi-circulaire et a talon perforé. — Ce type de hache, qui a, lui aussi, son représentant dans la série lithique, semble spécial à l'Équateur. Ces armes sont en général très pesantes (1); leur talon est percé, tantôt d'un seul orifice, tantôt, mais beaucoup plus rarement, de deux trous juxtaposés. Très souvent, il existe sur une des faces des dessins en relief représentant des animaux, des figures humaines plus ou moins schématisées, etc. (*pl. XVIII*, *fig.* 6, 7).

Le nombre de ces haches rencontrées jusqu'à ce jour est déjà fort notable, ce qui tient surtout à la quantité considérable qui en fut découverte dans la sépulture de Huapan, dont nous avons déjà parlé (p. 120, note 1). Avec les échantillons de la collection Cousin, de notre collection, des Musées du Trocadéro (2) et des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, et ceux qui ont été figurés ou signalés par Bamps (**27**, *pl. XXXVI-XXXIX*), Dalton (**92**, p. 151-152, *fig. II*, *m*), González Suárez (**139**, *pl. IV*, *fig.* 1-3; **140**, *Atlas*, *pl. IX*, *fig.* 1-3), Bastian (**32** *bis*, III, *pl. VI*), Giglioli (**132**, p. 223), Boman (**47**, II, p. 857, *fig.* 208), Saville (**365**, II, *pl. CXIII*, *fig.* 3, 4), nous avons pu constituer une série qui ne compte pas moins de cinquante-sept échantillons. Ceux dont l'origine précise est connue se répartissent ainsi :

Région des Puruhaes	6
Région des Cañaris	41
Région des Paltas	1
Région des Huancavilcas	3
Ile de Puná (3)	1

Ce type se trouve donc limité lui aussi aux provinces méridionales de la vallée interandine, d'où il a pénétré dans la partie sud également du littoral, chez les Huancavilcas, avec lesquels, ainsi que nous l'avons vu, les Cañaris et les Puruhaes étaient en guerres constantes (p. 54). Suivant von Buchwald, il serait même assez fréquent dans les *tolas* du Guayas (**61**, p. 155).

Une petite variante de la forme habituelle nous est fournie par un spécimen

(1) Celles de la collection Cousin présent de 200g à 1766g.

(2) Une des pièces du Musée du Trocadéro, provenant de Guano (n° 9710), a été figurée par Hamy (**150**, *pl. I*).

(3) Cet exemplaire, très mince, pourrait être aussi rapproché des objets que nous décrivons plus loin (p. 273-274) sous le nom de *haches-monnaie*.

trouvé à Cumbe (pays cañari) (*pl. XVIII, fig.* 10) : son tranchant, au lieu d'être semi-circulaire, est plutôt triangulaire et son talon se rétrécit de façon à prendre une forme trapézoïdale, au lieu de la forme rectangulaire qu'il affecte généralement.

La curieuse sépulture de Los Tres Molinos, figurée par Hamy (150, *pl. I*) et dont nous donnons ici une nouvelle reproduction (*fig.* 50), montre que, si les haches les plus pesantes de ce groupe étaient évidemment des armes, les spécimens plus légers servaient parfois comme pendeloques. L'Indien puruhá, dont la tombe a été découverte par de Günzbourg, portait, en effet, un de ces objets suspendu au cou par un anneau de cuivre.

β. Haches a tranchant semi-circulaire et a oreilles. — Comme les précédentes, ces haches devaient être des armes très redoutables, car il en est qui atteignent un poids considérable. Elles se présentent sous trois formes assez caractérisées. Dans la première (*pl. XIX, fig.* 2), les oreilles sont rectangulaires et se détachent à angle droit du talon; dans la seconde (*pl. XIX, fig.* 10), elles s'effilent à leur extrémité, en sorte que l'ensemble du talon prend la forme d'une enclume; dans la troisième (*pl. XIX, fig.* 5) enfin, les oreilles sont très réduites en longueur et le tranchant, au lieu de se terminer en pointe, est limité à chacune de ses extrémités par un véritable bord. Cette dernière forme, dont la mineeur est beaucoup plus grande que celle des deux autres, pourrait fort bien être rangée parmi la variété de *tumi*, que Boman appelle *haches à pédoncule central* (p. 276) : elle s'en distingue cependant par l'existence d'oreilles.

Du premier type, nous ne connaissons que deux spécimens; l'un provient de Huintul (pays cañari), l'autre, appartenant à la collection Cousin, du Mojanda (pays cara); il pèse 423^{g}.

Le second type n'est également représenté que par deux pièces, dont l'une, qui nous a été remise par M. Louis Maulme, provient, d'après ses indications, des environs de Guayaquil, et dont l'autre, appartenant à la collection Cousin, porte la mention : province du Chimborazo ou de l'Azuay.

La troisième variété est de beaucoup la plus fréquente. Nous en avons recueilli deux spécimens à Jordan et à Chordeleg (pays cañari). Bamps (27, *pl. XL, fig.* 4) et Bastian (32, *pl. V, fig.* 11) en ont figuré deux autres de la même région (Chordeleg et Cañar); enfin, la collection Cousin en renferme un cinquième qui provient, soit de la même contrée, soit du pays puruhá.

En définitive, sauf une exception, cet outil était, comme les précédents, limité aux provinces méridionales du haut plateau et de la côte. Sa rareté relative s'explique par ce fait que, dans la même zone, la hache à talon perforé semble avoir été préférée par les indigènes. Au Pérou, au contraire, où celle-ci ne paraît pas avoir été en usage, la hache à oreilles est très fréquente. Le Musée du Trocadéro en possède six exemplaires (n°s 4183, 4184, 4290, 12288, 20748, 26534), et Rivero et Tschudi (344, *pl. XXXIV,*

fig, 6), Herndon et Gibbon (**161** *bis*, p. 72-73, *fig.* 34, 36), Squier (**387**, p. 176), Giglioli (**132**, p. 227), Wiener (**434**, p. 137, 584, 656) et Baessler (**23**, *fig.* 1-4) en ont signalé ou figuré de nombreux spécimens ([1]) qui se répartissent à peu près également entre le haut et le bas Pérou.

De cette région, l'arme a pénétré en Bolivie, où on l'a retrouvée à La Paz (**132**, p. 227), à Chusecani (**287**, *pl. V*, *fig.* 3), et dans les vallées diaguites (provinces de Salta et de Jujuy) (**13**, p. 235, *fig.* 52; **364** *bis*, *fig.* 21).

Du haut plateau andin, la hache à oreilles et à tranchant semi-circulaire n'a-t-elle pas été introduite dans les plaines basses de l'Amazone? La question peut se poser, car Uhle a signalé la trouvaille, à São Paulo (Brésil) (**403**), d'une pièce absolument semblable à notre seconde variété équatorienne. L'étrangeté de cette découverte a conduit le savant allemand à faire des réserves à son sujet, malgré les affirmations très précises de son correspondant, Krone. Il signale toutefois que, suivant Oviedo (**302**, IV, p. 556), Orellana trouva aux mains des Indiens des environs de Tabatinga (sans doute des Omaguas) une hache de cuivre de facture péruvienne, et Tschudi (**402**) fait remarquer qu'il est fort possible que, de cette région du haut Amazone, quelques-uns de ces objets soient parvenus jusqu'au Brésil, par le fait des rafles d'Indiens que les Portugais y faisaient fréquemment. De toute façon, cet apport n'a pu être que tout à fait exceptionnel, et la découverte de Krone n'a d'autre intérêt que d'en montrer la possibilité.

Tout prouve que le type de haches que nous venons d'étudier a eu son centre de fabrication principal au Pérou, où il est simplement le dérivé d'une forme archaïque en pierre, que nous avons retrouvée en Équateur (p. 162).

e. Haches à douille.

Notre collection renferme deux haches à douille en cuivre ([2]), provenant de la région de Loja et de Ganchu (environs du Sigsig) (*pl. XVIII*, *fig.* 8). Les deux pièces sont à peu près identiques. Comme forme générale, elles rappellent les haches européennes, mais la douille est ornée d'une figure humaine; sur l'exemplaire du pays cañari, le nez du personnage est très proéminent, fortement aquilin, et les oreilles sont grandes et saillantes. Ce dernier caractère se retrouve sur la hache du pays palta, mais le nez a été aplati par un choc accidentel, en sorte qu'on ne peut juger de sa forme primitive; de plus, la face y est triangulaire et son contour est marqué par un rebord très net.

Des haches à douille de l'époque précolombienne n'ont été rencontrées, hors de l'Équateur, qu'au Pérou et en pays diaguite. Elles diffèrent par quelques détails de nos pièces équatoriennes : du côté opposé à la lame, la douille porte un

---

([1]) Baessler et Giglioli ont signalé des spécimens de ces haches encore munis de leur manche.

([2]) Une hache à douille en or faisait partie du *trésor de Cuenca* (**164**). Nous la décrivons dans le Chapitre consacré à l'étude des haches cérémonielles (p. 272-273).

aileron rectangulaire ou trapézoïdal ([1]), orné de dessins divers; en outre, du bord supérieur de la lame se détache un appendice représentant un animal sur les exemplaires péruviens, affectant la forme d'un crochet sur les exemplaires diaguites ([2]). Le soin particulier apporté à l'ornementation de ces objets et leur rareté relative portent à croire que, comme les *tokis planos*, dont nous avons parlé plus haut (p. 268), ces *tokis à douille* ([3]) étaient plutôt des insignes de commandement que des armes véritables. Du Pérou, nous ne connaissons que l'exemplaire de Trujillo figuré par Baessler ([4]) (**23**, *fig.* 9), tandis que le type diaguite est représenté par six spécimens trouvés à Cafayate (**276**, p. 213), à La Paya (**9**, p. 123, *fig.* 4; **15** *bis*, p. 431, *fig.* 225), à La Pampa grande (province de Salta), à Belén et à Santa María (province de Catamarca) (**13**, p. 238, *fig.* 54, *c*, *d*, p. 240, *fig.* 56, *c*) ([5]).

f. Haches cérémonielles.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler que la hache de cuivre à tranchant semi-circulaire et à talon perforé pouvait, dans certains cas, être portée en pendeloque, comme le montre l'intéressante pièce de Guano du Musée du Trocadéro (*fig.* 50).

Dans ce paragraphe, nous étudierons toute une série d'objets, en forme de haches, dont le caractère cérémoniel est attesté, soit par leur ornementation particulièrement soignée, soit par la disparition de toute surface tranchante, soit par la matière même qui a servi à leur fabrication ([6]).

Une des haches perforées de notre collection, provenant d'Inga-pirca (*pl. XVIII*, *fig.* 9), présente, ainsi que nous l'avons déjà remarqué (p. 266, note 1), la particularité d'être plaquée d'argent. Bien qu'elle ait pu servir comme une arme véritable, le placage, dont elle est recouverte, indique qu'elle devait vraisemblablement appartenir à un chef et constituer un insigne. D'autres pièces de même forme montrent, d'ailleurs, une spécialisation plus marquée dans ce sens.

([1]) Cet aileron correspond sans aucun doute à la partie postérieure de la gaine de cuir qui servait à fixer les haches à oreilles sur leur manche (p. 267-268). En effet, sur les spécimens à ornementation la plus simple, il porte une rangée de boutons métalliques disposés le long de son bord postérieur, qui représente certainement la couture de l'ancienne gaine de cuir (**13**, p. 240-241, *fig.* 56, *a*). La double couture primitive est reproduite d'une façon encore moins stylisée sur la hache péruvienne figurée par Baessler (**23**, *fig.* 9).

([2]) C'est exactement l'ornement qu'on retrouve sur les haches à oreilles des mêmes régions, devenues également des insignes (p. 267-268).

([3]) Bien que, avec Boman, nous trouvions que l'application faite par Ambrosetti à un objet diaguite d'un nom emprunté à l'idiome araucan n'est pas heureuse, nous employons, à défaut d'autre, cette appellation de *toki*, qui a le mérite d'être courte et commode.

([4]) Oviedo en a figuré également un exemplaire qui rappelle presque exactement la hache européenne et ne présente pas d'ornement zoomorphe (**302**, IV, *pl. V*, *fig.* 3).

([5]) Les pièces qu'Ambrosetti décrit sous le nom de *sceptres de commandement* sont évidemment dérivées de ces *tokis* (**8**, XIX, p. 76-77; **13**, p. 243-249).

([6]) Oviedo écrit, en effet, à propos des armes péruviennes : *Algunas destas hachas é porras hay de oro é plata que traen los principales* (**302**, IV, p. 177).

Nous avons recueilli à Cumbe (pays cañari) une petite hache en cuivre dont le talon est percé, près de son bord postérieur, de deux orifices, et dont les côtés sont fortement concaves par suite de l'élargissement de la lame au niveau du tranchant. Sur chacune de ses faces, cet objet est orné d'une grecque fortement empreinte dans le métal (*pl. XIX, fig.* 7). A San Bartolomé (pays cañari), nous avons trouvé une pièce, similaire par sa forme générale, formée d'une plaque de cuivre doré (¹) d'une épaisseur uniforme de 1^{mm} à $1^{mm},5$, percée de six orifices, dont un seul est circulaire, les cinq autres ayant des contours plus ou moins anguleux. A peine peut-on lui appliquer le nom de hache, car il n'existe aucun tranchant (*pl. XIX, fig.* 8).

Les deux variétés équatoriennes de haches à tranchant semi-circulaire sont représentées dans ce groupe. Le *trésor de Cuenca* en renfermait, en effet, cinq échantillons en or, dont le talon était soit percé d'un trou, soit muni d'une sorte de queue d'aronde (**164**, p. 121). De toutes ces pièces, seule la hache à oreilles a échappé au creuset et appartient actuellement au Musée d'Ethnographie du Trocadéro (n° 21189). Comme le croit Heuzey, il est certain que cette hache a été coulée et que les ornements à jour qu'elle porte ont été produits par un moule. Ces ornements sont constitués par trois petits trous circulaires, placés en ligne verticale suivant l'axe du talon, et par quatre orifices cruciformes. En outre, il existe un dessin gravé formé de carrés plus ou moins réguliers, et, à l'union du talon et de la partie élargie semi-circulaire, une bande transversale décorée de lignes en zigzag. La partie correspondant au tranchant est tout à fait mousse (*pl. XXV, fig.* 8). Les haches à talon perforé ont été fabriquées exactement par le même procédé et présentent une décoration absolument comparable, ainsi qu'on pourra en juger par les photographies que nous donnons de trois d'entre elles (*pl. XXIII, fig.* 4, 5, 9).

Une hache à oreilles de même forme, mais en cuivre, a été trouvée dans la province de l'Imbabura (pays cara) (**142**, *pl. XXXVI, fig.* 4). Le talon est entièrement ajouré par une série de trous carrés disposés avec une grande symétrie, et, le long de son bord postérieur, trois ouvertures rectangulaires paraissent avoir servi à l'emmanchure (*fig.* 62).

La hache à douille a subi, elle aussi, la même transformation en hache de parade. Il en existait un fort beau spécimen dans le *trésor de Cuenca*, dont Heuzey a donné un dessin (²) et dont nous reproduisons la photographie (*pl. XXIII, fig.* 10). Voici la description qu'en a faite Heuzey : « Cette hache est munie, comme nos haches modernes, d'une douille cylindrique dans laquelle pénétrait le manche; cet anneau est lui-même armé de cinq pointes, qui rappellent certains casse-tête en forme d'étoile... Le tranchant, découpé à jour, est garni de deux ailerons dentelés, où l'on voit se répéter certains traits bizarres, que l'on prendrait pour des

(¹) Le placage a disparu par endroits et, dans ces points, il s'est produit une forte oxydation du cuivre. Nous reviendrons plus loin en détail sur cette intéressante question des métaux plaqués en Amérique.

(²) Cette figure a été reproduite par González Suárez (**139**, *pl. II, fig.* 3; **140**, *Atlas, pl. IX, fig.* 4).

caractères d'écriture. On y reconnaît le profil de la tête du jaguar, dessiné en manière d'hiéroglyphe et tourné vers le manche de la hache (**164**, p. 121-122). » Heuzey identifie cette pièce avec l'insigne de l'Inca, appelé *tupayauri*. Garcilasso rapporte, en effet, qu'une des armes qu'on remettait au prince héritier, après lui avoir fait subir les diverses épreuves qui le sacraient guerrier, était précisément « une hache d'armes, dont le fer estoit d'un costé comme celuy d'un large cousteau, et de l'autre en pointe de diamant, et ressembloit à peu près à une pertuisane (1) » (**129**, II, p. 773).

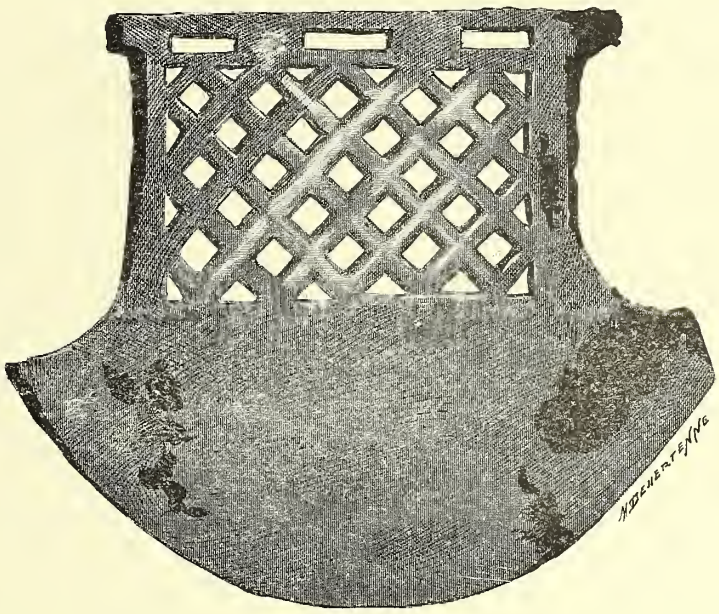


Fig. 62. — Hache en cuivre, Province d'Imbabura ($\frac{1}{3}$), d'après González Suárez (**142**, *pl. XXXVI, fig.* 4).

Ainsi, tous les types de haches que nous avons étudiés sont devenus, à un moment donné, des insignes de commandement ou des armes de parade. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler la même transformation au Pérou et en pays diaguite (p. 267-268, 270-271); nous n'y reviendrons pas ici. Remarquons simplement que toutes les haches cérémonielles équatoriennes en métal proviennent, à une exception près, de la province des Cañaris, c'est-à-dire de la partie méridionale de la vallée interandine.

g. Haches-monnaie.

Torquemada (2) (**400**, II, p. 560) et Clavigero (3) (**78**, II, p. 166) rapportent que les Mexi-

(1) Garcilasso ne donne pas le nom de cet insigne, mais Molina spécifie qu'il s'appelait *topa-yauri* (**251**, p. 41).

(2) *En otras* [*partes*] *usaban mucho de unas Monedas de Cobre, casi de hechura de Tau T. de anchor de tres, ó quatro dedos, y era planchuela delgada, unas mas, y otras menos, donde havia mucho Oro.*

(3) *La quarta spezie di moneta, che più s'accostava alla moneta coniata, era di certe pezze di rame in forma di T.*

cains usaient comme monnaie de minces plaques de cuivre, larges de trois à quatre doigts, en forme de T. De son côté, Cogolludo, dans un texte que nous avons déjà cité (p. 261, note 4), signale que les habitants du Yucatan employaient dans leurs échanges de petites hachettes de même métal, venues de la Nouvelle-Espagne [1]. Aussi, lorsqu'on découvrit, dans l'État d'Oaxaca et, ensuite, dans un grand nombre de régions mexicaines, de nombreux objets de cuivre en forme de haches ou de *tumi* (p. 276), présentant sur tout leur pourtour, sauf vers le tranchant, un léger rebord, et trop minces pour avoir servi d'instruments (*pl. XIX*, *fig.* 9), on fut porté tout naturellement à les identifier avec les objets décrits par les anciens écrivains, hypothèse que légitime la découverte, faite par Medina, d'un dessin, exécuté en 1548, représentant une de ces monnaies mexicaines (246 *bis*, p. 562-563).

Des *haches-monnaie* semblables, sinon identiques, ont été découvertes au cours des fouilles pratiquées sous la grande pierre sculptée de l'île de Puná, que nous avons décrite plus haut (p. 232); elles sont au nombre de huit. Leur forme générale (*pl. XIX*, *fig.* 11) rappelle celle des haches simples de cuivre, à tranchant un peu élargi, mais leur contour est beaucoup plus anguleux. Les huit spécimens sont très semblables entre eux et ne se distinguent les uns des autres que par de légères différences dans leurs dimensions, qui varient, pour la plus grande largeur, de 65^{mm} à 76^{mm} et pour la hauteur (mesurée du milieu du talon au milieu de la partie semi-circulaire), de 68^{mm} à 80^{mm}. Le caractère le plus frappant de ces objets est leur extrême minceur : leur épaisseur ne dépasse pas 1^{mm}. Sur leur pourtour, ils présentent, comme les pièces mexicaines, un rebord étroit, de 2^{mm} d'épaisseur, aussi accusé sur les deux faces. Ce rebord ne disparaît qu'au niveau de la partie semi-circulaire qui correspond au tranchant, mais qui est absolument mousse, en sorte que toute assimilation de ces objets aux *tumi*, que nous allons décrire, doit être absolument écartée. Enfin, sur les deux faces, on note des stries profondément gravées, très nettement orientées parallèlement aux bords. Deux objets analogues, quoique beaucoup plus épais (6^{mm}), ont été rencontrés par Saville dans la province de Manabí (365, I, *pl. XLII*, *fig.* I, II, p. 176). Il semble donc bien que ces *haches-monnaie* étaient répandues le long de la région côtière. A notre sens, elles sont une nouvelle preuve des relations commerciales qui existaient entre l'Équateur et le Centre-Amérique.

2. TUMI.

Nous désignons sous le nom de *tumi* les petits tranchets à manche qu'on rencontre fréquemment au Pérou.

---

[1] Chez les Chibschas, il existait également une monnaie métallique, qui consistait en de petits disques d'or (341, p. 126-127).

Cet instrument présente, en Équateur, plusieurs variétés : le tranchant est semi-circulaire (*pl. XX, fig.* 1, 7, 11, 13), ou rectiligne (*pl. XX, fig.* 5, 6); le manche, tantôt arrondi, tantôt aplati comme la lame elle-même, peut être percé d'un orifice à son extrémité ou orné d'une figurine représentant soit un animal, soit un personnage humain (*pl. XX, fig.* 1, 5-7, 11, 13). Ces diverses formes se retrouvent d'ailleurs toutes au Pérou et en Bolivie (*pl. XX, fig.* 3, 8, 9, 12).

Des sept spécimens connus de l'Équateur, cinq proviennent du pays cañari (**27**, *pl. XL, fig.* 5; Coll. Rivet), un de la région des Paltas (Caricán) et le dernier de l'île de Puná (Puná vieja), c'est-à-dire des provinces les plus méridionales. C'est la répartition que nous avons déjà rencontrée pour un grand nombre d'autres outils en cuivre, qui deviennent encore plus fréquents au Pérou.

Le Pérou est, en réalité, la terre classique du *tumi*. Rivero et Tschudi (**344**, *pl. XXXIV, fig.* 5), Blake (**43**, p. 289, *fig.* 12, 13), Ewbank (**112**, p. 138, *fig. I*), Wiener (**434**, p. 157, 583-584), Squier (**385**, p. 182; **387**, p. 176), Hutchinson (**186**, I, p. 160), Riccardi (**342**, *pl. II, fig.* 21), Giglioli (**132**, p. 228; **134**, *pl. F, fig. c*), Baessler (**23**, *pl. V-VII*), Nordenskiold (**287**, *pl. II, fig.* 8, 16-18) en ont signalé ou figuré de très nombreux specimens. Le Musée du Trocadéro en possède une importante série due à Pinart, Angrand, Quesnel, Wiener, et le Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain, deux exemplaires (n° 17080).

De l'examen de toutes ces pièces, il résulte que c'est au Pérou qu'on rencontre les formes les plus évoluées et que l'ouvrier a cherché à donner au *tumi* les aspects les plus artistiques, en même temps que les plus variés. Certains ont le manche damasquiné (Tr. n° 2091), d'autres portent à l'extrémité de celui-ci des ornements représentant de véritables scènes (lutte de deux individus : Tr. n° 5065), des anneaux de cuivre mobiles (Tr. n° 2089) ou des grelots (**23**, *fig.* 51). Sur un exemplaire, le manche, dans son ensemble, figure un crocodile admirablement rendu (**23**, *fig.* 44). Parfois, l'outil a été adapté à divers usages : c'est ainsi que, sur une pièce de Chuquitanta, le manche se termine par un poinçon (**23**, *fig.* 49). Enfin, certains *tumi* de taille réduite ont été fabriqués soit en argent, soit en or (**23**, *fig.* 55-59). Ce polymorphisme prête aux mêmes observations que celles que nous ferons à propos des casse-tête en cuivre (p. 281).

Comme ceux-ci, les *tumi* ne se répartissent pas également dans tout le Pérou, et c'est dans la région côtière qu'on les rencontre avec le plus de fréquence. Sur une série de 58 échantillons de provenance certaine, 48 ont été trouvés dans des localités du littoral et 10 seulement dans le haut plateau, où ils sont exclusivement en cuivre.

Ainsi qu'on peut le constater pour tous les objets d'origine nettement péruvienne, le *tumi* a pénétré partout où les Incas ont étendu leur domination. En Bolivie, il a été retrouvé dans l'île Titicaca (**30**, *pl. XLI, fig.* 7) et fréquemment à Tiahuanaco (*pl. XX, fig.* 3, 8, 9; **318** *bis*, p. 103, *fig.* 31; **221**, p. 12, *fig.* 2). Dans les vallées diaguites, il est au moins aussi commun, à en juger par les séries importantes décrites par Ambrosetti (**9**, p. 127, *fig.* 8; **13**, p. 295, *fig.* 19; **15**, p. 99; **15** *bis*, p. 419-420, *fig.* 221), Boman (**47**, I, *fig.* 14, *f-h*) et Latcham (**221**, p. 12,

fig. 3). On le retrouve à l'Est jusque dans la quebrada de Humahuaca (**93**, p. 225, *fig.* 172). Au Chili, il est loin également d'être exceptionnel : Ewbank (**112**, *pl. VIII*) en a figuré un bel exemplaire de San José (rivière Maypú), reproduit par Medina (**247**, *fig.* 134), dont le manche est terminé par une patte d'oiseau, et Latcham en a représenté deux autres provenant de Paposo et de Caldera (**221**, p. 12, *fig.* 1, p. 13, *fig.* 4).

En dehors de ces pays, qui, à des degrés divers, ont subi l'influence péruvienne, on ne rencontre un outil analogue qu'au Mexique et chez les Esquimaux.

Le type mexicain, néanmoins, a le manche plus large que les *tumi* de l'Amérique méridionale à manche aplati et pourrait aussi bien, sous ce rapport, être comparé à notre troisième variété de hache à tranchant semi-circulaire et à oreilles ; toutefois, ainsi que nous l'avons dit à propos de ces armes (p. 269), il s'en distingue par l'absence de toute oreille. Dupaix en a représenté un exemplaire d'Antequerra (**105**, *Atlas*, 2e *Expédition*, *pl. XXVI*, *fig.* 74) et en a vu un autre, monté sur manche, dans la main d'un Saint Isidore d'une église du pays (**105**, *Examen des planches de la* 2e *Expédition*, p. 51). Il ajoute que ces objets sont extrêmement communs aux environs d'Oaxaca. Effectivement, le Trocadéro en possède une belle série de cette localité. D'autre part, Putnam (**320**, p. 137, 139, *fig.* 38, 39 **321**, p. 244-246, *fig.* 6-8), Peñafiel (**308**, *Láminas*, I, *pl. CIX*, *fig.* 1), Seler (**373**, II, p. 366, *fig.* 114) et Batres (**33**, *pl. XXVI*, *fig.* 8) en ont figuré des exemplaires de même provenance, de Teotitlan del Valle, de Yautepec et de México.

Quant aux *ulus* esquimaux, s'ils ne réalisent pas tous la forme classique du *tumi*, du moins un certain nombre présentent avec lui des analogies indéniables (**325**, II, p. 740; **244**, *pl. LIV*, *fig.* 1; **44**, p. 518, *fig.* 461).

Il s'en faut qu'on soit d'accord sur le nom et sur l'usage de ces instruments en Amérique du Sud. Wiener les appelle *champi* ou *tulpo* (**434**, p. 157, 583), Ambrosetti *tumi* (**13**, p. 203), dénomination que nous avons acceptée, parce qu'elle paraît avoir prévalu en archéologie américaine. Boman (**47**, I, p. 226-230), qui a fait la critique de ces diverses appellations, dont aucune ne lui semble satisfaisante, propose d'établir une division parmi ces objets et d'appeler *haches à pédoncule central* ceux dont le manche est mince et simple, et *tranchets à manche central* ceux dont le manche est épais, cylindrique et se termine par un bouton ou des figurines, etc. Cette distinction correspondrait à deux modes d'emploi différents. Selon lui, en effet, les tranchets se maniaient directement à la main, de la même façon que le *ulu* esquimau, tandis que la hache à pédoncule central était fixée à l'extrémité d'un bâton, comme le montre la remarquable pièce emmanchée provenant de Chiclayo décrite par Giglioli (**134**, *pl. F*, *fig. c*). Boman (**47**, I, p. 227, *fig.* 15, *a*), à qui nous en empruntons le dessin (*fig.* 63, *a*), considère que c'est là le mode d'utilisation normal de cette variété et rejette la reconstitution tentée par Ambrosetti, d'après laquelle le manche du *tumi* aurait été entouré d'une gaine de bois pour en rendre plus facile le maniement (**13**, p. 205, *fig.* 19, *a*). Une pièce d'Ancon appartenant au Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain (n° 17080), dont nous donnons la reproduction (*fig.* 64), confirme

cependant l'hypothèse du savant argentin. C'est un *tumi*, en tous points comparable à celui que nous avons représenté planche XX, figure 7, dont le manche, de

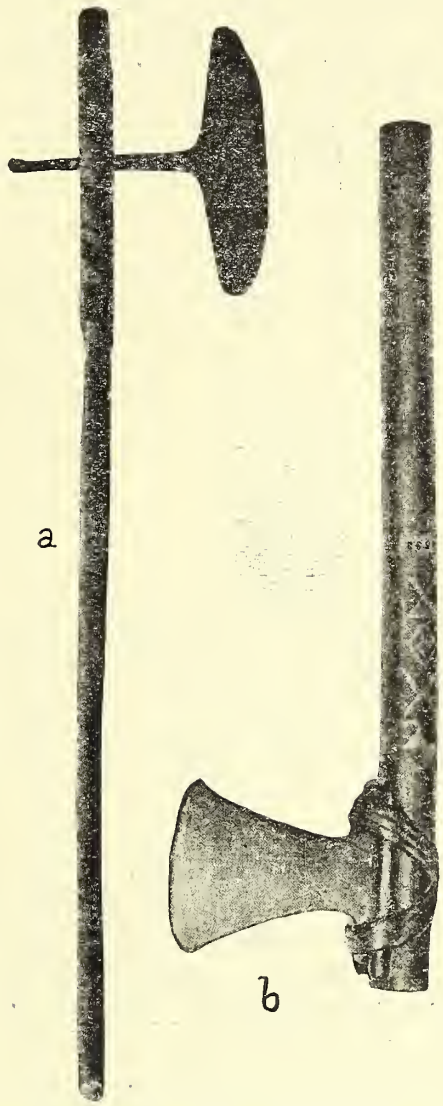


Fig. 63. — *a*, *Tumi* emmanché de Chielayo, d'après Giglioli (**134**, *pl. F, fig. c*); *b*, Hache à oreilles emmanchée, du haut Pérou (Tr. n° 26533) (¹).

faible longueur, est fiché dans une tige de bois cylindrique; une ligature consolide l'assemblage. D'autres fois, dans le même but de protéger la main de l'ouvrier et de rendre l'instrument plus maniable, on entourait le manche métallique d'un gros cordon en spires serrées, ainsi que le montre l'intéressant *tumi* de Chancay, figuré par Baessler (**23**, *fig.* 38).

(¹) Ce cliché, qui est extrait du bel ouvrage de Boman sur l'archéologie diaguite (**47**, I, *fig.* 15, *a*) a été obligeamment mis à notre disposition par M. de Créqui-Montfort.

Contrairement à l'opinion de Boman, nous croyons que ce système d'emmanchure devait être couramment usité, car il donne un outil bien en main. De ce fait, la distinction entre le tranchet à manche central et la hache à pédoncule central, proposée par cet auteur, disparaît, puisque leur mode d'emploi devient identique dans la plupart des cas. Que parfois le *tumi* ait été placé à l'extrémité d'un bâton,

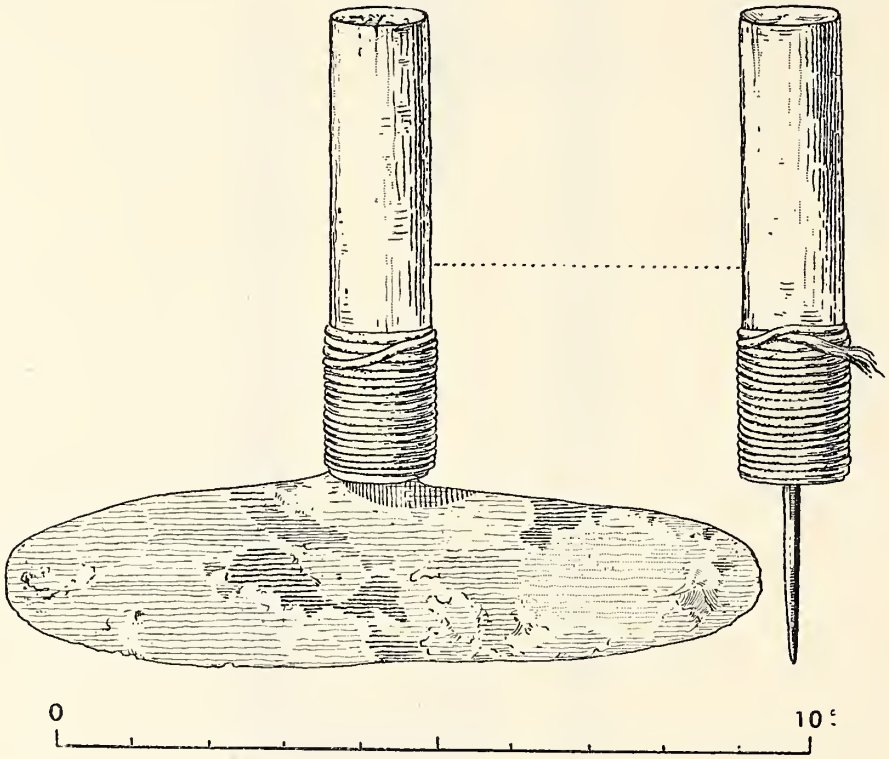


Fig. 64. — *Tumi* d'Ancon (St-G. n° 17080).

nous ne le contestons certes pas, la pièce de Chiclayo de la collection Giglioli en fournissant la preuve indiscutable, mais nous sommes convaincus que ce mode de fixation devait être tout à fait exceptionnel. Ainsi placé et maintenu, le *tumi* ne pouvait, en effet, constituer ni une arme ni un outil pratiquement utilisable et devait être un simple insigne de commandement, usage qui ne suffirait évidemment pas à expliquer la grande fréquence de ces objets au Pérou et dans les pays adjacents.

Quant aux autres usages qu'on a cru pouvoir attribuer au *tumi*, nous ne ferons que les signaler, car il s'agit là de simples vues de l'esprit ou d'un mode d'emploi tout à fait occasionnel. C'est ainsi que Dupaix ayant vu, comme nous l'avons dit, un de ces instruments emmanché dans la main de Saint Isidore, patron des laboureurs, en conclut qu'il devait servir comme outil agricole; c'est ainsi également que Wiener dit que le *champi* était utilisé par les cuisiniers pour masser la pâte de maïs (434, p. 157).

3. CASSE-TÊTE ÉTOILÉ.

Le casse-tête étoilé en cuivre, dérivé du casse-tête en pierre, est beaucoup moins fréquent que celui-ci en Équateur (*pl. XIX, fig.* 3). Nous n'avons pu, en effet, en réunir que huit exemplaires, qui se répartissent ainsi :

Région des Caras.

Mojanda (Coll. Cousin)	3
Région de Quito (140, *Atlas, pl. XXXIV, fig.* 1)	1
Total	4

Région des Cañaris.

Azógues	1
Région de Cuenca	1
Cuenca (432, p. 277)	1
Total	3

Région des Huancavilcas.

Guayas (365, II, *pl. CXIII, fig.* 2)	1

Ces pièces sont toutes à six branches, mais sur deux d'entre elles, provenant du Mojanda et de la province du Guayas, un des rayons est remplacé par une petite hachette.

A côté de ces formes usuelles, nous rangeons deux pièces anormales, vraisemblablement des armes de parade ou des insignes de commandement dérivés du casse-tête, provenant toutes deux de Cojitambo (pays cañari). Ces objets (*pl. XIX, fig.* 4, 6) ont l'un et l'autre la forme d'une roue ajourée munie en son centre d'une douille qui ne fait saillie que d'un côté. Sur l'un d'eux, le pourtour est dentelé et la douille percée de deux orifices se faisant face, sans doute destinés au passage d'une goupille pour fixer solidement le manche. Il est possible que ces objets soient d'importation péruvienne, car nous savons que les Incas avaient un établissement important au point même où ils furent trouvés et nous allons voir qu'au Pérou, le casse-tête était devenu dans bien des cas un insigne.

Dans ce pays, le casse-tête étoilé en cuivre se rencontre presque aussi fréquemment que le casse-tête en pierre (*pl. XIX, fig.* 1); c'est là une nouvelle preuve que l'art métallurgique y était beaucoup plus développé qu'en Équateur. En outre, l'outil est bien plus répandu le long du littoral que sur le haut plateau : en effet, sur les 25 exemplaires dont nous connaissons la provenance exacte, 19 ont été trouvés dans la région côtière et 6 seulement dans la Cordillère; en voici la répartition :

Région côtière.

Virú (**132**, p. 231; **23**, *fig.* 533, 535)	3
Chuquitanta (**23**, *fig.* 524, 525, 526, 529, 530)	5
Chimu (**387**, p. 177; **132**, p. 231)	2
Pachacamac (**23**, *fig.* 534)	1
Ancon (**132**, p. 230; **320**, p. 144-145, *fig.* 42-43; Tr. n°s 2110, 4291)	5
Supe (Tr. n° 2111)	1
Trujillo (**23**, *fig.* 532)	1
Environs de Lima (**23**, *fig.* 536)	1

Haut plateau.

Cuzco (**132**, p. 231; **23**, *fig.* 531; **112**, p. 138, *fig. M, N*, p. 140)	5
Vilcashuaman (Tr. n° 20919)	1

L'immense majorité des pièces péruviennes présente six rayons; toutefois, Baessler en a figuré deux des environs de Lima et de Virú, qui en ont cinq seulement et une autre de Virú, qui en présente huit (**23**, *fig.* 533, 535, 536). D'ailleurs, le polymorphisme de ces armes au Pérou est des plus remarquables : sur trois échantillons, dont deux viennent de Cuzco et le troisième ne porte d'indication précise d'origine, une des branches est remplacée par une hachette (Tr. n° 20920; **132**, p. 230; **112**, p. 138, *fig. M*); trois autres, dont un provient de la côte, ont leurs rayons ornés de têtes humaines regardant alternativement en haut et en bas (**132**, p. 231; **320**, p. 146-147, *fig.* 44); sur un spécimen de Chuquitanta (**23**, *fig.* 529), une des pointes est remplacée par une tête de puma; sept casse-tête trouvés à Ancon (Tr. n° 4291), dans les environs de Lima, à Pachacamac, à Virú (**23**, *fig.* 534-536), à Supe (Tr. n° 2111), au Chimu (**387**, p. 177) sont munis d'une véritable douille; d'autres fois, les pointes, au lieu d'être coniques, sont aplaties transversalement et presque tranchantes : cette disposition s'observe sur certaines pièces de Chuquitanta (**23**, *fig.* 524, 529, 530) ou du Chimu (**387**, p. 177; **132**, p. 231). Dans la même région côtière, à Supe et à Virú, les rayons sont quelquefois creux et leur cavité communique avec l'intérieur de la douille (Tr. n° 2111; **23**, *fig.* 533) [1]. Notons encore, qu'au Pérou, on a rencontré parfois des casse-tête en argent ou en or, qui, évidemment, devaient servir plutôt d'insignes de commandement que d'armes, comme le prouve le texte d'Oviedo que nous avons cité plus haut (p. 271, note 6); ces trouvailles ont été faites surtout dans la région côtière, à Marquez (**23**, *fig.* 528), à Pachacamac et dans les environs de Paramonga, mais aussi à Cuzco, sur le haut plateau (**434**, p. 686). Le casse-tête peut même perdre complètement toute utilité pratique et devenir un simple ornement; c'est ce que montre un exemplaire en argent à cinq branches recueilli à Chuquitanta et dont les dimensions sont si réduites qu'il n'a pu servir que de pendeloque (**23**, *fig.* 537).

---

[1] Sur l'échantillon de Virú, la cavité des rayons était remplie par un mélange de pierres et d'argile.

Nous avons insisté à dessein, comme nous l'avons déjà fait à propos du *tumi*, sur le polymorphisme extrême que présente le casse-tête étoilé au Pérou, en particulier dans la région côtière, car il est, selon nous, la preuve que cette arme était à la fois très répandue et très ancienne dans la région; par suite de cette diffusion, elle s'était écartée peu à peu de la forme primitive, traditionnelle, dont les casse-tête en pierre nous ont gardé le type, pour se modifier, pour se perfectionner, devenir une simple arme de parade ou même le modèle de certains bijoux. Nous avons signalé un effort semblable, quoique de résultats plus limités en raison même de la matière employée, en étudiant les casse-tête lithiques de l'Équateur (p. 176). C'est là une des nombreuses preuves que les aborigènes équatoriens étaient avant tout des tailleurs de pierre, tandis que leurs voisins immédiats du Sud utilisaient surtout, pour fabriquer les mêmes objets, les métaux et, en particulier, le cuivre.

Partout où les Péruviens ont étendu leur domination, on retrouve le casse-tête de cuivre : on l'a rencontré en Bolivie, à Tiahuanaco (**132**, p. 230; **318** *bis*, p. 101, *fig.* 30, *k*; Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange: n° 1258) et dans l'île Titicaca (**30**, *pl. XXX*, *fig.* 4), en pays calchaquí, à Molinos (**13**, p. 234, *fig.* 51), au Chili, à Copiapó (**247**, p. 372, *fig.* 133). Mais ces pièces de pénétration rentrent toutes dans le type normal ou du moins (car l'exemplaire du Titicaca a une de ses pointes remplacée par une hachette) restent des armes ayant un but pratique et jamais un rôle de parade.

Comme nous avons traité la question de l'usage de ces objets en parlant des disques étoilés en pierre, nous n'y reviendrons pas ici. Il est probable toutefois que le disque de cuivre, instrument beaucoup plus spécialisé que le disque de pierre, devait surtout servir comme arme, et c'est pourquoi nous l'avons sans cesse désigné sous le nom de casse-tête; d'ailleurs, un grand nombre de spécimens ont été trouvés emmanchés ([1]). Comme il ressort nettement de la description de la série péruvienne, l'arme est devenue parfois un insigne de commandement, par une transformation naturelle dont on trouve maints exemples, même chez les peuples modernes.

4. POINTE DE LANCE OU D'INSTRUMENT AGRICOLE.

Dans notre collection, nous possédons un objet unique qui provient du Sigsig (région des Cañaris) (*pl. XX*, *fig.* 10) et dont la forme ne peut être mieux comparée qu'à celle de l'extrémité ferrée d'un alpinstock. Cet objet était emmanché sur un bâton, dont un fragment est resté engagé à son intérieur; la fixation était assurée à l'aide d'un fort clou de cuivre, qui subsiste encore.

On rencontre de nombreux spécimens de ces pointes au Pérou et nous en avons reproduit une de la région côtière à titre de comparaison (*pl. XX*, *fig.* 14). Squier

([1]) Un exemplaire emmanché est également figuré par Oviedo (**302**, IV, *pl. V*, *fig.* 3).

en a figuré une des environs de Lima (385, p. 182, *fig.* 69), sous le nom de *spear-head*, et plusieurs autres qu'il décrit comme des instruments agricoles (387, p. 175); Hutchinson en a représenté également plusieurs de Huabal et de Pomalca, sous la même dénomination (186, II, p. 183, 209); enfin, Baessler en a publié une importante série de diverses localités du littoral (23, *fig.* 23, 37, 520-523). L'ethnographe allemand appelle ces outils, tantôt *brechstange*, pinces, tantôt *feldgerät*, outils agricoles, tantôt *stosswaffe*, armes de percussion. En dehors de ceux dont la forme rappelle entièrement notre pièce équatorienne, il en a décrit un certain nombre d'autres qui en sont évidemment des dérivés, mais dont la variété montre à quel point les ouvriers péruviens avaient su modifier un type primitivement unique pour l'adapter à des usages divers. C'est ainsi que, sur certains spécimens, l'extrémité de l'instrument a été aplatie en forme de bêche, inclinée latéralement ou recourbée en forme de demi-crochet. Il est à noter que tous ces objets proviennent exclusivement du bas Pérou.

En dehors de cette région, nous n'avons trouvé comme pièces de comparaison que les pointes, en cuivre elles aussi, rencontrées à Carp River, près Marquette (431, p. 23, *fig.* 16), sur les bords du lac Michigan, dans le Wisconsin, sur les rives du lac Supérieur et dans le Minnesota [1] (274, II, p. 206, p. 197, *fig.* 598, p. 203, *fig.* 603). Aussi, considérons-nous notre pièce équatorienne comme un objet d'importation péruvienne.

Il en est probablement de même de l'objet de Cochasqui (pays cara), décrit par Uhle (407, I, *pl. XXIV*, *fig.* 24) : c'est un outil de cuivre de forme triangulaire dont le sommet présente une douille; il devait se fixer, comme notre pièce de Sigsig et les instruments similaires du Pérou, à l'extrémité d'un bâton et servir de houe.

5. CLEF CÉPHALOMORPHE.

Bamps a publié (27, *pl. XL*, *fig.* 1) un curieux objet en bronze provenant d'Azógues, dont nous donnons ici la reproduction (*pl. XXIII*, *fig.* 3), d'après une photographie que nous devons à l'obligeance de M. A. de Loë, conservateur des Musées royaux du Cinquantenaire, à Bruxelles. Nous avons également reçu par son entremise, pour le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, un fort beau moulage polychromé de cette pièce. Cet outil, d'usage inconnu, a la forme d'une clef simple et mesure 196^{mm} de haut sur 8^{cm} de large; le seul ornement qu'il porte est une double crête transversale sur une seule de ses faces, au point d'union de la tête et du manche. Son épaisseur moyenne est de 9^{mm} environ.

L'intérêt de cet objet réside tout entier dans le rapprochement qu'on peut établir entre lui et certaines pièces en pierre qu'on a découvertes, avec une certaine fréquence,

---

[1] Des pointes de lance en cuivre d'un modèle un peu différent, mais qui ne sont pas cependant sans analogie avec notre objet et ses similaires péruviens, se rencontrent toutefois dans diverses autres régions des États-Unis (274, II, p. 198 214).

dans les régions méridionales de l'Amérique du Sud. Ces *clefs céphalomorphes*, comme les ont appelées les ethnographes argentins et chiliens, ont été rencontrées surtout au Chili, d'où nous connaissons neuf échantillons figurés par Giglioli (133, p. 444 *fig.* 2), Medina (247, p. 363, *fig.* 103) et Latcham (220). De ce pays, elles ont pénétré dans les régions adjacentes de la République Argentine, où l'on en a trouvé quelques spécimens dans le sud de Mendoza (12, p. 26, *fig.* 1), dans le territoire de Neuquén et dans la région de convergence de ce territoire et des provinces du Rio Negro, de la Pampa et de Mendoza (229, p. 155, *fig.* 4, p. 158, *pl. IX*, n° 4).

Comme, jusqu'ici, on n'a pas signalé de semblables trouvailles au Pérou, l'existence en Équateur d'un objet évidemment inspiré d'un modèle chilien paraît à première vue inexplicable. Toutefois, un fait historique, qui nous est signalé par Montesinos, fournit, croyons-nous, le mot de cette petite énigme archéologique. Le chroniqueur rapporte, en effet, qu'après avoir soumis les Paltas, Huira-Cocha, redoutant une vive résistance de la part des Cañaris, décida de renforcer sa troupe en faisant appel à des auxiliaires chiliens et chiriguanos. Les Cañaris ayant accueilli entre temps de plein gré la domination péruvienne, cette armée se concentra à Tomebamba, où l'Inca était venu s'installer, et y demeura une année (252, p. 139-140). La présence de l'objet que nous venons de décrire s'explique donc aisément par ce séjour prolongé de soldats chiliens en pays cañari. Elle constitue une preuve archéologique intéressante d'un événement historique et, par cela même, méritait d'être signalée. De plus, le fait que cet objet fut exécuté par des soldats permet de supposer qu'il avait une signification militaire et représentait vraisemblablement, comme l'ont déjà suggéré les ethnographes sud-américains, un insigne de commandement.

6. AIGUILLES.

On rencontre en Équateur deux variétés d'aiguilles. La première, qui est représentée dans notre collection par 12 exemplaires en cuivre provenant tous d'Ingapirca (*pl. XXI*, *fig.* 17), a la forme d'une grosse aiguille à tricoter, pointue à chaque extrémité.

Des objets semblables ont été fréquemment trouvés dans les boîtes à ouvrage des sépultures du littoral péruvien, mais ils sont toujours en bois. Du moins, nous n'en avons trouvé signalé aucun en métal dans la littérature ([1]) et n'avons pas été plus heureux dans nos recherches au Musée du Trocadéro. Comme pièces comparables, nous devons signaler certains objets recueillis en pays diaguite (13, p. 190-191, *fig.* 7; 15 *bis*, p. 414-416, *fig.* 219, p. 431, *fig.* 225) et en Amérique du Nord, dans le Wisconsin, le Tennessee et la Virginie occidentale (397, p. 76, *fig.* 34, p. 352, *fig.* 231, p. 426, *fig.* 299).

([1]) Toutefois, Holmes dit, d'une façon générale, que les ustensiles de couture des Péruviens, le plus souvent en bois, sont parfois aussi en cuivre ou en os (173 *bis*, p. 7).

La seconde forme d'aiguille équatorienne est l'aiguille à chas. Jusqu'ici, le seul exemplaire qui en ait été publié est celui qu'a figuré Bamps, sans indication de provenance (27, *pl. XXVI, fig.* 3). Nous en avons récolté, au cours de nos fouilles, 9 en cuivre (*pl. XXI, fig.* 2, 5, 18) et 2 en or (*pl. XXIV, fig.* 13). Toutes ont été rencontrées dans la région des Cañaris : 6 à Inga-pirca, 3 à La Capilla, près Cañar, celles en or au Sigsig. Elles ne diffèrent entre elles que par leur longueur qui varie de 51^{mm} à 210^{mm}. La seule particularité intéressante qu'elles présentent est la forme de leur chas. Sur tous nos spécimens, sans exception, celui-ci a été obtenu par un procédé très ingénieux, que Baessler a fort bien décrit (23, p. 62): la tête de l'aiguille était d'abord aplatie par martellement, en ménageant deux ailerons latéraux; puis

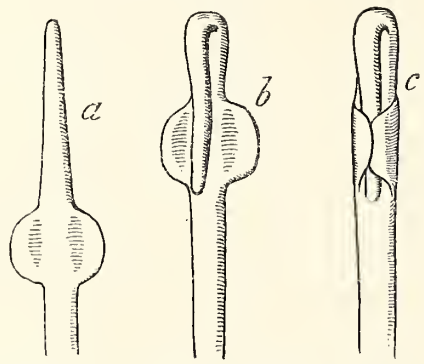


Fig. 65. — Premier procédé pour obtenir le chas des aiguilles, d'après Baessler (23, p. 62).

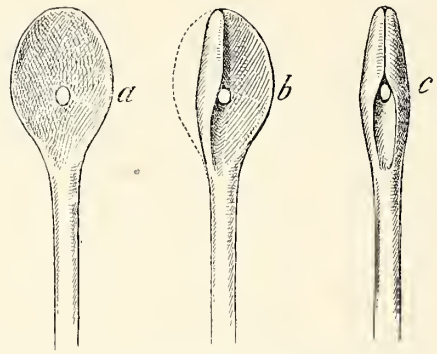


Fig. 66. — Second procédé pour obtenir le chas des aiguilles.

elle était repliée en boucle pour former le chas; enfin, autant pour éviter que l'extrémité ainsi recourbée ne s'agrippât dans les tissus que pour empêcher le fil de s'échapper, les deux ailerons étaient rabattus sur celle-ci et légèrement imbriqués (*fig.* 65).

Les aiguilles métalliques ne sont pas très fréquentes en Amérique. Au Pérou, on en a rencontré à Piura, dans les environs de Lima, à Chuquitanta, à Marquez (23, *fig.* 194-200), à Ancon (Tr. n° 12988; 335, III, *pl. LXXXI, fig.* 36, 37), à Paumalea (vallée de Chielayo), à Trujillo, à Huadquiña et à Choquequirao (Tr. n°s 20778, 20930, 20932, 58326).

La répartition de ces spécimens, au nombre de 17, conduit aux mêmes conclusions que celle des différents objets métalliques étudiés jusqu'ici : l'immense majorité (15) provient de la région côtière. En outre, les deux exemplaires du haut plateau sont en cuivre, alors que presque la moitié de ceux du littoral (6) sont en argent.

L'aiguille a été retrouvée en Bolivie : les 12 pièces, que nous connaissons de cette région, proviennent de Tiahuanaco (*pl. XXI, fig.* 16; Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange : n°s 1313-1315; 407, I, *pl. XXV, fig.* 6), de l'île Titicaca (30, *pl. XLI, fig.* 3), de Queara (287, p. 18, *fig.* 11), de Tocarji et d'Asnapujio (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange) et sont toutes en cuivre. Il en est de même des 5 aiguilles trouvées en pays diaguite, à Santa-María

et à Casabindo, qu'a figurées Ambrosetti, et de celle de La Toma, près de la Puerta de Belén, qui fait partie des collections du Musée d'Ethnographie de Berlin (13, p. 232, *fig.* 48).

L'aire de l'aiguille métallique ne semble pas s'être étendue plus bas vers le Sud, mais, dans la direction du Nord, nous la retrouvons en Amérique centrale, dans la région du Chiriquí (236 *ter*, p. 197, *fig.* 325) et avec une certaine fréquence au Mexique (Tr. n°s 20599, 24461-24464, 24541-24551; 308, *Láminas*, I, *pl. CX*, *fig.* 5; 394, II, *pl. VII*, *fig.* 11, 30; 320, p. 129; 33, *pl. XXVI*, *fig.* 4; 128 *bis*, *pl. IV*, *fig.* 36). Tous ces exemplaires sont en cuivre, de même que les rares spécimens découverts en Amérique du Nord, dans le Wisconsin (274, II, p. 221).

L'étude de la forme du chas de ces divers objets n'est pas dénuée d'intérêt, les procédés employés pour l'obtenir étant assez variés. Celui que nous avons décrit à propos de nos pièces équatoriennes était de beaucoup le plus répandu. A de très rares exceptions près, c'est celui qui a été utilisé pour la fabrication de toutes les aiguilles péruviennes et mexicaines que nous avons pu examiner à ce point de vue.

Un second procédé, signalé comme le précédent par Baessler (23, p. 63), consistait à pratiquer soit une fente plus ou moins allongée, soit un simple orifice dans l'extrémité de l'aiguille. Souvent, celle-ci était préalablement aplatie, puis, une fois la perforation pratiquée, les bords de la partie élargie par martellement étaient repliés et affrontés en avant, comme l'indique notre figure 66, en sorte que le chas se trouvait au fond d'une rainure, terminée en cul-de-sac.

Cette forme de chas n'a été observée que sur trois exemplaires péruviens, provenant d'Ancon, de Choquequirao (Tr. n°s 12988, 20930) et des environs de Lima (23, *fig.* 200) et sur une seule pièce mexicaine (Tr. n° 24549); par contre, elle paraît avoir été la plus usitée en Bolivie et en pays diaguite [1].

Un dernier procédé, beaucoup plus rare, nous est indiqué par l'aiguille du Chiriquí figurée par Grant MacCurdy (236 *ter*, p. 197, *fig.* 325). Sur cet exemplaire, la tête de l'aiguille a été fendue; puis, les parties ainsi séparées ont été recourbées en demi-cercle et affrontées par leur extrémité libre de façon à former le chas.

De l'étude qui précède, il résulte que, par tous leurs caractères, les aiguilles équatoriennes se rapprochent du type côtier péruvien et du type mexicain.

7. POINÇONS.

Notre collection renferme trois poinçons en cuivre provenant du Sigsig (pays cañari). Ils sont tous formés d'une tige, cylindrique sur presque toute sa longueur, dont une des extrémités s'effile en pointe, tandis que l'autre, qui devait être fichée

---

[1] Les aiguilles des Indiens actuels de Patagonie, dont le Musée du Trocadéro possède quelques spécimens tous en argent (n°s 47852-47855), ont un chas en forme de fente ou d'orifice circulaire; mais il s'agit vraisemblablement d'objets imités de modèles européens.

dans un manche de bois, a une section carrée. La forme générale de l'instrument est, en somme, celle de la lime dite *queue de rat*. Parmi les photographies des objets provenant du *trésor de Cuenca* ([1]) se trouve une pièce en or, qui paraît présenter de grandes ressemblances avec nos poinçons de cuivre (*pl. XXIII, fig.* 8). Comme Heuzey n'en a donné aucune description, nous nous contentons de signaler le fait, car il se peut que nous soyons trompés par une simple analogie de forme.

Des poinçons en cuivre analogues aux nôtres ont été rencontrés en Amérique du Nord, dans le Wisconsin et le Michigan (**367** *bis, pl. VI, fig.* 35-38).

8. CUILLER.

Un habitant de Cuenca nous a remis une petite cuiller métallique qu'il nous a dit provenir de Cumbe (pays cañari) (*pl. XXI, fig.* 20). Le cuilleron en est ovalaire, le manche forme une torsade régulière et se termine par une partie aplatie, à peu près carrée, au centre de laquelle un orifice a été pratiqué.

Bien que, comme nous l'avons montré à propos de l'objet similaire en os trouvé en pays pasto (p. 255), la cuiller ait été certainement connue à l'époque précolombienne ([2]), la forme de celle-ci nous fait mettre en doute son ancienneté; elle rappelle, en effet, beaucoup les cuillers qui servent dans les églises à puiser l'encens dans la navette. L'analyse, que M. Arsandaux a faite de cet objet, confirme pleinement cette opinion, en montrant qu'il s'agit d'un véritable laiton, alliage certainement d'origine européenne. Aussi n'hésitons-nous pas à éliminer cette pièce de notre série précolombienne.

([1]) Voir p. 244, note 2.

([2]) La cuiller métallique en apporte d'ailleurs une nouvelle preuve. Au Pérou (Tr. n° 58325; **23**, *pl. XII, XIII*; **434**, p. 587), dans la haute Bolivie (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange; **23**, *fig.* 153), au Mexique (**394**, II, *pl. XXVIII, fig.* 39), on en a découvert de nombreux spécimens certainement antérieurs à la conquête, à l'exception de cinq exemplaires péruviens de Chancay qui sont en plomb (**23**, *fig.* 168-170, 175); ce métal n'était pas, en effet, connu, que nous sachions, des Indiens. A l'époque précolombienne, les Péruviens et les Boliviens employaient, pour la fabrication des cuillers, le cuivre, l'alliage de cuivre et d'argent, l'argent et l'or. La pièce mexicaine est en cuivre.

L'examen de la série péruvienne prête aux mêmes remarques que celui de toutes les séries étudiées jusqu'ici. Les pièces, qui la composent, sont remarquables par la variété de leurs motifs décoratifs; de plus, il apparaît clairement que la métallurgie était notablement plus avancée sur la côte que sur le haut plateau. Voici, en effet, la répartition de ces objets par région et d'après la matière employée :

	Cuivre.	Alliage de cuivre et d'argent.	Argent.	Or.
Bas Pérou	14	4	16	1
Haut Pérou et Bolivie	6	»	1	»

9. OBJETS DE PARURE.

a. Tupu.

Nous désignons sous ce nom à la fois les grandes épingles à l'aide desquelles les femmes fixaient leurs *mantas* et les épingles de plus petites dimensions qui pouvaient servir à des usages divers. En effet, la différence entre les unes et les autres ne pourrait être établie que d'après leur grandeur relative et, par conséquent, serait essentiellement arbitraire, puisque la forme même est indépendante de cette longueur. Le *tupu* métallique est très fréquent dans un grand nombre de régions équatoriennes. On peut en distinguer différents types, d'après la forme de leur extrémité supérieure, suivant que celle-ci se termine par une bande métallique formant anneau [1] (*pl. XXI, fig.* 6, 7), par une plaque circulaire pleine (*pl. XXI, fig.* 3, 19) ou percée d'un petit orifice (*pl. XXI, fig.* 1), par une plaque en forme de croissant également perforée (*pl. XXI, fig.* 24), par une croix dont chaque branche porte une plaquette circulaire (*pl. XXI, fig.* 4), par un bouton plus ou moins ouvragé (*pl. XXI, fig.* 12, 21), par un décor ornemental plus ou moins compliqué (*pl. XXI, fig.* 11, 15, 23), ou, enfin, par une tête de lama ou un oiseau (*pl. XXI, fig.* 22, *pl. XXIV, fig.* 12). Ces trois dernières dispositions se rencontrent surtout, mais sans que ce soit une règle absolue, sur les *tupu* les plus petits; dans ce cas, il existe presque toujours, un peu au-dessous de la tête de l'épingle, un petit anneau latéral.

La dimension de ces objets est des plus variables. Nous en possédons un de Cumbe, qui n'a que 46^{mm} de longueur (*pl. XXI, fig.* 12) et deux autres de la loma de Nario et de La Capilla, près Cañar, du type représenté planche XXI, figure 7, qui atteignent 45^{cm} et 52^{cm}.

Ils sont presque toujours en cuivre; pourtant, nous possédons un *tupu* en argent provenant de Gualaceo (*pl. XXIV, fig.* 12), et González Suárez en a signalé deux en or, trouvés dans la province du Carchi et à Chordeleg (**140**, *Atlas*, p. 152; **142**, *pl. XXXI, fig.* 1). En définitive, sur une série de 45 *tupu* équatoriens que nous avons pu former en ajoutant à ceux de notre collection, de la collection Cousin et du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, les exemplaires figurés par Bamps (**27**, *pl. XXVI, fig.* 1, 2, 4), Uhle (**407**, I, *pl. XXIV, fig.* 3-10, 20) et González Suárez (**140**, *Atlas*, p. 152, *pl. XXXIV, fig.* 2; **142**, *pl. XXXI, fig.* 1), trois seulement sont fabriqués dans un métal autre que le cuivre, soit la faible proportion de 6,7 pour 100.

La répartition géographique des 42 pièces de provenance certaine est la suivante :

---

[1] Cette boucle métallique est obtenue exactement par le même artifice que le chas des aiguilles équatoriennes (voir p. 284).

Région des Pastos.

Province du Carchi (or) (**142**, *pl. XXXI, fig.* 1)	1

Région des Caras.

Chillo	1
Province du Pichincha (**140**, *Atlas, pl. XXXIV, fig.* 2)	1
Total	2

Région des Puruhaes.

Riobamba (**407**, *pl. XXIV, fig.* 10; Tr. n°s 9722-9723)	3

Région des Cañaris.

Chordeleg (Coll. Rivet; **140**, *Atlas*, p. 152 [1 en or])	3
Inga-pirca (Coll. Rivet; **27**, *pl. XXVI, fig.* 1)	12
Sigsig	3
Cumbe	1
Monay	3
Gualaceo (argent)	1
Cañar (**407**, 1, *pl. XXIV, fig.* 3-9, 20)	8
Checa	2
Loma de Nario, près Cañar	1
La Capilla, près Cañar	1
Région de Cuenca	1
Total	36

Ainsi donc, si nous faisons abstraction de la région des Paltas, sur laquelle nous ne possédons, pour ainsi dire, aucun document, le *tupu* métallique est beaucoup plus commun dans les provinces méridionales que dans les provinces septentrionales. Dans celles-ci, où l'influence péruvienne fut insignifiante, le cuivre était, ainsi que nous l'avons vu (p. 251), remplacé communément par l'os. Le seul *tupu* métallique qui y ait été rencontré est en or et diffère notablement du type courant, car il est le seul qui ait pour ornement une figure humaine, alors que la pièce en or du pays des Cañaris n'est qu'une copie un peu ouvragée d'une forme commune tant en Équateur qu'au Pérou.

Dans la région côtière, le *tupu* métallique n'a encore été signalé jusqu'ici que dans l'île de La Plata (**103**, p. 258).

Au Pérou, le *tupu* est, comme l'on sait, extrêmement répandu (*pl. XXI, fig.* 10) et, comme sur le haut plateau interandin équatorien, son usage a persisté jusqu'à nos jours. On y rencontre toutes les formes que nous avons décrites plus haut; mais là, comme pour tous les autres objets en métal, l'ouvrier péruvien fait preuve d'une habileté plus grande, tant par le choix que par la variété des sujets dont il a su orner ces objets. Cette maîtrise dans le travail des métaux se manifeste d'une façon beaucoup plus nette dans les œuvres de la région côtière que dans celles du haut plateau, ainsi que nous avons déjà eu l'occasion de le faire remarquer

maintes fois; en outre, le nombre des objets en or ou en argent y est notablement plus élevé. Lorsqu'on réunit aux collections des Musées du Trocadéro et de Saint-Germain les séries de *tupu* publiées par Bollaert (45, *pl. VII*), Wiener (434, p. 157, 584, 586, 587, 721, 727), Uhle (408, *pl. XIX*, *fig.* 10), Riccardi (342, *pl. II*, *fig.* 28), Baessler (23, *pl. XIII*, *XIV*, *XV*) et Nordenskiöld (287) ([1]), on constate que, sur 101 *tupu* péruviens, 63 proviennent du bas Pérou et 38 du haut plateau; et, tandis que sur ces derniers, 3 seulement sont en or et 7 en argent, soit 26,3 pour 100, sur les 63 échantillons de la côte, 21 sont en argent, 3 en or, 2 en alliage de cuivre et d'argent, 2 en cuivre doré et 4 en cuivre argenté; même en ne tenant compte que des deux premières catégorie, (argent et or), on trouve une proportion sensiblement plus élevée que celle observée dans la sierra, soit 38,1 pour 100.

L'étude des *tupu* de la haute Bolivie ([2]) ne fait que corroborer ces résultats. L'examen de la belle série rapportée de Tiahuanaco, de Tocarji, d'Asnapujio par la mission de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange, des exemplaires de Tiahuanaco que possède le Musée du Trocadéro (nos 4622-4623) ou qu'ont figurés Uhle (407, I, *pl. XXV*, *fig.* 2-5) et Posnansky (318 *bis*, p. 97, *fig.* 29), ainsi que des nombreux spécimens recueillis à Pelechuco et à Queara par Nordenskiöld (287) et dans l'île Titicaca par Bandelier (30, *pl. LVII*, *fig.* 1-5, *pl. LXXVIII*, *fig.* 3-4), révèle une industrie beaucoup moins évoluée que celle de la côte péruvienne et absolument comparable par son degré de développement à celle du haut Pérou et de l'Équateur méridional (*pl. XXI*, *fig.* 9, 13, 14). De plus, sur le lot de 93 pièces ainsi formé, 8 seulement sont en argent et 2 en or, soit une proportion de 10,8 pour 100, à peine supérieure à celle qui nous a été fournie par les collections équatoriennes, et très inférieure à celle que nous avons trouvée dans les collections péruviennes.

Dans la région diaguite, le *tupu* est également très fréquent. Ameghino (18, I, *pl. X*, *fig.* 350-351), Aguiar (5, p. 295, *fig.* 2, n° 10), Ambrosetti (8, XIX, p. 65, *fig.* 102-103; 13, p. 217, *fig.* 31, p. 219, *fig.* 32; 15 *bis*, p. 424, 425, *fig.* 223) et Boman (47, I, *fig.* 13, *c*, *l*) en ont publié de nombreux spécimens en cuivre et en argent, où prédominent les formes andines. Cependant, un exemplaire, trouvé à Quilmes (8, XIX, p. 65, *fig.* 102), rappelle beaucoup le type araucan.

Par contre, le *tupu* métallique est rare dans la puna de Jujuy ([3]), d'où nous ne connaissons que l'échantillon de Casabindo, figuré par Ambrosetti (13, p. 219, *fig.* 34), et semble inconnu dans le désert d'Atacama, où, comme nous l'avons vu (p. 252), les Indiens employaient surtout l'os pour sa fabrication.

([1]) Ewbank a figuré également 4 *tupu* en bronze du Pérou, mais sans indication d'origine précise (112, p. 138, *fig. B*, *C*, *E*, *G*).

([2]) Comme en Équateur et au Pérou, l'usage du *tupu* a persisté jusqu'à l'époque actuelle en Bolivie; les Indiens le fabriquent généralement en laiton et donnent à la tête de l'objet la forme d'une cuiller (47, I, p. 221). Cet instrument a pénétré même en basse Bolivie, car les Chiriguanos emploient des *tupu* d'argent (292, p. 267, *fig.* 130).

([3]) Cependant Boman l'a trouvé en usage chez les Indiens actuels du village de Susques, où il a la forme du *tupu* bolivien moderne (47, II, p. 447).

Le Chili enfin est représenté par six exemplaires trouvés à Caldera, à Paposo, à Copiapó, à Freirina et à Osorno, dont deux sont en or et un en argent (**247**, p. 335-366, *fig.* 121, 131, 132; **221**, p. 17, *fig.* 8, 9, p. 24, *fig.* 13) (1).

. En dehors des pays que nous venons de passer en revue, on ne rencontre le *tupu* métallique à l'époque précolombienne qu'en Colombie, où il était employé couramment par les femmes chibchas (**341**, p. 135). Les rares spécimens d'Antioquia, d'Ubaté, de Popayan et de Manizáles, figurés par Uribe Angel (**414**, *pl. XX*, *fig.* 44), Uhle (**407**, I, *pl. XXIII*, *fig.* 9, 10) et Seler (**371**, *pl. LXI*, *fig.* 10), sont tous des épingles en or d'assez petites dimensions; ils diffèrent notablement des types équatoriano-péruviens. Seul, l'échantillon du pays pasto, dont nous avons parlé au début de ce chapitre, peut leur être comparé par sa facture et sa matière.

En résumé, de cette étude, il apparaît clairement que le *tupu* équatorien ne peut être séparé du *tupu* péruvien, et que c'est dans l'ancien empire des Incas qu'il faut en rechercher l'origine.

b. Grains de collier.

Les grains de collier métalliques sont exceptionnels en Équateur: Bamps a figuré seulement un petit anneau en *tumbaga* (alliage de cuivre et d'or, à un titre très bas) et quelques perles en argent sans indication d'origine précise (**27**, *pl. XXII*, *fig.* 4, *pl. XXIV*, *fig.* 3). De notre côté, nous n'avons rencontré, au cours de nos fouilles, que deux petits grains cylindriques en or dans une sépulture d'El Angel (*pl. XXIV*, *fig.* 4-5). Récemment enfin, Jijon y Caamaño a décrit et figuré un collier provenant d'Itschimbia (pays cara) formé en partie de grains d'or ovoïdes et sphériques (2) (**196** *bis*, p. 12, *pl. XI*).

c. Anneaux.

On rencontre assez souvent dans les tombes précolombiennes des fragments plus ou moins longs de fil de cuivre. Nous en avons trouvé dans des sépultures des pays pasto (El Angel) et cañari (Inga-pirca); Uhle en a figuré également qui proviennent de cette dernière région (Cañar) (**407**, I, *pl. XXIV*, *fig.* 21). Il est probable que ces fils métalliques devaient servir à la fabrication de bagues, de pendants d'oreilles ou de nez, ou de bracelets très simples, dont les fouilles ont fourni de nombreux échantillons.

α. Bagues. — Le plus souvent, ces bagues sont en cuivre et faites d'un fil fermé en cercle, par simple affrontement des extrémités (*pl. XXII*, *fig.* 3). Sur un échantillon du pays pasto (Huaca), le fil s'enroule en spirale (*pl. XXII*, *fig.* 15). Quatre des échantillons recueillis par Saville dans la province de Manabí sont plaqués d'or (**365**, II, p. 176). Les deux seuls exemplaires en or trouvés jusqu'ici sont

---

(1) Les Araucans modernes utilisent encore le *tupu* qu'ils fabriquent surtout en argent.

(2) Cette magnifique pièce, composée de nombreux grains d'or et de quelques grains en turquoise, est ornée de huit pendeloques formées de lames trapézoïdales allongées en or également.

d'une forme différente. L'un, qui provient d'El Angel, est fait d'une bande enroulée en anneau (**142**, *pl. XXIV*); le second, trouvé à Chordeleg, est « une bague double formée de deux parties; chacune d'elles n'a un bord que d'un côté, ce qui permet l'enchâssement » (**27**, p. 132, *pl. XXIV*, *fig.* 5).

Si l'on ne tient pas compte de ces différences de forme ou de matériel, on obtient la répartition suivante des bagues en Équateur :

Région des Pastos.	
El Angel (or) (**142**, *pl. XXIV*)	1
Huaca	1
Total	2
Région des Cañaris.	
Jordan	1
Cañar (**407**, I, *pl. XXIV*, *fig.* 30)	1
Chordeleg (or) (**27**, *pl. XXIV*, *fig.* 5)	1
Monay	1
Cuenca	1
Inga-pirca	1
Total	6
Région de Manabí (**365**, II, p. 175-176, *pl. LXVI*, *fig.* 9)	7

Suivant la règle, nous voyons donc que la bague métallique est beaucoup plus fréquente dans les régions méridionales que dans les régions septentrionales de l'Équateur.

Au Pérou, ces ornements se rencontrent avec une extrême fréquence, mais on les fabriquait surtout en argent, rarement en cuivre ou en or. En outre, ils diffèrent notablement des spécimens équatoriens, en ce sens que la grande majorité sont faits d'une mince bande et non d'un fil métallique, et qu'ils sont souvent finement décorés.

Leur répartition montre qu'ils étaient surtout en usage parmi les populations côtières. En effet, les très nombreux spécimens figurés proviennent tous de localités du littoral : Chuquitanta, environs de Lima, Pachacamac, Lambayeque (**23**, *fig.* 436-451), Aneon (**434**, p. 584; **335**, III, *pl. LXXXI*, *fig.* 22-23; Tr. n°s 4643, 4568), Chancay, Paramonga, Tambuinga, Chimbote (**434**, p. 82, 584, 648, 669; Tr. n°s 4561); nous n'en avons trouvé aucun qui soit indiqué comme provenant du haut Pérou [1]. Ce fait peut tenir à ce que cette région a été beaucoup moins explorée que celle du littoral, car nous retrouvons la bague dans tous les pays limitrophes, en Bolivie, à Asnapujio (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange) [2], dans l'île Titicaca (**30**, *pl. LXVI*, *fig.* 12), en pays calchaquí (**13**, p. 220-222,

[1] Une momie étiquetée Santa-Rosa, dont les mains sont ornées de bagues, a été rapportée par de Cessac au Musée du Trocadéro (n° 10403), mais nous ignorons s'il s'agit du village de ce nom, appartenant au département de Puno, ou de quelque autre localité de la côte péruvienne, non portée sur les atlas.

[2] Ces deux échantillons d'Asnapujio sont très semblables aux anneaux équatoriens. Comme ceux-ci, ils sont

fig. 36; **15**, p. 232; **15** *bis*, p. 423, 425, *fig.* 223) et même dans la vallée du rio San Francisco (**284**, p. 21, *fig.* 17) et en Patagonie (Sauten Chubut) (Tr. nos 47782, 47783). Tous ces spécimens sont en bronze ou en cuivre; les pièces diaguites sont, en général, comme les bagues péruviennes, formées d'une simple bande métallique de 5^{mm} à 7^{mm} de large, plus rarement d'un fil de cuivre, parfois enroulé en spirale comme l'exemplaire équatorien de Huaca.

Jusqu'ici, la bague n'a pas été signalée au Chili; toutefois, Latcham a figuré, sous le nom de pendants d'oreilles, deux anneaux de cuivre trouvés à Caldera et à Paposo, qui auraient fort bien pu servir comme anneaux de doigt (**221**, p. 17, *fig.* 10-11).

Du côté du Nord, nous retrouvons la bague au Mexique, où elle semble très fréquente, à en juger par les nombreux spécimens, pour la plupart en cuivre, beaucoup plus rarement en or, qui ont été figurés par Strebel (**394**, I, *pl. XVI*, *fig.* 12-23, 26-30 II, *pl. XXVII*, *fig.* 32, 34, 35, 39, 40), Batres (**33**, *pl. XXVI*, *fig.* 16) et Peñafiel (**308**, *Láminas*, I, *pl. CX*, *fig.* 6, 8, 9, *pl. CXI*, *fig.* 4, 6). En général, ces bijoux sont très artistiquement décorés et munis de chatons allongés. A tous points de vue, ils diffèrent des anneaux frustes de l'Équateur.

Dans l'Amérique du Nord, au contraire, on rencontre des formes beaucoup plus simples. Ces trouvailles sont d'ailleurs très rares, et toutes les bagues découvertes jusqu'à ce jour sont exclusivement en cuivre. Elles ont été recueillies dans l'Ohio (Madisonville) ([2]) (**320**, p. 96, *fig.* 8), dans certains mounds de la côte de Géorgie (**257**, p. 13, *fig.* 8), sur les bords du lac Michigan et dans l'État du Wisconsin (**274**, II, p. 226).

β. Anneaux d'oreilles ou de nez, bracelets et colliers. — En dehors des bagues que nous venons de décrire, on rencontre en Équateur des anneaux métalliques de plus grande taille, qui ont pu, suivant leurs dimensions, servir comme ornements de nez, pendants d'oreilles, bracelets ou colliers. Leur forme ne variant pas suivant ces diverses destinations, nous n'avons pas cru devoir étudier séparément chacune de ces catégories de bijoux.

Les anneaux les plus petits sont faits en général, comme les bagues, d'un fil métallique dont les extrémités, simplement affrontées, ne permettent qu'un jeu très limité (*pl. XXII*, *fig.* 1, 2, 4). Quelquefois, ils étaient réunis les uns aux autres, de façon à former une petite chaîne (**407**, I, *pl. XXIV*, *fig.* 25-26) à laquelle on suspendait dans certains cas des ornements, en particulier les plaques pectorales (**45**, p. 92, *pl. VI*). Pour permettre un écartement plus grand des extrémités de l'anneau, surtout pour ceux qui devaient servir de colliers ou de bracelets, les précolombiens avaient recours à un procédé intéressant : ils fabriquaient des anneaux creux qui présentent une fente sur toute la longueur de leur circonférence interne (*pl. XXII*, *fig.* 5, 6).

---

formés d'un simple fil de cuivre, mais les extrémités, au lieu de s'affronter, chevauchent l'une sur l'autre sur une petite étendue.

([2]) Dans cette même localité, on a rencontré des fragments de fil de cuivre, dont certains, enroulés en spirale comme notre bague de Huaca, servaient de grains de colliers (**320**, p. 89-91, *fig.* 3-4).

Une coupe transversale de ces objets donne un cercle avec solution de continuité dans le point correspondant au plus petit diamètre de l'anneau. Par suite de la vacuité du collier ou du bracelet et de l'absence de soudure des deux bords de la lame métallique, la rigidité de ces objets de parure est bien moindre que celle des anneaux pleins. On ne saurait supposer que les ouvriers aient d'abord enroulé une bande de métal de façon à obtenir un cylindre qu'ils auraient ensuite recourbé en cercle, car, dans cette hypothèse, on observerait tout au moins des plis du côté interne de l'anneau, et l'on ne note rien de semblable. Il est infiniment plus probable que le métal a été coulé sur un moule en argile. Les trois spécimens en cuivre de cette catégorie, qui font partie de notre collection personnelle, proviennent de Huintul et du Sigsig; Uhle en avait figuré déjà deux de Cañar (407, I, *pl. XXIV, fig.* 27, 31) et Bamps dix d'Inga-pirca (27, *pl. XXVII*). Toutes ces localités appartiennent au pays cañari. Dans la même région, on a trouvé aussi des anneaux semblables en or, à Cuenca (45, *pl. VI*) et au Sigsig (*pl. XXIV, fig.* 14, *pl. XXV, fig.* 7). Une des pièces du Sigsig est un superbe bracelet, qui faisait partie du mobilier funéraire de la riche sépulture dont nous avons déjà donné la description (p. 124); il est orné sur tout son pourtour de petits disques d'or suspendus à des fils de même métal ([1]).

Les anneaux dont nous venons de parler sont, avec trois spécimens faits d'un fil plein découverts par Jijon y Caamaño à Itschimbia (pays cara) (196 *bis, pl. IX*) par nous à La Capilla, près Cañar, et par Saville dans la province de Manabí (365, II, p. 176), les seuls qui, à notre connaissance, aient été fabriqués en or. En général, les Indiens employaient le cuivre, parfois plaqué d'argent ([2]) (27, *pl. XXIV, fig.* 8, 10). Une pièce figurée par Uhle (407, I, *pl. XXIV, fig.* 33) paraît être en pyrite sulfureuse.

Le seul anneau en argent de notre collection provient de Huintul (pays cañari); il se distingue des précédents, non seulement par sa matière, mais aussi par son mode de fabrication (*pl. XXIV, fig.* 15). Il est composé de deux parties en forme de gouttières circulaires, qui, en s'emboîtant, forment un anneau creux. L'emboîtement n'existe que sur le côté interne; les bords externes sont simplement affrontés. Néanmoins, malgré l'absence de toute soudure à ce niveau, les deux pièces restent assez étroitement unies l'une à l'autre pour qu'il soit impossible de les séparer. Les deux extrémités libres de l'anneau sont fermées par un clapet appartenant à la gouttière emboîtante. Ainsi fabriqué, cet anneau est loin de présenter l'élasticité des anneaux creux que nous avons décrits plus haut, et le jeu des extrémités est aussi limité que sur les pièces pleines.

Certains anneaux pleins portent des ornements surajoutés : sur un de nos spécimens d'Inga-pirca, c'est une petite lamelle de cuivre qui a été enroulée sur l'an-

---

([1]) Ce bracelet a déjà été figuré par González Suárez (141, *pl. III*).

([2]) Saville a recueilli dans la province de Manabí des anneaux plats d'une forme très spéciale qui sont en cuivre doré (365, II, *pl. LXVI, fig.* 11). Nous ne les mentionnons que pour cette particularité, car ils diffèrent complètement des pièces que nous étudions dans ce chapitre.

neau; sur des échantillons de la province de Manabí, ce sont des perles de diorite et de lapis-lazuli (**365**, II, *pl. LXVI*, *fig.* 8, 10).

Si l'on ne tient pas compte de toutes les différences de forme, de grandeur ou de matière première que nous venons de signaler, on peut établir la liste de répartition suivante des anneaux métalliques en Équateur :

Région des Caras.	
Itschimbia, près Quito (**196** *bis*, *pl. IX*)	1
Région des Puruhaes.	
Guano (Tr. n° 9709)	2
Région des Cañaris.	
Cuenca (**45**, *pl. VI*)	1
Cañar (**407**, I, *pl. XXIV*, *fig.* 25-32)	8
La Capilla, près Cañar	1
Huintul	4
Inga-pirca (Coll. Rivet; **27**, *pl. XXVII*)	12
Gualaceo (loma de Capchu)	1
Gualaceo (Arcadia) (**27**, *pl. XXIV*, *fig.* 8)	1
Azógues	1
Sigsig	3
Pucará del Piñan (**407**, I, *pl. XXIV*, *fig.* 33)	1
Total	33
Région côtière.	
Province de Manabí (**365**, II, p. 176, *pl. LXVI*, *fig.* 8, 10)	3

De même que les bagues, les divers anneaux que nous venons d'étudier se rencontrent donc exclusivement dans les provinces méridionales de l'Équateur.

Bien que des objets similaires (bracelets, colliers) aient été trouvés fréquemment au Pérou, ils diffèrent notablement des ornements équatoriens : en général, ils sont faits, comme les bagues, d'une large bande, le plus souvent en argent, parfois en or, rarement en cuivre; en outre, ils sont plus ou moins finement décorés de dessins à jour, au repoussé, ou de pendeloques disposées sur tout le pourtour. Ce sont les bracelets de bras ou de jambe qui sont de beaucoup les plus communs, les colliers étant relativement rares. Ces divers ornements proviennent de localités qui appartiennent presque toutes à la région côtière : Infantas, Pachacamac, Facalá, Cajamarca, Paramonga, Silustani, Santiago de Cao, Supe (**434**, p. 51, 66, 109, 129, 584, 669, 676), Ancon (**434**, p. 46, 49; **335**, III, *pl. LXXXI*, *fig.* 30), environs de Lima, Chuquitanta, Trujillo (**23**, *fig.* 426, 427, 429-433), Chimbote (**23**, *fig.* 428; **434**, p. 669). De tous les objets que nous avons pu examiner, le seul qui soit nettement comparable à nos pièces équatoriennes provient du haut plateau; c'est un anneau de bras de Huamachuco (**23**, *fig.* 425), formé d'un simple fil de cuivre sur lequel est enfilé un petit disque de même métal.

Dans les pays limitrophes du Pérou, des formes plus frustes apparaissent, mais elles se rapprochent bien plutôt des types péruviens que des types équatoriens. Ce sont,

le plus souvent, de simples bracelets formés d'une bande plus ou moins large de cuivre ou de bronze. Nous citerons ceux qu'on a découverts dans l'île Titicaca (**30**, *pl. XXXII, fig.* 1-2) et à Tarija en Bolivie (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange: n°s 1860, 1861), dans la région diaguite (**9**, p. 127, *fig.* 7; **13**, p. 223-226, *fig.* 37, 39, 42; **15** *bis*, p. 423, 427, *fig.* 224), dans la quebrada del Toro (¹) (**47**, I, p. 329, *fig.* 54) et, enfin, à Caldera, sur la côte chilienne (**221**, p. 24, *fig.* 12). Le seul anneau en argent qui ait été trouvé dans ce vaste territoire, où l'influence péruvienne s'est certainement exercée d'une façon plus ou moins directe, est un anneau d'oreille provenant de Freirina (**247**, p. 366, *fig.* 119).

En résumé, dans toute la partie de l'Amérique située au sud de l'Équateur, on ne trouve qu'exceptionnellement l'équivalent des ornements équatoriens. Au contraire, en Colombie, dans les États d'Antioquia et du Cauca, nous rencontrons des pièces qui reproduisent exactement nos deux types d'anneaux, l'anneau plein en cuivre (**407**, I, *pl. XXII, fig.* 27) ou en or (**414**, *pl. XIII, fig.* 6, *pl. XVII, fig.* 30, *pl. XXI, fig.* 52, *pl. XXII, fig.* 56; **441**, *pl. LXV*) et l'anneau creux si particulier du pays cañari (**414**, *pl. XIV, fig.* 9; **340**, p. 57). Au Darien, les femmes portaient ces bijoux suspendus à la sous-cloison du nez; ils étaient soit en cuivre, soit en or, et de dimensions très variables (**427** *bis*, p. 53) (²).

Au nord de la Colombie, les anneaux métalliques deviennent exceptionnels. Cependant, comme pour les bagues, quelques trouvailles sont à signaler en Amérique du Nord, dans le bas Arkansas (**267**, Part I, p. 526, *fig.* 41), dans le Kentucky (**320**, p. 97, *fig.* 9), en Virginie, dans l'Indiana (**367** *bis*, *pl. VI, fig.* 49-50; **181** *bis*, p. 723, *fig.* 1, 2), dans l'Ohio (**384** *bis*, p. 204, *fig.* 88; **126**, p. 257, *fig.* 54, *f*) et dans la vallée Yakima (**380**, p. 100, *fig.* 95). Tous ces objets sont exclusivement en cuivre.

d. Ornements de nez.

Les anciens Indiens de l'Équateur usaient d'ornements de nez variés.

Un premier type est représenté par les anneaux rigides ou creux, que nous avons décrits dans le paragraphe précédent, et dont l'usage semble avoir été limité aux provinces méridionales.

Une seconde variété est constituée par une lame métallique de forme presque circulaire, ornée le plus souvent de dessins repoussés ou découpés à jour, dont nos figures rendent mieux compte que toute description (*pl. XXII, fig.* 7, 9, 13). Ces objets sont tous d'une très grande minceur; par suite, les deux petites pointes affrontées, qui existent à l'opposé de la partie décorée, pouvaient facilement s'écarter pour être introduites dans une ouverture de la sous-cloison.

(¹) Les Comechingons, des environs de la ville de Córdoba, usaient également de bracelets de cuivre (**47**, I, p. 37).

(²) Oviedo rapporte le même fait, mais sans spécifier si le bijou était réservé aux femmes (**302**, III, p. 138). Hamy (**152**, *pl. XXX, fig.* 97; Tr. n° 31906), Uhle (**407**, I, *pl. I, fig.* 8, 10, *pl. II, fig.* 1, *pl. IV, fig.* 4) et Seler (**371**, *pl. LVI, fig.* 15, *pl. LIX, fig.* 1) ont reproduit sept vases d'Antioquia (Manizáles, San Francisco près Manizáles) et du Cauca (Cartago viejo), représentant des personnages dont le nez est orné d'un anneau métallique de ce genre en or ou en cuivre.

Le plus grand nombre sont en cuivre, mais nous en possédons un exemplaire en argent (*pl. XXV, fig.* 4), Bamps en a figuré un de même métal et deux autres en cuivre doublé d'argent (27, *pl. XXV, fig.* 8, 10, 12), et Jijon y Caamaño en a reproduit deux en or et six en cuivre doré (196 *bis, pl. I-VIII*).

Nous en connaissons en tout vingt-huit échantillons, en ajoutant à ceux de notre collection personnelle et de la collection Cousin ceux qui ont été publiés par Bamps (27, *pl. XXV*), González Suárez (140, *Atlas, pl. XL, fig.* 2, 3), Festa (113) et Jijon y Caamaño (196 *bis*). Parmi les dix-neuf dont la provenance exacte est connue, huit ont été recueillis dans le pays des Cañaris, huit en pays cara; les trois spécimens rapportés par Festa sont indiqués comme ayant été *achetés* à El Troje (pays pasto). Il est possible, étant donnée leur origine, qu'ils y aient été apportés par quelque marchand de la province de l'Azuay ou de celle du Pichincha et n'aient nullement été trouvés sur place. Toutefois, des ornements analogues, sinon identiques, étaient en usage chez les voisins orientaux des Pastos, les Quillacingas. Nous savons, en effet, que le nom de ces Indiens, qui signifie en quichua : *nez en forme de lune* (*kil'a*, lune; *singa*, nez), provient précisément de l'habitude qu'ils avaient de porter suspendus à la sous-cloison des bijoux de forme circulaire. Les Indiens Quijos portaient également des *narigueras* au moment de la conquête (140, VI, p. 59).

Des bijoux similaires étaient aussi en usage chez les tribus de la côte du Pacifique; ils sont, en effet, représentés sur un certain nombre de figurines trouvées dans les environs de Guayaquil (*pl. XLVI, fig.* 2), dans l'île de La Plata (103) et dans la province de Manabí (371, *pl. XLVIII, fig.* 2; 365) (1). Nous avons vu d'ailleurs que les Barbacóas, les Esmeraldas, les Mantas, les Huancavilcas portaient encore au moment de la découverte des ornements de nez.

On rencontre des ornements semblables aussi bien au sud qu'au nord de l'Équateur. Baessler en a figuré deux en or et en argent de Pachacamac et de Chuquitanta (côte péruvienne) (23, *fig.* 404, 405) (2), et des vases représentant des personnages porteurs de bijoux de ce genre ont été rencontrés à Chimbote (22, I, *fig.* 97, 99, 113) et à Santa (434, p. 619).

En Colombie, ces objets sont très fréquents et l'on y a découvert un grand nombre de poteries figurant des personnages qui en sont ornés (3). Ces *narigueras* sont le plus souvent en or, quelquefois en cuivre. On en connaît du pays des Quimbayas (département d'Antioquia) (441, *pl. LXV*; 407, I, *pl. XXIII, fig.* 1-3; 414, *pl. X, fig.* 3, *pl. XIII, fig.* 3, *pl. XIV*

---

(1) Il est toutefois assez difficile de se rendre compte sur ces figurines si l'ornement est constitué par un simple anneau comme ceux que nous avons décrits dans le paragraphe précédent, ou d'une *nariguera* analogue à nos spécimens du haut plateau.

(2) Ces ornements présentent de grandes analogies avec les pendants d'oreilles encore en usage chez les Araucans (*pl. XXV, fig.* 3).

(3) Sur deux poteries de Guatavita et de Zaragoza, reproduites par Seler (371, *pl. XLIX, fig.* 6, *pl. LVI, fig.* 14), le personnage porte suspendue au nez une *nariguera* d'or.

fig. 11, *pl. XXI, fig.* 51, 54, *pl. XXII, fig.* 58), de celui des Chibchas (**441**, *pl. LXVII*; **341**, *pl. IX, fig.* 21) et du Cauca (1) (**213**, p. 267, *fig.* 2); outre qu'elles sont pour la plupart fabriquées avec des métaux précieux, elles sont, en général, beaucoup plus ouvragées que les exemplaires équatoriano-péruviens (2).

Les Indiens du Darien usaient également de bijoux semblables, le plus souvent en argent, ceux en or étant réservés aux chefs (**427** *bis*, p. 53).

On retrouve, quoique assez rarement, des objets absolument identiques au Mexique. Strebel en a recueilli un en or à Cerro montoso (Vera-Cruz). Non loin de cette localité, à Quimistlan, il a découvert une petite figurine humaine en trachyte, dont la sous-cloison est ornée d'un de ces bijoux (**394**, II, *pl. XXV, fig.* 13, p. 116), et Seler a figuré des pièces semblables de la vallée de Mexico (**373**, II, p. 310, *fig.* 34, *b, d*). Ce n'est là qu'une des multiples formes, parfois très compliquées, — comme celle, par exemple, de l'exemplaire recueilli dans les fouilles pratiquées sur l'emplacement du grand temple de Mexico (**372**, p. 867, *fig.* 66), — que les orfèvres mexicains donnaient aux *nàrigueràs*. L'iconographie précolombienne en fournit maints exemples. Nous citerons entre autres la fameuse tête colossale en diorite (**308**, *Láminas*, I, *pl. CVII*), représentant, d'après Seler, Coyolxauhqui (**372**, p. 814, *fig.* 15, *a*), une figurine en argile de Teotitlan del Camino (**373**, II, p. 321, *fig.* 46) et la statue en calcaire d'un Totec, reproduite par Hamy, qui porte un ornement de nez en forme de moustache. Le savant américaniste mentionne aussi une plaquette en pierre dure, figurant un personnage avec la même parure; et, à ce propos, il signale que, dans le *Codex Borgia* et le *Codex vaticanus*, un grand nombre de personnages divins sont représentés porteurs de bijoux similaires; d'après leur couleur, il croit pouvoir déduire « qu'ils étaient fondus en or ou en cuivre, ou taillés soit dans la belle pierre verte appelée *chalquihuitl*, soit dans quelque bois précieux » (**152**, p. 18, *pl. IX*). Suivant Seler, cet ornement ou *yácametztli* est un des attributs du dieu du *pulque* (**373**, III, p. 543).

La dernière forme de *nariguera* qu'il nous reste à examiner est représentée par deux pièces provenant de Chordeleg, que nous avons photographiées à Quito. Toutes deux sont formées d'une tige cylindrique d'or tordue sur elle-même et terminée à chacune de ses extrémités par un bouton (*pl. XXV, fig.* 18); elles pèsent respectivement 43^g75 et 40^g. L'origine de cet ornement est certainement colombienne. En effet, parlant des Indiens des environs de Cali, Herrera et Cieza de León rapportent qu'ils avaient l'habitude de se perforer les narines pour y introduire des clous d'or, tordus sur eux-mêmes, de la grosseur du doigt, qu'ils appelaient *caricuris* (*unos clavos retorcidos de oro, tan gruessos como un dedo*) (**163**, III, 6e Déc., Liv. 3, p. 96; **76**, p. 380); des trouvailles d'objets de cette nature, faites dans les dépar-

(1) Seler en a figuré également plusieurs, dans une planche consacrée aux objets d'or des Chibchas, ainsi que des tribus de Tolima et du Cauca (**371**, *pl. LXIV*).

(2) Les Makusi de la Guyane britannique portent des ornements de nez en argent ou en cuivre, qui ne sont pas sans analogie avec ceux de la région andine que nous venons de décrire (**192**, p. 198, *fig.* 4).

tements d'Antioquia (**441**, *pl. LXV*; **235**, p. 311, *fig.* 28), de Cundinamarca, de Tolima et du Cauca (**407**, I, *pl. XXIII*, *fig.* 13-15), sont venues confirmer l'exactitude du fait signalé par les chroniqueurs. La présence d'un objet identique chez les Cañaris est donc susceptible de fournir une utile indication au sujet de l'origine de cette tribu.

e. Pendants d'oreilles.

Sous leur forme la plus simple, ces bijoux sont constitués par une lame d'or en forme de croissant, percée en son milieu d'un orifice pour la suspension (**142**, *pl. XXV*); mais, le plus souvent, à cette lame sont adjoints des ornements variés. Presque toujours, ces ornements se détachent de la partie concave du croissant : ce sont des disques d'or, unis les uns aux autres et dont le centre est repoussé en calotte sphérique (*pl. XXIV*, *fig.* 8), des représentations d'animaux (*pl. XXIV*, *fig.* 6)

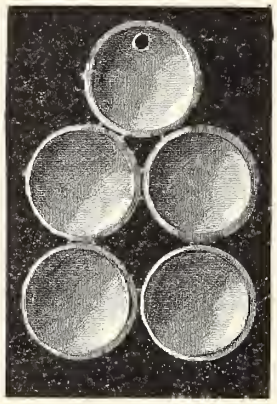


Fig. 67. — Pendant d'oreilles en or, El Angel (Gr. nat.).

qui ne sont pas sans analogie avec les gravures ou sculptures zoomorphes dont nous avons donné des reproductions (*fig.* 52), ou bien encore de larges disques à pourtour dentelé, capricieusement décorés par le procédé du repoussé (**142**, *pl. XXV*). Parfois enfin, placés symétriquement sur le bord convexe à chaque extrémité de l'ornement, se trouvent figurés des animaux qui semblent être des singes (*pl. XXIV*, *fig.* 7).

Nous avons pu examiner et photographier trois de ces bijoux à Quito; l'un d'entre eux (*pl. XXIV*, *fig.* 6) a été déjà reproduit par González Suárez, en même temps que quatre autres de formes variées (**142**, *pl. XXIV*, *XXV*). Un huitième exemplaire appartient à la collection Frandin. Toutes ces pièces sont en or et proviennent d'El Angel. Elles paraissent donc spéciales au pays pasto, et c'est une poterie, trouvée également à El Angel, qui nous a permis de les classer avec certitude comme des pendants d'oreilles et non comme des *narigueras*. Ce vase représente

en effet un Indien, dont les oreilles sont ornées d'un bijou identique à ceux que nous venons de décrire (*pl. XLV, fig.* 5).

A côté de ces pièces, dont la destination est certaine, nous décrirons un dernier objet, bien que nous ne sachions pas avec certitude s'il doit rentrer dans la même catégorie. Cette pièce, qui est en or, provient, elle aussi, d'El Angel et était, lors de notre passage, en possession de M. Valdospinosi de San Gabriel, qui a bien voulu nous permettre d'en faire le dessin. Elle est constituée par cinq disques épais, unis les uns aux autres comme le montre la figure 67, le plus élevé étant percé d'un trou de suspension. Une face est concave, l'autre convexe. La forme de ce bijou rappelle beaucoup celle de l'appendice que porte un des pendants d'oreilles que nous avons représentés (*pl. XXIV, fig.* 8).

Nous n'avons trouvé d'ornements comparables à ces divers objets dans aucune autre région américaine.

f. Plaques circulaires ou Tincullpa.

Les anciens Péruviens portaient, soit sur le front, soit sur la poitrine, dans certaines circonstances solennelles (combat ou fête religieuse), des plaques circulaires métalliques qu'ils appelaient *tincullpa* et que les chroniqueurs espagnols désignent souvent sous le nom de *patenas* (1). Ces ornements étaient également en usage en Équateur, à l'époque de la conquête. En effet, Oviedo, décrivant le costume de guerre d'un chef des environs de Riobamba auquel les Espagnols durent livrer un sanglant combat, signale la *divisa* d'or qui ornait sa tête et sa poitrine (302, IV, p. 237), et, d'autre part, les sépultures précolombiennes ont livré un assez grand nombre de ces *tincullpa* à peu près dans toute l'étendue du territoire équatorien.

González Suárez en a décrit cinq d'El Angel (2) (142, *pl. XXV*), ce qui, avec les quatre exemplaires de la même localité que nous avons examinés à Quito (*pl. XXIV,*

---

(1) Au sujet des fêtes religieuses des Indiens, Arriaga écrit : *En estos actos se ponen los mejores vestidos de cumbi* (a) *que tienen, y en la cabeça unas como medias lunas de plata que llaman Chacrahinca, y otras que llaman Huama, y unas patenas redondas que llaman Tincurpa, y camissetas con chaperias de plata, y unas huaracas con botones de plata, y plumas de diversas colores de Huacamayas, y unos alçacuellos de plumas que llaman Huacras, y en otras partes tamta, y todos estos ornamentos los guardan para este efeto* (21, p. 30). Le témoignage d'autres auteurs montre que les *tincullpa* n'étaient pas uniquement réservés aux cérémonies cultuelles; Montesinos les classe, en effet, parmi les armes défensives, dont il attribue l'invention à Huascar Titu Tupac : *Inventó armas defensivas, que eran... encima de los pechos y espaldas grandes patenas; los Señores las usaban de oro, y los de su sangre y capitanes de plata, y los demas de cobre* (252, p. 61).

(2) En réalité, González Suárez en figure six de cette localité; mais, l'une de ces pièces, que nous reproduisons d'après une photographie exécutée par M. Gonnessiat, directeur de l'Observatoire astronomique de Quito (*pl. XXIV, fig.* 1), et que nous avons pu examiner dans cette ville, est certainement portée à tort par l'historien équatorien comme provenant du pays pasto. En réalité, elle a été trouvée dans une sépulture de la région des Cañaris, à Chordeleg.

(a) Laine de vigogne tissée (233).

fig. 11), porte à neuf le nombre des *tincullpa* connus du pays pasto. Le pays cara est représenté par neuf pièces également, dont deux ont été recueillies dans une *tola* à Cochasqui (142, *pl. XXXVII*), deux à Itschimbia, près Quito (1) (196 *bis*, *pl. IX-X*), une à Puéllaro (*pl. XXIII*, *fig.* 7) et dont les autres sont mentionnées par Saville (365, II, p. 174). Du pays puruhá, nous n'en possédons qu'un seul échantillon (*pl. XXIV*, *fig.* 16). Par contre, le pays cañari en a fourni beaucoup. Outre les nombreuses plaques que renfermait le *trésor de Cuenca* (164), dont nous reproduisons trois spécimens (2) (*pl. XXIII*, *fig.* 1, 11, *pl. XXIV*, *fig.* 3), on en connaît cinq autres, provenant de Cuenca même (3) (45, *pl. VI*), de Chordeleg (*pl. XXIV*, *fig.* 1; 27, *pl. XXV*, *fig.* 6), d'Azógues (27, *pl. XL*, *fig.* 6) et de localités indéterminées de la province de l'Azuay (139, *pl. III*, *fig.* 1; 140, *Atlas*, *pl. V*, *fig.* 7, *pl. VI*, *fig.* 2) (4). L'usage de ces ornements existait également dans la région orientale, chez les Quijos (140, VI, p. 59), et, comme l'ont montré les découvertes de Saville, parmi les tribus du littoral. Outre les trois exemplaires qu'il a trouvés à Manantial, dans la province de Manabí (365, I, p. 71-73, *pl. XLI*), l'archéologue américain en signale trois autres recueillis dans la même région, entre Jipijapa et Portoviejo et dans le voisinage de Caráques, qui appartiennent au British Museum, au Musée ethnographique de Berlin et à la collection Santos (365, II, p. 177) (5).

Toutes les pièces du pays pasto sont en or; trois seulement du pays cañari sont en argent et une en cuivre, tandis que les exemplaires des pays puruhá, cara et de la région de Manabí (6) connus jusqu'à ce jour sont en cuivre ou en cuivre doré, à l'exception des deux pièces d'Itschimbia décrites par Jijon y Caamaño (196 *bis*, *pl. IX-X*), qui sont en or. Ainsi se trouvent délimités en Équateur deux centres prin-

---

(1) Jijon y Caamaño décrit ces deux pièces comme des pendants d'oreilles. Nous pensons qu'il s'agit plutôt de plaques pectorales.

(2) Heuzey (164) a publié le dessin d'une de ces pièces. C'est un des rares objets du *trésor de Cuenca* qui ait échappé au creuset (Tr, n° 21188).

(3) Cette pièce a été décrite par Bollaert comme un masque, mais il est évident qu'elle rentre dans le groupe des *tincullpa*.

(4) Cette dernière pièce est également figurée dans le mémoire de González Suárez sur les Cañaris (139, *pl. III*, *fig.* 2).

(5) Sans nier que les plus petites de ces plaques aient été des ornements pectoraux, Saville pense que les plus grandes (un de ses exemplaires ne mesure pas moins de 51cm de diamètre et celui du British Museum le surpasse encore en grandeur) étaient des gongs (365, I, p. 72-73, II, p. 177). Cette explication est purement hypothétique, tandis que, en dehors même du témoignage des chroniqueurs, un grand nombre de documents archéologiques démontrent que ces disques étaient portés sur la poitrine. Sans citer les preuves qui en ont été découvertes dans d'autres régions américaines, telle, par exemple, la momie de Casabindo, figurée par Ambrosetti (13, p. 285, *fig.* 85), la céramique précolombienne de la province de Manabí même en a fourni une qui nous semble décisive. Saville a, en effet, trouvé dans cette région un vase d'argile orné d'un personnage, sur le vêtement duquel est fixé un large disque à centre en relief, qui est évidemment un *tincullpa* (365, II, p. 214, *pl. LXXXIX*, *fig.* 2) et il signale qu'il a recueilli un grand nombre de pièces semblables dans la province d'Esmeraldas (365, II, p. 177). Les habitants de la région côtière considèrent les plaques de grande taille comme des boucliers; Saville, qui rapporte cette opinion, ajoute, fort justement, que rien ne justifie une telle interprétation (365, II, p. 177).

(6) Un habitant de Caráques a cependant rapporté à Saville la découverte, faite à Calceta, d'un disque d'or orné en son centre d'une tête d'animal (365, II, p. 176).

cipaux du travail de l'or : l'un au Nord, correspondant au pays pasto, l'autre au Sud, correspondant au pays cañari.

Les *tincullpa* équatoriens ne présentent pas tous les mêmes caractères. Parmi les diverses variétés qu'on peut distinguer, il est un type particulièrement intéressant, dont nos pièces de Riobamba et de Puéllaro (*pl. XXIII, fig.* 7, *pl. XXIV, fig.* 16) fournissent de bons spécimens. Ce sont des plaques circulaires, dont le centre a été repoussé en une calotte sphérique, où se trouve dessinée, par le même procédé du repoussé, une figure humaine. Entre celle-ci et les bords du disque, il n'existe aucune ornementation. Deux orifices ont été pratiqués juste au-dessus de la face et deux autres, plus rapprochés, au niveau de la bouche ([1]).

A l'exception des deux pièces en or d'Itschimbia, toutes les plaques du pays cara et de la région de Manabí sont identiques, à quelques variantes insignifiantes près, aux objets que nous venons de décrire, non seulement par leur forme générale, mais aussi par tous leurs détails. On y voit toujours la partie centrale repoussée; sur presque toutes, les orifices sont disposés dans le même ordre et placés aux mêmes endroits; la similitude est surtout frappante dans l'uniformité avec laquelle sont rendus les traits de la figure humaine ([2]). Si l'on tient compte de l'étendue du territoire dans lequel ces divers disques ont été trouvés, une telle unité de facture ne peut guère s'expliquer qu'en supposant que le personnage dessiné avait un caractère symbolique, vraisemblablement religieux, et que la représentation en était fixée par des règles traditionnelles. Un autre fait digne de remarque, c'est que ces *tincullpa* ne sont jamais en or; tous sont en cuivre ou en cuivre plaqué d'or.

L'homogénéité remarquable de cette série à tous points de vue, le fait que tous les objets qui la composent ont été rencontrés exclusivement, d'une part, dans la province de Manabí et, d'autre part, dans la partie de la région interandine habitée autrefois par les Caras ou soumise à leur influence immédiate (pays puruhá), apportent un argument nouveau à l'appui de la thèse que nous avons adoptée d'après Velasco, à savoir que les Caras habitaient le littoral du Pacifique avant de venir s'installer sur le haut plateau. Cet argument nous paraît d'autant plus

---

([1]) Sur des exemplaires de la collection du Dr Luis Felipe Borja hijo, de Quito, le Dr Reinburg a vu des pendeloques métalliques suspendues à ces orifices.

([2]) Saville croit que la figure gravée sur ses échantillons de Manabí représente un félin, probablement un puma. Il trouve, en effet, qu'elle est traitée de la même façon que les têtes de puma qui ornent un grand nombre des sièges de pierre de la même région (365, I, p. 72, II, p. 177). Nous notons cependant une différence essentielle entre les deux représentations; sur les plaques, jamais les oreilles ne sont indiquées, tandis qu'elles existent presque toujours sur les sièges sculptés. Elles ne sont absentes que sur un de ceux-ci (365, I, *pl. XXVII, fig.* 1), dont la gravure, très semblable à celle des *tincullpa*, a une apparence franchement humaine. De plus, sur un des disques de Manabí, le front du personnage présente un ornement (365, I, *pl. XLI, fig.* 3), et l'on ne devine pas bien à quoi il pourrait correspondre, si le graveur avait voulu représenter un félin. D'ailleurs, qu'il s'agisse d'une représentation humaine, comme nous le pensons, ou animale, comme le croit Saville, peu importe, car quelle que soit l'interprétation adoptée, elle est valable pour toute la série de disques que nous venons d'étudier, dont l'homogénéité reste, par suite, entière.

décisif que, pour deux au moins des pièces trouvées dans la région de Quito, nous avons la certitude qu'elles furent découvertes dans une *tola*, c'est-à-dire dans un monument funéraire propre aux Caras [1]. Cette nouvelle preuve ne fait d'ailleurs que corroborer celles empruntées à la toponymie, à la linguistique, à l'archéologie, à l'ethnographie, que nous avons déjà exposées.

Les deux pièces découvertes à Itschimbia diffèrent complètement de celles que nous venons de décrire. Outre qu'elles sont en or, elles sont constituées par une très mince lame circulaire de 113^{mm} de diamètre, ornée sur son pourtour d'une fine ponctuation au repoussé, disposée suivant deux cercles concentriques; en leur centre, un rectangle dessiné de la même façon encadre une figuration humaine obtenue par découpage à jour, qui rappelle beaucoup les figurations équatoriennes et colombiennes que nous avons groupées dans notre figure 52. Entre le rectangle central et les cercles périphériques, des découpures triangulaires dessinent une véritable étoile autour du personnage; enfin, au-dessus de la tête de celui-ci, près du bord de la plaque, existe un orifice de suspension, dans lequel, sur l'une des deux pièces, est passé un anneau d'or (**196** *bis*, p. 11-12, *pl. IX-X*).

Les *tincullpa* du pays pasto sont tous en or, ainsi que nous l'avons déjà mentionné; aucun ne porte de figure d'animal. Le plus souvent, ce sont de simples disques, parfois complètement unis comme une patène, parfois ornés de dessins au repoussé. Cette ornementation est constituée, tantôt par une calotte sphérique centrale, qui fait ressembler la plaque à un chapeau rond à très grands bords, tantôt par une série de cercles concentriques formés d'une cannelure assez large (*pl. XXIV*, *fig.* 11) ou de petites cupules juxtaposées. Quelquefois, cependant, le décor cesse d'être géométrique : c'est ainsi qu'une des pièces figurées par González Suárez (**142**, *pl. XXV* est décorée de deux faces rondes accouplées, entourées d'une auréole de fines cupules.

Toutes ces plaques sont de dimensions assez réduites. Le plus petit exemplaire que nous ayons vu mesurait seulement 42^{mm} de diamètre, et le plus grand de ceux qui ont été représentés par González Suárez, 87^{mm}. Les quatre disques que nous avons étudiés à Quito pesaient respectivement $40^{g}25$, $36^{g}50$, 9^{g} et $6^{g}25$. Tous sont munis d'un orifice de suspension placé près de leur bord.

Les plaques du pays cañari sont, pour la plupart, lisses ou simplement bordées de cercles concentriques de points saillants (**164**, p. 125). L'une de celles du *trésor de Cuenca* (*pl. XXIII*, *fig.* 11) est décorée de cercles au repoussé et porte en son centre des signes obtenus par le même procédé, dont l'interprétation nous échappe. Cer-

---

[1] L'origine évidemment cara de ces pièces conduit à une hypothèse plausible pour l'interprétation de la figure humaine qui les orne, et à laquelle nous attribuons, pour les raisons exposées ci-dessus, un caractère symbolique. Comme nous savons que les Caras adoraient la lune, il n'est pas illogique de supposer que c'est cette divinité qu'ils ont voulu représenter sous la forme d'une face arrondie, comme le font souvent les primitifs, et même les civilisés. Dans l'hypothèse de Saville, le même caractère religieux pourrait être attribué à l'image du puma et expliquer également l'invariabilité de sa représentation, puisque cet animal était lui aussi l'objet d'un culte, aussi bien chez les tribus de Manabí que chez les peuplades caras.

taines cependant sont ornées de figures zoomorphes ou anthropomorphes. Sur quatre échantillons de Patecte (*pl. XXIII, fig.* 1, *pl. XXIV, fig.* 3) et un de l'Azuay (**140**, *Atlas, pl. VI, fig.* 2), le disque est divisé en quatre champs égaux par des rayons qui partent d'un cercle central et rejoignent un cercle périphérique; ces divisions et ces cercles sont formés de points saillants juxtaposés ou de lignes en relief. Dans chacun des cadrans ainsi délimités, une même figure de félin, exécutée au repoussé, se trouve répétée. Sur la seconde pièce de l'Azuay publiée par González Suárez, le centre du disque est occupé par une face humaine en relief, autour de laquelle sont disposées en cercle trois faces plus petites, alternant avec trois oiseaux aquatiques qui paraissent nager (**139**, *pl. III, fig.* 2; **140**, *Atlas, pl. V, fig.* 7). Le même décor se retrouve sur le *tincullpa* de Chordeleg figuré par Bamps ([1]). Le savant belge considère que l'image centrale représente le soleil, et les trois masques du pourtour la lune (**27**, *pl. XXV, fig.* 6, p. 133). La seconde plaque, décrite par le même auteur, est malheureusement en très mauvais état; elle paraît cependant se rapprocher beaucoup du type cara, car on voit en son centre « les traits de la face humaine, représentant, pour autant qu'il est possible d'en juger, le disque de la lune » (**27**, *pl. XL, fig.* 6, p. 143). Cette ressemblance avec les disques caras s'affirme encore par le fait que cet objet est en cuivre comme ceux-ci, et qu'il est le seul de tous les *tincullpa* connus du pays cañari qui soit dans ce cas.

Le *tincullpa* décrit par Bollaert (**45**, p. 92, *pl. VI*) et celui que représente la figure 1 de notre planche XXIV, très semblables l'un à l'autre, sont d'une exécution beaucoup plus soignée qu'aucun de ceux que nous avons décrits jusqu'ici. Tous deux sont ornés d'une figure humaine grimaçante, dont tous les traits sont rendus avec un réel sentiment artistique. Sur notre pièce, en particulier, les yeux et le nez sont dessinés avec un souci du détail peu commun dans les gravures précolombiennes de la région; la bouche entr'ouverte laisse voir une forte denture armée de canines volumineuses ([2]); un ornement circulaire couvre le milieu du front; de chaque côté de la face, descendent deux crêtes flexueuses qui paraissent représenter les cheveux; enfin, dans la région du menton, on voit trois champs en saillie entourés d'une ligne ponctuée. Une figure d'un caractère analogue s'observe sur un casque d'or qui faisait partie du *trésor de Cuenca* (*pl. XXIII, fig.* 2). Il semble bien qu'il s'agisse là d'une représentation de quelque divinité; nous croyons également que les figures

---

([1]) Autant qu'on peut en juger d'après les figures de González Suárez et de Bamps, il s'agit du même objet. Il semble qu'un certain nombre des pièces de la collection de Ville, décrite par Bamps, aient été étudiées par l'historien équatorien, avant d'être envoyées en Belgique.

([2]) On retrouve ces volumineuses canines sur un masque d'or du rio Esmeraldas (**371**, *pl. LXI, fig.* 8), sur un vase anthropomorphe des environs du cap de Santa Elena (**365**, II, *pl. CXII*) et sur un très grand nombre de figurations humaines qui ornent des poteries trouvées sur le littoral péruvien, à Puno, à Santa, à Pachacamac, à Pacasmayo, à Trujillo, et surtout à Chimbote (**22**, III, *fig.* 283-357; **434**, p. 618-619; **408**, *pl. IV, fig.* 3). Des représentations analogues se rencontrent au Mexique, dans les États de Vera-Cruz et de Tamaulipas (**128** *bis*, *pl. IX, fig.* 66, *pl. XXI, fig.* 180-181, *pl. XXIX, fig.* 286).

zoomorphes des autres plaques correspondent à ces cultes totémiques, dont nous avons signalé l'existence précisément chez les Cañaris (p. 33).

Des objets analogues à ceux que nous venons de décrire se trouvent répandus en Amérique, depuis la Floride au Nord, jusqu'à la région diaguite au Sud. Au Pérou, on en a rencontré d'assez nombreux spécimens dans toute la zone du littoral, à Chuquitanta, à Chimbote, à Chancay, à Pachacamac, dans les environs de Lima (**23**, *pl. XXV, pl. XXXVI, fig.* 540), à Ancon (**335**, III, *pl. LXXXI, fig.* 18-19; St-G. nos 17081, 23144; Tr. nos 4645, 4408), à Cajamarca (**434**, p. 129), au Chimu (**387**, p. 172), à Chacota (**43**, p. 282, *fig.* 6). Ces plaques étaient portées, soit sur le front, soit sur la poitrine; 7 sont en cuivre, 13 en argent, 7 en or. On y retrouve à peu près toutes les formes équatoriennes, sauf cependant le type cara et le type cañari à face humaine grimaçante.

Des deux exemplaires que nous connaissons du haut Pérou, l'un est en cuivre et provient de Tinta (**71**, *pl. VI*); l'autre, qui a été figuré par Bollaert, est en or et provient de Cuzco. Il représente, pour l'ethnographe anglais, un zodiaque inca (**45**, *pl. VII*). Bandelier en a trouvé un spécimen, également en or, orné d'une face humaine, dans l'île Titicaca (**30**, *pl. LXXVIII, fig.* 1).

Il est impossible, à notre avis, de séparer des *tincullpa* équatoriano-péruviens les plaques frontales ou pectorales circulaires et les disques en cuivre fondu ([1]), dont la mission de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange a recueilli quelques spécimens en Bolivie, à Tiahuanaco (no 3740) et à Tocarji, qui se rencontrent aussi parfois dans la puna de Jujuy (**228**, p. 86, *pl. II, fig.* 36 ([2]); **10**, LII, p. 257-259) et, avec une très grande fréquence, dans toute la région diaguite (**276**, p. 221; **8**, XIX, p. 193-203; **13**, p. 265-304; **15** *bis*, p. 427, *fig.* 224, p. 431, *fig.* 225, p. 433-434). Il est vrai que le décor diaguite est assez spécial, mais, avec Boman, nous croyons que l'ornementation particulière de ces pièces ne suffit pas à les séparer de leurs similaires péruviens.

Au sud et à l'est du pays diaguite, le *tincullpa* ne se rencontre plus que d'une façon sporadique. Nous signalerons les quelques spécimens chiliens en cuivre et en argent (de Caldera, Osorno, Navidad) figurés par Medina (**247**, *fig.* 118, 122) et Latcham (**221**, p. 25), et les curieux disques de laiton ([3]) découverts récemment dans des sépultures de Baradero (province de Buenos Aires) par Debenedetti (**94**, p. 410, *fig.* 5, 8).

En Colombie, l'usage des plaques pectorales était répandu chez un grand nombre de tribus (**339**, p. 156-159). Les Chibchas leur donnaient les formes les plus variées, rectangulaires, semilunaires, cordiformes (**341**, p. 144); mais, chez les Indiens de Popayan, elles étaient circulaires (**417**, p. 490), ainsi que chez les Quimbayas (**340**, p. 20, 52-54)

([1]) Dans sa belle monographie sur le bronze en pays calchaquí, Ambrosetti étudie séparément les plaques frontales ou pectorales et les disques (**13**, p. 265-304). Nous avons en vain cherché le critérium qui lui permet de distinguer la plaque pectorale *circulaire* du disque, qui, lui aussi, était, comme le démontre la momie de Casabindo représentée par l'archéologue argentin (**13**, p. 285, *fig.* 85), un ornement de poitrine.

([2]) Cette plaque présente la particularité d'être enfermée dans un étui de cuir.

([3]) Ces disques sont d'ailleurs certainement postérieurs à la conquête, car les Indiens ne connaissaient pas le laiton.

et les tribus du Cauca, à en juger par les pièces d'Antioquia figurées par Uhle (**407**, I, *pl. XXIII, fig.* 11), par Wilson (**441**, *pl. LXV*) et par Uribe Angel (1) (**414**, *pl. XI, XIII-XVIII, XXI, XXVI*), et par celle trouvée sur les bords du Mingindo, affluent de l'Atrato (Cauca) (**213**, *fig.* 1) (2). Il en était de même chez les Indiens du Darien (**302**, III, p. 138; **163**, I, 2e Déc., Liv. 2, p. 30). Tous ces *tincullpa* colombiens sont en or, à l'exception d'un seul qui est en *tumbaga* (**414**, *pl. XI, fig.* 12).

Les caciques de Porto-Rico portaient également des plaques pectorales en or (**116**, p. 211).

L'Amérique centrale n'a fourni jusqu'ici que deux disques en cuivre, qui proviennent du Guatémala (**105**, *Atlas*, 3e *Expédition, pl. VII, fig.* 12) et des environs de Zapotlán, au Mexique (**75** *bis*, p. 75). Tous les autres, qui ont été trouvés dans le Chiriquí (Tr. n° 10585; **236** *ter*, p. 225-226, *fig.* 379-380), au Costa-Rica (**441**, *pl. LXVI*; **309**, p. 1-3) et au Mexique (3) (**365**, I, p. 71; **236**, II, p. 292-293; **372**, p. 867, *fig.* 65), sont en or. Le spécimen mexicain rencontré à Tepic, sur la poitrine d'une momie, par Lumholtz, est particulièrement intéressant pour nous, car il présente de grandes analogies avec certains disques de la région des Pastos. Suivant Grant MacCurdy, ces plaques étaient, au Mexique, le symbole de Tezcatlipoca, dont les prêtres sont représentés dans les codex avec cet ornement sur la poitrine (**236** *ter*, p. 226).

En Amérique du Nord, les disques métalliques sont d'une extrême rareté; cependant, Kunz en a figuré un en or de la Floride (**212**, *fig.* 2), très semblable aux disques de Colombie et du nord de l'Équateur, et on en a trouvé plusieurs en cuivre dans les mounds de la même région (**207** *bis*, *pl. VI, fig.* 43; **254**, p. 31, *fig.* 16; **263**, p. 37, *fig.* 1) et de la côte de Géorgie (**257**, p. 10, 25). Des gravures de de Bry (**56**, *pl. XII, XIV, XVIII, XXXV*), dont deux ont été reproduites par Moore (**263**, *pl. IX, X*), montrent des Indiens de Floride porteurs de ces ornements. Un pendant circulaire en cuivre récolté par Smith dans la vallée Yakima (**380**, p. 95, *fig.* 83), ainsi que des objets similaires rencontrés dans le Wisconsin (**274**, II, p. 228, 164, *fig.* 570), le Kentucky et l'Ohio (**367** *bis*, *pl. VI, fig.* 44-45) semblent pouvoir être également rangés dans le groupe que nous étudions ici.

A côté des plaques circulaires que nous venons de décrire, nous rangeons deux pendeloques en or, découvertes dans la sépulture du Sigsig, dont nous avons donné plus haut la description (p. 124), et qui paraissaient fixées sur le vêtement dont était recouvert le squelette masculin. Ces pendeloques ont la forme générale d'un

(1) Une des pièces d'Antioquia figurées par cet auteur (**414**, *pl. XIV, fig.* 7) est la reproduction exacte d'une de nos formes du pays pasto, que nous avons comparée à un chapeau rond à très larges bords.

(2) Ces plaques sont très fréquentes dans la région, car, suivant M. Barlow, à qui appartenait la pièce décrite par Kunz, un banquier sud-américain en aurait recueilli une centaine dans un but commercial (**213**, p. 270). Seler en a figuré plusieurs dans deux planches consacrées aux objets d'or des Chibchas et des tribus du Cauca et de Tolima (**371**, *pl. XLIII-XLIV*).

(3) Deux urnes de Ttaltelolco figurées par Peñafiel (**308**, *Láminas*, I, *pl. CXXVII, CXXVIII*) sont ornées de personnages portant sur la poitrine un de ces disques; la même parure se retrouve sur une petite statuette en argile du Cerro de los Idolos (Tabasco) et un sifflet du Yucatan représentés par Hamy (**152**, *pl. XXIV, fig.* 72, *pl. XXVI, fig.* 78).

triangle, dont la base est ornée d'une frange continue de petites lamelles d'or, suspendues par des fils de même métal. Sur la plus petite (*pl. XXV*, *fig.* 6), dont le poids n'est que de 16 gr., le sommet du triangle se termine par une partie arrondie où est figurée, au repoussé, une face humaine entourée d'ornements en raquette, disposés en rayons divergents. De chaque côté du visage, deux ornements semblables paraissent représenter des pendants d'oreilles.

La seconde pendeloque (*pl. XXV*, *fig.* 5), qui a déjà été figurée par González Suárez (**141**, *pl. III*), pèse 41^{g} et offre une forme plus compliquée. Comme la précédente, elle se termine à son sommet par une partie arrondie, mais qui ne porte aucun décor. En outre, latéralement, se détachent deux appendices en forme de chapeau de gendarme, sur chacun desquels est dessinée au repoussé une figure humaine, dont le cou paraît entouré d'un collier. Ces deux objets sont munis d'un trou de suspension, placé à la partie supérieure. Essentiellement, ils ne nous semblent pas différer des *tincullpa;* nous avons vu, d'ailleurs, qu'en Colombie, ces ornements n'étaient pas toujours circulaires et qu'on en a trouvé, chez les Chibchas, des spécimens de formes très variées (**341**, p. 144, *fig.* 30, 31, 32), dont certains ne sont pas sans analogie avec nos deux pendeloques cañaris.

g. **Ornements de tête.**

α. Couronnes ou « llautos ». — La magnifique couronne que nous figurons dans cet ouvrage (*pl. XXV*, *fig.* 15) provient de la sépulture du Sigsig dont nous avons donné la description en nous occupant des tombes précolombiennes de l'Équateur [1] (p. 123-124). Elle se compose d'un large bandeau du poids de 206 gr., orné à sa partie antérieure d'une figure humaine au repoussé et de trois appendices ou aigrettes qui se terminent par une partie effilée en pointe. La représentation humaine n'offre rien de particulier, si ce n'est deux pendeloques qui l'encadrent symétriquement et doivent être des pendants d'oreilles. Derrière elle, était placée l'aigrette antérieure, dont la pointe était introduite à frottement dur entre deux lames d'or formées par un dédoublement du bandeau frontal en ce point. Les deux autres étaient fixées en arrière par le même procédé à l'endroit où l'ouvrier a dû imbriquer, sur une certaine étendue, les deux extrémités du bandeau pour les unir à l'aide de six rivets, disposés parallèlement en deux rangées de trois. Ces trois aigrettes ont la même forme rectangulaire allongée, mais elles diffèrent par leurs détails. La première, du poids de 126 gr., est percée d'un grand nombre d'orifices où passe un fil d'or qui porte à chacune de ses extrémités un petit disque semblable à celui que nous avons représenté en grandeur naturelle $\frac{1}{X}$ (*pl. XIV*, *fig.* 17). Ces petites

[1] Cette belle pièce, de même que la plupart des objets en or extraits de la sépulture du Sigsig, avait été acquise par Nicolas A. Ribadeneyra, de Guayaquil, en la possession de qui elle se trouvait encore en 1905. Grâce à l'entremise de notre excellent compatriote, M. Marius Maulme, nous avons pu en faire faire la photographie et un fac-similé en fer-blanc. Ce *llauto* a déjà été figuré et sommairement décrit par González Suárez (**141**, p. 82, *pl. III*).

plaquettes ont parfois une double perforation, mais, le plus souvent, l'orifice est unique. Les deux aigrettes postérieures sont beaucoup plus simples ; l'une est pleine et sans aucun ornement : elle pèse 53 gr ; la seconde, dont le poids est de 50 gr., est divisée en deux, presque sur toute sa longueur. Les trois ornements présentent à leur base un très petit orifice où devait probablement passer un lien destiné à les assujettir plus fortement au bandeau.

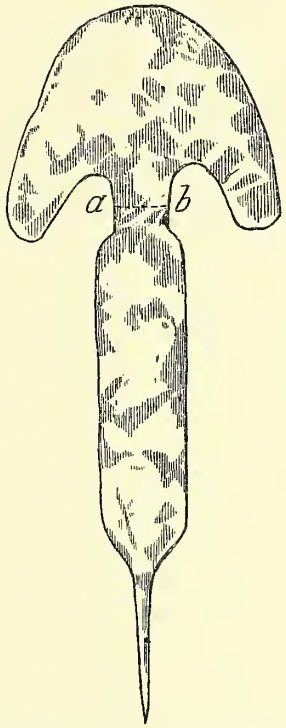


Fig. 68. — Aigrette de Chimbote, Pérou, d'après Baessler (**23**, *fig.* 349).

Des trouvailles analogues ont été faites maintes fois en Équateur, mais toujours dans la région des Cañaris. C'est ainsi que González Suárez a figuré un très beau *llauto* à aigrettes ([1]), en or également, à peu près identique au nôtre (**139**, *pl. II, fig.* 2; **140**, *Atlas, pl. VII, fig.* 2), et Uhle, des fragments d'ornements semblables en argent provenant de Cañar (**407**, I, *pl. XXIV, fig.* 1-2). Le cuivre était aussi employé, comme le démontre la petite plaquette circulaire percée de deux orifices que nous avons recueillie à Monay et qui devait certainement faire partie de l'ornementation d'un *llauto* (*pl. XXI, fig.* 8). Deux autres pièces de notre collection,

([1]) Voici la description qu'en donne cet auteur : « Cette couronne est formée d'une lame mince, où sont suspendus par de fins fils d'or de petites plaques circulaires de même métal, disposées en quatre rangées superposéess chacune de ces rangées comprend 16 plaques. La couronne se terminait par une feuille ou plume d'or, à moitié fermée sur elle-même » (**140**, *Atlas*, p. 86). D'après l'historien équatorien, cette pièce faisait partie du mobilier funéraire de la fameuse sépulture de Patecte, dont nous avons déjà parlé (p. 244).

en cuivre également (*pl. XX, fig.* 2, 4), ne sont que des fragments d'aigrettes de forme un peu spéciale, dont on retrouve des spécimens au Pérou [1] et en pays diaguite (La Paya) (**15** *bis*, p. 430-433, *fig.* 225) : elles proviennent l'une et l'autre d'Inga-pirca. Les anciens Indiens du pays cañari employaient donc, pour la fabrication de leurs couronnes, l'or, l'argent, ou le cuivre. Il est probable que le choix du métal était déterminé par le rang social de l'individu qui portait ces ornements.

Nous avons vu que les Indiens Esmeraldas usaient, au moment de la conquête, de couronnes d'or analogues (p. 44).

Des *llautos*, en tous points semblables à ceux que nous venons de décrire, ont été découverts souvent au Pérou. Ils sont parfois en or, beaucoup plus souvent en argent, plus rarement en cuivre; certains sont superposables à notre pièce du Sigsig (**23**, *fig.* 344-345; **434**, p. 661); d'autres ne sont représentés que par les aigrettes dont ils étaient ornés; enfin, un certain nombre de bandeaux frontaux sont dépourvus de ces appendices. Plusieurs de ces objets portent, comme notre couronne, des disques mobiles ou une figure humaine au repoussé. Presque toutes ces trouvailles ont été faites dans des localités de la côte péruvienne : à Chimbote, à Pacasmayo, à Pachacamac, à Marquez, à Chuquitanta, dans les environs de Lima (**23**, *pl. XXIII, XXIV, XXVI*; **22**, IV, *fig.* 412), au Chimu (**387**, p. 172), à Moche, à Virú, à Ancon (**32**, *pl. V, fig.* 7; **335**, III, *pl. LXXXI, fig.* 10; **434**, p. 661; Tr. n°s 2112, 2113, 2896, 4373, 4404, 4642, 4868), dans les îles Chincha (**387**, p. 149). Toutefois, Baessler a figuré un bandeau frontal en argent de Copacabana (**23**, *fig.* 389) et le Musée du Trocadéro en possède un semblable étiqueté Haut Pérou (Tr. n° 4103).

On a découvert également des pièces analogues, parfois identiques, dans la région diaguite : tels sont l'aigrette de cuivre de Santa María (Catamarca), figurée par Ambrosetti (**13**, p. 229, *fig.* 45), l'aigrette et les bandeaux en or trouvés à La Paya par Boman (**47**, I, p. 218, *fig.* 13, *e, f, g*) et la belle couronne d'or de la collection de Rafael Martinez, provenant de la même localité (**9**, p. 120-122, *fig.* 1-3). Des ornements semblables étaient en usage chez les Comechingons de Córdoba (**47**, I, p. 219). Des plaques circulaires en or et en cuivre, absolument comparables à celles que nous avons figurées (*pl. XXI, fig.* 8, *pl. XXIV, fig.* 17), recueillies par la mission de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange à Tocarji, par Reiss et Stübel à Malcuamayo (**407**, I, *pl. XXV, fig.* 16) et par Bandelier, dans l'île Titicaca (**30**, *pl. LXVI, fig.* 1-3) montrent que l'usage de ces couronnes ouvragées s'étendait également, comme on pouvait le prévoir, à la région de la haute Bolivie.

Des couronnes d'or, plus ou moins comparables à celles que nous venons de décrire, étaient aussi en usage chez les Chibchas (**341**, p. 106), les Quimbayas (**340**, p. 19), les Cunas (**339**, p. 149) et les Indiens du Darien (**427** *bis*, p. 54).

β. Tiares. — Parmi les objets du *trésor de Cuenca*, il s'en trouvait deux, de forme

---

[1] Nous reproduisons ici une aigrette de Chimbote figurée par Baessler (**23**, *fig.* 349), qui justifie pleinement ce rapprochement. Elle se compose, comme les aigrettes équatoriennes, d'une lame rectangulaire, mais se termine par un ornement en fer à cheval. Qu'une brisure se soit produite suivant la ligne pointillée *ab* du dessin (*fig.* 68) nous aurions un objet absolument superposable à nos deux pièces d'Inga-pirca.

tout à fait particulière, que nous désignerons, faute d'autre expression, sous le nom de *tiares*, à l'exemple de Heuzey.

L'un était un cône tronqué de 32cm de haut, orné d'une bande saillante vers la base, le tout battu assez grossièrement. Cette tiare très pesante, dit Heuzey, n'a pu servir qu'à coiffer une idole, si ce n'est pas plutôt un grand vase (**164**, p. 123). La seconde pièce, dont nous reproduisons la photographie (1) (*pl. XXIII, fig.* 2), est plus intéressante et a été décrite avec plus de détails : « C'est une sorte de casque d'or restreint et repoussé. Le timbre hémisphérique, muni d'une visière carrée ou peut-être d'un couvre-nuque, et percé de deux trous pour ajouter des cordons, est surmonté d'un cône creux de 20cm de haut, qui termine le tout en chapeau de magicien... Le principal motif de la décoration, répété symétriquement sur les quatre côtés du casque, est un disque saillant, sur lequel se dessinent en relief les linéaments d'une face humaine. Dans les intervalles, quatre ornements assez confus, mais empruntés certainement au règne végétal, alternent avec les masques humains. L'écolier qui s'essaie à tracer sur les marges de son cahier d'écriture deux yeux, un nez et une bouche, le tout encadré dans un rond aussi régulier qu'il peut le faire, ne produit pas un dessin plus naïf que l'image laborieusement écrite dans le métal par l'ouvrier péruvien. Toutefois la répartition de certains détails caractéristiques montre que ce n'est pas une fantaisie enfantine, mais la volonté de reproduire un type consacré qui a conduit cette main inhabile. On notera, comme des singularités, la double ligne, accusant les rides au-dessus des sourcils et le travail de pointillé qui marque la place des moustaches. L'espèce de panache qui surmonte le front pourrait être un simple ornement; mais, si défiant que l'on soit au sujet des symboles, on ne peut expliquer cette bouche aux canines aiguës et démesurément longues, autrement que par l'intention de rendre la figure plus redoutable en lui prêtant les terribles mâchoires des animaux carnassiers... Je ne crois pas que l'on s'aventure beaucoup en attribuant un caractère sidéral aux masques circulaires du casque de Cuenca, et en y reconnaissant soit la lune des Cagnarès, soit le soleil des Incas » (**164**, p. 123-125).

Nous ajouterons simplement qu'il y a une ressemblance très grande entre les figures humaines représentées sur ce casque et celles qui ornent, soit le disque de Chordeleg reproduit planche XXIV, figure 1, soit la pièce similaire de Cuenca, figurée par Bollaert (**45**, *pl. VI*).

Cette forme de coiffure devait être exceptionnelle, car elle n'est représentée que sur de rares objets précolombiens. Heuzey ne l'avait retrouvée que sur une terre cuite figurée dans une petite édition des *Antiquités péruviennes* de Rivero, publiée à Lima (**164**, p. 123). Un décor peint sur une poterie de Huari, reproduite par de Castelnau, en offre un autre exemple. Suivant le voyageur français, le personnage à bonnet pointu serait Mango-Capac (**71**, p. 2, *pl. XIII*). On a découvert également

(1) Voir page 244, note 2. Heuzey en a publié un dessin qui a été reproduit par González Suárez (**139**, *pl. II, fig.* 1; **140**, *Atlas, pl. VI, fig.* 1). L'objet a été fondu.

en pays cañari un certain nombre de pièces reproduisant des personnages porteurs de ces curieux ornements : ce sont un gobelet en or de Chordeleg, dont nous donnons le dessin d'après González Suárez (*fig.* 73) et plusieurs des figurines en cuivre de Cañar, d'Azógues et d'Inga-pirca (*fig.* 74, 76, *pl. XXII*, *fig.* 16, 19), que nous décrivons plus loin (p. 379) [1]. Enfin, un *tunjo* chibcha, figuré par Restrepo, montre un guerrier guecha, dont la tête est surmontée d'un casque conique du même genre (**341**, *pl. III*, *fig.* 5).

Il est probable que ces tiares étaient réservées à certaines personnalités et n'étaient portées que dans des cérémonies religieuses; mais nous en sommes réduits à des hypothèses, car le texte d'Arriaga, que nous avons cité plus haut (p. 299, note 1), où le célèbre jésuite décrit le costume que revêtaient les Indiens dans leurs fêtes, ne fait pas mention de ces ornements spéciaux [2].

h. Ornements divers.

Dans une tombe du Sigsig (pays cañari), nous avons trouvé une mince bande d'argent (*fig.* 69) de 9cm de large, dont les extrémités sont brisées et oxydées, en sorte

Fig. 69. — Bande d'argent du Sigsig ($\frac{1}{3}$).

que la longueur du fragment recueilli, qui est de 23cm à 24cm, ne représente pas celle de l'objet entier. Le long des deux bords, se trouve une ligne de petits orifices régulièrement espacés, qui devaient servir à coudre cet ornement sur le vêtement. L'état de détérioration de la pièce ne permet pas d'en déterminer l'usage exact : ce peut être aussi bien un large bracelet, analogue à ceux qu'on a fréquemment rencontrés au Pérou, qu'une partie de bandeau frontal.

---

[1] Une figurine d'argile, trouvée par Saville au Cerro Jaboncillo (**365**, II, *pl. LXXXVI*), porte une coiffure à visière postérieure, mais qui n'a pas la forme conique de la tiare cañari.

[2] A l'heure actuelle, en Équateur, le jour du Vendredi-Saint, des Indiens figurent à la procession, coiffés d'une armature conique en bambou ou en jonc, recouverte de toile, atteignant parfois des dimensions considérables. Il est possible que cette curieuse coutume soit la survivance d'une manifestation religieuse précolombienne, où des individus étaient porteurs de « tiares » analogues à celles que nous venons de décrire (**343**, p. 96, 98, 100, 101, *fig.* 3, 4, *pl. I*).

Dans une sépulture de Cojitambo, également en pays cañari, le squelette était recouvert d'une parure complète de plaques de cuivre doré; malheureusement, elles sont tellement oxydées qu'il est difficile de se rendre compte de la forme primitive d'un grand nombre des fragments recueillis. Certains paraissent avoir été circulaires et étaient peut-être des *tincullpa*. D'autres, qui mesurent $4^{cm}5$ sur 4^{cm}, sont rectangulaires et présentent des perforations à 2 ou 3 de leurs angles. Plus intéressantes sont les deux grandes pièces, à peu près intactes, que nous avons pu recueillir : la première est une bande allongée de 10^{cm} de large et de 36^{cm} environ de long, dont les extrémités sont découpées en forme de crosse (*fig.* 70). Deux orifices près du bord supérieur, trois le long du bord inférieur devaient servir à la fixer

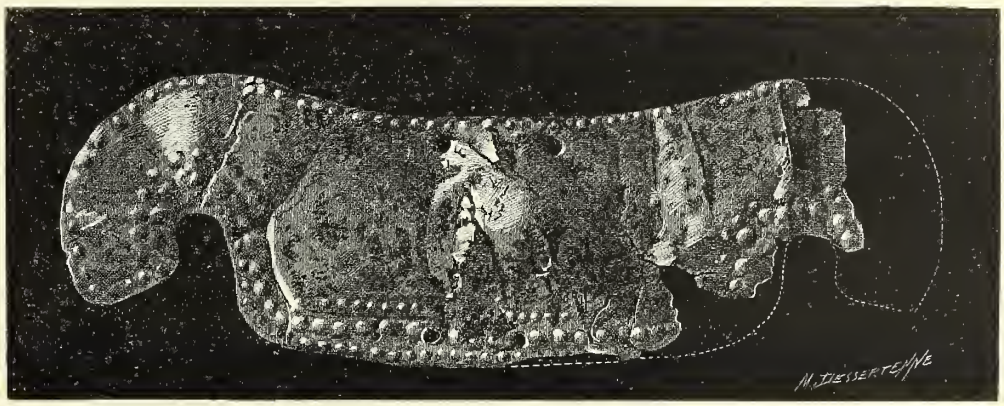


Fig. 70. — Plaque en cuivre doré de Cojitambo ($\frac{1}{3}$).

sur le vêtement. L'ornementation consiste en une simple ponctuation au repoussé, qui suit tout le contour.

La seconde pièce (*fig.* 71) est un large plastron rectangulaire, aux angles arrondis, de 22^{cm} de largeur sur 25^{cm} de hauteur, percé d'un orifice en son centre. Autour de cet orifice, est dessiné au repoussé un losange, de chaque angle duquel part un ornement en crosse double fait de petits points juxtaposés. A une faible distance des bords, on note, en outre, une double ligne au repoussé à peine visible [1].

De petits fragments très oxydés de cuivre doré, recueillis en grand nombre à Azógues (pays cañari) par de Günzbourg (Tr. n° 9725), sont, sans doute, des débris d'ornements analogues à ceux que nous venons de décrire. M. Arsandaux, à qui nous en avons confié plusieurs pour en faire l'analyse, a constaté, en effet, qu'ils renferment des fibres végétales et, par une attaque à l'acide chlorhydrique, il a pu dégager de l'un d'eux un morceau de tissu de coton de 1^{cm^2} environ. Les produits

[1] L'échancrure que présente cette plaque est probablement récente. Nous supposons qu'un des ouvriers employés à la fouille, trompant notre surveillance, aura prélevé une parcelle de l'objet, pensant qu'il était en or.

d'oxydation des plaques métalliques ont si complètement englobé le tissu sous-jacent qu'un examen, même très attentif, ne permet pas d'en soupçonner la présence ([1]).

Fig. 71. — Plaque en cuivre doré de Cojitambo ($\frac{1}{3}$).

Des pièces de parure en cuivre, analogues aux nôtres, quoique de forme un peu différente, ont été également rencontrées dans la même région, à Cañar (407, I, *pl. XXIV, fig.* 14, 18).

Il est difficile d'indiquer avec précision l'usage de ces objets. En effet, s'il est certain qu'ils étaient attachés au vêtement, il nous a été impossible de déterminer exactement à quelle partie de celui-ci ils correspondaient. Peut-être faisaient-ils partie d'armures comparables à celles qu'Alvarado rencontra chez les Mantas (p. 46-47) et qui étaient aussi en usage chez les Esmeraldas (p. 44) et un grand nombre de peuplades colombiennes : les Armas (339, p. 137), les Quimbayas (340, p. 40), les Chibchas (341, p. 106), les Indiens du Darien (302, III, p. 138).

([1]) Des observations de ce genre ont déjà été faites. Restrepo a noté des morceaux de vêtements restés adhérents sur des plaques pectorales en cuivre du pays quimbaya (340, p. 52); Uhle (407, I, *pl. XXIV, fig.* 3, 5) et Baessler (23, p. 23) ont fait des remarques analogues sur des objets de cuivre péruviens. De son côté, Holmes a cité plusieurs faits de conservation de tissus, grâce à la décomposition d'objets de cuivre, observés aux États-Unis (173 *ter*, p. 36-37, *pl. VIII*).

10. GRELOTS.

Le grelot n'est pas rare en Équateur. Notre collection en comprend 12 (*pl. XXII, fig.* 11, 12) qui, avec ceux antérieurement décrits par Bamps (**27**, *pl. XXIV, fig.* 7), Uhle (**407**, I, *pl. XXIV, fig.* 16), Saville (**365**, I, *pl. XLII, fig.* 2-4, II, *pl. LXVI, fig.* 12) et Jijon y Caamaño (**196** *bis*, p. 12-13), portent à 21 le nombre des spécimens connus jusqu'à ce jour.

Sauf un échantillon appartenant à notre collection et étiqueté, avec doute, El Angel, toutes ces pièces ont été rencontrées en pays cara (3) (Itschimbia), dans la région des Cañaris (13) (Chuquipata, Inga-pirca, Cañar), ou dans la province de Manabí (4).

Le métal employé pour leur fabrication est presque toujours le cuivre; seul, le grelot figuré par Uhle est en argent.

Tous sont sphériques ou pyriformes, divisés en deux moitiés par une large fente et dépourvus d'anneau de suspension; la cordelette, qui servait à les attacher, passait par deux petits orifices percés à leur sommet. La petite balle placée à leur intérieur est en cuivre sur les échantillons d'Itschimbia (**196** *bis*, p. 13) et sur tous ceux de notre collection, en pierre sur un des exemplaires de Saville (**365**, I, p. 71).

Cette variété de grelots est particulière, semble-t-il, au haut plateau péruvien. En effet, si Uhle en a trouvé un spécimen en cuivre à Pachacamac, il insiste sur ce fait qu'il s'agit là d'une forme propre au haut Pérou et à la Bolivie septentrionale (**408**, p. 95, *fig.* 115). Dans la région du littoral, au contraire, le grelot est presque toujours pourvu d'un anneau, à en juger du moins par les deux spécimens de la vallée de Chiclayo qui font partie des collections du Musée d'Ethnographie du Trocadéro (nos 58346-58347) et par ceux des environs de Lima, de Trujillo, de Chuquitanta et de Pachacamac, figurés par Baessler (**23**, *fig.* 513-518). Toutefois, cette forme a parfois pénétré dans la sierra, ainsi que le prouve un spécimen de Cuzco, reproduit par Ewbank (**112**, p. 138, *fig. J, K*). Les pièces que nous venons d'énumérer, et dont plusieurs sont ornées de figures humaines, sont toutes en cuivre ou en bronze; cependant, Wilson en a représenté plusieurs, du type côtier mais sans indication de provenance exacte, qui sont en or (**441**, *pl. LXIV*).

Au sud du Pérou, le grelot est exceptionnel; nous n'en connaissons qu'un exemplaire en cuivre, muni d'un anneau de suspension, que H. de la Vaulx a rapporté de la province de Tucumán (Tr. n° 47840).

Par contre, dans le nord de l'Amérique du Sud et en Amérique centrale, il est assez fréquent : on en a trouvé de nombreux spécimens, soit en cuivre, soit en or, en Colombie, dans la province d'Antioquia (Tr. nos 36311-36312; **451**, p. 98; **414**, *pl. XVIII, fig.* 36; **441**, p. 628, *fig.* 282), dans la région du Chiriquí (**173**, p. 50-51, *fig.* 41-43; **236** *ter*, p. 198, *fig.* 327-328, p. 201, *fig.* 340), au Costa-Rica (**441**, *pl. LXVI*) et au Honduras (**42**, p. 538, *fig.* 56, *pl. XLV*). Tous, sans exception, sont munis d'un anneau de suspension ou d'une petite tige métallique à leur sommet.

Les pièces mexicaines, en or ou en cuivre, dont Charnay et Pinart ont rapporté une magnifique série au Musée du Trocadéro (nos 24755-24765, 24770-24779, 24790, 24791), et dont Batres (33, *pl. XXVI, fig.* 12-15, 17), Strebel (394, I, *pl. XVI, fig.* 2, 24, II, *pl. VII, fig.* 9, 28, *pl. XXVII, fig.* 33), Fuzier (128 *bis, pl. XXIV, fig.* 250), Seler (373, II, p. 332, *fig.* 58, III, p. 100, *fig.* 40, *c*), Peñafiel (308, *Láminas*, I, *pl. CX, fig.* 1-4, *pl. CXI, fig.* 3, *pl. CXIII-CXIV*) et Lumholtz (236, II, p. 293, 399, 405) ont reproduit de nombreux exemplaires recueillis à Tlalnepantla, à Pilon de Azucar, à Cerro Metates, à Cerro montoso, à Medellin (Vera-Cruz), à Churumucco, à Tangancicuaro (Michoacán), à Sultepec (México), à Tehuantepec (Oaxaca), dans l'État de Tlaxcala, dans les environs de Tula, à Tepic, à Pátzcuaro et à Santa Fé de la Laguna, rentrent dans le même type, mais ils ont une forme ovoïde allongée, qui est en quelque sorte caractéristique de la région, car nous ne l'avons observée jusqu'ici que sur deux spécimens d'Antioquia et du Honduras.

Les quelques grelots, trouvés en Amérique du Nord, chez les Pueblos (115, p. 111, *fig.* 67, p. 162, *fig.* 108) et dans le Tennessee, à Citico mound (397, p. 376, *fig.* 252), ont tous une forme sphérique, un anneau de suspension et sont en cuivre.

De cette étude, il ressort clairement que les pièces équatoriennes se rattachent nettement à la culture péruvienne du haut plateau.

11. PINCES A ÉPILER.

L'unique exemplaire de notre collection est une pince en or provenant de Pucalá (pays des Paltas) (*pl. XXIV, fig.* 18): elle comprend deux valves de forme arrondie, se faisant face par leur concavité, unies par une lame formant ressort. C'est avec la pince en cuivre doré, trouvée par Saville dans la province de Manabí (365, II, *pl. LXVI, fig.* 7), les seuls spécimens que nous connaissions de l'Équateur. Il s'agit là certainement d'objets importés du Pérou. En effet, dans ce pays, cet instrument se rencontre avec une grande fréquence et sous les formes les plus variées, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la belle série de 27 exemplaires que possède le Musée d'Ethnographie du Trocadéro, les deux spécimens du Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain (no 23100) et les nombreuses pièces figurées par Rivero et Tschudi (344, *pl. XXXIV, fig.* 4), Squier (387, p. 75), de Castelnau (71, *pl. XXXI, XXXIII*), Ewbank (112, p. 138, *fig. S*), Reiss et Stübel (335, III, *pl. LXXXI, fig.* 1-8), Uhle (408, *pl. VII, fig.* 9) et Baessler (23, *pl. XVI, XVII*).

L'immense majorité de ces objets est en cuivre, en bronze ou en argent. Toutefois, Baessler en a figuré 8 en or, provenant de Marquez, de Chuquitanta et de Pachacamac (23, *fig.* 251, 258, 279, 282, 283, 286, 291, 292).

Ils ne sont pas répartis d'une façon uniforme dans toute l'étendue du pays : en effet, sur 89 échantillons dont la provenance exacte est connue, 2 seulement ont été rencontrés dans le haut Pérou; ils sont en cuivre et ont été rapportés de Choquequirao par Angrand (Tr. nos 20926, 20927). Une fois de plus, la côte péruvienne apparaît donc comme le centre par excellence de l'industrie des métaux et comme

la région où l'ouvrier savait le mieux varier les formes des produits de son industrie.

Du Pérou, la pince à épiler a pénétré dans les pays adjacents du Sud et de l'Est : en Bolivie, d'où l'on connaît trois spécimens de Copacabana, deux en cuivre, un en argent (**23**, *fig.* 268, 273, 280); en pays calchaquí, où elle est très fréquente et d'où Ambrosetti en a figuré ou signalé plusieurs, tous en cuivre ou en bronze, provenant d'Amaicha, du Rio del Inca, de Belén, de Fuerte Quemado (vallée de Yocavil), de Santa-María, de Pucarilla (**8**, XIX, p. 48, *fig.* 67; **13**, p. 230-231, *fig.* 47) et de La Paya (**15**, p. 233-234; **15** *bis*, p. 426-428, *fig.* 224). Du Chili, on ne connaissait, jusqu'à ces derniers temps, que deux pinces en argent fondu des environs d'Osorno (**247**, p. 168-169, *fig.* 124-125). A en juger par ces pièces, on aurait pu croire que la pince à épiler se présentait, dans ce pays, sous la forme très primitive de deux valves indépendantes qu'aucun ressort ne réunissait, mais, récemment, Latcham en a publié des exemplaires en bronze, recueillis à Cobija, à Caldera et à Paposo, absolument identiques au type péruvien (**221**, p. 16-17, *fig.* 1-7) ([1]).

Du côté du Nord, l'usage de la pince à épiler ne semble pas avoir été très répandu; nous ne connaissons, du moins, que deux spécimens en cuivre ou en bronze ([2]) de Cartago (Cauca) (**407**, I, *pl. XXII, fig.* 25-26), une pièce en cuivre du Chiriquí (**236** *ter*, p. 198, *fig.* 326) et trois échantillons mexicains en bronze (**33**, *pl. XXVI, fig.* 9; **308**, I, *Láminas, pl. CX, fig.* 7; **236**, II, p. 399) ([3]).

12. CACHETS.

Parmi les nombreux objets d'or, qui furent découverts dans la sépulture du Sigsig que nous avons décrite plus haut (p. 123-124), se trouvaient trois petits objets de forme conique irrégulière, dont la base élargie porte des ornements en relief. Sur deux d'entre eux, ces ornements pourraient figurer des têtes de serpents (?); sur le troisième, ils représentent certainement des têtes de félins (*pl. XXV, fig.* 11, 12, 17). Le pourtour de cette partie basilaire est, en outre, orné, soit d'entailles régulièrement espacées, soit de lignes en zigzags. Enfin, la face inférieure présente également des dessins gravés ou en relief. Sur deux de nos pièces, c'est un sillon circulaire tracé à peu de distance du bord, encadrant un champ où se voient quelques petites incisions réparties sans ordre : sur la troisième (*pl. XXV, fig.* 17), il existe à la périphérie une couronne de petites saillies ombiliquées en leur centre, puis, en dedans de celle-ci, un sillon circulaire assez profondément gravé.

González Suárez, qui a figuré un de ces objets, dit qu'ils étaient fixés à l'extrémité des bâtons de propulseur trouvés dans la même sépulture (**141**, p. 82-83, *pl. III*),

---

([1]) Des pinces analogues sont encore en usage en Patagonie, d'où H. de la Vaulx a rapporté deux spécimens en fer-blanc (Tr. n°s 47999, 48000).

([2]) Nous savons, cependant, que certaines tribus colombiennes usaient de pinces d'or (**339**, p. 131).

([3]) Les Indiens Thompson de la Colombie britannique usent encore de pinces à épiler en corne, en bois ou en métal (**295**, p. 227-228, *fig.* 210).

à la façon des ornements coniques creux dont nous avons parlé page 203. Cette explication, très acceptable pour ces derniers, ne nous paraît nullement convenir aux pièces que nous venons de décrire. Outre qu'on ne devine pas comment elles eussent pu, étant donnée leur forme, être attachées au bout d'un bâton, la présence de dessins sur leur face inférieure n'aurait pas de raison d'être dans l'hypothèse de l'historien équatorien, puisque cette face eût été complètement cachée. Nous ne pouvons proposer avec certitude aucune autre explication; cependant, il ne nous paraît pas illégitime de supposer, en nous guidant précisément sur l'existence de ce décor à la face inférieure, que ces objets sont des espèces de cachets, dont l'usage exact nous échappe.

13. VASES MÉTALLIQUES.

Les anciens Équatoriens ne semblent avoir utilisé qu'exceptionnellement l'or et l'argent pour la fabrication de vases ou de récipients. Ces objets sont, en effet, très rares dans les collections. Il est vrai qu'en raison de leur valeur marchande, un

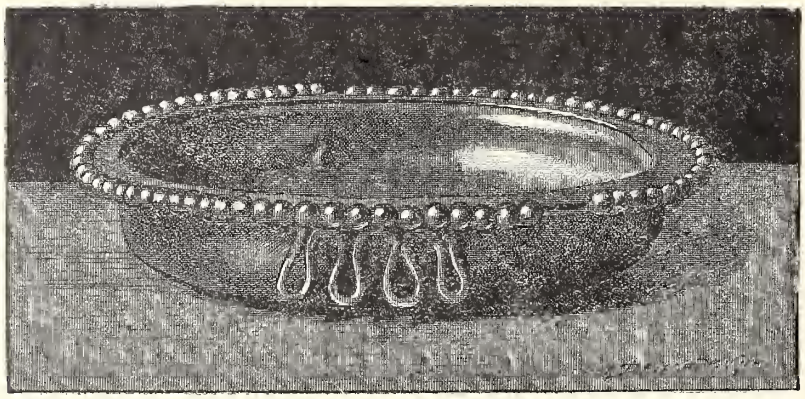


Fig. 72. — Coupe plate en or de Pateete (Tr. n° 21187) (Gr. nat.).

certain nombre ont dû être vendus pour être fondus, et échapper ainsi aux archéologues.

Le *trésor de Cuenca* comprenait neuf grandes coupes en or, de forme hémisphérique un peu écrasée (164, p. 119). D'après les photographies de la collection Angrand ([1]), ces objets sont en tous points semblables à celui de l'île de La Plata, figuré par Dorsey (103, *fig.* 40).

La même sépulture cañari renfermait aussi deux petites coupes plates, dont une a échappé au creuset et fait actuellement partie des collections du Musée d'Ethnographie du Trocadéro (*pl. XXV*, *fig.* 1). Voici la description qu'en a donnée Heuzey : « Le bord est orné d'un collier de perles saillantes, composé de grains d'or que l'on a

([1]) Voir page 244, note 2.

fondus à part et rapprochés ensuite par un procédé de soudure : deux petits serpents, formés d'une tige mince repliée sur elle-même, décorent les côtés... » (*fig.* 72). Heuzey ajoute qu'une de ces coupes était encore, au moment où il l'examina, salie par le résidu d'une substance rougeâtre (**164**, p. 120). Il s'agit là d'une forme de récipient commune dans la région côtière péruvienne ; toutefois, dans cette contrée, les métaux employés à la fabrication étaient l'argent et, plus rarement, le cuivre (**23**, *pl. XVIII-XIX*; **335**, III, *pl. LXXXI*, *fig.* 11-13)

A côté de ces pièces très simples comme forme et comme ornementation, on a

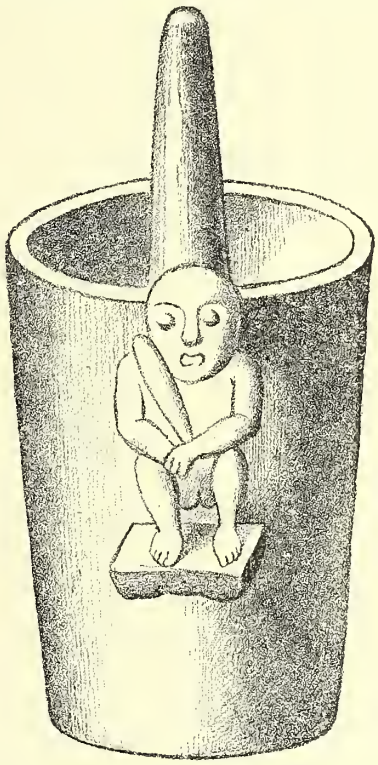


Fig. 73. — Timbale en or de Chordeleg, d'après González Suárez (**140**, *Atlas*, *pl. VIII*, *fig.* 2).

rencontré, en Équateur, des vases d'un travail plus compliqué. Les quatre exemplaires connus ont tous été figurés et décrits par González Suárez.

Deux de ces vases, trouvés à Chordeleg, sont en argent. Leur forme est celle d'une bouteille, dont le ventre représente une tête d'homme. « L'expression du visage est triste et mélancolique, le nez grand et arqué ; la bouche est entr'ouverte ; deux rides très prononcées sur les joues accentuent le caractère de la physionomie. La tête est surmontée d'une coiffure qu'on prendrait à première vue pour un bonnet, mais qui est, en réalité, formée d'une pièce d'étoffe qui enveloppe à la fois la tête et le cou, car les plis en sont visibles sous le menton. Les oreilles sont ornées d'un disque non

décoré » (**140**, *Atlas*, p. 92-93, *pl. X*, *fig.* 2). Des objets semblables ont été souvent rencontrés dans les sépultures du littoral péruvien (**23**, *pl. XXI*).

Un autre vase (*fig.* 73), également trouvé à Chordeleg, diffère notablement des précédents (**140**, *Atlas*, *pl. VIII*, *fig.* 2). Outre qu'il est en or massif, il a la forme d'une timbale presque cylindrique, munie d'une anse représentant un Indien accroupi sur un petit socle carré. Le personnage est nu, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte; les mains croisées maintiennent sur la poitrine une espèce de sceptre. Enfin, la tête est ornée d'une très grande coiffure conique analogue aux tiares que nous avons décrites (p. 308-310). Des timbales en or ou en argent ont été assez souvent rencontrées dans des localités de la côte péruvienne; mais, aucune de celles que nous avons pu examiner n'est munie d'une anse analogue à celle de la pièce cañari (**71**, *pl. XXXII*, *fig.* 1, *pl. XXXIV*; **23**, *pl. XX*; **152**, *pl. LIV*).

Le dernier vase équatorien, dont il nous reste à parler, est certainement le plus remarquable de tous ceux que nous venons de passer en revue, tant par la complication que par l'originalité de sa forme. C'est un vase d'argent du poids de 194^{gr}, asymétrique, muni d'un long col à ouverture évasée. La panse représente un animal monstrueux, aux yeux énormes, pourvu de quatre pattes et dont la large gueule est armée de dents redoutables. Sur le dos de cet animal, est assis un petit singe, mobile dans tous les sens et dont la tête se déplace autour d'un axe, dès qu'on agite le vase. En soufflant par l'ouverture de celui-ci, on produit un son aigu, très semblable au cri d'un petit singe (**140**, *Atlas*, p. 123, *pl. XXII*, *fig.* 1). Cette belle pièce, actuellement au Musée de Santiago de Chile, provient de l'île de Santa Clara. Nous n'avons trouvé dans la littérature aucun objet qui puisse lui être comparé.

14. COQUILLES.

Lorsque nous étudierons les objets en terre cuite, nous aurons occasion de voir avec quelle exactitude les anciens Équatoriens savaient reproduire en argile les coquilles marines. Avec non moins d'habileté, ils ont parfois exécuté les mêmes imitations en métal, comme le prouve une magnifique coquille en cuivre (*pl. XXII*, *fig.* 10), trouvée à Inga-pirca, dont tous les détails sont rendus avec une telle précision, que M. Germain a pu, sans difficulté, y reconnaître la *Fasciolaria princeps*, très répandue sur la côte du Pacifique. Nous en reproduisons, à titre de comparaison, un spécimen recueilli par Wiener dans le cimetière péruvien d'Ancon (*pl. XXII*, *fig.* 14).

Un autre coquillage en or a été rencontré en Équateur, à El Angel (pays pasto); malheureusement, la figure qu'en a donnée González Suárez (**142**, *pl. XXV*) ne permet guère de juger de ses caractères.

Des œuvres d'art de cette nature sont rares dans les sépultures précolombiennes, sans doute en raison des difficultés considérables de leur exécution. On en a rencontré quelques spécimens en Colombie. Restrepo (**341**, *pl. XX*, *fig.* 57) en a publié

un exemplaire chibcha en or, mais la figure qu'il en donne est trop mauvaise pour qu'on puisse se rendre compte de ses analogies avec nos pièces équatoriennes. Au contraire, le fragment de coquillage en cuivre rapporté d'Antioquia par Chaffanjon (*pl. XXII, fig.* 17) montre, malgré son état de détérioration, une ressemblance frappante avec notre spécimen d'Inga-pirca.

15. OBJETS CÉRÉMONIELS.

Sous ce titre volontairement très vague, nous classons une série de pièces, dont la signification exacte nous échappe, dont la forme semble exclure toute idée d'un

Fig. 74. — Figurine en cuivre de Cañar (Gr. nat.).

emploi utilitaire et qui, en raison du soin tout particulier apporté à leur ornementation, ne paraissent avoir pu servir que comme insignes.

Dans ce groupe, nous rangeons tout d'abord cinq objets de notre collection provenant tous du pays cañari : deux ont été trouvés à Inga-pirca, un à Azógues, un à Cañar et le dernier dans la région de Cuenca (*pl. XXII, fig.* 18-20). Ils sont constitués par une plaque de cuivre en forme de triangle isocèle très allongé, dont le sommet se recourbe en arrière et est rivé au centre d'une petite tige rectangulaire, de façon

à former un assemblage en T (*fig.* 74). La face antérieure de la plaque est ornée de gravures géométriques variées (grecques, lignes en zigzag, carrés, torsades en S, etc...), distribuées soit en lignes horizontales, soit en lignes diagonales (*fig.* 75). La base du triangle est surmontée de trois figurines, une centrale, qui, sur nos cinq pièces, est une tête humaine, et deux latérales plus petites qui, sur deux de nos spécimens, reproduit à peu près le personnage du milieu, mais qui, sur les trois autres, représente un animal.

Le personnage central est toujours figuré avec un nez prononcé; les yeux consistent en une saillie hémisphérique coupée en son milieu par une entaille transversale;

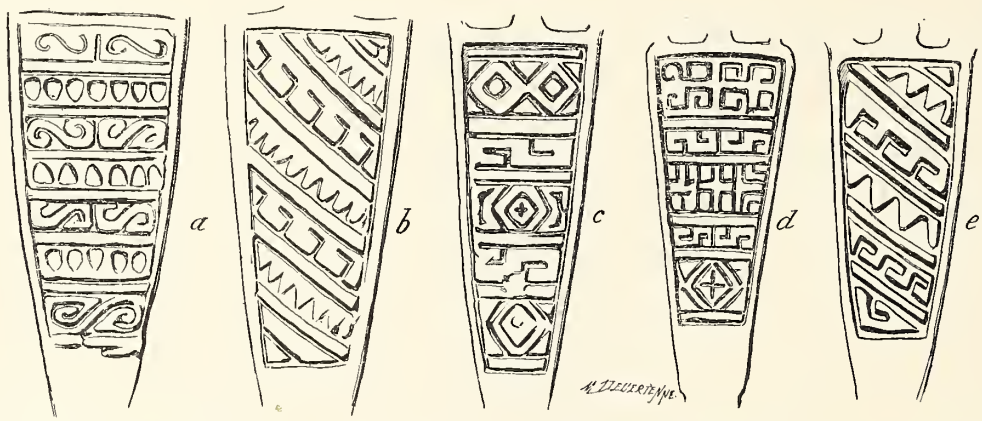


Fig. 75. — Ornementation des cinq figurines de cuivre d'Azógues (*a*), de Cañar (*b*), d'Inga-pirca (*c*), de la région de Cuenca (*d*), d'Inga-pirca (*e*).

la bouche est nettement indiquée par un trait. Sur trois échantillons, la lèvre inférieure est ornée de quatre labrets, et les oreilles portent de grands pendants en forme de disques. Cette double parure fait défaut sur les deux autres. La tête est surmontée d'une coiffure curieuse, constituée par un ornement en fer à cheval, dont la concavité est tournée vers le haut, et du centre duquel se détache un appendice terminé par une partie arrondie. Cet ornement est double pour chaque personnage, c'est-à-dire qu'il y en a un qui part du front et l'autre de la nuque. Sur trois de nos pièces, la partie postérieure est absolument identique à la partie antérieure; sur les deux autres, elle est dépourvue de l'appendice central, sans qu'il y ait trace d'une brisure pouvant expliquer son absence. Sur un de nos spécimens les deux ornements en fer à cheval sont parallèles sur toute leur étendue; nous pensons que telle devait être leur position primitive, bien que sur les quatre autres, ils convergent l'un vers l'autre et que leurs extrémités se touchent.

Les figurines latérales, lorsqu'elles représentent un être humain, sont, comme nous l'avons déjà indiqué, la reproduction à peu près exacte du personnage central. Sur notre pièce d'Azógues, elles sont munies comme lui de labrets, mais les oreilles

ne sont jamais indiquées. La différence essentielle est dans la coiffure. Ici, elle est constituée par un bonnet conique qui, quoique dépourvu de visière, rappelle la tiare d'or du *trésor de Cuenca* (*pl. XXIII*, *fig.* 2); elle est absolument identique à celui du personnage du vase de Chordeleg, que nous avons reproduit d'après González Suárez (*fig.* 73).

Sur trois de nos pièces, les figurines latérales sont zoomorphes et représentent vraisemblablement un singe. L'animal a une face arrondie et aplatie, où les yeux, le nez, la bouche et les oreilles sont bien indiqués; sa longue queue s'enroule sur le dos. Il est figuré, tantôt marchant à quatre pattes, tantôt accroupi, les coudes appuyés sur les genoux et les mains au menton.

Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu trouver aucune indication relative à l'usage que pouvaient avoir ces curieux objets. Leur aspect évoque l'idée d'un symbolisme religieux, et la forme en T de leur extrémité inférieure conduit à supposer qu'ils pouvaient être fixés sur un bâton à la façon de nos crochets de propulseurs. Aussi pensons-nous qu'ils devaient faire partie de quelque objet rituel, sans, d'ailleurs, pouvoir apporter à l'appui de cette hypothèse un argument précis. Nous n'avons trouvé dans la littérature aucune description d'objets analogues ou, au moins, comparables. Cependant, certains détails du décor de nos pièces, la trinité humaine et animale dont quelques-unes sont ornées rappellent les dessins de plaques pectorales et frontales du pays diaguite, décrites par Lafone Quevedo (215) et Ambrosetti (13, p. 275-276, *fig.* 78-79).

Le second type d'objet cérémoniel de notre collection est représenté par une pièce unique, provenant, comme les précédentes, de la région cañari (Inga-pirca) (*fig.* 76, *pl. XXII*, *fig.* 16) : c'est une tige de cuivre divisée en deux parties à peu près égales par deux disques placés à 1cm l'un de l'autre et faisant corps avec elle. La partie supérieure représente un personnage accroupi, dont l'avant-bras droit est appliqué sur le devant de la poitrine, entre les deux seins, indiqués par deux saillies cylindriques, et dont la main gauche entoure une saillie semblable qui, à première vue, semble être le pénis. Nous pensons cependant qu'elle correspond plutôt au nombril, car un peu plus bas, au niveau où se trouvent les pieds, on note deux boutons analogues, encadrant une petite crête verticale, dont l'ensemble figure assez bien les organes génitaux mâles.

Fig. 76. — Figurine en cuivre d'Inga-pirca (Gr. nat.).

La face a les mêmes caractères que celles des personnages des figurines décrites plus haut; la lèvre inférieure porte quatre grands labrets; les oreilles sont figurées par une partie en relief, ayant la forme d'un hameçon terminé, du côté opposé à la

pointe, par un ornement qui paraît composé de deux disques se recouvrant l'un l'autre et d'inégale grandeur, le disque externe étant plus petit que le disque interne. La tête est coiffée d'un bonnet conique analogue, par sa forme générale, à ceux que nous avons déjà signalés. Il en diffère par deux rebords circulaires superposés qui entourent la base et sont distants l'un de l'autre de 6^{mm} environ; entre eux, se trouve un décor en relief fait de trois torsades en S. Le même motif ornemental est répété entre les deux disques qui, ainsi que nous l'avons dit, divisent l'objet à peu près par la moitié.

La partie inférieure de la pièce, beaucoup plus simple, porte quatre appendices rangés suivant la même génératrice, que nous ne pouvons mieux comparer pour la forme qu'à des pipes, dont le fourneau serait tourné vers le bas.

Notons, enfin, que l'extrémité inférieure de la tige est perforée suivant son axe sur une longueur de 7^{mm}.

Nous n'avons trouvé, dans les anciens auteurs, aucune indication pouvant nous permettre de deviner l'usage de cette pièce curieuse, et nous n'avons pas rencontré non plus, dans la littérature archéologique, d'objet pouvant lui être comparé. Peut-être nous trouvons-nous en présence de l'extrémité d'un bâton de commandement ou de quelque insigne religieux. L'hypothèse est plausible, encore que nous ne puissions l'appuyer sur aucune donnée positive.

16. FIGURINES HUMAINES.

Les figurines humaines en cuivre sont rares en Équateur. González Suárez en a publié cinq (**140**, *Atlas, pl. XXII, fig.* 6, *pl. XXIII, fig.* 1, 7-9), dont une seule provient de la région côtière et les autres de la province du Pichincha. Ce sont de petites statuettes, en général d'un travail assez grossier, qui devaient servir de *fétiches*. La série est assez homogène. L'exemplaire du littoral et un des exemplaires caras, à peu près identiques, représentent tous deux un personnage dont la tête est ornée d'une sorte de diadème. Bamps a figuré également une idole (?) en cuivre, provenant d'Azógues, qui, d'après lui, représente le soleil « reconnaissable aux denticules qui ornent la tête » (**27**, p. 131, *pl. XXIV, fig.* 4). Enfin, au cours de ses fouilles à l'île de La Plata, Dorsey a trouvé une petite figurine en cuivre (**103**, *pl. XLI, fig. d*), qui, par tous ses caractères, se rapproche des figurines d'or creuses découvertes au même endroit et dont nous nous occuperons plus loin.

Nous n'avons personnellement recueilli en Équateur aucun objet comparable, mais nous reproduisons une petite statuette de la collection du Musée d'Ethnographie du Trocadéro, provenant des environs de Chongón (pays des Huancavilcas) (*pl. XXIII, fig.* 6). Cette pièce, assez détériorée, représente un Indien debout, les jambes écartées; la tête et les bras sont brisés et le seul détail à noter est un large collier qui couvre les épaules et la partie supérieure de la poitrine.

Les Indiens fabriquaient également, en or et en argent, des figurines humaines, les unes pleines, évidemment coulées dans un moule, les autres creuses.

Les premières sont de petites dimensions et devaient être portées en pendeloques, car la plupart sont munies d'un anneau de suspension. L'une d'elles, provenant de Chordeleg (*pl. XXV*, *fig.* 9), est exécutée avec un certain art : le personnage représenté est nu, les différents détails du corps, les traits du visage et la chevelure sont rendus avec réalisme. La tête toutefois est trop volumineuse. La même disproportion se retrouve sur deux autres figurines, très semblables l'une à l'autre, du Sigsig et d'El Angel (*pl. XXV*, *fig.* 10, 14). Sur ces pièces, notamment sur la seconde, on note une tendance manifeste à la stylisation. Tandis que sur l'exemplaire cañari les pieds sont figurés, de même que les bras qui sont ramenés sur le devant de la poitrine, sur l'exemplaire pasto, les pieds ont complètement disparu, et l'attitude des membres supérieurs est simplement indiquée par la forme ovale de la poitrine et par le relief qu'elle forme en avant de la partie inférieure du corps. Les personnages sont vêtus d'une sorte de jupe qui descend en s'évasant de la ceinture jusqu'à mi-jambe. A tous points de vue, ces objets équatoriens se rapprochent d'une figurine en argent de la collection Frandin provenant de Bogotá, que nous reproduisons à titre de comparaison (*pl. XXV*, *fig.* 13).

González Suárez a publié une petite statuette d'un type tout à fait différent, provenant de Huatána, près Cuenca. Elle est en partie en or, en partie en argent, et représente une indienne, la chevelure éparse sur les épaules, les mains ramenées sur la poitrine; l'extrémité inférieure du corps s'effile, sans que les jambes soient indiquées, et se termine en T (**140**, *Atlas, pl. XXIII, fig.* 6). La facture de cet objet est nettement péruvienne; la disposition des cheveux en particulier est la même que sur des figurines en or et en argent de Cuzco et de Pachacamac, représentées par Dorsey (**103**, *pl. XLI, fig. b*) et par Baessler (**23**, *fig.* 542, 544), ainsi que sur les trois statuettes découvertes par le premier de ces auteurs dans l'île de La Plata, dont nous parlons un peu plus loin.

Le second type de figurines humaines diffère essentiellement de celles que nous venons de décrire par le fait qu'elles sont creuses. Le seul exemplaire du haut plateau que nous en connaissions appartient à M. le capitaine Perrier, qui a bien voulu nous autoriser à le reproduire (*pl. XXIV*, *fig.* 2); il provient d'El Angel (pays pasto) et a déjà été figuré par González Suárez (**142**, *pl. XXIV*). Il est fait d'une série de minces lamelles d'or réunies les unes aux autres à l'aide de fils très fins en même métal. La face et la partie antérieure du cou sont d'une seule pièce; le crâne et la partie postérieure du cou devaient être constitués primitivement par une seconde lamelle, fixée à la première par des fils passés dans des orifices que celle-ci présente au sommet du front, au niveau des tempes, des pommettes et des angles mandibulaires; cette pièce a disparu. Le corps comprend deux parties, l'une antérieure, l'autre postérieure, cousues l'une à l'autre au niveau des épaules et le

long de la ligne axillaire. L'attache des bras est marquée par une large ouverture circulaire. Les membres sont faits de lamelles roulées en cylindres, la couture se trouvant du côté interne. Pour les bras, on s'est servi d'une pièce unique, tandis que les membres inférieurs en comportent deux, l'une correspondant à la cuisse, l'autre à la jambe. Enfin, les mains et les pieds sont faits d'une seule lamelle; pour les premières, cette lamelle a été roulée en cylindre puis aplatie dans le sens antéro-postérieur; pour les seconds, elle est quadrangulaire et les bords en sont rabattus, de sorte que l'ensemble a la forme d'un couvercle de boîte. Quelques rares détails du corps sont indiqués; les doigts et les orteils sont figurés par cinq lignes parallèles au repoussé, l'ombilic par une petite cupule, les mamelons par deux saillies. L'effort de l'artiste s'est porté surtout sur le visage, dont les traits sont assez bien rendus : le nez est volumineux, saillant, percé à sa base de deux orifices figurant les narines; la bouche est bien dessinée; un modelé accusé marque les arcs sourciliers; les yeux sont représentés par deux petites lames métalliques taillées en amande et portant en leur centre une petite dépression circulaire. Ces lames sont maintenues par un double fil d'or tressé en cordelette, qui en suit le contour et est fixé à la lame d'or sous-jacente, au niveau des angles interne et externe, par un fil d'or. Nous avions cru tout d'abord qu'elles étaient en argent, mais M. Saville, à qui nous avons eu occasion de montrer ce curieux objet lors de son passage à Paris, nous ayant signalé qu'il avait trouvé dans la province d'Esmeraldas des pièces identiques en platine, nous avons prié M. Arsandaux de bien vouloir les examiner. De cet examen, il résulte que la lamelle de l'œil droit est en effet en platine, tandis que celle de l'œil gauche est en argent légèrement auprifère. Il nous paraît peu probable que les Indiens aient donné quelque signification à cet emploi de deux métaux différents; nous pensons qu'une explication beaucoup plus simple peut en être fournie. Le fait qu'un des yeux est en platine prouve que la figurine trouvée en pays pasto provient soit de la province d'Esmeraldas, soit de la région côtière de la Colombie méridionale; ce sont en effet les seuls points où l'on ait rencontré jusqu'ici le platine à l'état de pépites (**445**, III, p. 72-79; **447**, p. 323-328), seule forme où il était utilisable par les Précolombiens qui ne pouvaient travailler ce métal que par martelage. Qu'une des lamelles se soit détachée et perdue aux mains des Indiens du haut plateau, il est tout naturel qu'ils aient employé pour la remplacer le seul métal qu'ils avaient à leur disposition et dont la couleur fût la même que celle du platine.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, cette pièce nous apporte une nouvelle preuve des relations qui existaient entre les populations établies dans la Cordillère et celles qui vivaient à l'ouest des Andes, le long du littoral.

Quant au procédé employé pour la fabrication de la figurine que nous venons de décrire, il ne saurait prêter à discussion; il est en effet évident que chacune des pièces dont elle est composée a dû être façonnée séparément par martelage sur un moule en pierre. La même technique était certainement en usage chez les

tribus de la région côtière. Dorsey a en effet récolté, dans ses fouilles à l'île de La Plata, trois statuettes creuses en or et en argent et une statuette semblable en stalagmite, qui semble bien avoir servi de moule pour leur fabrication (**103**, p. 256-257, *pl. XL, XLI, fig. a, c*). Quoique comparables à notre spécimen d'El Angel, ces figurines du littoral dénotent cependant un art beaucoup plus évolué, puisque le procédé primitif, qui consiste à coudre les diverses pièces entre elles, a été remplacé par celui de la soudure. Nous en dirons autant des figurines creuses en argent ou en cuivre qu'on a rencontrées dans diverses localités péruviennes (Tr. n°s 21114, 21115 (1), 21117, 21121 **23**, *fig.* 542).

17. OBJETS D'USAGE INDÉTERMINÉ.

Pour deux objets en métal de l'Équateur, nous n'avons pu trouver un usage satisfaisant.

Le premier est une plaque pentagonale en cuivre, percée d'un orifice en son centre, dont une des faces est unie et légèrement concave, tandis que l'autre, légèrement convexe, présente une série de nervures en relief disposées en rayons (*pl. XXII, fig.* 8). Cette pièce, qui était peut-être quelque accessoire de costume, provient de Cojitambo (pays cañari).

Le second objet est beaucoup plus curieux; il a été trouvé à Patecte, près Chordeleg, et décrit par González Suárez (**139**, p. 53, *pl. I*; **140**, *Atlas*, p. 57-66, *pl. II*) à qui nous en empruntons le dessin (*fig.* 77); voici la description qu'il en donne :

« C'est une plaque rectangulaire d'or massif, entourée d'un cadre de bois, qui ne mesure pas moins de 75^cm de large sur 85^cm de long (2), et sur laquelle est dessiné, fortement en relief, un personnage entouré de différents signes. Ce personnage paraît représenter un homme assis, les bras étendus en croix. La tête est surmontée d'un ornement en forme de couronne. De la bouche ouverte sort un serpent; une main porte un objet assez difficile à déterminer, dont une des extrémités figure une tête de reptile; l'autre main est ouverte. Deux faces humaines très schématiques sont dessinées à côté de ce personnage; au-dessous d'elles, on note un ornement allongé, dans l'axe duquel sont enchassées quatre petites pierres vertes. Six pierres blanches, polies et brillantes comme de la porcelaine, forment les yeux des figures humaines et animales. »

González Suárez pense que le principal personnage de cette plaque est une représentation symbolique de la lune et que la plaque elle-même est un calendrier religieux permettant de régler l'époque des fêtes. Nous ne suivrons pas l'historien équatorien dans cette interprétation aussi laborieuse que discutable, ni dans les rapprochements que, conformément à son hypothèse sur l'origine quiché des

(1) Cette pièce a été figurée par de Castelnau (**71**, *pl. XXXVI*).

(2) Mesures calculées d'après les dimensions de la figure publiée dans le travail de González Suárez sur les Cañaris, où l'objet se trouve représenté au $\frac{1}{5}$ environ de sa grandeur réelle.

Cañaris, il croit pouvoir établir entre certains signes gravés sur la plaque de Patecte et des signes mayas. Ces inductions s'appuient d'ailleurs sur des documents de comparaison d'une valeur scientifique très contestable.

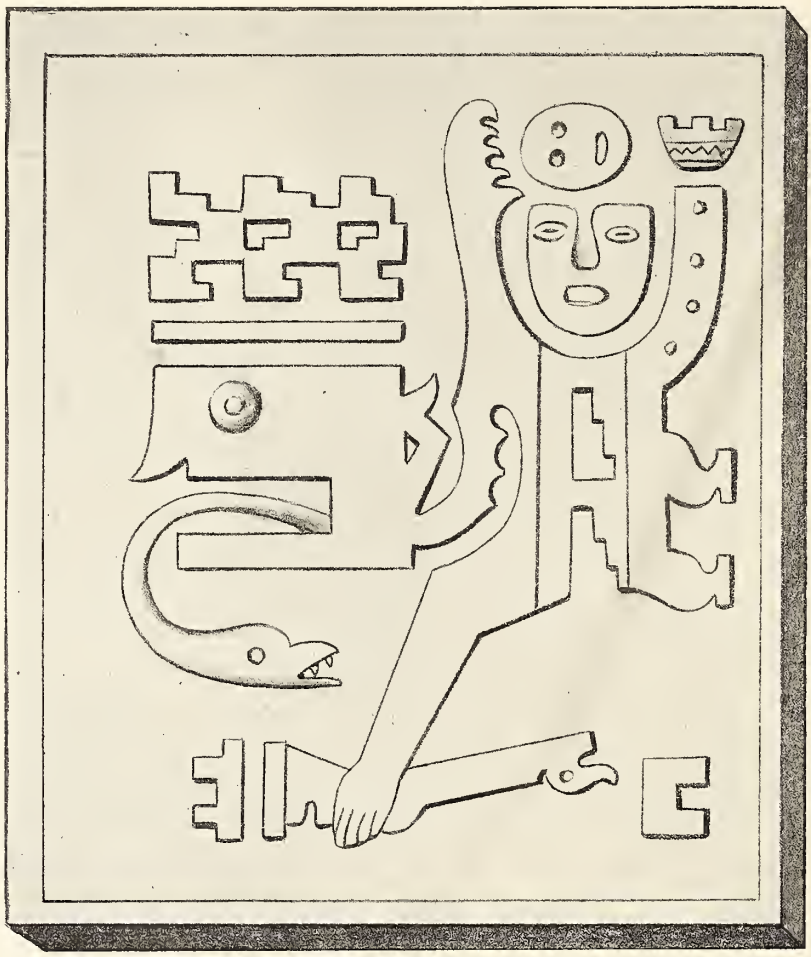


Fig. 77. — Plaque en or gravée de Patecte, près Chordeleg ($\frac{1}{4}$), d'après González Suárez (**140**, *Atlas, pl. II*).

Tel qu'il est, cet objet énigmatique n'en demeure pas moins très intéressant, bien que rien ne nous permette de soupçonner pour l'instant sa signification. Notons cependant qu'un vase recueilli à Ancon porte un décor qui n'est pas sans analogie avec celui que nous venons de décrire : on y voit, en effet, deux personnages de la bouche desquels sort un serpent et qui portent une sorte de sceptre terminé à une de ses extrémités par une tête de reptile (**335**, III, *pl. C, fig.* 1). A Pachacamac, Uhle a également trouvé des fragments de poterie, où sont figurés des individus tenant à la main un serpent non schématisé (**408**, p. 24, *fig.* 10-13).

ANALYSE DES OBJETS EN MÉTAL ÉQUATORIENS.

Les seules pièces métalliques de l'Équateur, qui aient été soumises jusqu'ici à un essai chimique, sont un ciseau et un outil agricole du pays cara, deux anneaux et un ornement de tête du pays cañari, une grosse hache à talon perforé, sans provenance précise, mais semblable au type commun dans les régions des Cañaris et des Puruhaes, et une figurine de l'île de La Plata.

Voici les résultats de ces six analyses :

	Provenance.	Cu.	Sn.	Pb.	Fe.	Zn.	Au.	Ag.	Co + Ni.
Ciseau (**47** *bis*)	Quito	95,00	4,50	0,20	0,30	»	»	tr.	»
Outil agricole (**407**, I, p. 62, *pl. XXIV, fig.* 24)	Cochasqui	96,4	»	0,5	1,4	1,6	»	»	0,08
Anneau (**407**, I, p. 62, *pl. XXIV, fig.* 27)	Cañar	99,63	»	»	»	»	»	»	0,107
Anneau (**407**, I, p. 62, *pl. XXIV, fig.* 28)	Cañar	99,64	»	»	»	»	»	»	0,07
Ornement de tête (**407**, I, p. 62, *pl. XXIV, fig.* 1)	Cañar	77,13	»	»	»	»	2,88	15,075	0,247
Hache à talon perforé (**47**, II, p. 857, *fig.* 208, tableau en face de la page 858)	Sans indication de localité.	99,43	»	0,22	0,27	»	»	»	»
Figurine (**103**, p. 257)	Ile de La Plata.	90,00	3,00	»	7,00	»	»	»	»

Convaincus que le dosage exact des éléments rares, dus aux impuretés du minerai employé, ne présente qu'un intérêt très secondaire, et que la détermination, sur un grand nombre d'échantillons, des éléments qu'on peut supposer avoir été ajoutés intentionnellement offre, au contraire, une importance capitale, nous avons renoncé à faire faire des analyses quantitatives, qui ne peuvent fatalement porter que sur un nombre restreint de pièces; nous avons préféré nous en tenir à une simple analyse qualitative qui, pouvant être faite sur un grand nombre d'objets, est susceptible de fournir une idée d'ensemble des procédés métallurgiques des anciens habitants de l'Équateur.

Cette étude a été faite par M. Arsandaux, professeur de Minéralogie à l'École de Physique et de Chimie industrielles, qui a prélevé, sur 75 échantillons de notre collection ou de la collection du Trocadéro, une quantité très faible de métal, en sorte qu'aucune pièce n'a dû être ni sacrifiée ni endommagée [1].

Sur ces 75 échantillons, un seul est en argent : c'est la bande du Sigsig que nous

[1] Cette recherche a été poursuivie dans le but de connaître en particulier la présence des éléments suivants : or, argent, étain, plomb, cuivre, éventuellement soufre; ce sont ceux, en effet, qui offrent à notre point de vue le plus d'intérêt. Ces divers éléments ont été recherchés au moyen de réactions qualitatives très sûres, qui ont été contrôlées par voie microchimique, dans les cas où elles ont fourni des résultats positifs. Le soufre toutefois a été recherché uniquement par voie microchimique.

avons représentée plus haut (*fig.* 69). Disons tout de suite qu'elle est constituée essentiellement par de l'argent associé à des traces de cuivre.

Dans les 74 autres échantillons, le cuivre est le métal dominant; six de ces objets sont en cuivre plaqué d'or ou d'argent. Nous en reparlerons plus loin, à propos du placage, mais, dans l'étude qui suit, nous tiendrons naturellement compte des résultats que l'analyse de la partie cuprique nous a fournis.

Les 74 pièces analysées se répartissent ainsi, d'après leur forme et leur provenance (1) :

N° d'ordre.	Désignation de l'objet.	Renseignements pour son identification.	Provenance.	Tribu.	Observations.
1.	Fragment de hache (?).	»	Cumbe.	Cañaris.	Cuivre plaqué d'argent.
2.	(id.)	»	Jordan.	(id.)	Cuivre plaqué d'argent.
3.	(id.)	»	Monay.	(id.)	
4.	Hache simple.	*Pl. XVIII, fig.* 4.	La Maravilla.	Huancavilcas.	
5.	(id.)	*Pl. XVIII, fig.* 2.	Puná vieja.	Punas.	
*6.	(id.)	*Pl. XVIII, fig.* 1.	Région de Cuenca.	Cañaris.	
*7.	Hache simple perforée.	*Pl. XVIII, fig.* 9.	Inga-pirca.	(id.)	Cuivre plaqué d'argent.
8.	(id.)	*Pl. XVIII, fig.* 3.	(id.)	(id.)	
9.	(id.)	Identique au n° 8.	(id.)	(id.)	
10.	(id.)	Tr. n° 9719.	Azógues.	(id.)	
11.	(id.)	Tr. n° 9720.	Taday.	(id.)	
12.	(id.)	Identique au n° 7.	Huintul.	(id.)	
13.	(id.)	Semblable au n° 7.	Cariamanga.	Paltas.	
14.	Hache à oreilles.	*Pl. XVIII, fig.* 5.	Monay.	Cañaris.	
15.	Hache à tranchant semi-circulaire et à talon perforé.	*Pl. XVIII, fig.* 7.	Province du Guayas.	Huancavilcas.	
16.	(id.)	Semblable au n° 15.	(id.)	(id.)	
17.	(id.)	*Pl. XVIII, fig.* 6.	Inga-pirca.	Cañaris.	
18.	(id.)	Semblable au n° 15.	(id.)	(id.)	
19.	(id.)	Identique au n° 17.	(id.)	(id.)	
20.	(id.)	Identique au n° 17.	Cojitambo.	(id.)	
*21.	(id.)	Semblable au n° 17.	Jordan.	(id.)	
22.	(id.)	Tr. n° 9717.	Azógues.	(id.)	
23.	(id.)	Tr. n° 9716.	(id.)	(id.)	
24.	(id.)	Tr. n° 9712.	(id.)	(id.)	
25.	(id.)	Tr. n° 9715.	(id.)	(id.)	
26.	(id.)	Tr. n° 9711.	(id.)	(id.)	
27.	(id.)	Tr. n° 9714.	(id.)	(id.)	
28.	(id.)	Tr. n° 9713.	(id.)	(id.)	
29.	(id.)	Tr. n° 9718.	(id.)	(id.)	
30.	(id.)	Semblable au n° 15.	Pucará (Coral blanco).	(id.)	
31.	(id.)	*Pl. XVIII, fig.* 10.	Cumbe.	(id.).	

(1) Les objets dont le numéro d'ordre est précédé d'un astérisque sont ceux où l'analyse a révélé la présence de l'étain.

N° d'ordre.	Désignation de l'objet.	Renseignements pour son identification.	Provenance.	Tribu.	Observations.
32.	Hache à tranchant semi-circulaire et à oreilles.	*Pl. XIX, fig.* 10.	Province du Guayas.	Huancavilcas.	
*33.	(id.)	*Pl. XIX, fig.* 2.	Huintul.	Cañaris.	
34.	(id.)	*Pl. XIX, fig.* 5.	Jordan.	(id.)	
35.	(id.)	Identique au n° 34.	Chordeleg.	(id.)	
36.	Hache à douille.	*Pl. XVIII, fig.* 8.	Ganchu.	(id.)	
37.	(id.)	Semblable au n° 36.	Loja.	Paltas.	
38.	Hache cérémonielle.	*Pl. XIX, fig.* 7.	Cumbe.	Cañaris.	
39.	(id.)	*Pl. XIX, fig.* 8.	San Bartolomé.	(id.)	Cuivre plaqué d'or.
40.	Hache-monnaie.	Identique à celle figurée Pl. XIX, fig. 11.	Puná vieja.	Punas.	
41.	(id.)	(id.)	(id.)	(id.)	
*42.	*Tumi.*	*Pl. XX, fig.* 1.	(id.)	(id.)	
43.	(id.)	*Pl. XX, fig.* 7.	Cojitambo.	Cañaris.	
*44.	(id.)	*Pl. XX, fig.* 5.	Monay.	(id.)	
*45.	(id.)	*Pl. XX, fig.* 6.	Oña.	(id.)	
*46.	(id.)	*Pl. XX, fig.* 11.	Guachapala.	(id.)	
*47.	(id.)	*Pl. XX, fig.* 13.	Caricán.	Paltas.	
*48.	Casse-tête.	*Pl. XIX, fig.* 3.	Région de Cuenca.	Cañaris.	
*49.	(id.)	Identique au n° 48.	Azógues.	(id.)	
50.	Casse-tête cérémoniel.	*Pl. XIX, fig.* 6.	Cojitambo.	(id.)	
51.	(id.)	*Pl. XIX, fig.* 4.	(id.)	(id.)	
52.	Pointe de lance.	*Pl. XX, fig.* 10.	Sigsig.	(id.)	
*53.	Poinçon.	Cf. p. 285.	(id.)	(id.)	
54.	*Tupu.*	*Pl. XXI, fig.* 6.	(id.)	(id.)	
55.	(id.)	*Pl. XXI, fig.* 3.	Inga-pirca.	(id.)	
56.	Fil de cuivre.	Cf. p. 290.	El Angel.	Pastos.	
57.	Bague.	Cf. p. 291.	Jordan.	Cañaris.	
*58.	(id.)	*Pl. XXII, fig,* 15.	Huaca.	Pastos.	
59.	Bracelet creux.	*Pl. XXII, fig.* 5.	Sigsig.	Cañaris.	
60.	Collier creux.	*Pl. XXII, fig.* 6.	Huintul.	(id.)	
61.	(id.)	Semblable au n° 60.	(id.)	(id.)	
62.	Fragment d'aigrette.	*Pl. XX, fig.* 2.	Inga-pirca.	(id.)	
63.	Ornement de nez.	Semblable à ceux des fig. 7, 9, 13 de la Pl. XXII.	(id.)	(id.)	
64.	*Tincullpa.*	*Pl. XXIII, fig.* 7.	Puéllaro.	Caras.	
65.	(id.)	*Pl. XXIV, fig.* 16.	Riobamba.	Purubaes.	
66.	Cuirasse.	*Fig.* 70.	Cojitambo.	Cañaris.	Cuivre plaqué d'or.
67.	Fragments de cuirasse.	Tr. n° 9725.	Azógues.	(id.)	Cuivre plaqué d'or.
68.	Objet cérémoniel.	*Pl. XXIII, fig.* 18.	Inga-pirca.	(id.)	
69.	(id.)	*Pl. XXII, fig.* 20.	(id.)	(id.)	
70.	(id.)	*Pl. XXII, fig.* 19.	Azógues.	(id.)	
71.	(id.)	*Fig.* 75 *b.*	Cañar.	(id.)	
72.	(id.)	*Fig.* 75 *d.*	Région de Cuenca.	(id.)	
73.	(id.)	*Pl. XXII, fig.* 16.	Inga-pirca.	(id.)	
*74.	Cuiller.	*Pl. XXI, fig.* 20.	Cumbe.	(id.)	

Sur les 74 objets que nous venons d'énumérer, 60 ne renferment pas d'étain et peuvent être regardés, à l'exception du n° 57, comme du cuivre pur. L'analyse quantitative sommaire de 9 d'entre eux a d'ailleurs donné les résultats suivants :

Nos.	Cu.	Pb.
1, 2	96,8	»
3	98,0	»
30	97,2	»
40	98,0	1,1
56	97,4	»
61	97,0	»
63	99,4	»
66	99,0	»

Il est à remarquer que l'exemplaire qui renferme du plomb est une des haches-monnaie de l'île de Puná.

L'échantillon n° 57 est un alliage d'or, d'argent et de cuivre dans les proportions suivantes :

Au : 28,4; Ag : 5,9; Cu : 65,7 (1).

Il est douteux que l'association de ces trois métaux soit intentionnelle; en effet, elle constitue un alliage cassant, dont la couleur légèrement bronzée ne semble pas particulièrement appropriée à un objet d'ornementation. On peut, il est vrai, admettre qu'il s'agit là d'une pièce manquée. Dans ce cas, sa composition serait un nouvel argument à l'appui de la thèse de Boman. Cet auteur croit, en effet, et cette supposition est confirmée par les analyses connues jusqu'à ce jour, que l'alliage du cuivre avec l'or ou l'argent est spécial à la côte péruvienne, à l'Équateur et à la Colombie (2), y compris la région du Chiriquí, tandis qu'en Bolivie et dans la partie andine de la République Argentine, il n'était pas usité (47, II, p. 874-875). Si les recherches ultérieures viennent confirmer cette observation, elle prendra une grande importance, car nous verrons, à propos des alliages du

(1) De toutes les analyses d'objets préhispaniques en or ou en argent réunies par Boman (47, II, p. 871) celle qui se rapproche le plus de la nôtre, se rapporte à une petite statuette de Bogotá (Colombie) qui renferme : Au : 20,15; Ag : 2,41; Cu : 77,01; Pb : 0,48 (407, I, p. 61, *pl. XXI, fig.* 14).

(2) Pour compléter le tableau de Boman, nous reproduisons ici l'analyse de six pièces colombiennes qui n'y figurent pas et qui ont été faites par Restrepo y Escobar, à Medellín (340, p. 55), et par Damour (92 *bis*) :

	Au.	Ag.	Cu.
Casque (Pays quimbaya)	47,0	3,8	49,2
Ornement de nez (Pays quimbaya)	40,5	9,5	50,0
Figurine représentant des insectes (Pays quimbaya)	40,0	13,5	46,5
Vase (Pays quimbaya)	44,4	10,8	44,8
Vase ovale (Pays quimbaya)	53,7	13,9	32,4
Plat (Territoire de Medellín)	35,49	11,94	52,35

Rappelons également que l'analyse de deux figurines en or de l'île de La Plata a donné la composition suivante : Au : 50,0; Ag : 30,0; Cu : 20,0 (103, p. 257).

cuivre et de l'étain, se constituer également deux régions métallurgiques identiques. Toutefois, avant de conclure, il sera utile de multiplier les analyses d'objets d'or et d'argent, de façon à pouvoir établir une statistique sérieuse. Rappelons d'ailleurs que notre bande d'argent du Sigsig s'est révélée à l'analyse comme du métal sensiblement pur, avec quelques traces de cuivre, dues évidemment aux impuretés du minerai; elle pourrait donc être rapprochée des objets boliviens et argentins.

Des 14 échantillons renfermant de l'étain que nous avons indiqués sur notre liste par un astérisque, nous en éliminons un, qui est certainement post-colombien. Il s'agit de la petite cuiller de Cumbe, portant le n° 74. Comme nous l'avons déjà dit (p. 286), sa provenance suspecte et sa forme nous avaient inspiré des doutes sur son ancienneté, doutes que l'analyse n'a fait que confirmer. Cette analyse a porté sur 145^{mg} et a montré qu'il s'agit d'un véritable laiton, dont la composition exacte est la suivante :

Sn : 1,5; Pb : 1,5; Cu : 75,0; Zn : 21,0 (1).

Il reste donc 13 échantillons certainement précolombiens, qui renferment de l'étain dans une proportion variable que M. Arsandaux, sur des essais qualitatifs, mais toutefois comparatifs, a tenté d'apprécier. Le tableau suivant donne le résultat de ces essais. Remarquons que, lorsque nous parlons de traces très nettes, il s'agit d'alliages dont la teneur en étain est sensiblement la même que celle de notre monnaie de billon (Sn : 4 pour 100), qui a servi de témoin. L'indication de la couleur de la limaille prélevée, qui figure en regard de chaque pièce, montre l'incertitude des données fournies par ce caractère, relativement à la prévision de l'existence de l'étain dans des pièces telles que les nôtres.

---

(1) Un bandeau frontal trouvé à Ancon par de Cessac donne une composition analogue : Cu : 65,90; Zn : 32,04; Fe : 1,05 (**395** *bis*). Avec raison, Boman croit que cet objet est postérieur à la conquête (**47**, II, p. 868). C'est aussi la conclusion que, plus récemment, Debenedetti a tirée de l'analyse de deux disques recueillis dans le cimetière indigène de Baradero (province de Buenos Aires) (**94**, p. 411), que nous reproduisons à titre de comparaison :

	Échantillons	
	N° 1.	N° 2.
Cuivre	65,00	68,24
Zinc	27,58	25,77
Plomb	1,01	3,17
Nickel	5,55	tr.
Fer	tr.	0,73
Étain	0,59	0,15
Phosphore	tr.	»

Numéro des échantillons.	Résultat de l'essai pour l'étain.	Couleur de la limaille.
53	Fortes traces.	Cuivrée.
7	Traces nettes.	(id.)
21	(id.)	Brunie.
48	(id.)	(id.)
49	(id.)	Cuivrée.
42	Traces très nettes.	Bronzée.
44	(id.)	Cuivrée.
45	(id.)	
47	(id.)	Brunie.
58	(id.)	Bronzée.
46	(id.)	Brunie.
6	(id.)	Bronzée, un peu jaunâtre.
33	(id.)	Bronzée.
Témoin de billon	(id.)	(id.)

Par mesure de contrôle, l'étain a été dosé sur les échantillons n°s 6 et 33, qui paraissent les plus stannifères de toute la série; les pourcentages respectifs de 6,8 et 6,4 pour 100 que l'analyse a fournis correspondent, à notre avis, à la quantité maxima d'étain figurant dans nos pièces; il semble donc qu'en Équateur on ne puisse parler de bronze véritable.

A côté de l'étain, on a rencontré, dans le n° 42, de l'argent d'une façon nette. Une remarque analogue a été faite à propos de l'échantillon non stannifère n° 28, bien que la quantité d'argent y soit certainement moins grande. Il est très probable que ce métal provient du minerai même et n'a pas été ajouté intentionnellement.

En résumé, sur 73 objets de cuivre certainement précolombiens, l'étain n'existe que treize fois, le plus souvent à un taux inférieur à celui de notre alliage monétaire et sans que sa quantité dépasse jamais 7 pour 100.

Si nous tenons compte des analyses antérieurement faites, dont nous avons donné plus haut les résultats (p. 327), il ressort que l'étain ne se rencontre en Équateur que quinze fois sur 80 objets analysés, soit dans une proportion de 18,7 pour 100.

Ce résultat est intéressant à comparer à ceux obtenus dans les pays voisins du Sud : Pérou, Bolivie et République Argentine. Pour ce dernier pays, et pour le Pérou, nous avons ajouté aux nombreuses analyses déjà réunies par Boman (47, II, tableau en face de la page 868) les analyses nouvelles publiées par Sánchez Díaz (364 *bis*, p. 84, 99) et Foot et Buell (62 *bis*).

Voici, à l'aide de ces éléments, le tableau global qu'on peut établir :

Pays.	Nombre d'objets examinés.	Nombre d'objets stannifères.	Pourcentage.	Quantité d'étain. Maximum.	Quantité d'étain. Minimum.	Quantité d'étain. Moyenne.
Équateur	80	15	18,7	7,0	»	»
Pérou	19	9	47,4	12,03	0,21	5,06
Bolivie	14	12	85,7	11,42	2,10	6,75
République Argentine	70	65	92,9	55,60	0,17	,69

Le pourcentage montre, d'une façon très nette, que la proportion des objets de cuivre renfermant de l'étain augmente du Nord au Sud; mais la quantité moyenne de ce métal figurant dans l'alliage ne suit pas une marche tout à fait parallèle, et il semble que ce soit en Bolivie qu'elle atteigne son maximum ([1]). Il est à remarquer que toutes les pièces non stannifères péruviennes d'origine déterminée proviennent de la région côtière. A ce point de vue, la métallurgie équatorienne se rattache donc à la métallurgie du littoral péruvien plus qu'à la métallurgie andine. Du côté du Nord, il semble bien qu'on puisse étendre cette observation à la Colombie; en effet, quoique nous ne possédions aucune analyse de pièces de cette région, nous savons, grâce à Uhle, que des essais faits sur des objets du Musée de Berlin par Weeren n'y ont pas révélé la moindre trace d'étain (**407**, I, p. 62).

La division, proposée par Boman, de l'Amérique du Sud en deux régions métallurgiques distinctes se trouve donc entièrement confirmée par nos recherches. La première, où les objets de cuivre ne renferment généralement pas d'étain, comprend la Colombie, l'Équateur et la côte péruvienne; la seconde, où la présence de l'étain est au contraire la règle, comprend le haut Pérou, la Bolivie et la région andine de la République Argentine (**47**, II, p. 861-862). Suivant Andrée (**19** *bis*, p. 145-146), deux régions similaires se retrouvent dans l'Amérique du Nord : l'une, où l'on pratiquait l'alliage du cuivre et de l'étain, est composée du Mexique et d'une partie de l'Amérique centrale, jusque et y compris la région du Chiriquí (**173**, p. 35), la seconde, où cet alliage était inconnu, comprend les États-Unis et le Canada.

On pourrait objecter, il est vrai, que la présence de l'étain dans des zones aussi déterminées n'est pas intentionnelle et qu'elle est due à la nature du minerai employé. A cette objection, Boman répond que le seul gisement connu jusqu'ici de cuivre natif renfermant de l'étain, et encore en très petite quantité, est celui de Corocoro, en Bolivie, et que si l'on peut admettre que des parcelles de cassitérite mélangées accidentellement au minerai de cuivre expliquent l'existence de l'étain dans les pièces les moins stannifères, cette explication ne saurait s'appliquer à des alliages où le métal existe dans une proportion de 10 à 16 pour 100, comme on en rencontre en Bolivie et dans la République Argentine (**47**, II, p. 865-866). C'est également l'opinion de Sánchez Díaz (**364** *bis*, p. 101).

En ce qui concerne l'Équateur, et bien que la teneur en étain n'atteigne jamais un chiffre aussi élevé, il ne nous semble pas possible non plus d'admettre que

---

([1]) Ce résultat serait encore plus net, si l'on éliminait de la série argentine les analyses de neuf objets de La Paya, faites par Juan A. Domínguez et J.-A. Sánchez, qui ont donné des quantités tout à fait anormales d'étain. Cette élimination modifie les chiffres relatifs à la République Argentine de la façon suivante :

Nombre d'objets			Quantité d'étain.		
examinés.	stannifères.	Pourcentage.	Maximum.	Minimum.	Moyenne.
61	56	91,8	16,53	0,17	4,88

l'alliage soit dû à l'impureté du minerai. Wolf ne signale pas d'étain dans le cuivre qu'on trouve dans les terrains porphyriques de ce pays, soit à l'état natif, soit à l'état d'oxyde, de sulfure, de chlorure ou de carbonate; il n'existe pas non plus dans la tétraédrite, ni dans les minerais de Zaruma qui ont été particulièrement bien étudiés, et qui, d'après le géologue allemand, renferment de l'or, de l'argent, du plomb et du zinc, ou bien encore se présentent à l'état d'atacamite (**447**, p. 269, 625-626).

La meilleure preuve que la présence de l'étain est intentionnelle serait de trouver une relation entre la nature des objets fabriqués et leur teneur en étain. A ce point de vue, l'étude des objets stannifères de la République Argentine n'a donné aucun résultat à Sánchez Díaz (**364** *bis*, p. 102) ni à Boman. « Partout, écrit ce dernier, la quantité d'étain est tout à fait arbitraire, et les outils pour lesquels la dureté du métal est une qualité essentielle ou ne contiennent souvent point d'étain ou des quantités très inférieures à celles qui ont été trouvées dans des pièces où la dureté n'est pas nécessaire » (**47**, II, p. 864).

En Équateur, au contraire, le métallurgiste semble avoir dosé l'étain avec plus de discernement et une connaissance plus nette du but à atteindre. En effet, les 13 échantillons stannifères que nous avons mentionnés sont, à l'exception de la bague (n° 58), des instruments dont la dureté constitue la qualité première; ils comprennent un poinçon (n° 53), deux casse-tête (n°s 48, 49), quatre haches ou ciseaux (n°s 6, 7, 21, 33) et cinq *tumi* (n°s 42, 44, 45, 46, 47), et ce sont ces deux dernières catégories d'objets qui paraissent renfermer le plus d'étain.

La fréquence de l'étain dans la composition des *tumi* est surtout remarquable, puisqu'on le trouve cinq fois sur six objets étudiés. Étant donnée la rareté de ce métal dans les pièces équatoriennes, le fait ne peut guère être attribué au hasard. Il nous paraît donc vraisemblable que l'ouvrier l'ajoutait intentionnellement pour augmenter la résistance de ces petits couteaux, qui, en raison de leur minceur, étaient plus exposés que tout autre outil à se tordre et à s'ébrécher à l'usage.

Pour les haches également, on peut constater que l'étain ne se rencontre que dans des exemplaires de faible épaisseur, tandis qu'il n'entre pas dans la composition des armes de même forme qui, en raison de leur grosseur, étaient moins sujettes à se déformer et agissaient plus par leur poids que par leur tranchant. Certes, ces corrélations sont encore trop peu nombreuses pour permettre d'en tirer une conclusion certaine, mais nous ne pouvons nous empêcher d'y trouver un argument de plus en faveur de l'opinion de Boman, à savoir que l'alliage de l'étain au cuivre dans les objets précolombiens est, dans la plupart des cas, intentionnel.

D'où venait cet étain? Pour l'instant, nous ne pouvons pas répondre à cette question, car nous n'avons trouvé mention d'aucune mine de ce métal en Équateur. Peut-être faut-il supposer que les quelques pièces stannifères de ce pays sont des pièces importées de l'intérieur du Pérou et non des produits de l'industrie

locale. C'est sans doute une hypothèse vraisemblable, mais le problème se pose alors de savoir d'où les Péruviens tiraient ce métal. Or, jusqu'ici, aucun minerai d'étain, sauf la plumbostannite de la province de Huancané, n'a été découvert dans le pays, et ce gisement ne semble pas avoir été exploité par les Précolombiens, car les objets fabriqués ne renferment pas de soufre, alors que la plumbostannite en contient beaucoup. Boman, à qui nous empruntons ce renseignement, signale, par contre, la fréquence de la cassitérite en Bolivie. Il est donc possible que l'étain ait été importé de cette région; toutefois, étant donnée l'insuffisance de nos connaissances sur les richesses minières du Pérou, il serait téméraire d'affirmer qu'il n'ait pas existé de mines analogues dans ce pays (47, II, p. 866-867) ([1]).

Nous avons cherché à nous rendre compte de la nature exacte du minerai de cuivre qu'utilisaient les anciens Équatoriens. Nous devions nous demander, en particulier, s'ils exploitaient un sulfure, car Boman a noté que seuls les constructeurs de Tiahuanaco paraissent avoir utilisé un minerai sulfuré. Nous avons donc recherché le soufre dans quatorze échantillons, et voici le résultat que nous avons obtenu :

Numéro des échantillons.	Réaction du soufre.
6	Nulle
7	(id.)
21	Très nette
28	Traces
33	Nette
37	Traces
42	Nette
44	(id.)
46	(id.)
47	Traces
48	Nette
49	Douteuse
53	Nette
58	(id.)

En somme, sur huit échantillons le soufre existe dans une proportion notable; sur les six autres, ou bien il est absent, ou bien il se rencontre à une dose très faible. Ajoutons qu'aucune des sept analyses quantitatives, dont nous avons donné les résultats au début de ce chapitre (p. 327), n'en signale l'existence. Ces résultats sont trop peu nombreux et, en somme, trop contradictoires pour permettre une conclusion. Nous ne les publions qu'à titre de documents d'attente.

([1]) Nous signalerons, en outre, qu'il existe un minerai cupro-stannique, la stannite, dont la détermination est aussi délicate sur le terrain qu'au laboratoire. Cette stannite pourrait donc facilement passer inaperçue, surtout dans le cas où elle ne constituerait qu'un minéral accessoire dans un gîte essentiellement cuprifère.

PLACAGE.

Notre collection renferme, comme nous l'avons dit, six objets de cuivre plaqués, dont voici la désignation et l'origine :

Numéro.	Désignation de l'objet.	Provenance.	Tribu.	Nature du placage.
1.....	Fragment de hache ?	Cumbe	Cañaris	Argent
2.....	(id.)	Jordan	(id.)	(id.)
7.....	Hache simple perforée (*pl. XVIII, fig.* 9).	Inga-pirca	(id.)	(id.)
39.....	Hache cérémonielle? (*pl. XIX, fig.* 8).	San Bartolomé	(id.)	Or
66.....	Fragment de cuirasse (*fig.* 70).	Cojitambo	(id.)	(id.)
67.....	Fragments de cuirasse (Tr. n° 9725).	Azógues	(id.)	(id.)

Déjà, Bamps avait figuré quatre objets en cuivre argenté : deux sont des anneaux, dont l'un n'a pas d'origine précise et dont le second provient d'Arcadia, près Gualaceo (**27**, *pl. XXIV, fig.* 8, 10); les deux autres sont des ornements de nez, analogues à ceux que nous avons figurés (*pl. XXII, fig.* 7, 9, 13), dont le lieu d'origine n'est malheureusement pas connu (**27**, *pl. XXV, fig.* 10, 12). Six *narigueras* semblables en cuivre doré, provenant d'Itschimbia, près Quito, ont été décrites par Jijon y Caamaño (**196** *bis*). D'autre part, Saville mentionne quatre *tincullpa*, plaqués d'or sur le revers, récoltés en pays cara, plusieurs bagues, des anneaux plats, une pince à épiler en cuivre doré recueillis dans la province de Manabí, et signale des trouvailles de même ordre dans la province d'Esmeraldas (**365**, II, p. 174-176, *pl. LXVI, fig.* 7, 9, 11), région d'où l'on connaissait déjà un masque d'or plaqué d'argent figuré par Seler (**371**, *pl. LXI, fig.* 8).

De ces faits, on peut conclure que le placage était en usage chez toutes les tribus équatoriennes, tant du littoral que du haut plateau, sauf peut-être chez celles qui habitaient la partie la plus septentrionale de la vallée interandine, les Pastos.

M. Arsandaux a fait l'analyse du placage des échantillons n°s 1, 2, 66; sur les deux premiers, il a trouvé de l'argent sensiblement pur, tandis que l'or du troisième renfermait une petite quantité d'argent.

Sur l'échantillon n° 66, il a déterminé en outre l'épaisseur de la couche d'or [1] qu'il a trouvée égale à $0^{\mu}56$, ce qui correspond à $1^{mg}1$ de métal par centimètre carré.

---

[1] Le procédé employé a été le suivant : la surface de l'or recouvrant de part et d'autre un morceau de l'échantillon ayant été déterminée (méthode des surfaces pesées), le poids du métal précieux correspondant en fut établi après solubilisation des métaux autres que l'or par l'acide nitrique à 25 pour 100; ce poids, divisé par le produit de la densité de l'or par la surface déterminée ainsi qu'il est dit plus haut, conduit au résultat cherché.

Si l'on admet que le placage était obtenu par martelage, l'habileté des ouvriers précolombiens égalait donc celle de nos batteurs d'or, qui, avec un outillage beaucoup plus perfectionné, ne peuvent pratiquement obtenir de feuilles d'épaisseur très notablement inférieure.

Sur toutes nos pièces, le placage s'est écaillé par place, et les produits d'oxydation du cuivre mis ainsi à découvert ont envahi les parties restées intactes, de sorte que notre échantillon n° 7, en particulier, avait absolument l'aspect d'une hache de cuivre fortement oxydée. Seule la présence de l'argent en quantité anormale dans l'échantillon de limaille prélevé fit penser à la possibilité d'un placage, qu'un décapage approprié mit en évidence.

La répartition du placage en Amérique est des plus intéressantes. A propos de ses trouvailles dans la province de Manabí, Saville a déjà abordé cette question; il s'est trompé toutefois en disant que le procédé était inconnu au Pérou. En effet, Wiener a signalé un grand nombre d'objets en cuivre plaqués d'or trouvés à Sipa (département d'Ancash) par M. G. Cisneros, et figuré un bandeau frontal de cette provenance (**434**, p. 584-585) ; de Cessac a rapporté au Musée du Trocadéro quatre *tupu* en cuivre argenté trouvés à Ancon (n°s 4547-4550) ; enfin, Baessler a représenté deux *tupu* de Marquez et de Piura en cuivre doré, un vase de Chuquitanta en argent doré, deux casse-tête, un bandeau frontal, un bol de Chuquitanta, un vase d'Ancon, trois objets de parure de Chimbote et de Trujillo, en cuivre argenté (**23**, *fig.* 209, 211, 314, 315, 341, 390, 480, 485, 486, 525, 526).

Les anciens Péruviens pratiquaient donc le placage de l'or sur argent, et de l'or et de l'argent sur cuivre. Toutefois, à en juger par les localités énumérées plus haut, le procédé paraît n'avoir été en usage que dans la région côtière ou dans la partie de la Cordillère immédiatement adjacente (département d'Ancash).

Au nord de l'Équateur, le placage d'or sur cuivre semble seul avoir été en usage. Les pièces connues sont un anneau de nez provenant de Garrapata (État de Tolima) (**407**, I, *pl. XXIII*, *fig.* 15), trois petites assiettes, une couronne, des *tincullpa*, de petites figurines zoomorphes provenant du pays quimbaya (**340**, p. 59-60). Des objets analogues ont été également rencontrés chez les Chibchas (**341**, p. 143, *fig.* 20), et Restrepo rapporte que la guerre sanglante que soutinrent les Espagnols, peu de temps après la conquête, contre le cacique Duitama, de l'État de Boyacá, provint précisément de ce que celui-ci avait cherché à les tromper en payant son tribut avec des objets en *tumbaga* (1) dorés (**340**, p. 59).

On trouve aussi des objets de cuivre plaqués d'or en Amérique centrale, dans la région du Chiriquí (**173**, p. 38-39 ; **236** *ter*, p. 194-195) ; sur certains, Holmes et MacCurdy ont constaté des écaillures comme celles que présentent nos échantillons.

---

(1) Alliage de cuivre et d'or.

En résumé, le placage était connu à l'époque précolombienne dans une zone comprenant le sud de l'Amérique centrale, la Colombie, l'Équateur et la côte péruvienne. Mais, tandis que dans cette dernière région et sur le haut plateau équatorien, il se faisait avec l'argent aussi bien qu'avec l'or, dans le reste du territoire que nous venons de délimiter, seul l'or semble avoir été employé.

Il est vraiment remarquable que l'étude de trois procédés métallurgiques conduise à des résultats absolument semblables : la zone où le placage était en usage coïncide à peu près exactement avec celle où l'alliage du cuivre et de l'étain était, pour ainsi dire, inconnu, mais où on pratiquait couramment celui de l'or et du cuivre, tandis que les indigènes du haut Pérou, de la Bolivie et de la région andine de la République Argentine ignoraient le placage et l'alliage du cuivre et de l'or, mais associaient presque constamment l'étain au cuivre.

La question du placage en Amérique soulève encore un autre problème : nous voulons parler du procédé ou des procédés auxquels les Indiens avaient recours pour l'obtenir.

Une première méthode a été indiquée par Oviedo (302, I, p. 189); le chroniqueur rapporte que les indigènes colombiens doraient les objets métalliques en les enduisant du suc d'une certaine plante (1). Holmes (173, p. 39) suppose que l'acide végétal, agissant sur un alliage d'or et de cuivre, donnait un sel que l'action du feu, jointe vraisemblablement à un polissage ultérieur, permettait d'éliminer, en sorte qu'il ne restait à la surface de l'objet qu'une mince pellicule d'or; mais cette explication nous paraît difficilement acceptable, étant donnée la résistance que présentent aux acides forts les alliages de composition comparable à celle des objets précolombiens. Toutefois, il semble que, dans certains cas, par un processus se rattachant en partie à l'interprétation de Holmes, l'oxydation naturelle soit susceptible de provoquer une argenture superficielle aux dépens de l'argent sous-jacent existant à l'état d'alliage. C'est ainsi que, sur certains objets provenant de Virú ou de localités voisines du littoral péruvien, Baessler a constaté une teinte argentée si nette qu'elle pouvait donner l'illusion d'un véritable placage; or, de petites parcelles de métal, prélevées les unes à la superficie, les autres à l'intérieur des objets, donnèrent à l'analyse des résultats identiques et révélèrent un alliage homogène de cuivre et d'argent. Ce résultat a conduit le savant allemand à attribuer l'apparence

(1) *Los indios saben muy bien dorar las pieças é cosas que ellos labran de cobre é de oro muy baxo. Y tienen en esto tanto primor y exçeençia, y dan tan subido lustre á lo que doran, que parescę que es tan buen oro, como si fuesse de veynte é tres quilates ó mas, segun la color en que queda de sus manos. Esto haçén ellos con çiertas hiervas, y es tan grande secreto que qualquiera de los plateros de Europa, ó de otra parte, donde entre chripstianos se usasse é supiesse, se ternia por riquissimo hombre, y en breve tiempo lo seria con esa manera de dorar. Este notable no pertenesçe á esta isla [Española] ni otras de las comarcanas; porque no se haçe sino en la Tierra-Firme, é allá se vé mucha cantidad de oro baxo dorado de la manera que he dicho.... Yo he visto la hierva, é indios me la han enseñado; pero nunca pude por halagos, ni de otra forma sacar dellos el secreto, é negaban que ellos lo haçian, sino en otras tierras muy lexos, señalando al Sur ó parte meridional.*

d'argenture à l'oxydation du cuivre dans la couche la plus superficielle (23, p. 16, 17). Quoi qu'il en soit d'ailleurs, cette explication ne peut évidemment convenir pour les placages qui présentent une épaisseur notable et s'écaillent par endroits, comme c'est le cas pour nos échantillons.

Dans certains cas, il est évident que la feuille d'or ou d'argent a été appliquée sur la pièce de cuivre soit par martelage, soit par cylindrage. C'est l'explication que Baessler admet pour un bon nombre de pièces péruviennes de sa collection (23, p. 15, 16). Elle convient également à un grand nombre de pièces équatoriennes de la province de Manabí (365, II, p. 174) et à celles que nous avons recueillies sur le haut plateau. L'examen de nos échantillons 1 et 2 est particulièrement démonstratif à ce point de vue. En effet, une coupe de ces pièces montre nettement la ligne d'union du cuivre et de l'argent; en certains endroits même, on note un manque d'adhérence des deux métaux qui explique la formation des écaillures. En outre, on voit parfaitement que la surface de contact des deux métaux n'est pas plane et que l'épaisseur de la couche d'argent est très variable, tout en restant toujours relativement grande.

Néanmoins, pour certains objets du Chiriquí, il semble que cette explication ne saurait convenir. A ce propos, Holmes signale un troisième procédé, qui lui a été suggéré par Kunz (173, p. 39) : les Indiens auraient fait un modèle en cire de l'objet à fabriquer, qu'ils auraient recouvert d'or, puis d'argile. En soumettant le tout au feu, la cire se serait écoulée par un orifice ménagé à cet effet; il restait, à l'intérieur du moule, une mince coque d'or qu'il suffisait de remplir d'un métal en fusion pour obtenir une pièce plaquée.

Outre qu'il n'existe aucune preuve que cet ingénieux moyen ait été employé par les Précolombiens, il ne saurait en aucune façon avoir servi à la fabrication de nos pièces équatoriennes. Comment admettre, en effet, que des feuilles d'or aussi minces que le sont les nôtres aient pu résister à l'action dissolvante d'un alliage cuprifère fondu ? Même dans le cas où il n'y aurait pas eu dissolution, il se serait au moins produit un mélange superficiel d'or avec l'alliage introduit dans le moule et, dans ce cas, on ne s'expliquerait plus pourquoi nos placages se sont écaillés.

Reste l'hypothèse très séduisante, émise par Baessler, suivant laquelle, au Pérou du moins, le placage aurait été parfois obtenu par amalgamation (23, p. 16). Les arguments que le savant allemand donne à l'appui de sa supposition ont une réelle valeur. Suivant Garcilasso, les Incas avaient interdit expressément l'exploitation du mercure, parce que l'expérience leur avait appris son action néfaste sur la santé des ouvriers appelés à le manier; par suite de cette défense, les Indiens « en bannirent mesme le nom, et de leur mémoire, et de leur langue ». Toutefois, le chroniqueur ajoute que, par faveur spéciale, les femmes de sang royal continuèrent à employer le cinabre comme fard (129, II, p. 1123-1125). De ce texte, Baessler conclut, non sans raison, que les Indiens avaient dû utiliser pendant un certain temps le mercure avant de

s'apercevoir de ses effets nocifs et que, même après l'édit de leurs rois, ils continuèrent à exploiter des mines de ce métal, puisque le cinabre resta en usage. Il suppose donc que les objets plaqués découverts au Pérou, ou bien remontent à une période antérieure à la prohibition incasique, ou bien ont été fabriqués postérieurement en infraction de cette loi. Il est vrai que Garcilasso déclare que les Péruviens ignoraient l'usage qu'on pouvait faire du mercure en orfèvrerie, mais il est incroyable que des ouvriers, qui travaillaient couramment l'or et l'argent et manièrent le mercure au point d'en arriver à des altérations de la santé, n'aient pas appris, ne fût-ce que par hasard, les propriétés de ce métal. Nous serions donc tout disposés à admettre avec Baessler que, dans certains cas et pour certaines régions, la dorure et l'argenture ont été obtenues à l'aide de l'amalgamation; mais ce procédé ne semble pas convenir à nos pièces équatoriennes. En effet, la dorure au mercure conduit à la formation d'un alliage superficiel, comparable à celui qui se serait produit dans l'hypothèse de Kunz par contact avec un bain métallique fondu, et dans ce cas, l'écaillage de nos placages ne se serait pas produit.

En résumé, l'examen de nos échantillons, comme l'étude critique des divers procédés de dorure et d'argenture proposés, nous conduit à n'admettre comme possible que le placage par martelage.

CONCLUSIONS.

Nous venons de voir que les anciens Équatoriens utilisaient le cuivre, l'or, l'argent, le platine et, vraisemblablement, l'étain qu'ils alliaient au cuivre; mais il s'en faut que tous ces métaux aient joué un rôle égal dans leur métallurgie : l'argent et surtout le platine et l'étain n'étaient qu'exceptionnellement employés. D'autre part, l'industrie de ces divers métaux ne s'est pas développée d'une façon parallèle, et lorsqu'on envisage la question, soit au point de vue géographique, soit au point de vue technique, on est amené à conclure que chaque industrie métallurgique a évolué d'une manière presque indépendante; le fait est surtout frappant pour le cuivre et l'or.

Le cuivre était connu de toutes les tribus; néanmoins, toutes ne l'employaient pas avec la même fréquence et ne le travaillaient pas avec la même habileté. Quand on examine les objets en cuivre de l'Équateur, on remarque bien vite qu'ils sont de plus en plus abondants et de plus en plus variés au fur et à mesure qu'on s'avance vers le Sud. Nous avons déjà fait la même constatation pour les objets en pierre. En pays pasto, l'industrie du cuivre n'existait pour ainsi dire pas, puisque nous ne connaissons comme provenant de cette région que quelques fragments de fils de cuivre (p. 290), une bague (p. 290), un grelot (p. 313) et trois ornements de nez

(p. 296) [1]. En pays cara et en pays puruhá, le cuivre commence à être plus fréquent puisque nous avons pu décrire trente objets fabriqués avec ce métal provenant de la première région [2] et treize de la seconde [3]. Mais le centre métallurgique du cuivre le plus florissant du haut plateau est certainement le pays cañari; nous avons, en effet, décrit dans les pages qui précèdent plus de deux cents objets de cette région. Le pays palta, le plus méridional, n'en a fourni, il est vrai, jusqu'ici que cinq [4], mais, comme nous l'avons déjà fait observer maintes fois, l'exploration systématique de cette province reste à faire, et tout nous porte à supposer que des recherches régulières y mettraient en évidence une industrie du cuivre au moins aussi développée que chez les Cañaris.

En ce qui concerne la région du littoral, il semble que la même règle ne puisse être posée que dans le haut plateau : c'est exclusivement, en effet, dans les provinces méridionales (Guayas et Manabí) que des objets en cuivre ont été trouvés, tandis que les anciens Esmeraldas et Barbacóas ne paraissent pas en avoir fait usage.

De même que la comparaison de l'outillage équatorien et péruvien nous avait permis de suivre l'évolution progressive de l'industrie lithique au delà des frontières méridionales de l'Équateur, de même nous voyons l'industrie du cuivre continuer son développement au Pérou, en sorte que le caractère primitif de la culture équatorienne, sur lequel nous avons déjà insisté, apparaît là encore avec la plus grande netteté.

En présence de ces faits, on est naturellement amené à se demander si l'industrie du cuivre n'a pas été introduite en Équateur par les envahisseurs péruviens, comme le rapporte l'auteur d'une ancienne relation sur les Cañaris que nous avons eu l'occasion de citer (p. 30). Dans cette hypothèse, on comprendrait qu'en s'éloignant du centre originel, c'est-à-dire en s'avançant vers le Nord, on observe une rareté de plus en plus grande, en même temps qu'une moindre perfection des objets en cuivre. Nous croyons cependant que l'industrie métallurgique a précédé, en pays équatorien, l'invasion incasique, et voici nos raisons.

En Équateur et au Pérou, les industries métallurgiques ne sont pas identiques. Tandis que l'ouvrier péruvien du haut plateau alliait couramment l'étain au cuivre, son voisin du haut plateau équatorien ignorait l'alliage cupro-stannique, ou, tout au moins, n'y avait recours que très exceptionnellement. On pourrait supposer, il est vrai, que l'introduction de l'industrie du cuivre dans la région andine équa-

---

(1) Encore pour ces quatre derniers objets, un doute est-il permis sur leur provenance exacte, comme nous avons eu l'occasion de l'indiquer en les décrivant (p. 296, 313).

(2) A savoir : une hache simple (p. 265), une hache perforée (p. 266), une hache à tranchant semi-circulaire et à oreilles (p. 269), une hache cérémonielle (p. 272, *fig.* 62), quatre casse-tête (p. 279), deux *tupu* (p. 288), six *narigueras* (p. 296), sept *tincullpa* (p. 300), trois grelots (p. 313), quatre figurines humaines (p. 322).

(3) A savoir : deux haches à tranchant semi-circulaire et à oreilles (p. 269), six haches à tranchant semi-circulaire et à talon perforé (p. 268), trois *tupu* (p. 288), deux anneaux de cou (p. 294).

(4) A savoir : une hache perforée (p. 266), une hache à oreilles (p. 266), une hache à tranchant semi-circulaire et à talon perforé (p. 268), une hache à douille (p. 270), un *tumi* (p. 275).

torienne, au lieu de s'être faite par le haut plateau, se serait faite de proche en proche par suite du contact avec les peuples du littoral péruvien; ceux-ci, en effet, bien que fabriquant des objets en cuivre sans alliage, paraissent avoir été des métallurgistes encore plus habiles que leurs voisins de la Cordillère, tant par le nombre que par la variété de formes des produits de leur industrie, comme nous l'avons montré à diverses reprises (p. 275, 279-281, 286, note 2, 288-289, 314). Mais, cette hypothèse, pas plus que la précédente, n'expliquerait qu'en Équateur, les instruments de cuivre reproduisent presque exclusivement les formes de la série lithique, y compris celles des types locaux que nous ne trouvons pas chez les anciens Péruviens, par exemple la hache simple perforée (p. 266) ou la hache à tranchant semi-circulaire et à talon perforé (p. 268). Il est, en effet, très important de constater l'étroite solidarité qui existe en Équateur entre l'industrie lithique et l'industrie métallique; de l'une à l'autre, il y a continuité absolue. L'apparition du métal ne coïncide nullement avec un renouvellement des formes; l'ouvrier continue à reproduire en cuivre, parfois en or ou en argent, les outils, les armes, les ornements qu'auparavant il taillait dans la roche. Ce seul fait prouve, à notre avis, que l'industrie du métal s'est substituée chez eux à l'industrie de la pierre, par suite de l'évolution progressive de leur propre civilisation. Cette substitution s'est faite assez tardivement, sans aucun doute, au moment où les outils de pierre s'étaient déjà fortement différenciés. Les instruments lithiques ayant acquis des formes nettement définies, l'ouvrier métallurgiste n'a eu qu'à les copier [1], sans avoir besoin d'aller chercher ailleurs des modèles; de plus, en raison même du degré de perfection qu'avait atteint le travail de la pierre, la roche continua à être employée avec une plus grande fréquence que le métal, tandis qu'au Pérou c'est le phénomène inverse qu'on observe.

En somme, les industries métallurgiques équatorienne et péruvienne, quoique dérivées l'une et l'autre d'industries lithiques essentiellement comparables, comme nous l'avons montré (p. 239-240), se présentent avec des caractères assez nettement différents, pour qu'on soit fondé à supposer qu'elles ont évolué de longues années à peu près indépendamment l'une de l'autre. Que l'invasion incasique ait imprimé un essor à l'industrie en quelque sorte autochtone de l'Équateur, qu'elle l'ait enrichie de formes et de procédés nouveaux, qu'elle en ait modifié et perfectionné la technique, le fait n'est pas douteux, et nous essaierons dans un instant de préciser cette influence. Mais, il nous semble non moins certain que les aborigènes équatoriens, avant d'être subjugués par les souverains de Cuzco,

---

[1] Il en résulte qu'alors que la classification de la série lithique présentait de réelles difficultés et demeurait toujours un peu arbitraire en raison des multiples formes de passage existant entre chaque groupe d'objets, il n'en va plus de même pour les objets en métal. Dérivant directement d'objets en pierre déjà fortement spécialisés, ils présentent toujours une forme bien définie, qui permet de les classer dans telle ou telle catégorie bien déterminée.

employaient le cuivre, conjointement à la pierre, pour la fabrication de leurs armes, de leurs outils et de leurs ornements.

En même temps que l'industrie du cuivre, celle de l'or atteignait en Équateur un remarquable développement. Le centre le plus important du travail de ce métal paraît avoir été également le pays cañari, puisque nous n'avons pas mentionné moins de cinquante-sept objets de cette région (1); mais il existait un second centre presque aussi important dans le pays pasto, d'où nous connaissons vingt-cinq pièces (2). Le fait est d'autant plus remarquable que, dans ce territoire, l'industrie du cuivre était à peu près inexistante. Il semble donc que ces deux centres se soient formés et se soient développés indépendamment l'un de l'autre; et, de fait, les objets en or sont exceptionnels dans toute la partie de la vallée interandine qui les sépare, puisqu'on n'en a découvert jusqu'ici que quelques spécimens en pays cara (3) et qu'on n'en a signalé aucun du pays des Latacungas et du pays des Puruhaes. Au sud du pays cañari, c'est-à-dire en pays palta, l'or semble également rare; nous ne connaissons, du moins, qu'un seul objet de cette région, une pince à épiler (p. 314), qui soit fabriqué avec ce métal. Il convient, toutefois, avant de conclure, d'attendre que l'exploration sérieuse de la province des Paltas ait été faite.

Dans les provinces méridionales du littoral, les objets en or rencontrés jusqu'à ce jour sont extrêmement rares (4), contrairement à ce qu'on pouvait supposer d'après les récits des premiers chroniqueurs espagnols; par contre, dans la province d'Esmeraldas, ils sont extrêmement fréquents, ainsi que le montrent les découvertes récentes de Saville (**366**, p. 335). D'après l'archéologue américain, ce centre côtier doit être rattaché à la culture centre-américaine. Au contraire, les objets de la province de Manabí, notamment ceux de l'île de La Plata, sont certainement d'origine péruvienne et même, plus exactement, incasique. Quant aux deux centres de la Cordillère, il est assez difficile de les rattacher avec certitude soit à la civilisation septentrionale, soit à la civilisation méridionale. Chez les Cañaris, en particulier, à côté de certains objets d'or nettement inspirés de modèles colombiens ou même centre-américains, comme les anneaux ou bracelets creux (p. 293), les *narigueras* en forme de clous tordus sur eux-mêmes (p. 297), certaines figurines humaines (p. 323), d'autres, comme le *tupu* (p. 287), les *llauto* (p. 306-307) ou certains vases

(1) A savoir : six accessoires de propulseur (p. 203), six haches cérémonielles (p. 272), deux aiguilles (p. 284), un poinçon (p. 286), un *tupu* (p. 287), une bague (p. 291), quatre anneaux (p. 293), deux *narigueras* (p. 297), un labret (p. 209), sept *tincullpa* (p. 300, 302, 303), deux pendeloques (p. 305), deux *llauto* (p. 306-307), deux tiares (p. 308-309), trois cachets (p. 315), douze vases (p. 316-318), une figurine zoomorphe (p. 206), trois figurines humaines (p. 323), une plaque gravée (p. 325).

(2) A savoir : un *tupu* (p. 287), deux grains de collier (p. 290), une bague (p. 291), neuf ornements d'oreilles (p. 298-299), neuf *tincullpa* (p. 299), un coquillage (p. 318), deux figurines (p. 323).

(3) Encore ces objets proviennent-ils tous de la même sépulture d'Itschimbia près Quito, récemment décrite par Jijon y Caamaño (**196** *bis*); ils comprennent deux *tincullpa*, deux *narigueras* et un collier.

(4) Ce sont : une coupe, deux *tupu* et deux figurines de l'île de La Plata (**103**, p. 256-258), un vase de l'île de Santa-Clara (p. 318), un anneau de la province de Manabí (p. 293).

(p. 316-318), sont nettement inspirés de modèles péruviens. Il est probable que l'industrie de cette région est la résultante d'une influence incasique récente et d'une influence septentrionale plus ancienne. Chez les Pastos, notre impression est que cette dernière influence est nettement prédominante.

L'argent n'était travaillé dans le haut plateau qu'en pays cañari, car c'est uniquement de cette région que proviennent les quinze objets d'argent ([1]) et les trois pièces en cuivre plaqué d'argent (p. 336), recueillis jusqu'ici dans la vallée interandine. Dans la région du littoral, l'argent était au moins aussi rare que dans la Cordillère, puisqu'on n'y a découvert jusqu'ici que trois objets fabriqués avec ce métal ([2]), auquel nous devons ajouter le masque d'or plaqué d'argent du rio Esmeraldas, figuré par Seler (p. 336).

A notre sens, le travail de l'argent est certainement, en Équateur, d'importation incasique, c'est-à-dire tout à fait tardive. Au Pérou, ce métal était, en effet, fréquemment employé, tandis qu'il était presque totalement inconnu en Colombie et dans le Centre-Amérique, sauf au Mexique. Nous trouvons une confirmation de cette hypothèse, d'une part, dans la forme même des objets d'argent recueillis en Équateur, qui, tous, peuvent être rapprochés d'objets similaires péruviens, et, d'autre part, dans ce fait qu'on les rencontre exclusivement dans des régions de la vallée interandine ou de la région côtière où la domination des souverains du Cuzco a été la plus effective et la plus longue.

Le platine est tout à fait exceptionnel dans le haut plateau, car le seul objet fabriqué avec ce métal que nous y ayons trouvé est la lamelle qui forme l'œil droit d'une figurine d'El Angel. Nous avons montré qu'il s'agit là d'un objet d'importation qui ne peut provenir que de la province d'Esmeraldas ou du sud-ouest de la Colombie (p. 324).

Dérivée directement de la série lithique, la série métallique équatorienne ne peut évidemment que confirmer les conclusions que l'étude de la première nous a conduit à formuler au sujet des diverses influences qui, à des époques diverses, se sont fait sentir en Équateur. L'influence orientale toutefois n'y apparaît que d'une façon médiate, dans la persistance de formes d'origine amazonienne ou brésilienne : la hache à oreilles (p. 266), la hache à tranchant semi-circulaire (p. 268), le labret (p. 209) nous en fournissent d'excellents exemples. Seule, parmi les outils de pierre

---

([1]) A savoir : un *tupu* (p. 287), un anneau (p. 293), deux *narigueras* (p. 296), trois *tincullpa* (p. 300), deux fragments de couronnes (p. 307), un bracelet ou un bandeau frontal (p. 310), un grelot (p. 313), deux vases (p. 317), deux crochets antérieur et postérieur de propulseur (p. 201-203). Rappelons également qu'une figurine mi-partie or, mi-partie argent, décrite par González Suárez, provient également du pays cañari (p. 323). La seule exception à la règle que nous venons d'indiquer est la petite lamelle d'argent qui forme l'œil gauche de la figurine d'El Angel (pays pasto), que nous avons décrite pages 323-324.

([2]) A savoir : deux *tupus* et une figurine rencontrés par Dorsey dans l'île de La Plata (**103**, *pl. XL, fig. b*, p. 256, 258).

que nous rattachons à une influence orientale, la hache à encoches n'a pas sa réplique dans notre série métallique. Il est probable que les indigènes l'avaient déjà abandonnée pour des formes plus pratiques, avant la découverte des métaux.

L'influence incasique est évidente : le *tumi* (p. 274), le *tupu* (p. 287), les pointes de lance (p. 281), les grelots (p. 313), les aiguilles (p. 283), les *llauto* (p. 306), certaines figurines humaines (p. 322), pour ne citer que les objets les plus typiques de notre série, sont certainement des copies de modèles péruviens; on les rencontre d'ailleurs dans tous les pays que les Incas soumirent à leur domination, en sorte que leur répartition seule permet de déterminer avec exactitude les limites de leur empire et de leur sphère d'action. Nous avons déjà exposé les raisons qui nous portent à croire que l'introduction en Équateur du travail de l'argent et du placage de ce métal doit également remonter à l'invasion incasique; de même, nous pensons que l'alliage de l'étain et du cuivre, si exceptionnel en pays équatorien et, par contre, si fréquent dans le haut plateau péruvien et bolivien, doit être de même origine.

L'influence septentrionale, dont nous avons montré l'importance en étudiant notre série lithique, se retrouve également dans la série métallique. Les haches-monnaie de la région côtière (p. 273), les diverses *narigueras* (p. 295), les imitations de coquillages (p. 318), certaines formes de plaques pectorales (p. 299), quelques-unes de nos figurines humaines (p. 323) ont leurs répliques exactes en Colombie, et même en Amérique centrale. Mais, plus encore que les similitudes de forme, l'identité des procédés métallurgiques met en évidence cette influence septentrionale. Elle nous permet, en outre, de déterminer avec précision les limites du territoire où elle a étendu son action et d'entrevoir plus exactement les rapports complexes qui existent entre la civilisation équatorienne et la civilisation péruvienne. L'étude des alliages du cuivre avec l'argent et l'or d'une part, avec l'étain d'autre part, de même que l'étude du placage nous ont conduit, en effet, à distinguer en Amérique du Sud deux régions, l'une septentrionale qui s'étend du Centre-Amérique à la côte péruvienne par l'Équateur et la Colombie, l'autre qui englobe le haut Pérou et les pays andins adjacents (p. 330, 333, 338). A notre sens, la première de ces zones correspond à celle où se manifeste plus ou moins effectivement l'influence centre-américaine; dans la seconde, au contraire, où a pris naissance et s'est développée la civilisation incasique proprement dite, cette influence n'a été que médiate et semble s'être exercée beaucoup plus par contiguïté que par voie d'invasion. Ainsi s'explique que, d'une part, il y ait une différence si marquée entre l'industrie péruvienne du littoral et celle du haut plateau et que, d'autre part, par certains côtés, l'industrie du métal, en Équateur, se rapproche davantage de l'industrie côtière du Pérou, tandis que, par certains autres, elle paraît plus étroitement unie à l'industrie andine de ce pays. Dans le premier cas, la répartition géographique des objets montre une extension manifeste vers le nord-ouest de l'Amérique méridionale; de plus, les ressemblances relevées, bien que très manifestes,

vont rarement jusqu'à l'identité parce que les populations chez qui on les constate, quoique originellement apparentées, se sont trouvées isolées les unes des autres, dans des milieux différents, pendant de longues années au cours desquelles leur technique et leur industrie ont évolué d'une façon indépendante et ont atteint des degrés divers de perfectionnement; dans le second cas, la répartition géographique des objets ne dépasse pas les limites de l'ancien empire péruvien et les similitudes sont, au contraire, très grandes, parce qu'elles sont dues à une influence relativement récente, qui s'est exercée brutalement, pourrait-on dire, à la faveur de l'invasion incasique.

En résumé :

1° Les anciens Équatoriens employaient le cuivre, l'or, l'argent et exceptionnellement l'étain, qu'ils alliaient au cuivre, et le platine; l'industrie de ces divers métaux semble s'être développée d'une façon indépendante;

2° Les objets en métal de l'Équateur dérivent directement des objets en pierre, dont ils reproduisent toutes les formes essentielles;

3° L'industrie des métaux a dû faire son apparition en Équateur à une époque relativement tardive, mais toutefois antérieure à l'invasion incasique;

4° L'industrie du cuivre, de beaucoup la plus importante, suit une évolution progressive très nette dans le sens Nord-Sud, comme l'industrie de la pierre, et comme celle-ci également, présente, par rapport à l'industrie péruvienne, un caractère d'archaïcité manifeste;

5° L'or était travaillé dans deux régions distinctes, qui paraissent indépendantes l'une de l'autre, au Nord, par les Pastos et les Esmeraldas, au Sud, par les Cañaris;

6° Le travail de l'argent paraît avoir été localisé dans la région des Cañaris et être d'importation incasique;

7° Le centre de l'industrie du platine était la province d'Esmeraldas, d'où exceptionnellement des objets fabriqués avec ce métal ont pu pénétrer dans le haut plateau (pays pasto);

8° L'alliage cupro-stannique, très rarement employé en Équateur, paraît y avoir été introduit par les Incas;

9° L'étude des objets en métal fabriqués par les anciens Équatoriens et de leurs procédés métallurgiques (alliages et placage) met en évidence la triple influence que l'examen de la série lithique avait permis de discerner :

a. L'influence orientale ou amazonienne;

b. L'influence septentrionale, qui semble avoir exercé son action jusque sur le littoral péruvien;

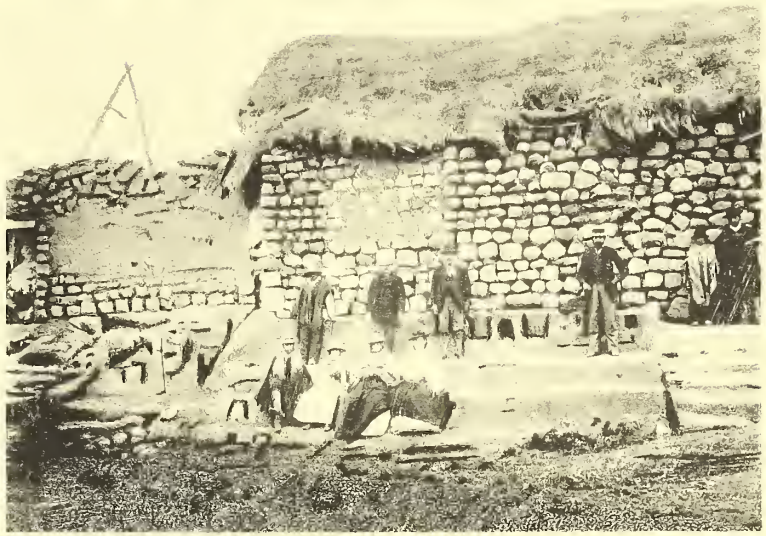
c. L'influence incasique.

PLANCHE I.

Pages.
1. Yana-cauri; vue d'ensemble 78
2. Yana-cauri; vue des gradins de la pente Nord-Ouest 78
3. Yana-cauri; vue des gradins de la pente Nord-Est 78
4. Le défilé de Huaseachaea, près des ruines de Minas (vallée du Jubones) 107

1

2



3

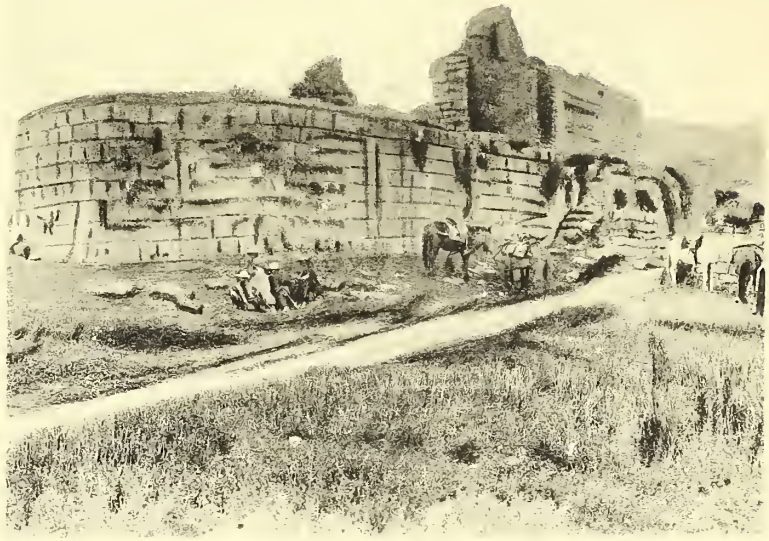
4

Monuments précolombiens.

PLANCHE II.

Pages.
1. Inga-pirca; vue d'ensemble, face septentrionale..... 82
2. Inga-pirca; vue d'ensemble, face méridionale..... 82
3. Inga-pirca; vue de l'édifice supérieur de la forteresse, partie Nord..... 82
4. Inga-pirca; vue de l'édifice supérieur de la forteresse, partie Sud..... 82

1



2

3

4

Monuments précolombiens.

PLANCHE III.

Tous les objets de cette planche sont figurés à $\frac{1}{2}$.

Pages.
1. El Angel. *Roche amphibolique* 139
2. Rio de Oro, Cauca, Colombie (Tr. n° 36306) 165
3. Sigsig. *Série andésitique ancienne* 139
4. El Angel. *Série andésitique ancienne* 165
5. La Tola, près Yaruqui. *Série andésitique ancienne* 139
6. El Angel. *Serpentine* 139
7. Huaca. *Série andésitique ancienne* 139
8. El Angel. *Série andésitique ancienne* 139
9. Piñal, en amont de Daule. *Schiste amphibolique* 139
10. El Angel. *Série andésitique ancienne* 139
11. Rio de Shiu, près Chordeleg. *Série andésitique ancienne* 145
12. El Angel. *Schiste amphibolique* 139
13. Vallée de Chillo (Tr. n° 9671). *Série andésitique ancienne* 145
14. Sigsig. *Labradorite amphibolique* 145
15. Ambato. *Série andésitique ancienne* 155

Objets en pierre.

PLANCHE IV.

Tous les objets de cette planche sont figurés à $\frac{1}{2}$.

Pages.

1. La Tola, près Yaruqui. *Serpentine* 143
2. La Tola, près Yaruqui. *Serpentine* 143
3. La Guadeloupe (Tr. n° 5666) 144
4. Tiahuanaco, Bolivie (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange : n° 971). *Schiste micacé* 153
5. Lagune de Minas. *Série andésitique ancienne* 143
6. Environs de Newport, Kentucky, États-Unis (Tr. n° 19366) 144
7. Riobamba (Tr. n° 9672). *Diabase* 142
8. El Angel. *Série andésitique ancienne* 149
9. El Angel. *Série andésitique ancienne* 150
10. Huaca. *Série andésitique ancienne* 150
11. Nabón. *Série andésitique ancienne* 150

1

2

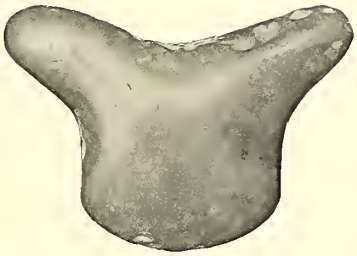
3

4

5

6

7


8

9

10

11

Objets en pierre.

PLANCHE V.

Tous les objets de cette planche sont figurés à $\frac{1}{2}$.

Pages.
1. Sigsig. *Série andésitique ancienne* 150
2. Sigsig. *Série andésitique ancienne* 150
3. Otavalo (Tr. n° 9680). *Labradorite* 154
4. Vallée de Chillo (Tr. n° 9682). *Série andésitique ancienne* 154
5. Paute. *Série andésitique ancienne* 150
6. Tiahuanaco, Bolivie (Tr. n° 20912). *Série andésitique ancienne* 153
7. Cojitambo. *Série andésitique ancienne* 150
8. Cojitambo. *Série andésitique ancienne* 150
9. Huahualzhuma, paroisse de Paccha. *Série andésitique ancienne* 150
10. Papallacta (Tr. n° 5679). *Série andésitique ancienne* 150
11. Cumbe. *Schiste amphibolique* 150
12. Jordan. *Schiste amphibolique* 150

Objets en pierre.

PLANCHE VI.

Tous les objets de cette planche sont figurés à $\frac{1}{2}$.

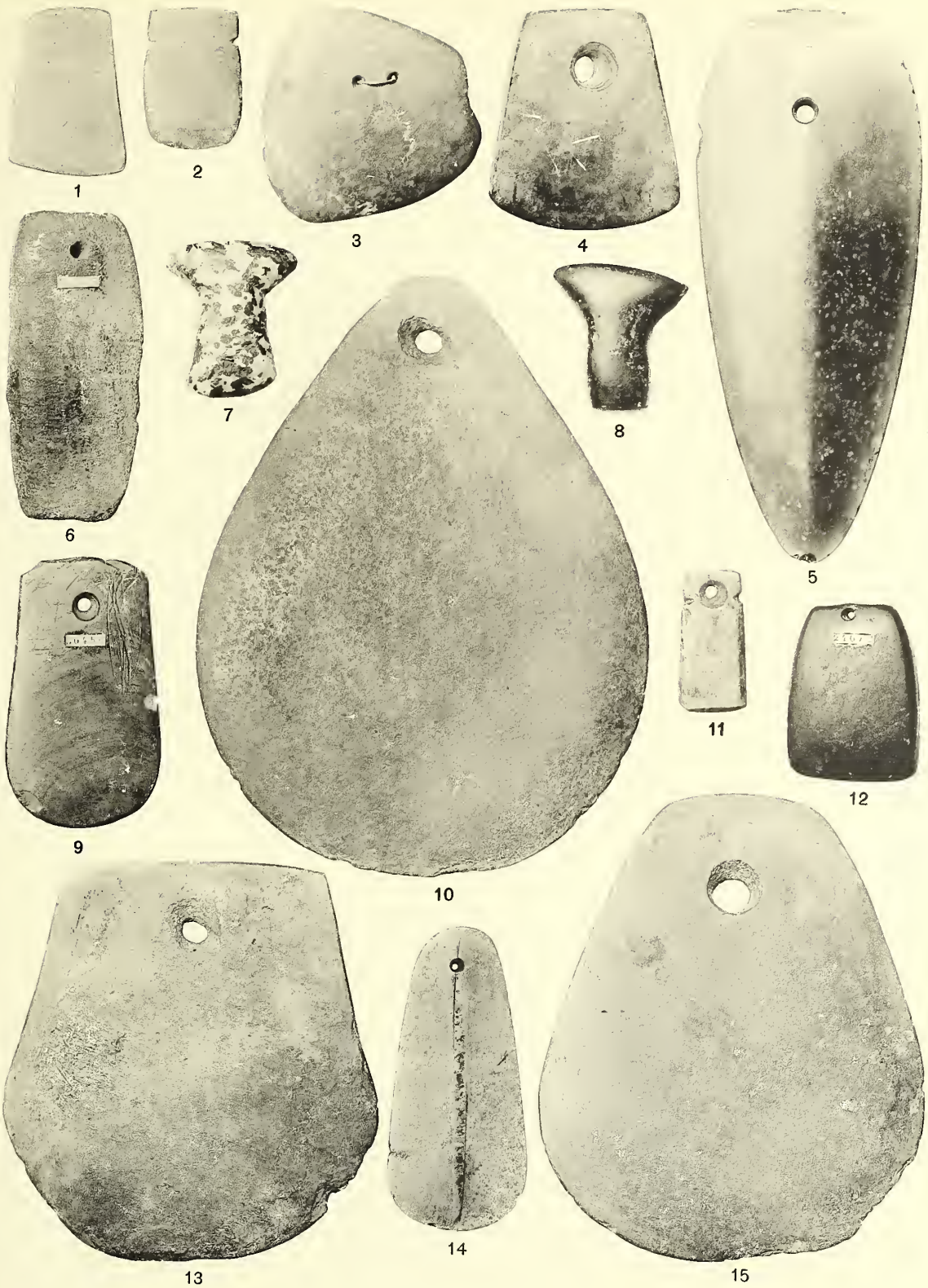
Pages.
1. Région de Cuenca. *Serpentine* 162
2. San Bartolomé. *Série andésitique ancienne* 147
3. Pucará. *Diabase* 158
4. Région de Loja. *Série andésitique ancienne* 146
5. Région de Cuenca. *Série andésitique ancienne* 147
6. Guadeloupe (Tr. n° 5668) 163
7. Vallée du Yunguilla. *Serpentine* 161
8. La Tola, près Yaruqui. *Serpentine* 158
9. Chordeleg. *Série andésitique ancienne* 158
10. Chordeleg. *Andésite épidotisée ancienne* 156
11. Chiltazón. *Obsidienne* 137

Objets en pierre.

PLANCHE VII.

Pages.

1. La Tola, près Yaruquí. *Série andésitique ancienne* (½) 163
2. Sigsig. *Série andésitique ancienne* (½) 163
3. Équateur (Coll. Frandin) (½) 163
4. Cojitambo. *Calcaire* (½) 163
5. Yucatan, Mexique (Tr. n° 8065). *Jade* (½) 164
6. Bas Pérou (Tr. n° 12298). *Grès* (½) 164
7. La Tola, près Yaruquí. *Diorite* (Gr. nat.) 209
8. El Angel. *Obsidienne* (Gr. nat.) 209
9. Ohio, États-Unis (Tr. n° 30456) (½) 164
10. Chordeleg. *Série andésitique ancienne* (½) 164
11. La Tola, près Yaruquí. *Serpentine*, densité : 2, 6 (Gr. nat.) 212
12. Teotihuacan, Mexique (Tr. n° 24672). *Lydite* (½) 164
13. Llacau, près Cuenca. *Schiste micacé* (½) 164
14. Costa-Rica (Tr. n° 40058). *Jadéite* (½) 164
15. Cojitambo. *Serpentine* (½) 164

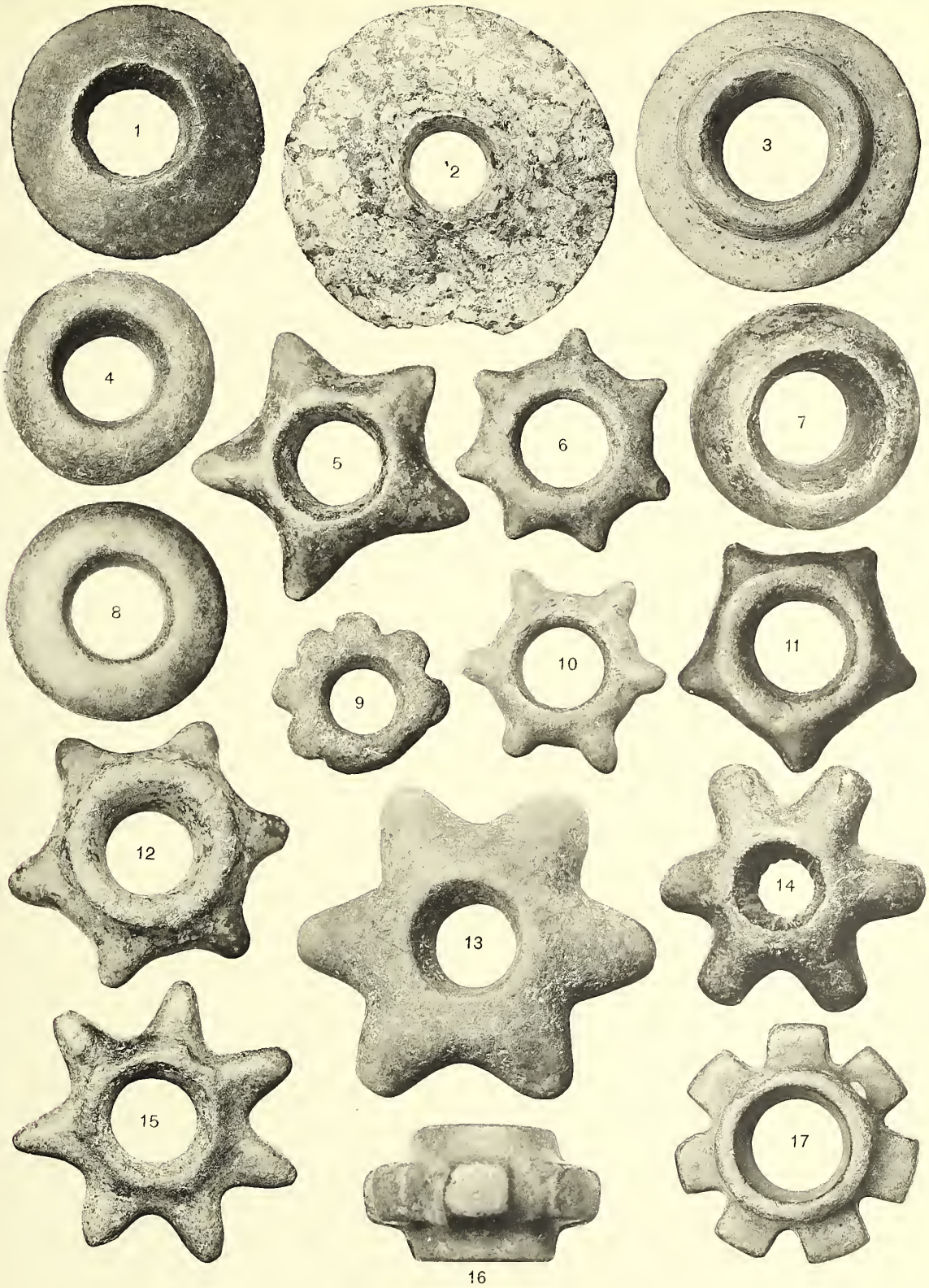


Objets en pierre.

PLANCHE VIII.

Tous les objets de cette planche sont figurés à $\frac{1}{2}$.

Pages.
1. Jordan. *Série andésitique ancienne* 166
2. Sigsig. *Diorite* 166
3. Azógues. *Tuf andésitique* 166
4. Gualaceo. *Série andésitique ancienne* 166
5. Région de Cuenca. *Série andésitique ancienne* 172
6. Loma de Capchu, près Gualaceo. *Série andésitique ancienne* 172
7. Environs de México (Tr. n° 4479). *Calcaire* 169
8. Cojitambo-Pillcumarca, paroisse de Biblián et de Chuquipata. *Série andésitique ancienne* 166
9. Sigsig. *Péridotite feldspathique* 172
10. Cojitambo. *Série andésitique ancienne* 172
11. Jordan. *Série andésitique ancienne* 172
12. Paute. *Quartzite feldspathique* 172
13. Cojitambo. *Série andésitique ancienne* 172
14. Tiahuanaco, Bolivie (Tr. n° 7779). *Série andésitique ancienne* 175
15. Azógues. *Andésite* 172
16. Loma de Capchu, près Gualaceo. *Série andésitique ancienne* 172
17. Même objet que le n° 16, vu de face 172

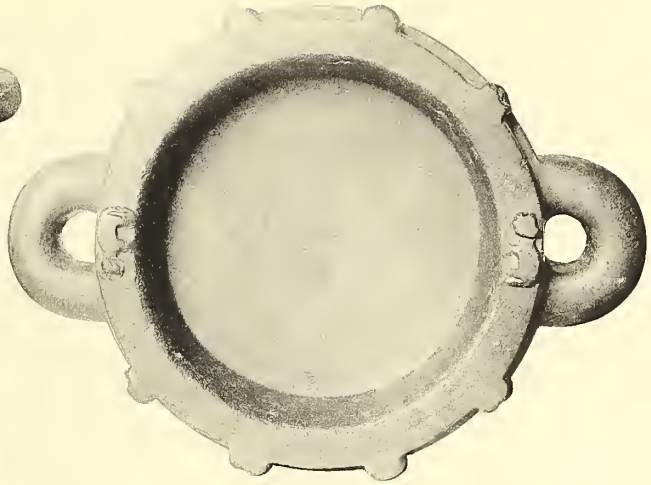


Objets en pierre.

PLANCHE IX.

Pages.
1. Haut Pérou (Tr. n° 4139). *Porphyre* ($\frac{1}{4}$) 185
2. Équateur (Coll. Frandin) ($\frac{1}{4}$) 185
3. Chuquipata. *Andésite réeente* ($\frac{1}{4}$) 183
4. Même objet que le n° 2, vu de profil 185
5. Cojitambo. *Andésite réeente* ($\frac{1}{4}$) 184
6. Rio de Shiu, près Chordeleg. *Andésite réeente* ($\frac{1}{5}$) 181
7. Costa-Rica (Tr. n° 53588) ($\frac{1}{4}$) 186
8. La Capilla, près Cañar. *Andésite réeente* ($\frac{1}{4}$) 185
9. Atravesado. *Tuf andésitique altéré* ($\frac{1}{5}$) 229
10. La Capilla, près Cañar. *Andésite réeente* ($\frac{1}{4}$) 185

1



2

3

4

5

6

7

8

9

10

Objets en pierre.

PLANCHE X.

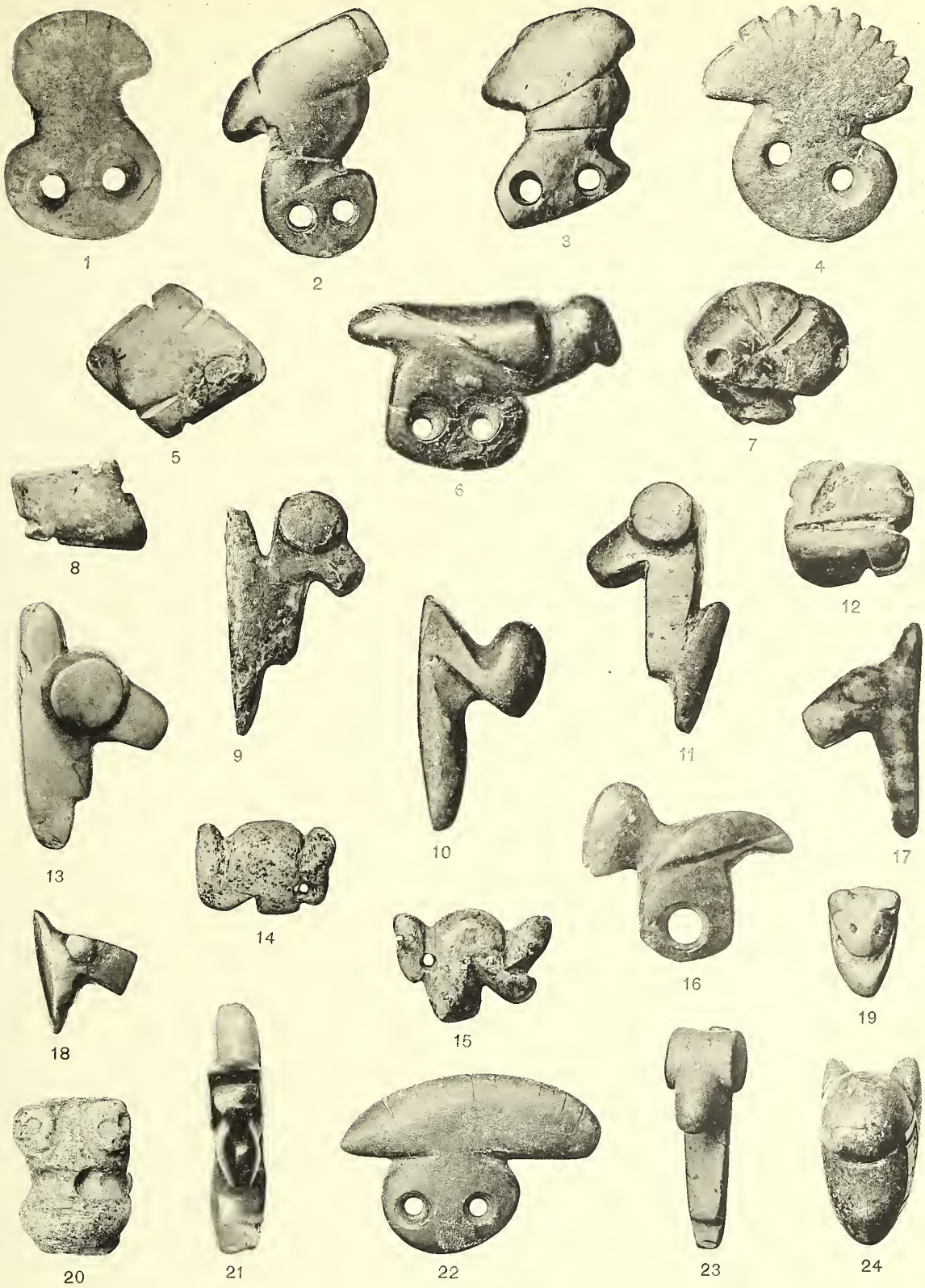
Pages.
1. Sigsig. *Pyrite* (Gr. nat.) 207
2. Même objet que le n° 1; vue postérieure 207
3. Vallée de México (Tr. n° 25593) (Gr. nat.) 209
4. Inga-pirca. *Pyrite* ($\frac{1}{2}$) 208
5. Vallée de Chillo (Tr. n° 9695) *Série andésitique ancienne* ($\frac{1}{2}$) 171
6. Mexique (Tr. n° 20595) (Gr. nat.) 209
7. Tiahuanaco, Bolivie (Tr. n° 4084). *Andésite récente* (Gr. nat.) 192
8. Même objet que le n° 5, vu de face 171
9. Pucará. *Serpentine* (Gr. nat.) 192
10. Llacau, près Cuenca. *Silicate d'alumine hydraté*, densité : 2,1 (Gr. nat.) 218
11. Monay. *Jaspe vert* ($\frac{1}{2}$) 181
12. Piñal, en amont de Daule. *Quartz vert* (Gr. nat.) 228
13. Sigsig. *Tuf andésitique* ($\frac{1}{2}$) 193
14. Machángara, près Cuenca. *Tuf andésitique* ($\frac{1}{2}$) 181
15. Riobamba (Tr. n° 9689). *Andésite récente* ($\frac{1}{2}$) 177

Objets en pierre.

PLANCHE XI.

Tous les objets de cette planche sont figurés en grandeur naturelle.

		Pages.
1.	Équateur (Coll. Frandin)	205
2.	Équateur (Coll. Frandin)	205
3.	Vallée du Yunguilla. *Serpentine*	205
4.	Équateur (Coll. Frandin)	205
5.	Paute. *Silicate d'alumine hydraté*, densité : 2,1	217
6.	Huaea. *Quartzite à grain très fin*	205
7.	Cojitambo. *Silicate d'alumine hydraté*, densité : 2,1	217
8.	Paute. *Silicate d'alumine hydraté;* densité : 2,1	217
9.	La Capilla, pres Cañar. *Silicate d'alumine hydraté*, densité : 2,1	194
10.	Tunja, Colombie (Tr. n° 5272). *Serpentine*	196
11.	Région de Cuenca. *Serpentine*	194
12.	Chordeleg. *Silicate d'alumine hydraté*, densité : 2,1	217
13.	Cumbe. *Quartzite à grain très fin*	194
14.	Paute. *Silicate d'alumine hydraté*, densité : 2,1	217
15.	Paute. *Silicate d'alumine hydraté*, densité : 2,1	217
16.	Équateur (Coll. Frandin)	205
17.	Paute. *Agathe*	194
18.	Jordan. *Quartzite à grain très fin*	194
19.	Paute. *Silicate d'alumine hydraté*, densité : 2,1	217
20.	Taday (Tr n° 9699). *Calcite*	264
21.	Sigsig. *Calcédoine*	194
22.	El Angel. *Schiste siliceux*	205
23.	La Capilla, près Cañar. *Quartzite à grain très fin*	194
24.	El Angel. *Quartzite micacé (aventuriné)*	229



Objets en pierre.

PLANCHE XII.

Tous les objets de cette planche sont figurés en grandeur naturelle.

		Pages.
1.	El Angel. *Serpentine*	219
2.	Chordeleg. *Serpentine*	219
3.	Chordeleg. *Turquoise*	219
4.	Chordeleg. *Serpentine*, densité : 2,79	219
5.	Chaullabamba. *Turquoise*	218
6.	San Bartolomé. *Serpentine*, densité : 2,75	219
7.	Sigsig. *Turquoise*	219
8.	El Angel. *Serpentine*	218
9.	Cojitambo. *Turquoise*	218
10.	Hacienda de Susudel, paroisse de Oña. *Serpentine*	218
11.	Jordan. *Turquoise*	218
12.	Mangán, près Biblián. *Serpentine*	218
13	Chaullabamba. *Turquoise*	218
14.	Hacienda de Susudel, paroisse de Oña. *Turquoise*	218
15.	Chordeleg. *Serpentine*, densité : 2,88	218
16.	Chaullabamba. *Turquoise*, densité : 2,6	218
17.	Chordeleg. *Roche hétérogène renfermant très peu de turquoise et surtout du silicate de fer*	218
18.	Paute. *Serpentine*	218
19.	Quinjeo. *Serpentine*, densité : 2,77	216
20.	Sigsig. *Silicate d'alumine hydraté*, densité : 2,1	217
21.	Chordeleg. *Silicate d'alumine hydraté*, densité : 2,1	217
22.	Chordeleg. *Turquoise*	219
23.	Quinjeo. *Serpentine*	218
24.	Cojitambo. *Serpentine*	218
25.	Cojitambo. *Damourite*	218
26.	Sigsig. *Serpentine*	213
27.	Chordeleg. *Turquoise*	218
28.	San Miguel (Tr. n° 9698). *Serpentine*, densité : 2,78	216
29.	Chordeleg. *Serpentine*	218
30.	Cojitambo. *Serpentine*	213
31.	Sigsig. *Serpentine*	216
32.	Gualaceo. *Quartz vert*	195
33.	Chordeleg. *Serpentine*, densité : 2,73	218
34.	San Bartolomé. *Serpentine*, densité : 2,78	193
35.	Chordeleg. *Serpentine*	216
36.	Chuquipata (Tr. n° 9697). *Serpentine*, densité : 2,77	193
37.	Équateur (Coll. Fraudin)	229
38.	Équateur (Coll. Cousin). *Serpentine*, densité : 2,8	193
39.	San Bartolomé. *Serpentine*, densité : 2,81	221
40.	Sigsig. *Serpentine*	221

Objets en pierre.

PLANCHE XIII.

Pages.
1. Région côtière (Musée de Quito) (Gr. nat.) 176
2. Équateur (Coll. Cousin). *Serpentine* (Gr. nat.) 229
3. Équateur (Coll. Cousin). *Serpentine* (Gr. nat.) 229
4. Équateur (Coll. Cousin). *Quartzite à grain très fin* (Gr. nat.) 222
5. San Bartolomé. *Diorite quartzifère* ($\frac{1}{2}$) 223
6. Région de Cuenca. *Serpentine* ($\frac{1}{2}$) 226
7. El Angel (Coll. Frandin) (Gr. nat.) 223
8. Costa-Rica (Tr. n° 53576) ($\frac{1}{2}$) 224
9. Vallée de México (Tr. n° 25435) ($\frac{1}{2}$) 226
10. Sigsig. *Schiste serpentineux* ($\frac{1}{2}$) 224
11. Équateur (Coll. Frandin) (Gr. nat.) 225
12. Hacienda de Zhiña, près Jima, paroisse de Nabón. *Calcaire* ($\frac{1}{2}$) 182
13. Même objet que le n° 7, vu de face 223
14. Région de Loja. *Serpentine* ($\frac{1}{2}$) 187
15. Haut Pérou (Tr. n° 21301) ($\frac{1}{2}$) 187
16. La Tola, près Yaruquí. *Andésite récente* ($\frac{1}{4}$) 227

Objets en pierre.

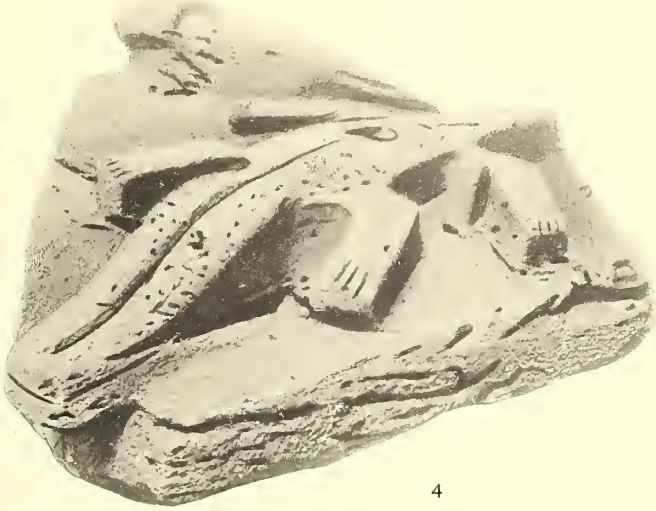
PLANCHE XIV.

Pages.
1. Pierre à cupule, Isavieja, près Cañar 231
2. Pierre sculptée, Puná vieja 232
3. Pierre sculptée, Puná vieja 232
4. Pierre sculptée, Puná vieja 232

1

2

3



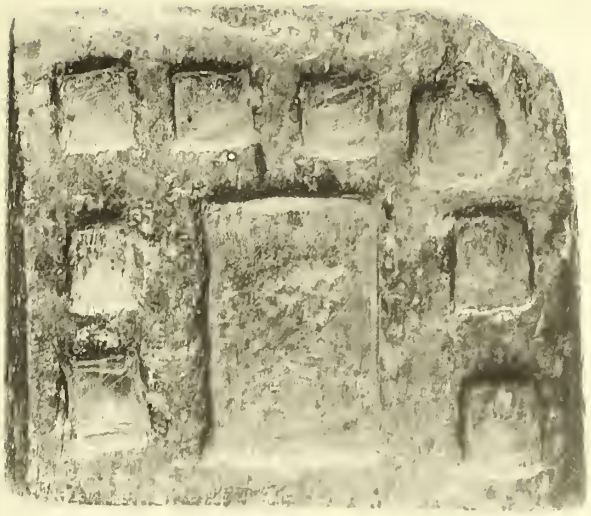
4

Pierre à cupule et pierre sculptée.

PLANCHE XV.

Pages.
1. Laurel, vallée de Chicama [Kgl. Museum für Völkerkunde, Berlin (1)]. *Serpentine* ($\frac{1}{2}$) 245
2. Caraz, Pérou (Coll. Greuter) (1). *Pierre* ($\frac{1}{6}$) 246
3. Patecte, près Chordeleg; vue de profil. *Bois* ($\frac{1}{4}$) 245
4. Cabana ou Urcon, Pérou (Musée du Trocadéro). *Pierre* ($\frac{1}{5}$) 245
5. Même objet que le n° 3; vue supérieure 244
6. Même objet que le n° 3; vue inférieure 245

(1) Photographies communiquées par M. Seler.

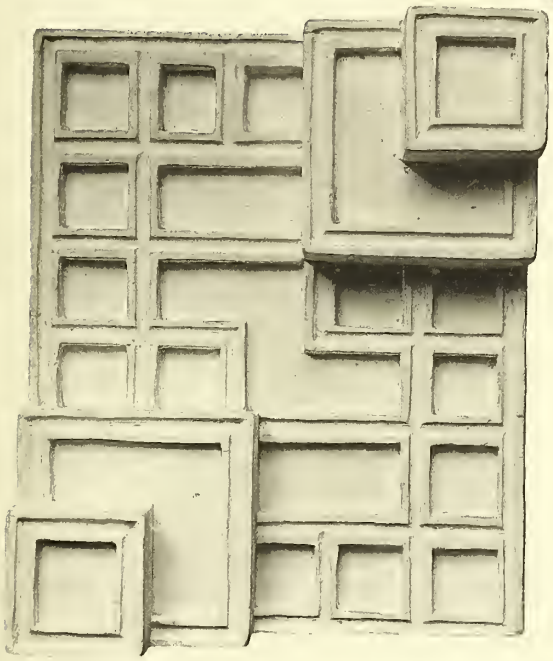


1

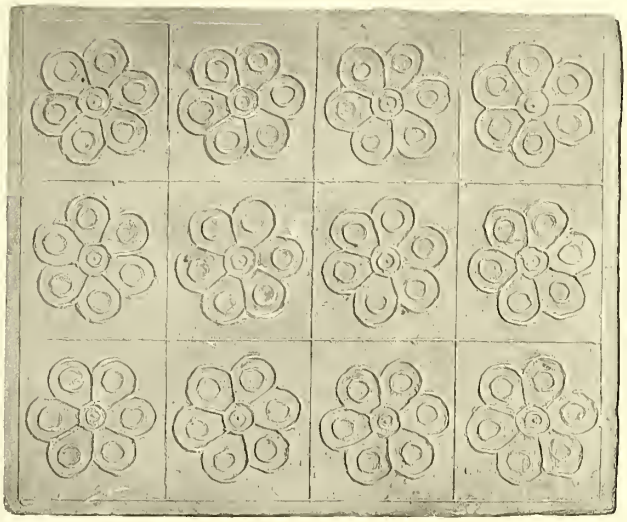
2

3

4



5



6

Objets en bois et en pierre.

PLANCHE XVI.

Tous les objets de cette planche sont figurés en grandeur naturelle.

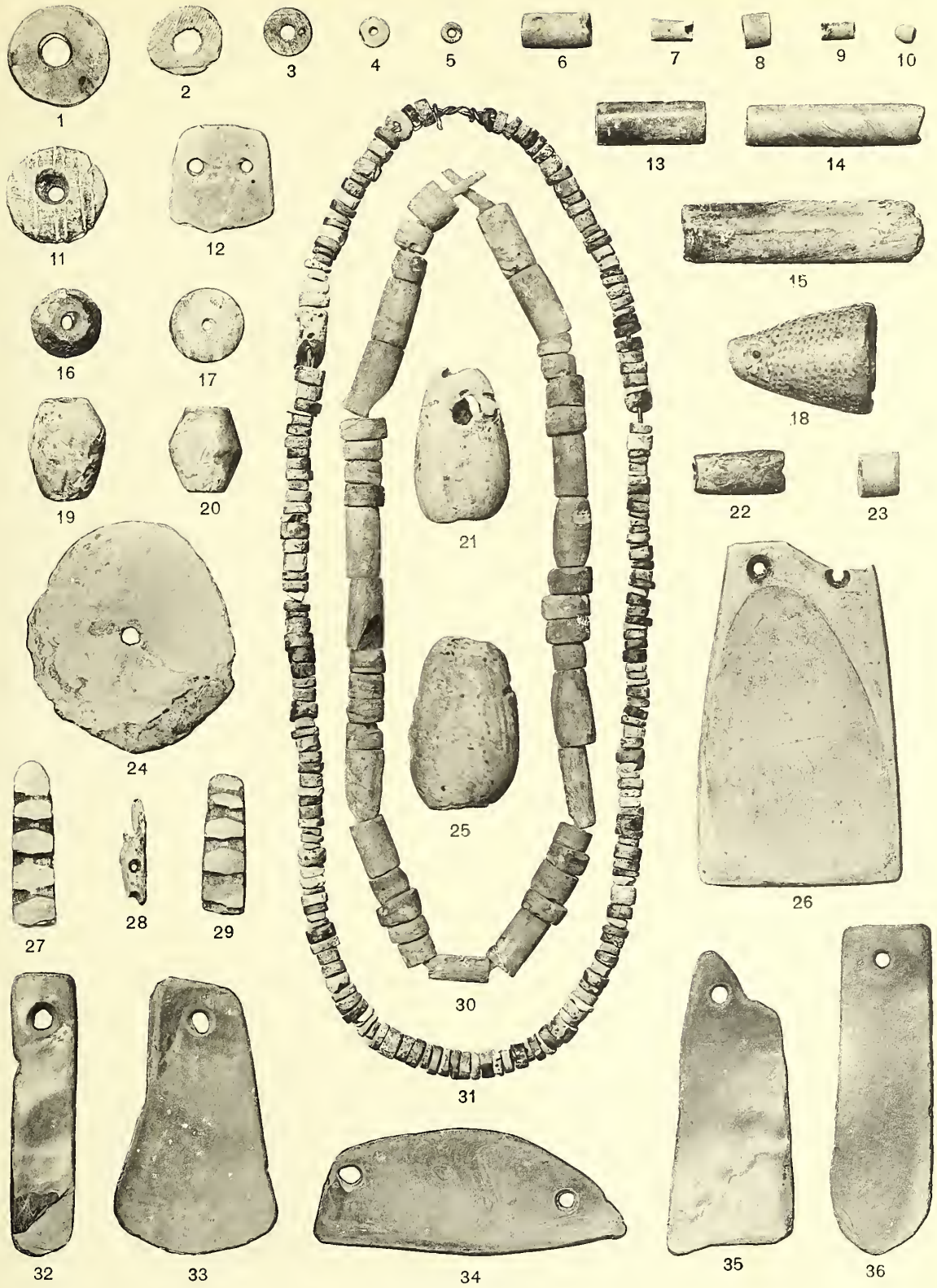
Pages.
1. Équateur (Coll. Frandin). *Os* 251
2. El Angel. *Os* 251
3. Inga-pirca. *Corne* 203
4. El Angel. *Os* 252
5. Même objet que le n° 3, vu de profil 203
6. Sigsig. *Os* 250
7. Chalaván, près Cañar. *Os* 251
8. Taday (Tr. n° 9707). *Os* 256
9. Chordeleg. *Os* 253
10. Chordeleg. *Corne* 257
11. El Angel. *Os* 250
12. Région de Cañar. *Spondylus sp* 263
13. Pindilic (Tr. n° 9703). *Spondylus limbatus* Sowerby 263
14. Équateur (Coll. Frandin). *Os* 253
15. Chuquipata. *Spondylus sp* 263
16. Chordeleg. *Spondylus sp* 263

Objets en corne, en os et en coquille.

PLANCHE XVII.

Tous les objets de cette planche sont figurés en grandeur naturelle.

		Pages.
1.	El Angel. *Spondylus sp.*	260
2.	Mangán, près Biblián. *Spondylus sp.*	260
3.	Mangán, près Biblián. *Spondylus sp.*	260
4.	Chordeleg. *Spondylus sp.*	260
5.	El Angel. *Spondylus sp.*	260
6.	El Angel. *Spondylus sp.*	260
7.	Chordeleg. *Spondylus sp.*	260
8.	El Angel. *Spondylus sp.*	260
9.	Jordan. *Spondylus sp.*	260
10.	El Angel. *Spondylus sp.*	260
11.	El Angel. *Spondylus sp.*	260
12.	El Angel. *Mytilus sp.*	259
13.	Sinincay, près Cuenca. *Spondylus sp.*	260
14.	Sigsig. *Spondylus sp.*	260
15.	Sigsig. *Fasciolaria princeps* Sowerby	260
16.	El Angel. *Spondylus sp.*	260
17.	El Angel. *Spondylus sp.*	260
18.	Sinincay, près Cuenca. *Conus* (*Chelyconus*), *purpurescens* Broderip	259
19.	Sinincay, près Cuenca. *Spondylus sp.*	260
20.	Sinincay, près Cuenca. *Spondylus sp.*	260
21.	El Angel. *Oliva peruviana* Lamarck	259
22.	Chordeleg. *Spondylus sp.*	260
23.	El Angel. *Spondylus sp.*	260
24.	Jiron. *Mytilus sp.*	260
25.	El Angel. *Oliva peruviana* Lamarck	259
26.	El Angel. *Spondylus?*	259
27.	Chordeleg	263
28.	Chordeleg	263
29.	Chordeleg	263
30.	El Angel. *Spondylus sp.*	260
31.	Monay. *Spondylus sp.*	260
32.	El Angel. *Mytilus sp.*	259
33.	El Angel. *Mytilus sp.*	259
34.	El Angel. *Mytilus sp.*	259
35.	El Angel. *Mytilus sp.*	259
36.	El Angel. *Mytilus sp.*	259



Objets en coquille.

PLANCHE XVIII.

Tous les objets de cette planche sont figurés à ½.

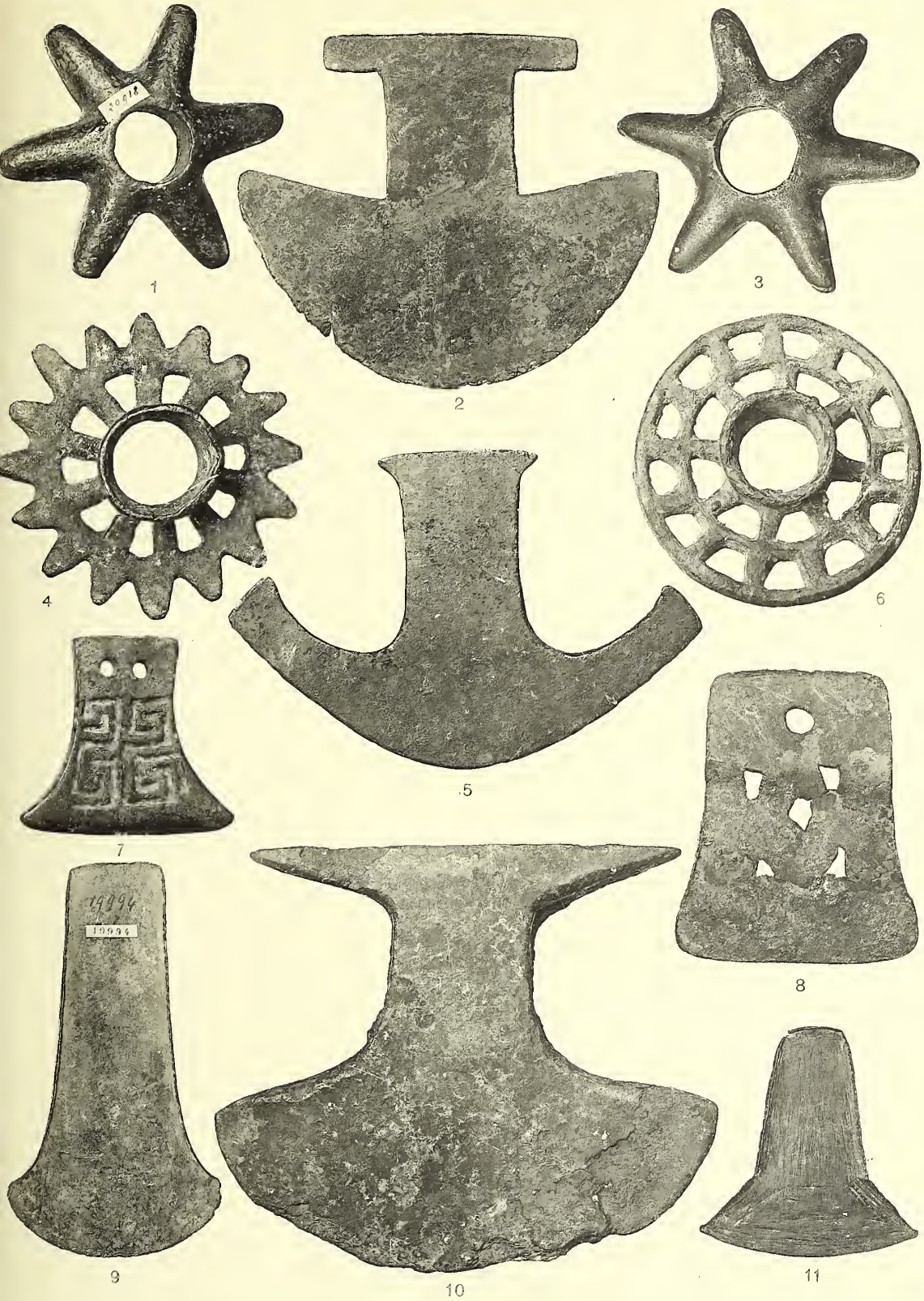
Pages.
1. Région de Cuenca 265
2. Puná vieja 265
3. Inga-pirca 266
4. Hacienda La Maravilla, près Babahoyo 265
5. Monay 266
6. Inga-pirca 268
7. Province du Guayas 268
8. Ganchu, près Sigsig 270
9. Inga-pirca. *Cuivre argenté* 266
10. Cumbe 269
11. Pachacamac, Pérou (Tr. n° 2060) 267

Objets en cuivre.

PLANCHE XIX.

Tous les objets de cette planche sont figurés à ½.

		Pages.
1.	Pérou (Tr. n° 20918)	279
2.	Huintul	269
3.	Région de Cuenca	279
4.	Cojitambo	279
5.	Jordan	269
6.	Cojitambo	279
7.	Cumbe	272
8.	San Bartolomé. *Cuivre doré*	272
9.	Mexique (Tr. n° 19994)	274
10.	Province du Guayas	269
11.	Puná vieja	274



Objets en cuivre.

PLANCHE XX.

Pages.
1. Puná vieja (½) 275
2. Inga-pirca (½) 307
3. Tiahuanaco, Bolivie (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange) (½) 275
4. Inga-pirca (Gr. nat.) 307
5. Monay (½) 275
6. Oña (Tr. n° 9721) (½) 275
7. Cojitambo (½) 275
8. Tiahuanaco, Bolivie (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange : n° 1305) (Gr. nat.) 275
9. Tiahuanaco, Bolivie (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange) (½) 275
10. Sigsig (½) 281
11. Guachapala (½) 275
12. Pérou (Tr. n° 21283) (½) 275
13. Caricán, près Loja (½) 275
14. Bas Pérou (Tr. n° 12293) (½) 281

Objets en cuivre.

PLANCHE XXI.

Pages.
1. Inga-pirca (½) 287
2. Inga-pirca (Gr. nat.) 284
3. Inga-pirca (½) 287
4. Inga-pirca (½) 287
5. La Capilla, près Cañar (½) 284
6. Sigsig (½) 287
7. Sigsig (½) 287
8. Monay (½) 307
9. Tiahuanaco, Bolivie (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange : n° 1285) (½) 289
10. Bas Pérou (Tr. n° 12290) (½) 288
11. Inga-pirca (Gr. nat.) 287
12. Cumbe (Gr. nat.) 287
13. Tiahuanaco, Bolivie (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange : n° 1264) (½) 289
14. Tiahuanaco, Bolivie (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange) (½) 289
15. Chillo (Gr. nat.) 287
16. Tiahuanaco, Bolivie (Coll. de Créqui-Montfort et Sénéchal de la Grange : n° 1318) (Gr. nat.) 284
17. Inga-pirca (½) 283
18. La Capilla, près Cañar (½) 284
19. Inga-pirca (½) 287
20. Cumbe (Gr. nat.) 286
21. Sigsig (Gr. nat.) 287
22. Monay (½) 287
23. Chordeleg (Gr. nat.) 287
24. Monay (½) 287

Objets en cuivre.

PLANCHE XXII.

		Pages.
1.	Loma de Capchu, près Gualaceo ($\frac{1}{2}$)	292
2.	Azógues ($\frac{1}{2}$)	292
3.	Monay ($\frac{1}{2}$)	290
4.	Huintul ($\frac{1}{2}$)	292
5.	Sigsig ($\frac{1}{2}$)	293
6.	Huintul ($\frac{1}{2}$)	293
7.	Inga-pirca ($\frac{1}{2}$)	295
8.	Cojitambo (Gr. nat.)	325
9.	Hacienda d'Inga-pirca ($\frac{1}{2}$)	295
10.	Hacienda d'Inga-pirca. Imitation de *Fasciolaria princeps* Sowerby ($\frac{1}{2}$)	318
11.	Inga-pirca (Gr. nat.)	313
12.	El Angel? (Gr. nat.)	313
13.	Deleg ($\frac{1}{2}$)	295
14.	Ancon, Pérou (Tr. n° 2073). Coquille de *Fasciolaria princeps* Sowerby ($\frac{1}{2}$)	318
15.	Huaca ($\frac{1}{2}$)	290
16.	Inga-pirca (Gr. nat.)	321
17.	Antioquia, Colombie (Tr. n° 36321) ($\frac{1}{2}$)	319
18.	Inga-pirca (Gr. nat.)	319
19.	Azógues (Gr. nat.)	319
20.	Inga-pirca (Gr. nat.)	319

Objets en cuivre et en coquille.

PLANCHE XXIII.

		Pages.
1.	Patecte, près Chordeleg. *Or* ($\frac{1}{2}$)	303
2.	Patecte, près Chordeleg. *Or* ($\frac{1}{3}$)	309
3.	Azógues [Musées du Cinquantenaire, Bruxelles (1)]. *Cuivre* ($\frac{1}{2}$)	282
4.	Patecte, près Chordeleg. *Or* ($\frac{1}{2}$)	272
5.	Patecte, près Chordeleg. *Or* ($\frac{1}{2}$)	272
6.	Environs de Chongón (Tr. n° 20661). *Cuivre* (Gr. nat.)	322
7.	Puéllaro (Coll. Reinburg). *Cuivre* ($\frac{1}{3}$)	301
8.	Patecte, près Chordeleg. *Or* ($\frac{1}{2}$)	286
9.	Patecte, près Chordeleg. *Or* ($\frac{1}{2}$)	272
10.	Patecte, près Chordeleg. *Or* ($\frac{1}{2}$)	272
11.	Patecte, près Chordeleg. *Or* ($\frac{1}{2}$)	302

(1) D'après une photographie communiquée par M. A. de Loë.

259431
c
v.

1

2

3

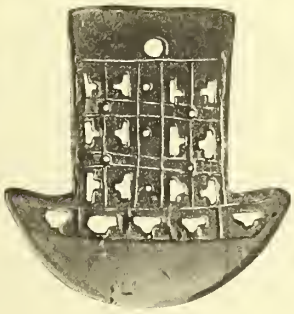
4

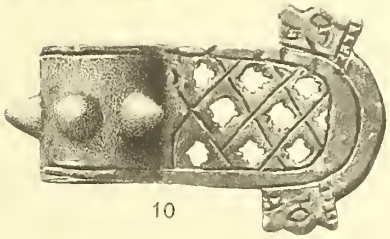
8

5

6

7


9


10

11

Objets en cuivre et en or.

PLANCHE XXIV.

		Pages.
1.	Chordeleg. *Or*, poids : 50g ($\frac{1}{2}$)	303
2.	El Angel (Coll. Perrier). *Or, argent et platine* ($\frac{1}{2}$)	323
3.	Patecte, près Chordeleg (Tr. n° 21188). *Or* ($\frac{1}{2}$)	303
4.	El Angel. *Or* (Gr. nat.)	290
5.	El Angel. *Or* (Gr. nat.)	290
6.	El Angel. *Or* poids : 27g50 ($\frac{1}{2}$)	298
7.	El Angel. *Or*, poids : 17g50 ($\frac{1}{2}$)	298
8.	El Angel (Coll. Frandin). *Or* (Gr. nat.)	298
9.	Gualaceo. *Argent* (Gr. nat.)	203
10.	Chordeleg. *Or*, poids : 31g25 (Gr. nat.)	209
11.	El Angel. *Or*, poids : 36g50 ($\frac{1}{2}$)	302
12.	Gualaceo. *Argent* (Gr. nat.)	287
13.	Sigsig. *Or* (Gr. nat.)	284
14.	Sigsig. *Or* ($\frac{1}{2}$)	293
15.	Huintul. *Argent* (Gr. nat.)	293
16.	Riobamba (Tr. n° 9724). *Cuivre* ($\frac{1}{2}$)	301
17.	Sigsig. *Or* (Gr. nat.)	306
18.	Pucalá. *Or* (Gr. nat.)	314

Objets en cuivre, en argent et en or.

PLANCHE XXV.

		Pages.
1.	Patecte, près Chordeleg (Tr. n° 21187). *Or* ($\frac{1}{2}$)	316
2.	Chordeleg. *Or*, poids : $31^{g}50$ (Gr. nat.)	206
3.	Araucanie (Tr. n° 47910). *Argent* ($\frac{1}{2}$)	296
4.	Surampalte, paroisse de Deleg. *Argent* ($\frac{1}{2}$)	296
5.	Sigsig. *Or*, poids : 41^{g} ($\frac{1}{2}$)	306
6.	Sigsig. *Or*, poids : 16^{g} ($\frac{1}{2}$)	305
7.	Sigsig. *Or* ($\frac{1}{2}$)	293
8.	Patecte, près Chordeleg (Tr. n° 21189). *Or* ($\frac{1}{2}$)	272
9.	Chordeleg. *Or*, poids : $20^{g}75$ (Gr. nat.)	323
10.	Sigsig. *Or* ($\frac{2}{1}$)	323
11.	Sigsig. *Or*, poids : 38^{g} (Gr. nat.)	315
12.	Sigsig. *Or*, poids : 30^{g} (Gr. nat.)	315
13.	Bogotá, Colombie (Coll. Frandin). *Argent* ($\frac{2}{1}$)	323
14.	El Angel (Coll. Frandin). *Or* ($\frac{2}{1}$)	323
15.	Sigsig. *Or* ($\frac{1}{3}$)	306
16.	Sigsig. *Or* ($\frac{1}{2}$)	203
17.	Sigsig. *Or*, poids : 58^{g} (Gr. nat.)	315
18.	Chordeleg. *Or* (Gr. nat.)	297

Objets en or et en argent.

ΑΕΙ Ο ΘΕΟΣ ΓΕΩΜΕΤΡΕΙ

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MISSION DU SERVICE GÉOGRAPHIQUE DE L'ARMÉE

POUR LA MESURE D'UN

ARC DE MÉRIDIEN ÉQUATORIAL

EN AMÉRIQUE DU SUD

SOUS LE CONTRÔLE SCIENTIFIQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

1899-1906

TOME 6

ETHNOGRAPHIE ANCIENNE DE L'ÉQUATEUR.

259431

PARIS,
GAUTHIER-VILLARS ET Cie, ÉDITEURS
LIBRAIRES DU BUREAU DES LONGITUDES, DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE,
Quai des Grands-Augustins, 55.

1922

Deuxième Fascicule.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Ce fascicule comprend : 1° l'Index bibliographique du fascicule I de l'*Ethnographie ancienne de l'Équateur*, paru en 1912 ; 2° les planches relatives aux objets de céramique.

Le texte correspondant à ces planches paraîtra ultérieurement et devra être relié à la suite du fascicule I ; il sera accompagné d'un index bibliographique, qui fera suite à l'index publié ici et qui, réuni à ce dernier, devra être placé à la fin dé l'Ouvrage complet.

R. Verneau et P. Rivet.

MESURE D'UN ARC DE MÉRIDIEN EN AMÉRIQUE DU SUD

La publication des travaux de la Mission du Service géographique de l'Armée qui, de 1899 à 1906, a mesuré un arc de méridien équatorial en Amérique du Sud et rassemblé à cette occasion de nombreuses observations de toute nature, se poursuit depuis 1910, par les soins du Service géographique de l'Armée et du Muséum d'Histoire naturelle, sous le haut contrôle scientifique de l'Académie des Sciences, conformément au plan d'ensemble suivant :

A. — HISTORIQUE.

TOME I. *Historique de la Mission.*

B. — GÉODÉSIE ET ASTRONOMIE.

TOME II, FASCICULE 1 : *Introduction générale aux travaux géodésiques et astronomiques primordiaux de la Mission. Notices sur les stations.* (Texte).
* » » : » » Atlas, publié par le capitaine PERRIER.
* » » : » » Atlas, *Appendice.* Origine, notation et sens des noms géographiques de l'Atlas, vocabulaires espagnol-français et quichua-français, par le lieutenant-colonel PERRIER.
» » 2 : *Bases.*
*TOME III, FASCICULE 1 : *Angles àzimutaux*, par le capitaine PERRIER.
* » » 2 : *Compensation des angles, calcul des triangles*, par le capitaine PERRIER.
» » 3 : *Latitudes, longitudes et azimuts géodésiques.*
» » 4 : *Nivellement de précision.*
» » 5 : *Nivellement trigonométrique* (sous presse).
» » 6 : *Latitudes astronomiques observées aux cercles méridiens* (sous presse).
» » 7 : *Latitudes astronomiques observées aux théodolites à microscopes.*
1re partie (sous presse).
*2e et 3e parties (Tableaux numériques des observations et conclusions), par le capitaine PERRIER.
» » 8 : *Latitudes astronomiques observées aux astrolabes à prisme.*
TOME IV, FASCICULE 1 : *Différences de longitudes et azimuts astronomiques.*
» » 2 : *Déviations de la verticale.*
» » 3 : *Pesanteur.*
» » 4 : *Discussion générale des résultats, conclusions.*
TOME V, FASCICULE 1 : *Géodésie, topographie et pétrographie de la région interandine septentrionale de la République de l'Équateur* (en préparation).
» » 2 : *Géodésie de la région interandine centrale de la République de l'Équateur* (en préparation).
» » 3 : *Géodésie de la région interandine méridionale de la République de l'Équateur.*
» » 4 : *Météorologie* (sous presse.).
» » 5 : *Magnétisme.*

C. — HISTOIRE NATURELLE.

*TOME VI : *Ethnographie ancienne*, FASCICULE 1 par MM. VERNEAU et RIVET.
* » » » » 2 par MM. VERNEAU et RIVET.
TOME VII : *Anthropologie ancienne.*
TOME VIII : *Ethnographie actuelle, anthropologie actuelle, linguistique.*
*TOME IX, FASCICULE 1 : *Mammifères, oiseaux, trochilidæ*, par MM. TROUESSART, MÉNÉGAUX, SIMON.
* » » 2 : *Reptiles, poissons*, par MM. DESPAX, PELLEGRIN, VAILLANT.
* » » 3 : *Mollusques, annélides, oligochètes*, par MM. GERMAIN, LAMY, GRAVIER, MICHAELSEN.
* » 4 : *Actinies*, par M. PAX.
*TOME X : *Insectes, botanique, fossiles.*
*FASCICULE 1 : *Insectes (hyménoptères, orthoptères, névroptères, araignées).* par MM. ANDRÉ, DU BUYSSON, STRAND, SANTSCHI, CHOPARD, HANCOCK SHELFORD, BORELLI, NAVAS, BERLAND.
*FASCICULE 2 : *Insectes (Opiliones, Diptères, Myriapodes) par* MM. ROEWER, EDWARDS, BECKER, SURCOUF, BRÖLEMANN.

Les fascicules qui sont marqués d'un astérisque ont paru (Avril 1922).

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE [1]

1. Abbott (Charles C.). — *The stone age in New Jersey.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1875. Washington, 1876, p. 246-380. [8° R. 72.]

2. Abbott (Charles C.). — *Primitive industry, or illustrations of the handiwork in stone, bone and clay, of the native race of the northern Atlantic seaboard of America.* Salem, 1881. [8° V. 4904.]

3. Acosta (Joseph de). — *Historia natural y moral de las Indias.* 6e édition, Madrid, 1792, 2 vol., in-4°. [P. Angrand 301-302.]

4. *Acta de la fundación de la ciudad de Cuenca en la provincia de Tomebamba.* Revista cuencana. Cuenca, t. I, n° 4, 1902, p. 105-113, in-8°.

5. Aguiar (Desiderio Segundo). — *Los Huarpes.* Primera reunión del Congreso científico latino-americano, celebrada en Buenos Aires del 10 al 20 de abril de 1898, por iniciativa de la Sociedad científica argentina. V. Trabajos de la 4a sección (Ciencias antropológicas y sociológicas). Buenos Aires, 1900, p. 283-298. [8° R. 16635.]

5 *bis*. Aguiar (Desiderio Segundo). — *Huarpes.* Segunda parte. Buenos Aires, 1904 [cité d'après Boman, **47**].

6. Ambrosetti (Juan B.). — *Los cementerios prehistóricos del Alto Paraná (Misiones).* Boletín del Instituto geográfico argentino. Buenos Aires, t. XVI, 1895, p. 227-257, gr. in-8°. [4° G. 780.]

6 *bis*. Ambrosetti (Juan B.). — *Los Indios Kaingángues de San Pedro (Misiones); con un vocabulario.* Revista del Jardín zoológico. Buenos Aires, t. II, 1895, p. 305-387, in-8°.

7. Ambrosetti (Juan B.). — *Costumbres y supersticiones en los valles calchaquíes (Provincia de Salta). Contribución al estudio del folk-lore calchaquí.* Anales de la Sociedad científica argentina. Buenos Aires, t. XLI, 1896, p. 41-85, gr. in-8°. [4° R. 259.]

[1] Nous avons indiqué entre crochets les cotes des ouvrages cités qui existent à la Bibliothèque nationale de Paris. La plupart des autres ouvrages se trouvent à la Bibliothèque de la *Société des Américanistes de Paris*, 61, rue de Buffon, qui est ouverte à tous les chercheurs.

8. Ambrosetti (Juan B.). — *Notas de arqueología calchaquí.* Boletín del Instituto geográfico argentino. Buenos Aires, t. XVII, 1896, p. 415-462, 527-558; t. XVIII, 1897, p. 351-366; t. XIX, 1898, p. 46-77, 193-228; t. XX, 1899, p. 162-187, 253-301, gr. in-8°. [4° G. 780.]

8 *bis*. Ambrosetti (Juan B.). — *Rastros etnográficos comunes en Calchaquí y México.* Anales de la Sociedad científica argentina. Buenos Aires, t. LI, 1901, p. 5-14, gr. in-8°. [4° R. 259.]

9. Ambrosetti (Juan B.). — *Arqueología argentina. El sepulcro de « La Paya » ultimamente descubierto en los valles calchaquíes (Provincia de Salta).* Anales del Museo nacional de Buenos Aires, t. VIII (3e série, t. I), 1902, p. 119-148, gr. in-8°. [Pq. 519.]

10. Ambrosetti (Juan B.). — *Antigüedades calchaquíes. Datos arqueológicos sobre la provincia de Jujuy.* Anales de la Sociedad científica argentina. Buenos Aires, t. LII, 1901, p. 161-176, 257-277; t. LIII, 1902, p. 81-96; t. LIV, 1902, p. 29-48, 64-87, gr. in-8°. [4° R. 259.]

11. Ambrosetti (Juan B.). — *Apuntes sobre la arqueología de la Puna de Atacama.* Revista del Museo de La Plata, t. XII, 1905, p. 1-30, gr. in-8°.

12. Ambrosetti (Juan B.). — *Arqueología argentina. Insignia lítica de mando de tipo chileno.* Anales del Museo nacional de Buenos Aires, 3e série, t. IV, 1905, p. 25-32, gr. in-8°. [Pq. 519.]

13. Ambrosetti (Juan B.). — *Arqueología argentina. El bronce en la región calchaquí.* Anales del Museo nacional de Buenos Aires, 3e série, t. IV, 1905, p. 163-314, gr. in-8°. [Pq. 519.]

14. Ambrosetti (Juan B.). — *Exploraciones arqueológicas en la Pampa grande (Provincia de Salta).* Facultad de Filosofía y Letras. Publicaciones de la Sección antropológica, n° 1. Buenos Aires, 1906, gr. in-8°.

15. Ambrosetti (Juan B.). — *Exploraciones arqueológicas en la ciudad prehistórica de « La Paya » (Valle calchaquí, Provincia de Salta), Campañas de 1906 y 1907.* Facultad de Filosofía y Letras. Publicaciones de la Sección antropológica, n° 3 (1a parte). Buenos Aires, 1907, gr. in-8°.

15 *bis*. Ambrosetti (Juan B.). — *Exploraciones arqueológicas en la ciudad prehistorica de « La Paya » (Valle calchaquí, Provincia de Salta), Campañas de 1906 y 1907.* Segunda parte : *Descripción del material arqueológico.* Facultad de Filosofía y Letras. Publicaciones de la Sección antropológica, n° 3 (2a parte). Buenos Aires, 1908, gr. in-8°.

16. Ambrosetti (Juan B.). — *El hacha de Huaycama.* Anales del Museo nacional de Buenos Aires, 3e série, t. IX, 1908, p. 15-23, gr. in-8°. [Pq. 519.]

17. Ameghino (Florentino). — *Noticias sobre antiguedades indias de la Banda oriental.* Mercedes, 1877, in-16.

18. Ameghino (Florentino). — *La antigüedad del hombre en el Plata.* Paris et Buenos Aires, 2 vol., 1880-1881, in-8°.

19. Andagoya (El adelantado). — *Relación de los sucesos de Pedrarias Davila en la Tierra firme y de los descubrimientos en el Mar del Sur (años de 1514-1541).* Colección de documentos inéditos sobre la geografía y la historia de Colombia recopilados por Antonio B. Cuervo. Bogotá, t. II, p. 77-125, in-8°. [Pj. 66.]

19 *bis.* Andrée (Richard). — *Die Metalle bei den Naturvölkern.* Leipzig, 1884. [8° V. 7148.]

19 *ter.* Andrée (Richard). — *Brasilianische Ankeraxt im herzoglichen Museum zu Braunschweig.* Globus. Braunschweig, t. LXV, 1894, p. 17-19. [4° G. 30.]

20. Andrews (E. B.). — *Report of explorations of mounds in Southeastern Ohio.* Reports of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, 1876-1879. Cambridge, vol. II, 1880, p. 51-74.

21. Arriaga (Padre Pablo José de). — *Extirpación de la idolatría del Pirú.* Lima, 1621, in-4°. [Ol. 778.]

22. Baessler (Arthur). — *Ancient peruvian art. Contributions to the archaeology of the Incas.* Berlin et New York, 1902-1903, in-fol.

23. Baessler (Arthur). — *Altperuanische Metallgeräte.* Berlin, 1906, in-fol. [Pn. 334.]

24. Bahnson (Kristian). — *Ueber südamerikanische Wurfhölzer in Kopenhagener Museum.* Archives internationales d'Ethnographie. Leide, t. II, 1889, p. 217-227. [Fol. G. 96.]

25. Balboa (Miguel Cavello). — *Histoire du Pérou.* Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, publiés par H. Ternaux-Compans. Paris, 2e série, t. XV, 1840, in-8°. [P. 201.]

26. Bamps (Anatole). — *Les antiquités équatoriennes du Musée royal d'antiquités de Bruxelles.* Société royale belge de géographie, Bulletin. Bruxelles, 12e année, 1888, p. 121-152, 253-284.

27. Bamps (Anatole). — *Les antiquités équatoriennes du Musée royal d'antiquités de Bruxelles.* Congrès international des Américanistes. Compte rendu de la 3e session, Bruxelles, 1879. Bruxelles et Leipzig, t. II, p. 47-143 (avec un atlas annexe), in-8°. [P. 639.]

28. Bamps (Anatole). — *Tomebamba, antique cité de l'empire des Incas.* Le Muséon. Louvain, t. VI, 1887, p. 349-365. [8° Z. 2123.]

29. Bancroft (Hubert Howe). — *The native Races of the Pacific States of North America.* Londres, 1875, 5 vol., in-8°. [P. 548.]

30. Bandelier (Adolph F.). — *The islands of Titicaca and Koati.* New York, The hispanic Society of America, 1910. [8° Po. 70.]

30 *bis.* Barbosa Rodrigues (João). — *Antiguidades do Amazonas.* Ensaios de seiencia, I. Rio de Janeiro, 1876, p. 91-125. [8° R. 1933.]

30 *ter.* Barbosa Rodrigues (João). — *O muyrakytã. Estudo da origem asiatica da civilização do Amazonas nos tempos prehistoricos.* Manaos, 1889.

31. Bartels. — *Nordamerikanische Steingeräthe.* Zeitsehrift für Ethnologie. Berlin, t. XXIV, 1892. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgesehichte, p. (98)-(101), gr. in-8°. [G. 6911.]

32. Bastian (Adolf). — *Aus der ethnologischen Sammlung des königlichen Museums zu Berlin.* Zeitsehrift für Ethnologie. Berlin, t. IX, 1877, p. 143-150, gr. in-8°. [G. 6911.]

32 *bis.* Bastian (Adolf). — *Die Culturländer des alten America.* Berlin, 1878-1889, 3 vol., in-8°. [P. 635.]

33. Batres (Leopoldo). — *Arqueología mexicana. Civilización de algunas de las diferentes tribus que habitaron el territorio hoy mexicano, en la antigüedad.* México, 1888.

33 *bis.* Batres (Leopoldo). *Visita a los monumentos arqueológicos de « La Quemada », Zacatecas.* México, 1903, in-4°.

34. Benzoni (Hierosme). — *Histoire nouvelle du Nouveau-Monde.* Lyon, 1579 (traduction de Urbain Chauveton), in-8°. [P. 336.]

34 *bis.* Berthon (Paul). — *Étude sur le précolombien du Bas-Pérou.* Nouvelles Arehives des Missions seientifiques et littéraires. Paris, nouvelle série, fase. 4, 1911, p. 53-126. [8° Lc[18]. 71bis.]

35. Betánzos (Juan de). — *Suma y narración de los Incas* (publiée par Márcos Jiménez de la Espada). Biblioteca hispano-ultramarina. Madrid, t. V, 1880. [8° Z. 720.]

36. Beuchat (Henri) et Rivet (Paul). — *Contribution à l'étude des langues Colorado et Cayapa (République de l'Équateur).* Journal de la Sociétés des Amérieanistes de Paris, nouvelle série, t. IV, 1907, p. 31-70, gr. in-8°. [P. 1001.]

37. Beuchat (Henri) et Rivet (Paul). — *La famille linguistique Záparo.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. V, 1908, p. 235-249, gr. in-8°. [P. 1001.]

38. Beuchat (Henri) et Rivet (Paul). — *La famille linguistique Cahuapana.* Zeitsehrift für Ethnologie. Berlin, t. XLI, 1909, p. 616-634, gr. in-8°. [G. 6911.]

39. Beuchat (Henri) et Rivet (Paul). — *La famille Jíbaro ou Šiwora.* Anthropos. Vienne, t. IV, 1909, p. 805-822, 1053-1064; t. V, 1910, p. 1109-1124, gr. in-8°.

40. Beuchat (Henri) et Rivet (Paul). — *Affinités des langues du sud de la Colombie et du*

nord de l'Équateur (*Groupes Paniquita, Coconuco et Barbacoa*). Le Muséon. Louvain, nouvelle série, t. XI, 1910, p. 33-68, 141-198. [8° Z. 2123.]

41. Beuchat (Henri) et Rivet (Paul). — *La famille Betoya ou Tucano.* Mémoires de la Société de linguistique de Paris, t. XVII, 1911, p. 117-136, 162-190. [8° X. 1134.]

42. Blackiston (A. Hooton). — *Recent discoveries in Honduras.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. XII, 1910, p. 536-541, in-8°. [P. 1037.]

43. Blake (John H.). — *Notes on a collection from the ancient cemetery at the bay of Chacota, Peru.* Reports of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, 1876-1879. Cambridge, vol. II, 1880, p. 277-304, in-8°.

44. Boas (Franz). — *The central Eskimo.* Sixth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1884-1885. Washington, 1888, p. 399-669, gr. in-8°, [P. 707.]

45. Bollaert (William). — *Antiquarian, ethnological and other researches in New-Granada, Equador, Peru and Chile.* Londres, 1860, in-8°. [P. Angrand 671.]

46. Bollaert (William). — *On the ancient or fossil pottery found on the shores of Ecuador.* Memoirs read before the anthropological Society of London, 1867-1868-1869. Londres, vol. III, 1870, p. 163-166, in-8°. [T[46]. 180.]

47. Boman (Eric). — *Antiquités de la région andine de la République argentine et du désert d'Atacama* (Mission scientifique G. de Créqui-Montfort et E. Sénéchal de la Grange). Paris, 1908, 2 vol. [4° P. 1197.]

47 *bis*. Boussingault (J. B. J. D.). — *Sur les outils en bronze employés par les mineurs du Pérou.* Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences. Paris, t. XCVI, 1883, p. 545-546, in-4°. [R. 3946.]

48. Bovallius (Carl). — *Nicaraguan antiquities.* Stockholm, 1886 (Swedish Society of Anthropology and Geography), in-4°. [Ph. 62.]

48 *bis*. Boyle (David). — *Annual archaeological Report 1904*, being part of Appendix to the Report of the Minister of Education, Ontario. Toronto, 1905, in-8°. [Pb. 3275.]

49. Branch (C. W.). — *Aboriginal antiquities in Saint Kitts and Nevis.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. IX, 1907, p. 315-333, in-8°. [P. 1037.]

50. Brannon (P. A.). — *Aboriginal remains in ihe middle Chattahoochee valley of Alabama and Georgia.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. XI, 1909, p. 186-198, in-8°. [P. 1037.]

51. Bransford (J. F.). — *Archaeological researches in Nicaragua.* Smithsonian Contributions to knowledge. Washington, t. XXV, 1885, Article II, 96 pages, in-4°. [R. 5764.]

52. Brettes (Joseph de). — *Chez les Indiens du Nord de la Colombie. Six ans d'explorations.* Le Tour du monde. Paris, nouvelle série, 4e année, t. IV, 1898, p. 61-96, gr. in-8°. [Casier F. 71.]

53. Brinton (Daniel G.). — *The american Race : a linguistic classification and ethnographic description of the native tribes of North and South America.* New York, 1891, in-8°. [P. 837.]

54. Brinton (Daniel G.). — *Studies in South American native languages.* VIII. *The dialects and affinities of the Kechua language.* Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphie, t. XXX, 1892, p. 90-96. [8° R. 9087.]

55. Bruch (Carlos). — *Descripción de algunos sepulcros calchaquís. Resultado de las excavaciones efectuadas en Hualfin (Provincia de Catamarca).* Revista del Museo de La Plata, t. XI, 1904, p. 11-27, gr. in-8°.

56. Bry (Théodore de). — *Historia Americæ sive novi orbis.* Francfort, t. I, 2e partie, 1634 : *Brevis narratio eorum quæ in Florida, Americæ provincia, Gallis acciderunt,* gr. in-4°. [Rés. G. 393 (1).]

57. Buchwald (Otto von). — *Die Kara.* Globus. Braunschweig, t. XCIV, 1908, p. 123-125. [4° G. 30.]

58. Buchwald (Otto von). — *Altes und Neues vom Guayas.* Globus. Braunschweig, t. XCIV, 1908, p. 181-183. [4° G. 30.]

59. Buchwald (Otto von). — *Das Reich der Chimus.* Globus. Braunschweig, t. XCV, 1909, p. 149-151. [4° G. 30.]

60. Buchwald (Otto von). — *Zur Wandersage der Kara.* Globus. Braunschweig, t. XCV, 1909, p. 316-319. [4° G. 30.]

61. Buchwald (Otto von). — *Ecuatorianische Grabhügel.* Globus. Braunschweig, t. XCVI, 1909, p. 154-157. [4° G. 30.]

62. Buchwald (Otto von). — *Zur Völkerkunde Südamerikas.* Globus. Braunschweig, t. XCVI, 1909, p. 317-320; t. XCVIII, 1910, p. 74-76. [4° G. 30.]

62 *bis.* Buell (W. H.) et Foote (H. W.). — *The composition, structure, and hardness of some Peruvian bronze axes.* The american Journal of Science. New Haven, Connecticut, fourth series, vol. XXXIV, 1892, p. 128-132, in-8°. [V. 28845.]

63. Burmeister. — *Ueber die Alterthümer des Thales des Rio Santa Maria.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. IX, 1877. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (352)-(361), gr. in-8°. [G. 6911.]

64. Bushnell (David J.). — *Research in Virginia from Tidewater to the Alleghanies.* American Antropologist. Lancaster, new series, t. X, 1908, p. 531-548, in-8°. [P. 1037.]

65. Calancha (Fray Antonio de la). — *Coronica moralizada del orden de San Augustin en el Peru, con sucesos egenplares vistos en esta monarquia.* Barcelone, 1639, in-fol. [P. Angrand 95; H. 1735.]

66. Caldás (Francisco José de). — *Bosquejos inéditos.* Semanario de la Nueva Granada. Paris, 1849, p. 435-522, in-8°. [Pk. 9.]

67. Cañas-Pinochet (Alejandro). — *La relijión en los pueblos primitivos. El culto de la piedra en Chile i como se hallaba difundido por el globo.* Actes de la Société scientifique du Chili. Santiago, t. XII, 1902, p. 177-250, gr. in-8°. [4° R. 1047.]

67 *bis.* Cañas-Pinochet (Alejandro). — *Las piedras horadadas.* Actes de la Société scientifique du Chili. Santiago, t. XIII, 1903, p. 193-274, gr. in-8°. [4° R. 1047.]

68. Carr (Lucien). — *Report on the exploration of a mound in Lee county, Virginia, conducted for the Peabody Museum.* Reports of the Peabody Museum of american Archæology and Ethnology, 1876-1879. Cambridge, vol. II, 1880, p. 75-94, in-8°.

69. Castellanos (Juan de). — *Elegias de varones ilustres de Indias.* 2e édition. Biblioteca de autores españoles desde la formación del lenguaje hasta nuestros dias. Madrid, t. IV, 1852. gr. in-8°. [P. Angrand 329.]

70. Castellanos (Juan de). — *Historia del nuevo reino de Granada* (publiée par Antonio Paz y Mélia). Colección de escritores castellanos, t. XLIV, XLIX : Historiadores. Madrid, 1886, in-12. [8° Z. 1841.]

71. Castelnau (Francis de). — *Expédition dans les parties centrales de l'Amérique du Sud, de Rio de Janeiro à Lima, et de Limaau Para, exécutée par ordre du Gouvernement français pendant les années 1843 à 1847.* 3e partie : *Antiquités des Incas et autres peuples anciens.* Paris, 1852, in-4°. [P. 245.]

72. *Catálogo general de los objetos enviados por el Gobierno de Colombia a la Exposición histórico-americana de Madrid.* Bogotá, 1892, in-8°.

73. Catlin (Geo.). — *Letters and notes on the manners, customs, and condition of the North American Indians.* 4e édition. Londres, 2 vol., 1844, in-8°. [P. 420.]

74. Čermák (Kliment). — *Prähistorische Alterthümer von Ecuador in America.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXVI, 1894. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (470)-(471), gr. in-8°. [G. 6911.]

75. Cevallos (Pedro Fermin). — *Resumen de la historia del Ecuador desde su origen hasta 1845.* 2e édition. Guayaquil, 6 vol., 1886-1889, in-8°. [Pl. 22.]

75 *bis.* Chavero (Alfredo). — *México a través de los siglos*, t. I : *Historia antigua y de la conquista.* Barcelone, s. d., in-fol. [Pd. 375.]

76. Cieza de Leon (Pedro de). — *Crónica del Perú.* Biblioteca de autores españoles, t. XXVI : Historiadores primitivos de Indias, t. II. Madrid, 1853, p. 344-458, gr. in-8°. [P. Angrand 322.]

77. Cieza de Leon (Pedro de). — *Segunda parte de la crónica del Perú, que trata del Señorío de los Incas Yupanquis y de sus grandes hechos y gobernación* (publiée par Márcos Jiménez de la Espada). Biblioteca hispano-ultramarina. Madrid, t. V, 1880. [8° Z. 720.]

78. Clavigero (Francesco Saverio). — *Storia antica del Messico*. Cesena, 4 vol. 1780-1781, in-4°. [P. Angrand 332-335.]

79. Cobo (P. Bernabé). — *Historia del Nuevo Mundo* (publiée par Márcos Jiménez de la Espada). Sociedad de bibliófilos andaluces. Séville, 4 vol., 1890-1895. [4° Z. 1063.]

80. Cogolludo (R. Diego López). — *Historia de Yucathan*. Madrid, 1688, in-fol. [Ol. 721.]

81. *Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y organización de las antiguas posesiones españolas de América y Oceanía, sacados de los Archivos del Reino y muy especialmente del de Indias*. Madrid, 42 vol., 1864-1884, in-8°. [Ol. 971.]

82. Colini (G. A.). — *Collezione etnografica degli indigeni dell' alto Amazzoni acquistata dal Museo preistorico-etnografico di Roma*. Bollettino della Società geografica italiana. Rome, t. XX, 1883, p. 287-310, 353-383. [8° G. 7237.]

83. Colini (G. A.). — *Une autre hache en pierre du Brésil*. Archives internationales d'Ethnographie. Leide, t. IV, 1891, p. 257-258. [Fol. G. 96.]

84. Condamine (de la). — *Mémoire sur quelques monuments du Pérou, du temps des Incas*. Mémoires de l'Académie royale des Sciences et des Belles-Lettres. Berlin, t. II, 1748, p. 435-456, in-4°. [R. 5450.]

85. Cordero (Luis). — *Tomebamba*. Gaceta cuencana. Cuenca, 1re année, 1890, nos 7, 8, gr. in-4°.

86. Coreal (François). — *Relation des voyages de — aux Indes occidentales*. Recueil de voyages dans l'Amérique méridionale. Amsterdam, 3 vol., 1738, in-12, t. I-II. [P. Angrand 814-816.]

87. Coudreau (Henri A.). — *La France équinoxiale*. II. *Voyage à travers les Guyanes et l'Amazonie*. Paris, 1887, in-8°. [Lk9. 790.]

87 *bis*. Culin (Stewart). — *Chess and playing-cards*. Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1896. Report of the U. S. national Museum. Washington, 1898, p. 665-942. [8° R. 72.]

88. Culin (Stewart). — *Games of the North American Indians*. Twenty-fourth annual Report of the Bureau of american Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1902-1903. Washington, 1907, p. 3-846, gr. in-8°. [P. 707.]

89. Cushing (Frank Hamilton). — *Zuñi fetiches*. Second annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1880-1881. Washington, 1883, p. 3-45, gr. in-8°. [P. 707.]

90. Cushing (Frank Hamilton). — *A study of Pueblo pottery as illustrative of Zuñi culture-growth*. Fourth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1882-1883. Washington, 1886, p. 467-521, gr. in-8°. [P. 707.]

91. Dall (William Healey). — *On masks, labrets, and certain aboriginal customs with an inquiry into the bearing of their geographical distribution.* Third annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1881-1882. Washington, 1884, p. 67-202, gr. in-8°. [P. 707.]

92. Dalton (O. M.). — *An ethnographical collection from Ecuador.* The Journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland. Londres, t. XXVII, 1898, p. 148-155, in-8°. [G. 24971.]

92 *bis*. Damour (A.). — *Note sur un alliage de cuivre, d'argent et d'or, fabriqué par les anciens peuples de l'Amérique du Sud.* Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences. Paris, t. LXIV, 1867, p. 100-101, in-4°. [R. 3946.]

93. Debenedetti (Salvador). — *Exploración arqueológica en los cementerios prehistóricos de la Isla de Tilcara (Quebrada de Humahuaca, Provincia de Jujuy).* Facultad de Filosofía y Letras. Publicaciones de la Sección antropológica, n° 6. Buenos Aires, 1910, gr. in-8°.

94. Debenedetti (Salvador). — *Noticia sobre un cementerio indígena de Baradero.* Revista de la Universidad de Buenos Aires, t. XIII, 1911, p. 401-414, gr. in-8°.

94 *bis*. Debenedetti (Salvador). — *Influencias de la cultura de Tiahuanaco en la región del Noroeste argentino (Nota preliminar).* Revista de la Universidad de Buenos Aires, t. XVII, 1912, p. 326-352, gr. in-8°.

95. *Descripción de la gobernación de Guayaquil en lo natural.* Colección de documentos inéditos... del Archivo de Indias. Madrid, t. IX, 1868, p. 247-276, in-8°. [Ol. 971.]

96. *Descripción de los pueblos de la jurisdición del corregimiento de la Villa del Villar Don Pardo, en la provincia de los Purguayes.* Colección de documentos inéditos... del Archivo de Indias. Madrid, t. IX, 1869, p. 452-488, in-8°. [Ol. 971.]

97. *Descripción de los pueblos de la provincia de Ancerma.* Colección de documentos inéditos... del Archivo de Indias. Madrid, t. III, 1865, p. 389-413, in-8°. [Ol. 971.]

98. Desjardins (Ernest). — *Le Pérou avant la conquête espagnole.* Paris, 1858, in-8°. [Pn. 277.]

99. *Dictionnaire quichua-espagnol* (sans nom d'auteur, date, ni lieu de publication), in-16 [sans doute ouvrage de Luis Cordero, publié à Quito].

100. Dixon (Roland B.). — *The northern Maidu.* Bulletin of the american Museum of natural History. New York, t. XVII, 1902-1907, p. 119-346. [8° S. 11464.]

101. Dolby-Tyler (Carlo H.) et Giglioli (Enrico H.). — *Gli ultimi giorni dell' Età della pietra (America meridionale). Di alcuni strumenti litici tuttora in uso presso certe tribù del Rio Napo.* Archivio per l'Antropologia e la Etnologia. Florence, t. XXV, 1895, p. 283-294, in-8°.

102. Dorsey (George A.). — *A bibliography of the anthropology of Peru.* Field columbian

Museum, Anthropological series. Chicago, t. II, n° 2, janvier 1898, p. 53-206. [8° Z. 14348.]

103. Dorsey (George A.). — *Archaeological investigations on the Island of La Plata, Ecuador.* Field columbian Museum, Anthropological series. Chicago, t. II, n° 5, avril 1901, p. 247-280. [8° Z. 14348.]

104. Douay (Léon). — *Contribution à l'américanisme du Cauca (Colombie).* Congrès international des Américanistes. Compte rendu de la 7e session, Berlin, 1888. Berlin, 1890, p. 753-786, in-8°. [P. 639.]

105. Dupaix. — *Antiquités mexicaines.* Paris, 1 vol. et 1 atlas, 1834, in-fol. [Pd. 204.]

106. Ehrenreich (P.). — *Beiträge zur Volkerkunde Brasiliens.* Veröffentlichungen aus dem königlichen Museum für Völkerkunde. Berlin, t. II, 1891, p. 1-80. [Fol. V. 2133.]

106 *bis.* Engel (Carl). — *Musical instruments.* South Kensington Museum Art Handbooks, n° 5. Londres, s. d. [8° V. 3469.]

106 *ter.* Ernst (A.). — *Indianische Alterthümer aus Venezuela.* Globus. Braunschweig, t. XXXIII, 1878, p. 377-380. [4° G. 30.]

107. Ernst (A.). — *Archäologische Gegenstände, namentlich zwei nephritische, aus Venezuela.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XVI, 1884. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (453)-(458), gr. in-8°. [G. 6911.]

107 *bis.* Ernst (A.). — *Venezuelanische Thongefässe und Thonfiguren aus alter und neuer Zeit.* Archives internationales d'Ethnographie. Leide, t. III, 1890, p. 169-175. [Fol. G. 96.]

107 *ter.* Ernst (A.). — *Ethnographische Mittheilungen aus Venezuela.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XVIII, 1886. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (514)-(545), gr. in-8°. [G. 6911.]

108. Ernst (A.). — *Ueber einige weniger bekannte Sprachen aus der Gegend des Meta und oberen Orinoco.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXIII, 1891, p. 1-13, gr. in-8°. [G. 6911.]

109. Ernst (A.). — *Drei Nephrit-Beile aus Venezuela.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXVII, 1895. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (36)-(38), gr. in-8°. [G. 6911.]

110. Estete (Miguel). — *Relación del viaje que hizó el Señor Capitan Hernando Pizarro por mandado del Señor Gobernador, su hermano, desde el pueblo de Caxamalca á Pacarma, y de allí á Jauja.* (in **196**, p. 338-343).

111. Evans (John). — *The ancient stone implements, weapons, and ornaments of Great Britain.* Londres, 1872, in-8°. [Nl. 159.]

112. Ewbank (Thomas). — *A description of the Indian antiquities brought from Chile*

and Peru by the U. S. naval astronomical Expedition. The U. S. naval astronomical Expedition to the southern Hemisphere during the years 1849-1850-1851-1852. Lieut. J. M. Gilliss, superintendent. -Washington, vol II, 1855, Appendix E, p. 109-150, in-4°. [Pb. 805 (33, I, 2).]

113. Festa (E.). — *Nel Darien e nell' Ecuador. Diario di viaggio di un naturalista.* Turin, 1909. [4° Pk. 268.]

114. Fewkes (Jesse Walter). — *Archeological Expedition to Arizona in 1895.* Seventeenth annual Report of the Bureau of american Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1895-1896. Washington, 1898, Part II, p. 519-742, gr. in-8°. [P. 707.]

115. Fewkes (Jesse Walter). — *Two summers' work in Pueblo ruins.* Twenty-second annual Report of the Bureau of american Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1900-1901. Washington, 1904, Part I, p. 3-195, gr. in-8°. [P. 707.]

116. Fewkes (Jesse Walter). — *The aborigines of Porto Rico and neighboring Islands.* Twenty-fifth annual Report of the Bureau of american Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1903-1904. Washington, 1907, p. 3-220, gr. in-8°. [P. 707.]

117. Fewkes (Jesse Walter). — *Certain antiquities of eastern Mexico.* Twenty-fifth annual Report of the Bureau of american Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1903-1904. Washington, 1907, p. 221-296, gr. in-8°. [P. 707.]

118. Fewkes (Jesse Walter). — *Prehistoric culture of Cuba.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. VI, 1904, p. 585-598, in-8°. [P. 1037.]

119. Fewkes (Jesse Walter). — *Excavations at Casa Grande, Arizona, in 1906-1907.* Smithsonian miscellaneous Collections. Washington, t. L, oct. 1907, p. 289-329, in-8°. [R. 16054.]

120. Fewkes (Jesse Walter). — *Further notes on the archeology of Porto Rico.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. X, 1908, p. 624-633, in-8°. [P. 1037.]

121. Fewkes (Jesse Walter). — *Antiquities of the Mesa Verde national Park. Spruce-tree house.* Smithsonian Institution. Bureau of american Ethnology, Bulletin 41. Washington, 1909. [8° Pb. 808 (60, II, 125).]

122. Fewkes (Jesse Walter). — *Preliminary report on a visit to the Navaho national Monument, Arizona.* Smithsonian Institution. Bureau of american Ethnology, Bulletin 50. Washington, 1911. [8° Pb. 808 (61, II, 123).]

123. Fewkes (Jesse Walter). — *Antiquities of the Mesa Verde national Park. Cliff Palace.* Smithsonian Institution. Bureau of american Ethnology, Bulletin 51. Washington, 1911. [8° Pb. 808 (61, II, 123).]

123 *bis.* Fonck (Franz). — *Einige Bemerkungen über in Chile vorkommenden durchbohrten Steine.* Globus. Braunschweig, t. LVII, 1890, p. 46-47. [4° G. 30.]

124. Fonck (Francisco). — *La región pre-histórica de Quilpué y su relación con la de Tiahuanacu.* Valparaiso, 1910. [8° Pp. 349.]

125. Fonck (Franz) et Kunz (Hugo). — *Ein Beitrag zur Kenntniss der Steinzeit im mittleren Chile.* Verhandlungen des deutschen wissenschaftlichen Vereins zu Santiago, t. II, 1893, p. 272-305.

125 *bis.* Forbes (David). — *On the Aymara Indians of Bolivia and Peru.* The Journal of the ethnological Society of London. Londres, new series, t. II, 1870, p. 193-298. [8° G. 6688.]

126. Foster (J. W.). — *Pre-historic Races of the United States of America.* 4e édition, Chicago, 1878, in-8°.

126 *bis.* Fowke (Gerard). — *Archeologic investigations in James and Potomac valleys.* Smithsonian Institution. Bureau of american Ethnology, Bulletin 23. Washington, 1894. [8° Pb. 3868.]

127. Fowke (Gerard). — *Stone art.* Thirteenth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1891-1892. Washington, 1896, p. 47-178, gr. in-8°. [P. 707.]

127 *bis.* Fuentes (Hildebrando). — *Loreto. Apuntes geográficos, históricos, estadísticos, políticos y sociales.* Lima, 2 vol, 1908, in-8°.

128. Furness (Wm. H.). — *The stone money of Uap, Western Caroline Islands.* University of Pennsylvania. Transactions of the Department of Archaeology Free Museum of Science and Art. Philadelphia, t. I, 1904-1905, p. 51-60, gr. in-8°.

128 *bis.* Fuzier (Docteur). — *Album d'antiquités mexicaines.* Ms. conservé à la bibliothèque du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.

129. Garcillasso de la Vega. — *Le commentaire royal ou l'histoire des Yncas, roys du Pérou.* (Traduction française de I. Baudoin.) Paris, 2 vol, 1633, in-8°. [P. Angrand 354; Ol. 774.]

129 *bis.* Gay (Claudio). — *Historia física y política de Chile.* Láminas. Paris, 1848. [8° Pp. 12.]

130. Giglioli (Enrico Hillyer). — *Un singolare ornamento personale litico, usato dagli Uaupes Tariánas del rio dos Uaupés.* Archivio per l'Antropologia e la Etnologia. Florence, t. XIV, 1884, p. 436-439, in-8°.

131. Giglioli (Enrico Hillyer). — *On rare types of hafted stone battle-axes from South-America in my collection.* Ethnographische Beiträge. Supplément à Archives internationales d'Ethnographie. Leide, t. IX, 1896, p. 25-34. [Fol. G. 96.]

132. Giglioli (Enrico Hillyer). — *Materiali per lo studio della « Età della pietra » dai tempi preistorici all'epoca attuale.* Archivio per l'Antropologia e la Etnologia. Florence, t. XXXI, 1901, p. 19-264, in-8°.

133. Giglioli (Enrico Hillyer). — *Intorno a due singolari oggetti cerimoniali litici dall'America australe, cioè una grossa accetta votiva (Pillan toki) della Patagonia ed uno scettro dall'Araucania, conservati nella mia collezione.* Archivio per l'Antropologia e la Etnologia. Florence, t. XXXIII, 1903, p. 439-446, in-8°.

134. Giglioli (Enrico Hillyer). — *Hafted cooper implements from Peru.* Man. Londres, t. IV, 1904, n° 52, p. 81-82, gr. in-8°. [G. 24971.]

135. Gilder (Robert F.). — *Excavation of earth-lodge ruins in eastern Nebraska.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. XI, 1909, p. 56-79, in-8°. [P. 1037.]

136. Girard de Rialle. — *De l'âge de la pierre au Chili.* Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, 5e série, t. III, 1902, p. 644-648. [8° T46. 157.]

137. Goddard (Pliny Earle). — *Life and culture of the Hupa.* University of California Publications : American Archaeology and Ethnology. Berkeley, t. I, 1903-1904, p. 1-88, gr. in-8°. [4° P. 1148.]

137 *bis*. Goeldi (Emilio Augusto). — *Excavações archeologicas em 1895 executadas pelo Museu paraense no littoral da Guyana brazileira entre Oyapock e Amazonas.* Memorias do Museu Goeldi (Museu paraense) de Historia natural e Ethnographia, I. Pará, 1905, 45 p., in-4°.

138. Gómara (Francisco Lopez de). — *Primera parte de la historia general de las Indias.* Biblioteca de autores españoles, t. XXII : Historiadores primitivos de Indias, t. I. Madrid, 1852, p. 157-294, gr. in-8°. [P. Angrand 321.]

139. Gonzalez Suarez (Federico). — *Estudio histórico sobre los Cañaris, antiguos habitantes de la provincia del Azuay en la República del Ecuador.* Quito, 1878, in-4°.

140. Gonzalez Suarez (Federico). — *Historia general de la República del Ecuador.* Quito, 7 vol. et un atlas archéologique, 1890-1903, in-8°. [4° Pl. 31.]

141. Gonzalez Suarez (Federico). — *Prehistoria ecuatoriana. Ligeras reflexiones sobre las razas indígenas, que poblaban antiguamente el territorio actual de la República del Ecuador.* Quito, 1904, in-4°.

142. Gonzalez Suarez (Federico). — *Los aborígenes de Imbabura y del Carchi. Investigaciones arqueológicas sobre los antiguos pobladores de las provincias del Carchi y de Imbabura en la República del Ecuador* (avec un atlas archéologique). Quito, 1910, in-8°.

143. Gordon (George Byron). — *Researches in the Ulua valley, Honduras.* Memoirs of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard University. Cambridge, t. I, 1896-1902, p. 97-136. [Fol. P. 1092.]

144. Guevará (Tomas) et Oyarzún (Aureliano). — *El tabaco y las pipas prehispanas en Chile.* Actas del XVIIe Congreso internacional de Americanistas. Sesión de Buenos Aires, 17-23 de mayo de 1910. Buenos Aires, 1912, p. 414-437, in-8°. [4° P. 639.]

145. Guevara (Tomas). — *Folklore araucano. Refranes, cuentos, cantos, procedimientos industriales, costumbres prehispanas.* Santiago de Chile, 1911, in-8°.

146. Guillemin-Tarayre (E.). — *Rapport sur l'exploration minéralogique des régions mexicaines.* Archives de la Commission scientifique du Mexique. Paris, t. III, 1867, p. 173-470, in-8°. [P. Angrand 627.]

147. Gumilla (Padre Joseph). — *El Orinoco ilustrado, y defendido; Historia natural, civil, y geographica de este gran rio y de sus caudalosas vertientes.* 2e édition. Madrid, 2 vol, 1745. [4° Ol. 930.]

148. Habel (S.). — *The sculpture of Santa Lucia Cosumalwhuapa in Guatemala, with an account of travels in Central America and on the western coast of South America.* Smithsonian Contributions to knowledge. Washington, t. XXII, 1880, Article III, 53 p., in-4°. [R. 5764.]

149. Hamy (E. T.). — *La collection d'Ambras au Musée du Belvédère, à Vienne.* Revue d'Ethnographie. Paris, t. III, 1884, p. 84-88. [8° G. 1331.]

150. Hamy (E. T.). — *Le tombeau de Los tres Molinos, près Guano (Équateur).* Revue d'Ethnographie. Paris, t. III, 1884, p, 155-156 (1). [8° G. 1331.]

151. Hamy (E. T.). — *Les aquarelles archéologiques de M. Guesde, de La Pointe à Pitre.* Decades americanae. Mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaines. Paris, 1re et 2e décades, p. 156-160. [8° P. 769. A.]

152. Hamy (E. T.). — *Galerie américaine du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.* Paris, 1897. [Gr. fol. P. 1010.]

153. Hamy (E. T.). — *Deux pierres d'éclair (pedras de corisco), de l'État de Minas-Geraës, Brésil.* Journal de la Société des américanistes de Paris, nouvelle série, t. II, 1905, p. 323-325, gr. in-8°. [P. 1001.]

154. Harrington (M. R.). — *Some unusual Iroquois specimens.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. XI, 1909, p. 85-91, in-8°. [P. 1037.]

155. Hartman (C. V.). — *Archaeological researches in Costa Rica.* Stockholm, 1901, gr. in-8°. [Fol. Pi. 49.]

156. Hartman (C. V.). — *Archeological researches on the Pacific coast of Costa Rica,* t. I. Memoirs of the Carnegie Museum. Pittsburgh, t. III, n° 1, 1907, in-4°.

157. Hartt (Carlos Frederico). — *Descripção dos objetos de pedra de origem indigena conservados no Museu nacional.* Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro, t. I, 1876, p. 45-53. [4° S. 398.]

157 *bis.* Haseman (J. D.). — *Some notes of the Pawumwa Indians of South America.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. XIV, 1912, p. 333-349, in-8°. [P. 1037.]

---

(1) Article réimprimé dans : *Decades americanae. Mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaines.* Paris, 1re et 2e décades, p. 27-28. [8° P. 769. A.]

158. Heger (Franz). — *Aus den Sammlungen der anthropologisch-ethnographischen Abtheilung des k. k. naturhistorischen Hofmuseums in Wien.* Mittheilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien. Vienne, t. IX, 1880, p. 132-142, in-8°. [G. 26736.]

159. Heger. — *Sur quelques objets archéologiques du Mexique et de l'Amérique du Sud.* Congrès international des Américanistes, Compte rendu de la 7e session, Berlin, 1888. Berlin, 1900, p. 93-97, in-8°. [P. 639.]

160. Henderson (John G.). — *Aboriginal remains near Naples, Ill.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1882. Washington, 1884, p. 686-721. [8° R. 72.]

161. Henshaw (Henry W.). — *Perforated stones from California.* Smithsonian Institution. Bureau of Ethnology, Bulletin 2. Washington, 1887. [8° Pb. 4467.]

161 *bis*. Herndon (Wm. Lewis) et Gibbon (Lardner). — *Exploration of the valley of the Amazon, made under direction of the Navy department.* Executive documents printed by order of the House of Representatives during the first session of the thirty-third Congress. Washington, t. IX, 1854, in-8°. [Pb. 805.]

162. Herrera (Antonio de). — *Descripción de las Indias ocidentales.* Madrid, 1601 [annexe au t. IV de 163].

163. Herrera (Antonio de). — *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas i tierra firme del Mar Oceano.* Madrid, 4 vol., t. I, 1601, t. II, 1601, t. III, 1615, t. IV, 1615. [Fol. Ol.498.]

164. Heuzey (L.). — *Le trésor de Cuenca.* Gazette des Beaux-Arts. Paris, 12e année, 2e période, t. IV, 1870, p. 113-127, gr. in-8°. [V. 1928; Ln. 30; P. Angrand 360.]

165. Hewett (Edgar L.). — *Antiquities of the Jemez plateau, New Mexico.* Smithsonian Institution. Bureau of american Ethnology, Bulletin 32. Washington, 1906. [8° Pb. 808 (59, I, 60); 8° Pb. 4247.]

166. Hewett (Edgar L.). — *Les communautés anciennes dans le désert américain.* Genève, 1908. [4° Θ Gen. lettres. I.]

167. Hintze (Carl). — *Handbuch der Mineralogie.* Leipzig, 2 vol., t. II, 1897, p. 1289. [8° S. 13571.]

168. Hochstetter (Ferdinand von). — *Ueber mexikanische Reliquien aus der Zeit Montezuma's in der k. k. Ambraser Sammlung.* Denkschriften der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Classe. Vienne, t. XXXV, 1885, p. 83-104, in-fol. [R. 620.]

168 *bis*. Holmes (William Henry). — *Art in shell of the ancient Americans.* Second annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1880-1881. Washington, 1883, p. 179-305, gr. in-8°. [P. 707.]

169. Holmes (William Henry). — *Illustrated catalogue of a portion of the collections made by the Bureau of Ethnology during the field season of 1881.* Third annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1881-1882. Washington, 1884, p. 427-510, gr. in-8°. [P. 707.]

170. Holmes (William Henry). — *Pottery of the ancient Pueblos.* Fourth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1882-1883. Washington, 1886, p. 257-360, gr. in-8°. [P. 707.]

171. Holmes (William Henry). — *Ancient pottery of the Mississippi valley.* Fourth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1882-1883. Washington, 1886, p. 361-436, gr. in-8°. [P. 707.]

172. Holmes (William Henry). — *Origin and development of form and ornament in ceramic art.* Fourth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1882-1883. Washington, 1886, p. 437-465, gr. in-8°. [P. 707.]

173. Holmes (William Henry). — *Ancient art of the Province of Chiriqui, Colombia.* Sixth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1884-1885. Washington, 1888, p. 3-187, gr. in-8°. [P. 707.]

173 *bis.* Holmes (William Henry). — *Textile fabrics of ancient Peru.* Smithsonian Institution. Bureau of Ethnology, Bulletin 7. Washington, 1889. [8° Pn. 296.]

173 *ter.* Holmes (William Henry). — *Prehistoric textile art of eastern United States.* Thirteenth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1891-1892. Washington, 1896, p. 3-46, gr. in-8°. [P. 707.]

174. Holmes (William Henry). — *Stone implements of the Potomac-Chesapeake tidewater Province.* Fifteenth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1893-1894. Washington, 1897, p. 3-152, gr. in-8°. [P. 707.]

175. Holmes (William Henry). — *Aboriginal pottery of the eastern United States.* Twentieth annual Report of the Bureau of american Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1898-1899. Washington, 1903, p. 1-237, gr. in-8°. [P. 707.]

176. Holmes (William Henry). — *Preliminary revision of the evidence relating to auriferous gravel man in California. First paper.* American Anthropologist. New York, new series, t. I, 1899, p. 107-121, in-8°. [P. 1037.]

177. Holmes (William Henry). — *Preliminary revision of the evidence relating to auriferous gravel man in California. Second paper.* American Anthropologist. New York, new series, t. I, 1899, p. 614-645, in-8°. [P. 1037.]

178. Holmes (William Henry). — *Review of the evidence relating to auriferous gravel man in California.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1899. Washington, 1901, p. 419-472. [8° R. 72.]

179. Holmes (William Henry). — *Anthropological studies in California.* Annual Report of

the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1900. Report of the U. S. national Museum. Washington, 1902, p. 155-187. [8° R. 72.]

180. Holmes (William Henry). — *Aboriginal shell-heaps of the middle Atlantic tidewater region.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. IX, 1907, p. 113-128, in-8°. [P. 1037.]

181. Holmes (William Henry). — *The tomahawk.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. X, 1908, p. 264-276, in-8°. [P. 1037.]

181 *bis.* Homsher (G. W.). — *The Glidwell mound, Franklin county, Indiana.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1882. Washington, 1884, p. 721-728. [8° R. 72.]

181 *ter.* Hough (Walter). — *The ancient Central and South American pottery, in the Columbian historical Exposition at Madrid, in 1892.* Report of the United States commission to the Columbian historical Exposition at Madrid, 1892-1893. Washington, 1895, p. 339-365, in-8°. [Pb. 805 (53, III, 31).]

182. Hough (Walter). — *Archeological field work in northeastern Arizona. The Museum-Gates expedition of 1901.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1901. Report of the U. S. national Museum. Washington, 1903, p. 279-358. [8° R. 72.]

183. Hough (Walter). — *Antiquities of the Upper Gila and Salt river valleys in Arizona and New Mexico.* Smithsonian Institution. Bureau of american Ethnology, Bulletin 35. Washington, 1907. [8° Pb. 808 (59, II, 107); 8° Pb. 4247.]

184. Hrdlička (Aleš). — *Some results of recent anthropological exploration in Peru.* Smithsonian miscellaneous Collections. Washington, t. LVI, n° 16, 1911, in-8°. [R. 16054 (56).]

185. Humboldt (Alexandre de). — *Vue des Cordillères, et monumens des peuples de l'Amérique.* Paris, 1 vol. et 1 atlas, 1810, gr. in-fol.

186. Hutchinson (Thomas J.). — *Two years in Peru, with exploration of its antiquities.* Londres, 2 vol., 1873, in-8°. [P. Angrand 1034-1035.]

187. Hyades (P.) et Deniker (J.). — *Mission scientifique du Cap Horn, 1882-1883;* t. VII: *Anthropologie, Ethnographie.* Paris, 1891. [4° R. 527.]

188. Ihering (H. von). — *Die Verbreitung der Ankeraexte in Brasilien.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XX, 1888. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (217)-(221), gr. in-8°. [G. 6911.]

189. Ihering (H. von). — *Zur Urgeschichte von Uruguay.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXI, 1889. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (655)-(659), gr. in-8°. [G. 6911.]

189 *bis.* Ihering (H. von). — *Bemerkungen zur Urgeschichte von Rio Grande do Sul, zu-*

mal über die Caximbos. Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXV, 1893. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgesehichte, p. (189)-(196), gr. in-8°. [G. 6911.]

190. Ihering (H. von). — *A civilisação prehistorica do Brazil meridional.* Revista do Museu paulista. S. Paulo, t. I, 1895, p. 33-159. [8° S. 10055.]

191. Ihering (H. von). — *Archeologia comparativa do Brazil.* Revista do Museu paulista. S. Paulo, t. VI, 1904, p. 519-583. [8° S. 10055.]

192. Im Thurn (Everard F.). — *Among the Indians of Guiana, being sketches chiefly anthropologic from the interior of British Guiana.* Londres, 1883, in-8°. [Nt. 1887.]

193. Im Thurn (Everard F.). — *Notes on West Indian stone-implements.* Timehri, being the Journal of the royal agricultural and commercial Society of British Guiana. Demerara, t. I, 1882, p. 257-271 ; t. II, 1883, p. 252-264 ; t. III, 1884, p. 103-137. [8° S. 7350.]

194. *Información de las idolatrías de los Incas é Indios y de como se enterraban, etc....* Colección de documentos inéditos... del Archivo de Indias. Madrid, t. XXI, 1874, p. 131-220, in-8°. [Ol. 971.]

195. *Informaciones acerca del Señorío y Gobierno de los Ingas, hechas por mandado de Don Francisco de Toledo, virey del Perú, 1570-1572.* Colección de libros españoles raros ó curiosos. Madrid, t. XVI, 1882, p. 177-259, in-32. [8° Z. 451.]

196. Jerez (Francisco de). — *Verdadera relación de la conquista del Perú y provincia del Cuzco, llamada la Nueva-Castilla, conquistada por Francisco Pizarro.* Biblioteca de autores españoles, t. XXVI : Historiadores primitivos de Indias, t. II. Madrid, 1853, p. 319-348, gr. in-8°. [P. Angrand 322.]

196 *bis.* Jijón y Caamaño (J.). — *Estudios de prehistoria americana. I. El tesoro de Itschimbia (Quito, Ecuador).* Londres, 1912? [4° P. 1314.]

197. Jiménez de la Espada (Máreos). — *Del Hombre blanco y signo de la cruz precolombianos en el Perú.* Congrès international des Américanistes, Compte rendu de la 3e session, Bruxelles, 1879. Bruxelles et Leipzig, t. I, p. 526-651, in-8°. [P. 639.]

198. Jiménez de la Espada (Máreos). — *Descripción del palacio del Callo.* Congrès international des Américanistes, 4e session, Madrid, 1881. Madrid, 2 vol., 1882-1883, t. II, p. 150-162, in-8°. [P. 639.]

198 *bis.* Joest (W.). — *Ethnographisches und Verwandtes aus Guyana.* Supplément à Archives internationales d'Ethnographie. Leide, t. V, 1892 (1893), 102 p. [Fol. G. 96.]

199. Jones (Charles C.). — *Antiquities of the Southern Indians, particularly of the Georgia tribes.* New York, 1873, in-8°. [Pb. 1294.]

200. Jones (Joseph). *Explorations of the aboriginal remains of Tennessee.* Smithsonian Contributions to knowledge. Washington, t. XXII, 1880, Article II, 171 p., in-4°. [R. 5764.]

200 *bis*. Joyce (Thomas A.). — *South American archaeology, an introduction to the archaeology of the South American continent with special reference to the early history of Peru.* Londres, 1912, in-8°. [4° P. 1274.]

201. Juan (Jorge) et Ulloa (Antonio de). — *Relación histórica del viaje a la América meridional hecho de orden de S. Mag. para medir algunos grados de meridiano terrestre y venir por ellos en conocimiento de la verdadera figura y magnitud de la tierra, con otras varias observaciones astronómicas y phisicas.* Madrid, 5 vol., 1748, in-4°. [P. Angrand 366-370.]

201 *bis*. Kate (H. ten). — *Beitrag zur Ethnographie von Surinam.* Archives internationales d'Ethnographie. Leide, t. I, 1888, p. 223-227. [Fol. G. 96.]

202. Kate (H. ten). — *On West Indian stone implements, and other indian relics.* Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië. 'S Gravenhage, t. XXXVIII (5e série, t. IV), 1889, p. 153-160. [8° M. 228.]

203. Kate (H. ten). — *Zuñi fetiches.* Archives internationales d'Ethnographie. Leide, t. III, 1890, p. 118-119. [Fol. G. 96.]

203 *bis*. Katzer (Friedrich). — *Zur Ethnographie des rio Tapajós.* Globus. Braunschweig, t. LXXIX, 1901, p. 37-41. [4° G. 30.]

204. Knight (Edward H.). — *A study of the savage weapons at the centennial exhibition, Philadelphia, 1876.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1879. Washington, 1880, p. 213-297. [8° R. 72.]

205. Koch-Grünberg (Theodor). — *Les Indiens Ouitotos. Étude linguistique.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. III, 1906, p. 157-189, gr. in-8°. [P. 1001.]

206. Koch-Grünberg (Theodor). — *Zwei Jahre unter den Indianern.* Berlin, 2 vol., 1908-1909. [4° Px. 613.]

207. Koenigswald (Gustav von). — *Die indianischen Muschelberge in Südbrasilien.* Globus. Braunschweig, t. LXXXVII, 1905, p. 341-347. [4° G. 30.]

208. Krause (F.). — *Schleudervorrichtungen für Wurfwaffen.* Archives internationales d'Ethnographie. Leide, t. XV, 1902, p. 121-155. [Fol. G. 96.]

209. Kunert (A.). — *Rio-grandenser Alterthümer.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXII, 1890. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (31)-(37), gr. in-8°. [G. 6911.]

210. Kunert (A.). — *Das Alter der im Gebiete des rio Cahy und Forromecco gefundenen Steinwaffen.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXIII, 1891. Verhandlungen der

berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (339)-(345), gr. in-8°. [G. 6911.]

211. Kunert (A.). — *Caximbos in Süd-Brasilien.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXIII, 1891. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (695)-(698), gr. in-8°. [G. 6911.]

212. Kunz (George F.). — *On gold and silver ornaments from mounds of Florida.* The american antiquarian and oriental Journal. Chicago, t. IX, 1887, p. 219-227, in-8°.

213. Kunz (George F.). — *Gold ornaments from United States of Colombia.* The american antiquarian and oriental Journal. Chicago, t. IX, 1887, p. 267-270, in-8.

214. Lacroix (A.). — *Dumortièrite de l'Équateur.* Bulletin de la Société française de Minéralogie. Paris, t. XXXIV, 1911, p. 57-60. [8° S. 1473.]

215. Lafone-Quevedo (Samuel A.). — *Notas arqueológicas apropósito de un objeto de arte indígena.* Anales del Museo de La Plata, 1890-1891: Materiales para la historia física y moral del continente sud-americano, Sección de arqueología, I, 1890, 13 p., in-fol. [Pq. 519.]

215 *bis.* Lafone-Quevedo (Samuel A.). — *Catálogo descriptivo é ilustrado de las huacas de Chañar-Yaco (Provincia de Catamarca).* Revista del Museo de La Plata, t. III, 1892, p. 33-63, gr. in-8°.

216. Lafone-Quevedo (Samuel A.). — *Viaje arqueológico en la región de Andalgalá.* Revista del Museo de La Plata, t. XII, 1906, p. 75-110, gr. in-8°.

217. Lafone-Quevedo (Samuel A.). — *Tipos de alfarería en la región diaguito-calchaquí.* Revista del Museo de La Plata, t. XV (2e série, t. II), 1908, p. 295-395, gr. in-8°.

218. Landa (Diego de). — *Relación de las cosas de Yucatán.* Collection de documents dans les langues indigènes pour servir à l'étude de l'histoire et de la philologie de l'Amérique ancienne. Paris, t. III, 1864, gr. in-8°. [P. 445.]

219. Lapham (I. A.). — *The antiquities of Wisconsin as surveyed and described.* Smithsonian Contributions to knowledge. Washington, t. VII, 1855, Article IV, XII-95 p., in-4°. [R. 5764.]

220. Latcham (Ricardo E.). — *Arqueología chilena. Diversos tipos de insignia lítica hallados en territorio chileno.* Anales del Museo nacional de Buenos Aires, t. XX (3e série, t. XIII), 1911, p. 131-146, gr. in-8°. [Pq. 519.]

221. Latcham (Ricardo E.). — *El comercio precolombiano en Chile i otros paises de América.* Santiago de Chile, 1909, in-8°.

222. Latcham (Ricardo E.). — *Los Changos de las costas de Chile.* (Mémoire présenté au Congrès scientifique international de Buenos Aires, juillet 1910.) Santiago de Chile, 1910, in-8°.

223. Leemans (C.). — *Description de quelques antiquités américaines conservées dans le Musée royal néerlandais d'antiquités, à Leide.* Congrès international des Américanistes, Compte rendu de la seconde session, Luxembourg, 1877. Luxembourg et Paris, 1878, t. II, p. 283-302. [8° P. 639.]

224. Leemans (C.). — *Antiquités américaines récemment acquises pour le Musée royal néerlandais d'antiquités à Leide.* Congrès international des Américanistes, Compte rendu de la 3e session, Bruxelles, 1879. Bruxelles et Leipzig, t. I, p. 657-675. [8° P. 639.]

225. Leemans (C.). — *Altertümer von Curaçao, Bonaire und Aruba.* Mittheilungen aus dem niederl. Reichsmuseum für Völkerkunde. Haarlem, série II, n° 9, 1904, p. 7-17, in-4°.

226. Lehmann (Walter). — *Ergebnisse einer Forschungsreise in Mittel-Amerika und México, 1907-1909.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XLII, 1910, p. 687-749, gr. in-8°. [G. 6911.]

227. Lehmann-Nitsche (Robert). — *Los « morteros » de Capilla del Monte (Córdoba). Contribución á la arqueología argentina.* Revista del Museo de La Plata, t. XI, 1904, p. 215-221, gr. in-8°.

228. Lehmann-Nitsche (Robert). — *Catálogo de las antigüedades de la provincia de Jujuy conservadas en el Museo de La Plata.* Revista del Museo de La Plata, t. XI, 1904, p. 73-120, gr. in-8°.

229. Lehmann-Nitsche (Robert). — *Clavas cefalomorfas de piedra procedentes de Chile y de la Argentina.* Revista del Museo de La Plata, t. XVI (2e série, t. III), 1909, p. 150-170, gr. in-8°.

230. Lehmann-Nitsche (Robert). — *Hachas y placas para ceremonias procedentes de Patagonia.* Revista del Museo de La Plata, t. XVI (2e série, t. III), 1909, p. 204-240, gr. in-8°.

231. Lejeal (Léon). — *La collection de M. de Sartiges et les « aryballes » péruviens du Musée ethnographique du Trocadéro.* International Congress of Americanists, thirteenth session held in New York in 1902. Easton, 1905, p. 75-83, gr. in-8°.

232. Lenz (Rodolfo). — *Estudios araucanos; Materiales para el estudio de la lengua, la literatura i las costumbres de los Indios Mapuche o Araucanos.* Santiago de Chile, 1895-1897 (Études publiées dans les Anales de la Universidad de Chile, t. XCVII), in-8°. [Pp. 209.]

233. Lobato (Juan G. N.). — *Arte y diccionario qquechua-español, correjido y aumentado por los RR. PP. Redentoristas al que en 1608 publicó el Rvdo P. Diego González de Holguín S. J. en esta ciudad de Los Reyes.* Lima, 1901, in-8°.

234. Löfgren (Alberto). — *Contribuições para a archeologia paulista. Os sambaquis de S. Paulo.* Boletim da Commissão geographica e geologica do Estado de S. Paulo. S. Paulo, n° 9, 1893. [8° Px. 454.]

234 *bis*. Longpérier (Adrien de). — *Notice des monuments exposés dans la salle des antiquités américaines (Mexique et Pérou) au Musée du Louvre*. Paris, 1850, in-16.

234 *ter*. López (Vicente Fidel). — *Les races aryennes du Pérou; leur langue, leur religion, leur histoire*. Paris, 1871, in-8°. [P. Angrand. 1092; P. 457.]

235. Lowie (Robert H.). — *Notes concerning new collections*. Antropological Papers of the american Museum of natural History. New York, t. IV, 1910, p. 269-329, in-8°.

235 *bis*. Lumholtz (Carl). — *Symbolism of the Huichol Indians*. Memoirs of the american Museum of natural History. New York, t. III (Anthropology, t. II), 1900, p. 1-228. [Fol. S. 782.]

236. Lumholtz (Carl). — *El México desconocido*. (Traduction espagnole de Balbino Dávalos.) New York, 2 vol., 1904, in-8°. [Édit. anglaise : Pd. 790.]

236 *bis*. Lupo (Michele del). — *Contributo agli studii di antropologia dell'America*. Archivio per l'Antropologia e la Etnologia. Florence, t. XXIX, 1899, p. 55-69, in-8°.

236 *ter*. Maccurdy (George Grant). — *A study of Chiriquian antiquities*. Memoirs of the Connecticut Academy of Arts and Sciences. New-Haven, Conn., t. III, 1911. [4° R. 2410.]

237. Maldonado (Pedro). — *Carta de la Provincia de Quito y de sus adyacentes, sacada a luz por orden y a expensas de Su Majestad*. 1750.

238. Mallery (Garrick). — *Picture-writing of the american Indians*. Tenth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1888-1889. Washington, 1893, p. 3-822, gr. in-8°. [P. 707.]

239. Marcano (G.). — *Ethnographie précolombienne du Vénézuela*. Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, 2e série, t. IV, 1893, p. 1-86, 99-218. [8° T46. 175.]

239 *bis*. Marcou. — *Marteaux en pierre d'Amérique*. Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme. Paris, t. II, 1866, p. 401, in-8°. [Inv. G. 26413.]

240. Markham (Clements R.). — *On crystal quartz cutting instruments of the ancient inhabitants of Chanduy (near Guayaquil in South America), found by Mr. Spruce*. Journal of the anthropological Society of London. Londres, t. II, 1864, p. lvii-lx, in-8°. [G. 24964.]

241. Martinez (Augusto N.). — *Vestigios del hombre cuaternario en la región interandina*. El Grito del Pueblo. Guayaquil, 19 août 1901.

242. Mason (Otis T.). — *The Latimer collection of antiquities from Porto-Rico in the national Museum at Washington, D. C.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1876. Washington, 1877, p. 372-393. [8° R. 72.]

243. Mason (Otis T.). — *The Guesde collection of antiquities in Pointe-à-Pitre, Guade-*

loupe, West Indies. Annual report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1884. Washington, 1885, p. 731-837. [8° R. 72.]

244. Mason (Otis T.). — *The ulu, or woman's knife, of the Eskimo.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1890. Report of the U. S. national Museum. Washington, 1891, p. 411-416. [8° R. 72.]

245. Matovelle (Julio). — *Las ruinas de Tomebamba.* La Luciernaga, publicación literaria del Liceo del Azuay. Cuenca, t. I, n°s 3, 5, 1876.

246. Matthews (Washington). — *The human bones of the Hemenway collection in the United States Army medical Museum at Washington.* Memoirs of the national Academy of Sciences. Washington, t. VI, 1893, p. 139-286. [4° R. 585.]

246 *bis.* Medina (José Toribio). — *Monedas usadas por los Indios de América al tiempo del descubrimiento según los antiguos documentos y cronistas españoles.* Actas del XVII° Congreso internacional de Americanistas, Sesión de Buenos Aires, 17-23 de mayo de 1910. Buenos Aires, 1912, p. 556-567, in-8°. [4° P. 639.]

247. Medina (José Toribio). — *Los aborijenes de Chile.* Santiago, 1882, in-4°. [Pp. 172.]

247 *bis.* Mercer (Henry C.). — *The hill-caves of Yucatan; a search for evidence of man's antiquity in the caverns of Central America.* Philadelphia, 1896, in-8°.

247 *ter.* Metz (C. L.) et Putnam (F. W.). — *Explorations in Ohio.* Reports of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, 1880-1886. Cambridge, t. III, 1887, p. 449-466, in-8°.

248. Meyer (A. B.) et Uhle (M.). — *Seltene Waffen aus Afrika, Asien und Amerika.* Königliches ethnographisches Museum zu Dresden. Leipzig, t. V, 1885. [Fol. G. 40 (5).]

249. Meyer (Hans). — *In den Hoch-Anden von Ecuador.* Berlin, 1907. [4° Pl. 48.]

250. Mochi (Aldobrandino). — *I popoli dell' Uaupé e la famiglia etnica Miranhà.* Archivio per l'Antropologia e la Etnologia. Florence, t. XXXII, 1902, p. 437-541; t. XXXIII, 1903, p. 97-130, in-8°.

251. Molina (Christoval de). — *An account of the fables and rites of the Yncas.* (Traduction par Cl. R. Markham d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid.) Narratives of the rites and laws of the Yncas. Hakluyt Society, n° 48. Londres, 1873, in-8°. [Réserve. G. 2727.]

252. Montesinos (El licenciado D. Fernando). — *Memorias antiguas historiales y políticas del Perú.* Colección de libros españoles raros ó curiosos. Madrid, t. XVI, 1882, p. I-XXXII, 1-176, in-16. [8° Z. 451.]

253. Montgomery (Henry). — *Prehistoric man in Manitoba and Saskatchewan.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. X, 1908, p. 33-40, in-8°. [P. 1037.]

254. Moore (Clarence B.). — *Certain sand mounds of the St. Johns river, Florida.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. X, 1894-1896, part I, p. 5-103; part II, p. 129-246, gr. in-4°.

255. Moore (Clarence B.). — *Certain river mounds of Duval county, Florida.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. X, 1894-1896, p. 448-502, gr. in-4°.

256. Moore (Clarence B.). — *Certain sand mounds of the Ocklawaha river, Florida.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. X, 1894-1896, p. 518-543, gr. in-4°.

257. Moore (Clarence B.). — *Certain aboriginal mounds of the Georgia coast.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. XI, 1897-1901, p. 5-138, gr. in-4°.

258. Moore (Clarence B.). — *Certain aboriginal mounds of the Altamaha river.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. XI, 1897-1901, p. 174-184, gr. in-4°.

259. Moore (Clarence B.). — *Certain aboriginal remains of the Alabama river.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. XI, 1897-1901, p. 289-348, gr. in-4°.

260. Moore (Clarence B.). — *Certain antiquities of the Florida west-coast.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. XI, 1897-1901, p. 351-394, gr. in-4°.

261. Moore (Clarence B.). — *Certain aboriginal remains of the northwest Florida coast.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. XI, 1897-1901, p. 421-497; t. XII, 1902-1904, p. 123-358, gr. in-4°.

262. Moore (Clarence B.). — *Certain aboriginal mounds of the Florida central west coast.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. XII, 1902-1904, p. 359-438, gr. in-4°.

263. Moore (Clarence B.). — *Sheet-cooper from the mounds is not necessarily of european origin.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. V, 1903, p. 27-49, in-8°. [P. 1037.]

264. Moore (Clarence B.). — *The so-called « hoe-shaped implement ».* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. V, 1903, p. 498-502, in-8°. [P. 1037.]

265. Moore (Clarence B.). — *Certain aboriginal remains of the Black Warrior river.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. XIII, 1905-1908, p. 121-244, gr. in-4°.

266. Moore (Clarence B.). — *Moundville revisited.* Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. XIII, 1905-1908, p. 337-405, gr. in-4°.

266 *bis*. Moore (Clarence B.). — *Crystal river revisited*. Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. XIII, 1905-1908, p. 406-425, gr. in-4°.

267. Moore (Clarence B.). — *Certain mounds of Arkansas and of Mississippi*. Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. XIII, 1905-1908, Part I : *Mounds and cemeteries of the Lower Arkansas river*, p. 479-557 ; Part II : *Mounds of the Lower Yazoo and Lower Sunflower rivers, Mississippi*, p. 564-592 ; Part III : *The Blum mounds, Mississippi*, p. 593-600, gr. in-4°.

268. Moore (Clarence B.). — *Antiquities of the Ouachita valley*. Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. XIV, 1909-1912, p. 5-170, gr. in-4°.

269. Moore (Clarence B.). — *Antiquities of the St. Francis, White, and Black rivers, Arkansas*. Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. XIV, 1909-1912, p. 253-364, gr. in-4°.

269 *bis*. Moore (Clarence B.). — *Some aboriginal sites on Mississippi river*. Journal of the Academy of natural Sciences of Philadelphia, second series, t. XIV, 1909-1912, p. 365-480, gr. in-4°.

270. Moorehead (Warren King). — *The bird-stone ceremonial; being an account of some singular prehistoric artifacts found in the United States and Canada*. Saranac Lake, 1899, 31 p. [4° P. 1056.]

271. Moorehead (Warren King). — *Excavations in New-Mexico*. Phillips Academy, Andover, Massachusetts, Department of Archaeology, Bulletin III, 1906, p. 33-53, in-8°.

272. Moorehead (Warren King). — *Explorations at the mouth of the Wabash*. Phillips Academy, Andover, Massachusetts, Department of Archaeology, Bulletin III, 1906, p. 54-88, in-8°.

273. Moorehead (Warren King). — *Field work in Arizona*. Phillips Academy, Andover, Massachusetts, Department of Archaeology, Bulletin III, 1906, p. 89-97, in-8°.

274. Moorehead (Warren King). — *The stone age in North America*. Boston et New York, 2 vol., 1910, in-8°. [Édit. angl. : 4° P. 1236.]

275. Moreno (François P.). — *Description des cimetières et paraderos préhistoriques de Patagonie*. Revue d'Anthropologie. Paris, t. III, 1874, p. 72-90, in-8°. [T³⁴. 16.]

276. Moreno (Francisco P.). — *Exploración arqueológica de la Provincia de Catamarca*. Revista del Museo de La Plata, t. I, 1890-1891, p. 201-221, gr. in-8°.

277. Morley (Sylvanius G.). — *The excavation of the Cannonball ruins in southwestern Colorado*. American Anthropologist. Lancaster, new series, t. X, 1908, p. 596-610, in-8°. [P. 1037.]

277 *bis*. Motolinia (Fray Toribio de). — *Memoriales de —, manúscrito de la colección del Señor Don Joaquin García Icazbalceta*. Publícalo por primera vez su hijo Luis García Pimentel. Méjico, 1903, in-8°. [8° Pd. 803.]

278. Nadaillac (de). — *Les outils en cuivre du Mexique.* La Nature. Paris, t. XXI, 1883, p. 67-70. [4° R. 45.]

278 *bis*. Nadaillac (de). — *L'Amérique préhistorique.* Paris, 1883, in-8°. [P. 716.]

279. Nelson (Edward William). — *The Eskimo about Bering strait.* Eighteenth annual Report of the Bureau of american Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1896-1897. Washington, Part I, 1899, p. 3-518, gr. in-8°. [P. 707.]

280. Netto (Ladislau). — *Apontamentos sobre os tembetás (adornos labiaes de pedra) da collecção archeologica do Museu nacional.* Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro, t. II, 1877, p. 105-164. [4° S. 398.]

281. Netto (Ladislau). — *Investigações sobre a archeologia brazileira.* Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro, t. VI, 1885, p. 257-555. [4° S. 398.]

282. Niblack (Albert P.). — *The coast Indians of southern Alaska and northern British Columbia.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1888. Report of the U. S. national Museum. Washington, 1890, p. 231-386. [8° R. 72.]

283. Nordenskiöld (Erland). — *Präcolumbische Salzgewinnung in Puna de Jujuy.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXXIV, 1902. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (336)-(341), gr. in-8°. [G. 6911.]

284. Nordenskiold (Erland). — *Präcolumbische Wohn- und Begräbnissplätze an der Südwestgrenze von Chaco.* Kungliga svenska Vetenskaps-academiens handlingar. Stockholm, t. XXXVI, 1902-1903, n° 7, in-4°. [R. 5193.[

285. Nordenskiöld (Erland). — *Beiträge zur Kenntnis einiger Indianer-stämme des Rio Madre de Dios-Gebietes.* Ymer. Stockholm, 25e année, 1905, p. 265-312, in-8°.

286. Nordenskiöld (Erland). — *Ethnographische und archäologische Forschungen im Grenzgebiet zwischen Peru und Bolivia, 1904-1905.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXXVIII, 1906, p. 80-99, gr. in-8°. [G. 6911.]

287. Nordenskiöld (Erland). — *Arkeologiska undersökningar i Perus och Bolivias gränstrakter, 1904-1905.* Kungliga svenska Vetenskaps-akademiens handlingar. Uppsala et Stockholm, t. XLII, 1906, n° 2, 66 p., in-4°. [R. 5193.]

288. Nordenskiöld (Erland). — *Recettes magiques et médicales du Pérou et de la Bolivie.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. IV, 1907, p. 153-174, gr. in-8°. [P. 1001.]

288 *bis*. Nordenskiöld (Erland). — *Südamerikanische Rauchpfeifen.* Globus. Braunschweig, t. XCIII, 1908, p. 293-298. [4° G. 30.]

289. Nordenskiöld (Erland). — *Sind die Tapiete ein guaranisierter Chacostamm?* Globus. Braunschweig, t. XCVIII, 1910, p. 181-186. [4° G. 30.]

290. Nordenskiöld (Erland). — *Antropogeografiska Studier i östra Bolivia.* Ymer. Stockholm, 1910, p. 275-284, in-8°.

291. Nordenskiöld (Erland). — *Archäologische Forschungen im bolivianischen Flachland.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XLII, 1910, p. 806-822, gr. in-8°. [G. 6911.]

292. Nordenskiöld (Erland). — *Indianlif.* Stockholm, 1910, in-8°. [Édit. allem. : 8° Po. 76.]

292 *bis*. Nordenskiöld (Erland). — *Indianer och Hvita.* Stockholm, 1911, in-8°.

292 *ter*. Nordenskiöld (Erland). — *De Sydamerikanska Indianernas Kulturhistoria.* Stockholm, 1912, in-8°.

293. Nordenskiöld (Gustaf). — *Ruiner af Klippboningar i Mesa Verde's cañons.* Stockholm, 1893, in-fol. [Pb. 3783.]

294. Núñez de Pineda y Bascuñán (Francisco). — *Cautiverio feliz, y razon de las guerras dilatadas de Chile.* Colección de historiadores de Chile y documentos relativos á la historia nacional. Santiago, t. III, 1863, gr. in-8°. [Pp. 131.]

295. Nuttall (Zelia). — *The atlatl or spear-thrower of the ancient Mexicans.* Archaeological and ethnological Papers of the Peabody Museum, Harvard University. Cambridge, t. I, 1888-1904, p. 169-204. [8° P. 1047.]

296. Nutter (Frank H.). — *Mounds on Gideon's farm, near Excelsior, Hennepin county, Minn.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1879. Washington, 1880, p. 422-427. [8° R. 72.]

297. Oliveira Cezar (F. de). — *Datos arqueológicos. Proximidad de Buenos Aires.* Boletín del Instituto geográfico argentino. Buenos Aires, t. XVI, 1895, p. 264-271, gr. in-8°. [4° G. 780.]

297 *bis*. Oppel (A.). — *Die altmexikanischen Mosaiken.* Globus. Braunschweig, t. LXX, 1896, p. 4-13. [4° G. 30.]

298. Orbigny (Alcide d'). — *Voyage dans l'Amérique méridionale.* Paris, 1835-1846, gr. in-4°.

298 *bis*. Ortiguera (Toribio de). — *Jornada del río Marañon con todo lo acaecido en ella, y otras cosas notables dignas de ser sabidas, acaecidas en las Indias occidentales.* Nueva Biblioteca de autores españoles, t. XV : Historiadores de Indias, t. II. Madrid, 1909, p. 305-422, gr. in-8°. [Casier BO. 122.]

299. Osculati (Gaetano). — *Esplorazione delle regioni equatoriali lungo il Napo ed il fiume delle Amazzoni.* 2e édition, Milan. 1854, gr. in-8°. [P. Angrand 400.]

300. Outes (Félix F.). — *La edad de la piedra en Patagonia. Estudio de arqueología comparada.* Anales del Museo nacional de Buenos Aires, série III, t. V, 1905, p. 203-575, gr. in-8°. [4° Pq. 519.]

300 *bis*. Outes (Félix F.). — *Alfarerías del Noroeste argentino.* Anales del Museo de La Plata. Buenos Aires, 2e série, t. I, 1907, p. 5-49. [Fol. V. 5159.]

301. Outes (Félix F.). — *Los tiempos prehistóricos y protohistóricos en la provincia de Córdoba.* Revista del Museo de La Plata, t. XVII (2e série, t. IV), 1910-1911, p. 261-374, gr. in-8°.

302. Oviedo y Valdés (Gonzalo Fernández de). — *Historia general y natural de las Indias, islas, y tierra-firme del mar Océano* (publiée par José Amador de los Rios). Madrid, Imprenta de la real Academia de la Historia, 4 vol., 1851-1855. [Fol. P. 330. B.]

303. Oyarzun (Aureliano). — *Contribución al estudio de la influencia de la civilización peruana sobre los aborijenes de Chile.* Boletín del Museo nacional de Chile, t. II, 1910, p. 3-48, gr. in-8°.

303 *bis.* Oyarzun (Aureliano). — *Los kjoekkenmoeddinger ó conchales de las costas de Melipilla i Casablanca.* Santiago de Chile, 1910, gr. in-8°. [4° Pp. 339.]

304. Pachacuti Yamqui (Joan de Santacruz). — *Relación de antigüedades deste reyno del Pirú.* Tres relaciones de antigüedades peruanas (publiées par le « Ministerio de Fomento »). Madrid, 1879, p. 229-328, in-8°. [P. Angrand 1320.]

305. Paldaof (J. M.). — *Archeologia rio-grandense.* Revista do Museu paulista. S. Paulo, t. IV, 1900, p. 339-347. [8° S. 10055.]

305 *bis.* Panhuys (L. C. van). — *Proeve eener verklaring van de ornamentiek van de Indianen in Guyana.* Archives internationales d'Ethnographie. Leide, t. XI, 1898, p. 51-72. [Fol. G. 96.]

306. Peabody (Charles). — *Exploration of mounds, Coahoma county, Mississippi.* Papers of the Peabody Museum of ameriean Archaeology and Ethnology, Harvard University. Cambridge, t. III, 1904-1913, p. 21-63. [8° P. 1047.]

307. Peabody (Charles) et Moorehead (Warren King). — *The so-called « gorgets ».* Phillips Academy, Andover, Massachusetts, Department of Archaeology, Bulletin II, 1906, in-8°.

308. Peñafiel (Antonio). — *Monumentos del arte mexicano antiguo. Ornamentación, mitología, tributos y monumentos.* Berlin, 1 vol. de texte et 2 vol. de planches, 1890, gr. in-fol. [Pd. 559.]

308 *bis.* Pepper (George H.). — *Ceremonial objects and ornaments from Pueblo bonito, New Mexico.* Ameriean Antropologist. Lancaster, new series, t. VII, 1905, p. 183-197, in-8°. [P. 1037.]

309. Peralta (Manuel M. de) et Alfaro (Anastasio). — *Etnología centro-americana; Catálogo razonado de los objetos arqueológicos de la República de Costa-Rica en la Exposición histórico-americana de Madrid, 1892* Madrid, 1893, in-8°.

309 *bis.* Pérez Bocanegra (Bachiller Juan). — *Ritual formulario, e institucion de Curas, para administrar a los Naturales de este reyno los santos sacramentos del baptismo, confirmacion, eucaristia, y viatico, penitencia, extremauncion, y matri-*

monio, con advertencias muy necesarias. Lima, 1631, in-4°. [P. Angrand 405.]

310. Perkins (G. H.). — *Aboriginal remains in the Champlain valley.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. XI, 1909, p. 607-623, in-8°. [P. 1037.]

311. Perkins (G. H.). — *Aboriginal remains in the Champlain valley. Second paper.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. XIII, 1911, p. 239-249, in-8°. [P. 1037.]

312. Pfaff (Franz). — *Die Tucanos am oberen Amazonas.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXII, 1890. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (596)-(606), gr. in-8°. [G. 6911.]

312 *bis.* Philippi (R. A.). — *Sobre las piedras horadadas de Chile.* Anales de la Universidad de Chile, t. LXV, 1re section, 1884, p. 470, in-4°.

312 *ter.* Philippi (R. A.). — *Tabak und Pfeifen in Chile.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXV, 1893. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (551)-(552), gr. in-8°. [G. 6911.]

313. Phillips (W. A.). — *A new group of stone implements from the southern shores of Lake Michigan.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1897. Washington, 1898, p. 587-600. [8° R. 72.]

314. Piedrahita (Lucas Fernández). — *Historia general de las conquistas del nuevo reyno de Granada.* Amberes, 1688, in-fol. [P. Angrand 108.]

315. Pigorini (Luigi). — *Di alguni oggetti etnologici dell' Ecuador posseduti dal Museo preistorico ed etnografico di Roma.* Atti della Reale Accademia dei Lincei. Anno CCLXXVIII, 1880-1881. Série 3. Memorie della Classe di scienze morali, storiche e filologiche, t. VII. Rome, 1881, p. 36-46. [4° R. 85.]

315 *bis.* Pinart (Alphonse). — *Les Indiens de l'État de Panama.* Revue d'Ethnographie. Paris, t. VI, 1887, p. 33-56, 117-132. [8° G. 1331.]

316. Piolet (Père J. B.). — *Les missions catholiques françaises au XIXe siècle*, t. VI : *Missions d'Amérique.* Paris, 1903, gr. in-8°. [Ld³. 438.]

317. Pizarro (Pedro). — *Relación del descubrimiento y conquista de los reinos del Perú, y del gobierno y órden que los naturales tenian, y tesoros que en ella se hallaron; y de las demas cosas que en él han subcedido hasta el dia de la fecha (1571).* Coleccion de documentos inéditos para la historia de España. Madrid, t. V, 1844, p. 201-388, in-8°. [Oa. 162.]

318. Posnansky (Arthur). — *Guía para el visitante de los monumentos prehistóricos de Tihuanacu é islas del Sol y la Luna (Titicaca y Koaty).* Monumentos prehistóricos de Tihuanacu. La Paz, 1910, in-8°.

318 *bis.* Posnansky (Arturo). — *Razas y monumentos prehistóricos del altiplano andino*

Cuarto Congreso científico (1° pan-americano). Santiago de Chile, t. XI, 1911, p. 5-142, gr. in-8°.

318 *ter*. Putnam (Frederick W.). — *Eight annual Report of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology in connection with Harvard University.* Reports of the Peabody Museum of american Archaeology und Ethnology in connection with Harvard University, 1868-1876. Cambridge, t. I, 1876, in-8°.

319. Putnam (Frederick W.), Abbott (C. C.), Haldeman (S. S.), Yarrow (H. C.), Henshaw (H. W.), Carr (Lucien). — *Reports upon archaeological and ethnological collections from vicinity of Santa Barbara, California, and from ruined pueblos of Arizona and New Mexico, and certain interior tribes.* Report upon United States geographical surveys west of the one hundredth meridian, in charge of First Lieut. Geo. M. Wheeler, t. VII : *Archaeology*. Washington, 1879, in-4°. [Pb. 1967.]

319 *bis*. Putnam (Frederick W.). — *Archaeological explorations in Tennessee.* Reports of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, 1876-1879. Cambridge, t. II, 1880, p. 305-360, in-8°.

320. Putnam (Frederick W.). — *Notes on the cooper objects from North and South America, contained in the collections of the Peabody Museum.* Reports of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, t. III, 1880-1886. Cambridge, 1887, p. 83-148, in-8°.

321. Putnam (Frederick W.). — *Notes on cooper implements from Mexico.* Proceedings o the american antiquarian Society. Worcester, new series, t. II, 1882-1883 (1883), p. 235-246, in-8°.

322. Quiroga (Adán). — *El simbolismo de la cruz y el falo en Calchaquí.* Boletín del Instituto geográfico argentino. Buenos Aires, t. XIX, 1898, p. 305-343, gr. in-8°. [4° G. 780.]

323. Quiroga (Adán). — *Ruinas de Anfama. El pueblo prehistórico de la Ciénega.* Boletín del Instituto geográfico argentino. Buenos Aires, t. XX, 1899, p. 95-123, gr. in-8°. [4° G. 780.]

324. Raimondi (Antonio). — *El Perú.* Lima, 3 vol., 1874-1879, in-4°. [P. Angrand 430-432.]

325. Ratzel (Fiedrich). — *Völkerkunde.* Leipzig, 3 vol., 1885-1888, in-8°. [Tb[13]. 147.]

326. Rau (Charles). — *Agricultural implements of the North American stone period.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1863. Washington, 1864, p. 379-380. [8° R. 72.]

327. Rau (Charles). — *Drilling in stone without metal.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1868. Washington, 1869, p. 392-400. [8° R. 72.]

328. Rau (Charles). — *A deposit of agricultural flint implements in southern Illinois.*

Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1868. Washington, 1869, p. 401-407. [8° R. 72.]

329. Rau (Charles). — *North american stone implements.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1872. Washington, 1873, p. 395-408. [8° R. 72.]

330. Rau (Charles). — *The stock-in-trade of an aboriginal lapidary (Mississippi).* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1877. Washington, 1878, p. 291-298. [8° R. 72.]

331. Rau (Charles). — *The archaeological collection of the United States national Museum.* Smithsonian Contributions to knowledge. Washington, t. XXII, 1880, Article IV, 104 p., in-4°. [R. 5764.]

331 *bis.* Rau (Charles). — *Observations on cup-shaped and other lapidarian sculptures in the old world and in America.* Contributions to North American Ethnology. Washington, t. V, 1882, 112 p. [4° Pb. 808 (47, I, 26).]

332. Rau (Charles). — *Prehistorie fishing in Europe and North America.* Smithsonian Contributions to knowledge. Washington, t. XXV, 1885, Article I, 342 p., in-4°. [R. 5764.]

333. Reiss (W.). — *Carta al Presidente del Ecuador sobre su viaje a las montañas de Ilinizay Corazon, y especialmente sobre su ascensión al Cotopaxi.* Quito, 1873, in-8°.

334. Reiss (W.). — *Carta a S. E. el Presidente de la República sobre sus viajes a las montañas del Sur de la Capital.* Quito, 1873, in-8°.

334 *bis.* Reiss (W.). — *Ein Besuch bei den Jivaros Indianern.* Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, t. VII. 1880, p. 325-337. [8° G. 92.]

335. Reiss (W.) et Stübel (A.). — *Das Todtenfeld von Ancon in Perú. Ein Beitrag zur Kenntniss der Kultur und Industrie des Inca-Reiches.* Berlin, 3 vol., 1880-1887, gr. in-fol. [Pn. 291.]

336. *Relación de la religión y ritos del Perú, hecha por los primeros religiosos agustinos que allí pasaron para la conversión de los naturales.* Colección de documentos inéditos... del Archivo de Indias. Madrid, t. III, 1865, p. 5-58, in-8°. [Ol. 971.]

337. *Relaciones geográficas de Indias* (publiées par le « Ministerio de Fomento » et rédigées par Márcos Jiménez de la Espada). Madrid, 4 vol., t. I, 1881; t. II, 1885; t. III-IV, 1897, in-4°. [Pc. 103.]

337 *bis.* Renault (Jules). — *La céramique péruvienne de la Société d'études américaines fondée à Nancy.* Congrès international des Américanistes, Compte rendu de la 3e session, Bruxelles, 1879. Bruxelles et Leipzig, t. I, p. 470-490, in-8°. [P. 639.]

338. *Report of the United States commission to the columbian historical Exposition at Madrid, 1892-1893.* The executive documents of the House of Representatives, 3d session, 53d congress, t. XXXI, Washington, 1894-1895, in-8°. [Pb. 805 (53, III, 31).]

339. Restrepo Tirado (Ernesto). — *Estudios sobre los aborígenes de Colombia.* Bogotá, 1892, in-8°.

340. Restrepo Tirado (Ernesto). — *Ensayo etnográfico y arqueológico de la provincia de los Quimbayas en el nuevo reino de Granada.* Bogotá, 1892, in-8°.

341. Restrepo (Vicente). — *Los Chibchas antes de la conquista española.* Bogotá, 1 vol., gr. in-8°, et 1 atlas, in-4°, 1895. [Pj. 77.]

342. Riccardi (Paolo). — *Crani e oggetti de gli antichi Peruviani, appartenenti al Museo civico di Modena e al Museo di Anatomia umana de la R. Università di Modena.* Archivio per l'Antropologia e la Etnologia. Florence, t. XVI, 1886, p. 305-405, in-8°.

343. Riccardi (Paolo). — *Intorno a due curiosi ornamenti personali in quarzo de gli indigeni del Brasile.* Archivio per l'Antropologia e la Etnologia. Florence, t. XVII, 1887, p. 27-33, in-8°.

344. Rivero (Mariano Eduardo de) et Tschudi (Juan Diego de). — *Antigüedades peruanas.* Vienne, 1 vol., in-4°, et 1 atlas, in-fol., 1851. [Pn. 217.]

345. Rivet (Paul). — *Étude sur les Indiens de la région de Riobamba.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. I, 1903, p. 58-80, gr. in-8°. [P. 1001.]

346. Rivet (Paul). — *Les Indiens de Mallasquer. Étude ethnologique.* Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris, 5e série, t. V, 1904, p. 144-152. [8° T46. 157.]

347. Rivet (Paul). — *Les Indiens Colorados. Récit de voyage et étude ethnologique.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. II, 1905, p. 177-208, gr. in-8°. [P. 1001.]

348. Rivet (Paul). — *Le christianisme et les Indiens de la République de l'Équateur.* L'Anthropologie. Paris, t. XVII, 1906, p. 81-101. [8° G. 1331.]

349. Rivet (Paul). — *Cinq ans d'études anthropologiques dans la République de l'Équateur (1901-1906). Résumé préliminaire.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. III, 1906, p. 229-237, gr. in-8°. [P. 1001.]

350. Rivet (Paul). — *Les Indiens Jíbaros. Étude géographique, historique et ethnographique.* L'Anthropologie. Paris, t. XVIII, 1907, p. 333-368, 583-618; t. XIX, 1908, p. 69-87, 235-259. [8° G. 1331.]

351. Rivet (Paul). — *Les langues guaranies du Haut-Amazone.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. VII, 1910, p. 149-178, gr. in-8°. [P. 1001.]

352. Rivet (Paul). — *Affinités du Miránya.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. VIII, 1911, p. 117-152, gr. in-8°. [P. 1001.]

353. Rivet (Paul). — *La famille linguistique Peba.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. VIII, 1911, p. 173-206, gr. in-8°. [P. 1001.]

354. Rivet (Paul). — *A propos de l'origine du mot « Pérou ».* L'Anthropologie. Paris, t. XXII, 1911, p. 289-294. [8° G. 1331.]

355. Rivet (Paul). — *Les familles linguistiques du nord-ouest de l'Amérique du Sud.* L'Année linguistique, publiée sous les auspices de la Société de Philologie. Paris, t. IV, 1908-1910 (1912), p. 117-154. [8° X. 12506.]

355 *bis.* Rivet (Paul). — *Affinités du Tikuna.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. IX, 1912, p. 83-110, gr. in-8°. [P. 1001.]

356. Robledo (Jorge). — *Relación del viaje del Capitan — á las provincias de Ancerma y Quimbaya.* Colección de documentos inéditos... del Archivo de Indias. Madrid, t. II, 1864, p. 267-291, in-8°. [Ol. 971.]

357. Robledo (Jorge). — *Relación del descubrimiento de las provincias de Antiochia.* Colección de documentos inéditos... del Archivio de Indias. Madrid, t. II, 1864, p. 291-356, in-8°. [Ol. 971.]

358. Rochebrune (A. Trémeau de). — *De l'emploi des mollusques chez les peuples anciens et modernes.* Revue d'Ethnographie. Paris, t. I, 1882, p. 465-482; t. II, 1883, p. 310-320. [8° G. 1331.]

359. Rosa (Gonzalez de la). — *Les Caras de l'Équateur et les premiers résultats de l'expédition G. Heye sous la direction de M. Saville.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, nouvelle série, t. V, 1908, p. 85-93, gr. in-8°. [P. 1001.]

360. Rosen (Eric von). — *Archeological researches on the frontier of Argentina and Bolivia in 1901-1902.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1904. Washington, 1905, p. 573-581. [8° R. 72.]

361. Russell (Frank). — *The Pima Indians.* Twenty-sixth annual Report of the Bureau of american Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1904-1905. Washington, 1908, p. 3-389, gr. in-8°. [P. 707.]

362. Rutot (A.). — *Présentation de quelques antiquités péruviennes.* Bulletin de la Société d'Anthropologie de Bruxelles, t. VI, 1887-1888, p. 57-62, in-8°.

362 *bis.* Rzehak (A.). — *Moderne Pithoi.* Globus. Braunschweig, t. LXXXI, 1902, p. 175-177. [4° G. 30.]

363. Saffray (Dr). — *Voyage à la Nouvelle-Grenade, 1869.* Le Tour du monde. Paris, t. XXVI, 1873, gr. in-8°. [Casier F. 26.]

364. Sámanos (Juan de). — *Relación de los primeros descubrimientos de Francisco Pizarro y Diego de Almagro, sacada del códice número CXX de la Biblioteca imperial de Viena.* Colección de documentos inéditos para la historia de España. Madrid, t. V, 1844, p. 193-201, in-8°. [Oa. 162.]

364 *bis.* Sánchez Díaz (P. Abel). — *Aleaciones; el bronze calchaquí.* Tesis de la Universidad de Buenos Aires, Facultad de ciencias exactas, físicas y naturales. Buenos Aires, 1909, in-8°.

364 *ter*. Sapper (K.). — *St. Vincent*. Globus. Braunschweig, t. LXXXIV, 1903, p. 297-303, 377-383. [4° G. 30.]

365. Saville (Marshall H.). — *The antiquities of Manabi, Ecuador. Contributions to South American archaeology*. The George G. Heye expedition. New York, 2 vol., t. I, A preliminary report, 1907; t. II, Final report, 1910, in-4°. [Fol. P. 1175.]

366. Saville (Marshall H.). — *Archaeological researches on the coast of Esmeraldas, Ecuador*. Verhandlungen des XVI internationalen Amerikanisten-Kongresses, Wien, 9 bis 14 september 1908. Vienne et Leipzig, 1910, t. II, p. 331-345, gr. in-8°. [4° P. 639.]

367. Schmeltz (J. D. E.). — *Ein neuer Beitrag zur Geschichte der Verwischung der Herkunft ethnographischer Gegenstände*. Archives internationales d'Ethnographie. Leide, t. III, 1890, p. 195. [Fol. G. 96.]

367 *bis*. Schmidt (Emil). — *Die prähistorischen Kupfergeräthe Nordamerikas*. Archiv für Anthropologie. Braunschweig, t. XI, 1879, p. 65-106, in-4°. [T³⁴. 13.]

368. Schoetensack (Otto). — *Nephritoid-Beile des britischen Museums*. Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XIX, 1887, p. 119-148, gr. in-8°. [G. 6911.]

369. Schumacher (Paul). — *The method of manufacture of several articles by the former Indians of southern California*. Reports of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, 1876-1879. Cambridge, t. II, 1880, p. 258-268, in-8°.

370. *Segunda parte de la descripción de Guayaquil, en que se trata de la ciudad de Puerto-Viejo y su distrito*. Colección de documentos inéditos... del Archivo de Indias. Madrid, t. IX, 1868, p. 276-309, in-8°. [Ol. 971.]

371. Seler (Eduard). — *Peruanische Alterthümer* (herausgegeben von der Verwaltung des königlichen Museums für Völkerkunde zu Berlin). Berlin, 1893, in-fol. [Pn. 313.]

372. Seler (Eduard). — *Die Ausgrabungen am Orte des Haupttempels in México*. Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde. Berlin, t. II, 1904, p. 767-904, in-8°. [P. 1105; 4° P. 1186.]

373. Seler (Eduard). — *Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde*. Berlin, 4 vol., t. I, 1902; t. II, 1904; t. III, 1908; t. V, 1915, in-8°. [P. 1105; 4° P. 1186.]

373 *bis*. Simon (Fr. Pedro). — *Noticias historiales de las conquistas de Tierra firme en las Indias occidentales*. Bogotá, 5 vol., 1882-1892, in-8°. [Pc. 117.]

374. Skinner (Alanson). — *The Lenapé Indians of Staten Island*. Anthropological Papers of the american Museum of natural History. New York, t. III, 1909, p. 1-62, in-8°.

375. Skinner (Alanson). — *Archaeology of the New York coastal Algonkin*. Anthropological Papers of the american Museum of natural History. New York, t. III, 1909, p. 211-235, in-8°.

376. Skottsberg (Carl). — *Einige Beobachtungen über die Eingeborenen Westpatagoniens.* Ymer. Stockholm, 1910, p. 240-274, in-8°.

377. Smith (Harlan I.). — *Archaeology of Lytton, British Columbia.* Memoirs of the american Museum of natural History. New York, t. II, (Anthropology, t. I), 1898-1900, p. 129-161, gr. in-4°

378. Smith (Harlan I.). — *Archaeology of the Thompson river region, British Columbia.* Memoirs of the american Museum of natural History. New York, t. II (Anthropology, t. I), 1898-1900, p. 401-442, gr. in-4°.

379. Smith (Harlan I.). — *Shell-heaps of the Lower Fraser river.* Memoirs of the american Museum of natural History. New York, t. IV (Anthropology, t. III), n° 4, 1903, p. 133-191, gr. in-4°.

380. Smith (Harlan I.). — *The archaeology of the Yakima valley.* Anthropological Papers of the american Museum of natural History. New York, t. VI, 1910, p. 1-171, in-8°.

381. Smith (Harlan I.). — *The prehistoric ethnology of a Kentucky site.* Anthropological Papers of the american Museum of natural History. New York, t. VI, 1910, p. 173-235, in-8°.

382. Spinden (Herbert Joseph). — *The Nez Percé Indians.* Memoirs of the american anthropological Association. Lancaster, t. II, 1907-1915, p. 165-274. [8° G. 8456.]

383. Spinden (Herbert Joseph). — *An ancient sepulcher at Placeres del Oro, State of Guerrero, México.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. XIII, 1911, p. 29-55, in-8°. [P. 1037.]

384. Spitzly (John H.). — *Notes on three stone adzes from Surinam (Dutch Guyana) and on eight stone implements from the Islands of St. Vincent and St. Lucia.* Archives internationales d'Ethnographie. Leide, t. III, 1890, p. 231-233. [Fol. G. 96.]

384 *bis.* Squier (E. G.) et Davis (E. H.). — *Ancient monuments of the Mississippi valley.* Smithsonian Contributions to knowledge. Washington, t. I, 1848, in-4°. [R. 5764.]

385. Squier (E. G.). — *Aboriginal monuments of the State of New-York.* Smithsonian Contributions to knowledge. Washington, t. II, 1851, Article IX, 188 p., in-4°. [R. 5764.]

386. Squier (E. G.). — *Travels in Central America, particularly in Nicaragua : with a description of its aboriginal monuments, scenery and people, their languages, institutions, religion, etc....* New York, 2 vol., 1853, in-8°. [Pc. 7.]

387. Squier (George E.). — *Peru. Incidents of travel and exploration in the land of the Incas.* New York et Londres, 1877, in-8°. [Pn. 248.]

388. Starr (Frederick). — *Notes upon the ethnography of southern Mexico.* Proceedings of the Davenport Academy, t. VIII, 1899-1900, p. 102-198, in-8°.

389. Stearns (Robert E. C.). — *Ethno-conchology; a study of primitive money.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1887. Report of the United States national Museum, Part II. Washington, 1889, p. 297-334. [8° R. 72.]

390. Steinen (Wilhelm von den). — *Steinbeile der Guarayo-Indianer.* Ethnologisches Notizblatt. Berlin, t. II, 1899, p. 35-37. [4° G. 641.]

390 *bis*. Stephens (John L.). — *Incidents of travel in Central America, Chiapas and Yucatan.* New York, 2 vol., 1850, in-8°. [P. Angrand 1288-1289.]

391. Stevenson (James). — *Illustrated catalogue of the collections obtained from the Indians of New Mexico and Arizona in 1879.* Second annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1880-1881. Washington, 1883, p. 307-422, gr. in-8°. [P. 707.]

391 *bis*. Stevenson (James). — *Illustrated catalogue of the collections obtained from the Indians of New Mexico in 1880.* Second annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1880-1881. Washington, 1883, p. 423-465, gr. in-8°. [P. 707.]

392. Stevenson (James). — *Illustrated catalogue of the collections obtained from the Pueblos of Zuñi, New Mexico, and Wolpi, Arizona, in 1881.* Third annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1881-1882. Washington, 1884, p. 511-594, gr. in-8°. [P. 707.]

392 *bis*. Stevenson (Matilda Coxe). — *The Sia.* Eleventh annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1889-1890. Washington, 1894, p. 3-157, gr. in-8°. [P. 707.]

393. Stradelli (Ermanno). — *L'Uaupés e gli Uaupes.* Bollettino della Società geografica italiana. Rome, t. III, 1890, p. 425-453. [8° G. 7237.]

394. Strebel (Hermann). — *Alt-Mexiko, Archäologische Beiträge zur Kulturgeschichte seiner Bewohner.* Hamburg et Leipzig, 2 vol., 1885-1889, in-4°. [Pd. 342.]

394 *bis*. Strobel (Pellegrino). — *Materiali di paletnologia comparata raccolti in Sudamerica.* Parma. 1868-1885, in-8°.

395. Teit (James). — *The Thompson Indians of British Columbia.* Memoirs of the american Museum of natural History. New York, t. II (Anthropology, t. I), 1898-1900, p. 163-392, gr. in-4°.

395 *bis*. Terreil. — *Métallurgie péruvienne.* Revue d'Ethnographie. Paris, t. I, 1882, p. 73-74. [8° G. 1331.]

396. Thalbitzer (W.). — *Ethnological description of the Amdrup collection from east Greenland comprising objects found in Eskimo house-ruins and graves north of Angmagsalik between 68° and 75° lat. N.* Meddelelser om Grönland. Copenhague, t. XXVIII, 1909, p. 329-542. [8° M. 15204.]

397. Thomas (Cyrus). — *Report on the mound explorations of the Bureau of Ethnology.* Twelfth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1890-1891. Washington, 1894, p. 3-742, gr. in-8°. [P. 707.]

398. Thompson (Edward H.). — *Cave of Loltun, Yucatan.* Memoirs of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard University. Cambridge, t. I, 1896-1902, p. 49-72. [Fol. P. 1092.]

399. Thompson (Edward H.). — *The chultunes of Labná, Yucatan.* Memoirs of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard University. Cambridge, t. I, 1896-1902, p. 73-92. [Fol. P. 1092.]

399 *bis*. Thruston (Gates P.). — *The antiquities of Tennessee and the adjacent States.* Cincinnati, 1890, in-8°. [Pb. 3401.]

400. Torquemada (E. Juan de). — *Veinte i un libros rituales i monarchia indiana, con el origen y guerras, de los Indios ocidentales, de sus poblaçones, descubrimiento, conquista, conversion, y otras cosas maravillosas de la mesma tierra.* Madrid, 3 vol., 1723, in-fol. [Ol. 1066.]

400 *bis*. Torrès (Luis María). — *Arqueología de la cuenca del río Paraná.* Revista del Museo de La Plata. Buenos Aires, t. XIV (2e série, t. I), 1907, p. 53-122, gr. in-8°.

401. Tschudi (J. J. von). — *Das Lama (Auchenia Lama, Fisch) in seinen Beziehungen zum altperuanischen Volksleben.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XVII, 1885, p. 93-109, gr. in-8°. [G. 6911.]

402. Tschudi (J. J. von). — *Kupferaxt von S. Paulo, Brasilien.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XIX, 1887. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (592)-(593), gr. in-8°. [G. 6911.]

403. Uhle (Max). — *Kupferaxt von S. Paulo, Brasilien.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XIX, 1887. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (20)-(22), gr. in-8°. [G. 6911.]

404. Uhle (Max). — *Ueber die Wurfholzer der Indianer Amerikas.* Mittheilungen der anthropologisehen Gesellschaft in Wien. Vienne, t. XVII (3e série, t. VII), 1887, p. 107-114, in-4°. [G. 8080.]

405. Uhle (Max). — *Pfeilschleuderhaken?* Archives internationales d'Ethnographie. Leide, t. I, 1888, p. 209-211. [Fol. G. 96.]

406. Uhle (Max). — *Ausgewählte Stücke des k. Museums für Völkerkunde zur Archäologie Amerikas.* Veröffentlichungen aus dem königlichen Museum für Völkerkunde. Berlin, t. I, 1889, p. 1-44. [Fol. V. 2133.]

407. Uhle (Max). — *Kultur und Industrie südamerikanischer Völker, nach den im Besitze des Museums für Völkerkunde zu Leipzig befindlichen Sammlungen von A. Stübel, W. Reiss und B. Koppel.* Berlin, 2 vol., t. I, Alte Zeit, 1889; t. II, Neue Zeit, 1890, in-fol. [P. 803.]

408. Uhle (Max). — *Pachacamac. Report of the William Pepper peruvian Expedition of 1896.* University of Pennsylvania, Department of Archaeology. Philadelphie, 1903, gr. in-fol.

408 *bis*. Uhle (Max). — *Las llamitas de piedra del Cuzco.* Revista histórica. Lima, t. I, 1906, p. 388-392, in-8°.

409. Uhle (Max). — *La estolica en el Perú.* Revista histórica. Lima, t. II, 1907, p. 118-128, in-8°.

410. Uhle (Max). — *The Emeryville shellmound.* University of California Publications in american Archaeology and Ethnology. Berkeley, t. VII, 1907-1910, p. 1-106. [4° P. 1148.]

411. Uhle (Max). — *La esfera de influencias del país de los Incas.* Revista histórica. Lima, t. IV, 1909, p. 5-40, in-8°.

412. Uhle (Max). — *Peruvian throwing-sticks.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. XI, 1909, p. 624-627, in-8°. [P. 1037.]

413. Uhle (Max). — *Zur Deutung der Intihuatana.* Verhandlungen des XVI internationalen Amerikanisten-Kongresses, Wien, 9 bis 14 september 1908. Vienne et Leipzig, 1910, t. II, p. 371-388, gr. in-8°. [4° P. 639.]

413 *bis*. Uhle (Max). — *Les relaciones prehistóricas entre el Perú y la Argentina.* Actas del XVII° Congreso internacional de Americanistas, Sesión de Buenos Aires, 17-23 de mayo de 1910. Buenos Aires, 1912, p. 509-540, in-8°. [4° P. 639.]

414. Uribe Angel (Manuel). — *Geografía general y compendio histórico del Estado de Antioquia en Colombia.* Paris, 1885, in-8°. [Pk. 116.]

415. Vacas Galindo (Enrique). — *Mapa geográfico-histórico de la República del Ecuador.* Quito, 1906 (éditée chez Henry Barrère, 21, rue du Bac, Paris).

415 *bis*. Vaïsse (Emilio F.), Hoyos (Felix 2°), Echeverría i Reyes (Aníbal). — *Glosario de la lengua atacameña.* Anales de la Universidad de Chile. Santiago de Chile, 53e année, 1895, p. 527-556. [4° Z. 37.]

416. Valentini (Philipp J. J.). — *Mexican cooper tools.* Proceedings of the american antiquarian Society. Worcester, 29 avril 1879, p. 81-112, in-8°.

416 *bis*. Vaulx (Henry de la). — *Excursion dans les vallées calchaquies (Province de Tucuman). Poteries indigènes.* Journal de la Société des Américanistes de Paris, t. III, 1901, p. 168-176, in-4°. [P. 1001.]

417. *Varias noticias curiosas sobre la provincia de Popayan.* Colección de documentos inéditos... del Archivo de Indias. Madrid, t. V, 1866, p. 487-493, in-8°. [Ol. 971.]

418. Velasco (Juan de). — *Historia del reino de Quito en la América meridional.* Quito, 3 vol., 1841-1844, in-8°.

419. Vergara y Vergara (José María) et Delgado (Evaristo). — *The Indians of Audaqui, New-Granada. Notes of a traveller. Popayan, 1855.* (Article traduit de l'espagnol par J. S. Thrasher.) Bulletin of the american ethnological Society. New York, t. I, 1860-1861, p. 53-72, in-8°. [P. Angrand 707.]

420. Verneau (R.). — *Les anciens Patagons. Contribution à l'étude des races précolombiennes de l'Amérique du Sud.* Imprimerie de Monaco, 1903. [4° K. 311.]

421. Vidal-Senèze et Noetzli (Jean). — *Voyage dans les Républiques de l'Équateur et du Pérou.* (Notes complémentaires par E. T. Hamy.) Bulletin de la Société de Géographie de Paris, 7e série, t. VI, 1885, p. 523-593, in-8°. [Inv. G. 10327.]

421 *bis.* Villagomez (Pedro de). — *Carta pastoral de exortacion e instruccion contra las idolatrias de los Indios del Arçobispado de Lima.* Lima, 1649, in-fol. [Réserve. D. 3459 (1).]

422. Villavicencio (Manuel). — *Geografía de la República del Ecuador.* New York, 1858, in-8°. [Pl. 4; P. Angrand 1343.]

423. Virchow (Rud.). — *Alterthümer aus Colorado, Alt- und Neu-Mexico.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XV, 1883. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (364)-(369), gr. in-8°. [G. 6911.]

424. Virchow (Rud.). — *Alterthümer und Schädel der Calchaquis sowie Steingeräthe von Catamarca, Cordoba, u. s. w., in Argentinien.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XVI, 1884. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (372)-(380), gr. in-8°. [G. 6911.]

425. Virchow (Rud.). — *Nephritbeil und die Klangplatten von Venezuela.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XVII, 1885. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (126)-(128), gr. in-8°. [G. 6911.]

425 *bis.* Virchow (Rud.). — *Grosses Nephritbeil aus Cuba.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XXV, 1893. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (365)-(366), gr. in-8°. [G. 6911.]

426. Volxem (Jean van). — *Notice sur la destination probable de l'Inca-Chunca (Juego del Inca).* Congrès international des Américanistes, Compte rendu de la 3e session, Bruxelles, 1879. Bruxelles et Leipzig, t. II, p. 43-46, in-8°. [P. 639.]

427. Voss (A.). — *Ueber eine im kgl. ethnologischen Museum zu Berlin befindliche peruanische Vase mit gemalten figürlichen Darstellungen.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. VIII, 1876, p. 163-166, gr. in-8°. [G. 6911.]

427 *bis.* Wafer (Lionel). — *Viajes de — al istmo del Darién (Cuatro meses entre los Indios)*, traducidos y anotados por Vicente Restrepo. Bogotá, 1888, in-8°.

428. Waitz (Theodor). — *Anthropologie der Naturvölker.* Leipzig, 4 vol., 1864, in-8°.

429. Wallace (Alfred R.). — *A narrative of travels on the Amazon and Rio Negro, with*

an account of the native tribes, and observations on the climate, geology, and natural history of the Amazon valley. Londres, 1853, in-8°. [P. 1014.]

430. Wanner (Atreus). — *Relics of an Indian hunting ground, in York county, Pa.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1892. Washington, 1893, p. 555-570. [8° R. 72.]

431. Whittlesey (Charles). — *Ancient mining on the shores of Lake Superior.* Smithsonian Contributions to knowledge. Washington, t. XIII, 1863, Article IV, 29 p., in-4°. [R. 5764.]

432. Whymper (E.). — *Travels amongst the great Andes of the Equator.* 2e édition, Londres, 1892, in-8°. [Pl. 33.]

433. Wiener (Charles). — *Estudos sobre os sambaquis do sul do Brazil.* Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro, t. I, 1876, p. 1-20. [4° S. 398.]

434. Wiener (Charles). — *Bolivie et Pérou.* Paris, 1880, gr. in-8°. [Pn. 256; P. Angrand 463.]

435. Wiener (Charles). — *Les Indiens Colorados et les sièges de pierre de la région de Manabi.* Revue d'Ethnographie. Paris, t. I, 1882, p. 454-458. [8° G. 1331.]

436. Will (G. F.) et Spinden (H. J.). — *The Mandans; a study of their culture, archaeology and language.* Papers of the Peabody Museum of american Archaeology and Ethnology, Harvard University. Cambridge, t. III, 1904-1913, p. 79-219. [8° P. 1047.]

437. Willoughby (Charles C.). — *Prehistoric burial places in Maine.* Archaeological and ethnological Papers of the Peabody Museum, Harvard University. Cambridge, t. I, 1888-1904, p. 383-436. [8° P. 1047.]

438. Willoughby (Charles C.). — *The adze and the ungrooved axe of the New England Indians.* American Anthropologist. Lancaster, new series, t. IX, 1907, p. 296-306, in-8°. [P. 1037.]

439. Wilson (J. S.). — *Geological notes of the Pacific coast of Ecuador, and on some evidences of the antiquity of Man in that region.* Quarterly Journal of the geological Society of London, t. XXII, 1866, part I : Proceedings of the geological Society, p. 567-570, in-8°. [S. 21611.]

439 *bis.* Wilson (Thomas). — *A study of prehistoric anthropology.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1888. Report of the U. S. national Museum. Washington, 1890, p. 597-671. [8° R. 72.]

440. Wilson (Thomas). — *Report on the department of prehistoric anthropology in the U. S. national Museum, 1889.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1889. Report of the U. S. national Museum. Washington, 1891, p. 317-339. [8° R. 72.]

441. Wilson (Thomas). — *Prehistoric art; or, the origin of art as manifested in the works of prehistoric Man.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1896. Report of the U. S. national Museum. Washington, 1898, p. 325-664. [8° R. 72.]

442. Wilson (Thomas). — *La haute ancienneté de l'Homme dans l'Amérique du Nord.* Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques, 12e session, Paris, 1900. Paris, 1902, p. 149-191, gr. in-8°. [4° G. 560.]

443. Wissler (Clark). — *Notes concerning new collections.* Anthropological Papers of the american Museum of natural History. New York, t. II, 1909, p. 307-364, in-8°.

444. Wolf (Th.). — *Relación de un viaje geognóstico por la provincia del Guayas.* Quito, 1874, in-8°.

445. Wolf (Th.). — *Viajes científicos por la República del Ecuador.* Guayaquil, 1879. I. *Relación de un viaje geognóstico por la provincia de Loja.* II. *Relación de un viage geognóstico por la provincia del Azuay.* III. *Memoria sobre la geografía y geología de la provincia de Esmeraldas*, in-8°. [Pl. 16.]

446. Wolf (Th.). — *Hieroglyphische Steininschrift aus Ecuador.* Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XII, 1880. Verhandlungen der berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte, p. (222)-(223), gr. in-8°. [G. 6911.]

447. Wolf (Th.). — *Geografía y geología del Ecuador.* Leipzig, 1892, gr. in-8 . [Pl. 35.]

448. Wolf (Th.). — *Carta geográfica del Ecuador* (au $\frac{1}{445000}$). Leipzig, Instituto geográfico de H. Wagner et E. Debes, 1892.

449. Yates (L. G.). — *Charm stones. Notes on the so-called « plummets » or sinkers.* Annual Report of the board of regents of the Smithsonian Institution for the year 1886, Part I. Washington, 1889, p. 296-305. [8° R. 72.]

450. Zárate (Agustin de). — *Historia del descubrimiento y conquista de la Provincia del Perú, y de las guerras y cosas señaladas en ella, acaecidas hasta el vencimiento de Gonzalo Pizarro y de sus secuaces, que en ella se rebelaron contra Su Majestad.* Biblioteca de autores españoles, t. XXVI : Historiadores primitivos de Indias, t. II. Madrid, 1853, p. 459-574, gr. in-8°. [P. Angrand 322.]

451. Zerda (Liborio). — *El Dorado, estudio histórico, etnográfico y arqueológico de los Chibchas, habitantes de la antigua Cundinamarca y de algunas otras tribus.* Bogotá, 1883, in-4°.

452. Zuñiga (Fray Antonio de). — *Carta al Rey Don Felipe II.* Colección de documentos inéditos para la historia de España. Madrid, t. XXVI, 1855, p. 87-121, in-8°. [Oa. 162.]

PLANCHE XXVI.

Fig. 1. Huintúl (à l'est d'Azógues) (1/3). — Fig. 2. Sequer (1/3). — Fig. 3. Paltacalo (1/3). — Fig. 4. Sigsig (1/3). — Fig. 5. El Valle, près Cuenca (1/3). — Fig. 6. El Angel (1/4). — Fig. 7. La Capilla, près Cañar (1/3). — Fig. 8. San Bartolomé (1/3). — Fig. 9. La Capilla, près Cañar (1/3). — Fig. 10. La Tola, près Yaruquí (1/2). — Fig. 11. Huaca (1/4). — Fig. 12. Cojitambo (1/2). — Fig. 13. Inga-pirca (1/3). — Fig. 14. Quinjeo (1/3). — Fig. 15. La Capilla, près Cañar (1/4). — Fig. 16. La Capilla, près Cañar (1/2). — Fig. 17. La Capilla, près Cañar (1/3). — Fig. 18. El Angel (1/4).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18

PLANCHE XXVII.

Fig. 1. El Angel (1/3). — Fig. 2. El Angel (1/4). — Fig. 3. Huaca (1/4). — Fig. 4. Huaca (1/4). — Fig. 5. Huaca (1/3). — Fig. 6. El Angel (1/4). — Fig. 7. Huaca (1/3). — Fig. 8. El Angel (1/4). — Fig. 9. El Angel (1/3). — Fig. 10. Huaca (1/3). — Fig. 11. Huaca (1/3). — Fig. 12. Huaca (1/3). — Fig. 13. El Angel (1/4). — Fig. 14. Huaca (1/4). — Fig. 15. El Ángel (1/4). — Fig. 16. El Angel (1/4). — Fig. 17. El Angel (1/3). — Fig. 18. El Angel (1/3). Fig. 19. Huaca (1/4). — Fig. 20. Huaca (1/3). — Fig. 21. El Angel (1/3).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21

PLANCHE XXVIII.

Fig. 1. El Angel (1/3). — Fig. 2. Quinjeo (1/5). — Fig. 3. San Bartolomé (1/3). — Fig. 4. Région de Cuenca (1/3) — Fig. 5. Cojitambo (1/3). — Fig. 6. La Capilla, près Cañar (1/3). — Fig. 7. Inga-pirca (1/5). — Fig. 8. Hacienda de Chirincay (Paroisse d'Azógues) (1/3). — Fig. 9. Quinjeo (1/4). — Fig. 10. Huaca (1/3). — Fig. 11. Hacienda de Chirincay (Paroisse d'Azógues) (1/3). — Fig. 12. Galte, Quimiac ou Punin (1/3). — Fig. 13. El Valle, près Cuenca (1/3). — Fig 14. Cullca, près Cuenca (1/3). — Fig. 15. Monay (1/3). — Fig. 16. El Angel (1/3). — Fig. 17. San Bartolomé (1/3).

1
2
3
4
5
6
7
9
10
11
12
13
14
15
16
17

PLANCHE XXIX.

Fig. 1. Huaca (1/4). — Fig. 2. El Angel (1/3). — Fig. 3. Huaca (1/4). — Fig. 4. Huaca (1/4). — Fig. 5. Huaca (1/4). — Fig. 6. El Angel (1/4). — Fig. 7. Huaca (1/4). — Fig 8. Tulcanquer (1/4).

1

2

3

4

5

6

7

8

PLANCHE XXX.

Fig. 1. El Angel (1/4). — Fig. 2. Huaca (1/4) — Fig. 3. Huaca (1/4). — Fig. 4. El Angel (1/4). — Fig. 5. Huaca (1/4). — Fig. 6. Huaca (1/2). — Fig. 7 La Rinconada (1/4). — Fig. 8. El Angel (1/4)

1

2

3

4

5

6

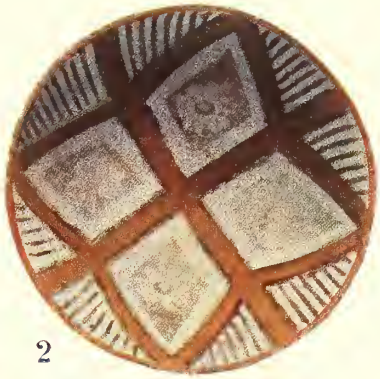
7

8

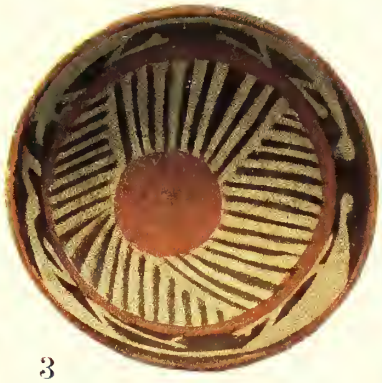
PLANCHE XXXI.

Fig. 1. El Angel (1/4). — Fig. 2. El Angel (1/4). — Fig. 3. Punin, Galte ou Quimiac (1/4). — Fig. 4. Huaca (1/3) — Fig. 5. Cuases (1/4). — Fig. 6. Huaca (1/4). — Fig. 7. El Angel (1/4). — Fig. 8. Huaca (1/4).

1



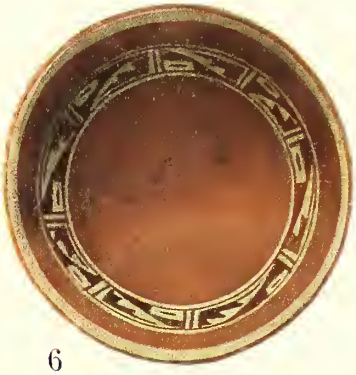
2



3

4

5



6

7

8

PLANCHE XXXII.

Fig. 1. Huaca (1/3). — Fig. 2. Huaca (1/3). — Fig. 3. La Capilla, près Cañar (1/4). — Fig. 4. La Capilla, près Cañar (1/4). — Fig. 5. Paltacalo (1/3). — Fig. 6. Sequer (1/4). — Fig. 7. Sequer (1/4). — Fig. 8. Paltacalo (1/4). — Fig. 9. Huaca (1/3). — Fig. 10. Sequer (1/3). — Fig. 11. Huaca (1/3). — Fig. 12. El Angel (1/3). — Fig. 13. Altarloma, près Quinjeo (1/4). — Fig. 14. Huaca (1/4). — Fig. 15. Huaca (1/3). — Fig. 16. Paltacalo (1/3). — Fig. 17. Huaca (1/3). — Fig. 18. Huaca (1/3).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18

PLANCHE XXXIII.

Fig. 1. Sequer (Gr. nat.). — Fig. 2. El Angel (1/2). — Fig. 3. Chordeleg (Gr. nat.). — Fig. 4. Paltacalo (1/2). — Fig. 5. Huaca (1/2). — Fig. 6. Sequer (Gr. nat.). — Fig. 7. Jordân (1/2). — Fig. 8. Cojitambo (Gr. nat.). — Fig. 9. Huaca (1/2). — Fig. 10. Cañar (1/2). — Fig. 11. Hacienda de l'Inga-pirca (Gr. nat.). — Fig. 12. Huaca (1/2). — Fig. 13. Sequer (Gr. nat.). — Fig. 14. Huaca (1/2). — Fig. 15. Piruncay (Paroisse de Sidcay) (Gr. nat.). — Fig. 16. Cumbe (Gr. nat.). — Fig. 17. Région de Cuenca (Gr. nat.). — Fig. 18. San Bartolomé (Gr. nat.). — Fig. 19. Cojitambo (1/2). — Fig. 20. El Angel (1/3). — Fig. 21. Cojitambo (Gr. nat.). — Fig. 22. Sequer (Gr. nat.). — Fig. 23. Paltacalo (1/2). — Fig. 24. Chordeleg (Gr. nat.). — Fig. 25. Même objet que le n° 17, vu de face (Gr. nat.).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25

PLANCHE XXXIV.

Fig. 1. Huintúl (1/3). — Fig. 2. Cuases (1/3). — Fig. 3. Provinces du nord de l'Équateur (1/3). — Fig. 4. El Angel (1/4). — Fig. 5. Huaca (1/4). — Fig. 6. Guatana, près Cuenca (1/3). — Fig. 7. El Angel (1/3). — Fig. 8. La Capilla, près Cañar (1/3). — Fig. 9. El Tejar, près Cuenca (1/3). — Fig. 10. Huaca (1/4). — Fig. 11. El Angel (1/3). — Fig. 12. El Angel (1/4). — Fig. 13. El Angel (1/3). — Fig. 14. El Angel (1/4). — Fig. 15. El Angel (1/3). — Fig. 16. El Angel (1/3). — Fig. 17. Santa Rosa, près Sidcay (1/3). — Fig. 18. Zhumir, près Paute (1/3). — Fig. 19. El Angel (1/3). — Fig. 20. El Angel (1/3).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20

PLANCHE XXXV.

Fig. 1. El Angel (1/3). — Fig. 2. El Angel (1/3). — Fig. 3. El Angel (1/3). — Fig. 4. El Angel (1/2). — Fig. 5. El Angel (1/3). — Fig. 6. El Angel (1/3). — Fig. 7. Sigsig (1/3). — Fig. 8. Huaca (1/4). — Fig. 9. El Angel (1/3). — Fig. 10. El Angel (1/3). — Fig. 11. El Angel (1/3). — Fig. 12. El Angel (1/3). — Fig. 13. El Angel (1/3). — Fig. 14. El Angel (1/2).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14

PLANCHE XXXVI.

Fig. 1. Azógues (1/2). — Fig. 2. Paute (1/2). — Fig. 3. Inga-pirca (1/2). — Fig. 4. Région de Cuenca (1/2) — Fig. 5. Challuabamba, près Cuenca (1/3). — Fig. 6. Inga-pirca (1/2). — Fig. 7. Santa Ana (Paroisse de Paccha) (1/3). — Fig. 8. Hauteurs près de Cañar (1/2). — Fig. 9. El Angel (1/3). — Fig. 10. San Bartolomé (1/2). Fig. 11. Cuenca (1/2) — Fig. 12. Inga-pirca (1/2). — Fig. 13. Biblián (1/2). — Fig. 14. Baños (1/3). — Fig. 15. Inga-pirca (1/2). — Fig. 16. Cojitambo (1/2). — Fig. 17. San Bartolomé (1/3). — Fig. 18. Monay (1/3).

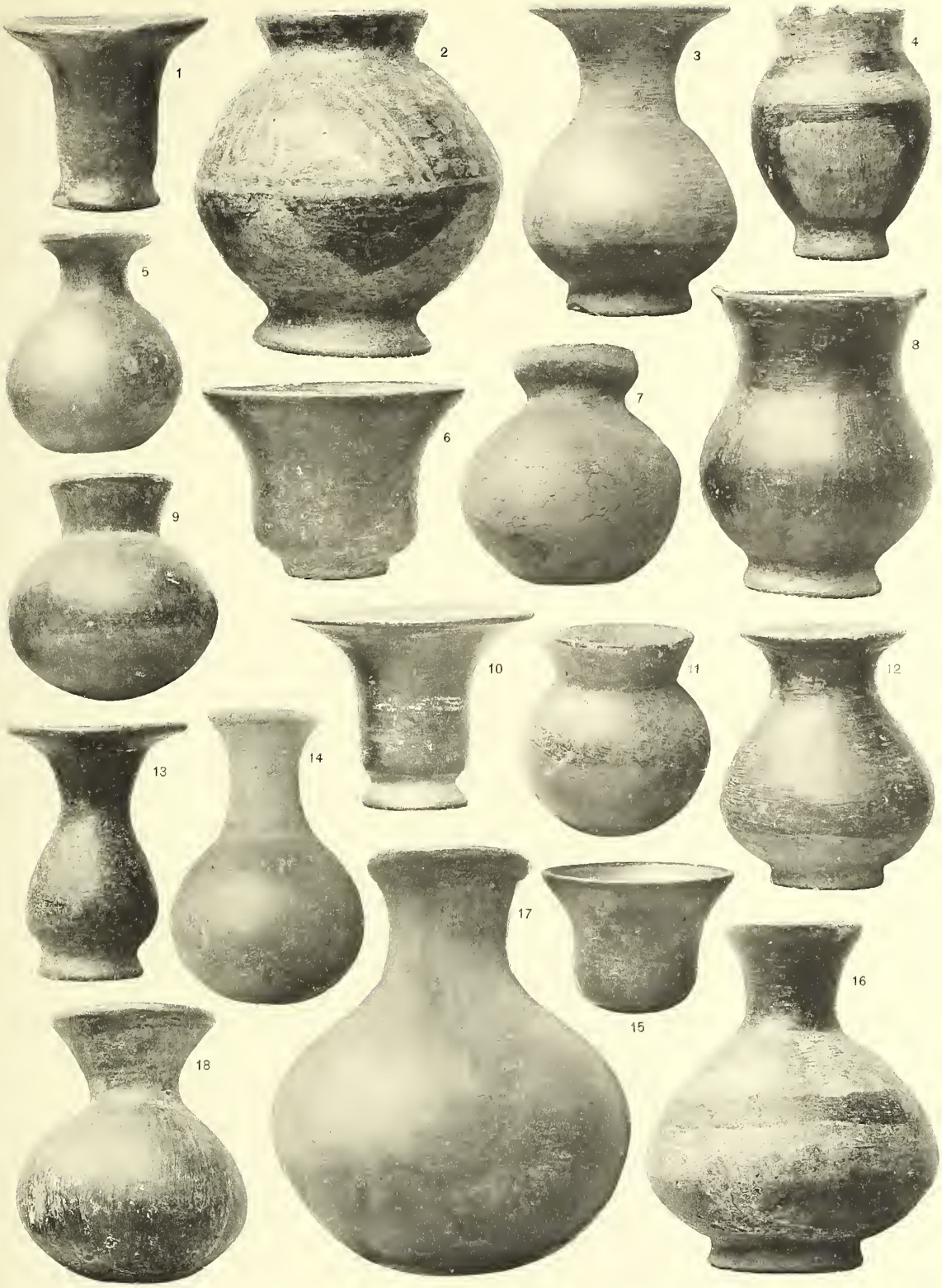

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18

PLANCHE XXXVII.

Fig. 1. Paccha (1/3). — Fig. 2. Huaca (1/3). – Fig. 3. Huaca (1/3). — Fig. 4. Cañar (1/3). — Fig. 5. Huaca (1/3). — Fig. 6. Quimiac, Galte ou Punin (1/5). — Fig. 7. Huaca (1/5). — Fig. 8. El Angel (1/4). — Fig. 9. El Angel (1/4). — Fig. 10. El Angel (1/3). — Fig. 11. Inga-pirca (1/2). — Fig. 12. El Angel (1/5). — Fig. 13. La Capilla, près Cañar (1/3). — Fig. 14. El Angel (1/3). — Fig. 15. Huaca (1/3). — Fig. 16. Huaca (1/5).

1
2
4
9
7
8
16
15
5
12
6
13
10
14
11
3

PLANCHE XXXVIII.

Fig. 1. Hacienda de l'Inga-pirca (1/4). — Fig. 2. Huaca (1/3). — Fig. 3. Chipuloma, près Cañar (1/3). — Fig. 4. Région de Cuenca (1/3). — Fig. 5. El Angel (1/3). — Fig. 6. Cojitambo (1/4). — Fig. 7. El Angel (1/4). — Fig. 8. Paute (1/3). — Fig. 9. El Angel (1/4). — Fig. 10. El Angel (1/4). — Fig. 11. El Angel (1/2). — Fig. 12. La Capilla, près Cañar (1/3). — Fig. 13. El Angel (1/5). — Fig. 14. La Capilla, près Cañar (1/3). — Fig. 15. Igualata, près Riobamba (Tr. N° 9755) (1/4). — Fig. 16. El Angel (1/3). — Fig. 17. El Angel (1/3).

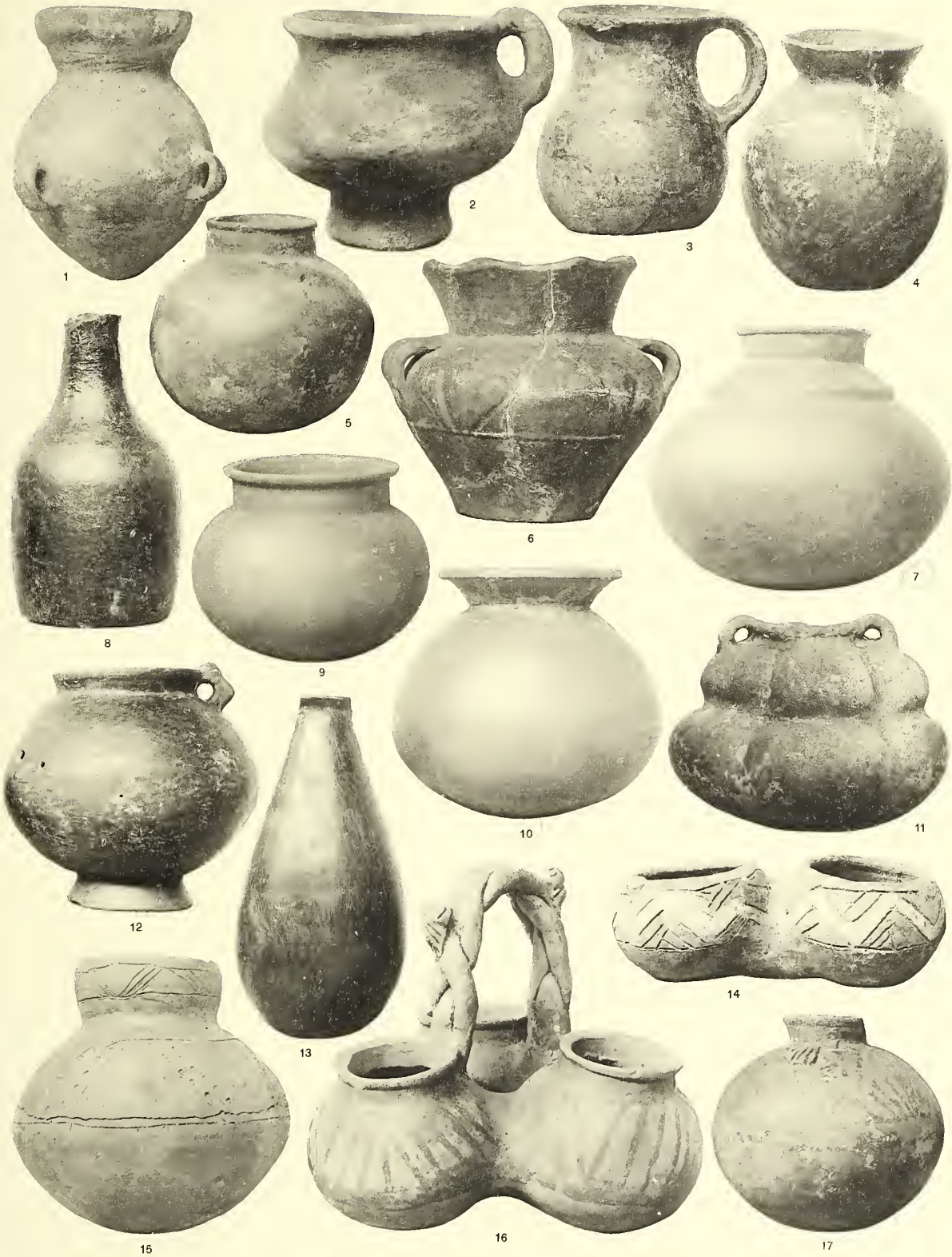

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17

PLANCHE XXXIX.

Fig. 1. Quinjeo (1/7). — Fig. 2. Tugur, près Quinjeo (1/5). — Fig. 3. La Capilla, près Cañar (1/5). — Fig. 4. Quinjeo (1/5). — Fig. 5. Jirón (1/3). — Fig. 6. Riobamba (Tr. n° 9746) (1/4). — Fig. 7. Huaca (1/3). — Fig. 8. Inga-pirca (1/5). — Fig. 9. Huaca (1/5). — Fig. 10. Altarloma, près Quinjeo (1/7). — Fig. 11. El Angel (1/3). — Fig. 12. El Angel (1/5). — Fig. 13. Région de Cuenca (1/3). — Fig. 14. Huaca (1/3) — Fig. 15. Huaca (1/5)

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15

PLANCHE XL.

Fig. 1. Penipe (Tr. n° 9753) (1/5). — Fig. 2. Huaca (1/5). — Fig. 3. Gualaceo (1/7). — Fig. 4. Sinincay, près Cuenca (1/7). — Fig. 5. Huaca (1/3). — Fig. 6. El Angel (1/7). — Fig. 7. El Angel (1/5). — Fig, 8. Surampalte (Paroisse de Deleg) (1/7). — Fig. 9. Monay, près Cuenca (1/4). — Fig. 10. La Capilla, près Cañar (1/4). — Fig. 11. Cuases (1/4). — Fig. 12. Azógues (Tr. n° 9752) (1/5). — Fig. 13. Azógues (Tr. n° 9787) (1/3). — Fig. 14. La Tola, près Yaruquí (1/4). — Fig. 15. Huaca (1/3). — Fig. 16. Penipe (Tr. n° 9754) (1/5). — Fig. 17. Gualaceo (1/4). — Fig. 18. El Paso, près Nabón (1/4).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18

PLANCHE XLI.

Fig. 1. El Angel (Gr. nat.). — Fig. 2. El Angel (Gr. nat.). — Fig. 3. El Angel (1/2). — Fig. 4. La Tola, près Yaruqui (Gr. nat.). — Fig. 5. Casa Fria, près Huaca (Gr. nat.). — Fig. 6. El Angel (1/2). — Fig. 7. El Angel (1/2). — Fig. 8. El Angel (1/2). — Fig. 9. El Angel (Gr. nat.). — Fig. 10. Huaca (1/2). — Fig. 11. El Angel (Gr. nat.) — Fig. 12. El Angel (1/2). — Fig. 13. Cuates (1/2). — Fig. 14. Huaca (1/2).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14

PLANCHE XLII

Fig. 1. Guasmal (1/2). — Fig. 2. Huaca (1/2). — Fig. 3. Tulcanquer (1/3). — Fig. 4. Huaca (1/2). — Fig. 5. Équateur (Coll. Cousin) (1/2). — Fig. 6. Tulcanquer (1/3). — Fig. 7. Tulcanquer (1/3). — Fig. 8. Tulcanquer (1/3). — Fig. 9. Tulcanquer (1/3). — Fig. 10. Tulcanquer (1/3). — Fig. 11. Tulcanquer (1/3). — Fig. 12. Tulcanquer (1/4). — Fig. 13. Tulcanquer (1/3). — Fig. 14. Tulcanquer (1/3). — Fig. 15. Tulcanquer (1/3). — Fig. 16. Tulcanquer (1/4). — Fig. 17. Tulcanquer (1/4).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17

PLANCHE XLIII.

Fig. 1. Cojitambo (1/6). — Fig. 2. Quinjeo (1/3). — Fig. 3. El Angel (1/3). — Fig. 4. Équateur (1/2). — Fig. 5. Chordeleg (1/3). — Fig. 6. Région de Cuenca (1/3). — Fig. 7. El Angel (1/5). — Fig. 8. Région de Cuenca (1/2). — Fig. 9. Chordeleg (1/3). — Fig. 10. Cojitambo-Pillcumarca (Paroisse de Chuquipata et Biblián) (1/3). — Fig. 11. Cojitambo (Gr. nat.). — Fig. 12. Chordeleg (1/3). — Fig. 13. Alausi (Tr. n° 9793) (1/2). — Fig. 14. Sinincay, près Cuenca (1/2). — Fig. 15. Région de Cuenca (1/4). — Fig. 16. Putushi, près Sayausi (1/4). — Fig. 17. Région de Cuenca (1/4). — Fig. 18. Région de Cuenca (1/4).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18

PLANCHE XLIV.

Fig. 1. Équateur (Tr. n° 21148) (1/2). — Fig. 2. Guano (Tr. n° 9789) (1/2). — Fig. 3. El Angel (Coll. Frandin) (1/3). — Fig. 4. Gualaceo (1/3). — Fig. 5. Pentes du Cungapiti (entre Huaraynác et Paute) (1/2). — Fig. 6. Paute (Gr. nat.). — Fig. 7. Quinjeo (1/2). — Fig. 8. El Angel (1/2). — Fig. 9. El Angel (1/3). — Fig. 10. Chahuarurcu (1/2). — Fig. 11. Quinjeo (1/2). — Fig. 12. Cojitambo (Gr. nat.). — Fig. 13. El Angel (Coll. Frandin) (1/3). — Fig. 14. Turi, près Cuenca (1/2). — Fig. 15. El Angel (Coll. Frandin) (1/3). — Fig. 16. Riobamba (Tr. n° 9779) (1/2).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16

PLANCHE XLV.

Fig. 1. Riobamba (Tr. n° 9733) (1/4). — Fig. 2. Penipe (Tr. n° 9734) (1/4). — Fig. 3. Galte, Punin ou Quimiac (1/4). — Fig. 4. Guano (Tr. n° 9742) (1/4). — Fig. 5. El Angel (1/4). — Fig. 6. Taday (Tr. n° 9791) (1/2). — Fig. 7. Monay (1/3). — Fig. 8. Jalupava, hacienda de Suscal et Papayal (1/3). — Fig. 9. Riobamba (Tr. n° 9783) (1/4). — Fig. 10. Quinjeo (1/3). — Fig. 11. Riobamba (Tr. n° 9781) (1/3). — Fig. 12. Même objet que le n° 5, vu de face (1/4). — Fig. 13. Guano (Tr. n° 9782) (1/4). — Fig. 14. Chordeleg (1/3). — Fig. 15. El Angel (1/4).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15

PLANCHE XLVI.

Fig. 1. Chordeleg (1/3). — Fig. 2. Environs de Guayaquil (Tr. n° 2128) (1/3). — Fig. 3. El Angel (1/4). — Fig. 4. Sulupali (Vallée du Yunguilla) (1/4). — Fig. 5. Chordeleg (1/3). — Fig. 6. San Miguel (Tr. n° 9792) (1/2). — Fig. 7. Paute (Gr. nat.). — Fig. 8. Cumbe (1/2). — Fig. 9. Penipe (Tr. n° 9790) (1/2). — Fig. 10. Équateur (Tr. n° 4552) (1/4). — Fig. 11. Huaca (1/3). — Fig. 12. Llactacahca, hacienda de Suscal et Papayal (1/4). — Fig. 13. San Bartolomé (1/4). — Fig. 14. Manabí (Tr. n° 2130) (1/2). — Fig. 15. Manabí (Tr. n° 21057) (1/2). — Fig. 16. Manabí (Tr. n° 2129) (1/2). — Fig. 17. Manabí (Tr. n° 4515) (1/2).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
Don de M. de Günzbourg
10
11
12
13
14
16

PLANCHE XLVII.

Fig. 1. Cojitambo (1/2). — Fig. 2. Cuenca (1/4). — Fig. 3. Cañar (1/4). — Fig. 4. Huintúl (1/4). — Fig. 5. Cuenca (1/7). — Fig. 6. Sigsig (1/4). — Fig. 7. Chordeleg (1/4). — Fig. 8. Chahuarurcu (1/3). — Fig. 9. Région de Cuenca (1/3). — Fig. 10. Sigsig (1/4) — Fig. 11. Cojitambo (1/3). — Fig. 12. Région de Cuenca (1/3). — Fig. 13. Quinjeo (1/3). — Fig. 14. Équateur (Tr. n° 6094) (1/4). — Fig. 15. Chordeleg (1/4). — Fig. 16. Sigsig (1/3).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

PLANCHE XLVIII.

Fig. 1. La Capilla, près Cañar (1/3). — Fig. 2. Sajil (entre Biblián et Azógues) (1/7). — Fig. 3. El Angel (1/4). — Fig. 4. El Angel (1/5). — Fig. 5. El Angel (1/5). — Fig. 6. El Angel (1/6). — Fig. 7. El Angel (1/4).

1

2

3

4

5

6

7

PLANCHE XLIX.

Fig. 1. Punin, Galte ou Quimiac (1/4). — Fig. 2. Caldera (Paroisse de Chuquipata) (1/7). — Fig. 3. Cañar (1/3). — Fig. 4. Sinincay, près Cuenca (1/3). — Fig. 5. Inga-pirca (1/3). — Fig. 6. Surampalte (Paroisse de Deleg) (1/4). — Fig. 7. Checa, près Sidcay (1/3). — Fig. 8. El Angel (1/3). — Fig. 9. Inga-pirca (1/3).

1
2
3
4
5
6
7
8
9

PLANCHE L.

Fig. 1. San Bartolomé (1/5). — Fig. 2. Paute (1/3). — Fig. 3. Zhumir, près Paute (1/3). — Fig. 4. Région de Cuenca (1/6). — Fig. 5. Région de Cuenca (1/5). — Fig. 6. Tugur, près Quinjeo (1/6). — Fig. 7. Cojitambo-Pillcumarca (Paroisse de Chuquipata et Biblián) (1/6). — Fig. 8. Paccha (1/6). — Fig. 9. Chordeleg (1/6). — Fig. 10. Même objet que le n° 9, vu de profil (1/6).

1

2

3

4

5

9

7

10

6

8

PLANCHE LI.

Fig. 1. Hacienda Cuitun (Paroisse de Biblián) (1/4). — Fig. 2. Même objet que le n° 1, vu de profil (1/4). — Fig. 3. San Bartolomé (1/6). — Fig. 4. Zhumír, près Paute (1/4). — Fig. 5. Monay (1/4). — Fig. 6. San Bartolomé (1/4). — Fig. 7. Hacienda de Susudel (Paroisse d'Oña) (1/5). — Fig. 8. San Bartolomé (1/4). — Fig. 9. Cojitambo (1/5). — Fig. 10. Région de Cuenca (1/4). — Fig. 11. Cojitambo-Pillcumarca (Paroisse de Chuquipata et Biblián) (1/6). — Fig. 12. Pindilic, près Taday (1/6). — Fig. 13. Colaipala (Hacienda d'Isa vieja, près Cañar) (1/6).

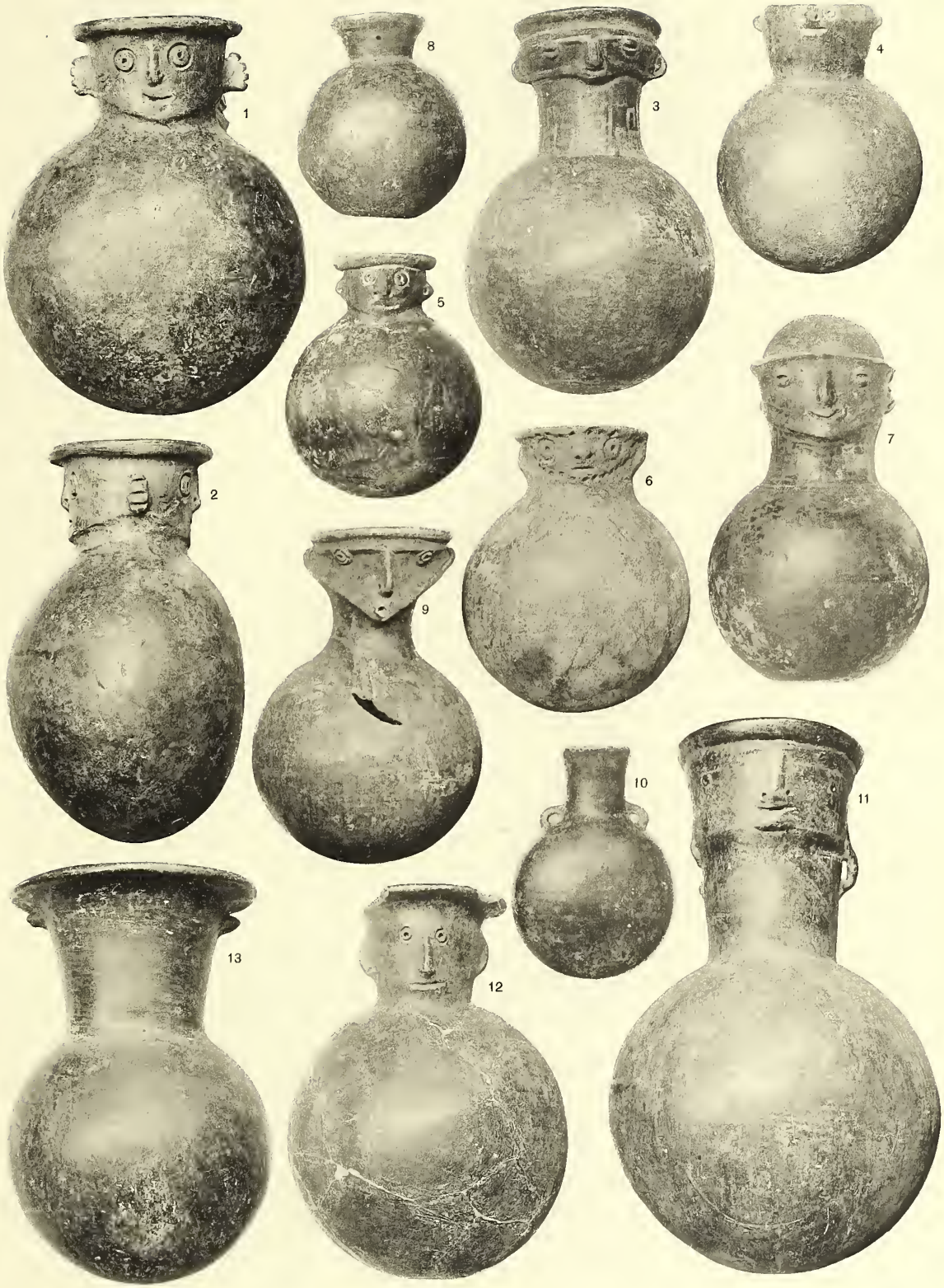

1
8
3
4
5
7
2
6
9
10
11
13
12

PLANCHE LII.

Fig. 1. Gualaceo (1/2). — Fig. 2. El Angel (1/5). — Fig. 3. Cojitambo (1/2). — Fig. 4. Monay (1/2). — Fig. 5. El Angel (1/6). — Fig. 6. Même objet que le n° 3, vu de face (1/2). — Fig. 7. Haut-Napo (1/8). — Fig. 8. El Angel (1/4). — Fig. 9. Paute (1/3).

1

2

3

4

5

6

7

8

9

PLANCHE LIII.

Fig. 1. Igualata, près Riobamba (Tr. n° 9738) (1/5). — Fig. 2. Cullca, près Cuenca (1/3). — Fig. 3. Paute (1/3). — Fig. 4. Paute (1/3). — Fig. 5. Chordeleg (1/4). — Fig. 9. Gualaceo (1/3). — Fig. 7. Paute (1/3). — Fig. 8. Cojitambo (1/3). — Fig. 9. Paute (1/3). — Fig. 10. Paute (1/3). — Fig. 11. Paute (1/3). — Fig. 12. Paute (1/3). — Fig. 13. Paute (1/3). — Fig. 14. Huaraynâc (1/3). — Fig. 15. Santa Ana (Paroisse de Paccha) (1/3). — Fig. 16. Région de Cuenca (1/3). — Fig. 17. Paute (1/3). — Fig. 18. Cuenca (1/3).

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18

PLANCHE LIV.

Tous les objets de cette planche sont figurés à $\frac{1}{1}$.

Fig. 1. Huaca. — Fig. 2. El Angel. — Fig. 3. El Angel. — Fig. 4. El Angel. — Fig. 5. El Angel. — Fig. 6. El Angel.

1

2

3

4

5

6

PLANCHE LV.

Tous les objets de cette planche sont figurés à $\frac{1}{7}$.

Fig. 1. El Angel. — Fig. 2. El Angel. — Fig. 3. El Angel. — Fig. 4. El Angel. — Fig. 5. El Angel. — Fig. 6. El Angel.

1

2

3

4

5

6

PLANCHE LVI.

Tous les objets de cette planche sont figurés à $\frac{1}{7}$.

Fig. 1. El Angel. — Fig. 2. El Angel — Fig. 3. El Angel. — Fig. 4. El Angel. — Fig. 5. El Angel. — Fig. 6. El Angel.

1

2

3

4

5

6

1114

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00302365 2
nhanth F3721.V53
Ethnographie ancienne de l'Équateur